

Bernard Lamarre et Pierre Théberge, respectivement président et directeur du Musée des beaux-arts de Montréal seront les hôtes du vernissage de l'exposition de dessins de Rembrandt et de ses contemporains demain à 18h. L'exposition sera inaugurée en présence de *Son Altesse Royale la princesse Christina des Pays-Bas*.

Rembrandt et ses contemporains au Musée des beaux-arts

CLAIRE GRAVEL

« Je beus du chocolat chez Mr de Bosvelt, et estant monté à cheval avec luy je montay sur une éminence pour dessigner, comme je fis, la ville. »

C'est dans ce vieux français que le secrétaire de Guillaume III, Huygens, relate, dans son journal, ses activités durant le siège de Bonn. Frederik J. Duparc, le conservateur en chef du Musée des beaux-arts de Montréal et de l'exposition *Le paysage en perspective : dessins de Rembrandt et de ses contemporains*, attire mon attention sur le *Paysage des environs de Bonn* daté du 9 novembre 1673 :

« Huygens a fait beaucoup de dessins, c'est comme un journal illustré. Ce vieux français du XVIIe est tellement extraordinaire, que je l'ai cité tel quel dans le catalogue en anglais. J'aime beaucoup les petits détails qui ai-

dent à comprendre cet homme important qui avait une demi-heure pour boire du chocolat et faire un dessin. »

Duparc est « complètement » hollandais : c'est un expert de cette période. Sa thèse de doctorat portait sur Albert Everdingen (1621-1675) représenté dans l'exposition.

« J'organise cette exposition depuis deux ans, me dit-il. Les dessins étant très délicats, il est difficile d'obtenir des prêts, mais je suis content, car nous avons reçu les meilleurs dessins. J'ai visité tous les musées et les collections privées en Europe comme en Amérique : Amsterdam, Rotterdam, Haarlem, Bruxelles, Getty à Los Angeles, le *Metropolitan* à New York, Cleveland, Washington. La plupart des dessins viennent de collections privées et sont souvent peu connus. J'ai obtenu neuf Rembrandt et le premier paysage fait par un



Photo Chantal Keyser

Frederik J. Duparc, conservateur en chef du Musée des beaux-arts de Montréal et de l'exposition *Le paysage en perspective : dessins de Rembrandt et de ses contemporains*.

artiste à l'extérieur, sur le motif, le *Paysage près de Haarlem* (1603) de Goltzius. »

« Il y a des dessins plus anecdotiques, des scènes d'hiver du début du XVIIe : paysage et en même temps scène de genre. Il y a des dessins très classiques, comme celui de Gheyn : encore un paysage imaginaire, typique de ce qui a été fait au XVIe. Ce n'est que quelques années plus tard que Goltzius a dessiné ce que j'ai trouvé à Rotterdam. Dans tous les livres d'histoire de l'art hollandais on retrace ce dessin comme une étape capitale et, puisqu'il est daté, on sait exactement quand on a commencé à dessiner les paysages à l'extérieur. »

« Cette exposition en est une de paysages hollandais, c'est-à-dire des Pays-Bas septentrionaux. Pendant le XVIIe siècle, c'était là un seul pays, qui appartenait à l'Espagne. Après la révolte, le Nord s'est libéré, tandis que le Sud restait à l'Espagne. »

Il y a une grande différence entre l'art du Nord et l'art du Sud. Le Nord c'est Rembrandt, Ruisdael, Frans Hals, Vermeer. La Hollande est un pays protestant, calviniste. La Belgique, le Sud, c'est Rubens, Jordaens, Van Dyck, et le pays est catholique. Rubens, c'est beaucoup plus baroque, Rembrandt, plus direct, moins riche, plus simple, plus dépouillé. Les calvinistes étaient très stricts, très formels. »

« L'exposition nous permettra pour la première fois de voir un ensemble de 110 dessins de paysages du Nord, des débuts des grands maîtres, et ce sont leurs meilleurs dessins. Nous avons d'Hobbema le seul dessin dont on soit sûr qu'il est de sa main. Vous savez qu'Hobbema et Ruisdael étaient très proches, Hobbema ayant été son élève. »

Le style de Rembrandt est tout à fait à part : sa sobriété le rend très moderne. Le *Paysage d'hiver* représente ces paysages hollandais du XVIIe qu'on peut aimer sans connaître. Attention, ce ne sont pas des esquisses ou des études pour des grands tableaux mais bien des oeuvres d'art en soi. Ces dessins ont apporté beaucoup à l'histoire de l'art car c'est la Hollande qui a commencé à peindre des paysages

comme tels — ni mythologiques ou religieux.

Les Anglais au XVIIIe et les Français au XIXe se sont inspirés des paysages hollandais. Ce n'est pas une théorie : on sait que Reynolds a pris beaucoup de notes sur l'art hollandais, spécialement les paysages, il a fait des copies d'après des dessins de tableaux. Et l'École de Barbizon s'est inspirée des paysages de Rembrandt et de Ruisdael. Donc l'influence des paysages de cette période a été énorme. »

« Pour la première fois, les Hollandais étaient libres, ils étaient en train de construire leur indépendance et étaient très fiers de leur pays. En même temps, ils s'intéressaient au monde entier. C'est l'un d'eux qui construit le premier microscope, à la même époque. Cette curiosité a joué, je crois, un rôle très important. Avec le protestantisme, on était libre de faire des recherches sur l'origine de l'humanité. Tout cela a donné une nouvelle approche du monde : les artistes hollandais ont voyagé en France, en Angleterre, en Scandinavie et au Brésil — il y a un paysage du Brésil dans l'exposition. »

« Presque tous les artistes hollandais du XVIIe étaient spécialisés dans un genre : Ruisdael a fait seulement des paysages, Frans Hals des portraits, d'autres n'ont fait que des natures mortes. Rembrandt est une exception : il a fait des portraits, des scènes mythologiques, religieuses et des paysages, lesquels sont moins connus parce qu'il n'y en a pas ici au Canada ; d'ailleurs il n'y en a que quelques-uns en Amérique. Rembrandt n'a fait que huit ou neuf tableaux de paysages. »

« L'artiste le plus important de cette période ? Peut-être est-ce Ruisdael. Mais c'est difficile à dire, car les paysages de Rembrandt sont absolument formidables, ceux de Koninck aussi et il y a des artistes moins connus, comme Vroom dont on a quatre dessins extraordinaires. »

Après Cambridge (du 20 février au 3 avril dernier), c'est la première fois que l'on peut voir une telle collection dans le monde. À Harvard, cela a été un grand succès, on a reçu des commentaires



Photo Chantal Keyser

Frederik Duparc.

très positifs. À Montréal, la princesse Christina des Pays-Bas doit venir pour l'ouverture. Elle a prêté un des dessins de la collection de sa mère. C'est un grand honneur pour la musée, pour Montréal et pour moi. »

« Mon prochain projet ? Une exposition de tableaux flamands du

XVIIe siècle en 1990 : Rubens, Van Dyck, Jordaens, Bruegel, tableaux qui viennent du musée de Vienne où je me rends lundi. Deux ans, croyez-moi, ce n'est pas beaucoup pour organiser une telle exposition. C'est un minimum, mais je trouve important de montrer ces oeuvres au Canada. »

Rembrandt et cie / Le charme discret des paysages hollandais



JOCELYNE
LEPAGE

Sans fanfare ni parade, ni ballons lancés dans le ciel mont-réalais pour annoncer l'événement, le Musée des beaux-arts nous offre jusqu'au 29 mai une exposition d'une qualité exceptionnelle réunissant une centaine de dessins de paysages réalisés par Rembrandt et ses contemporains. Plus de cinquante artistes y sont représentés, mais pour les deux plus importants, Rembrandt et Ruysdael, on a réussi à dénicher huit à neuf dessins chacun.

Pas n'importe quels dessins sous prétexte qu'ils portent une grande signature, mais à peu près ce qu'il y a de mieux dans le genre, emprunté à un nombre important de musées européens et américains, ainsi qu'à des collectionneurs privés.

C'est à notre Hollandais de conservateur en chef, Frederic (Frits) Duparc, que l'on doit cette exposition. M. Duparc, spécialisé dans l'art hollandais du 17^e siècle, est l'une des autorités internationales en la matière.

Paysages pur sang

«Les Hollandais, dit-il, ont été les premiers à faire des paysages 'pur sang', des paysages pour eux-mêmes, très souvent en plein air, d'après nature. Ils ont commencé en l'an 1600 et avaient épuisé cette veine vers 1700. Avant eux, les paysages étaient imaginaires, réalisés en atelier, et servaient de fond à des scènes religieuses ou mythologiques.

«Les paysagistes hollandais ont eu une influence considérable sur les peintres anglais du 18^e siècle, puis sur les peintres français du 19^e siècle, en particulier l'École de Barbizon. On retrouve même cette influence sur le Groupe des sept, au Canada.»

Paysages, nationalisme et religion

Comment expliquer ce phénomène particulier à la Hollande? M. Duparc évoque quelques hypothèses. «La Hollande, dit-il, aux prises avec les conquérants espagnols, était en train d'acquiescer son indépendance et les Hol-

landais étaient très fiers de leur pays.

«Et puis la Hollande est un pays protestant. Même les juifs et les catholiques y sont protestants d'esprit. Pour les Hollandais de l'époque, les réponses aux questions ne venaient pas toutes de la religion. On y faisait beaucoup de recherches scientifiques, en biologie, en astronomie, par exemple. La cartographie était une tradition importante. Il ne faut pas oublier que les Hollandais étaient les plus grands commerçants au monde. On les retrouvait partout, aussi bien au Brésil qu'en Afrique, où ils avaient établi des missions commerciales. Ils avaient aussi un immense intérêt pour le monde réel : les arbres, les animaux, les oiseaux, les paysages. Les Hollandais sont des gens pragmatiques, sobres et même austères. Les carnivals, ce n'est pas pour eux, mais pour leurs voisins belges et pour les Italiens.»

Il semble aussi que l'intérêt soudain des Hollandais pour la représentation naturaliste du paysage soit relié à une certaine vague de retour à la campagne faisant suite à la croissance considérable des villes.

Baucoup d'artistes et un marché florissant

«En Hollande au 17^e siècle, il y avait bien 600 à 700 artistes extraordinaires, dit encore M. Duparc. Comme à Florence en l'an 1500. Ce fut une période exceptionnelle, l'âge d'or de l'art hollandais. C'est pourquoi nous avons réuni autant d'artistes dans l'exposition, pour bien indiquer que l'art du paysage était un courant très important.»

Une autre phénomène qu'il faut souligner, c'est que les dessins hollandais ne sont pas que des ébauches ou des études préparatoires menant à des peintures. Ils existent pour eux-mêmes et étaient souvent destinés à la vente. Il existait en Hollande un marché florissant pour les dessins. Cela explique la qualité et le raffinement de leur exécution. Les artistes utilisaient des techniques mixtes, par exemple le crayon, le lavis, l'encre et l'aquarelle.

Sous le signe de la sobriété

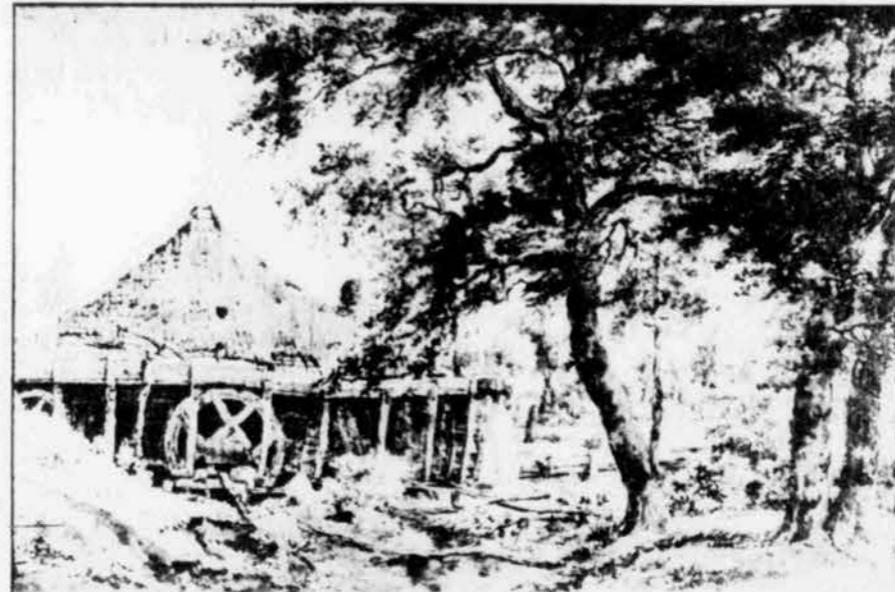
Pour cette exposition exceptionnelle, le conservateur a choisi une grande salle plutôt que le Cabinet des dessins et estampes, ce qui lui a permis de donner aux oeuvres un peu plus d'éclairage.



Figures sur un canal gelé, dessin à la plume (encre brun foncé), colorié à l'aquarelle et à la gouache, de Gerrit Battem.

Les dessins y sont sagement allignés sur les murs, suivant un certain ordre chronologique qui donne une idée de l'évolution du paysage hollandais au 17^e siècle depuis le premier paysage réaliste, d'après nature, exécuté par Goltzius en 1603, jusqu'au retour, à la fin du siècle, du paysage imaginaire, comme ces *Figures sur un canal gelé*, de Gerrit Battem.

Les paysages saisis par les Hollandais ne se limitent pas à leur pays, mais même quand ils sont italiens ou brésiliens ou suisses (comme ce *Voyageur sur un chemin du Jura*, de Johannes Hackaert, notre photo de première page), la manière réaliste, naturaliste, et sobre, reste hollandaise. On y découvre une prédilection pour les sujets humbles, même des troncs d'arbre peuvent faire l'affaire, et pour des scènes choisies en fonction de la simplicité de leur construction. On comprend même d'où vient Mondrian.





Le projet «Trésors du grenier», organisé par le Comité bénévole du Musée des beaux-arts de Montréal, en collaboration avec Sotheby's (Canada) Inc., se tiendra les samedi et dimanche, 30 avril et 1^{er} mai. Ces jours-là, vous pourrez faire évaluer vos objets précieux par les experts de Sotheby's, moyennant une somme de \$10 par objet. Ci-dessus, les coprésidentes de cette activité, DIANE COHEN et LOUISE LUTFY, ainsi que SUZAN TRAVERS (à droite), représentante de Sotheby's. Rens.: 842-8298.



Photo PC

Les peintres hollandais au Musée des Beaux-Arts

Le Musée des Beaux-arts de Montréal présente une exposition de plus de 100 oeuvres de peintres paysagistes hollandais du 17^e siècle. L'une de ces toiles intitulée «Le cimetière juif», de Jacob van Ruisdael, que l'on voit sur la photo, a été prêtée par le Musée de Teylers.

Rembrandt et ses contemporains

Un événement historique

CLAIRE GRAVEL

Le paysage en perspective Rembrandt et ses contemporains. Musée des beaux-arts de Montréal, 1379, rue Sherbrooke ouest, jusqu'au 29 mai.

L'exposition *Le paysage en perspective : Dessins de Rembrandt et de ses contemporains* est imposante — cent-dix dessins d'une cinquantaine d'artistes hollandais ayant vécu au XVIIe.

Les cadres légèrement trop hauts, alignés de façon serrée dans une seule grande pièce aux murs repeints de vert sombre, forcent le regard. C'est la bousculade d'une oeuvre à l'autre. C'est dire l'affluence au musée et le grand goût des Montréalais envers cet événement historique : la réunion d'un nombre impressionnant d'oeuvres de petits et grands maîtres dans une exposition

remarquable dont on ne peut reprocher que l'exiguïté de l'espace qui lui fut accordée.

Mais il faut se rappeler que ce n'est que récemment qu'on expose à la lumière des oeuvres sur papier : auparavant, les dessins étaient préservés dans des porte-folio, objets occasionnels de contemplation, attendant le caprice du collectionneur.

Aussi faut-il souligner le travail immense du conservateur Frederik J. Duparc, qui a littéralement fait sortir de l'ombre ces trésors enfouis. Le plaisir intimiste que suscitent ces oeuvres pour la plupart de petites dimensions n'en est que plus appréciable.

Le dessin est ici considéré comme un art en soi : il ne s'agit pas d'esquisse préparatoire. Du foisonnement des styles, du paysage archaïsant au très moderne, c'est le XVIIe qui nous est révélé, ce siècle dont le

philosophe Jean Starobinsky va dire qu'il précède celui de l'invention de la liberté.

Liberté du paysage en plein air, dont le fameux *Paysage près de Haarlem* de Goltzius, daté de 1603 serait l'origine, et qui traduit la fierté du peuple hollandais conquérant son indépendance et privilégiant un rapport direct avec sa nature. Des moulins, des vaches, des pêcheurs, des chasseurs succèdent aux ruines latines et bientôt il n'y aura plus que le paysage pour lui-même, à la fois mystérieux et déjà lourd de toute la modernité.

À côté des panoramas allongés des topographes se rencontrent des scènes de genre amusantes, qui portent encore la trace du siècle précédent, telles ces *Figures on a Frozen Canal* de Gerrit Battem. Et à l'opposé, le *Paysage d'hiver* de Rembrandt, avec une économie invraisemblable, qui devance les siècles, décrit la profondeur d'un champ sous la neige. Et pourtant ce dessin-ci est antérieur à celui-là, ce qui prouve que la diversité des styles n'est pas l'apanage du seul XXe. Rembrandt, mais aussi Roghman et Furnerius sont résolument modernes.

Cornelis Vroom est un pointilliste avant l'heure; Hackaert, avec les rochers phalliques de la Porte de l'Enfer, a bien pu inspirer le surréaliste Magritte. Les Cuyps sont particulièrement attachants. *Hameau bordant un canal* de Simon de Vlieger enchante par ses rehauts de craie blanche sur un support de papier bleu. Parmi les huit Ruisdaels, le plus connu de ces paysagistes, *Le Cimetière juif* retient l'attention : ces tombes qui se sont depuis 1616 enfouies dans le sol sont toujours visibles aujourd'hui à Ouderkerkaan de Amsterdam.

Cette précieuse information, je l'ai puisée dans le catalogue de l'exposition, où Frederik J. Duparc, après une mise en situation esthétique et socio-politique, présente chaque artiste par une courte biographie et commente brillamment chacune des oeuvres dont les reproductions sont d'une excellente qualité. Il y a de quoi être fier d'une exposition d'une telle envergure.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE
MONTREAL: Demain, à 13 h 30, visite
commentée de l'exposition «Le paysage en
perspective - Dessins de Rembrandt et de
ses contemporains» par un guide bénévole
du Musée. Durée: 1 heure. Lieu de rencon-
tre: Accueil du Musée, 1379, rue Sher-
brooke ouest

Landscape in Perspective

Drawings by Rembrandt and His Contemporaries



Rembrandt van Rijn, *A Sailing Boat on a Wide Expanse*, The J. Paul Getty Museum, Malibu, California.

The Montreal Museum of Fine Arts

From April 15 to May 29, 1988

The Montreal Museum of Fine Arts
1379 Sherbrooke Street West, (514) 285-1600
Guy Metro, Bus 24

Tuesday to Sunday, from 10 a.m. to 5 p.m.
The Museum is closed on Mondays
Tickets on sale at the Museum
Usual Museum entrance fees

Heirloom Discovery Days

Have your precious objects appraised
by Sotheby's experts!
Saturday, April 30 and
Sunday, May 1
10 a.m. to noon, 1 to 4 p.m.
Appraisal: \$10 per object

Guided tours

Sunday Discoveries, at 1.30 p.m.
Until May 1
Wednesday at the Museum,
at 11.30 a.m., April 27
Thursday Mini-talk, at 12.15 p.m.
Until May 26
No reservations needed
Usual entrance fees

Arts rendez-vous

A series of meetings, for adolescents
and adults, on the representation
of landscape and the living
environments in art.

Saturdays, until May 21
Information: 285-1600, local 136

Educational installation

Slide-show demonstrating how reality
is transmitted into a work of art.
On view at the exhibition entrance.

The Gazette, Montreal, Saturday, April 30, 1988



Self-portrait, 1928, National Gallery of Canada, Ottawa

PAUL-ÉMILE BORDUAS

A retrospective of the great twentieth-century Canadian painter's work that follows his journey from Montreal to New York and Paris.

The Montreal Museum of Fine Arts

May 6 - August 7, 1988

1379 Sherbrooke Street West (Guy Metro)
Information: (514) 285-1600

Tuesday to Sunday, 10 a.m. to 5 p.m.
The Museum is closed on Monday

Tickets are available at Ticketron counters and through the Montreal Museum of Fine Arts, 1379 Sherbrooke Street West, Montreal, Quebec H3G 1G5. For more information, write to the gallery.

BORDUAS - SLIDE PRESENTATIONS FOR GROUPS
May 3 - June 23

Tues. and Thurs. afternoons
Please reserve: 285-1600, local 135

FILMS: Paul-Émile Borduas
by Jacques Godbout and *Premier plan*, February 6, 1962. Radio-Canada Archives

May 5 - June 30, Sun., Tues., Wed.
12.30 p.m. (Fr.), 1.30 p.m. (Eng.)
Auditorium, free admission

ESSO-SUNDAYS - BORDUAS
May 8 - August 7, Sun., 1-4 p.m.

BORDUAS GUIDED TOURS
May 11 - August 7, Wed., Sun.
10 a.m. (Eng.), 10.30 a.m. (Fr.), \$3.50

THEATRICAL READING
Meeting with Borduas
directed by Gilbert Dupuis, with
Eudore Belzile, Marie Charlebois
and Jean-Louis Millette (in French)
May 12, 13, 14, 8.30 p.m.
Auditorium, \$8 (\$5)

DROP-IN BORDUAS WORKSHOPS FOR EVERYONE
May 21 - August 6, Sat., 1-4 p.m.

BORDUAS AUDIO-GUIDE
rental: \$3.50
cassette on sale for \$8

EXPOSITIONS

■ Le Musée des beaux-arts de Montréal (3400 avenue du Musée) vous invite à une pause-musée le 5 mai, à 12 h 15. Il y aura une présentation de 15 minutes de l'exposition « Le paysage en perspective Dessins de Rembrandt et de ses contemporains » par un guide bénévole du Musée. Renseignements : Service éducatif 285-1600, poste 135.

Museum guard's art treasure has \$20,000-plus tag



Christina Orobetz of Sotheby's displays museum guard's 19th century painting, appraised at up to \$30,000 U.S.

Experts' appraisal establishes that city man inherited 'a find'

By MIKE KING
of The Gazette

A local man has discovered he was watching over a valuable painting even before becoming a guard at the Montreal Museum of Fine Arts.

The employee of Expo Security Investigations Inc. was on duty yesterday morning when two experts from Sotheby's, international auctioneers of fine arts, evaluated the oil painting he inherited only months before starting his job at the museum in July 1986.

He requested, however, that his name not be made public — for security reasons.

Christina Orobetz, president of Sotheby's (Canada) Inc. in Toronto, and Benjamin Doller, assistant vice-president of Sotheby's in New York, informed the guard that bidding would start at \$20,000 to \$30,000 U.S. if his painting was put on the auction block.

Doller, who specializes in 19th century European paintings, said the work entitled *Playful Moments* was done by English painter Arthur Elsley in 1891. Orobetz confirmed that Elsley is "listed in all the books of Victorian painters."

Learned on the job

The guard said he wasn't totally surprised by the findings of Orobetz and Doller.

"I had an idea it was worth about that much," he said in an interview.

"I learned about the arts working here," the guard explained. "It was seeing others (paintings) that I realized I had a find."

He also conducted some research of his own in the museum's library.

When he first inherited it from "an old woman who was a friend of the family," the guard was offered

\$2,000 then \$4,000 and eventually \$6,000 for the painting.

Since he has been working at the museum, the guard has "seen enough of art to know" it was worth considerably more.

The confirmation, for a price of \$10, came as an early present for the guard who will celebrate his 26th birthday Sunday.

He intends to lend the canvas to the museum where it would be protected under glass and give him "peace of mind."

Weekend's 'best find'

The irony didn't escape him that "the best find" of the weekend belonged to a museum guard.

Museum volunteer Louise Lutfy, who organized the two-day event with fellow volunteer Diane Cohen, said that more than 600 people brought belongings to be appraised by Sotheby's experts Saturday and yesterday.

"We couldn't have taken any more people," said Lutfy, who calculated there was a new evaluation about every five minutes.

"The phones never stopped ringing Thursday and Friday," she added. "We had to turn away 200 to 300 people."

Lutfy said Sotheby's offered their services free of charge and the museum negotiated with them to conduct the appraisals of everything from sculptures to silver and paintings to porcelain.

All of the profits — there was a charge of \$10 for each piece inspected — were turned over to the museum's volunteer committee.

The last time Sotheby's did public evaluations at the museum was 10 years ago, but Lutfy doesn't expect the next wait to be as long after this weekend's success.

Bernard Lamarre et Pierre Théberge, respectivement président et directeur du Musée des beaux-arts de Montréal, pr  sidentront au vernissage de l'exposition Paul-Emile Borduas demain a 11h.

P.-É. BORDUAS REVIT AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS

Le maître de la peinture moderne au Canada aurait très certainement apprécié les airs de jazz du trio Charlie Biddle qui ont accueilli, hier, les quelque 500 personnes qui ont assisté au vernissage de la rétrospective Paul-Émile Borduas, qui se poursuit au Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 7 août prochain.

Paul Villeneuve

«C'est très émouvant, ça m'impressionne beaucoup», déclara Simon Borduas, le petit-fils de l'artiste, qui n'était pas encore né lorsque le Musée présenta la première rétrospective de l'oeuvre de Borduas en 1962.

La présente rétros-

pective regroupe 147 oeuvres de 1922 à 1960, y compris le dernier tableau peint par l'artiste né à Saint-Hilaire en 1905 et décédé à Paris en 1960.

Sur le plan de la présentation de l'oeuvre, l'accent est mis sur les quatre grands points de sa diffusion :

Saint-Hilaire: les oeuvres de jeunesse;

Montréal: son émergence dans le monde culturel du Québec;

New York: l'expérience québécoises portée sur la scène internationale;

Paris: sa présence sur la scène européenne.

François-Marc Gagnon, grand spécialiste de l'oeuvre de l'artiste et curateur invité de la rétrospective, fut d'ailleurs, en 1938, l'un des élèves de Borduas qui, pour ajouter au maigre budget familial, donnait des cours de dessin aux enfants.

La générosité d'un grand nombre de collectionneurs dont Renée Borduas, la fille de l'artiste, et de musées canadiens et étrangers permet la présentation de cette rétrospective, dont l'initiateur fut, dès 1985, M. Pierre Théberge, directeur du Musée.

«Borduas fait partie intégrante du patrimoine. J'espère que l'actuelle rétrospective permettra de lui donner sa vraie place. Ce grand homme appartient à tous les Québécois», commente M. Théberge, qui voit en Borduas «le vrai père de la Révolution tranquille».

Aux côtés de Mme Gabrielle Borduas, épouse de l'artiste, on a pu remarquer la présence des signataires du Refus Global et de nombreux autres artistes québécois de renom.

Mme Eliane Francoeur, chef du service des Relations publiques du Musée, espère accueillir un minimum de 150 000 visiteurs à la rétrospective Paul-Émile Borduas.

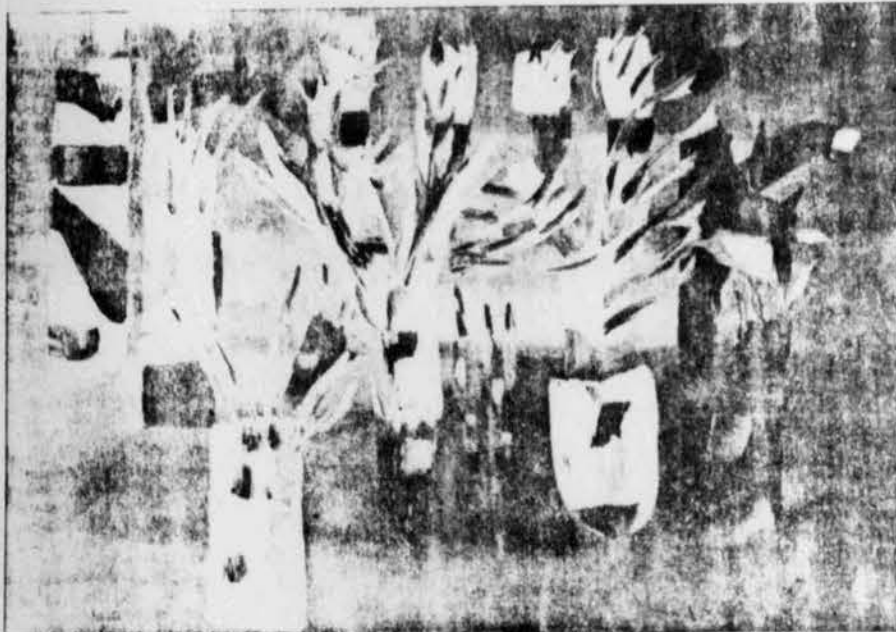
La chronique «Expositions» du Supplément de samedi du *Journal* sera consacrée à la rétrospective Borduas et aux commentaires de quelques uns des artistes présents au vernissage.



Photo Claude RIVEST

De gauche à droite, mesdames Gabrielle et Renée Borduas, épouse et fille de l'artiste, M. Yves Dumouchel, compagnon de Renée, et Simon Borduas, petit-fils de l'artiste, étaient présents, hier, au vernissage de l'exposition Borduas.

La plus grande rétrospective Borduas ouvre ce matin au Musée des beaux-arts



Les carquois fleuris, huile sur toile de Paul-Émile Borduas

MARIE LAURIER

La plus imposante rétrospective des oeuvres du peintre québécois Paul-Émile Borduas ouvre au grand public ce matin au Musée des beaux-arts jusqu'au 7 août. L'artiste se voit ainsi réhabilité de façon grandiose, lui qui fut honni de son vivant pour proclamer haut et fort son « refus global » d'une société québécoise étriquée où les joueurs de violon devaient s'exiler pour vivre de leur art. Ce fut le cas du peintre de Saint-Hilaire qui fit carrière à Paris pour y mourir dans la plus complète solitude en 1960.

En visitant la magnifique exposition de ses 147 tableaux superbement présentés au musée de la rue Sherbrooke, on se demande bien comment et pourquoi cet artiste fut si superbement ignoré et laissé pour compte pendant tant d'années. Fort heureusement, les écoliers qui envahiront le lieu d'ici la fin des classes — on en attend des milliers dès la semaine prochaine — pourront se familiariser avec un Borduas éclatant de lumière et de couleur, profitant ainsi d'un outil pédagogique d'une indéniable qualité, sans compter le catalogue conçu spécialement pour les enfants par Hélène Lamarche (\$7,95). Le catalogue pour adultes ré-

digé par François-Marc Gagnon qui a également agit comme conservateur invité pour les fins de cette exposition, en collaboration avec le conservateur en titre Pierre Théberge, est également une véritable fourmillière de renseignements et de beauté et son coût à \$80 n'a rien de prohibitif.

Tout dans cette exposition est fait pour plaire au public: les professeurs et historiens de l'art présents au vernissage avant-hier ne tarissaient pas d'éloge sur la façon intelligente dont les oeuvres de Borduas sont « accrochées ». Non pas dans un ordre banallement chronologique mais selon sa production échelonnée selon quatre grands axes de sa vie: pendant sa jeunesse à Saint-Hilaire de 1922 à 1937, à Montréal de 1937 à 1953, à New York où il tenta une percée sur la scène internationale de 1953 à 1955 et enfin à Paris où il s'implanta dans le milieu des arts européens de 1955 et jusqu'à sa mort en 1960. Cette forme de présentation permet d'une part, de mieux saisir le rapport entre l'artiste et ses oeuvres puisque c'est lui qui choisissait celles qu'il désirait exposer et, d'autre part, de suivre la façon dont Borduas fut perçu de son vivant.

Pour réaliser cette rétrospective, le musée a pu compter sur la collaboration de Renée Borduas, la fille de l'artiste, ainsi que de nombreux collectionneurs particuliers de Montréal et de Toronto. D'autres oeuvres proviennent du Musée d'art contemporain de Montréal, des musées nationaux de Montréal, de Toronto et d'Ottawa, ainsi que du Museum of Modern Art de New York, le Stedelijk Museum d'Amsterdam et le Musée d'Israël de Jérusalem.

En plus de visites guidées par des bénévoles et du soutien d'un audio-guide, des deux affiches officielles, des chandails signés Borduas, toute une panoplie d'activités culturelles et éducatives sont organisées parallèlement à cette exposition.

Tout d'abord une exposition consacrée à *L'Automatisme* à la Galerie d'art réunissant des oeuvres réalisées par une vingtaine d'artistes, contemporains de Borduas, parmi lesquels des peintres membres du groupe des automatistes et signatai-

res du *Refus global*: Marcel Barbeau, Marcelle Ferron, Pierre Gauvreau, Fernand Leduc, Jean-Paul Mousseau, Jean-Paul Riopelle et Françoise Sullivan. La période post-automatiste est représentée par Rita Letendre, Marcelle Maltain et Lise Gervais, auxquels viennent se joindre les peintres Jacques Hurtubise, Yves Gaucher, Edmund Aley, Maggie Smith, Fernand Toupin, Guy Michon, Jean McEwen, Léon Bellefleur et Ulysse Comtois. Les visiteurs peuvent admirer et même acheter ou louer ces oeuvres jusqu'au 21 mai.

Parmi les autres activités, mentionnons:

- une lecture théâtrale de textes de Paul-Émile Borduas dont des extraits du fameux manifeste *Refus global*, dans une mise en scène de Gilbert Dupuis, les 12, 13 et 14 mai à 20 h.

- des visites commentées et des ateliers de création à l'intention des enfants et des enseignants, du 10 mai au 23 juin, du mardi au vendredi;

- un documentaire de Jacques Godbout sur la vie et l'oeuvre de Borduas, tous les mardis, jeudis et dimanches à 12h 30 du 5 mai au 30 juin, à l'auditorium Maxwell-Cummings, 1379 ouest Sherbrooke.

Le service éducatif a également conçu une présentation illustrée de diapositives représentant des oeuvres de Borduas du 3 mai au 23 juin, de même qu'une série d'activités libres les samedis et dimanches. Pour renseignements: 285-1600, poste 136.

Des groupes de journalistes et des critiques d'art des grands médias américains ont visité hier l'exposition qui aura son prolongement en septembre à l'Art Gallery of Ontario de Toronto.

Rappelons que Paul-Émile Borduas est né à Saint-Hilaire en 1905. Encouragé par son maître Ozias Leduc, peintre et décorateur d'églises renommé, il s'inscrit en 1923 à l'École des beaux-arts de Montréal pour se consacrer ensuite à l'enseignement, tout en faisant partie du groupe des Automatistes. Il défend le milieu culturel québécois en le libérant de l'idéologie traditionaliste qui paralyse le Québec de l'époque, paralysie qu'il associe à l'émergence de la peinture non-figurative au pays. En 1953, il s'installe à New York, en 1955 à Paris jusqu'à sa mort en 1960.

EXPOSITIONS

Au Musée des beaux-arts de Montréal À LA DÉCOUVERTE DU GRAND BORDUAS

Jusqu'au 7 août, les visiteurs du Musée des beaux-arts auront la chance unique de découvrir ou de redécouvrir le génie pictural de Paul-Émile Borduas. La rétrospective qu'on y présente constitue d'ailleurs la plus importante manifestation consacrée au grand peintre automatiste québécois depuis 26 ans.

Paul Villeneuve

Le contenu de l'exposition se compose de 110 huiles sur toile, 32 œuvres sur papier, cinq sculptures sur bois et divers documents photographiques et historiques.

On y trouve aussi bien des œuvres figuratives de la période de formation de l'artiste que des toiles abstraites de sa période de maturité.

Paul-Émile Borduas, comme le souligne M. Marcel Brisebois, directeur général du Musée d'art contemporain, est l'un des principaux artistes ayant permis le passage du Québec traditionnel à l'ère de la modernité.

Rédigé par Paul-Émile Borduas, le manifeste *Refus global*, tiré à 400 exemplaires en 1948, provoqua effectivement l'évolution culturelle du Québec.

Il est à noter que la Galerie d'art — vente et location du Musée a organisé une exposition parallèle intitulée *L'Automa-*

tisme, qui réunit 40 œuvres réalisées entre les années 1940 et 1970 par une vingtaine d'artistes.

Un impact

L'artiste multidisciplinaire Jean-Paul

Mousseau, qui a participé à toutes les expositions automatistes et qui fut, en 1948, l'un des signataires du *Refus global*, confia au *Journal* lors du vernissage de l'exposition que cette période de sa vie auprès de Borduas avait été emballante et que pour lui, elle le demeure encore aujourd'hui.

«Il y a eu des moments difficiles, des moments pénibles, mais il y a également eu de très grands moments. À cette



Photo Claude RIVEST

Selon le peintre Guido Molinari, Paul-Émile Borduas est l'un des plus grands peintres du XX^e siècle.

époque, un peu sauvages, un peu barbares, nous faisons notre boulot du mieux qu'on le pouvait et jamais on n'aurait même imaginé que ça entraînerait de telles répercussions. Je suis même un peu surpris des conséquences que nos activités de cette période peuvent encore créer, 30 et 40 ans plus tard», a déclaré Mousseau.

L'un des plus grands

Le peintre Guido Molinari qui, en 1953, fonda la galerie *L'Actuelle*, la première au Canada à se consacrer à l'art non figuratif, et qui fut élu membre de l'Académie royale du Canada en 1965, a également émis des commentaires qui mettent en lumière

la qualité et l'importance de la rétrospective Borduas.

«Le Québec découvre enfin le génie pictural qu'était Borduas», lance tout de go Molinari.

«On a souvent l'impression que Borduas est important comme auteur du *Refus global*. Je crois par contre que Borduas disait alors des choses qui devaient être dites à ce moment-là mais, d'un certain point de vue, ce n'était pas prophétique.

«La peinture de Borduas est pour sa part encore d'actualité après 30 ans, et je crois que ça démontre que Borduas est sûrement l'un des plus grands peintres du XX^e siècle. Au Canada, il est le créateur de l'art contemporain.

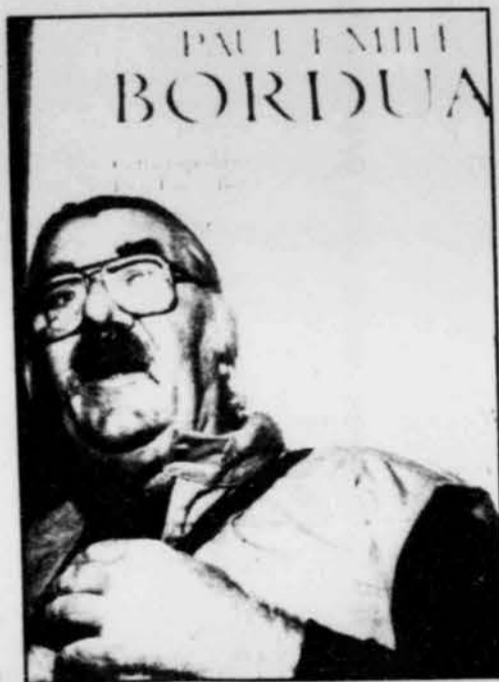


Photo Claude RIVEST

Pour l'artiste Jean-Paul Mousseau, la période du *Refus global* et de la naissance des Automatistes, qu'il a vécue auprès de Borduas, demeure encore pour lui «emballante».

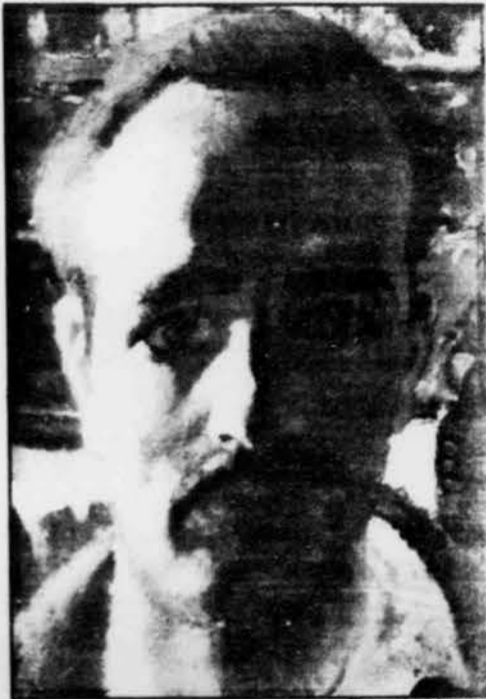


Photo d'ARCHIVES.

**Autoportrait de Paul-Émile Borduas (1928).
Huile sur toile montée sur masonite.**

«Ce qui est le plus fantastique dans cette exposition, c'est de voir à quel point Borduas était en incessante évolution. Il ne se complait jamais dans aucune période. Il fait le nombre nécessaire de tableaux et chaque tableau se dirige vers autre chose. Il n'est jamais statique», souligne Molinari.

«Ce qui est également formidable dans ses tableaux, c'est qu'ils font toujours la synthèse entre le plan formel et le contenu. Jamais une oeuvre n'est là strictement pour la beauté. C'est toujours chargé de vécu. Borduas est un peintre existentiel.

«Dans cette exposition, je crois qu'il y

en a pour tous les goûts. Il aurait peut-être pu y avoir plus d'oeuvres figuratives, pour mieux faire comprendre au public que Borduas savait dessiner, qu'il savait peindre, mais je pense qu'elle va connaître un très grand succès. Ça va être une grande découverte pour beaucoup de gens», a conclu l'artiste.

La rétrospective Borduas est à voir, bien sûr, pour sa dimension historique, mais surtout, comme le précise Guido Molinari, pour découvrir le génie pictural qu'est Paul-Émile Borduas, qui demeure l'une des figures dominantes de la peinture contemporaine au Québec.

ART

Museum celebrates legacy of Borduas

Blockbuster exhibition brings together works of author of the Refus global

By ANN DUNCAN
Gazette Art Reporter

Borduas saw what was universal; he opened our horizons. He knew how big the world was when we were still unsure whether anything worthwhile could be found elsewhere.

That is how former prime minister Pierre Elliott Trudeau recently summed up the enormous contribution Paul-Emile Borduas made to the development of art, thought and politics in this province.

Borduas the painter and teacher almost singlehandedly pulled Quebec art out of its limited and parochial past and pitched it into the midst of the main modernist currents of European and American art.

And Borduas the restless thinker, moralist and writer spearheaded the seminal attack against the stronghold the Roman Catholic Church then had on virtually every aspect of life in this province when he issued his impassioned *Refus global* manifesto in 1948.

"In my view, he is the true father of the Quiet Revolution," Pierre Théberge, the director of the Montreal Museum of Fine Arts, has said.

It is precisely this profound and sweeping legacy that the museum tackles in its latest summer-time blockbuster exhibition, which opened to the public yesterday.

Largest show

Four years in the making, the show brings together 147 Borduas oils, sculptures and works on paper ranging from 1922 to 1960, the year he died.

The final piece in the show, for instance, is *Composition 69*, a mass of thick, rich black blocks with a few spare white spaces at the top. It was found, unsigned, undated and still fresh, on Borduas's easel the day of his funeral and is believed to be his last painting.

The works in this retrospective —

by far the largest and most important Borduas show ever staged — were drawn from more than 50 sources in Europe, the U.S., Canada and Israel. Some of the works, such as *Magnetic Silence* — which usually hangs in the Museum of Israel in Jerusalem — have rarely if ever been publicly shown in Canada before.

And even some of the experts were surprised to find out that Borduas had sculpted at all. Of the dozen or so arresting small wooden sculptures that Borduas made, five are included in this show.

Borduas's importance

The museum, fully aware of Borduas's importance on both the artistic and political front, has pulled out all stops for this show, the museum's first summer-time blockbuster featuring a Canadian artist.

There was a fake-champagne-and-Iranian-caviar opening for VIPs, fellow signatories of the *Refus global*, the media and hordes of art lovers.

There is a meaty 480-page catalogue with loads of color plates about the show, the man, his art and his impact. The catalogue, which comes in both official languages and costs a whopping \$79.95, is billed as the first major book about Borduas ever published in English, and it was written by François-Marc Gagnon, an Université de Montréal art-history professor who is arguably the world's most knowledgeable Borduas scholar.

And there is a plethora of events surrounding the retrospective — everything from films, lectures, workshops and a special catalogue for children to a theatrical performance in French that traces the main stages of Borduas's life through his writing. Those shows will be presented Thursday, Friday and Saturday.

Although the idea for the show was Théberge's — in part, he wanted to mark the anniversary of the signing of the *Refus global* in spec-

tacular way — the organizing of the show was Gagnon's responsibility.

And Gagnon came up with an unusual and fascinating way of doing so. Instead of placing the works in chronological order, as is customary, Gagnon has structured the show around the four communities in which Borduas lived: St. Hilaire, the sleepy community not far from Montreal where he was born into a working-class family, raised and studied with Ozias Leduc; Montreal, where he founded along with John Lyman the influential Contemporary Arts Society and where taught at the Ecole du meuble until he was fired abruptly for having written the manifesto; New York, his first place of self-imposed exile where he came into contact with some of the giants of Abstract-Expressionism; and Paris where he died, supposedly of a heart attack, at the age of 55.

Each community marked Borduas profoundly, as he continually reached out for new ideas, new kinds of art and new ways of looking at the world. He embraced, in turn, the traditional style of church decoration in the Leduc days, the Surrealism of André Breton, which led to Borduas's own style of Automatism, and finally the dramatic black-and-white abstract style of his Paris years.

Belonged to world

"I belonged first to my village, then to my province," Gagnon quotes Borduas as saying at the start of the catalogue. "Next I considered myself French-Canadian, and after my first trip to Europe, more Canadian than French; Canadian (simply Canadian, no different from my compatriots) in New York, and lately North American. From now on, I hope to 'possess' the whole world."

From this organizational premise, Gagnon then allows Borduas to present himself, so to speak — grouping the works as Borduas himself showed them. For instance, Borduas may have done a painting in New

York, but he exhibited it while he was living in Paris, so Gagnon has put such a work in a room alongside other paintings exhibited from that time. Gagnon has also carefully noted next to the works exactly where and when each was exhibited.

"I started out with the idea of Borduas being the curator," Gagnon explained in an interview. "And I tried to show what image he wanted to project."

Downright odd

Because of this orientation, Gagnon said he did not always include works on the basis of esthetics. Some of the paintings in the show are downright odd, curious or badly done, he said. He cited as an example a crude painting of a sparrow hawk that Borduas did around 1923, which for some reason he kept all his life.

Other paintings show Borduas clearly wrestling with ideas and new forms, but not yet having quite mastered them. Gagnon pointed out some canvasses where Borduas is bringing the background forward and making the shapes in the foreground more explosive.

"Borduas was always in transition," he said. "He was always a painter who was trying new things and changing."

And this, perhaps, is one of the most fascinating aspects of Borduas's work and this retrospective. The show drives home just how far Borduas went in his lifetime, how he would grab on to new ideas, absorb them, toy with them, come to control them and make them his own.

It is, indeed, a remarkable legacy of a daring and courageous artist who never stopped breaking down traditional barriers to create new ways of looking and seeing.

As Borduas wrote in the *Refus Global*: "Make way for magic!"

The exhibition, which continues until Aug. 7, will be shown at the Art Gallery of Ontario this fall.



Paul-Emile Borduas in 1928 self-portrait: A daring artist.

Remembering the Refus global

By ERIC McLEAN
Gazette Music Critic Emeritus

Montreal is now celebrating the 40th anniversary of the Refus global, a movement headed by a group of painters, poets, playwrights and dancers of the francophone community in the 1940s.

Their leader and the man who wrote their first philosophical declaration was Paul-Emile Borduas, who was to become one of Canada's most celebrated artists, and whose paintings are now on display at the Montreal Museum of Fine Arts.

The *Refus global* (*Total Rejection*) was not the expression of a narrow franco-versus-anglophone attitude. It was, rather, an attempt to draw the French-Canadian artistic community out of its 19th-century attitudes. Those of us who hark back to the 1930s and '40s will remember that the cassock and the wimple were among the most common sights on the streets of Montreal.

Temperature rises

While the signatories of the *Refus global* recognized the vital role played by the clergy in preventing the assimilation of the francophone community, they now wanted a wider window on the world. And to achieve this they felt compelled to denounce the reactionary influence of the Roman church.

"Scions of simple French-Canadian families, workers and shopkeepers," wrote Borduas in the opening statement. "We have remained French and Roman Catholic, either as an expression of resistance to the conqueror, or as an arbitrary attachment to the past, or by choice, or by sentimental pride, or through other pressures... our destiny seemed solidly entrenched."

It is at this point that the temperature begins to rise. Borduas continues: "However, the many revolutions and foreign wars have broken the seal of our contented isolation and destroyed the effectiveness of our spiritual blockade."

"... The political struggles became bitterly partisan. Against all



Eric McLean with his copy of the Refus global, No. 26.

hopes, the clergy began to act rashly. Rebellions followed and there were some executions. In the passions of the times, the first divisions between the church and some of the faithful began to appear.

"Gradually the breach widens, closes again, then widens even more."

Borduas then exhorts his friends and colleagues to break with the past, to be guided by love and desire.

The document, which runs to

more than a dozen typewritten pages, is signed by Borduas and 15 followers: Magdeleine Arbour, Marcel Barbeau, Bruno Cormier, Claude Gauvreau, Pierre Gauvreau, Muriel Guilbault, Marcelle Ferron-Hamelin, Fernand Leduc, Thérèse Leduc, Jean-Paul Mousseau, Maurice Perron, Louise Renaud, Françoise Riopelle, Jean-Paul Riopelle, and Françoise Sullivan.

Nearly all of them have had an impact on the development of the arts — largely the literary and visual arts — in Quebec.

Borduas's declaration was only one of several items in what was an unbound folder of statements. There were also three works by Claude Gauvreau, including his play, *Bien-être*, as well as essays by Bruno Cormier, Françoise Sullivan and Fernand Leduc.

Included was an 11-page folder called *Commentaires sur des mots courants* (*Comments on current terms*), in which some additional steam is released.

They quote *Larousse*: "Academic: adj. Associated with an academy, chair, academic session, academic attitude — pretentious."

To this, they add their own synonyms: "Dead, cold, wilful, systematic, repetitive, impersonal, calculating... etc. etc."

The *Refus global* was denounced unanimously by the French press throughout Quebec (the English press virtually ignored it), and the attacks continued for weeks.

Refus attacked

Borduas was fired from his teaching job at the Ecole du meuble, and since this was one of the only two schools in the province not controlled by the church, it was widely assumed that the dismissal had been ordered by the government of Maurice Duplessis.

The *Refus global* was published in 400 numbered copies by Maurice Perron (Mithra-Mythe) in St. Hilaire, in 1948. My copy is No. 26.

It will seem strange that a West-End "bloke" like me should have been a witness to this presentation, but the fact is that I was invited by my friend Magdeleine Arbour to one of the advance meetings in Borduas's house in St. Hilaire and to the performance of Gauvreau's *Bien-être* in the parish hall of Saint Patrick's Church on Dorchester near Beaver Hall Hill, where the *Refus* was being distributed.

Five years after the publication of the *Refus global*, Borduas moved to New York City, where he lived for three years before moving to France.

He died in Paris on Feb. 22, 1960.

Refus signatories surprised at their legacy

By ANN DUNCAN
Gazette Art Reporter

Forty years after the fact, signatories of the *Refus global* manifesto are still surprised and shocked by the effect their actions had.

"We didn't know we were doing something historic," artist Fernand Leduc said this week with a self-deprecating laugh. "We just knew it was a necessity... It had an impact that we didn't predict."

Leduc, who has long been based in Paris, is one of the signatories who came back to Montreal recently for a host of events to celebrate the anniversary of the signing of the 1948 manifesto and to honor its author, Paul-Emile Borduas. The main event, a major retrospective of 147 of Borduas's works, opened this week at the Montreal Museum of Fine Arts.

"Sure, I'm somewhat surprised about all the fuss about the *Refus global* 40 years later," Bruno Cormier, a psychiatrist, McGill professor and fellow signatory, explained at the show's opening. "But the *Refus global* was much more than the people who signed it."

Many artists

In all, there were 15 signatories, besides Borduas. Many were artists — Jean-Paul Riopelle, Marcel Barbeau and Pierre Gauvreau included. Some were choreographers: Françoise Riopelle and Françoise Sullivan, who later turned to painting and sculpting. Another was a photographer and a publisher —



PAUL-EMILE BORDUAS
Manifesto's author

Maurice Perron. In all there were eight men and seven women. Their average age was 25.

"We were very young," Thérèse Leduc, a poet who married Fernand and a fellow signatory, told a recent public discussion about the manifesto at the Musée d'art contemporain. "We didn't smoke. We didn't drink. We didn't make love."

The document was meant to be a rallying cry, a protest against the strictures of the church and state, and a call for a new, more open society, she and other signatories explained.

"It was a rupture with a way of

thinking," Cormier said. "It was a *crise de conscience*... And if it had been solely an artistic manifesto, it would have been forgotten long ago except by art historians."

In fact, the manifesto never mentioned art, Cormier noted.

New society

It spoke, instead, of creativity, the need to break the power the Roman Catholic Church held over almost every aspect of Quebec life, and the need to be curious, adventuresome, free-spirited and responsible for building a new kind of society. The basic refusal that the title referred to was the refusal to accept the world as it was.

And some of the language seems straight out of the beatnik era of the '50s, the heyday of the hippies in the '60s and the ecology movement of the '70s — with a dash of non-doctrinaire anarchism thrown in. (Tim Buck, then leader of the Communist Party of Canada, once dropped in on a meeting of Borduas and his friends and followers, but quickly realized that these people were not political diehards, Fernand Leduc said.)

"Make way for magic!" one translated version of the manifesto states. "Make way for objective mysteries! Make way for love! Make way for necessities! To this global refusal we contrast full responsibility. The self-seeking act is fettered to its author; it is stillborn. The passionate act breaks free, through its very dynamism... Passions shape the future spontaneously, unpredictably, necessarily."

"The *Refus global* was made in a

society completely paralysed, which paralysed us," Leduc told the packed lecture hall at the Musée. "It called for a complete rupture with that society."

And it was the sort of rallying cry, no matter how naively or innocently stated, that drew the full ire of the church, the state and the media at the time. Borduas was quickly fired from his teaching job at the state-run Ecole du meuble, and he eventually exiled himself to New York and Paris, where he died alone and unhappy. The hostile reaction also is said to have contributed to the breakup of his marriage.

"In Russia, they put you in an insane asylum," said Guido Molinari, a prominent Montreal artist who was profoundly influenced by Borduas and the *Refus global*. "Here, he (Borduas) was really pushed against the wall."

In the few months following the signing of the manifesto, there was also a spate of about 100 articles in the local press, all denouncing the *Refus*. François-Marc Gagnon, who put the retrospective together, told the Musée panel discussion: "It was a litany of intolerance."

'Personal lesson'

"The *Refus global* had an impact that we didn't predict," Leduc, the painter, said. "But there was a personal lesson for each of us."

"It taught us," his wife said separately, "that people have to dare, have to challenge things anyway they can, anytime they can... It was true then, and it's still true, even if the issues have changed."



PHOTO JEAN GOUPIL, LA PRESSE

L'historien d'art François-Marc Gagnon devant *Froufrou aigu* et *Silence instantané*.

Notre père Borduas

JOCELYNE LEPAGE

«**Q**u'est-ce que vous pensez de l'exposition, demande avec anxiété l'agent de sécurité du Musée des beaux-arts ? Je ne sais pas grand-chose en art, mais Borduas, lui au moins, je le connais », ajoute-t-il, avec quelque chose d'affectueux et de protecteur dans la voix.

« Il viendra beaucoup de monde, c'est sûr, dit l'autre agent. Borduas, c'est un peu comme Félix Leclerc. C'est un symbole. »

« C'est le catalogue de l'expo Borduas ? », demande un collègue journaliste en caressant la couverture de l'imposant ouvrage que l'on vient de livrer au journal. Et qui provoque un attroupelement. « Wow ! le Musée des beaux-arts a mis le paquet. Borduas, c'est mon peintre préféré », précise-t-il, en cherchant dans l'imposant volume la fameuse *Étoile noire*, ce tableau noir et blanc qui peut évoquer un espace cosmique en négatif et dont l'équilibre parfait impose le silence. « Il coûte combien, le catalogue ? Je vais l'acheter, c'est sûr. » « Moi aussi », dit un deuxième, puis un troisième...

Si l'enthousiasme est le même partout où circule le catalogue, le Musée des beaux-arts n'aura pas de mal à vendre, à \$79,95 l'unité, le plus beau (et le plus gros) livre d'art qu'il ait peut-être jamais produit.

« *L'Étoile noire*, c'est ce qui a changé ma vie », avouait un jour Roland Poulin, un important sculpteur contemporain, qui a eu la vocation artistique tardive. Avant, les beaux-arts ne l'intéressaient pas. Ce tableau, qu'il avait vu par hasard en accompagnant une amie au Musée, a agi comme un révélateur, ou comme la lumière sur le chemin de Damas. « J'ai compris que l'on pouvait dire des choses importantes en art », avait-il ajouté.

**

Paul-Émile Borduas (1905-1960), qui scandalisa les bien-pensants de notre petit pays en publiant *Refus global*, il y a quarante ans cette an-

née, Borduas que l'on a privé de son gagne-pain, l'enseignement, pour crime de liberté de pensée, et qui s'est exilé à New York puis à Paris, semble désormais avoir été rapatrié par tous les Québécois, qu'ils s'intéressent de près ou de loin aux arts visuels.

Le Musée des beaux-arts, qui avait d'abord réservé l'automne à Borduas, a dû modifier sa programmation à deux reprises cette année et remplacer finalement ses « blockbusters » (russe et Chagall) prévus pour l'été, par le peintre québécois. Il n'aura peut-être pas à le regretter tant que ça, même si l'on reste entre nous. Les Québécois aiment Borduas et ce qu'il représente dans leur histoire. Ils pourraient bien manifester leur attachement à cet autre Père de la Révolution tranquille d'une manière inattendue.

Politique et peinture

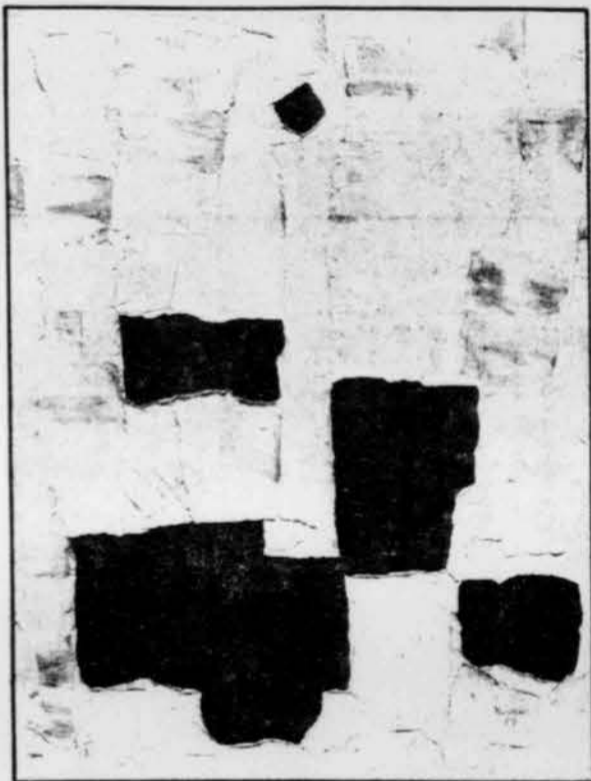
Mais pourquoi Borduas est-il si important ?

« Borduas est le premier peintre québécois à faire le lien entre l'idéologie politique et la peinture », explique François-Marc Gagnon, expert en Borduas et conservateur de l'exposition présentée au MBA. « Il est le premier à avoir compris que la peinture est une prise de position. Pour faire le type d'art qu'il voulait faire, c'est toute la société qu'il fallait changer. »



Borduas

Il a aidé le Québec à sortir du ghetto



Une des œuvres les plus célèbres de Borduas, *L'étoile noire* (1957).

« Il est difficile d'imaginer aujourd'hui comment était le Québec des années quarante, dit-il encore. Étouffant, fermé sur lui-même... serré de près aux soutanes », disait Borduas, et « tenu à l'écart de l'évolution universelle de la pensée ». Le Québec apparaissait à Borduas comme une sorte de ghetto. Quand il parle des « perles incontrôlables qui suintent des murs », il fait allusion à ces livres interdits, mis à l'Index, qui venaient d'ailleurs, et auxquels sa pensée doit beaucoup. »

Bref, Borduas a aidé le Québec à sortir du ghetto, à s'ouvrir sur le monde.

St-Hilaire, Montréal,
New York, Paris...

L'importante rétrospective que lui consacre le Musée propose un cheminement facile à suivre, axé autour des quatre lieux où Borduas a vécu : Saint-Hilaire, où il est né et a travaillé auprès d'Ozias Leduc, Montréal, New York et Paris.

Les 130 tableaux et quelques dessins, aquarelles et sculptures qui ponctuent ce parcours ont la particularité d'avoir fait partie des expositions auxquelles Borduas a participé de son vivant. Il s'agit donc d'œuvres que Borduas avait choisi de montrer au public, qui furent vues, commentées et souvent achetées. On retrouve les commentaires de l'époque dans le

catalogue, de même que certaines listes de prix.

Pour tout vous dire, les peintures de Borduas qui se vendent aujourd'hui en moyenne entre \$150 000 et \$200 000, selon M.

Gagnon, étaient offertes il y a trente, quarante ans, pour mille fois moins. Le Musée du Québec a payé récemment \$350 000 une toile importante de l'artiste.

L'accent mis ainsi sur les expositions de Borduas a permis de faire venir au Musée des œuvres de collectionneurs privés qu'on a rarement l'occasion de voir, et ne nuit en rien au caractère rétrospectif de l'exposition. Cela vient en outre nous rappeler qu'il n'y a pas si longtemps, les lieux d'exposition étaient plutôt rares à Montréal. Un musée privé, certes, une ou deux galeries, mais surtout des halls de grands magasins, des parloirs de séminaires, des salles municipales, des foyers de théâtre et des maisons privées.

Du Moyen-Âge à l'ère moderne

Ce que l'on retient peut-être le plus de cette grande rétrospective, c'est l'incroyable chemin parcouru par Borduas depuis l'époque où il était peintre d'église jusqu'aux œuvres dépouillées de ses dernières années à Paris où l'artiste s'inscrit dans les courants européens et américains les plus avancés. Comme s'il était passé du Moyen-Âge à l'époque moderne en deux ou trois battements d'ailes surréalistes.

Si le premier voyage de Borduas à Paris, à la fin des années vingt, n'a pas eu sur lui l'effet libérateur qu'il a eu sur Pellon, l'autre grand pionnier de l'art moderne au Canada, on peut dire qu'il a mis les bouchées doubles, quelque dix ans plus tard.

En parcourant les salles où se succèdent les différentes étapes de la démarche de Borduas, dessins religieux et académiques,



Détail du *Portrait de Gabrielle Borduas* (1940).



10.48 ou *Réunion des trophées* (1948).

Borduas : posséder la terre entière ...

oeuvres figuratives sous l'influence de Matisse et de Cézanne, tableaux automatistes, paysages abstraits proches de Riopelle, grands tableaux noirs et blancs, on se dit que d'autres se seraient arrêtés en cours de route, pour exploiter une formule, appliquer une recette heureuse; d'autres d'ailleurs se sont arrêtés.

Il aurait pu s'en tenir à ces huiles automatistes dans lesquelles il avait fini par allier la spontanéité si chère aux surréalistes, et la construction indispensable à la peinture, en faisant d'abord ses fonds sur lesquels se détachent, comme suspendus verticalement dans un espace en profondeur, divers éléments vaguement figuratifs. Par ses titres évocateurs, Borduas incite le spectateur à reconnaître ce qu'il veut dans des images au départ abstraites.

Il aurait pu se complaire dans ces « paysages » extraordinaires de couleurs et de pâte où certains ont cru déceler des images du grand nord canadien. Ou dans ces grands tableaux dépouillés où des masses noires semblent se déplacer dans un mouvement blanc silencieux. Mais Borduas n'a jamais cessé de chercher ni d'approfondir ses « pensées de peintre », comme il dit : « des pensées de mouvement, de rythme, de volume, de lumière, précise-t-il, pas des idées littéraires, philosophiques, sociales ou autres. »

La fin parisienne

Il est difficile de comprendre pourquoi Borduas a quitté New York, où, si l'on se fie aux critiques récoltées par ses expositions, il semblait promis à un certain succès. D'autant plus que dans les années cinquante, c'est à New York que se faisaient les recherches les plus intéressantes.

« Borduas a quitté New York pour Paris, en 1955, à peu près au moment où les Américains découvraient leur avant-garde et commençaient à acheter américain, explique M. Gagnon. En tant que Canadien francophone, il était considéré comme un Européen. Il faut savoir aussi que si les critiques américains se sont déplacés pour voir Borduas à New York, c'est qu'on le présentait comme le maître de Riopelle

qui lui, était connu. Pendant que Borduas donnait une de ses oeuvres au Museum of Modern Art, le même musée achetait du Riopelle.

« Mais à Paris, ça n'a pas été facile pour Borduas, poursuit M. Gagnon. Il a mis quatre ans avant de trouver une galerie où exposer. Il n'aurait jamais pu tenir le

coup là-bas si des collectionneurs québécois ne l'avaient soutenu, d'ici. »

Peut-être cette misère parisienne a-t-elle rendu Borduas amer ou particulièrement perspicace. « Il n'y a plus d'avenir français possible nulle part au monde, écrit-il, dans une lettre citée dans le cata-

logue. Il y aura un avenir américain ou russe. Pour moi, les jeux sont faits. »

Il disait aussi, l'année suivante, en 1959 : « Je me suis reconnu de mon village d'abord, de ma province ensuite, Canadien-français

après, plus Canadien que Français à mon premier voyage en Europe, Canadien (tout court, profondément semblable à mes compatriotes) à New York, Nord-Américain depuis peu. De là, j'espère posséder la terre entière. »

Paul-Émile Borduas au Musée des beaux-arts de Montréal, jusqu'au 7 août. Prix d'entrée : \$ 6.60; \$ 2.75 pour les étudiants et les personnes âgées; \$ 1.10 pour les enfants de moins de douze ans. Entrée libre pour les handicapés.

■ Charitables

LE MUSÉE des beaux-arts lance une campagne de financement de \$ 25 millions auprès des gens d'affaires. Le responsable de cette levée de fonds est Paul Desmarais de Power Corp. Bravo !

Avez-vous déjà vu Paul Desmarais et ses petits amis du merveilleux monde des affaires donner \$ 25 millions aux sans-abri, aux maisons d'hébergement pour femmes battues, à Oxfam, ou à Amnistie internationale ? Sûrement pas.

Pour eux, être charitable signifie agrandir un musée plutôt que d'empêcher que d'autres crèvent de faim ou dorment sur le trottoir. Vive les gens d'affaires !

— SYLVAIN SAUVÉ
Saint-Luc, le 3 mai.

Serge Therrien, éditeur délégué du journal *Finance*, présidera à la remise du Prix des arts de Finance ce soir à 18h, au Musée des beaux-arts. Ce prix vise à mettre en relief la contribution du milieu des affaires aux arts visuels.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 ouest Sherbrooke, Montréal— « Le paysage en perspective » dessins de Rembrandt et de ses contemporains, œuvres de plus de cinquante artistes dont Rembrandt, Ruysdael, Koninck, Cuyt et Goltzius, du 15 avril au 29 mai— Exposition des œuvres de Paul-Émile Borduas, réunissant 147 huiles, œuvres sur papier et sculptures réalisées entre 1922 et 1960, du 6 mai au 7 août

Bordeuas

A sweeping view of a Canadian legend

by Henry Lehmann
for Montreal Daily News

The beautiful retrospective of Paul-Emile Bordeuas (1905-1960) at the Montreal Museum of Fine Arts gives us a sweeping view of this great painter's work. This show, which was put together by Montreal art historian Francois-Marc Gagnon (he also wrote the catalogue) and includes 147 pieces, demonstrates once and for all that Bordeuas' personal vision will endure.

Today, Bordeuas's creations appear out of place; the artist's almost mystical fascination with pictorial space and his love for matter, the physical substance of art, put him curiously at odds with the 80s when the trend is "studied detachment." Yet Bordeuas's pictures, with their almost naive sincerity, have a presence that cuts through the post-modern smoke-screen of irony and wit.

And, even though Bordeuas has been dead for almost 30 years, his work is more alive today than that of any number of his followers who, like Barbeau and Ferron, have gone on to become self-parodies.

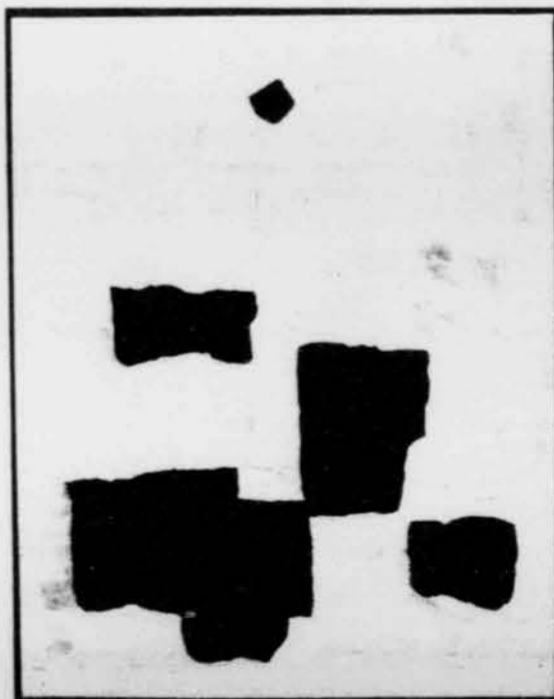
The MMFA show is organized around the different places in which the artist lived and worked. This pilgrimage began humbly in St. Hilaire, Bordeuas' birthplace where, when he was a youth, he became a pupil of Ozias Leduc, the church decorator whose footsteps he planned to follow. But Bordeuas' itinerant, artistic and geographical, was to carry him elsewhere, first to Montreal, then briefly to France, back to St. Hilaire, and finally New York and Paris, where he died.

The powerful, glowing self-portrait he painted upon graduating from art school depicts a young, intellectual hero ready to take on the whole world. Soon he would set out on an artistic quest that would later terrify a conservative art scene still imprisoned by the "classics." Indeed, study from antique plaster busts had been a large part of his schooling at the Ecole des Beaux Arts, an institution which to this day, now as a UQAM faculty of art, remains a backwater.

Bordeuas was a curiously attractive man who worked with children, and who gathered about himself a dedicated coterie, collectively called the automatistes.



Paul-Emile Bordeuas: Self portrait



The Black Star: 'Arguably his most magnificent work'

The most dramatic event came when Quebec society, still under a repressive cloud of Church and State in the late 40s, literally cast Bordeuas out; the artist, along with his friends and followers, had published the *Refus Global*, that controversial document which spoke of emotional and intellectual freedom, and Bordeuas was quickly removed from his teaching job and exiled.

Of course the wilderness was New York and contact with the then incredibly avant-garde work of Pollock and DeKooning, Bordeuas, who had already been to France, was not entirely unfamiliar with international currents and had developed a surreal approach of his own. Now in New York, his

style underwent tremendous change; the brushstroke and the paint itself began to take over and push out the former stage-like illusion of space.

Montrealers were periodically kept in touch with these developments through occasional local shows, but Bordeuas's experiments did not receive universal acclaim. In fact, it seems immodest for Quebecers to lay claim to this international figure whose only real patriotism was to his art and thought.

Bordeuas took the last leg of his journey in 1953, to Paris for his second and last stay there. It was here in the seven short remaining years that Bordeuas quietly brought to bear a lifetime's experience and created his sublime, black and white

masterpieces.

"The Black Star," arguably his highest achievement, is devoid of any suggestion of depth as we know it. We are met by white expanses separated from each other by low, liquid ridges of pigment. Plate tectonics come to mind as we survey these "shifting" surfaces and contemplate the striations and flecks of grey paint that occasionally appear. A number of black squares seem to emerge from this topography.

In 1962 Bordeuas was posthumously awarded a Guggenheim for "The Black Star." Two years after his death he was given a retrospective at the MMFA; many of the same pictures now on view (until Aug. 7) were shown then.

Un musée entier avec une seule façade

LIBRE OPINION

PAUL LAMBERT

L'AGRANDISSEMENT proposé du Musée des beaux-arts de Montréal n'emballer pas tout le monde. Jean Ouellet, architecte, professeur à l'École d'architecture de l'Université de Montréal et membre du comité des immeubles du Musée des beaux-arts, déclare dans LE DEVOIR, au sujet de la conservation de la façade du New Sherbrooke : « Il y a lieu de se demander si nous ne sommes pas face à une erreur monumentale. »

D'autre part l'architecte Mark Poddubiuk et Isabel Corral, conseillère en planning, soutiennent dans The Gazette que (traduction) « le projet d'extension crée un tout nouveau musée sur le côté sud de la rue Sherbrooke avec son entrée également monumentale », en d'autres termes en concurrence avec le musée actuel.

On se souvient des années 70 où

le Musée s'agrandit à l'arrière, décide d'une nouvelle entrée principale sur la rue latérale, rebaptisée avenue du Musée, entrée négligée, ignorée par les membres et visiteurs qui préfèrent se pencher, s'incliner, pendant une dizaine d'années, pour se faufiler par les soucières adossées en contre-bas de chaque côté du grand escalier, abandonné, renié, méprisé.

Puisque ce dossier du Musée reste ouvert par la grâce des poursuites judiciaires entamées par des occupants du New Sherbrooke, il est peut-être de mise d'attirer l'attention sur une autre solution.

Les résidences mi-centenaires sises à l'arrière du Musée n'offrent-elles pas une avenue sur cette avenue du Musée ? Que dire d'un terrain s'étendant sur 353 pieds en façade sur l'avenue du Musée, d'une profondeur allant de 151 à 154 pieds ? Ces dimensions imposantes résultent de la simple addition des terrains sur lesquels s'implantent les résidences portant les numéros civiques 3430, 3440, 3446 et 3456.

Le 3430 appartient déjà au Musée et y est relié par une passerelle. Le 3440 appartient à Beaufort Corporation. Le 3446 a été vendu

l'année dernière à madame Amelia Evans et enfin le 3456 appartient aux Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée.

Sur l'ensemble de ces terrains réunis, un immeuble de quatre, cinq ou six étages pourrait répondre amplement aux exigences du Musée pour ses besoins anticipés. Des obstacles se dressent-ils contre ce projet ? La vocation du secteur ? l'opposition des propriétaires touchés ? le coût ? Le concept de musée sur plusieurs étages ?

Ce flanc du Mont-Royal est d'ores et déjà consacré à une vocation de forte densité d'occupation résidentielle. Depuis l'Université McGill jusqu'au chemin de la Côte-des-Neiges, de l'avenue des Pins à la rue Sherbrooke se multiplient les immeubles résidentiels de grande hauteur, vocation résidentielle irrécusable et logique à proximité des centres nouveaux de la Ville, de plus en plus recherchée. Et un musée n'est pas de nature à causer préjudice à cette vocation.

Aucun des occupants des résidences appelées à disparaître ne trouvera une délectation à être déplacé. Une généreuse compensation pourrait toutefois alléger ce désappointement.

Ces immeubles, la résidence du Musée exclue, ont une évaluation municipale globale de l'ordre de \$ 1,500,000,000. Même en étant très généreux, l'acquisition de ces immeubles convoités coûterait moins cher au Musée que la somme de 19,5 millions de dollars versée en juillet dernier pour l'acquisition du New Sherbrooke montant que nous révèle Rod Macdonell de The Gazette. Il serait même question de faire annuler cette transaction selon l'avocat du restaurant Daberto et ainsi le Musée serait remboursé de la somme versée.

Enfin, comme les subventions des gouvernements ne sortent pas des poches des ministres mais bien de celles des contribuables, il serait respectueux du public de lancer un concours pour dénicher l'architecte qui aurait la meilleure solution. Un retard ? Je suis membre du Musée depuis au-delà de quarante ans et un délai d'un an ou deux ne me perturbe pas. Le public et le conseil d'administration du Musée devrait en être ravi : un musée entier, avec une seule façade, une seule entrée principale, sans tunnel glaçant et lugubre sous la rue Sherbrooke.

Borduas

14 500 visiteurs en dix jours

■ Entre le 6 mai (jour de l'ouverture) et le 17 mai, 14 500 personnes ont vu l'exposition Borduas au Musée des beaux-arts de Montréal, soit une moyenne de 1 450 personnes par jour. Si le rythme se maintient pendant les 70 jours environ de l'exposition, le nombre total de visiteurs atteindrait près de 102 000.

Mais le rythme devrait aller en augmentant avec la période des vacances et le Musée prévoit recevoir environ 150 000 visiteurs. La moyenne quotidienne de visiteurs pour l'exposition de Betty Goodwin était de 850 environ. Les moyennes quotidiennes pour les expositions Léonard de Vinci, en 87, et Miro, en 86, ont été respectivement de 3 000 et de 1 750.

Le Musée des beaux-arts de Montréal participera à la journée des musées demain en offrant aux visiteurs l'opportunité d'obtenir une entrée gratuite pour visiter certaines expositions.

At the Museum: The 'lady of leisure' no longer exists

In 1948 they began as the "Ladies' Committee," a small group of women who served tea, arranged floral shows and did other good deeds in the name of the Montreal Museum of Fine Arts.

But times have changed.

Elizabeth Maxwell, a volunteer for 40 years, is the daughter-in-law of Edward Maxwell, the architect who designed the museum.

In the early '50s, there was talk of removing the museum's central staircase and replacing it with galleries.

"If they do that, you don't work there. Period," warned her mother-in-law, also named Elizabeth Maxwell.

They didn't and Elizabeth Jr. has carried on with her volunteer work — encompassing everything from raising funds to guiding tours.

The museum's Art Sales and Rental Gallery got started in 1966. The idea had already been worked out by several other galleries, including the Art Gallery of Ontario and a gallery in Boston.

We — a group of 10 volunteers — introduced it to Montreal.

At the gallery, which is now on the ground floor of the museum, you can rent or buy works of art.

The rental fees are split 50-50 with the artists, and the 20 per cent sales commission we collect goes to the museum.

Great idea

To get the gallery started, we first approached a number of private Montreal galleries — the Dominion Gallery, Agnès Lefort, La Guilde Graphique, Galerie Libre — and asked them if they would loan us paintings.

Both the galleries and the artists thought it was a great idea.

After the first year, we had, perhaps, 100 works — oils, acrylics, sculptures, etchings and lithos — from 25 to 30 Canadian artists.

We had a great deal of abstract expressionism from the '50s and '60s: Jean-Paul Riopelle, Guido Molinari and Claude Toussignant. But the prices were very afford-

ECHOES

In 1966, we sold a Paul Beaulieu for \$1,200; a Goodridge Roberts for \$475; a Stanley Cosgrove for \$275; a Jeanne Rhéaume for \$380; and a Kittie Bruneau for \$100.

Except for Roberts all of these artists are still living today and their work, especially Cosgrove's, now sells in the thousands of dollars.

Today we have over 400 works from 300 Canadian artists — all living.

Patrons, however, haven't changed nearly as much as the prices of original works.

Little jewels

We have always had many young collectors and we still do.

But nowadays, there is a tendency for experienced collectors to poke around our gallery and see if we have any little jewels, which we often do.

Many of the big corporations, Sun Life, Bell Canada, CPR and CNR, started renting paintings soon after we opened.

And now, businesses and filmmakers are two of our major customers. They will rent with the purpose of having a look at it, but often after four months, they buy and apply the rent to the purchase price.

Depending on the value of the work, we rent paintings for \$10 to \$100 a month.

I think six museums in Canada are doing what we are doing.

In Montreal, it is one of the major fundraising activities of the museum's volunteer committee.

And it's a real service. Private people can also rent if they are members of the museum. We cover up to \$1,000 if there is a loss and insurance covers the rest.

Taking a quick glance, we have several paintings that are priced at \$10,000. But the majority are between \$500 and \$1,000 in price.

We also have works on paper — etchings, lithos, not copies. They are less expensive and enable people to own art.

Over the years, the nature of the volunteers has changed. Before



Volunteer Elizabeth Maxwell in the Montreal Museum's art-rental gallery in 1971 (left) and today.

and didn't get into more technical areas of fundraising and promotion.

Now, they organize big events, cater... it's a much more professional position. The volunteers also do the dirty work, the wrapping, the storing, the hanging of the pictures, which requires strength and enormous care.

There are always some who are unreliable. But I think most commit themselves and adhere to the position as faithfully as they would anything else they do, which is often a job.

The "lady of leisure" who volunteers in between bridge and hair appointments, no longer exists. In fact, there are very few ladies of leisure anymore. Who has help at home now?

I am a typical volunteer in that my children are gone. And I'm a widow. I have segments of spare time. I don't have to rush home and get dinner.

Volunteering is my occupation — career is a big word. I like being active and I find working at the museum more interesting than being at a hospital.

I was an art student for a long time at the Ecole des Beaux Arts de Montreal. At the time Jean-Paul Lemaux, the painter, was one of the instructors.

Unfortunately, I was pre-Pellan (Alfred Pellan) and pre-Borduas (Paul-Emile Borduas).

The art scene is constantly changing. At one point, there was a lot of talk about moving the museum away from Sherbrooke St.

But I'm happy it never happened. The museum has united the two languages and cultures of this city. On the volunteer committee we have two presidents, a francophone and an anglophone.

And today, the museum is more accessible. Look at the Picasso show of '85 and the da Vinci show of '87.

We had the clout to close Sherbrooke St. For five hours, we had a parade and celebration right on the museum's steps. The street was jammed with thousands of people.

I think there is more popular interest in the museum nowadays. It's marvellous to see the school buses lined up.

I also guide tours. I've done eight in the past three weeks. I'm particularly interested in the Rem-

brandt drawings. Before a tour, you have to do a lot of reading. Studying, really. You have to be prepared for questions. And you gauge your audience. You talk differently with children than adults.

When the da Vinci exhibit was here, I did 12 tours and I enjoyed them immensely. I finished up with a group of 5-year-olds.

The public was not allowed to make the machines modelled on da Vinci's drawings work. But guides could.

The children were just starry-eyed as I put the machines in motion. These are the things that children can understand. A screw, a winch, a pulley and power.

We were making the wheels turn at the museum. □

A la suite de Borduas

■ Tous les dimanches, au Musée des beaux-arts de Montréal, jusqu'au 8 août, on découvre les possibilités illimitées que représente une surface blanche, en s'inspirant de Paul-Émile Borduas, dont l'exposition des œuvres est en cours.

Cette activité qui s'adresse à toute la famille, se déroule de 13 h à 16 h, dans la salle éducative Lismer du Musée. Il suffit de se procurer un laissez-passer à l'Accueil du Musée, une heure avant.

L'entrée pour cette activité proprement dite est gratuite, mais il faut acquitter les droits d'entrée à l'exposition. On peut prendre des renseignements au service éducatif du Musée au 285-1600, poste 136.

5155-11
(001-8)

Paul-Émile Borduas

■ Le Musée des beaux-arts de Montréal propose aujourd'hui, à 10 h 30, une visite commentée par une guide bénévole du Musée, de l'exposition Paul-Émile Borduas. La visite dure une heure; le lieu de rencontre est à l'accueil du Musée, 1379 ouest, rue Sherbrooke. D'autre part, dans le cadre des *Dimanches Esso-Musée*, les visiteurs sont invités, entre 13 h et 16 h, à découvrir les possibilités illimitées d'une surface blanche en s'inspirant des oeuvres de Borduas. Des animateurs seront présents dans la salle éducative Lismer. Les visiteurs n'ont qu'à se procurer un laissez-passer à l'Accueil du Musée, une heure avant l'activité. Renseignements : Service éducatif, 285-1600, poste 136.

Borduas n'ira pas à Toronto

(LE DEVOIR) — L'exposition Borduas qui a attiré jusqu'à maintenant 30,000 personnes au Musée des Beaux-arts (MBA) de Montréal n'ira pas à Toronto au mois de septembre.

Dans une lettre envoyée par le directeur du *Art Gallery of Ontario*, M. Bill Withrow apprend à la direction du MBA qu'en raison de difficultés financières et de manque d'espace, le musée torontois ne pourra recevoir l'exposition Borduas, le 9 septembre prochain.

Cette situation, pour malheureuse qu'elle soit, fait le bonheur du MBA qui prolongera l'événement Borduas jusqu'au 11 septembre, alors qu'elle devait être décrochée le 7 août pour partir pour Toronto. « Cela nous permettra d'accueillir plus de visiteurs », de souligner Mme Danielle Sauvage, la relationniste du MBA.

■ Exposition Chagall au MBA

À peine l'exposition Borduas décrochée, le Musée des beaux-arts présentera une exposition du grand artiste français d'origine russe, Marc Chagall, surnommé « le peintre du bonheur », du 28 octobre au 26 février 1989. Elle réunira environ 50 tableaux, 150 dessins, des livres illustrés, des décors et costumes d'opéra.

Cet événement est sous la responsabilité de Pierre Théberge, directeur du Musée des beaux-arts.

Spécial Borduas

■ Les personnes qui reviennent de l'exposition Borduas, au Musée des beaux-arts de Montréal ne parviennent pas à cacher leur enthousiasme, après leur visite. Rappelons que ce dimanche, 26 juin, à 10 h 30, le Musée offre une visite commentée de cette exposition, d'une durée de une heure, par une guide bénévole. Le lieu de rencontre est l'Accueil du Musée, 1379 ouest, rue Sherbrooke. Une autre visite semblable, dans les mêmes conditions et à la même heure est prévue pour le mercredi 29 juin. Renseignements: 285-1600, services éducatifs.

Le Musée des Beaux-Arts de Montréal propose aux Montréalais de découvrir le *Mille carré doré* par le biais d'une projection de diapositives et d'une visite des lieux en utilisant des feuillets-itinéraires préparés à cet effet. Les projections auront lieu tous les mercredis, en juillet, août et septembre, à 10 h, 12 h et 14 h. Pour informations: 285-1600.

Popular Borduas show extended

The Montreal Museum of Fine Arts will hold over its blockbuster Paul-Emile Borduas exhibition until Sept. 11, museum officials have announced. The exhibition was previously scheduled to close Aug. 7.

"There have been 40,000 visitors so far, and there were 2,500 last Sunday alone," said museum director Pierre Théberge yesterday.

Théberge and Guy Lessard, executive vice-president of the Provigo supermarket chain, also announced yesterday the launch of a ticket service at Provigo. Tickets for the Borduas exhibition will be available for \$4.50 at 250 Provigo outlets, instead of the normal price of \$6.60.

Tickets will specify both the time and date of entry to the show. Théberge said he expects the Provigo ticket-purchase plan will be extended to cover also the exhibition of Marc Chagall's work beginning Oct. 28.

Tickets for the Expotec 88 high-tech show in Montreal's Old Port area will also be available through the Provigo plan.

**«Blitz» téléphonique
chez les Amis du Musée**

Le service des AMIS du MUSÉE des BEAUX-ARTS de MONTRÉAL entreprendra, du 1^{er} au 20 août, une campagne de recrutement auprès d'anciens membres du Musée qui n'auraient pas renouvelé leur abonnement. «Pour mener à bien cette opération, nous avons besoin de l'aide de nos membres actifs», de souligner GHISLAINE MATHIEU, qui invite ceux-ci à communiquer avec elle au 285-1600, poste 140, pour s'inscrire à titre de membre de la «brigade de recrutement».

Provigo, Expotec et le Musée des Beaux-Arts s'associent

Les supermarchés Provigo se sont associés à Expotec 88 et au Musée des Beaux-Arts dans le cadre de la rétrospective Paul-Émile Borduas afin de faciliter à un plus grand nombre de Québécois l'accès à ces deux expositions.

À partir du 11 juillet, les supermarchés Provigo offriront, avec chaque achat d'au moins \$25, des billets à prix de rabais pour Expotec 88 ou l'exposition Paul-Émile Borduas.

Afin de permettre à un plus grand nombre de visiteurs de découvrir l'œuvre de Borduas, l'exposition présentée au Musée des Beaux-Arts sera d'ailleurs prolongée jusqu'au 11 septembre.

Plus de 40,000 personnes ont déjà visité l'exposition du grand peintre automatiste, qui se révèle une des plus intéressantes jamais présentées par le M.B.-A.

L'audioguide mis à la disposition des visiteurs

propose une visite commentée de l'exposition en compagnie de M^{me} Dyne Mouso.

Le Service éducatif du M.B.-A. offre de plus des visites commentées par les membres de l'Association des guides bénévoles du Musée.

Ces visites ont lieu les mardis et les mercredis (à l'exception du dimanche 4 septembre) à 10 h 30. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de faire de réservation. Les visiteurs n'ont qu'à se présenter à l'accueil du musée.

Les 147 œuvres de Borduas sont regroupées autour des quatre lieux où l'artiste a vécu, permettant ainsi de situer



De gauche à droite, M. Bernard Lamarre, président de Lavalin et du M.B.-A., M. Guy Lessard, de Provigo, et M. Pierre Hémond, du Vieux-Port. Leur association permettra à un plus large public de visiter les expositions Borduas et Expotec 88.

les œuvres de celui qui fut une des figures dominantes de la peinture contemporaine du Québec dans le contexte de

l'époque où elles ont été produites.

Jusqu'au 16 octobre, au Vieux-Port de Montréal, Expotec 88 propose

pour sa part une destination santé, à travers une grande exposition-participation qui fait le point sur la santé.

Provigo vous mène au musée

(LE DEVOIR) — Nouvelle forme d'incitation à la culture auprès du grand public : les supermarchés Provigo, à compter du 11 juillet, offriront à chaque client, dont les achats dépassent \$ 25, des billets à prix réduits pour la rétrospective Borduas, en cours au Musée des Beaux-Arts de Montréal et pour Expotec 88, l'exposition scientifique du Vieux-Port.

Dans toutes leurs succursales de la province, les supermarchés Provigo offriront des réductions de \$ 2

pour les billets adultes à Expotec (donc \$ 5.75) et les billets pour enfants seront rabaissés à \$ 2.50. Quant aux billets pour la rétrospective Borduas, au MBA, on pourra se les procurer, après achat d'une commande d'épicerie de \$ 25, au prix de \$ 4.50 au lieu de \$ 6.50.

EXPOSITIONS

Visite commentée

■ Aujourd'hui, à 10h30, visite commentée d'une heure de l'exposition Paul-Émile Borduas, au Musée des Beaux-Arts de Montréal. Lieu de rencontre: l'accueil du musée, 1379 ouest, rue Sherbrooke. Tous les dimanches, par ailleurs, de 13h à 16h, jusqu'au 7 août, des animateurs seront présents dans la salle éducative Lismer. Les visiteurs, enfants et adultes, qui veulent découvrir les possibilités illimitées d'une surface blanche, en s'inspirant des oeuvres de Paul-Émile Borduas, n'ont qu'à se procurer un laissez-passer à l'accueil du musée, une heure avant l'activité. Renseignements: 285-1600, poste 136.

La directrice des Communications du Musée des beaux-arts de Montréal, Dani



elle Sauvage, me souligne la nomination de DENISE COURTEAU (ci-contre), au poste de chef du Service des relations publiques du Musée. Diplômée en arts plastiques et en communications de l'UQAM, madame Courteau a été journaliste pendant plusieurs années, tant pour la presse écrite qu'électronique, avant de se spécialiser en relations publiques.



Denise Courteau, new PR head at the Fine Arts Museum

Museum gets new PR chief

Denise Courteau is the new public relations chief at the Montreal Museum of Fine Arts. Though rather young, she is a well travelled lady with reams of experience in getting the word out. Denise has worked in both the electronic and print media, was a press attaché with the Quebec Government, and, until recently, was V.P. Public relations, for the advertising agency of Marketel/McCann-Erickson. If you want the museum to organize a special event give Ms. Courteau a call at 285-1600.

EXPOSITIONS

■ Dans le cadre de l'exposition «Paul-Émile Borduas», le Service éducatif du Musée des beaux-arts de Montréal organise une série d'activités pour tous ceux, adultes et enfants, qui désirent découvrir les possibilités illimitées d'une surface blanche. Les intéressés peuvent se présenter sans réservation jusqu'au 6 août, du mercredi au samedi, entre 13 h et 16 h, dans la salle éducative Lismer. Coût: prix d'entrée à l'exposition. Renseignements: 285-1600, poste 136.

■ Jusqu'au 24 juillet, de 10 h à 18 h, le Jardin botanique de Montréal présente l'exposition «Nature sauvage», de Mme Clavet-Fournier, à la salle Jacques Rousseau des serres d'exposition. Composée de peintures, de sculptures et de mues, l'exposition illustre les thèmes de la vie et de ses métamorphoses, de la naissance et de la mort, de la mémoire et de l'oubli.

AU MUSÉE

Allez à la découverte du Mille Carré Doré

Le service éducatif du Musée des beaux-arts de Montréal, dans le cadre du programme patrimoine, propose, tous les mercredis jusqu'en septembre, une activité visant la découverte du Mille Carré Doré.

Le M.B.-A. est effectivement situé au coeur du quartier que l'histoire de Montréal a retenu sous le nom de « Golden Square Mile » en raison des villas, des hôtels particuliers, des maisons de ville et des luxueuses conciergeries qui le composent au tournant du siècle.

C'est là qu'habitent la grande bourgeoisie montréalaise, les grandes familles de collectionneurs et les amateurs d'art qui, à la fin du XIX^e siècle (le 23 avril 1860), se sont groupés pour former l'Art Association of Montreal, devenue depuis le Musée des beaux-arts de Montréal.

L'histoire de ce quartier est étonnante, et le Musée propose d'ailleurs au public de la découvrir à travers son activité, qui débute par une projection de diapositives avec commentaires dans la salle de l'exposition *Pour un grand Musée*.

Les visiteurs pourront, s'ils le désirent, poursuivre leur découverte du quartier en utilisant les feuillets-itinéraires distribués dans la salle d'exposition.

D'une durée de 45 minutes, l'activité est présentée sans réservation et sans frais. La rencontre a lieu à l'Accueil du Musée, à 10 h, à 12 h et à 14 h.

Renseignements : 285-1600, poste 136.

Qu'est-ce qui fait courir la foule au Musée ? Borduas, voyons !

FRANCE LAFUSTE
Collaboration spéciale

Pour beaucoup, l'exposition Borduas est un « must » inscrit dans le calendrier des manifestations culturelles de la saison. « Ça fait partie des choses à voir et à connaître, disent en chœur deux jeunes femmes plus férues de culture classique que d'art moderne. » Parfois, on avoue son ignorance comme pour se faire pardonner : « On est des néophytes en peinture » ou bien « Marc-Aurèle Fortin, Jean-Paul Riopelle, je connaissais mais Borduas, je le découvre.

Paul-Émile Borduas, peintre automatiste, homme d'idées renié par les bien-pensants des années cinquante, auteur du *Refus Global*, c'est un peu

tout cela que l'on vient voir au Musée des beaux arts qui présente jusqu'en septembre prochain ses tableaux — exactement 130 —, quelques dessins, aquarelles et sculptures. Une exposition qui attire aussi bien le profane que le connaisseur, le chaud partisan de l'art moderne que le Québécois, soucieux de connaître ce peintre né à Saint-Hilaire et qui lui ressemble peut-être un peu.

Le *Refus Global* ? « Ça ne me touche pas » ou encore, « Je viens élargir mes horizons », quand ce n'est pas tout simplement : « Mes enfants nous ont offert deux billets. On ne s'est pas fait prier. » Mais il y a aussi cette dame qui se souvient de ce que lui a raconté sa tante, ancienne élève de l'École des beaux arts : « Quand Borduas est revenu, il y a eu un schisme. J'ai eu connaissance de

cette chicane-là. Alors, je viens comprendre celui qui est « un des nôtres ». Ou encore ce vieux monsieur pressé qui me dit avoir côtoyé Borduas au studio Ayotte de Montréal et à Paris : « J'ai vu l'exposition, je viens la revoir pour m'imprégner de toute une époque. »

Un ancien étudiant en arts plastiques s'interpose : « Borduas est à l'origine de ce qui se fait maintenant. Il a introduit des valeurs qui existaient en Europe mais qui n'étaient pas connues ici et ce sont ces valeurs qu'il transpose dans la peinture. Mais pour amener ces nouveautés-là, il a pris des risques. Sa vie est remplie de drames, d'exil. Ce qui m'intéresse aussi, c'est l'évolution qu'il y a eue dans son propre travail, comment son art s'épure et devient extrême-



Photo Chantal Keyser

Une photographe qui s'amuse à croquer votre binette, c'est bien plus intéressant qu'un tableau de Borduas...

ment dépouillé. » La considération revient souvent sur les lèvres. On parle de la façon dont il a voulu « évacuer » son style comme s'il voulait « éclairer la société québécoise » : « il connaissait bien son temps pour le critiquer. Ce qui je viens de voir me donne envie de relire le *Refus Global* » dit cet autre, étudiant en traduction. Et puis aussi cette remarque fortement teintée d'un accent anglais : « il est très imaginaire. Et puis, je sais, c'est un petit philosophe pour le Québécois. »

Mais le plus souvent, c'est l'art de Borduas qui intéresse ou intrigue. Et là, les idées sont partagées, les réactions à chaud, purement émotives, suivent ou précèdent les cours ex-cathedra, résultats d'une certaine finesse d'analyse.

Il y a ceux qui ont le courage de leurs opinions : « Je n'aime pas. Ça ne me touche pas. » Ou plus franchement : « C'est du barbouillage et pourtant, j'aime l'art abstrait. » On dit voir certaines ressemblances avec Matisse, parfois avec Riopelle. Le plus souvent, on a une préférence pour la période des *noir et blanc* avec ses forts empâtements et ses compositions parfaitement équilibrées, mais les mots pour définir cette période restent vagues, circonspects : on parle de douceur, de sentiment d'espace, de paix et de liberté retrouvée tout en se disant intrigué, voire dérouté. « Ce degré d'abstraction m'a beaucoup plu, dit un jeune Allemand au français impeccable. » « J'ai eu un coup de coeur pour quelqu'un qui est passé du figuratif le plus pur à l'abstraction des couleurs et de la forme, renchérit sa volubile compagne parisienne. « C'est une porte ouverte sur l'imaginaire », ajoute-t-elle à propos de certaines toiles qui imposent le silence comme la célèbre *Etoile noire*. »

Chacun interprète à sa façon le sens d'une composition et en art abstrait, rien ne vaut son propre regard : « Vous voyez, dans le tableau intitulé *Les signes s'envolent*, qu'est-ce qui m'empêche de voir un vol d'oiseaux ? Rien. Alors, je vois ce que je veux bien voir, c'est-à-dire un envol. » Cette réécriture bien à soi est le propre de beaucoup.

On dit aimer les titres des oeuvres, « empreints de lyrisme » mais plus souvent, on convient qu'ils sont gratuits et que Borduas les a choisis après coup pour guider un peu le quidam. L'imagination fait le reste.

Pour ce jeune anglophone qui dit connaître un peu l'histoire du Québec, les messages sont d'une évidence percutante. Loin d'être dérouté par l'audace créatrice, ce jeune homme au visage racé et au parler velouté dit son étonnement devant la richesse du symbolisme et la force du réalisme de certaines toiles comme *l'Île enchantée*, *Noeuds et Colonnes* et *Les pylônes de la porte* : « C'est fou ce qu'on peut voir en regardant à la loupe ou presque. Tout ça, c'est plein de références à la religion juive, à la culture amérindienne, à la sexualité. C'est incroyable, toutes ces couleurs, ces émotions, ces symboles, ce mouvement. »

Visite commentée

■ Aujourd'hui, à 10h30, visite commentée d'une heure de l'exposition Paul-Émile Borduas par une guide bénévole, au Musée des Beaux-Arts de Montréal. Lieu de rencontre: l'accueil du musée. Tous les dimanches, de 13h à 16h, et ce jusqu'au 7 août, des animateurs sont par ailleurs présents dans la salle éducative Lismer. Les visiteurs, enfants et adultes, qui veulent découvrir les possibilités illimitées d'une surface blanche, en s'inspirant des œuvres de Paul-Émile Borduas, n'ont qu'à se procurer un laissez-passer à l'accueil du musée, 1379 ouest, rue Sherbrooke, une heure avant l'activité. Renseignements: 285-1600, poste 136.

EXPOSITIONS

■ Dans le cadre de l'exposition «Paul-Émile Borduas», le Service éducatif du Musée des beaux-arts de Montréal organise une série d'activités pour tous ceux, adultes et enfants, qui désirent découvrir les possibilités illimitées d'une surface blanche. Les intéressés peuvent se présenter sans réservation jusqu'au 6 août, du mercredi au samedi, entre 13 h et 16 h, dans la salle éducative Lismer. Coût: prix d'entrée à l'exposition. Renseignements: 285-1600, poste 136.

■ Jusqu'à dimanche, on peut voir à la Maison du Meunier, 10897, rue du Pont (une rue à l'ouest de Deiorimier, au nord de Gouin), une exposition qui a pour thème les bêtes. On peut y admirer les œuvres d'Andrea Coutu-Fontaine, sculpteur, de Gilbert Desbiens, pointilliste, de Bernard Fontaine, artiste-peintre, et d'André St-Pierre, ébéniste-sculpteur. Les heures d'ouverture de la Maison sont les mercredis, jeudis et vendredis, de 16 h à 20 h, et les samedis et dimanches, de midi à 20 h. Entrée libre. Renseignements: 872-5913.

VARIÉTÉS

STADE OLYMPIQUE: Montréal (252-4737)—
L'observatoire de la tour du Stade, accessible par funiculaire, tous les jours de la semaine, de 10h. à 23h., également visites guidées du Parc Olympiques

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 ouest Sherbrooke, Montréal (265-1600)— Visite commentée de l'exposition Borduas, le 31 juillet à 10h.30, à l'Accueil du Musée— Présentation du film « Un homme et son péché » le 31 juillet à 14h.— Tous les dimanches Esso-Musée, jusqu'au 11 sept. entre 13h. et 16h.— Spécial Été Borduas, jusqu'au 27 août, du mer. au sam. entre 13h. et 16h.

PLANÉTARIUM DOW: 1000 rue St-Jacques, Montréal (872-4530)— « L'univers est-il infini » du 23 juin au 14 août— spectacles français, mar. au ven. 13h.30 et 20h.30, sam. 14h.15, 16h.30, 20h.30, dim. 13h., 15h.30, 16h.30, 20h.30 — spectacles anglais, mar. au ven. 12h.30, 19h.30, sam. 13h., 15h.30, 19h.30, dim. 14h.15, 19h.30

1 200 visiteurs par jour pour Borduas

« Une exposition très bien documentée... sauf en ce qui concerne le séjour de Borduas à Paris », dit Marcelle Ferron

MARIE-CLAUDE LORTIE

L'exposition Paul-Émile Borduas du Musée des Beaux Arts a atteint sa vitesse de croisière estivale. Environ 1 200 visiteurs par jour, en moyenne. Beaucoup plus de francophones que d'anglophones. Plus de 65 000 visiteurs à ce jour. Visiteurs heureux et satisfaits d'avoir découvert ou retrouvé l'oeuvre du célèbre automatiste.

Une fréquentation très respectable, affirme Denise Courteau, directrice des relations publiques du musée. Les moyennes quotidiennes pour les expositions de Léonard de Vinci, en 87, et de Miro, en 86, étaient respectivement de

3 000 et de 1 750... Mais après tout, est-ce qu'on demandait à Félix Leclerc d'attirer les foules de Maria Callas?

Et puis de toute façon, les exclamations élogieuses fusent de tous côtés! Faisons donc fi des statistiques et écoutons les commentaires.

« C'est une remarquable exposition, elle est très bien documentée. Pour une fois nous avons droit à de l'excellent travail », affirme Marcelle Ferron, peintre chevronnée, amie de Borduas, co-signataire du *Refus Global*. Ce fameux manifeste, écrit par une bande de joyeux contestataires conduits par Borduas, avait beaucoup cho-

qué les intellos vieille-garde à sa sortie le 9 août 1948. « Ma seule réserve concerne l'image que les renseignements explicatifs de l'exposition donnent de Borduas à Paris, une fausse image de romance misérabiliste, parce que ça lui a pris du temps à exposer, etc. Ce n'est pas vrai que c'était comme ça. Je le sais, j'y étais avec lui. Et puis il ne faut pas oublier qu'il était déjà malade à cette époque », ajoute-elle.

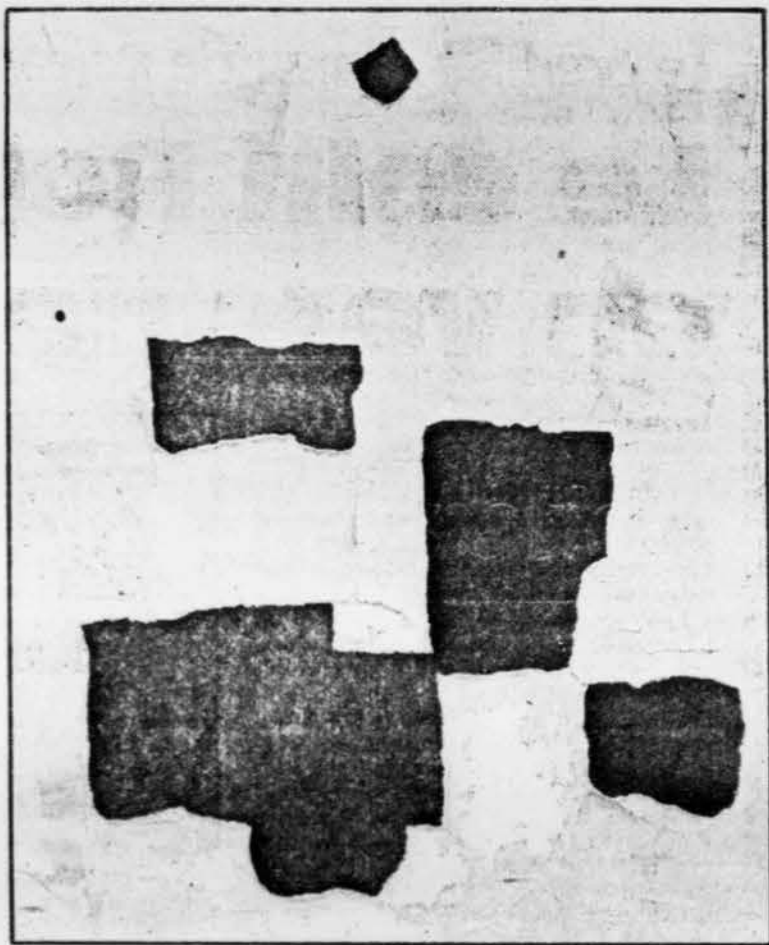
Madeleine Arbour, designer d'intérieur, une autre co-signataire du *Refus* confie: « J'ai été très émue. J'ai toujours été émue par un tableau de Paul-

Émile Borduas. J'étais aussi émue devant lui, ne pensant jamais atteindre sa dimension de pensée. Quel bel héritage! »

Enfin, Françoise Riopelle, une autre du groupe, affirme sans réserve: « C'est une exposition que j'ai trouvée extraordinaire, qui rend très bien cet homme, le maître qui avait beaucoup de choses à nous apprendre. C'est très très bien pensé. »

Quelques commentaires recueillis au musée illustrent une même satisfaction chez les visi-





Une des oeuvres les plus célèbres de Borduas, *L'étoile noire*, peinte en 1957.



Portrait de Gabrielle Borduas, oeuvre réalisée en 1940.

Paul-Émile Borduas

Une peinture qui ne se laisse découvrir qu'avec patience

teurs: «Ce que je préfère, c'est qu'on peut s'imaginer ce qu'on veut. Mon tableau préféré, c'est *Froufrou aigu*, chuchote Nadine, 11 ans, par peur de déconcentrer les autres visiteurs. «Mes parents

m'avaient déjà expliqué qui Borduas était et ce qu'il avait fait», ajoute sa soeur Julie, 14 ans. Toute leur famille est venue de Laval pour voir l'exposition.

Deux femmes dans la quarantaine remarquent: «Si on veut que les gens connaissent Borduas,

c'est important de faire des expositions comme ça. Et c'est d'autant mieux que celle-ci est remarquable. C'est très bien présenté et les commentaires sont très enrichissants.»

Julie, 19 ans, entre bientôt en histoire de l'art à l'université Concordia. «J'adore les toiles blanches et noires. Le noir est lourd, le blanc léger. Un contraste tout en équilibre», explique-t-elle.

Françoise Roy guide des groupes de visiteurs, enfants et adultes, à travers l'exposition. «Il est très important de faire comprendre aux gens qu'il faut prendre le temps de regarder les peintures pour en découvrir les forces cachées. D'ailleurs, vous savez probablement que Borduas ne donnait ses titres qu'après avoir longtemps regardé ses propres oeuvres. Les vertus de cette peinture se découvrent patiemment. Pour les enfants, ce n'est pas aussi facile que l'exposition de Léonard de Vinci, par exemple. Il faut attirer leur attention surtout sur les formes et les couleurs.»

Deux jeunes parents, venus de Sainte-Agathe, ont laissé leurs enfants à la maison. Ils conseillent de ne pas amener les enfants en bas de 12 ans. «C'est une exposition très intéressante, mais très intellectuelle», expliquent-ils. Pourtant, la petite Nadine de 11 ans avait l'air de bien aimer...

Moins d'Américains

Les employés du musée remarquent qu'en général il y a beaucoup moins de touristes américains que lors des étés précédents. «On loue beaucoup plus de bandes sonores explicatives en français qu'en anglais. Je ne sais pas jusqu'à quel point c'est représen-

tatif des visiteurs, parce que ce n'est pas tout le monde qui en loue; mais je croirais quand même qu'il y en a environ trois francophones pour un anglophone à l'exposition», dit la jeune fille derrière le comptoir.

«Et puis il y a beaucoup moins d'argent américain dans la caisse», ajoute la vendeuse de catalogues.

Il sera possible de contempler l'oeuvre du chef de file du mouvement automatiste jusqu'au 11 septembre prochain. Et le 9 août, le musée célébrera en grande pompe les quarante ans du *Refus global*. On saura bientôt ce que nous réserve le musée pour cette occasion.

Il est facile de comprendre pourquoi Borduas n'attire pas les foules de touristes américains ou canadiens anglais. Borduas est un phénomène qui, malgré son rayonnement international, n'a pas les dimensions d'un Picasso ou d'un Miro.

De plus, selon Denise Courteau, la publicité de cette exposition n'a pas été préparée de la même façon que celle des grosses expositions estivales des années précédentes. Pourquoi? Parce qu'à l'origine, l'exposition vedette de l'été devait être celle de Chagall, et Borduas ne devait durer que le temps d'un printemps. Seulement, au début de l'année, le processus de négociation avec les autorités françaises responsables des oeuvres de Chagall s'est mis à ralentir dramatiquement. Les discussions ne débloquaient pas.

Représailles politiques?

Anguille sous roche?... Les gens du musée, explique Denise Courteau, soupçonnent que ce sont les accrochages diplomatiques entre la France et le Canada à propos de la pêche à la morue au large des côtes de Terre-Neuve qui sont à l'origine du soudain blocage bureaucratique, forme de représailles contre le Canada. Chagall pris au filet, l'exposition fut reportée en octobre et Borduas s'est installé au musée pour l'été — exposition qui devait durer jusqu'au 7 août et déménager à Toronto ensuite.

Mais les changements de dernière minute au calendrier du musée montréalais compliquant le déménagement, les Torontois se sont désistés et l'exposition dans la capitale ontarienne fut annulée. Conséquence positive pour les Montréalais: l'exposition Borduas du Musée des beaux-arts est maintenant prolongée jusqu'au 11 septembre.

Toutes ces tergiversations administratives ont fait que le marketing de cette exposition n'a pas eu l'ampleur habituelle pour ce genre d'événement. Pas de grandes manoeuvres publicitaires aux États-Unis par l'entremise des délégations du Québec. Pas de «blitz» chez les promoteurs touristiques du reste du Canada. Il n'en reste pas moins qu'au Québec, l'exposition est un succès.



Paul-Émile Borduas: 1905-1960

PHOTO THÉÂTRE La Presse

Les frères Maxwell ont relevé le défi de doter Montréal d'un écrin remarquable pour loger ses chefs-d'oeuvres.

Le musée des Beaux-Arts



GUY PINARD

Le musée des Beaux-Arts de Montréal entreprendra, au cours des prochains mois, un programme d'agrandissement qui lui permettra de présenter à sa fervente clientèle un nombre encore plus grand d'exhibits de sa riche collection d'oeuvres d'art. Réunie au fil des ans et des donations, l'impressionnante collection passe actuellement la plus grande partie de son temps dans les réserves, faute de salles où exposer ces « trésors cachés ».

Mais l'exigüité des lieux n'est pas le fait des frères Edward et William Maxwell, architectes du musée. En effet, leur projet original comportait un immeuble deux fois plus vaste que le bâtiment original; malheureusement, la situation financière de l'Art Association of Montreal (précurseur de l'administration actuelle du musée) les força à revoir le projet en tenant compte de ces contraintes. Sauf que le mal était fait.

Même amputé d'une partie importante de ses volumes originaux, le musée des Beaux-Arts s'avère l'un des plus beaux exemples du style Beaux-Arts préconisé pour les édifices publics pendant trois décennies à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e.

Et c'est bien documenté; la qualité et l'abondance des informations ne font pas défaut. On pense notamment au document *Construction d'un musée Beaux-Arts, Montréal 1912*, rédigé par Rosalind M. Pepall en 1986 à l'occasion d'une exposition consacrée à l'histoire du musée et de ses édifices.

Origine de l'organisme

Le musée des Beaux-Arts de Montréal est le résultat de plusieurs mutations survenues depuis la fondation, en 1847, de la Montreal Society of Artists. Malgré la disponibilité de lieux comme la salle Bonaventure et la librairie Mercantile pour la présentation des expositions, l'absence d'un lieu fixe s'avérait un handicap. La formation d'un organisme susceptible d'intéresser les hommes d'affaires se faisait donc de plus en plus nécessaire.

C'est ainsi que le 23 avril 1860 fut officiellement constituée l'Art Association of Montreal, ancêtre du Montreal Museum of Fine Arts (1949), officiellement francisé 20 ans plus tard.

Comme son prédécesseur, l'Association dut d'abord vagabonder d'une salle à l'autre, faute d'un toit permanent.

Le don de Benaiah Gibb, un des premiers artisans de l'Association, permit d'envisager enfin la possibilité de doter l'Association d'un toit permanent. En 1877, Gibb légua par testament 76 oeuvres d'art (le noyau de la collection permanente du Musée) évaluées à \$65 000, \$8 000 en espèces, et un terrain évalué à \$9 400, du côté est du square Phillips, à l'angle de la rue Sainte-Catherine. Gibb posait une seule condition: l'Association devait générer le reste de l'argent requis pour la construction du musée avant le troisième anniversaire de sa mort, sinon la Ville de Montréal hériterait du legs. Une réunion publique convoquée à l'hôtel Windsor par le président, Sir Francis Hincks, permit de recueillir les fonds nécessaires à la construction.

Le premier édifice

Le premier édifice, square Phillips, fut inauguré le 26 mai 1879 lors d'une cérémonie présidée par le marquis de Lorne, gouverneur général du Canada.

L'édifice en pierre calcaire fut dessiné par John W. Hopkins, du bureau Hopkins and Wily, architectes. Inspiré

par la Renaissance italienne, il comportait des fenêtres arquées à encadrement proéminent, des pilastres engagés à pierre bouchardée, une corniche largement proéminente et un toit en pavillon. Le rez-de-chaussée était réservé aux marchands, et deux salles d'exposition occupaient l'étage, derrière les fenêtres murées. Cet édifice fut agrandi par l'ajout d'une aile construite du côté sud de l'édifice, et qui permit de doubler la superficie du musée. Dessiné par Andrew Taylor, l'ajout respectait le style de Hopkins, à quelques différences près, dont le remplacement des fenêtres murées de l'étage par des niches, l'addition de deux tours coiffées d'une toiture à l'impériale en cuivre et l'animation de la façade par une ornementation sculptée. L'inauguration eut lieu le 29 novembre 1893. Entre-temps, l'Association avait prouvé qu'elle entendait respecter son mandat, en 1880 par le début des cours de dessin et de Beaux-Arts, en 1881 par une exposition en arts décoratifs, et en 1882 par l'ouverture de la bibliothèque.

Le déménagement

La réception en 1909 du legs de tableaux, de livres et de pièces d'art décoratif provenant de William et Agnes Learmont fit réaliser qu'il fallait construire un nouvel ajout ou déménager ailleurs. On retint la deuxième option.

Il fallut d'abord trouver un terrain. Le sénateur Robert Mackay possédait à l'est de sa résidence, rue Sherbrooke, un terrain et une maison construite en 1856 pour Luther H. Holton et vacante depuis plusieurs années. Ce terrain était idéalement situé, à l'angle de l'avenue Ontario (actuelle avenue du Musée) et de la rue Sherbrooke. En outre, Mackay acceptait de vendre le terrain à la condition expresse qu'on y construise un musée. On convint même d'un prix de \$70 000, une aubaine pour un emplacement de ce genre. Le 10 février 1910, il fut décidé d'acheter le terrain de la rue Sherbrooke. Et peu de temps après, on vendit l'édifice du square Phillips à James R. Maher au prix de \$275 000.

Le problème du terrain réglé, on pouvait s'attaquer au choix de l'architecte. On forma d'abord un comité de construction. Le comité décida de restreindre la participation à trois bureaux d'architectes, Brown and Vallance, E. and W.S. Maxwell, et Percy Nobbs, et de retenir les services d'Edmund Wheelwright, de Boston, comme architecte-conseil. En restreignant son choix, le comité provoqua la colère des architectes. Mais le comité tint bon, et le 20 juin 1910, Wheelwright annonçait qu'il avait retenu le projet no 3, celui des frères Maxwell.

La construction

Jugé trop ambitieux, le projet des Maxwell fut revu à la baisse sous la supervision de Wheelwright, avec le désir de construire la façade principale, mais de réduire le volume original de moitié. L'association approuva les plans révisés le 17 août 1910. Le 29 novembre, l'entreprise George A. Fuller Co. obtint le contrat de construction, et les travaux commencèrent au printemps 1911.

La structure du bâtiment est formée d'acier, de béton armé et de terre cuite. Le parement est composé de trois matériaux: le granit pour la base, le marbre blanc du Vermont pour la construction générale et la brique à l'arrière. Le gala d'inauguration eut lieu le 9 décembre 1912 sous le haut-patronage du duc de Connaught, gouverneur général du Canada.

L'analyse architecturale

Initialement, les Maxwell avaient prévu un édifice rectangulaire qui occuperait la totalité de l'emplacement de 132 pieds et demi de façade sur 206 de profondeur. L'édifice construit différait

grandement du projet. On le dota de la façade prévue mais il fut par ailleurs amputé dans l'axe nord-sud; ainsi la profondeur de l'édifice mesurait 59 pieds à l'ouest, 191 pieds et demi au centre, et 149 pieds le long de l'avenue Ontario.

L'édifice comprenait — et comprend toujours — trois niveaux: un sous-sol, un rez-de-chaussée et un étage. La façade a composition tripartite, et parfaitement symétrique selon l'esprit Beaux-Arts, a peu souffert des modifications apportées au devis architectural. Certains éléments Beaux-Arts furent sacrifiés; les plus importants furent les deux statues de Minerve accompagnées d'un lion qui encadraient l'escalier, les quatre lampadaires de bronze prévus au pied des colonnes, des guirlandes, des yeux-de-boeuf et les noms (Bramante, Titian, Rembrandt, Phidias, Velazquez) gravés dans la frise.

Pour le reste, tout y est. Encadré de deux entrées circulaires à dôme de facture moderne, l'escalier monumental conduit à un portique de 63 pieds de largeur formé par quatre colonnes ioniques, et au fond duquel se trouvent les trois grandes portes doubles du musée. Le portique est encadré de chaque côté par un pilastre qui sert de contrefort à l'avant-corps latéral. Les colonnes et les pilastres supportent un entablement. La frise présente des couronnes de laurier au centre et des bas-reliefs dans les avant-corps. La corniche à mouluration simple et l'imposant parapet couronnent le périmètre de l'édifice.

Les quatre colonnes ioniques du portique méritent qu'on s'y arrête. Haute de 31 pieds, mesurant 42 pouces à la base et pesant environ 26 tonnes chacune, ces colonnes sont monolithiques comme l'exigeaient les architectes. Les blocs de marbre blanc provenant des carrières Norcross, à Manchester, au Vermont, furent d'abord transportés à Iberville où ils furent cannelés et profilés, un travail qui demanda trois mois d'efforts à une équipe de six hommes. Les colonnes furent ensuite transportées par train jusqu'à la gare Windsor, où elles furent placées sur des fardiers tirés par des chevaux pour l'étape finale jusqu'à la porte du musée.

Chaque porte d'entrée en plein cintre est encadrée d'un chambranle en pierre, avec clé de voûte richement sculptée et encadrée de branches de feuilles. L'imposte de chaque porte est ornée d'une grille dans laquelle on retrouve un chérubin posant à côté des attributs des Beaux-Arts: buste et palette évoquant la sculpture et la peinture, colonne ionique représentant l'architecture, et enclume et roue symbolisant les arts appliqués. Deux gros globes de verre protégés par une feuille de métal filigranée et fixés au mur par des volutes en bronze éclairent le portique.

Chaque avant-corps comprend un encadrement en retrait qui entoure un bas-relief et une fenêtre dont le chambranle propose un entablement supporté par deux consoles sculptées.

Ces bas-reliefs ne manquent pas d'intérêt. Celui du côté est représente la déesse Minerve, avec casque, bouclier et lance, tenant une Victoire ailée dans sa main. Un personnage représentant l'architecture, un sculpteur et une femme drapée complètent le tableau. Zeus, le père des dieux, est le principal sujet du bas-relief du côté ouest.

Un examen informé de la façade permet de deviner le contenu intérieur. Les deux avant-corps indiquent l'emplacement de salles d'exposition. Le bandeau inférieur correspond au niveau du rez-de-chaussée. Le plancher de l'étage se trouve de la partie supérieure des fenêtres, tandis que la corniche marque la hauteur du plafond de l'étage.

Du côté de l'avenue Ontario, les frères Maxwell avaient également prévu une composition tripartite: séparée par une travée étroite légèrement en retrait, chaque partie délimitait une partie de l'intérieur: les grandes salles d'exposition à l'avant, au centre les salles intermédiaires, y compris la grande cour intérieure sur deux étages, pour les plâtres de sculpture, et enfin, à l'arrière, la salle de conférence, la bibliothèque et les bureaux de l'administration.

Cette face fut amputée du troisième tiers, ce qui entraîna certaines modifications au fenestration. L'entrée est encadrée de pilastres qui supportent un entablement en saillie prolongé jusqu'au-dessus des fenêtres latérales. Un oveté à rinceaux surmonte la porte. Quant au cartouche prévu dans l'axe de la porte, il fut remplacé par une fenêtre. Les cariatides de grandeur nature prévues de part et d'autre de la verrière ont été remplacées par des hauts-reliefs qui n'offrent évidemment pas le même coup d'oeil.

Du côté ouest, seule la partie avant fut initialement construite. À l'arrière, fini en brique, tout fut supprimé à l'époque, à l'exception de la salle de conférence, en plein centre de l'édifice.

Les Maxwell avaient prévu de coiffer l'édifice d'un toit en croupe et d'une rotonde, mais ces deux éléments ont été remplacés par un toit plat.

L'intérieur

Étant donné les changements apportés au devis architectural, il fallut forcément modifier les plans de l'intérieur, mais en prévoyant de futurs agrandissements.

Dès qu'on entre à l'intérieur, on est immédiatement frappé par la richesse des matériaux et l'escalier monumental flanqué d'une arcade de chaque côté. Le marbre de Knoxville, au Tennessee, qui

recouvre le plancher, s'harmonise au marbre de Botticino des murs. Les deux lampadaires sont les seuls qui restent du groupe de six commandés en Italie par la société Edwin F. Caldwell. Ces lampadaires en marbre blanc sont décorés de têtes de bélier, de rubans, de godrons et de guirlandes. Une vasque d'albâtre réfléchit la lumière. Des moulures de fleurs et de fruits ornent le sommet des murs.

L'escalier monumental en marbre blanc occupe la place de la cour intérieure. Il est remarquable pour sa rampe en bronze ornée de spirales, repris dans les garde-corps de l'étage, entre les colonnes en marbre à base en bronze. Les meubles en chêne massif, la ferronnerie ornementale, les boiseries à bandeaux de feuilles de laurier et les moulures de plâtre animent l'intérieur.

Les Maxwell avaient l'habitude de reprendre à l'intérieur certains éléments architectoniques de l'extérieur. Ainsi, les consoles en volute de l'entablement des fenêtres sont reprises dans les pieds des tables de la bibliothèque. Les guirlandes et les feuilles de laurier se retrouvent au-dessus des ouvertures des salles. Enfin, la spirale vitruvienne de la rampe d'escalier trouve son écho dans le dossier des banquettes des salles d'exposition.

L'Association avait prévu un budget de \$300 000 pour la construction, mais la facture s'éleva finalement à \$595 800. Mais malgré tout, l'Art Association of Montreal pouvait s'enorgueillir, en décembre 1912, d'être la seule organisation du Canada à posséder un édifice spécifiquement conçu pour abriter un musée des beaux-arts.

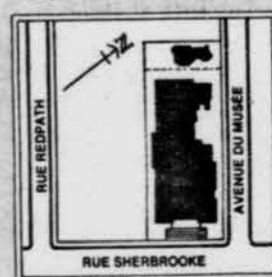
Les travaux subséquents

Les plans de 1912 ne furent jamais réalisés, mais le musée a subi depuis deux agrandissements. En 1939, sous la surveillance des architectes Durnford et Fetherstonhaugh, on construisit l'aile Norton qui permit de prolonger l'élévation ouest jusqu'à l'arrière. Mais les travaux les plus considérables eurent lieu entre 1973 et 1976, sous la surveillance de Fred Lebensold, de Arcop Associates, alors qu'on procéda à la rallonge de l'édifice du côté nord, vers l'arrière. Mais il fallut pour ce faire démolir la maison et l'écurie de la propriété offerte au musée en 1956 par le Dr J.W.A. Hickson. Plus au nord encore se trouvait une maison construite en 1907 pour J.J. Pangman par Robert Findlay; en 1947, elle fut acquise par le musée qui l'utilisa comme école d'art. Cette maison est aujourd'hui reliée au musée par un passage couvert.

La plus riche collection de tableaux offerte au musée provint de Mlle Adaline Van Horne, fille de William Cornelius, qui en 1945, offrit une soixantaine de tableaux d'une valeur inestimable. Et si le musée des Beaux-Arts a toujours accueilli avec empressement tous les dons d'argent et d'oeuvres d'art qu'on lui offrait, il refusa avec regret le don de \$45 000 offert par Catherine Orkney. La raison? Mme Orkney insistait pour que le musée n'ouvre pas ses portes le dimanche.

SOURCES: musée des Beaux-Arts de Montréal: Construction d'un musée Beaux-Arts, Montréal 1912, par Rosalind M. Pascal. Le musée des Beaux-Arts de Montréal. Un grand musée, et documents divers — Canadian Art. Art Association of Montreal par Robert Ayre — Communauté urbaine de Montréal. Service de la planification du territoire. Répertoire d'architecture traditionnelle. Les édifices publics, et documents divers.

REPÈRES

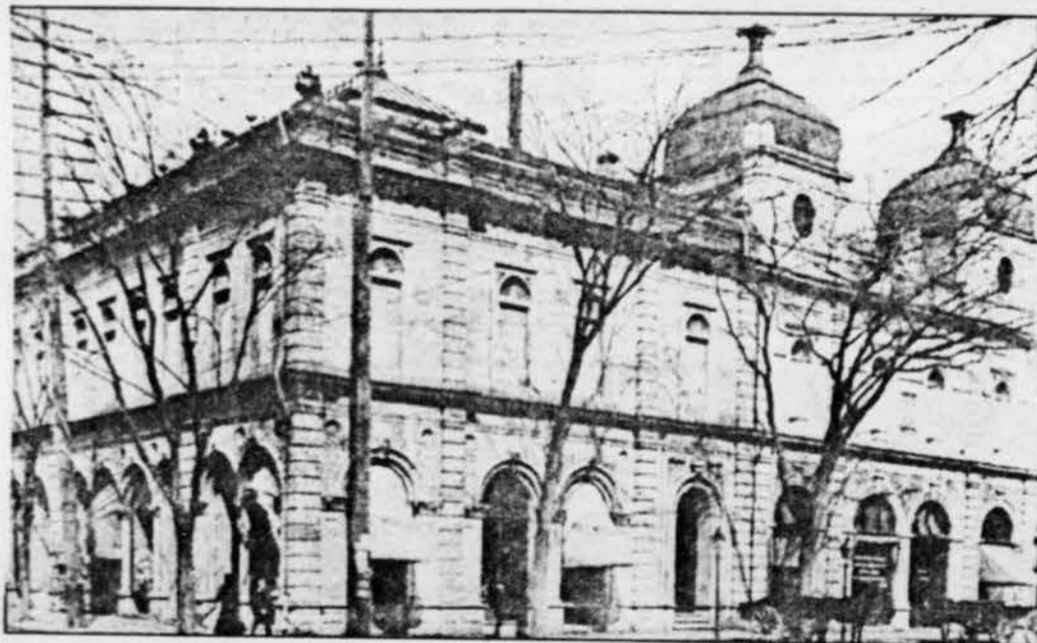


Nom: édifice du musée des Beaux-Arts.
Adresse: 3410, avenue du Musée.
Métro: station Guy, vers le nord, rue Guy, puis vers l'est rue Sherbrooke.

117

RENDEZ VOUS 92

1992, 350^e ANNIVERSAIRE DE LA
FONDATION DE MONTRÉAL



ARCHIVES PHOTOGRAPHIQUES NOTMAN, MUSÉE MCCORD, UNIVERSITÉ MCGILL

Le premier édifice de la Art Association of Montreal, après la construction de la rallonge.

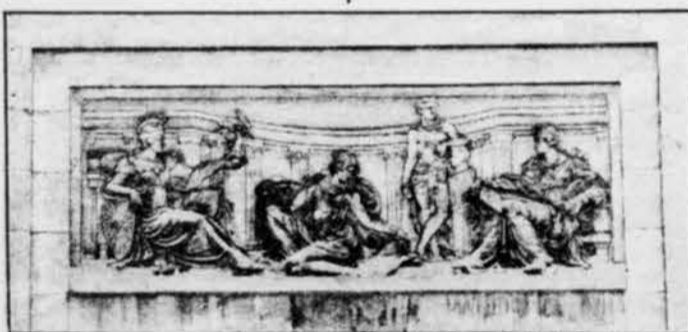


Le musée des Beaux-Arts en 1912. A noter, sur la gauche, l'échafaudage qui protégeait les employés du froid, pour la pose du bas-relief. PHOTOTHÈQUE La Presse



Le musée des Beaux-Arts aujourd'hui.

PHOTO MUSÉE DES BEAUX-ARTS



Le bas-relief est du musée.

PHOTO MUSÉE DES BEAUX-ARTS



L'encadrement ornemental d'une porte, en chêne.

PHOTOS MUSÉE DES BEAUX-ARTS

Une exposition inédite à la salle Tudor

La petite histoire de Montréal hors des salons privés

LYNE CREVIER
Collaboration spéciale

Montréal a été chantée, louangée, photographiée et peinte depuis des lustres. Même si les anciens artistes s'en éloignaient souvent, certains y

revenaient volontiers et recommandaient à peindre la nature, les gens, les rues également, transformées alors en atelier, en école. L'école de la « ville ».

La galerie Walter Klinkhoff expose à la salle Tudor du magasin Ogilvy, jusqu'à la fin du mois, une quarantaine d'huiles et d'aquarelles — de 1855 à nos jours — qui sortent pour la première fois des salons closus des collectionneurs privés.

Ils ont prêté à M. Alan Klinkhoff des tableaux de scènes montréalaises, signés par des peintres canadiens qui ont marqué à leur façon certains mouvements de notre peinture.

Cette exposition constitue davantage un hommage rendu à l'histoire de l'art du siècle dernier, qu'un accrochage de chefs-d'oeuvre, au sens strict du mot.

L'historien se réglera en tentant d'y reconnaître les quartiers ou encore certains édifices, aujourd'hui disparus, du centre-ville. L'amateur d'art, lui, aura l'occasion unique d'admirer le travail de chefs de file de groupes artistiques passés.

À cet égard, l'exposition *Vue intime de Montréal*, présente un panorama de l'art montréalais que l'on a rarement l'occasion de voir, hormis dans les musées. On aime ou pas, c'est selon.

Dans la salle Tudor, lambrissée de bois foncé — *very British indeed* — on remarque deux aquarelles de James Duncan, datées de 1855. La première, une vue de Montréal, dessinée depuis la montagne et l'autre, depuis Longueuil. L'artiste irlandais a été surnommé « peintre de Montréal », dès son arrivée ici en 1827, à l'âge de 21 ans.

Il touche à tous les genres (portraitiste, miniaturiste, paysagiste, illustrateur). D'ailleurs pour survivre à cette époque, un grand nombre de peintres n'hésitent pas à exercer un métier parallèle à leur premier métier, illustrateur de journaux et de magazines, par exemple. Johnstone jette sur Montréal un regard étonnant, auquel ne nous ont pas habitués ses contemporains.

Rue de la Gauchetière baigne dans une lumière dorée, presque méditerranéenne, inhabituelle aux peintres canadiens de l'époque. Le tableau dégage littéralement la chaleur accablante de l'été : un parasol protège un adulte des rayons du soleil ; un enfant l'imité en portant toutefois un chapeau de paille.

Durant les années 1930, Montréal connaît un développement résidentiel important. Adrien Hébert, Marc-Aurèle Fortin et Kathleen Morris peignent la ville sous tous les angles.

Les huiles de Fortin retiennent no-

tre attention, *Toits, Montréal* (1928) et *Sous le ciel d'Hochelega* (1936). Sa palette est admirable de luminosité, même encore aujourd'hui. Son aquarelle, *Le pont Jacques-Cartier en construction* (1930), est historiquement saisissant et sa remarquable composition, pleine d'audace formelle.

L'art moderne choque la mentalité du public des années 1930. Un John Lyman avait dû s'exiler en Europe, en Afrique et aux Antilles parce que son oeuvre était mal reçue. Il revient à Montréal, en 1939, et fonde le *Contemporary Art Society* qui regroupait alors artistes et amateurs d'art.

Composé en majorité d'anglophones, le mouvement préconisait une esthétique originale dépassant le régionalisme. Il amena Borduas, Pelan et d'autres à former l'École de Montréal, laquelle a été déterminante à l'éclosion de toute une génération d'artistes automatistes, expressionnistes abstraits et d'autres encore, de 1940 à 1970.

Les oeuvres de Phillip Surrey, André Bieler, Alan Harrison — avant-gardistes de la première heure — s'ajoutent à l'exposition *Vue intime de Montréal*. Aucun catalogue ne l'accompagne. Dommage, car on entreprend la visite sans « guide », ignorant encore une fois les dessous de notre petite histoire de l'art.

Visite commentée

■ Aujourd'hui, à 10 h 30, visite commentée d'une heure de l'exposition Paul-Émile Borduas, au Musée des beaux-arts de Montréal. Lieu de rencontre: l'accueil du musée, 1379 ouest, rue Sherbrooke. Tous les dimanches, par ailleurs, de 13 h à 16 h, des animateurs seront présents dans la salle éducative Lismer. Les visiteurs, enfants et adultes, qui veulent découvrir les possibilités illimitées d'une surface blanche, en s'inspirant des oeuvres de Paul-Émile Borduas, n'ont qu'à se procurer un laissez-passer à l'accueil du musée, une heure avant l'activité. Renseignements: 285-1600, poste 136.



Le MBA vient de produire sa toute première bande vidéo. Intitulée simplement *Paul-Émile Borduas*, elle vise à souligner le 40e anniversaire de la parution du *Refus global*.

Le MBA met en vente un vidéo sur Borduas

DANIEL CARRIÈRE
Collaboration spéciale

Pour souligner le 40e anniversaire de la parution du *Refus global*, qui a eu lieu le 9 août 1948 à la librairie de M. Henri Tranquille, le Musée des beaux-arts de Montréal vient de produire une bande vidéo sur la vie et l'oeuvre de Paul-Émile Borduas. C'est la première fois que le Musée des beaux-arts produit une bande vidéo. Par ce précédent, le musée choisit un moyen résolument contemporain pour faire connaître un artiste important.

Pierre Théberge, directeur du musée, explique ainsi le sens de cette initiative : « Avec cette vidéo, on sent bien Borduas, de ses débuts jusqu'à la fin. Les témoignages des signataires du *Refus global*, que ce soit ceux de Magdelaine Arbour, Marcelle Ferron, Marcel Barbeau, Jean-Paul Mousseau ou Bruno Cormier, sont très vivants. Ils nous donnent une idée très juste de qui était Borduas. C'est peut-être lié au médium vidéographique, on a une impression de vie très immédiate ».

Documentaire dans la plus pure tradition du genre, supporté par les textes du maître de la peinture moderne au Canada, cette vidéo, intitulée simplement *Paul-Émile Borduas*, donne une image très dynamique du mentor des automatistes. Sans offrir de grandes surprises quant à la forme qu'a choisi d'exploiter le réalisateur, Jean Leclerc, elle ne fait toutefois pas fi du langage spécifique de la vidéo : montage rigoureux, déroulement serré, respect du temps réel et quelques incrustations fort intéressantes. Il s'agit, somme toute, d'un document très valable, qui rend surtout très bien l'esprit de Borduas.

Jean Leclerc avoue que cette commande lui a posé quelques difficultés. Peut-être parce qu'il n'existe que très peu de documents audiovisuels sur Borduas : « Je n'ai pas voulu interpréter son oeuvre, précise Jean Leclerc, j'ai voulu redonner leur valeur aux toiles, tel qu'on aurait pu les admirer, par exemple, en les regardant dans son minuscule atelier de Saint-Hilaire, plutôt que dans les grands espaces du musée, de façon à donner aux gens le goût de découvrir le peintre ».

« Tout au long de ma recherche, ayant lu tout ce que Borduas a écrit, j'ai trouvé curieux que *Refus global*, un texte de quinze pages, ait eu autant d'impact à l'époque et en ait encore, quarante ans plus tard. Il ne s'agit en fait

que de la pointe de l'iceberg. L'oeuvre écrite de Borduas est immense ».

« On retrouve peu d'équivalent dans le contexte actuel, poursuit Leclerc. Pourtant les problèmes, sans être les mêmes — la dictature duplessiste, l'ingérence du clergé, etc. — sont parfois beaucoup plus vastes. Si Borduas avait écrit aujourd'hui... il aurait parlé d'écologie ».

« Dans cet esprit, j'ai cherché les textes qui sont restés actuels, parce que je désire rejoindre les gens d'aujourd'hui. Et je me suis intéressé à l'homme, j'ai cherché à lui rendre justice, bien que la commande portait sur les oeuvres présentées dans le cadre de l'exposition du musée ».

On peut toutefois se demander si cette vidéo rend bien l'esprit derrière le *Refus global*, un manifeste qui a introduit le Québec dans la modernité. Quand on relit ces quinze pages incendiaires, on se rend compte que le texte est toujours d'avant-garde et que les problèmes qu'il soulève n'ont pas encore trouvé, dans notre cheminement politique, de solutions. On aurait pu s'attendre à ce que la vidéo adopte un ton tout aussi revendicateur, et surtout, une forme qui n'admette aucune concession... Le format de *Paul-Émile Borduas* a été conçu pour la télévision, grande récupératrice entre toutes, bien que le musée n'en soit pas arrivé à une entente de diffusion avec aucun des réseaux. Radio-Québec a refusé de le diffuser pour des raisons économiques — une question de droit d'auteur.

Sans faire obstacle aux grandes qualités formelles de ce document, il s'agit tout de même d'une oeuvre raffinée et évocatrice d'un des plus percutants mouvements *underground* de notre histoire. Même si le travail de Jean Leclerc rend, en effet, très bien justice au splendide révolutionnaire qu'était Borduas, le réalisateur, par souci de rejoindre le plus grand public, a peut-être fait abstraction d'une des notions parmi les plus pertinentes du *Refus global* : nos « consciences molles ».

Le grand public pourra se procurer la vidéocassette à la boutique du Musée. De plus, elle sera distribuée dans les musées à travers le pays et dans les écoles, par les commissions scolaires.

Souhaitons que l'expérience soit assez concluante pour que les musées se lancent dans la production systématique de vidéos d'art. Nos magnétoscopes auront mieux que la production hollywoodienne à se mettre sous le lecteur.

Visite commentée

■ Aujourd'hui, à 10h30, visite commentée d'une heure de l'exposition Paul-Émile Borduas, au **Musée des beaux-arts de Montréal**. Lieu de rencontre: l'accueil du musée, 1379 ouest, rue Sherbrooke. Tous les dimanches, par ailleurs, de 13 h à 16 h, jusqu'au 11 septembre, des animateurs seront présents dans la salle éducative Lismer. Les visiteurs, enfants et adultes, qui veulent découvrir les possibilités illimitées d'une surface blanche, en s'inspirant des œuvres de Paul-Émile Borduas, n'ont qu'à se procurer un laissez-passer à l'accueil du musée, une heure avant l'activité. Renseignements: 285-1600, poste 136.

Les noms de CYNTHIA DOBELL, YVES GUÉRARD, MAURICE JODOIN et MARIE E. LALONDE ont été proposés comme administrateurs du *Musée des beaux-arts de Montréal*. Si d'autres noms ne surgissent pas d'ici l'assemblée générale du 27 septembre, ces quatre personnalités devraient être élues par acclamation.

chagare

VOIR
DOSSIER ORIGINAL



Visite commentée

■ Aujourd'hui, à 10 h 30, visite commentée d'une heure de l'exposition Paul-Émile Borduas, au Musée des beaux-arts de Montréal. Lieu de rencontre: l'accueil du musée, 1379 ouest, rue Sherbrooke. Tous les dimanches, par ailleurs, de 13 h à 16 h, des animateurs seront présents dans la salle éducative Lismer. Les visiteurs, enfants et adultes, qui veulent découvrir les possibilités illimitées d'une surface blanche, en s'inspirant des oeuvres de Paul-Émile Borduas, n'ont qu'à se procurer un laissez-passer à l'accueil du musée, une heure avant l'activité. Renseignements: 285-1600, poste 136.

L'architecture à l'écran
■ Le Musée des beaux-arts de Montréal
entreprend une nouvelle série de films
sur l'architecture moderne et contem-
poraine, projetés le dimanche et concen-
tes films sont à l'affiche aujourd'hui à
13h30: «Claude Nicolas Ledoux, archi-
tecte du futur», un film français de 7
minutes, et «Building the industrial Re-
volution», un film britannique de 40 mi-
nutes. Les deux films sont en couleur.
Ces séances ont lieu à l'auditorium Max-
well-Cummings, 1379 ouest, rue Sher-
brooke (entrée au niveau de la rue).
L'entrée coûte \$3 (\$2 pour les amis du
musée, les étudiants et les personnes
âgées). Renseignements: 285-1600.

ESSE, MONTRÉAL, DIMANCHE 4 SEPTEMBRE 1988

L'architecture à l'écran

■ Le Musée des beaux-arts de Montréal entreprend une nouvelle série de films sur l'architecture moderne et contemporaine, projetés le dimanche. Deux de ces films sont à l'affiche aujourd'hui à 13h30: «Claude Nicolas Ledoux, architecte du futur», un film français de 7 minutes, et «Building the Industrial Revolution», un film britannique de 40 minutes. Les deux films sont en couleur. Ces séances ont lieu à l'auditorium Maxwell-Cummings, 1379 ouest, rue Sherbrooke (entrée au niveau de la rue). L'entrée coûte \$3 (\$2 pour les Amis du musée, les étudiants et les personnes âgées). Renseignements: 285-1600.

82 tableaux de Cézanne, Manet, Renoir, Van Gogh

Le MBA accueillera des chefs-d'oeuvre impressionnistes en 1990

Claire Gravel

UNE FORMIDABLE exposition de chefs-d'oeuvre impressionnistes et

néo-impressionnistes devant aller à New York et à Chicago en 1990 a été détournée sur Montréal.

Le Musée des Beaux-Arts de Montréal présentera en effet, du 3 août au 14 octobre 1990, 82 tableaux (dont une des *Montagne Sainte-Victoire* de Cézanne et le *Champ de blés ave cyprès* de Van Gogh, ainsi que plusieurs Manet, Renoir, Seurat, Matisse, Kandinsky, Juan Gris et Picasso de la plus importante collection privée d'oeuvres des maîtres de l'Impressionnisme, celle de l'industriel Emil Georg Bührle, dans le cadre d'une tournée mondiale commémorant le centenaire de ce fondateur d'Oerlikon Aerospace.

En effet, l'itinéraire de cette exposition, qui devait passer par New York et Chicago avant Washington, Tokyo et Londres, a été modifié par les soins du président d'Oerlikon, le Dr Marco Genoni, qui, résidant à Montréal depuis deux ans, a su convaincre la directrice de la fondation et fille du mécène, Mme Hortense Anda-Bührle, des avantages de présenter cette exposition à Montréal.

M. Genoni considère cette exposition « comme un petit Louvre ». Il a par la même occasion comblé tous les vœux du conservateur en chef du Musée des beaux-arts de Montréal,

M. Frederik J. Duparc, qui chérissait un tel projet depuis 1985.

Le choix des 82 oeuvres parmi les 231 répertoriées à la mort du collectionneur, a été établi conjointement par la Fondation Bührle (dont le conservateur est le petit-fils, Christian Bührle), M. Duparc et Charles Mofet, conservateur de la National Gallery à Washington.

Dans le catalogue qui sera imprimé en Suisse, toutes les illustrations seront en couleurs et les conservateurs ont fait appel à huit grands spécialistes pour couvrir les différentes périodes artistiques. « Je suis très content : la qualité des oeuvres est extraordinaire », explique Duparc.

L'exposition révélera au public des oeuvres qui n'ont jamais été vues en Amérique du Nord car, à la mort d'Emil Georg Bührle, 60 % de sa collection a été donnée à la Fondation et 40 % sont restés la propriété de son fils et de sa fille.

Celle-ci a les yeux brillants quand elle parle de son père, féru d'histoire de l'art, qui suivait Woefflin dans ses chaires universitaires : c'est chez l'auteur de *Baroque et classicisme* en effet que Bührle avait vu pour la première fois des toiles impressionnistes.

Voir page 12 : Chefs-d'oeuvre



L'industriel Emil G. Bührle devant quelques-uns des chefs-d'oeuvre qui seront exposés au Musée des beaux-arts de Montréal en 1990.

Museum lands blockbuster art exhibition

By ANN DUNCAN
Gazette Art Reporter

Persistence and a stroke of luck have landed the Montreal Museum of Fine Arts a blockbuster exhibition for the summer and fall of 1990, museum officials announced yesterday.

Paintings by Van Gogh, Picasso, Cézanne and Renoir are among the works in the exhibition, which will run Aug. 3 to Oct. 14, 1990.

The 79 paintings and three works on paper also include paintings by Manet, Monet, Bonnard, Matisse, Ingres, Degas, Corot, Courbet, Braque and Canaletto.

Almost every work in the show is a major masterpiece, said Frederik Duparc, chief curator of the Montreal museum.

"And there won't just be one or two paintings by many of these artists," said Duparc, who began trying to obtain the show three years

ago. There will be, for example, eight Cézannes, eight Manets, six Van Goghs and four Renoirs.

The exhibition is drawn from the collection of the late Swiss industrialist Emil Georg Bührle, founder of the multinational corporation Oerlikon-Bührle Holding Ltd., a major weapons manufacturer.

During his lifetime, Bührle acquired the world's largest private collection of Impressionists. About three-quarters of the works in the exhibition — mounted to commemorate the 100th anniversary of Bührle's birth — are Impressionists.

Few of the paintings have been loaned before. And Bührle's daughter, Hortense Anda-Bührle, in town for the announcement, said it is highly unlikely that the paintings will ever travel again in a group because of their fragility.

The Montreal exhibition kicks off a North American tour for the

show, which will also be seen at the National Gallery in Washington, Tokyo and the Royal Academy in London.

Originally, Montreal was not considered for the tour, despite the museum's repeated efforts to obtain the show.

But when Oerlikon set up an arms factory under a subsidiary, Oerlikon Aerospace Inc., in nearby St. Jean-sur-Richelieu a couple of years ago, the museum's luck began to change.

Company president Marco Genoni began pressing the E. G. Bührle Foundation and its director, Anda-Bührle, to consider Montreal as a stop.

But he denied his lobbying had anything to do with the Oerlikon land-flip affair. "I believed that it was important for Montreal to see these paintings," he said.

However, Anda-Bührle, in a separate interview, said Oerlikon's in-

vestments in Quebec directly affected the decision to send the show to Montreal. "It was logical that we would come here where we do business."

In early 1987, *The Gazette* revealed that Oerlikon Aerospace had paid \$2.98 million for 100 acres of farmland that had been sold for \$800,000 only 11 days earlier.

The revelations led to the firing of André Bissonnette, who represents the riding, from his position as junior industry minister in the Mulroney cabinet. Bissonnette was charged with fraud, conspiracy and breach of trust in the affair, but was later acquitted on all counts.

However, Normand Ouellette, his longtime friend, was convicted of fraud.

Final financial details for the exhibition have yet to be worked out and museum officials, as is customary, declined to indicate the insurance value of the paintings.



Detail from Renoir's *Petite Irène: Coming to Montreal*.

Les Impressionnistes au MBA en 1990

Quatre-vingt-deux œuvres de la collection de E. G. Bührle, fondateur d'Oerlikon

JOCELYNE LEPAGE

Le Musée des beaux-arts a enfin réussi à obtenir une exposition d'impressionnistes pour Montréal, qui fera les beaux jours de l'été de 1990, après être passée par la National Gallery de Washington. C'est ce que le directeur du Musée, Pierre Théberge, a annoncé hier.

Il s'agit en fait de l'exposition de 82 tableaux faisant partie d'une des plus importantes collections privées européennes, celle de E. G. Bührle, fondateur d'Oerlikon, un conglomérat suisse ayant des intérêts aussi bien dans la chaussure, le textile, que l'industrie aérospatiale.

Cette collection, qui compte environ 350 tableaux et sculptures, est constituée dans une très grande proportion d'œuvres d'artistes impressionnistes, notamment Manet, Cézanne, Monet, Renoir, Degas, Gauguin, Van Gogh. Mais on y trouve aussi quelques grands maîtres d'un passé plus éloigné de même que des expressionnistes allemands et des cubistes.

Si certains tableaux de la collection Bührle ont souvent été prêtés à des musées, c'est cependant la première fois qu'une partie de la collection voyage en groupe à l'extérieur de la Suisse. Ce voyage a été organisé par la Fondation Bührle et la fille de l'industriel, Mme Hortense Anda, pour marquer le centième anniversaire de la naissance d'E. G. Bührle.

Montréal n'était pas inscrit à l'itinéraire initial de l'exposition qui visitera aussi le Japon et l'An-



Le comte Lepic et ses filles, un Degas de la collection E. G. Bührle

gleterre, mais l'intervention de Marco Genoni, président de la société Oerlikon Aerospace, dont une usine s'est installée récemment à Saint-Jean (Richelieu), a facilité les choses pour le Musée des beaux-arts.

L'agrandissement du Musée

Par ailleurs, le Musée devrait entreprendre ses travaux d'agrandissement au mois de mars et il est fort probable que le tunnel, dont la construction avait été remise à plus tard faute d'argent, soit lui aussi creusé au même moment. C'est ce qu'a laissé entendre Pierre Théberge hier, en refusant de dire d'où viendrait l'argent supplémentaire.

Le Musée de Montréal, qui détient le record du plus grand déficit au Canada (\$2,9 millions) est aussi celui qui a recueilli le plus de fonds du secteur privé en

1986-1987 (deux fois plus que les autres) et qui a remporté le plus grand succès auprès du public avec une exposition, celle de Léonard de Vinci. Ces chiffres ont été publiés récemment par le Conseil pour le monde des affaires et des arts du Canada, un organisme torontois.

Selon M. Théberge, le Musée des beaux-arts de Montréal est également le musée le moins subventionné des musées canadiens, et c'est cela qui explique son déficit. « Nous avons, dit-il, le même budget annuel que la Art Gallery of Ontario, soit \$12 millions. Nous recevons \$3,2 millions de Québec tandis que le musée de Toronto reçoit \$8,5 millions du gouvernement ontarien. Quant à la plupart des autres musées, par exemple le Musée des beaux-arts du Canada, le Royal Ontario Museum, le Musée du Québec, le Musée d'art contemporain, les musées de la civilisation du Cana-

da et du Québec, sont pour ainsi dire subventionnés à 100 p.cent par les gouvernements. »

Il ne reste plus que quelques jours (jusqu'à dimanche) pour voir l'exposition Borduas, qui a attiré près de 90 000 visiteurs. L'exposition, qui avait été retenue par la Art Gallery of Ontario, a finalement été refusée à la dernière minute, faute d'espace et d'argent, a-t-on dit à Toronto. Et elle n'ira pas à Paris, au grand désespoir du Musée de Montréal.

Sortir Borduas du Québec...

Selon M. Théberge, le Musée a fait des efforts énormes pour sortir Borduas du Québec. S'il comprend mal l'attitude de la Art Gallery of Ontario qui a rompu ses engagements, il croit que Borduas n'est pas suffisamment connu en France pour susciter un très grand intérêt de la part des institutions.

« Borduas est mort à Paris, dit-il, mais son œuvre a été rapatriée au Québec après sa mort. Il n'a pas eu de marketing, ni de marché. Les galeries étrangères qui l'appuyaient (Borduas a eu une rétrospective au Musée Stedelijk d'Amsterdam par exemple, une institution prestigieuse) n'ont pas maintenu leurs efforts. Il aurait fallu quelqu'un ici qui ait suffisamment confiance en lui pour poursuivre la tâche. »

Selon lui, il faut un ensemble d'efforts concertés pour exporter nos artistes, les institutions ne peuvent y arriver seules. « Il faut que le marché privé ait une action concomitante avec les institutions et les gouvernements. Ça coûte cher l'exportation et nos galeries commencent à peine à avoir les moyens de sortir du pays. Il faut un marché ici pour soutenir tout ça. C'est un travail à long terme. Pourquoi n'y aurait-il pas un Bureau d'exportation des produits culturels comme il y en a pour les autres produits? »

Une bombe: 82 tableaux impressionnistes au MBA!

Après le coup d'éclat Degas à Ottawa cet été, le Musée des beaux-arts de Montréal «contre-attaque» dans la course au prestige artistique national: en 1990, le MBA présentera rien de moins que 82 tableaux (pour la plupart des impressionnistes) provenant d'une collection suisse jamais exposée en Amérique.

Pierre Laroux

Des tableaux aussi célèbres que «La petite Irène» de Renoir ou «Le garçon au gilet rouge» de Cézanne, qui côtoieront autant d'oeuvres de Van Gogh, Manet, Monet, Toulouse-Lautrec, Gauguin, Degas, Pissarro, Matisse, Kandinsky ou Soutine, feront donc les beaux jours du Musée du 3 août au 14 octobre 1990.

Ces 82 tableaux représentent un peu plus du tiers de la pharamineuse collection léguée par le

fondateur d'Oerlikon, Emil Georg Bührle en 1958.

En demeure à Zurich, ces tableaux feront escale d'abord à la National Gallery de Washington puis iront à Tokyo et Londres (à la Royal Academy) après avoir séjournés à Montréal. Si la firme Oerlikon produit, en autres, des missiles, son fondateur n'en était pas moins un collectionneur averti, ce qui était de bonne guerre, avouons-le. Il a acquis la plupart des oeuvres de sa collection à

partir de 1935, moment où sa fortune devint considérable.

La Fondation Bührle en Suisse prêterà à titre gratuit cette collection exceptionnelle au MBA. C'est d'ailleurs une initiative éclairée du président local d'Oerlikon Aerospace, M. Marco Genoni (résident de Westmount, tandis que sa firme est ancrée à Saint-Jean), que l'exposition sera présentée ici plutôt qu'ailleurs aux États-Unis où elle était destinée.

Malgré la gratuité de

ce prêt, le budget (non encore dévoilé) de l'exposition, atteindra des chiffres astronomiques, notamment à cause de la facture d'assurances à régler.

Pour des raisons de sécurité, le directeur du Musée, M. Pierre Théberge, s'est refusé à dévoiler la valeur qu'atteindraient ces tableaux sur l'effervescent marché de l'art mais a indiqué que le coût des assurances voisine généralement 1,5% de la valeur des oeuvres.

A titre d'exemple, sur

un budget de \$3 millions pour l'exposition consacré à Léonard de Vinci, \$500 000 ont été attribués au chapitre des assurances. Par une élémentaire règle de trois, on peut donc penser que la valeur estimée de l'exposition Vinci équivalait, grosso modo à \$33 millions.

M. Théberge a, du reste, profité de l'occasion pour réclamer un plus grand appui municipal au Musée. Ainsi, par le biais de la taxe d'amusement, le Musée rem-



«La petite Irène» de Renoir, une des pièces maîtresses de l'exposition impressionniste que présentera le MBA en 1990.

bourse à l'administration montréalaise, plus que la part de Montréal dans la subvention consacrée au Musée par le Conseil des arts de la

CUM. Le Musée par la voie de ses taxes alimentaires donc les coffres de la municipalité; un paradoxe que M. Théberge encaisse difficilement.



«Le garçon au gilet rouge», peint par Cézanne en 1894 et 1895 fera également partie de l'exposition de la collection Bührle au MBA.

Montreal museum to host major Impressionist show

Canadian Press

MONTREAL

PERSISTENCE and a stroke of luck have landed the Montreal Museum of Fine Arts a blockbuster exhibition for the summer and fall of 1990, museum officials announced Tuesday.

Paintings by van Gogh, Picasso, Cézanne and Renoir are among the works in the show to run Aug. 3 to Oct. 14, 1990.

Almost every item in the exhibition is a masterpiece, Frederik Duparc, chief curator of the museum, told reporters. "And there won't just be one or two paintings by many of these artists."

Duparc, who began trying to obtain the show three years ago, said there will be eight Cézannes, eight Manets, six van Goghs and four Renoirs. The 79 paintings and three works on paper also include works by Monet, Bonnard, Matisse, Ingres, Degas, Corot, Courbet, Braque and Canaletto.

The exhibition is drawn from the collection of the late Swiss industrialist, Emil Georg Buhle, founder of the multinational Oerlikon-Buhle Holding Ltd., a major weapons manufacturer. During his lifetime, Buhle acquired one of the world's largest private collections of Impressionists. About three-quarters of the works in the exhibition, commemorating the 100th anniversary of Buhle's birth, are by Impressionists.

Few of the paintings have been loaned before, and Buhle's daugh-

ter, Hortense Anda-Buhle, here for the announcement, said it is unlikely the paintings will travel again in a group because of their fragility.

The exhibition will also be seen at the National Gallery in Washington, in Tokyo and at the Royal Academy in London. After the tour, the paintings, which now belong to Anda-Buhle, her brother, Dietrich Buhle, and the E. G. Buhle Foundation in Zurich, will return to Switzerland.

Originally, Montreal was not considered for the tour, despite repeated efforts by the museum to obtain the show. But when Oerlikon Aerospace Inc., a subsidiary, decided a couple of years ago to build a plant in nearby St. Jean-sur-Richelieu, the museum's luck began to change. Company president Marco Genoni began pressing the foundation and its director, Anda-Buhle, to consider Montreal as a stop.

"I believed that it was important for Montreal to see these paintings," Genoni said.

Anda-Buhle, in a separate interview, said Oerlikon's investments in Quebec directly affected the decision to send the show to Montreal. "It was logical that we would come here where we do business."

Financial details for the exhibition have yet to be worked out, and museum officials declined to reveal the insurance value of the paintings.

Persistence and luck bringing art blockbuster to Montreal

PERSISTENCE and a stroke of luck have landed the Montreal Museum of Fine Arts a blockbuster exhibition for the summer and fall of 1990.

The museum announced that paintings by Van Gogh, Picasso, Cezanne and Renoir are among the works in the show to run Aug. 3 to Oct. 14, 1990.

Almost every item in the exhibition is a masterpiece, Frederik Duparc, chief curator of the

museum, told reporters. "And there won't just be one or two paintings by many of these artists."

Duparc, who began trying to obtain the show three years ago, said there will be eight Cezannes, eight Manets, six Van Goghs and four Renoirs.

The 79 paintings and three works on paper also include paintings by Monet, Bonnard, Matisse, Ingres, Degas, Corot, Courbet, Braque and Canaletto.

The exhibition is drawn from the collection of the late Swiss industrialist, Emil Georg Buhle, founder of the multinational Oerlikon-Buhle Holding Ltd., a major weapons manufacturer.

During his lifetime, Buhle acquired one of the world's largest private collection of impressionists. About three-quarters of the works in the exhibition, commemorating the 100th anniversary of Buhle's birth, are by impressionists.

Few of the paintings have been loaned before.

Buhle's daughter, Hortense Anda-Buhle, here for the announcement, said it is highly unlikely that the paintings will ever travel again in a group because of their fragility.

The exhibition will also be seen at the National Gallery in Washington, Tokyo and the Royal Academy in London. After the tour, the paintings will return to Switzerland.

Canadian Press

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600)— Visite
commentée de l'exposition Borduas, les dim. à
10h.30, à l'Accueil du Musée— Tous les dimanches
Esso-Musée, jusqu'au 11 sept. entre 13h. et 16h. —
Auditorium Maxwell-Cummings: Films sur l'architec-
ture moderne et contemporaine— Le dim. 11 sept.
• Equivoque 1900 • • England Home and Beauty • à
13h.30— • Odeon Cavalcade • • Mackintosh • à
15h.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 ouest Sherbrooke, Montréal — Exposition des
œuvres de Paul-Émile Borduas, réunissant 147 hu-
iles, œuvres sur papier et sculptures réalisées entre
1922 et 1960, du 6 mai au 11 sept. — Dimanches
« Esso-Musée » tous les dimanches entre 13h et
16h.

ARTS ET SPECTACLES

Films sur l'architecture

■ Le Musée des beaux-arts de Montréal poursuit sa série de films sur l'architecture moderne et contemporaine. Deux de ces films sont à l'affiche aujourd'hui à 15 h 30. «Équivoque 1900», film français de 15 minutes qui fait le survol des principaux courants qui ont marqué l'architecture et les arts décoratifs en France au tournant du siècle, et «England Home and Beauty», un film britannique de 58 minutes. Dans l'après-midi, à 15 h, deux autres films sont au programme : dont «Odeon Cavalcade», un film britannique de 35 minutes sur l'architecture Art déco des cinémas de la chaîne Odeon construits en Angleterre dans les années trente. L'autre porte sur la vie et l'œuvre de l'architecte dessinateur et aquarelliste Charles Rennie Mackintosh. Le jeudi 15 septembre, à 18 h, dans la même série, projection de «The Building: Chicago Stock Exchange», qui relate la lutte menée en vain par des groupes de pression pour conserver l'édifice de la bourse de Chicago. Ces séances ont lieu à l'auditorium Maxwell-Cummings, 1379, ouest, rue Sherbrooke, l'entrée au niveau de la rue. L'entrée coûte \$5 (\$2 pour les amis du musée, les étudiants et les personnes âgées). Renseignements : 285-1600.



Dans la série des films sur l'architecture que présente le Musée des beaux-arts de Montréal, on peut voir aujourd'hui «Odeon Cavalcade» sur l'architecture Arts déco des salles de cinémas construites en Angleterre dans les années trente. Voir les détails sous la rubrique ARTS ET SPECTACLES dans cette page.

Visite commentée

■ Aujourd'hui, à 10h30, visite commentée d'une heure de l'exposition Paul-Émile Borduas, au **Musée des beaux-arts de Montréal**. Lieu de rencontre: l'accueil du musée, 1379 ouest, rue Sherbrooke. Tous les dimanches, par ailleurs, de 13 h à 16 h, des animateurs seront présents dans la salle éducative Lismer. Les visiteurs, enfants et adultes, qui veulent découvrir les possibilités illimitées d'une surface blanche, en s'inspirant des œuvres de Paul-Émile Borduas, n'ont qu'à se procurer un laissez-passer à l'accueil du musée, une heure avant l'activité. Renseignements: 285-1600, poste 136.

CONFÉRENCES

Les dimanches du Musée

■ La série des conférences Les Dimanches du Musée, qui ont lieu à 11 h, au Musée des Beaux-arts, salle Maxwell-Cummings, 1379 ouest, rue Sherbrooke, commencent dimanche prochain, 18 septembre. La série en français, qui va jusqu'au 27 novembre, est entièrement confiée au professeur Jean-Claude Planchard. Son premier sujet, dimanche prochain: «Degas, maître de la ligne». Renseignements et abonnements: 286-7184.

97,301 visiteurs pour Borduas

(PC) — L'exposition Borduas, au Musée des beaux-arts, s'est terminée dimanche après avoir obtenu le total de 97,301 entrées; elle avait été inaugurée le 6 mai.

Une porte-parole du MBA a souligné hier que cette fréquentation est quand même satisfaisante pour une exposition de peinture contemporaine, d'un abord assez difficile; l'an dernier, le musée avait eu quelque 400,000 visiteurs pour Léonard de Vinci, plus de 500,000 pour Picasso en

1985.

La prochaine grande exposition au MBA sera celle de Chagall, comprenant 47 tableaux et 110 dessins et gouaches du grand artiste russe, ouvrant le 28 octobre et durant jusqu'à fin février. Suivra en mars celle de la collection Costakis, du nom d'un employé de l'ambassade du Canada à Moscou qui, dans les années 30, s'est mis à collectionner des oeuvres de l'avant-garde russe remontant au début du siècle.

Degas, l'artiste

Le peintre Degas, au Musée des Beaux-Arts du Canada, une magistrale exposition d'envergure regroupant plusieurs centaines d'œuvres d'art, aux médiums multiples.

Dès l'ouverture des portes, une foule se masse promptement, prenant d'assaut l'entrée du musée récemment inauguré. Nombreux se munissent d'écouteurs afin de suivre attentivement l'explication nécessaire à un meilleur accès globalisant de l'ensemble des œuvres proposées à la découverte de l'homme et de l'artiste. Ensemble structural qui se définit à l'intérieur d'un montage savant et par lequel s'y révèlent le mouvement, la grâce d'être, les périodes et la nomenclature des sujets spécifiques et variés: milieu familial, opéra, sport équestre, etc. Et que dire encore des gracieuses attitudes pigées finement, avec art; par lequel s'analyse gentiment la subtilité exquise du geste lent: vérification de la qualité du coton. Expertise relevée par l'artiste avec autant d'aisance chez les bonnes et simples gens que dans la galerie bourgeoise parisienne de son temps. Pour les uns, ses repasseuses à contre jour, sa femme à l'absinthe. Et pour les autres: à l'opéra, par exemple; ou encore chez les membres de sa propre famille, pour ne citer que le regard acéré d'un grand-père, homme d'affaires influent.

Puisqu'enfin, le négoce du coton est, à cet égard, une preuve éloquente de l'intégralité visuelle de l'artiste peintre. Vision «photographique» du sujet qu'il poussera à fond en se faisant lui-même photographe — voir son «nu» et son «Daniel Halévy» — car au moment précis où l'épreuve de l'homme se fait sentir... sa vue baisse considérablement! Le résultat? Aussi convaincant que la facture même de l'ensemble de l'œuvre: recherche et obtention de la beauté, intimité de son sujet préservée, analyse détaillée de la pose mettant en valeur l'allure détendue du figurant, utilisation exquise du clair-obscur afin de feutrer davantage l'intégrité de ses poseurs: fussent-ils sages ou exaspérés, mâles ou femelles!

La merveille, c'est que le peintre, le sculpteur, l'artiste, s'attarde davantage au menu quotidien, éloquent en sa diversité, et grâce auquel Degas nous légue des tâches toutes simples, exécutées avec brio en leur gestuelle pure et spontanée; éliminant tout rôle de composition. «Que je me pénètre que je ne sais rien.» En cela, l'homme fut fidèle à lui-même jusqu'à la fin: «C'est le seul moyen d'avancer», l'héritage-conseil que l'artiste laisse à la postérité.

Gilbert Lévesque,
Montréal

Films sur l'architecture

■ Le Musée des beaux-arts de Montréal poursuit sa série de films sur l'architecture moderne et contemporaine. Cinq films seront présentés aujourd'hui: à 13 h 30, *L'architecte maudit* (un film de 19 minutes sur les projets utopiques de Claude Nicolas Ledoux, 1736-1806, un visionnaire de l'architecture), *Victor Horta* (un film de 15 minutes sur l'esthétique de l'architecte et décorateur belge Victor Horta, le principal créateur du style Art Nouveau) et *Un inconnu nommé Eiffel* (un film de 28 minutes sur le génie de Gustave Eiffel, auteur de la célèbre tour Eiffel). À 15 h, seront présentés *Charles Rennie Mackintosh*

(un film de 22 minutes sur le travail original et raffiné de C.R. Mackintosh, un des pionniers de l'architecture moderne) et *Antonio Gaudi* (un film de 27 minutes sur l'œuvre flamboyante de Gaudi, architecte espagnol non conformiste et souvent controversé). Le jeudi 22 septembre, les deux films *New National Gallery in Berlin* (sur la construction et l'ouverture en 1968 du Musée des beaux-arts de Berlin-Ouest) et *A Place to Be* (sur la complexité de la conception et de la construction de l'East Building de la National Gallery of Art de Washington) seront présentés à 18 h. Ces séances ont lieu à l'auditorium Maxwell-Cummings, 1379 ouest, rue Sherbrooke. Coût: \$3 par séance, \$2 pour les étudiants. Renseignements: 285-1600.

Degas, maître de la ligne

■ Au Musée des beaux-arts de Montréal, conférence ce matin, à 11h, de Jean-Claude Planchard, intitulée «Degas, maître de la ligne», à l'auditorium Maxwell-Cummings, 1379 ouest, rue Sherbrooke. Entrée niveau de la rue. Coût: \$6, le grand public, \$5, les Amis du musée, les étudiants et les personnes de plus de 65 ans, et \$3, les membres de J.A.M.M.

Le Musée des beaux-arts n'a pu contrer son déficit malgré une année exemplaire

Robert Dutrisac

LES ÉVÉNEMENTS spéciaux ont tous été de grands succès, en particulier, l'inoubliable exposition sur Vinci. Les commandites privées ont quadruplé. Les revenus, à l'exclusion des contributions étatiques, ont plus que doublé. Pourtant, il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark... et au Musée des beaux-arts de Montréal.

Malgré une année exemplaire, le Musée des beaux-arts n'a pu se débarrasser de son déficit chronique. L'exercice clos le 31 mars dernier a laissé un excédent des dépenses sur les revenus (bel euphémisme comptable !) de \$ 1.4 millions, ce qui porte à \$ 2.9 millions le déficit accumulé du Musée.

Dans le rapport du président, M. Bernard Lamarre, de Lavalin, souligne que la situation financière du Musée est toujours aussi fragile. La contribution des gouvernements est bien en-dessous de ce qu'elle devrait être : cette situation doit changer et les gouvernements doivent répondre au cri d'alarme lancé par le Musée, d'implorer M. Lamarre.

Au cours d'un entretien, le trésorier spécial du Musée, M. Jacques Brault, de Lévesque Beaubien, a indiqué que le Musée des beaux-arts de Montréal est le seul musée au Canada à engendrer autant de revenus autonomes. Près de 64 % de ses revenus de \$ 10.6 millions lui viennent des entrées, des ventes de la boutique d'art, des souscriptions annuelles ainsi que des dons et commandites privés. Les subventions des différents ordres de gouvernement ne s'élèvent qu'à \$ 3.8 millions.

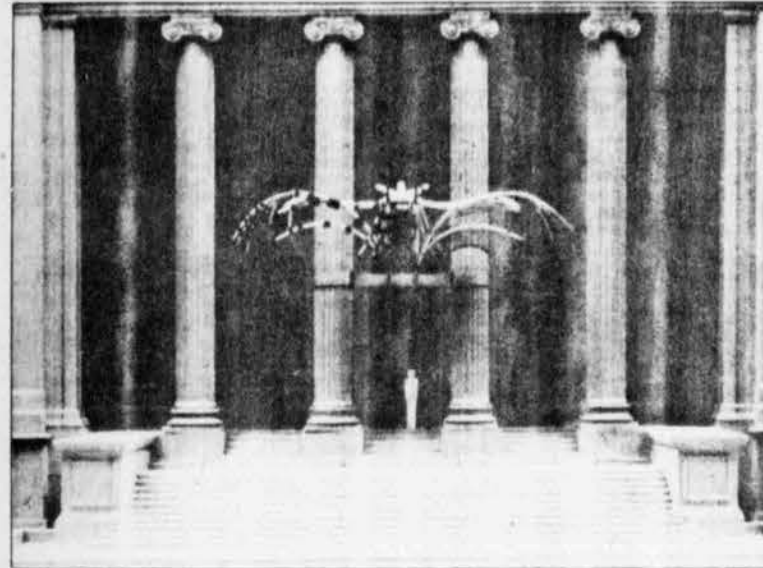
« Les subventions du gouvernement du Québec sont gelées depuis dix ans », a signalé M. Brault. En dollars constants, il s'agit d'une diminution importante de la contribution provinciale, une situation singulière quand on sait qu'en Ontario, l'Art Gallery of Ontario et le Royal Ontario Museum reçoivent du gouvernement ontarien 90 % de leur budget.

Le gouvernement du Québec a fourni au Musée des subventions de fonctionnement de \$ 3.2 millions en 1988, \$ 100,000 de plus que l'année pré-

cédente. Le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal y est allé d'une contribution symbolique de \$ 200,000, identique à celle de 1987. Le gouvernement fédéral, pour sa part, a accordé des subventions diverses totalisant quelque \$ 450,000.

Les dons et commandites privées ont fait un bond notable, passant de \$ 480,000 en 1987 à \$ 1.8 million au cours du dernier exercice. M. Brault a précisé que ce sont les événements spéciaux, notamment l'exposition sur Vinci, qui ont aiguillonné la générosité du secteur privé.

La campagne de souscription liée à l'agrandissement du Musée a rapporté jusqu'ici \$ 15 millions sur les \$ 25 millions qu'elle compte recueillir. \$ 15 millions seront affectés à la construction des nouveaux locaux dont l'achèvement est prévu pour le printemps de 1991 et \$ 10 millions constitueront un fonds pour l'acquisition d'oeuvres. Selon M. Brault, ce fonds permettra d'affecter \$ 1 million de plus par année à l'achat de nouvelles oeuvres alors que le budget d'acquisition actuel ne dépasse pas un maigre \$ 400,000 annuellement.



Outre le projet d'agrandissement du Musée des beaux-arts, le grand fait saillant de l'exercice financier 87-88 a été l'exposition Léonard de Vinci. Durant cinq mois, le grand oiseau volant qui planait entre les majestueuses colonnes du musée n'a laissé aucun passant indifférent.

Les écoliers au Musée des beaux-arts de Montréal

(MV) — Les écoles ont le choix. Ou bien elles amènent leurs élèves au Musée des beaux-arts de Montréal. Ou bien celui-ci se transporte dans la cour de récréation.

Quant aux écoliers laissés pour compte,

ils peuvent toujours se rabattre sur «Les samedis du musée».

Dans le tourbillon de la rentrée automnale, le Musée des beaux-arts de Montréal entreprend une 27^e saison de services éducatifs. Des initia-

tives visant à faire connaître et apprécier les richesses de ses collections permanentes et la diversité de ses expositions.

Il y a d'abord le programme des «visites commentées», celui de l'école au musée. Les mardis, jeudis et vendredis matin, des élèves du primaire et du secondaire envahissent l'immeuble de la rue Sherbrooke pour y découvrir Marc Chagall, du 1^{er} novembre au 23 février, et la Collection Cos-

takis (oeuvres représentant l'art de l'avant-garde russe), du 21 mars au 25 mai.

Il y a aussi les «ateliers» d'observation et de création animés par des spécialistes en éducation des arts et adaptés à la clientèle des garderies, écoles, collèges et universités.

Il y a encore le programme du musée à l'école, celui de l'«Archibus», cet autobus très intrigant qui se déplace d'une école à

l'autre afin d'ouvrir les élèves à l'architecture et à l'environnement urbain.

Il y a enfin «Les samedis du musée», une série de six ateliers proposant études d'oeuvres et activités pratiques en arts plastiques. Des ateliers pour les 6-9 ans, parent-enfant (de 3 à 5 ans) ou 15 ans et plus. (Pour plus de renseignements sur les coûts et l'horaire des activités: 285-1600, local 136.



LES ANNÉES MONTRÉALAISES

70 peintures et dessins de Paterson Ewen

Claire Gravel

EN 1982, Paterson Ewen représentait le Canada à la Biennale de Venise. En 1987, le conservateur Philip Monk organisait une formidable exposition des oeuvres de 1971 à 1987 à la Art Gallery of Ontario, partout saluée avec enthousiasme.

Matthew Teitelbaum, de la Mendel Art Gallery de Saskatoon, a réuni

plus de 70 peintures et dessins retraçant la première tranche de la carrière d'Ewen : *Les années montréalaises* — que nous pouvons voir, pour la première fois rassemblées, à Montréal, après Saskatoon, London et Windsor... quelle ironie !

Né à Montréal en 1925, ce descendant d'Écossais, compagnon des automatistes, disciple de Borduas, marié à Françoise Sullivan, nos musées québécois n'ont pas su appré-

cier à sa juste valeur son cheminement de 47 à 63.

À la fin des années 60, l'artiste, envahi par le doute et une dépression sévère, quitte définitivement la ville pour s'installer en Ontario. Là, sa peinture renait et acquiert ce caractère phénoménal qui l'a élevé au rang des plus grands artistes canadiens.

On pourrait s'interroger sur ces lacunes qui nous valent aujourd'hui

une belle leçon de la Saskatchewan. Si tout n'est pas bon chez Ewen, si ses premières toiles sont ternes dans leur application de ses modèles d'alors : Goodridge Roberts, James Wilson Morrice et même Bonnard, en 1956, ses couleurs s'illuminent de l'intérieur dans un tachisme exhubérant qui en 58 fera écho aux résonances de l'orphisme d'un Kupka — donc déjà planétaire.

Même s'il se lie avec les Plasticiens, même lorsque sa peinture s'épure dans une bi-dimensionnalité « hard-edge », il ne peut en refouler complètement le véritable contenu, qui est et a toujours été un symbolisme cosmologique.

Les oeuvres les plus « radicales » de l'exposition ne s'intitulent-elles pas *Lifestream* (1958-59) ?

L'intérêt d'Ewen pour la plastique pure est lourd d'une quête d'absolu. Il se passionne pour les constructivistes russes et Malévitch. Les oeuvres les plus scintillantes de l'exposition sont curieusement les plus petites et les plus sombres : la série des *Blackout* (4 tableaux de 1961) dont Teitelbaum nous apprend qu'ils sont des paysages de nuit peints à l'extérieur et les extraordinaires *Alert* (1961) où l'huile est rayée en pleine pâte, décrivant par ce seul moyen le mouvement des surfaces imbriquées les unes dans les autres comme des strates différentes dans un même roc.

Dans les pastels de 62 se trouve déjà toute l'interrogation sur le cadre que Charles Gagnon développera dans les années 70 dans ses *Cassations* et qui sera reprise de façon obsessionnelle par Lucio de Heusch, Christian Kiopini et quelques autres par la suite. À ce moment-là, la peinture d'Ewen ne peut être mesurée qu'à celle d'Ulysse Comtois. Elle se débat entre la rigueur de la non-objectivité et une pulsion souterraine : la surface du tableau se divise en deux zones de couleur, dans lesquelles la pâte s'incruste de griffures et fait ap-

paraître dans son tissu même, de part et d'autre de la ligne médiane, des formes circulaires.

Ewen s'est-il senti piégé par le consensus formaliste montréalais ? Ses monochromes dépeignent des paysages : les formes vont et viennent au-dessus de la ligne d'horizon ; il aurait fallu ajouter ces oeuvres les plus minimales, auxquelles il a donné les noms évocateurs de mouvements atmosphériques pour pouvoir suivre cette levée du refoulement qui l'amènera, après bien des années d'errance et de déchirements, à ce qu'il a nommé ses « phenomascapes ».

En attendant leur présentation à l'automne 1989 au Musée des Beaux-Arts de Montréal qui accueille l'exposition de l'AGO, *Les années montréalaises* est d'un grand intérêt.



Une oeuvre sans titre de Paterson Ewen, de ses années montréalaises.

Heavy deficit burdens museum

BY STEPHEN GODFREY

The Globe and Mail

MONTREAL

Despite record attendance for exhibitions devoted to artists such as Picasso and Leonardo da Vinci in the past few years, Montreal's Musée des Beaux-Arts is grappling with an accumulated deficit six times larger than that of any other museum in the country.

And by its own projections, the museum, which is the city's largest and most popular institution devoted to the visual arts, is expecting its current \$3-million deficit to grow to \$8-million by 1989-90 unless there is dramatic help from the provincial Government. But Luc Bertrand, a spokesman for Lise Bacon, the Minister of Cultural Affairs, would only say last week that "the minister is still studying the museum's situation, and is not ready to make any statement."

The museum's situation in comparison with other public museums and galleries came to light in statistics published last month by the Council for Business and the Arts in Canada, to which most museums volunteer figures on their operations. But although the gallery's deficit has exceeded its own bleak projections for the past two years, museum director Pierre Théberge says that gallery staff and board members have been aware of the basic problem for many years.

"Quite simply, our support from the province has been lagging behind," Théberge says. "We drew 500,000 visitors for the Leonardo exhibition last year, and our sponsorship increased by three times. But even though the museum has generated more than 60 per cent of its own revenues — which is better than any one in the country — we still can't match the expenditures with the current level of funding from the province."

Despite Bacon's current silence, Théberge is optimistic that the province "understands the situation and agrees that it should be corrected. Our level of support from the provincial Gov-

ernment, which has only slightly increased over the past three years, is \$3.1-million, representing only 25 per cent of the budget, whereas in Ontario, the province pays almost 60 per cent of the Art Gallery of Ontario's budget. Ideally, we should get 70 per cent from Quebec."

To help eliminate the deficit, Théberge is counting on a scheme whereby the province matches any donations given by the private sector toward eliminating the deficit, a program which, under the name "challenge grant" has already proved successful in other provinces.

"We have great confidence that the province will play its part. Considering that they pay 100 per cent of the costs for the Musée d'art contemporain and the Musée du Québec, they know that we are a bargain. They are very happy with the way we do business."

Théberge acknowledges that the large exhibitions are a high risk, and some of them — such as last year's Miro show — don't draw the projected attendance.

The blockbuster route is clearly a rocky one. After completely eliminating its deficit of \$1,330,287 in 1985-86, because of the success of the Picasso exhibition, the museum predicted a loss in 1986-87 of \$1.1-million, and actually reported a loss of \$1,713,000, because of lower-than-expected revenues on the Miro exhibition, among others.

But even anticipating stagnant levels of grants, the museum had trouble foreseeing the loss in 1987-88. In a document submitted in August, 1987, to the Government, outlining the need for a challenge grant, the museum predicted a bleak picture of a 1987-88 accumulated deficit of \$2,232,382 — about \$700,000 less than what the actual figure turned out to be.

In addition to the challenge grant scheme, and the increase in grants to a more acceptable percentage of operating costs, Théberge said the province would need to boost its operating grants again in four years time, when the museum's \$65-million addition is completed.

Merci

JE VOUDRAIS adresser des félicitations et des remerciements à l'administration du Musée des beaux-arts pour l'exposition extraordinaire qui, cet été, nous a été présentée.

Le Musée est venu donner à Borduas sa vraie place et, en même temps, nous conscientiser tous tant que nous sommes sur la valeur d'une époque.

Puissent de telles initiatives se répéter !

— JEANNE GAGNON
Montréal, le 26 septembre.

Québec éponge le déficit de \$3 millions du Musée des beaux-arts

JOCELYNE LEPAGE

Reconnaissant l'expansion rapide qu'a connue le Musée des beaux-arts de Montréal depuis 1980, expansion traduite par un budget qui est passé de \$4 millions en 1979-1980 à \$12 millions cette année — alors que les subventions gouvernementales sont restées stables — le gouvernement du Québec a décidé de corriger son tir en accordant \$9 millions au Musée pour l'année 1988-1989.

De ce montant, \$3 millions serviront à

éponger le déficit accumulé du Musée. Il s'agit là d'une subvention ponctuelle. Le gouvernement porte par ailleurs à \$4 millions sa subvention annuelle de base au fonctionnement, ce qui représente une augmentation de \$800 000 par rapport aux années précédentes.

Enfin, le gouvernement et le Musée se sont entendus sur une formule d'appariement en vertu de laquelle Québec versera des subventions supplémentaires calculées sur les revenus autogérés du Musée jusqu'à concurrence de \$6 millions, en comptant la subvention de base. Comme ces revenus

autogérés (entrées, boutique, levées de fonds, dons, bal, etc.) s'élèvent à plus de \$8 millions cette année, le Musée a donc droit à la subvention maximale qui représente 50 p.cent de son budget.

Le directeur du Musée, M. Pierre Théberge, s'est dit satisfait hier de l'entente survenue entre Québec et le Musée. « On en discutait depuis plus d'un an, a-t-il déclaré. On avait demandé au gouvernement d'être plus juste à notre égard, car plus on allait chercher d'argent à l'extérieur, plus la part de Québec diminuait. On avait l'impression d'être punis. » Selon lui, la formule d'appariement convient au Mu-

sée. Elle l'encourage à aller vers l'extérieur et à maintenir ses appuis dans différents milieux.

Rappelons, à titre de comparaison, que le Musée des beaux-arts de l'Ontario à Toronto, qui dispose d'un budget semblable à celui du Musée de Montréal, reçoit du gouvernement ontarien des subventions qui représentent 80 p.cent de son budget annuel et que le nouveau Musée de la civilisation, à Québec, subventionné à 100 p.cent par le gouvernement, a droit cette année à un budget de fonctionnement de \$21 millions.

Quebec gives \$3 million to wipe out Montreal museum's deficit

By ANN DUNCAN
Gazette Art Reporter

The Quebec government will pump an extra \$3 million this year into the budget of the Montreal Museum of Fine Arts to wipe out its accumulated deficit, the museum confirmed yesterday.

The extra money will bring to \$9 million the province's contribution to the institution during the current fiscal year.

The news follows a study by the Toronto-based Council for Business and the Arts in Canada showing that the MMFA's accumulated deficit is six times higher than that of 39 other

public art museums in the country that were surveyed.

The soaring shortfall occurred only three years after the museum's blockbuster Picasso show wiped out the MMFA's accumulated deficit to date.

The extra money was needed because the museum's accumulated

deficit jumped to \$3 million during the 1987-1988 fiscal year from \$1.5 million during the previous fiscal year despite soaring attendance and increased revenues, according to the museum's recent annual report.

About 450,000 people visited the museum's Leonardo da Vinci exhibition in 1987, while 42,000 people vis-

ited the Betty Goodwin retrospective in early '88, a museum record for a show of the works by a living artist.

Such figures helped push the museum's revenues last year to \$6.8 million, more than any other museum in Canada.

"I don't want to use the word blame," chief curator Frederick Du-

parc said in a phone interview. "But there is something odd when every other major museum, such as the Art Gallery of Ontario, is being funded at least 60 per cent by their province."

Quebec, on the other hand, paid less than 30 per cent of the MMFA's budget last year.

Chagall exhibit tickets go on sale

Advance tickets for the upcoming Marc Chagall exhibition at the Montreal Museum of Fine Arts have gone on sale, the museum announced yesterday.

The long-awaited exhibition, which will officially open on Oct. 28, is the largest Chagall show ever staged in Canada.

Tickets are available at the museum, 1379 Sherbrooke St. W., or through any Ticketron outlet. They cost \$7 for adults, \$3 for students and seniors, and \$1 for children under the age of 12.

The show will end Feb. 26.

Montreal museum granted \$9 million

Canadian Press

MONTREAL

The Quebec government has granted \$9-million to the Montreal Museum of Fine Arts for the current fiscal year.

The grant will be used to wipe out

an accumulated deficit of \$3-million, leaving the rest to cover half the projected budget for the year. Pierre Theberge, museum director, said Wednesday he was satisfied with the arrangement.

Museum and government officials had been discussing the matter for more than a year, he said.

"We had asked the government to be fairer towards us because the more we sought money from outside the more the Quebec (government) share dropped. We had the feeling we were being punished."

Chagall lineups small for museum's many wonderful 'Friends'

Everyone's heading to the **Marc Chagall** exhibition at the Montreal Museum of Fine Arts.

Members of the general public have to wait until Oct. 28 to see it, but Friends of the Museum get to gawk in advance.

Not only will these "Friends" get to see the exhibition on Oct. 26 and 27, but they'll get to see it for free. They won't have to pay the regular admission price of \$7 per person for adults; \$3 for students and senior citizens and \$1 for children under 12.

This free sneak preview privilege is granted to the Friends of the Museum not only for the Chagall exhibition, but for all temporary exhibits.

But then again, you don't just buddy up to the Museum for nothing. One becomes a Friend of the Museum by shelling out a friendly annual fee of \$35.

Although the Friends of the Museum get a head start on the public, they're still not the first people to see the exhibition, which is the largest Canadian exhibition ever devoted to Chagall who died in 1985 at the age of 97.

Its "official" opening, you see, will take place Oct. 25 at 5:30 p.m. in the presence of invited guests and VIPs including French Ambassador **Philippe Husson**, federal Communications Minister **Flora MacDonald** and Quebec Cultural Affairs Minister **Lise Bacon**.

Some guests will undoubtedly "ooh" and "aah" at the paintings while others will take advantage of the rare opportunity to corner the French ambassador to ask him about important issues like fishing rights and the reason why France considers **Jerry Lewis** to be a genius.

Members of the media will be taken on a tour of the exhibition one hour prior to the opening.

Then there's JAMM.

The Junior Associates of The Montreal Museum of Fine Arts will be having their Chagall "preview" on Oct. 27 from 7 p.m. to 9 p.m. when, for an admission price of \$20, JAMM members will be taken on a guided tour followed by wine and cheese and some surprise gifts.

Is that it then?

No, then we have the Canadian Associates of the Ben-Gurion University of the Negev.

They'll be having *their* exclusive "preview" of the Chagall exhibition on Oct. 31.

Thomas
Schnurmacher



C'est mardi prochain, à 17 h 30, que se tiendra, au Musée des Beaux-Arts de Montréal, le vernissage de l'exposition **MARC CHAGALL**, en présence de nombreuses personnalités, dont l'ambassadeur de France, **PHILIPPE HUSSON**, les ministres **FLORA MacDONALD** et **LISE BACON**, le président du Musée des Beaux-Arts de Montréal, **BERNARD LAMARRE**, le directeur du Musée, **PIERRE THÉBERGE**... Cette exposition sera ouverte au public du 28 octobre au 26 février.

Une quarantaine d'oeuvres
de JEAN-PAUL RIOPELLE sont
exposées, jusqu'à dimanche,
au Musée des Beaux-Arts de
Montréal.

On October 24, **Kathleen Verdon**, member of the city's executive committee, will host the president of l'École des Beaux Arts de Berlin, as well as Berlin artists living in Montreal at these Berlin exchanges at 5:30 p.m.

Mayor Doré will attend the opening of the **Marc Chagall** exhibition at the Musée des Beaux Arts on October 25, at 5:30 p.m. The French ambassador, **Philippe Husson**, federal communication minister **Flora MacDonald**, and Quebec culture minister **Lise Bacon**, are expected.

Document(s) illisible(s)

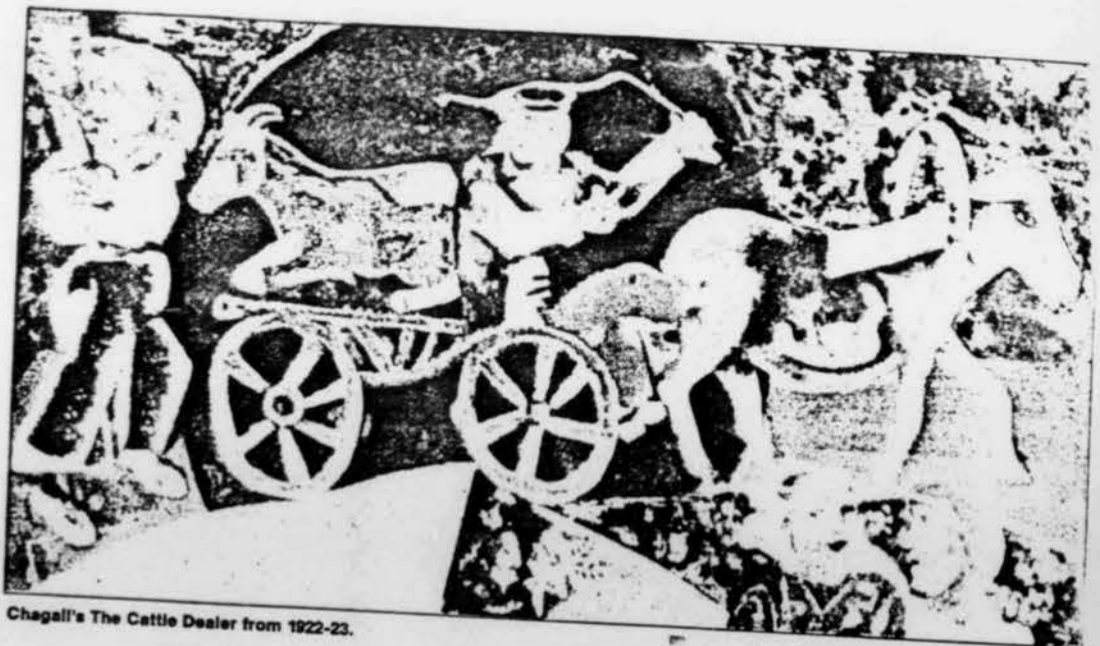
lors du

microfilmage

Mine alone...
 In me, gardens bloom.
 My flowers are inverted.
 The streets belong to me,
 But there are no houses,
 They were destroyed in childhood,
 The inhabitants wander through the air
 Seeking a dwelling.
 They live in my soul...

**THE
 MAGIC
 WORLD
 OF**

Marc Chagall



Chagall's *The Cattle Dealer* from 1922-23.

By ANK DUNCAN
 Gazette Art Reporter

A rare and powerful magic inhabited the inner visions of Marc Chagall. It's a magic that continues to reach out from Chagall's vibrant canvases to touch people of all ages and backgrounds, even people who are only vaguely interested in art.

As a British art historian once said, "He is everybody's favorite 20th-century artist."

And the Montreal Museum of Fine Arts' long-awaited Chagall show, which opens to the public Friday, demonstrates the depth and mysti-

cal charm of this magic.

The exhibition of 165 works, including 47 paintings, covers a broad cross-section of Chagall's career. It spans his early days in pre-Revolutionary Russia and his artistic coming-of-age in Paris in the 1910s to costumes he designed less than a decade before he died in 1985.

All but a smattering of the works come from the *Danon Chagall*, more than 450 works of art given by Chagall's heirs to French government collections in lieu of estate duties.

According to Pierre Théberge, MMFA director and organizer of this show, the donation is worth about 700 million francs, roughly \$100 million, the largest ever made by an artist to the French government, next to the Picasso estate donation.

The Chagall donation has already been displayed at the Centre Georges Pompidou in Paris. But the Montreal exhibition is the first time works from this collection have been shown anywhere in North America.

And the selection for this show provides a rare and special glimpse into Chagall's artistry. Although Chagall's lithographs were widely distributed during his lifetime, he kept a great number of paintings for himself, never selling or displaying them.

Sentimental value

Those paintings often had great personal and sentimental value.

Take, for instance, *Belle With a White Collar* from 1917, a tender portrait of his first wife and childhood sweetheart, or *The Fall of Kazan*, one of his most important later works.

There is also a broad selection of work from Chagall's long association with the theatre — from his set designs for Gogol's *The Inspector General* at the Jewish Theatre in Moscow in 1920 to sets and costumes the artist designed for a production of Mozart's *The Magic Flute* for the opening of New York's then-new

Metropolitan Opera House in 1967.

Besides the drawings and gouaches of those designs, the MMFA has brought eight of those costumes to Montreal for the show.

Then, too, there is the *Cubist Landscape* of 1918, a gift from Chagall's daughter Ida to France's Musée national d'art moderne and one of a number of works that she has lent to the MMFA.

Although Chagall has widely been viewed as a precursor of Surrealism — a label that he adamantly rejected — he flirted with Cubism for a short while before dismissing the style as too rigid and confining.

'New slavery'

"The experiments of the Cubists never interested me very deeply," Chagall is quoted as saying in the exhibition's handsome catalogue. "To me, they seemed to be reducing everything that they depicted to mere geometry which remained a new slavery, whereas I was seeking a true liberation, not a liberation of the imagination or the fantasy alone, but a liberation of form, too."

Chagall said he was also trying to develop his own style of populist art, something with an unabashedly broad-based appeal.

"I have always tried to remain within the general tradition of a kind of folk art and, at the same time, of all great art that also appeals immediately to the less sophisticated, to the people. That is why, in Russia, I was a great admirer of the traditional art of the icon painters."

In that goal, Chagall obviously succeeded. Almost anyone can relate, at least on some level, to his floating figures, embracing couples, flying animals and topsy-turvy villages.

"What the Cubists did to space, Chagall did to gravity," one obituary said when he died at the age of 87 three years ago.

Throughout his long career, Chagall dug deep into the dreams and memories of his youth to come up with his particular fantasy land.

He was born into a humble Jewish family — his father crated herrings — in the Russian ghetto of Vitebsk, a community he went back to a year after the October Revolution as Commissar of Fine Arts. He left Vitebsk for good in 1920, but the village was never far from Chagall's art.

And then there are his colors — his bold, vivid and direct primary colors. "When Matisse died," Picasso said shortly before that master died in 1954, "Chagall will be the only painter left who understands what color really is."

At his worst, Chagall is an overwhelming romantic, guilty of unfeeling sentimental excesses. At his best, his omnipresent humanism, dancing colors and images, playfulness and wit have touched museum-goers around the world as few other modern artists have.



The 1938-39 work *Bride and Groom of the Eiffel Tower*.



Set design for the play *The Agents* by Sholem Aleichem from 1919-20.



Chagall in his studio in Nice in 1973.

Despite such obvious popular appeal, the MMFA considers its Chagall blockbuster to be something of a gamble. The show will cost about \$1 million to put on, but so far no corporate sponsors have been found to help defray expenses, Théberge said. The museum is already looking for corporate money for its expansion program as for its annual fundraising drive.

Besides, the museum has never before put on a blockbuster show during the fall and winter, Théberge said. Still, the museum hopes the exhibition will draw 200,000 people before it closes Feb. 26.

Chagall exhibit at a glance

Where: Montreal Museum of Fine Arts, 1375 Sherbrooke St. W.
 When: Oct. 23, 1988, to Feb. 26, 1989.
 Tickets: \$7 for adults, \$3 for students and seniors and \$1 for children.
 Advance tickets may be purchased at the museum or at any Ticketron outlet.
 Hours: The museum is open Tuesdays through Sundays.
 Information: 285-1600.



Detail from *Dance, 1950-52*.



**CE TAUREAU ROUGE
SUR UN CIEL JAUNE
JOUÉ D'UN VIOLON BLEU
POUR UNE FEMME EN VERT**

M A R C
CHAGALL

REPROS DES COLLECTIONS DU MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE, CENTRE GEORGES POMPIDOU

VERSION
ORIGINALE
EN COULEUR
AU MUSÉE
DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

DU 28 OCTOBRE
1988
AU 26 FÉVRIER
1989

DU MARDI AU DIMANCHE, DE 10H À 19H, FERMÉ LE LUNDI
BILLET EN VENTE AU MUSÉE JUSQU'À 18H, AINSI QU'AU COMPTOIR TICKETRON ET PAR TÉLÉTRON

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
1379 RUE SHERBROOKE OUEST (MÉTRO GUY) RENSEIGNEMENTS (514) 285 1400

La Presse

CKAC 73

cpm

Bonjour!

Québec
Canada

AU MBA

Une exposition unique de Chagall

Claire Gravel

LE DIRECTEUR du Musée des Beaux-Arts de Montréal, Pierre Théberge, principal artisan de la venue de l'exposition Chagall à Montréal, se dit ébloui par la qualité de la collaboration qui s'est établie avec le Centre Georges Pompidou.

« Ils ont été extraordinaires par rapport à Chagall. Imaginez classer les 400 oeuvres de la dation qui leur sont arrivées en février pour nous ! De nombreuses restaurations ont été faites spécialement pour nous, dans un temps record. Ils ont fait un travail de titan ! »

« C'est Jean-Louis Prat, le directeur de la Fondation Maeght à Saint-Paul de Vence qui nous a suggéré de demander au gouvernement français la permission d'amener les oeuvres de la dation ici à Montréal. Ce n'est pas la même exposition qu'il y a eue au Centre Pompidou ou à Nice. Nous présentons 47 tableaux et 110 oeuvres sur papier, un choix nouveau par rapport à Paris et à Nice.

« Louise d'Argencourt à Paris a fait la liaison avec le Centre Pompidou et moi, la coordination mais, en fait, le gros de la production a été fait par les services du

Musée. La fille de Chagall nous a prêté cinq tableaux dont elle a l'usufruit et le Centre Pompidou, un tableau très important, la *Chute d'Icare*, qui accompagne une série de dessins et d'études. C'est un grand tableau de la période tardive de Chagall, la plus importante.

« C'est unique de voir rassemblées autant d'oeuvres qui couvrent toute une vie. Ce sera en fait la plus grande exposition Chagall jamais vue au Canada. Le catalogue est en quelque sorte une anthologie : nous y avons rassemblé trois textes importants, difficiles à trouver, et l'ensemble est illustré de planches couleurs.

« Je n'ai pas écrit de texte car nous n'avons pas su avant février si nous avions l'exposition et les délais de production étaient trop courts. Édouard Roditi signe le texte d'une entrevue qu'il a faite avec Chagall au début des années 50. C'est très drôle : les réparties de Chagall sont extraordinaires de liberté, il se laisse aller à sa fantaisie verbale. C'est intéressant pour montrer le climat, qui

était Chagall, comment il voyait son oeuvre. Apollinaire l'avait appelé « le surnaturel ». À mon avis, c'est un des grands peintres du XXe siècle, un grand poète, un personnage absolument merveilleux. »

Comment Chagall est-il resté lui-même sans se laisser emporter par les courants d'avant-garde ? — Je dirais sa « naïveté » ou sa maladresse. Je pense que la fermeté de Chagall est peut-être due au caractère juif de ses origines. Il ne faut pas oublier que les juifs avant la Révolution bolchévique ne pouvaient pas aller de ville en ville : il a fallu à Chagall un permis spécial pour aller à Saint-Petersbourg, à l'Académie. Très jeune, il a dû lutter pour « apprendre son art », pour trouver son propre langage et pour s'affirmer en tant que Juif malgré les contraintes, le racisme, la discrimination.

« Quand il arrive à Paris, c'est comme s'il avait décidé qu'il était russe avant tout. Au lieu de sauter à pieds joints dans le cubisme et par après dans le surréalisme, il retourne à ses origines, sa famille, ses histoires. Il rencontre Cendrars, Apollinaire, il tombe dans un milieu absolument éblouissant, où il n'y a pas de discrimination, où il est libre et, en même temps, il reste proche de ses racines.

« En 1914, il retourne en Russie et la guerre éclate : il ne peut plus retourner en France. Ce lui a permis — je pose cette hypothèse — de ne pas devenir un peintre mondain. À ce moment-là, en Russie, il avait acquis une certaine célébrité. On lui donne

une école d'art. Il y a toutes ces querelles avec les artistes révolutionnaires et, encore là, c'est drôle : Chagall, avec Malévitch et les autres, n'est pas capable d'être dogmatique ; il n'est même pas capable de leur opposer une théorie : pour lui, l'art, c'est pour tout le monde. Il a une conception anarchique de l'art alors que les constructivistes étaient très théoriques, qu'il fallait que tout le monde marche au pas. Chagall est un empêchement de tourner en rond. On l'écarte. Il est très malheureux : on ne l'écarte pas parce qu'il est Juif, comme en Russie tsariste, mais parce qu'il est lui-même.

« En Amérique, Fernand Léger, quand il arrive en même temps que Chagall, devient « américain » : il peint des gratte-ciel avec des constructeurs et tout. Chagall reste Chagall à New York et c'est miraculeux : plus il y a de chambardelements, plus il est lui-même. Il avait une vision intérieure à l'épreuve de tout. Il était d'origine hassidime : c'est le côté joyeux de la tradition juidaïque, la religion de l'expressivité, de la joie. Ayant vécu dans le monde occidental, il comprenait les liens qui pouvaient exister entre la tradition chrétienne et la tradition juidaïque. Il met des cruxifixions à côté de la Thora : dans la religion juive, il n'y a pas de représentation de la souffrance de Dieu, alors, pour la représenter et représenter celle du peuple juif — et par extension celle de l'humanité — il mélange un peu les conventions. Je ne peux penser à aucun autre artiste qui ait réussi cette jonc-

tion des deux grandes traditions monothéistes.

« Il retourne en France en 1948, à Saint-Paul de Vence, qui est une espèce de paradis, de retour aux sources. C'est le monde de l'Antiquité qu'il retrouve dans la Méditerranée, la grande source de la culture européenne et de la culture judaïque. La dernière salle de l'exposition est une espèce d'envol poétique : ce sont les grandes gouaches originales pour la série *Daphnis et Chloé* et c'est la première fois qu'elles sont montrées depuis l'édition des lithos (accompagnant le roman dans les années 50) ; quarante très, très belles gouaches. C'est pas mal extraordinaire de voir son périple, partant de Russie, s'en allant en France, aux États-Unis, se retrouvant dans le bassin de toute la civilisation européenne et illustrant le roman avec cette tradition-là.

« L'expo est divisée en quatre blocs, mais ce n'est pas strictement chronologique. Chagall commence un tableau en 1923 et il le termine en 1940 ou 45. Il y a des continuités, c'est comme des grands cycles qui se croisent : le même tableau revient 20 ans plus tard. Soixante-cinq ans de production... ça sera très beau. »

Pierre Théberge est un homme heureux : l'excellence du travail de son équipe est reconnue internationalement ainsi qu'au Québec même, puisque le déficit du Musée est épongé par le ministère des Affaires culturelles. Et dans la tête de celui que Bernard Lamarre avait surnommé le « Gretzky de la muséologie », les méga-projets fleurissent.

Des billets pour l'importante exposition **Marc CHAGALL**, qui débute vendredi pour le public, sont en vente aux comptoirs Ticketron ainsi qu'à la billetterie du **Musée des beaux-arts de Montréal**.



Au profit du Musée des Beaux-Arts de Montréal

À l'occasion du 75^e anniversaire de l'hôtel Ritz-Carlton, le Comité bénévole du Musée des Beaux-Arts de Montréal organisait un bal au profit du projet d'agrandissement du Musée, événement qui a été couronné d'un succès flamboyant. C'est donc avec plaisir que, tout dernièrement, le président du Conseil du Ritz-Carlton, PETER KILBURN (à droite sur cette photo), remettait un chèque au montant de \$175,100 au président de la Campagne du Musée 1988-1989, MAURICE JODOIN, en présence de la coprésidente du comité organisateur du bal, ANDRÉE LESSARD, et du directeur du Musée des Beaux-Arts de Montréal, PIERRE THÉBERGE.

○
De nombreuses personnalités
seront les hôtes de **Bernard La-**
marre et de **Pierre Théberge**
aujourd'hui à 17 h 30, au Musée

des beaux arts, à l'occasion du
vernissage de l'exposition Marc
Chagall. On peut mentionner
Philippe Husson, ambassadeur
de France au Canada, **Flora**
MacDonald, ministre des Com-
munications du Canada, **Lise Ba-**
con, vice-première ministre et
ministre des Affaires culturelles
du Québec, et la conservatrice
Louise D'Argencourt.

Au Musée des beaux-arts

LA GRANDE EXPOSITION

CHAGALL INAUGURÉE

SOUS LE THÈME DU CIRQUE

Le Musée des beaux-arts de Montréal a inauguré hier, sous un thème cher au peintre Marc Chagall, le cirque, l'exposition qui lui est consacrée jusqu'au 26 février prochain.

Paul Villeneuve

Les centaines de premiers visiteurs qui ont envahi le Musée pour admirer les œuvres de Chagall, ont effectivement été accueillis par des musiciens, jongleurs, acrobates, amuseurs publics... qui ont animé les cérémonies d'ouverture de l'exposition, qui sera ouverte au grand public dès le 28 octobre.

Parmi les invités que MM. Bernard Lamarre et Pierre Théberge, président et directeur du Musée, ont reçus, mentionnons M. Philippe Husson, ambassadeur de France au Canada, Mme Lise Bacon, vice-première ministre et ministre des Affaires culturelles du Québec et M. Jean Doré, maire de Montréal.

L'exposition du peintre de *La couleur enchantée* se compose de 47 peintures, 110 œuvres sur papier, six costumes réalisés par Chagall pour *La Flûte en*



Photo d'ARCHIVES

De la collection du Musée national d'art moderne, Centre Georges-Pompidou, Paris, *Chez le coiffeur*, 1912, (gouache et encre noire sur papier d'emballage beige fixé sur papier brun) est l'une des œuvres de Marc Chagall présentées au Musée des beaux-arts de Montréal.

chantée, le célèbre opéra de Mozart, ainsi que les livres qu'il a illustrés et qui font partie de la collection permanente du Musée.

Cette première exposition canadienne de grande envergure consacrée au célèbre artiste français d'origine russe, constitue un véritable panorama de l'œuvre de Chagall.

À l'exception de quelques prêts de la fille de l'artiste, Ida Chagall, les œuvres exposées à Montréal proviennent de la «dotation» reçue par l'État français en règlement de la succession de Marc Chagall, décédé à Saint-Paul-de-Vence le 28 mars 1985, à l'âge de 97 ans.

Tous les grands thèmes de l'œuvre de Chagall, l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix, sont représentés dans cette exposition.

Organisée par M. Pierre Théberge, l'exposition présente la production de Chagall, qui fut peintre, dessinateur, graveur, sculpteur, céramiste, illustrateur, poète, auteur, créateur de décors et de costumes de théâtre, de vitraux et de murales, dans une séquence chronologique.

Rappelons que les billets sont en vente au Musée, de mardi au dimanche de 10 h à 18 h, de même qu'aux comptoirs Ticketron et par le réseau téléphonique Télotron.

Handwritten notes at the top of the page, including "K. 1000" and "Le Musée des beaux-arts de Montréal".

■ Le Musée des beaux-arts de Montréal présente une conférence de Mme Anne Prache, sur la restauration des vitreaux de la cathédrale de Chartres, au 19e siècle, le samedi 29 octobre, à 15 h, à l'auditorium Maxwell-Cummings, 1379 ouest, rue Sherbrooke. Mme Prache est professeur au département d'histoire de l'art de la Sorbonne, présidente du comité français des vitraux. L'entrée est gratuite. Renseignements : 285-1600.

Chagall

...quelque chose
qui ressemble à une histoire
à laquelle
le visiteur peut s'accrocher



Chagall tenant une planche
pour *Le Paris fantastique* chez
Mourlot, avril 1954

SUITE DE LA PAGE 1

A partir de cette dation et en y ajoutant deux tableaux ainsi que des costumes empruntés au Metropolitan Opera, le Musée en donne assez au public pour qu'il puisse se faire une certaine idée de l'ensemble de l'oeuvre de Chagall depuis 1908 jusqu'à 1977. Les 47 toiles, la centaine d'oeuvres sur papier et six des costumes conçus par Chagall pour *La flûte enchantée* forment un ensemble qui nous permet d'entrer dans l'univers aussi bien joyeux que tragique de Chagall, et de découvrir les différents moyens qu'il a utilisés pour s'exprimer, peinture, gravure, dessin, aquarelle, livre d'art, décor de théâtre.

Parmi les tableaux exposés, il en est plusieurs qui seraient retenus pour une grande rétrospective: *Les mariés de la tour Eiffel*, par exemple, *Bella au col blanc*, *L'atelier*, *Les portes du cimetière*, *Le cirque bleu*, *Le coq*, *Libération*, *L'esquisse pour la Révolution*... sans oublier *La chute d'Icare*, qui ne fait pas partie de la dation mais fut prêtée par le Musée national d'art moderne.

Il faut dire aussi que Chagall, qui ne s'est jamais résigné à sacrifier le contenu de ses oeuvres aux recherches formelles, offre dans presque toutes ses images, petites ou grandes, quelque chose qui ressemble à une histoire à laquelle le visiteur peut s'accrocher. Même dans son *Paysage cubiste* (1918) que l'on peut voir dans l'exposition, réalisée sous l'influence de Braque et de Picasso, Chagall n'a pu s'empêcher d'inscrire, derrière toutes ces formes abstraites donnant l'illusion d'un collage de bouts de papier, un homme au parapluie passant devant une petite maison.

Les Montréalais devraient profiter de la chance qui leur est donnée de voir Chagall. C'est la plus grande exposition consacrée au peintre russe-juif-français jamais présentée au Canada, dit-on. Par ailleurs, les musées éprouvent de plus en plus de difficultés à organiser des expositions d'envergure autour des noms célèbres, les coûts du transport des oeuvres et des assurances atteignant des sommets inaccessibles. Même le Metropolitan Museum of Art de New York s'en plaignait récemment. La grande exposition Degas, semble-t-il, n'aurait pu avoir lieu si trois musées n'en avaient partagé les frais, le Grand Palais à Paris, le Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa et le Metropolitan à New York.

La très soutenable
légereté de l'être
Le Musée remplit si bien toutes

les promesses qu'il avait faites le mois dernier — sur lesquelles *La Presse* s'est fiée pour publier lundi un cahier spécial que l'on peut se procurer gratuitement au Musée — qu'il est bien difficile d'ajouter autre chose.

La première salle rassemble les oeuvres les plus anciennes de Chagall ou, déjà, l'on peut découvrir des thèmes et des motifs que l'artiste privilégiera toute sa vie: son village, Vitebsk, et la communauté juive à laquelle il appartenait, le violoniste sur le toit, les paysans, le couple, les animaux et Chagall lui-même, échappant aux lois de la gravité et de la réalité. Oeuvres sur lesquelles passent, comme un ange, les diverses influences qu'ont exercées sur lui l'avant-garde russe aussi bien que française.

La deuxième salle est réservée aux oeuvres plus imposantes et plus ambitieuses de Chagall, qui reprennent et poursuivent avec plus de sophistication ce que nous avons vu dans la première salle. La troisième rassemble autour des costumes pour *La flûte enchantée* et du grand tableau *Le rêve d'Icare*, les dessins et esquisses préparatoires. Le passage du dessin des costumes à leur réalisation concrète a quelque chose de fascinant. Le moins que l'on puis-

se dire des décors et costumes de Chagall pour cet opéra de Mozart est qu'il n'a pas peché par excès d'économie. Pas un bout de robe qui ne soit rempli de motifs aussi disparates que ceux qui fourmillent dans les rideaux de scène. L'effet d'ensemble sur les spectateurs a dû être très particulier.

Dans la quatrième salle sont réunis les grands formats des dernières années actives de Chagall marquées par son obsession pour la Bible, « la plus grande source de poésie de tous les temps », disait-il, et par les grands drames qu'ont vécus les Juifs.

Mais le Musée n'a pas voulu terminer l'exposition sur une note triste. Les tableaux les plus sombres de Chagall sont suivis par des scènes de cirque donnant une impression de réconciliation avec la vie, qui n'est pas sans rappeler *Les ailes du désir* du cinéaste Wim Wenders. Poursuivant dans cette veine plus joyeuse, la dernière salle est consacrée aux illustrations de Chagall pour *Daphnis et Chloé*, petites merveilles de cette très soutenable légèreté de l'être.

CHAGALL au Musée des beaux-arts de Montréal, jusqu'au 26 février. Entrée: \$7 pour les adultes, \$3 pour les étudiants et les personnes âgées, \$1 pour les enfants de moins de douze ans.



Chez le coiffeur (detail), gouache et encre noire sur papier d'emballage beige fixé sur papier brun.

Chagall au Musée des beaux-arts

Comme Tintin, c'est pour les 7 à 77 ans!

JOCELYNE LEPAGE

Chagall (1887-1985) n'est pas Hergé, mais il est probablement, de tous les peintres officiellement reconnus de notre XX^e siècle moderne, l'artiste le plus accessible et le plus populaire. Son univers, qui fourmille d'anecdotes tout droit sorties des rêves les plus farfelus avec des mariés qui flottent dans les airs, des vaches et des coqs qui jouent du violon, a de quoi séduire les 7 à 77 ans.

L'exposition Chagall que nous offre le Musée des beaux-arts de Montréal depuis vendredi, sans être la grande rétrospective du siècle, comporte suffisamment d'éléments pour en faire un événement très populaire, beaucoup plus intéressant pour le grand public que l'exposition *Picasso*, présentée par le Musée en 1985.

Cela tient au fait que le Musée a eu accès cette fois aux œuvres choisies dans la succession par les experts de l'État français en paiement des droits successoraux et non à ce qui est resté à un membre de la famille après que l'État se soit servi, comme ce fut le cas pour Picasso.



SUITE A LA PAGE E8

Esquisse pour *LA REVOLUTION*, 1937, huile sur toile.

Chagall: Prince of Light

by Henry Lehman
for The Daily News

MARC CHAGALL'S long life (1887-1985) spans several eras. When Chagall whose father was a lowly warehouseman, became apprenticed to a local artist in his Russian home town of Vitebsk, Degas was still making art. Before Chagall died in France, the most beloved artist of the 20th century, he had probably seen the work of Warhol, and at least heard of minimalist art.

Chagall lived to see the world almost completely transform itself in terms of art and history.

One of his greatest triumphs was to retain throughout at least a residue of the strong naive qualities that we see in his earliest creations. His weakness was his tendency at times to polish and blur those initial impulses.

It must be said, however, that he never entirely lost sight of his roots, either culturally or as a unique individual. His oeuvre continues to resist neat categorization.



Self-portrait, 1918

The fact that Chagall, in the face of a changing world and several wars, maintained an amazing consistency of vision is demonstrated



Marc Chagall, aged 67, examines fresh print in Paris, 1954.

He walked the line between high art and accessibility

by the huge exhibition of his work now on display at the Montreal Museum of Fine Arts.

Unlike the disappointing Picasso show at the MMFA several years ago, which contained a narrow selection of minor pieces, this display delivers on its promise. Included are 47 paintings and 110 drawings and gouaches. There are also examples of Chagall's stage and costume designs.

Sweeping

This show, which comes largely from the Centre Pompidou in Paris and was organized by the MMFA and its director, Pierre Théberge, provides us with a sweeping view of Chagall's career, almost from "cradle" to grave. The striking thing is that no matter where we are in this show, Chagall is always "Chagall."

Of course, Chagall is best known for his dreamlike epic images of floating fiddlers, wedding couples, and biblical characters observed by a crescent-shaped "Greek chorus" of Russian peasants. This rustic, archetypal retinue, which Chagall never abandoned, began evolving early on.

In 1910 the budding artist went to Paris, the mecca for all Western artists of the time, and was deeply impressed by men like Léger, Braque, and Delauney. These artists made up what is loosely referred to as the "Ecole de Paris," and Chagall briefly experimented in their various styles.

But Chagall was not entirely overwhelmed. He appropriated aspects of their work for his own purposes. For example, he took the words used in cubist collages and re-invented them in the weightless, timeless context of his own work.

Chagall wanted everybody, not just the "experts," to appreciate his art. In a fascinating interview first published in 1961 and reproduced in the attractive Chagall catalogue put out by the MMFA, Chagall explains:

"I have always tried to remain within the tradition of folk art and, at the same time, of all great art that appeals immediately to the less sophisticated, to the people."

Dangerous

In high art, these are dangerous words. Today, being a very popular artist has a price.

Even Chagall's admirer, the celebrated New York art critic, Clement Greenberg, has reservations about certain of his pictures.

In his book of collected essays entitled *Art and Culture*, Greenberg rightly praises Chagall as a major talent but then goes on to say that "after 1925" Chagall went somewhat soft and sweet. Yet in fairness, even at its softest, Chagall's vision does not totally collapse. And at its best, as in the glowing *The Apparition of the Art-*

ist's Family of 1933, Chagall's art gets at something important far below surface and ego.

Perhaps Chagall's uneasy place in the pantheon of great artists is a result of his position half way between high art and the "crowd," between originality and the abyss of kitsch.

Along with the abstract expressionist Rothko, Chagall was the last artist in the latter half of the 20th century to convincingly portray religious scenes, both Jewish and Christian.

Except for Chagall, the modern section of the Vatican collection of religious art is a syrupy wasteland. Only Gauguin, who died at the beginning of this century, surpasses Chagall when it comes to expressing sacred themes.

Vectors

But the pervasive vectors of light in Chagall's canvases are not the painfully-blinding flashes associated with the road to Damascus or ancient religious sects (Chagall's

crimson luminism soothes. His archetypal subjects are carefully screened for demons and then filtered through the clear light of reason.

Chagall invites us to enjoy ourselves; he does not ask us to submit to the kind of pulsating ecstasy we begin to experience in the presence of an eerie Tintoretto sky.

The kind of pleasure expressed by Chagall has for a large part of the 20th century seemed suspect. Now, with the comeback of rococo, happiness such as that of Chagall may once again find a high art niche.

Picasso, whose life parallels that of Chagall, also depended on the subconscious. His canvases were the receiving grounds for a never-ending stream of personal demons.

If Picasso is the artistic Prince of Darkness, Chagall is the Prince of Light.

At the Montreal Museum of Fine Arts until Feb. 26.



Costume design for *The Magic Flute's* ballet of the animals, part of Chagall exhibit which opened yesterday at Montreal Museum of Fine Arts, running until Feb. 26.



MICHEL LAPRISE (ci-dessus), président de la SOCIÉTÉ NATIONALE d'AFFICHAGE OMNI Inc., admire avec fierté le panneau extérieur que la Société a réalisé pour marquer la première exposition de grande envergure consacrée au célèbre MARC CHAGALL. C'est la première fois que le système d'affichage extérieur est utilisé afin d'annoncer un tel événement. Cette photo a été prise à l'extérieur du Musée des beaux-arts de Montréal lors du vernissage. L'exposition se prolongera jusqu'au 26 février.

Films sur la photographie

■ Le Service de l'animation du Musée des beaux arts de Montréal présente, jusqu'au dimanche 27 novembre, une série de films sur la photographie, à l'occasion de l'exposition des œuvres de photographes célèbres.

A l'affiche aujourd'hui à 13h30, « Alfred Stieglitz Photographer » et « Ansel Adams Photographer », puis, à 15h30, « Le procédé Fresson » et « André dans les villes ».

Le jeudi 10 novembre, les films à l'affiche dans cette série qui fait un panorama de la photographie, sont « Ulysse » d'Agnes Varda et « Les années-délic », à 18h.

C'est à l'auditorium Maxwell Cummings, 1379 ouest, rue Sherbrooke. L'entrée coûte \$3 pour le grand public et \$2 pour les Amis du Musée, les étudiants et les personnes âgées. Renseignements: 285-1600.



Ansel Adams est l'un des plus célèbres photographes de la courte histoire de cet art né au 19^e siècle, doublé d'un écologiste avant la lettre. Un film sur lui est projeté aujourd'hui au Musée des beaux-arts de Montréal. Voir les détails sous le titre ARTS ET SPECTACLES, dans cette rubrique.

Chagall!

■ L'exposition Marc Chagall (cinquante tableaux, 150 dessins et gouaches, livres illustrés, maquettes de décors et costumes d'opéras) se poursuit au **Musée des beaux-arts de Montréal** jusqu'au dimanche 26 février 1989. L'entrée coûte \$7 pour le grand public, \$5 pour *Les amis du Musée*, \$3 pour les étudiants et les personnes âgées, et \$1 pour les enfants de 12 ans et moins.

Le parti-pris pour la culture est ressenti dans tous les milieux mais on attend plus de résultats concrets

L'écart budgétaire rétrécit entre Montréal et Toronto; les intervenants souhaitent un Sommet de la culture et l'abolition de la taxe d'amusement



Jean-Pierre Goyer



Alain Simard

JOCELYNE LEPAGE

■ Après une période d'adaptation plutôt douloureuse, la bonne entente et la compréhension mutuelle règnent aujourd'hui entre l'administration Doré et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal (CACUM), contrairement à ce qui se passait à l'époque de Jean Drapeau. C'est ce que soutient, avec un enthousiasme rare chez lui, le président du CACUM et ancien ministre libéral fédéral, Jean-Pierre Goyer.

Il faut dire que le Conseil des arts, organisme qui subventionne les arts dans la région métropolitaine, a vu son budget passer de \$2 546 000 en 1986 à \$6 417 000 en 1989 (ce qui sera annoncé cette semaine), budget auquel la Ville de Montréal participe dans une proportion de 55 p. cent.

Selon M. Goyer, l'écart entre Toronto et Montréal rétrécit de plus en plus, le budget du Conseil des arts de Toronto devant atteindre \$7 430 000 en 1989. « Il y a, dit-il, à la Ville de Montréal, une volonté politique d'arriver un jour à consacrer un p. cent du budget global de la CUM aux arts. » Pour 1989, ce pourcentage est de 0,72 p. cent.

Si les gens interrogés par *La Presse* sur la « performance » de l'administration Doré en matière culturelle n'ont pas tous l'enthousiasme de M. Goyer, ils sont par contre tous convaincus du parti-pris de la Ville pour la culture et ravis de ses « bonnes intentions ». Mais ils attendent plus de résultats concrets.

Un sommet culturel

Pour François Martin, directeur des éditions *Le Meridien* et membre de la Conférence canadienne des arts, section Québec, la collaboration de la Ville avec les milieux culturels ne fait pas de doute. La création de la CIDEC (Commission d'initiative et de développement culturels), est un élément positif à verser au dossier, mais elle commence à peine ses activités et on ne sait pas encore de quoi elle accouchera. Le Prix littéraire de Montréal,

d'un montant de \$ 10 000, est aussi une initiative « merveilleuse ».

Mais on attend toujours la tenue d'un Sommet culturel. « Ce serait, dit-il, le vrai départ d'une concertation entre les divers ordres de gouvernement et les milieux culturels qui menerait à l'élaboration d'une véritable politique culturelle. Le but de l'administration actuelle, c'est d'accoucher d'une politique culturelle. Pourquoi ne pas le faire avec les milieux concernés », demande-t-il. À l'approche de 1992, 350^e anniversaire de la fondation de Montréal, l'absence d'orientation est frustrante et inquiétante, selon lui.

La taxe d'amusement

« C'est officiel, dit pour sa part Alain Simard, directeur du Festival de jazz de Montréal, l'arrivée du RCM a amélioré les choses. L'animation urbaine dérangeait l'ancienne administration. Nous avons maintenant affaire à une administration plus jeune et plus ouverte. L'approche est différente. Mais le degré de subvention est limité. Par rapport aux autres grandes villes, Montréal ne fait pas de miracles. »

Selon lui, la taxe d'amusement (10 p. cent) est la grande question qui préoccupe les gens des milieux du spectacle. « En Ontario, dit-il, et par conséquent à Toronto, il n'y a pas de taxes d'amusement pour les spectacles des artistes canadiens et des entreprises sans but lucratif. Il est plus payant et moins risqué pour Michel Rivard de chanter à Ottawa qu'à Montréal, à cause de la minceur de notre marge de manoeuvre. L'abolition de la taxe représenterait une augmentation de 5 p. cent de nos profits. Mais comme c'est une loi provinciale qui donne ce pouvoir de taxer aux municipalités, c'est difficile pour Québec de l'enlever. Si Montréal acceptait de faire des exemptions, les autres villes suivraient. »

Le directeur du Musée des beaux-arts de Montréal, Pierre Theberge, va dans le même sens. S'il fait les louanges de la belle coopération qui existe entre le

Musée et la Ville pour l'aménagement de l'agrandissement du Musée, il aimerait bien que Montréal participe directement au financement des musées comme cela se fait dans d'autres villes.

« Pour une exposition comme celle de *Leonard de Vinci*, nous avons remis en taxes d'amusement beaucoup plus que ce que nous avons reçu en subventions du CACUM. Le Musée, dit-il, est une bonne affaire pour Montréal avec des retombées économiques de l'ordre de \$40 millions (pour *Leonard*). C'est énorme comme impact. On pourrait espérer une plus grande reconnaissance de la part de la Ville. L'abolition de la taxe d'amusement serait peut-être une solution. »

M. Theberge n'a pas de rancune à l'endroit de la Ville qui, à la suite d'une consultation publique, a obligé le Musée à conserver le building *The New Sherbrooke* et à l'inclure dans son projet d'agrandissement. Sauf que la Ville l'oblige aussi à garder la façade du vieux building debout pendant la durée des travaux. Le Musée aurait préféré défaire le mur pierre par pierre et le reconstruire, ce qui lui coûterait \$2 millions de moins que la solution imposée par Montréal.

La CIDEC, l'instrument majeur

Pour Claude Gosselin, responsable des *Cent jours d'art contemporain*, qui n'ont pas eu lieu cette année à la suite d'un malentendu avec la Ville, le bilan de l'administration Doré est néanmoins positif. « Il y a eu, dit-il, le règlement de l'affaire Corridart à la satisfaction des artistes. La Ville a débloqué des fonds de \$1 million pour l'achat de sculptures publiques et un autre million pour leur entretien. Et il y a la CIDEC. Pour le moment, sa structure est un peu lourde, mais on a accès à des services efficaces. La machine est nouvelle, la bonne volonté est là. »

Mais selon lui, il faudrait que l'on sache à quoi s'en tenir avec la CIDEC. « On ne connaît pas encore ses programmes ni les pro-

jets admissibles pas plus que les pouvoirs réels des fonctionnaires. Rien n'a encore été précisé dans un document public. Les attentes sont longues. La Ville cherche à plaire à tout le monde. Il faudra peut-être qu'elle apprenne à dire non rapidement. »

La création de la CIDEC est également le fait majeur que retient Serge Turgeon, président de l'Union des artistes. Selon lui, on sent une grande volonté d'agir de la part de Kathleen Verdon et de ses assistants et les contacts entre l'Union et la Ville sont très satisfaisants. On attend dans les années à venir les réalisations concrètes de la CIDEC, mais on attend avec confiance.

Gilles Marsolais est membre du Comité des lieux théâtraux du Conseil québécois du théâtre et membre de *Les arts et la ville*, un organisme canadien qui s'intéresse aux relations entre les municipalités et les milieux culturels. Selon lui, qui tient à parler en son nom personnel, la Ville a un parti-pris certain pour la culture. « On est bien content, dit-il, des idées et des déclarations, bien content de la création de la CIDEC, mais l'action se fait attendre et la CIDEC n'a pas de rôle bien défini. »

« Dans le milieu du théâtre et de la danse, ajoute-t-il, les gens ne peuvent fonctionner faute de lieux pour s'exprimer. » Le problème des salles moyennes, dont on parle depuis le début des années quatre-vingts, n'est toujours pas réglé. Le projet du Monument national, ou deux salles moyennes doivent être aménagées, n'est pas encore en marche, dit-il. Il aimerait que la Ville exerce la-dessus son leadership et fasse la promotion du projet.

« La Ville, dit-il, est le palier de gouvernement le plus proche de ce qui se passe. Ce sont les gens les plus proches qui sont le plus concernés et qui peuvent le mieux faire marcher les choses. L'action de la Ville ne se mesure pas nécessairement en argent. Son leadership et sa manière de piloter les dossiers sont eux aussi importants. »



Pierre Theberge



Serge Turgeon



Gilles Marsolais

-- FIN --

Bernard Lamarre et Pierre Théberge, respectivement président et directeur du Musée des beaux-arts de Montréal, *Liliane M. Stewart et Luc d'Iberville-Moreau*, respectivement président et directeur du Musée des arts décoratifs de Montréal, procéderont au vernissage de l'exposition rétrospective de *Cecil Beaton* cet après-midi au Musée des beaux-arts à 17 h, puis au Musée des arts décoratifs à 19 h.

Museum stages Pellan retrospective

The Montreal Museum of Fine Arts is staging a mini-retrospective of the work of Alfred Pellan, the great pioneer of contemporary Quebec painting who died last week.

The exhibition, which is called *Homage to Pellan*, includes four of his paintings and three of his drawings that are in the museum's per-

manent collection.

For reasons of conservation, the drawings will be shown on a rotating basis. The exhibit will continue until Jan. 22, a museum official said.

Pellan died in his Laval home Oct. 31 after a lengthy illness at the age of 82.

— Ann Duncan

BABILL'ART

Cecil Beaton

Le Musée des beaux-arts de Montréal, en collaboration avec le Musée des arts décoratifs de Montréal, présente, du 11 novembre 1988 au 15 janvier 1989, une exposition consacrée au célèbre photographe et décorateur britannique Cecil Beaton (1904-1980). Cette exposition comprend plus de 500 photographies, des maquettes de décors et de costumes de théâtre et de cinéma ainsi que des dessins, livres et revues provenant de la grande rétrospective Cecil Bea-

ton organisée à Londres en 1986 par la Barbican Art Gallery.

MARC CHAGALL A MONTREAL (Musee des
beaux-arts de Montreal, 1379 Sherbrooke O.)
— Exposition «Marc Chagall» Du mar. au
dim. de 10 h a 19 h. Visites commentees les
dim. et merc. a 9 h 30 (en anglais) et a
9 h 45 (en français). Presentations illustrees
de diapositives (reservations quatre semaines
a l'avance) Les Dimanches-Eso: dim., 13 h,
14 h 30, ateliers (en français). — (Auditorium
Maxwell-Cummings) Sam., 20 h, concert:
«Mozart et les oiseaux», avec Lise Daoust, flu-
tiste et Louise Bessette, pianiste, dim., 11 h,
conference «The Impressionists: Light and
Life», par Jennifer Dickson (en anglais);
13 h 30, film «Lartigue Jacques-Henri, France
1980, Francoise Reichenbach, coul., 104 min.,
en français, 15 h 30, film «Eugene Atget Pho-
tographer, Grande-Bretagne, 1982, Peter
Wyeth, 50 min., en anglais, «Ansel Adams
Photographer, Etats-Unis, 1981, John Huszar,
coul., 60 min., en anglais, «Alfred Stieglitz Pho-
tographer, Etats-Unis, 1982, Hans Namuth et
Paul Falkenberg, coul., 26 min., en anglais.

MUSEE DES BEAUX-ARTS DE MONTREAL
(1379 o. Sherbrooke) — Retrospective Cecil
Beaton.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600) — • Lartigue Jacques-Henri •, dim. 13 nov., 13h30 • Eugène Atget Photographer • • Ansel Adams Photographer • et • Alfred Stieglitz Photographer • 15h30 — Exposition Marc Chagall du 28 oct. au 26 fév.

STOP THE PRESSES! THIS IS A NEWS CONFERENCE — SOVIET STYLE



At the mike: Evgueni Katchetkov (right) addresses Montreal media members at the Soviet consulate yesterday. MARIE-FRANCE COALLIER/Daily News

THE PERESTROIKA road show came to Montreal yesterday as the Soviet consulate in the city held its first news conference in as long as officials there could remember.

"You see, we are open — we have nothing to hide," said Evgueni Katchetkov, consul general, as he thanked journalists and guests.

"I am prepared to answer all of your questions."

Katchetkov, who has held his post for about a year, called the news conference to answer questions about perestroika — the loosening of government economic controls — and to mark the 70th anniversary of Soviet consulate service.

He broke out 7-Up, tea and biscuits to welcome the small crowd into the du Musée Avenue consulate's regal front rooms, their ornate ceilings still marked by the smoke from a 1986 fire.

The consul general echoed Soviet leaders' official line on perestroika and knocked bureaucrats who fight change.

"The bureaucrat in the Soviet Union is like the bureaucrat here — if he has a comfortable place, he's unlikely to welcome change," said Katchetkov, as two consulate staff members sat by jotting notes.

Media scrum at consulate is a real rarity

Journalists got a firsthand — but plotted — demonstration of perestroika, as Soviets living and working in the city asked critical questions about proposed amendments to the Soviet constitution.

In the Soviet Union, the parliament of the small republic of Estonia decided last week to condemn Moscow's proposed constitutional changes, which will solidify power in the Kremlin's hands.

Power play

The Estonians also passed a resolution claiming power to reject Soviet laws in the province.

"It's not the way a federal system works. That's why the (constitutional) commission is inviting these Estonian reps to come and talk with them," Katchetkov said.

"We are still discussing the constitu-

tion in the Soviet Union," he added.

"What's going to happen? Nobody knows. Everything is on the move. Everything is changing."

On matters closer to home, Katchetkov said part of perestroika is the opening up of the Soviet Union to foreign business partnerships.

But he was cagey on the possibility of a free trade deal between Canada and the Soviet Union.

"I don't know if we're ready for that — we haven't gotten past freer relationships with visas and travel," Katchetkov said.

"But seriously, maybe in time, we will see a lot of trade and lesser restrictions.

"Unfortunately, the trade is unbalanced between the two countries right now. We buy more from Canada than we sell."

On the subject of Monday's election, the consul general congratulated the new government and promised to continue working with them.

"They have a saying that each people deserves the kind of government they get," he said.

"We are prepared to work with any government in Canada."

— Ron Charles

PROTEST ATTRACTS 1,500 DEMONSTRATORS



Stop the massacre: Armenians at the Soviet consulate yesterday make sure they get their message across in no uncertain terms.

Local Armenians rally for their countrymen

by Robert Steiner
Montreal Daily News

SOME 1,500 Armenian demonstrators gathered outside Montreal's Soviet consulate last night to protest treatment of their countrymen in the Soviet Azerbaijan, a region torn by recent ethnic riots.

Organizers called the protest one of the largest ever mounted by the city's Armenian community.

Demonstrators outside the consulate on du Musée Avenue chanted slogans against Azerbaijani officials, whom they say should be punished for instigating anti-Armenian riots in the Soviet province.

"The Armenian community in Montreal is very concerned about what is going on now in Azerbaijan," said Viken Tufenkjian, president of the Armenian National Committee of Quebec.

"We have heard that Armenian shops and home there are being attacked."

Three dead

The rioting, sparked by demands that a predominantly Armenian part of Azerbaijan be attached to Soviet Armenia, has so far claimed the lives of at least three soldiers.

An additional 126 people have been reported injured in the fighting.

Demonstration organizer Var Boyadjian said the riots "come

Ethnic riots the cause of concern

closer to the Turkish genocide of Armenians in 1915 than anything else since then.

"Hundreds of people are being deported from Armenian towns right through Azerbaijan," he said.

Community leaders said they support demands by Soviet Armenians to have Azerbaijani officials tried in Soviet supreme court.

"If they're tried locally they stand the chance of being acquitted by a sympathetic court," Tufenkjian said.

"We have to trust the Soviet government to do the right thing now."

MP on hand

Liberal MP Marcel Prud'homme, who attended the demonstration, said he hopes the federal government will press Soviet leader Mikhail Gorbachev to agree to the Armenian demands.

"When you speak of human rights you can't speak selectively," he said.

Earlier this week, Montreal's Armenian community sent a telegram to Gorbachev expressing concerns that ethnic riots in Azerbaijan would undercut his reform efforts.

"It is because of Gor-

bachev's reforms that Armenians in Azerbaijan can now ask to be re-united with their brothers in Armenia," Boyadjian said.

Added McGill student Harry Dikran: "If we can somehow see that life there gets better, then lots of Armenians in Canada can go back to their homeland."

• Meanwhile in the Soviet Union, two Communist party officials in Azerbaijan republic have been fired and Soviet newspapers charged yesterday that local authorities and police are not co-operating with soldiers trying to quell ethnic violence.

The military newspaper Red Star said local officials are not helping troops trying to keep the clashing Azerbaijanis and Armenians apart in the city of Kirovabad.



Kiddle corps: Armenian protest knows no age boundaries.



These clergy and officials were among the protesters outside the Soviet consulate yesterday. Some 1,500 Armenian demonstrators gathered at the consulate last night to protest treatment of their countrymen in the Soviet Azerbaijan, a region torn by ethnic riots.

Déportation et massacre en U.R.S.S.

Les Arméniens manifestent devant le consulat soviétique

Le vice-consul d'Union soviétique à Montréal a reçu durant 37 minutes une délégation de cinq personnes représentant la communauté arménienne de Montréal.

Monique Richer

Quelque 1 200 Arméniens ont manifesté pacifiquement hier devant le consulat soviétique pour protester contre les déportations et les massacres dont sont victimes les Arméniens d'Azerbaïdjan et pour demander que la région de Karapagh soit rattachée à l'Arménie soviétique.

Selon les membres de la délégation, la rencontre avec le vice-consul, M. Gorilof, a été positive.

« Il semble que M. Gorbatchev prendra la situation en main avant son départ pour les États-Unis, a souligné M. Gundjian, un des membres de la délégation, et que Karapagh sera plutôt sous l'autorité du gouvernement central, ce qui sera une mesure intérimaire satisfaisante pour le moment. »

Les demandes des Arméniens de Montréal seront transmises au Soviet suprême.

Selon les informations transmises par le vice-consul, M. Gorbatchev ferait en sorte que les Arméniens dont les maisons sont brûlées sur le territoire d'Azerbaïdjan soient protégés par l'armée russe.

Ces Arméniens tentent actuellement de regagner l'Arménie soviétique mais les milices turques les massacreraient durant leurs déplacements.

On ne connaît pas pour le moment le nombre de déportés ni le nombre de morts mais les Arméniens parlent d'un massacre systématique des populations civiles.

« Staline avait détaché Karapagh de l'Arménie en 1920 et l'a donnée comme région autonome à l'Azerbaïdjan », a expliqué un des porte-parole, le D^r Var Boyadjian.

À la faveur de la Glasnost et de la Perestroïka, les Arméniens ont demandé que l'on redonne Karapagh à l'Arménie, ce qui a donné lieu aux massacres et aux déportations par les milices turques.

Les Arméniens de Montréal et de nombreuses autres villes nord-américaines et européennes ont célébré hier des messes de Requiem pour leurs compatriotes disparus ou victimes des massacres.

Devant le consulat soviétique à Montréal, des prêtres priaient pour ces victimes pendant que leur délégation était reçue par le vice-consul.

Parmi la foule, on notait la présence de Nicole Roy-Arcelin, députée conservatrice nouvellement élue, et Marcel Prud'homme, député libéral.

M. Prud'homme a révélé qu'il connaît les Arméniens de Montréal depuis son entrée en politique.

« Je m'élève contre le fait que les États-Unis refusent un visa à Arafat qui veut aller aux Nations Unies. Si les États-Unis ne veulent pas se plier à la règle internationale, je suggère que Montréal devienne le siège des Nations Unies. »



Quelque 1 200 Arméniens ont manifesté hier pour que cessent les déportations et le massacre de leurs en Union soviétique. Photo Jean-Louis B...

Arménie : 1 500 personnes manifestent à Montréal

■ Environ 1 500 personnes ont manifesté hier devant le consulat soviétique à Montréal contre la situation des Arméniens du Nagorno-Karabagh, une région de la république soviétique d'Azerbaïdjan, où ils sont majoritaires. Les manifestants ont dénoncé « les massacres et les déportations » faits, selon eux, par les Azéris, qui forment la majorité de la population de l'Azerbaïdjan. Deux ecclésiastiques ont célébré une cérémonie religieuse à la mémoire des victimes arméniennes des actes de violence dans cette région. Des manifestations semblables ont eu lieu dans d'autres villes canadiennes.

2-1259-10000
(200)



Members of Montreal's Armenian community march along Dr. Penfield Ave. toward the Soviet consulate.

The Gazette, Montreal, Monday, November 28, 1988



GUY
PINARD

L'analyse architecturale de l'usine de pompage Atwater nous a permis dimanche dernier de découvrir un artiste. Charles-Jules Desbaillets n'était pourtant pas architecte mais plutôt un ingénieur spécialisé en électricité, un domaine qui laisse peu de place à l'ornementation.

Né à Genève, en Suisse, le 18 janvier 1884, il était âgé de 19 ans lorsqu'il obtint son diplôme en génie de l'Université de Bienne. Ses huit premiers mois de carrière furent consacrés à l'électrification rurale de la Suisse, jusqu'à son embarquement pour le Canada en janvier 1904.

De 1904 à 1920, il travailla successivement pour la compagnie de papiers Rolland, la Shawinigan Water & Power Co. Ltd., la Canada Paper Co. Ltd., la Canadian Westinghouse Co. Ltd. (il y resta six ans) et la Ville de Sherbrooke, où il cumulait les postes d'ingénieur en chef et de gérant des services publics. Engagé par la Ville de Montréal en 1920, il fut promu ingénieur en chef de la Commission de l'aqueduc dès l'année suivante.

C'est à ce titre qu'il fit preuve non seulement de compétence en ingénierie, mais aussi d'une créativité certaine dans le domaine architectural. Les bâtiments de l'usine Atwater, les ponts qui enjambent le canal de l'aqueduc étaient déjà là pour en témoigner lorsqu'il dessina l'usine de pompage McTavish et la station de pompage de Côte-des-Neiges.

La première usine

L'usine de pompage McTavish fut construite en deux temps, en 1928 et 1947, mais il ne s'agissait pas de la première station de pompage sur cet emplacement utilisé par l'aqueduc de Montréal depuis 1854.

Le premier réservoir y fut aménagé entre 1854 et 1856. Construit dans un banc de calcaire, il se trouvait en bordure de l'avenue Carleton (future avenue McGregor, puis du Docteur Penfield), à l'extrémité nord de la rue McTavish qui lui laissa d'ailleurs son nom. Divisé en deux par un mur de maçonnerie dans l'axe nord-sud, il épousait une forme ovoïdale et avait une capacité de 13 millions de gallons grâce à sa profondeur de 24 pieds. Cette capacité fut portée à 37 millions en 1877, puis à 40 millions en 1928.

La première usine de pompage fut édifée en 1875. Il s'agissait d'un édifice très élégant de style Renaissance française, avec toit mansardé et la traditionnelle haute cheminée qui accompagnait les usines fonctionnant à la vapeur. Ce type d'énergie fut utilisé jusqu'en 1914, mais la première pompe électrique avait été installée dès 1902.

La deuxième usine

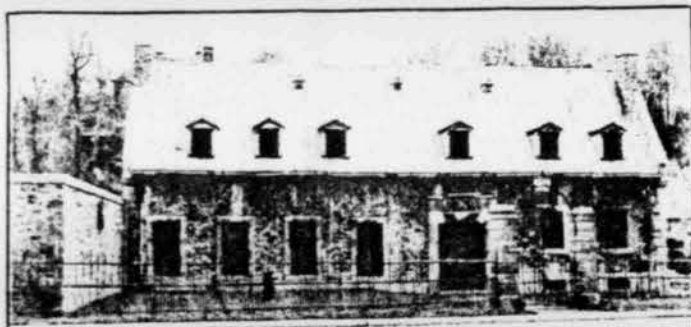
Conçue par Desbaillets, la deuxième usine n'avait rien à envier à la première, avec son architecture qui rappelle les châteaux forts du Moyen-Âge.

La construction de la partie la plus ancienne (la partie la plus à l'est) débuta le 14 décembre 1928 sous la responsabilité de l'entrepreneur général Atlas Construction, avec la coopération d'entreprises réputées comme la Dominion Bridge Co. Ltd. (structure d'acier), Deschambault Quarry Co. Ltd. (pierre de taille), et W. A. Moffatt & Sons Ltd. (toiture et solins). La construction fut complétée moins de quatre ans plus tard au coût de \$1,3 million et l'usine fut mise en opération le 18 août 1932.

La partie originale est facile à reconnaître dans l'ensemble grâce aux mâchicoulis qui identifient les sections d'origine. Cet édifice en pierre de taille de dimensions irrégulières propose de nombreuses caractéristiques dignes de ce genre d'architecture. On peut souligner les tours surmontées d'un toit en pavillon, les tourelles cornières coiffées d'un cône, accrochées en encorbellement aux angles de la tour principale, les mâchicoulis, les ouvertures surmontées d'un arc brisé et décorées d'un fin bandeau ornemental en pierre, ainsi que les arcs en pierre. On remarquera aussi l'asymétrie et l'arythmie du fenestration, sauf pour le bâtiment de liaison en bordure de l'avenue du Docteur Penfield, dans la partie la plus à l'est.

L'édifice fut agrandi en 1947, en respectant le style d'architecture proposé par Desbaillets. Aujourd'hui, cet édifice mesure 365 pieds de longueur sur 60 de profondeur, sur 115 de hauteur jusqu'au sommet de la tour la plus haute. Le faite culmine à une hauteur de 85

Les stations de pompage de l'aqueduc



La station de pompage Côte-des-Neiges

PHOTO ARMAND TROTIER - LA PRESSE



PHOTO VILLE DE MONTRÉAL

L'usine de pompage McTavish, en pieds au-dessus de l'avenue du Docteur Penfield).

Quant au réservoir lui-même, il a subi d'importantes modifications sensiblement à la même époque. Jadis à ciel ouvert, il formait un lac de cinq acres de superficie, ceinturé d'une clôture en fer forgé.

Les ravages de la pollution et la menace d'effondrement du mur situé en bordure de l'avenue du Docteur Penfield inciterent la ville à y effectuer d'importants travaux de \$1,5 million, qui débuterent le 28 novembre 1945. On ne se contenta pas de couvrir le bassin, mais on en profita pour le reconstruire en le subdivisant en six cellules indépendantes de manière à en faciliter l'entretien. Cette nouvelle subdivision eut cependant pour effet de réduire sa capacité de 40 à 37 millions de gallons d'eau traitée. Il importe cependant de rappeler qu'à cause des menaces d'effondrement, la capacité effective du réservoir était limitée à 25 millions de gallons depuis belle lurette.

Les murs de deux pieds d'épaisseur furent construits en béton armé et reposent sur une dalle de béton de 7 pouces d'épaisseur coulée sur le roc solide. La hauteur des murs atteint 25 pieds et 9 pouces, et l'eau peut atteindre jusqu'à 24 pieds de hauteur. Chaque cellule est séparée de la suivante par un espace de 28 pouces et l'eau communique d'une cellule à l'autre par des ouvertures de 6 pieds sur 10. La dalle en béton du toit mesure 10 pouces d'épaisseur et sa superficie atteint 217000 pieds carrés. Cette dalle repose sur 456 colonnes de 12 pouces de diamètre, disposées à 20 pieds de centre à centre. Les trois pouces de terre qui recouvrent le toit préviennent le gel de l'eau l'hiver. Il fut question à un moment donné d'y aménager un jardin botanique de concert avec l'Université McGill, mais ce projet fut rapidement abandonné.

La station de Côte-des-Neiges

La station de pompage Côte-des-Neiges est située au sud-ouest de la jonction du chemin de la Côte-des-Neiges et du chemin Remembrance qui conduit au sommet du mont Royal. Édifiée en 1939 selon des plans de Desbaillets, qui s'est donné bien de la peine pour camoufler l'usage qu'on fait de ce bâtiment, cette station jouxte le réservoir de Côte-des-Neiges construit au même moment. Ces installations sont les deuxièmes dans le même secteur. Le premier réservoir fut construit en 1893 par la Montreal Water and Power Co. Ltd. Il se trouvait un peu plus au sud, à l'emplacement d'une vieille maison en pierre et en rondins, dans laquelle, selon la tradition populaire, le général Jeffrey Amherst aurait accepté la reddition de Montréal en 1760. La même entreprise privée construisit une première station de pompage en 1910.



PHOTO ARMAND TROTTIER, La Presse

1945 alors que le réservoir n'était pas couvert, et aujourd'hui.

L'actuelle station de pompage mesure 77 pieds sur 28 de profondeur et 41 de hauteur. Le bâtiment a été construit en pierre des champs avec encadrement et chaînage d'angle en pierre de taille, et il est doté d'un toit à pignon percé de lucarnes en façade et recouvert de tôle à baguette. De fausses cheminées jumelées couronnent les deux murs-pignons à la manière bretonne. La façade est asymétrique sans être totalement arithmétique. On retrouve quatre fenêtres rectangulaires dotées de petits carreaux et équidistantes entre elles, suivies d'une porte à deux battants, puis de deux fenêtres plus petites, dans l'axe des deux seuls soupiraux du sous-sol.

La disposition des lucarnes à fronton triangulaire est tout aussi « anarchique » que les ouvertures de la façade. Les trois premières sont situées dans l'axe des pleins séparant les quatre grandes fenêtres, et les trois autres se trouvent dans l'axe de la porte et des deux petites fenêtres. Trois minuscules lucarnes disposées symétriquement et servant d'évent se trouvent à proximité du faite.

Le même souci d'authenticité a été respecté dans les deux murs-pignons, où on retrouve deux fenêtres rectangulaires et une carrée au rez-de-chaussée, et deux petites fenêtres carrées à l'étage. L'arrière du bâtiment trahit cependant son véritable usage puisqu'on y a adjoint en 1973-74 un édifice rectangulaire à toit plat de 62 pieds de longueur sur 21 de profondeur et 24 de hauteur.

Une élégante clôture en fer forgé avec entrée principale en pierre de taille surmontée d'une lampe supportée par les deux piliers ceinture la propriété.

Des stations de pompage du système d'égout

Un mot enfin de deux des plus vieilles stations de pompage du réseau d'égout, surtout remarquables pour leur isolement, leur parement en pierre de taille rustique et leur cheminée démesurée.

Connue sous le nom de station de pompage Craig, la première fut érigée rue Craig (aujourd'hui rue Saint-Antoine), sur un terrain acheté de François Forney le 5 août 1887. Un haut-relief du côté de la rue Notre-Dame indique que cet édifice fut érigé la même année. Seul bâtiment préservé lors du réaménagement du secteur à l'occasion du parachèvement de l'autoroute Ville-Marie, cet édifice laissé en désuétude depuis plus d'une décennie attend toujours qu'on le restaure et qu'on le recycle. Il forme un polygone irrégulier mesurant 54 pieds et demi rue Saint-Antoine, 52 pieds et demi à l'ouest, 56 pieds rue Notre-Dame et 46 pieds et demi à l'est. L'édifice est surmonté d'un toit à pignon percé d'une cheminée démesurée en brique rouge qui dépasse de

26 pieds la ligne du faite, située à 30 pieds du sol.

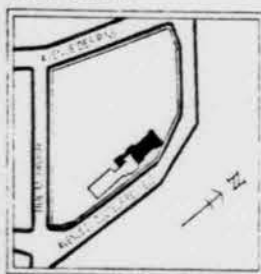
Rue Saint-Antoine, la face comprend quatre travées séparées par des pilastres, qui supportent un entablement en pierre de taille unie surmontée d'une corniche à consoles se terminant par les corbeaux des murs-pignons. La partie est de cette face privilégie les vides, toutes les ouvertures sont rectangulaires, et toutes les portes sont surmontées d'impostes. La première travée comprend une porte, la deuxième deux portes à deux battants, tandis que la troisième comprend trois grandes fenêtres à petits carreaux, séparées par de larges meneaux, et est surmontée d'un fronton dont le tympan est percé d'une petite fenêtre carrée. La travée la plus à l'ouest comprend une porte dont l'encadrement rappelle les meneaux de la travée adjacente, encadrée de deux enfoncements en pierre de taille. Rue Notre-Dame, la partie la plus à l'est privilégie également les vides, ce qui confirme en quelque sorte le caractère industriel de cet immeuble. On y retrouve six ouvertures (quatre groupées et deux isolées par de larges pilastres proéminents) vitrées qui vont du sol à l'entablement. Les quatre fenêtres groupées sont surmontées du même fronton et de la même corniche que rue Saint-Antoine. La partie la plus à l'ouest ne comporte aucune ouverture, mais on y retrouve de remarquables armoiries en haut-relief, ainsi que la date de construction en haut-relief. Quant aux deux murs-pignons, ils ne comportent aucune ouverture puisqu'ils étaient mitoyens.

La station Riverside est le seul bâtiment de la rue Riverside, une courte rue perpendiculaire à la rue Mill. Comme l'indique un bas-relief en façade, cet édifice fut construit en 1887. C'est un édifice rectangulaire de 80 pieds sur 40 et demi de hauteur, doté d'un parement en pierre de taille rustique et coiffé d'un toit en pavillon percé d'une cheminée en brique qui dépasse le faite de 13 pieds. En façade, on retrouve trois travées de largeur identique démarquées par deux larges corbeaux, uniques décorations de la corniche saillante. Chaque travée fut conçue de manière à contenir un groupe de quatre fenêtres séparées par des meneaux en métal ouvré. La travée la plus au nord comporte la porte d'entrée principale, tandis qu'une porte de garage remplace deux fenêtres dans la travée la plus au sud. Alors que la face ouest privilégie les vides, les pleins sont nettement favorisés du côté est puisqu'on n'y retrouve que sept petites fenêtres rectangulaires équidistantes entre elles. Toujours du côté est, on notera que le mur va en s'évasant vers la base à partir d'un point situé à huit pieds de la sablière du toit. Cet évasement s'explique par le fait qu'avant les remplissages successifs du rivage, le bâtiment se trouvait au bord de l'eau. Ce mur atteint une épaisseur de 8 pieds et une profondeur de 36 pieds dans le sous-sol. Les faces nord et sud comportent chacune quatre fenêtres rectangulaires groupées deux par deux à égale distance des faces est et ouest. Les fenêtres du côté sud ont toutefois été murées.

Cet édifice centenaire est encore utilisé par le réseau d'égout montréalais mais sa carrière utilitaire tire à sa fin. Il sera donc tentant de le démolir si on ne trouve pas le moyen de le recycler d'une manière intelligente.

SOURCES: Ville de Montréal. Le réservoir McTavish par Charles J. Desbaillets, et autres documents. Communauté urbaine de Montréal. Service de la planification du territoire. Répertoire d'architecture traditionnelle. Les édifices publics et documents divers.

REPÈRES



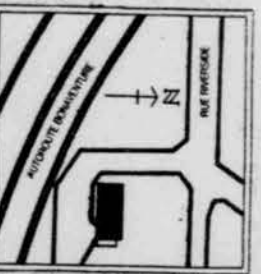
Nom: usine de pompage McTavish.
Adresse: 815, avenue du Docteur Penfield.
Métro: station Bonaventure, circuit 107 vers le nord.



Nom: station de pompage de Côte-des-Neiges.
Adresse: 4160, chemin de la Côte-des-Neiges.
Métro: station Guy, circuit 66 ou 165 vers le nord.



Nom: station de pompage Craig.
Adresse: 2000, rue Saint-Antoine.
Métro: station Papineau, circuit 35 vers le sud.



Nom: station de pompage Riverside.
Adresse: 227, rue Riverside.
Métro: station Place-d'Armes, circuit 60 (heures de pointe seulement).

50729
(1988)

L'exposition Marc Chagall au Musée des beaux-arts de Montréal présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe : l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, 6 costumes d'opéra, des livres illustrés.

Au Musée des Beaux-Arts et à l'Orchestre symphonique de Montréal Une armée de bénévoles pour l'amour de l'art

Renée Rowan

IL EST RÉVOLU le temps où les bénévoles servaient le café après une conférence. Aujourd'hui, les volontaires ont pénétré les sphères du « big business ».

Au cours d'une année, le comité féminin de l'Orchestre symphonique de Montréal génère des revenus de \$ 250,000 à \$ 400,000, selon les activités.

En 1987, le comité bénévole du Musée des beaux-arts a recueilli \$ 500,000 dont \$ 400,000 ont été versés au Musée, le reste défrayant ses propres dépenses. Le comité s'est en outre engagé à faire tout en son pouvoir pour donner, au cours des cinq prochaines années, un million pour l'agrandissement du Musée. Pour l'année en cours, il a déjà accumulé \$ 175,000 et explore présentement divers projets qui pourraient lui permettre d'aller chercher, d'ici le mois d'avril, les \$ 25,000 manquants.

Sans l'apport du travail bénévole des femmes, la survie, tant du Musée que de l'OSM, serait gravement compromise, reconnaît-on facilement dans le milieu.

Une réception toute spéciale rassemblait jeudi, dans un grand hôtel de Montréal, 400 bénévoles de l'OSM et du Musée qui célébraient conjointement, et pour la première fois ensemble, les 40 ans d'existence des deux comités dont le « dénominateur commun » est « l'amour et le respect des arts », comme le faisait remarquer Mme Lucette Turmel qui, avec Mme Judith Sura, assure la co-présidence du Comité féminin de l'OSM.

Dernière les échanges mondains, les effluves de parfums, les riches fourrures et les belles toilettes, tout le flaflo dont certains font des gorges chaudes, il y a une somme incroyable d'heures de travail dont on ne peut

facilement mesurer l'ampleur.

« Il est temps que l'on brise cette image de snobisme dont on entoure encore trop souvent nos comités. Nous ne sommes pas là pour faire des mondanités, mais pour travailler sérieusement... c'est du « big business », affirme Mme Rita Finestone, co-présidente du comité bénévole du Musée.

Dans cette armée de bénévoles — entre 480 à 550 au Musée, y compris les membres de l'Association des guides bénévoles, et 310 à l'OSM — il y a des femmes de tous les milieux et de toutes les conditions, affirme Mme Monique Castonguay, l'autre présidente du comité bénévole du Musée.

« Nous devons parfois, dit-elle, assumer les frais de certaines de nos membres qui ne pourraient autrement participer à nos activités ». Les bénévoles doivent assumer elles-mêmes leurs frais de déplacement et de stationnement, de repas, d'inscription à des cours de perfectionnement, etc.

Quand des femmes travaillent bénévolement jusqu'à 50 à 60 heures par semaine pendant les deux ou trois semaines qui précèdent un événement spécial, tel *Décor 88 OSM*, « ce n'est pas pour meubler leurs loisirs, ni parce que cela paraît bien ou pour se faire voir », renchérit Mme Turmel. « C'est parce que ces femmes croient en ce qu'elles font et y trouvent leur intérêt personnel, mais aussi parce qu'elles sont convaincues qu'elles ont une responsabilité sociale à assumer au sein de leur communauté ».

De plus en plus, dit-elle, on trouve chez les bénévoles des professionnelles, des femmes d'affaires, des comptables, des relationnistes, des professeurs. La moyenne d'âge des bénévoles est de 50 ans, mais certaines activités, notamment dans le do-

maine éducatif, entre autres les matinées symphoniques pour les élèves des écoles, et les concours OSM auxquels s'inscrivent des musiciens de partout à travers le Canada, attirent des bénévoles plus jeunes, autour de la trentaine.

Au Musée, une bénévole active non chargée de projet travaille en moyenne trois heures par semaine. C'est un minimum. Les vice-présidentes de comités travaillent une vingtaine d'heures par semaine tandis que pour les présidentes de comités, cela peut facilement atteindre une quarantaine d'heures, constate Mme Castonguay.

« Pour plusieurs d'entre nous, poursuit-elle, c'est du travail à plein temps qui exige de la disponibilité, de la rigueur, du professionnalisme, des qualités de leadership, de la créativité. On apprend à gérer des projets et à les mener à terme. Toujours, on veut se surpasser, toujours, il faut des idées nouvelles ».

Ce n'est pas non plus, chaque jour, du travail de tout repos. Animer pendant une heure et demie à deux heures 650 enfants venus visiter l'exposition Chagall, comme c'était le cas mercredi dernier, capter leur attention pendant tout ce temps, exige des bénévoles une incroyable énergie, tout comme lorsque 3000 élèves assistent à une matinée symphonique de l'OSM.

Il y a quelques années, on avait estimé que si l'on devait payer toutes les personnes qui travaillaient bénévolement au service acoustiguide du Musée, cela aurait représenté en salaires la somme de \$ 100,000. Chose impensable quand on connaît les déficits du Musée.

Plutôt, le comité bénévole verse au musée tous les profits réalisés, note Mme Lison Bourel, vice-présidente du comité bénévole et responsable de la production et de la loca-



Quelques-unes des 500 bénévoles du Musée des Beaux-arts de Montréal.



Le comité féminin de l'OSM.

tion des audioguides qui accompagnent les expositions. L'exposition Léonard de Vinci a généré, à elle seule, des revenus nets de \$ 277,000; celle de Picasso, environ \$ 200,000.

Parmi les activités les plus rentables organisées par le comité féminin de l'OSM, mentionnons la campagne de « lettres personnelles » qui a rapporté \$ 120,000 l'an dernier, des lettres adressées à des personnes reconnues pour leur intérêt envers la musique : « Quand ce n'est pas une lettre personnelle, on la met au panier », note Mme Turmel. Cette année, on veut adresser 4000 lettres personnelles et l'on compte ainsi recueillir \$ 130,000. L'objectif du « radiothon » annuel *Symphonia*, pour 1989, est de \$ 90,000. *Musique et paroles à la carte*, une initiative nouvelle depuis l'an dernier, est une autre activité prometteuse. Il s'agit de concerts-midi chez Ogilvy, où le public peut dialoguer avec les musiciens.

De leur côté, les bénévoles du Musée nous convient à chaque Noël à une *Fête des sapins*. Elles coordonnent depuis 1983 le Bal du Musée, gèrent la *Galerie d'arts*, vente et location, où sont regroupées des oeuvres contemporaines, et administrent le service acoustiguide.

Tout ce bénévolat inquiète-t-il les syndicats ? Non, assurent toutes les

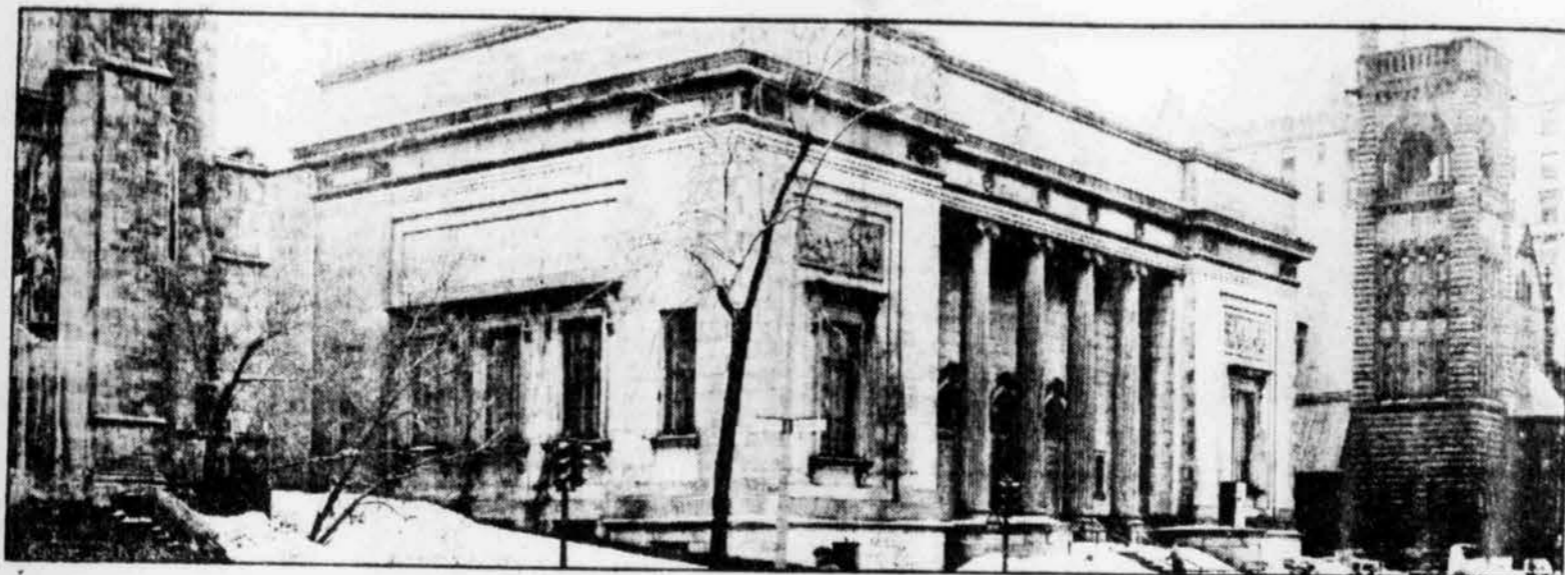
personnes réunies autour de la table. « Les syndiqués ne voudraient pas faire le travail que nous faisons. En outre, nous créons des postes (rémunérés) de secrétaires, de comptables, de coordonnatrices », précise Mme Finestone.

L'OSM a déjà eu dans le passé des problèmes avec le syndicat des ouvriers de la Place des arts. « Comme nos bénévoles n'ont pas le droit d'

faire le travail des employés syndiqués. Il n'y a aucun problème de ce côté », conclut Mme Turmel.

■ L'exposition Marc Chagall, au Musée des beaux-arts de Montréal présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe : l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, 6 costumes d'opéra, des livres illustrés.

Le Comité bénévole du Musée des beaux-arts de Montréal lançait récemment sa nouvelle collection de bijoux inspirés des bronzes du Lorestan et réalisés par des artisans sous la direction de *Madeline Dansereau*. Soulignons que le comité, qui célèbre cette année son 40^e anniversaire de fondation, propose également une collection de 18 arbres de Noël décorés selon la tradition de divers groupes ethniques. Renseignements: 285-1641.



L'exposition Marc Chagall se poursuit au Musée des Beaux-Arts jusqu'au dimanche 26 février. Aujourd'hui, à l'auditorium Maxwell Cummings, projection des films *Visite à Chagall* et *Chagall, le peintre à la tête renversée*

DIVERS

■ La Galerie d'art, vente et location, du Musée des beaux-arts de Montréal, offre jusqu'au dimanche 8 janvier, « Noël pour les collectionneurs », des œuvres pour tous les goûts à des prix de moins de \$500. C'est au Musée, 1379 ouest, rue Sherbrooke, entrée au niveau de la rue, du mardi au dimanche, de 11 h à 16 h.

■ L'exposition Marc Chagall au Musée des beaux-arts de Montréal présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe : l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, 6 costumes d'opéra, des livres illustrés.

Les Fêtes au Musée des Beaux-Arts

Cette année, les Fêtes se dérouleront au Musée des Beaux-Arts sous le signe de la couleur enchantée de Chagall.

Plusieurs activités axées sur l'exposition Chagall, qui est présentée jusqu'au 26 février 1989, sont d'ailleurs proposées au public au cours de la période de Noël.

Dans le cadre de son programme de films Chagall, le Musée présentera divers documents cinématographiques mettant en relief l'artiste Marc Chagall,

sa carrière, ses oeuvres majeures, ses amis...

Dans *Visite à Chagall*, un film de 20 minutes de Roland Darbois (1970), l'artiste raconte sa vie tout en peignant.

Dans *Chagall, le peintre à la tête renversée*, un film de 56 minutes de Dominik Rimbault (1984), on présente des documents inédits sur Chagall et les trois grandes rétrospectives de 1984: l'oeuvre dessinée

au Musée national d'art moderne, centre Georges-Pompidou, Paris, l'oeuvre peinte à la Fondation Maeght et les études des vitraux du Musée Chagall à Nice. Des poèmes de Chagall sont lus par Michel Vitold.

Ces deux films seront présentés le 27 décembre à 13h30 ainsi que les 3,

10, 15, 17, 22 et 29 janvier 1989. On pourra également les voir les 24 et 31 janvier 1989 à 15h30.

Dans *Homage to Chagall*, film de 90 minutes de Harry Rasky (en anglais), on présente les oeuvres les plus célèbres de Chagall. Plus de 1.000 peintures, tapisseries et vitraux.

Également présenté à

l'Auditorium Maxwell-Cummings du Musée, ce film est à l'horaire le jeudi 29 décembre à 13h30 ainsi que les 5, 12, 19 et 26 janvier 1989.

Les enfants, adolescents et adultes pourront de plus profiter des vacances de Noël pour participer, dans le cadre de l'activité *Si le pays de Chagall m'était conté*, à

un atelier de peinture et de dessin.

Cette activité aura lieu à la Salle éducative Lismer le mercredi 28 décembre à 13h et à 14h 30.

Pour mettre les visiteurs dans l'atmosphère des Fêtes, le Comité bénévole du Musée présente de plus, pour une cinquième année et jus-

qu'au 8 janvier 1989, dix-huit arbres de Noël magnifiquement décorés selon la tradition de divers groupes ethniques.

Il est à noter que le Musée présente également la mini-exposition *Homage à Alfred Pelletan* jusqu'au 22 janvier et l'exposition de photographies Cecil Beaton jusqu'au 15 janvier 1989.



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600)— Exposition
Marc Chagall du 28 oct. au 26 fév.— Hommage à Al-
fred Peillon, jusqu'au 22 janv.— Photographies de
Cecil Beaton, jusqu'au 15 janv.— Galerie du Musée:
vente et location, Noël pour les collectionneurs, du 8
déc. au 8 janv., mar. au dim. de 11h. à 16h.



Demi-mondaine dans le Bois de Boulogne — *Gigi* (1957)



Eileen Dunne (1940)



Cecil Beaton (1937).
Photo de Paul Tanqueray.



Leslie Caron — *Gigi* (1957)

Cecil Beaton ou l'amour du faux

Au Musée des arts décoratifs et au Musée des beaux-arts

JOCELYNE LEPAGE

Avant de visiter l'exposition Cecil Beaton, présentée conjointement par le Musée des arts décoratifs et le Musée des beaux-arts de Montréal, jusqu'au 15 janvier, il faut savoir que le très britannique, très snob et très mondain Cecil Beaton (1904-1980), photographe des gens riches et célèbres, venait d'une famille modeste.

Les photos montrant sa mère, ses soeurs ou Beaton en grandes dames et dandy de l'époque édouardienne sont «arrangées avec le gars des photos», Beaton lui-même, qui déguisait sa famille et la mettait en scène dans des décors préfabriqués, et faisait de même pour lui.

Ce que l'excentrique Beaton avait peut-être compris avant les autres, dès les années vingt, c'est l'énorme pouvoir de ce qu'on allait plus tard appeler les médias de

masse. Puisque les gens célèbres ont naturellement leur photo dans les journaux et les revues et font parler d'eux, pourquoi les gens dont on parlerait en montrant leur tête dans les mêmes revues ne parviendraient-ils pas à leur tour à la célébrité? C'est ce que comprit Beaton, bien avant Andy Warhol, en vendant ses photos aux bons endroits. Et il devint célèbre et les gens célèbres firent appel à lui, y compris la famille royale, qui lui donna le titre de «Sir», ce qui le rendit encore plus célèbre.

Le Musée des arts décoratifs a fait venir à Montréal l'exposition Cecil Beaton, organisée par la Barbican Art Gallery, un grand centre culturel de Londres. Ne pouvant toutefois l'accueillir toute dans son petit Château Dufresne (500 photos, maquettes et costumes, dessins et livres), le Musée des arts décoratifs l'a partagée avec le Musée des beaux-arts.

Beaton ne fut pas que photographe des gens riches et célèbres, depuis Elizabeth II jusqu'à Mick Jagger, en passant par Greta Garbo, Marilyn Monroe, Dali et Picasso. Il fut aussi photographe de mode pour de grandes revues comme *Vogue* et photographe de guerre pour le gouvernement britannique. Il fit aussi des décors et des costumes pour le théâtre et le cinéma dont les plus connus sont ceux de *My Fair Lady* et de *Gigi*. Il illustra les livres des autres et publia sa propre «photobiographie» en plusieurs tomes.

Le Musée des arts décoratifs s'est réservé la partie la plus spectaculaire de l'exposition: les photos de jeunesse et de mode, les photos prises dans les deux maisons de campagne de Beaton qui lui servaient aussi de décor où planter quelques célébrités, dont lui-même en auto-portraits, la série de photos sur Greta Garbo dont on dit qu'il était follement amoureux, les dessins

et maquettes qu'il fit pour le théâtre et le cinéma et des costumes portés par Audrey Hepburn dans *My Fair Lady*.

Au Musée des beaux-arts, on peut voir des photos de la famille royale tout droit sorties d'un conte de fées, d'autres photos de célébrités et les photos de guerre.

Grand photographe Cecil Beaton, innovateur même, mais ne cherchez pas dans ses photos une reproduction de la réalité. Tout, sauf les photos de guerre, et encore, y est composé, exagéré, pompeux, pompier, mis en scène dans des décors vaporeux multipliant rideaux et drapés, rappelant la «belle époque», une belle époque travestie à la manière hollywoodienne. Tout n'y est qu'apparences, souvent même doublées ou quadruplées par l'utilisation de miroirs. Et derrière les apparences, parfois, un humour et un cynisme tout ce qu'il y a de plus britannique.

Chagall, le 2 janvier...

■ L'exposition du peintre et graveur français d'origine russe Marc Chagall remporte un succès énorme. A tel point que le Musée des beaux-arts de Montréal, qui accueille cet artiste depuis plusieurs semaines déjà, a ouvert exceptionnellement ses portes le lendemain de Noël.

Le musée fera de même le lendemain du Jour de l'An, le 2 janvier, de 12 h à 19 h en raison du très grand succès que remporte l'exposition.

Sous le thème de *La couleur enchantée*, de nombreuses activités sont prévues dans le cadre de cette exposition qui constitue une première au Canada par l'importance et le nombre des oeuvres qui sont présentées; elle se terminera le 26 février.

L'exposition de Chagall: un succès

(P-C) — L'exposition du peintre et graveur français d'origine russe Marc Chagall remporte un succès énorme. A tel point que le Musée des Beaux-Arts de Montréal, qui accueille cet artiste depuis plusieurs semaines déjà, a ouvert exceptionnellement ses portes, hier, le lendemain de Noël.

Le musée fera de même les 1er et 2 janvier en raison du très grand

succès que remporte l'exposition Marc Chagall.

Sous le thème de « La couleur enchantée », de nombreuses activités sont prévues dans le cadre de cette exposition.

L'exposition consacrée à Marc Chagall constitue une première au Canada par l'importance et le nombre des œuvres qui sont présentées.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600) — Exposition
Marc Chagall du 28 oct. au 26 nov. — Hommage à Al-
fred Pellan, jusqu'au 22 janv. — Photographies de
Cecil Beaton, jusqu'au 15 janv. — Galerie du Musée:
vente et location, Noël pour les collectionneurs, du 8
déc. au 8 janv., mar. au dim. de 11h. à 16h.

CHAGALL. Il vous reste jusqu'au 26 février pour vous laisser enchanter par le maître de la couleur enchantée; après, vous devrez vous contenter du superbe catalogue de 202 pages publié par le Musée des beaux-arts/*Enchanted colour will enchant visitors to this fabulous exhibition until Feb. 26. A superb 202 page colour catalogue is also available. Museum of Fine Arts.*

**POUR BIENFAITS
KIDSTUFF**

**DIMANCHES ESSO AU
MBA.** Toute la famille peut
participer à ces ateliers passion-
nants. Dans le cadre de l'ex-
position Chagall, un conteur
relate les grands moments de la
vie et l'oeuvre de l'artiste. Par
la suite les animateurs proposent
une panoplie d'activités et de
jeux intéressants. Musée des
beaux-arts, en français les 2 et
22 janvier et les 5 et 19 février
à 13 h.

**ESSO SUNDAYS AT THE
MFA.** The whole family can
share in a exciting creative ex-
perience. The Chagall exhibi-
tion sets the theme, as a story
teller evokes a multitude of



images related to the great art-
ist's life and work. Afterwards,
intriguing games and activities
are directed by workshop lead-
ers. Montreal Museum of Fine
Arts, in English, Jan. 15, 29 and
Feb. 12, 26 at 1 p.m.



MUSÉE DES BEAUX-ARTS D'hier à demain

MUSEUM OF FINE ARTS Yesterday & Today

par/by Lolly Golt

Il neigeait le soir du 9 décembre 1912. Les voitures et les carrosses élégants s'alignaient le long de la rue Sherbrooke, attendant de faire descendre leurs passagers qui se rendaient à l'événement culturel le plus important de l'histoire de Montréal. Parmi les quelque 2 000 invités, on retrouvait leurs altesses royales, le Duc et la Duchesse de Connaught et la Princesse Patricia. Les cornemusiers du Royal Highlanders participaient aussi à la fête marquant l'ouverture du tout nouveau Musée des beaux-arts de Montréal.

La plus vieille institution du genre, le MBA est issu d'un projet né de la fusion, le 23 avril 1860, de la Société des artistes de Montréal qui existait depuis 13 ans, et d'un groupe de gens d'affaires pour former l'Association des arts de Montréal. Un mouvement semblable avait donné naissance au Metropolitan Museum de New York en 1868 et au Boston Museum of Fine Arts en 1870. Peu après l'ouverture par ce groupe d'un premier musée au Square Phillip en 1879, la générosité des bienfaiteurs commandait la planification d'un nouvel édifice.

Même après le gala de 1912, les besoins sans cesse croissants du Musée exigeaient beaucoup d'expansion. Le premier projet d'importance se déroula en 1937, puis à nouveau en 1973 lorsque le Musée ferma ses portes pendant trois ans. On en profita pour doubler la superficie d'exposition et pour mettre sur pied de nouveaux attraits.

La portée et les besoins du Musée ont continué d'évoluer dans les années 80. L'an dernier, le service d'animation a présenté des conférences, des concerts, des pièces de théâtre, des spectacles de danse et présenté plus de 110 films au public. Le ministère de l'Éducation propose des visites populaires, des conférences et des ateliers pour jeunes et adultes. Les

It was snowing the night of December 9, 1912. Elegant carriages and automobiles were lined up for blocks along Sherbrooke Street, waiting to discharge their passengers to the most important cultural event in the history of the city. There were to be some 2,000 guests, including their Royal Highnesses the Duke and Duchess of Connaught, and Princess Patricia. The Band of the Royal Highlanders was there to help the celebration. All were there to fête the opening of the new Montreal Museum of Fine Arts.

The oldest institution of its kind, the MMFA, was the outcome of a project that began with the merging, on April 23, 1860, of the 13-year-old Montreal Society of Artists with the interest of a group of businessmen to form the Art Association of Montreal. (A similar movement produced the Metropolitan Museum in New York in 1868, and the Boston Museum of Fine Arts in 1870.) It wasn't long after the 1879 opening of the group's first museum on Phillips Square that the benefactors' generosity dictated the planning of a new building.

Even after the gala 1912 opening, the changing needs of the museum required much expansion. The first major project took place in 1937, and again in 1973, when it closed for three years during which time exhibition space was doubled and new features were added.

Those changing needs and the scope of the museum have continued into the 80s. Last year, the Animation Service presented lectures, concerts, theatre and dance performances, and some 110 films to the public. The Education Department offers popular tours, lectures and workshop programs for young and old. Exhibition catalogues ▶

The band of the Royal Highlanders was there to help the celebrations.

Il y a eu, aussi, bon nombre d'expositions moins importantes du plus haut calibre.

▷ catalogues d'exposition et les catalogues destinés aux enfants, avec matériel pédagogique, permettent à tous et chacun de mieux apprécier les expositions qui ont fait le succès du Musée.

On a vu défilé des expositions d'artistes de renommée internationale: Picasso, Miro, Léonard de Vinci et celle de Chagall en cours présentement; de grands artistes canadiens: Jean McEwen, Betty Goodwin et Paul-Émile Borduas l'été dernier. Il y a eu, aussi, bon nombre d'expositions moins importantes du plus haut calibre comme *Le paysage en perspective: dessins de Rembrandt et de ses contemporains*, en tournée au Harvard Sackler's Museum l'hiver dernier et au MBA en avril et mai. Il s'agissait d'une exposition d'une centaine d'œuvres de grande beauté démontrant la maîtrise des artistes hollandais du XVIIe siècle.

Frederick Duparc, le conservateur en chef du Musée est le grand responsable de la venue de ces expositions prestigieuses. Il est en quelque sorte né dans la profession; son père et son grand-père dirigèrent le service des musées, monuments et archives du ministère de la Culture de Hollande. Son grand-père a connu personnellement plusieurs des plus grands artistes, écrivains et comédiens du XIXe siècle; son père, quant à lui, était historien et avocat. Vivement intéressé par l'univers des arts, ce dernier entretenait de longues et fascinantes conversations avec son fils Frederick.

Inspiré par de tels antécédents,▷

and special catalogues for children, along with pedagogical material, have enabled the public to better appreciate the exhibitions that have been the hallmark of the museum.

Shows have included internationally renowned works of such artists as Picasso, Miro, Leonardo da Vinci, and the present Marc Chagall exhibit; Canadian masters like Jean McEwen, Betty Goodwin, and, last summer, Paul-Émile Borduas. There have been numerous smaller exhibitions of top notch quality as well. Shows like *Landscape in Perspective*, *Drawings by Rembrandt and his Contemporaries*, shown at Harvard's Sackler Museum last winter, and at the MMFA during April and May. It was a display of 100 works of supreme skill and beauty that revealed much about Dutch art of the 17th century.

Responsible for such shows is the museum's Chief Curator, Frederick Duparc. Virtually born into the profession, both Duparc's father and grandfather were Directors of the Department of Museums, Monuments and Archives in Holland's Ministry of Culture. The latter was personally well acquainted with the leading 19th century artists, actors and writers, while the former was an historian and lawyer. Deeply interested in the world of art, Duparc led endless, fascinating discussions about it with son Frederick.

With such an interest instilled in his youth, Frederick went on to study art history at the University of Leiden and, though he admits to not being particularly "gifted", he did prove to have an excellent eye for the colour and composition of art.

Having graduated in 1975 with a degree in Art and Archeology, Duparc joined the staff of the Royal Picture Gallery, Mauritshuis, The Hague, as Curator where he was involved in organizing three major▷

Photo Robert Doran





VIE À MONTRÉAL LIVING 77

▷ Frederick Duparc étudia l'histoire de l'art à l'Université de Leyde. Il prétend qu'il n'était pas particulièrement doué, mais admet qu'il avait un sens pour la couleur et de la composition en art.

Diplômé en art et en archéologie, il se joint au personnel du Musée royal Mauritshuis de La Haye à titre de conservateur où il participe à l'organisation de trois expositions majeures. En 1982, il devient conservateur du Galerie Maastricht de Noortman and Brod et est conservateur invité pour l'importante exposition, *Masterpieces of the Dutch Golden Age*, au High Museum of Arts d'Atlanta en Georgie.

Frederick Duparc entre au MBA comme conservateur des Grands-Maîtres en août 1985. L'année suivante il passe à la tête du département. Il est d'avis qu'un conservateur se doit d'être historien d'art et posséder une solide formation universitaire pour s'acquitter convenablement de ses tâches, comme la publication de livres et de catalogues. (Il en compte 15 à son actif.) Il doit aussi pouvoir travailler en collaboration avec les gens affectés à l'entretien et à la restauration des oeuvres de la collection.

La supervision des emprunts et des acquisitions font également partie des fonctions du conservateur. À cet effet, M. Duparc entretient des rapports soutenus avec les collectionneurs privés, les marchands et les encanteurs. Ces relations personnelles rapportent des bénéfices incalculables et contribuent largement à assurer le▷

exhibitions. In 1982 he became director of the Maastricht Gallery of Noortman and Brod, serving, during that period, as Guest Curator for *Masterpieces of the Dutch Golden Age*, an important exhibition at the High Museum of Arts in Atlanta, Georgia.

Joining the MMFA as Curator of Old Masters in August of 1985, Duparc went on to become department head the following year. Duparc believes that every curator should be an art historian, and that strict academic discipline is required for many aspects of the job - publications and catalogues, for example (he has 15 to his credit). He must also know how to look after the collection, working with restorers to clean and care for delicate works.

An ongoing responsibility for the Curator is overseeing loans and acquisitions, for which Duparc maintains relationships with private collectors, dealers and auction houses. Such personal relationships bear invaluable fruits and go a long way in insuring the continued success of a museum. Before his death in 1987, Dr. Max Stern, owner of Dominion Gallery, was considering a donation to the museum. Duparc met with Stern many times on this matter, and the result was a gift of rare value - an early Flemish panel painting, artist unknown. (In Holland and Flanders, prior to the 16th century, unsigned works were commonplace.)

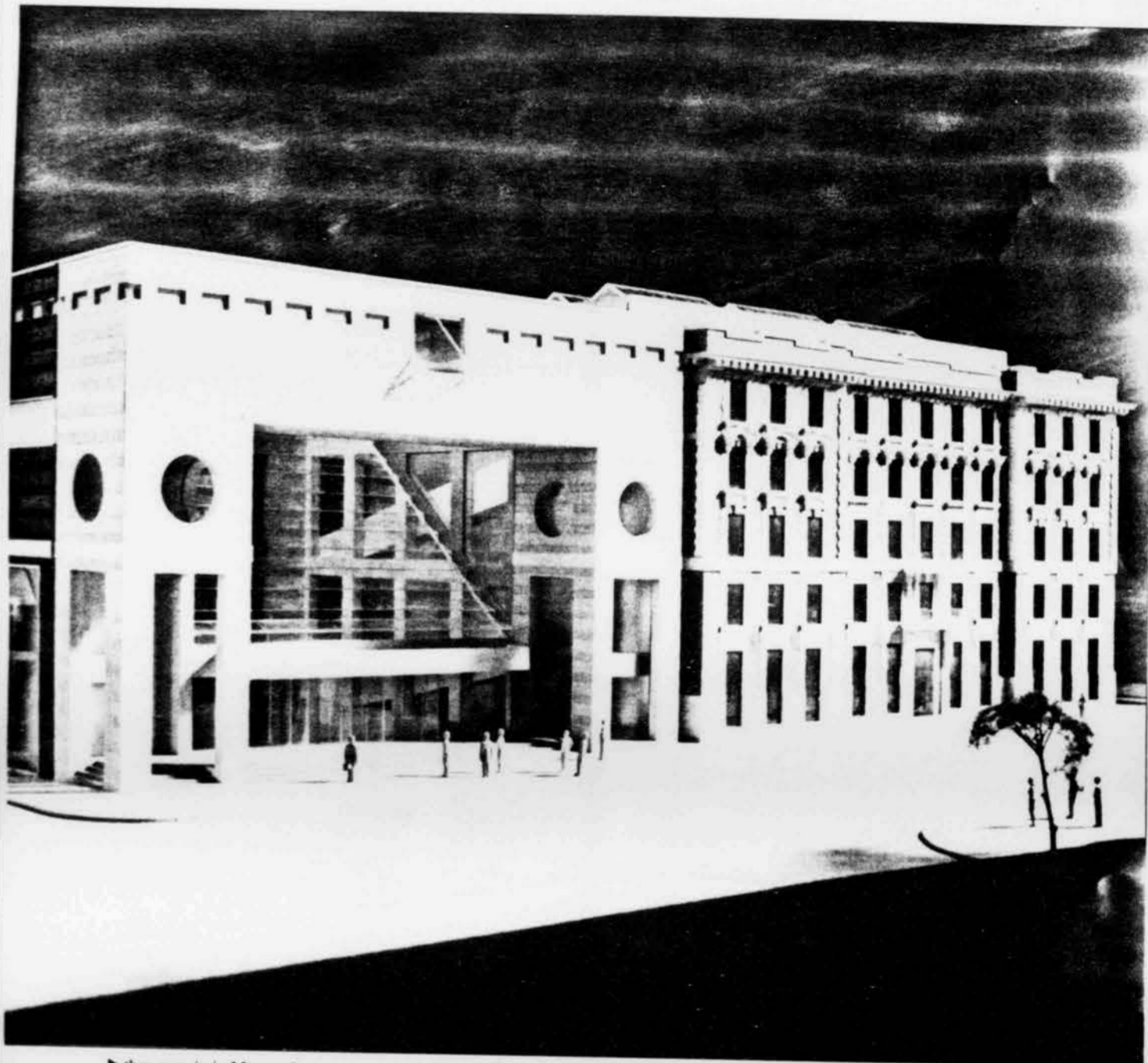
It is also through these kinds of personal contacts that loans can be arranged for the museum. It was through private loans that two splendid works by Franz Hals - the last Hals portraits still in private collections in the world - are currently on view. The paintings hung in the Van Horne mansion on Sherbrooke Street from 1912 until it was demolished; Duparc knew of their current whereabouts and arranged what he calls a "temporary acquisition". He is hoping that▷

The result was a gift of rare value - an early Flemish panel painting, artist unknown.



Photo Robert Doran

Pierre Théberge



► they remain in Montreal.

Erudite and articulate, in Dutch, English, German (and reasonable, he feels, in French), he is passionate about the role of art in all forms, and considers them essential to every individual's life. Dedicated to the visual arts, and of course to the MMFA, he is delighted at the expansion plans now underway.

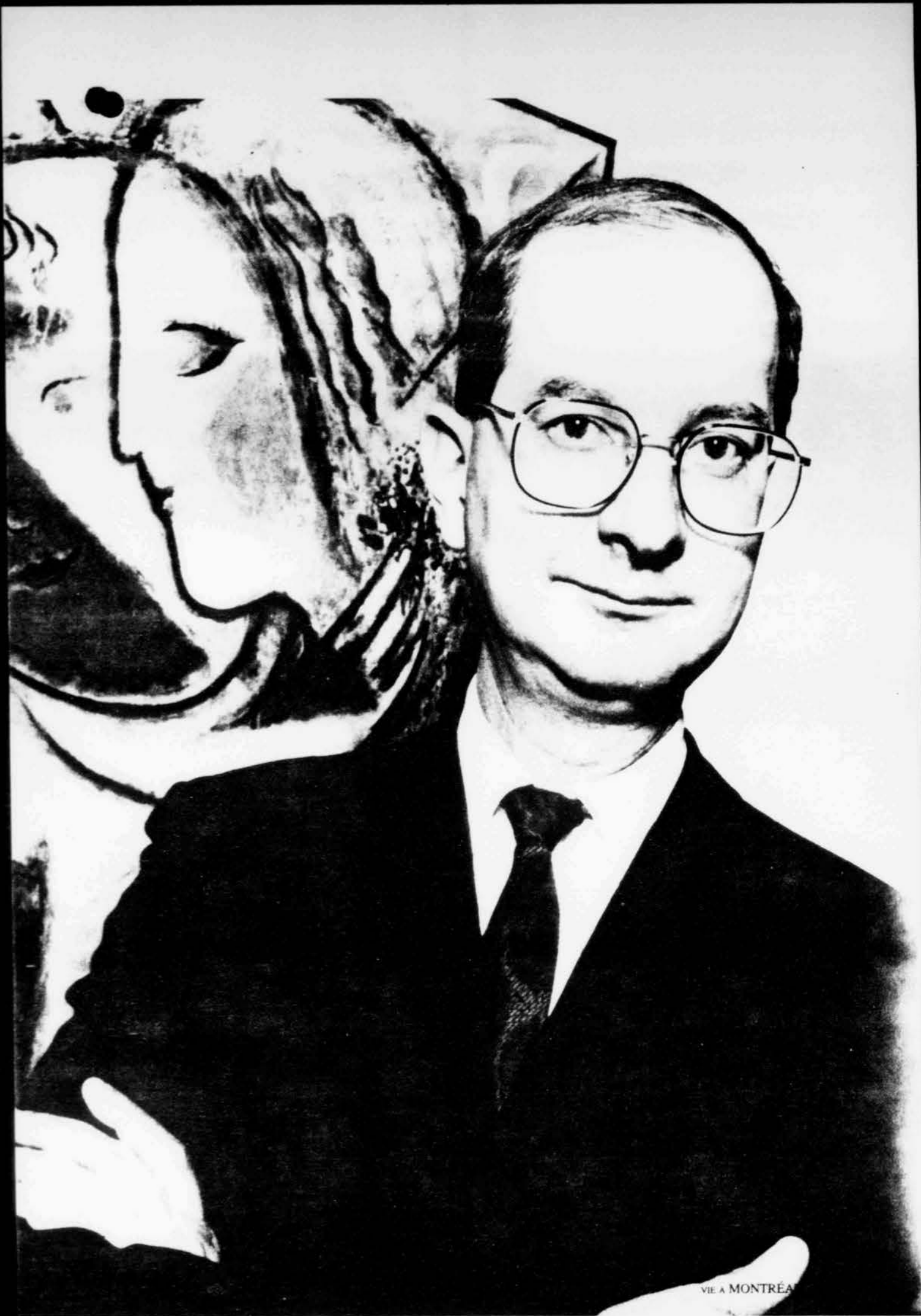
The Director of the museum, Pierre Théberge, says the new space will allow vastly improved presentations of the permanent collection

and visiting exhibitions. At present only 15 to 20% of the works are exhibited. This means that such outstanding works as the priceless collection of Roman glass - circa 0 - 20 A.D., which haven't been seen since the 1940s, will be seen again. Collections of 18th century porcelain, African, Greek, Roman and Pre-Columbian art, textiles, European furniture and metalwork, have also yet to be seen. Says Théberge: "The public will be astounded at the treasures we have!"

The new building will also allow

for some of the larger exhibits to come to town; the wonderful Degas exhibition at the National Gallery could never have been shown at the MMFA or any other museum in Montreal. Covering the entire block of Sherbrooke Street on the south side between Bishop and Crescent and half way to de Maisonneuve, the annex will be designed in an L-shape and will preserve six historic Crescent street buildings. On Bishop street, the facade is designed to integrate into the surrounding architecture. An underground corridor will connect ►

he is passionate about the role of art in all forms, and considers them essential to every individual's life



VIE À MONTRÉAL

VIE À MONTRÉAL LIVING 77

Par les soins de M. Duparc, le Musée a conclu une «acquisition temporaire» et il espère que les oeuvres demeureront à Montréal.

▷ succès continu d'un musée. Par exemple, il a rencontré le propriétaire de la Galerie Dominion, le Dr. Max Stern, à plusieurs reprises -quelque temps avant le décès de ce dernier en 1987 - alors qu'il envisageait de faire un don au Musée. Il en résulta un don de grande valeur, une des premières huiles sur panneau d'un artiste flamand anonyme. (En Hollande et en Flandres, avant le XVIe siècle, les oeuvres étaient rarement signées.)

C'est aussi par le biais de ces contacts personnels que se concluent les prêts pour le Musée. C'est ainsi qu'on a la possibilité d'admirer deux oeuvres splendides de Franz Hals, les seuls portraits qui fassent encore partie d'une collection privée dans le monde. Ces toiles ont fait partie de la collection de la maison Van Horne de 1912 jusqu'à sa démolition. Par les soins de M. Duparc, le Musée a conclu une «acquisition temporaire» et il espère que les oeuvres demeureront à Montréal.

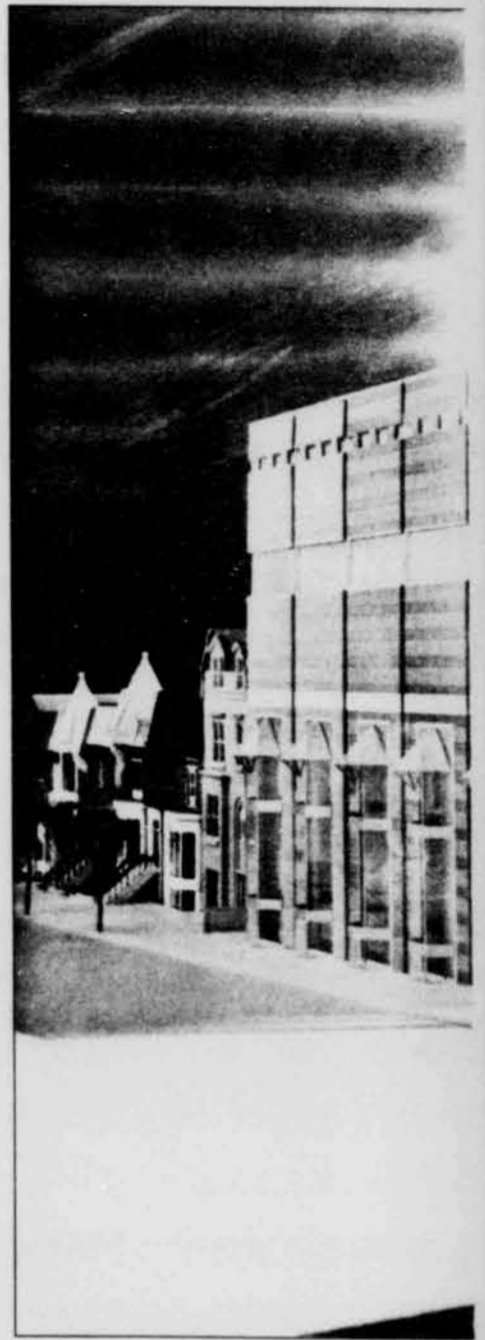
Érudit et articulé, Frederik Duparc parle le hollandais, l'anglais, l'allemand et un français acceptable, estime-t-il. C'est un passionné de toutes les formes d'art et il croit que l'art joue un rôle essentiel dans la vie de chaque individu. Dévoué aux arts visuels et, bien sûr au MBA, il est enchanté du projet d'expansion présentement en cours.

De son côté, le directeur du Musée, Pierre Théberge affirme que ces nouveaux espaces favoriseront grandement une meilleure présentation de la collection permanente et des

expositions itinérantes. En ce moment, seulement 15 à 20 pour cent de la collection du Musée peut être exposée. Cela signifie que des oeuvres remarquables comme celles de la collection de verre romain du début de l'ère chrétienne n'ont pu être montrées depuis 1940. Il en est de même pour la collection de porcelaines du XVIIIe siècle; les pièces d'art africain, grec, romain et pré-colombien; des pièces de textile, mobilier européen et oeuvres de métal. Le public n'a pas encore eu l'occasion de voir toutes ces oeuvres. «Les gens seront étonnés de découvrir tous les trésors que nous possédons», dit M. Théberge.

Le nouvel édifice permettra la venue à Montréal de certaines expositions de très grande envergure. La merveilleuse exposition des oeuvres de Degas, qui a eu lieu à la Galerie nationale, n'aurait jamais pu se tenir au MBA, ni ailleurs à Montréal. La nouvelle annexe, en forme de L, s'étendra du côté sud de la rue Sherbrooke entre les rues Bishop et Crescent. Elle comprend la préservation de six édifices historiques de la rue Crescent. La facade de la rue Bishop a été conçue de façon à s'intégrer à l'architecture existante. Enfin, le Musée et l'annexe seront reliés par un corridor souterrain.

On estime le coût de la construction à environ 64 millions \$. Les gouvernements provincial et fédéral y contribueront pour 25 millions \$ et le reste proviendra de levées de fonds privés. On prévoit que l'annexe sera prête à l'automne 1991.



Entretemps, la collection Costakis d'oeuvres russes d'avant-garde (du 17 mars au 28 mai 1989) prendra la relève de l'exposition Chagall au MBA. Puis ce sera au tour de la sensationnelle collection Tokugawa (du 23 juin au 10 septembre 1989), une collection d'oeuvres provenant des *Shoguns* japonais. Enfin, il y aura la collection Touche-Ross de gravures du XIXe siècle français (du 28 juillet au 3 sep-▷



Le modeste projet artistique qui a pris naissance en 1860 a grandement progressé

▷ tembre 1989) et des oeuvres du XIXe siècle, 1880 - 1920, provenant de collectionneurs montréalais.

Ceux qui se passionnent pour les Impressionnistes français, ou qui sont tout simplement curieux, seront enthousiasmés par la venue d'une très grande exposition prévue du 3 août au 10 octobre 1990. Il s'agit de la plus importante collection privée d'oeuvres maîtresses de ce genre au monde. Ce trésor accumulé par l'industriel et collectionneur suisse, Emil Georg Bührle, fait partie de la collection de la Fondation Bührle de Zurich. L'exposition, qui ira aussi à Washington, Tokyo et Londres, comprend des oeuvres de Manet, Degas, Renoir, Toulouse-Lautrec, Van Gogh,

Gauguin et huit toiles de Cézanne, dont un auto-portrait, un portrait de Madame Cézanne et le célèbre *Jeune homme au gilet rouge*, «le coeur et la gloire de la collection» a dit Emil Bührle.

Le modeste projet artistique qui a pris naissance en 1860 a grandement progressé. Grâce au soutien extraordinaire du public, au dévouement d'une armée de bénévoles et au talent de ses dirigeants, le Musée des beaux-arts de Montréal, avec l'ajout de 20 000 m² d'espace d'exposition, est en voie de devenir une institution de premier plan dans le monde. Les invités à la fête de cette soirée enneigée de 1912 savaient que cela se produirait ou du moins en rêvaient-ils.

▷ the old with the new.

Estimated to cost \$64 million to build, with the federal and provincial governments putting in \$25 million each and the balance coming from private fund raising, the addition is slated for completion in the fall of 1991.

In the meantime, the MMFA will follow the Chagall exhibit with the Costakis Collection of Russian Avant-Garde works (March 17 - May 28); then another sensational historic collection, Tokugawa, a collection of the Japanese Shoguns (June 23 - Sept. 10); then the Touche-Ross collection of 19th century French Prints (July 28 - Sept. 3); and Art of the 19th century, 1880-1920, from various Montreal collections.

Those impassioned by, or just curious about, French Impressionism, will be thrilled at a major exhibition slated for August 3 - October 10, 1990. It is the largest private collection of these masterworks anywhere, a treasure amassed by Swiss industrialist, Emil Georg Bührle, and part of the Bührle Foundation collection in Zurich, Switzerland. Included in this exhibition, that will also travel to Washington, Tokyo and London, are works by Manet, Degas, Renoir, Toulouse-Lautrec, Van Gogh, Gauguin, and eight canvasses by Cézanne, including a self-portrait, a portrait of Madame Cézanne, and "Boy in a Red Waistcoat", a painting Emil Bührle called "the heart and glory of the collection."

The little art project that began in 1860 has flourished. With its enormous public support, and dedicated corps of volunteers and talented directors, the MMFA is, with the addition of 20,000 square metres more display space, well on its way to becoming a leading gallery in the world. Something those revelers on the that snowy night in 1912 knew - or at least dreamed - could happen, no doubt.

CECIL BEATON. Rétrospective du grand photographe londonien, concepteur de décors, de costumes et designer de mode. Pendant près d'un demi-siècle, il immortalisa les riches, beaux et célèbres de son époque. Marlene Dietrich, Greta Garbo, la Famille royale et de nombreux autres. Jusqu'au 15 janvier au Musée des beaux-arts et au Château Dufresne. / *Retrospective of the London born photographer, stage, set, costume and fashion designer, who spent half a*





— Maria Chapdelaine

century immortalizing the wealthy
beautiful and famous of the day.
Stars like Marlene Dietrich and
Greta Garbo, the Royal Family
and many more. To Jan. 15 at the
Montreal Museum of Fine Arts and
le Château Dufresne.

À NE PAS MANQUER...

par Pascale Brénel

La couleur enchantée

Après Miró, Picasso et Borduas, le Musée des beaux-arts de Montréal ouvre ses portes, jusqu'au 26 février, aux toiles du peintre français d'origine russe Marc Chagall. Les 47 tableaux ainsi que les 110 dessins et gouaches qui composent l'exposition sont regroupés en ordre chronologique, selon les grandes étapes de la carrière de l'artiste.

Dans le cadre des activités spéciales qui entourent la présentation de l'exposition, la chorégraphe Ginette Laurin créera pour sa compagnie O'Vertigo une pièce spécialement inspirée par l'univers « chagallien » peuplé de personnages angéliques, de femmes-oiseaux et d'amoureux qui flottent entre ciel et terre.

À voir, également, au Musée des beaux-arts: une sélection de portraits du célèbre photographe britannique Cecil Beaton. Maquettes de décors et de costumes, photographies de mode et livres illustrés par Beaton sont présentés au Musée des arts déco-

ratifs. La rétrospective se poursuit jusqu'au 15 janvier.

Chagall:
une exposition
haute en
couleur.



Magazine CLIN D'OEIL
Janvier 1989

■ L'exposition de photographie en trois panneaux *Le passe composé* (Lartigue, panorama des années vingt; Ansel Adams et la nature; et Cecil Beaton) se poursuit jusqu'au dimanche 15 janvier au **Musee des Beaux-Arts de Montréal**, simultanément avec l'exposition **Marc Chagall. Les Dimanches Essp-Chagall** et jusqu'au 22 janvier, la mini-exposition **Alfred Peilan**.

Un 14^e tableau de Borduas pour le M.B.A.

La collection de peintures canadiennes du Musée des beaux-arts de Montréal s'est récemment enrichie, grâce à la générosité de deux donateurs, de trois oeuvres

des artistes Paul-Émile Borduas, John Lyman et Allan Harrison.

Un donateur anonyme a effectivement offert le *Portrait de Gabrielle Borduas* au Musée.

Ce portrait, qui est exposé dans la salle de peintures canadiennes, est une oeuvre datée de 1940 de Paul-Émile Borduas (1905-1960).

La collection du Musée compte donc maintenant quatorze tableaux de Borduas s'échelonnant entre 1940 et 1957.

Le peintre montréalais Allan Harrison, qui a enseigné à l'université Sir George Williams, à l'Université du Québec à Montréal et à l'université McGill, a légué deux oeuvres au Musée.

La première s'intitule *Roof Tops, Tunis (vers 1922)*. Il s'agit d'une oeuvre de John Lyman (1886-1967) datant de son séjour à Hammamet en Tunisie.

La seconde, intitulée *Le Louvre*, est datée de 1938 et signée Allan Harrison.



Un donateur anonyme a légué *Portrait de Gabrielle Borduas* à la collection de peintures canadiennes du Musée des beaux-arts de Montréal. L'huile sur toile (66cm par 97 cm) de Paul-Émile Borduas est datée de 1940.



The Mackay villa (left), built in 1853, was on Sherbrooke St. just east of Redpath. It was demolished in 1930 and replaced by the Church of St. Andrew and St. Paul, which stands on the site today. Robert Mackay (below) inherited the house from two uncles.



Italian-style villas were found in snowy North

THERE IS a countryside feeling to the wintry scene in the photo above, but actually, the house and its expansive grounds were found on Sherbrooke St. near the corner of Redpath.

Sherbrooke was once the showcase street for the Golden Square Mile, lined with mansions such as this one. When the photo was taken, Kildonan Hall — as the house was called — belonged to Robert Mackay, a man who had inherited money and put it to work, earning himself an even

larger fortune in banking, railways, insurance and other businesses.

The Mackay house was built in 1853 by Joseph and Edward Mackay, bachelor brothers from Scotland who left the estate to their nephew. Like the homes of many of the Square Mile inhabitants, the Mackay house was a symbol of its owners' accomplishments.

In the 19th century, Italianate villas such as this one were in vogue in Canada and the U.S. The countrified setting was no acci-

dent. Recalling the rambling Renaissance farmhouses of northern Italy, the villas alluded to a simpler, more pastoral past, offering their 19th-century owners an appealing contrast to the industrial revolution that was reshaping cities in less idyllic ways.

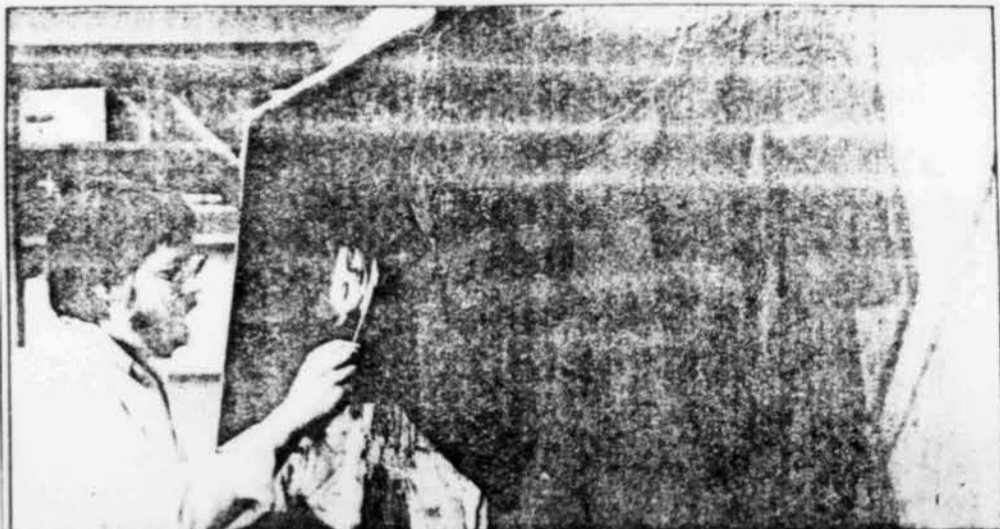
Robert Mackay kept the house until he died in 1916. In 1930 it was demolished to make way for the Church of St. Andrew and St. Paul, which still stands on the site next door to the Museum of Fine Arts.

Avec l'expo Chagall

■ L'exposition Marc Chagall, au Musée des Beaux-Arts de Montréal présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe: l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, six costumes d'opéra, des livres illustrés.

D'autre part, l'exposition de photographies se poursuit jusqu'au dimanche 15 janvier, exposition en trois panneaux, comme un triptyque, intitulée «le passe composé»: Lartigue, panorama des années vingt; Ansel Adams et la nature; et Cecil Beaton. Le Musée présente également L'œuvre photographique de Josef Albers, jusqu'au 5 mars. On peut aussi voir, au Musée, jusqu'au dimanche 22 janvier, une mini-exposition consacrée à Alfred Pellan, dont on a récemment déploré la perte.

Aujourd'hui, il y aura un atelier en français, à 13 h et 14 h 30, dans le cadre des Dimanches-Esso Chagall; à 15 h, une conférence en anglais, Staging the Self: Cecil Beaton, de David Mellor, à l'auditorium Maxwell-Cummings (entrée libre); à la même heure, à la salle d'orientation, un Concert de Noël par le Choeur de l'Orchestre de chambre de Montréal que dirigera Wanda Kaluzny. Droits d'entrée à la collection permanente.



À l'aide de coton-tiges, Rodrigue Bédard enlève petit à petit le vernis qui recouvre une peinture de Schwartz qu'il a fallu placer de côté pour mieux travailler.

Délicatement, à l'aide d'un coton-tige, Rodrigue Bédard enlève un peu de vernis sur un immense tableau de Schwartz, peintre du 19^e siècle.

RESTAURATEUR

Rodrigue Bédard, chef du Service de restauration au Musée des Beaux-Arts



MONIQUE RICHER

Le dévernissage est l'une des nombreuses facettes du travail d'un restaurateur.

Employé du Musée des Beaux-Arts de Montréal depuis 1978, Rodrigue Bédard, 42 ans, est chef du service de restauration du Musée dont les locaux sont situés à l'arrière des salles d'exposition.

Le restaurateur examine les oeuvres, les préserve, prévient leur détérioration et restaure une oeuvre endommagée.

« Avant de traiter une oeuvre, il faut la photographier et l'examiner. »

Les instruments employés vont de la lumière à la radiographie et au microscope de chirurgien en passant par les rayons ultra-violet et la lampe à infra-rouge.

Sur une imposante table de travail, quelques tableaux aux encadrements dorés attendent l'expertise du restaurateur.

L'un d'eux porte la marque visible d'une cassure.

À l'aide d'une lampe ultra-violette, M. Rodrigue montre les repeints, endroits où la peinture a été retouchée et les traces de vernis.

« Quand on enlève le vernis, l'ultra-violet nous permet aussi de savoir si l'on est rendu à la couche picturale. »

Toutes les informations relevées par le restaurateur sont inscrites dans un dossier : matériau utilisé par le peintre, détériorations s'il y en a, vernis appliqué par le peintre et le meilleur moyen de l'enlever.

« Nous avons des solvants gradués, de faibles à puissants pour ne pas entamer la couche picturale. »

Pourquoi enlever ce vernis qui rend les couleurs plus brillantes et protège la toile contre la poussière?

« Parce que la résine employée jaunit avec le temps et par la pollution. »

Là où le vernis est enlevé sur le tableau, un Plamondon, sur lequel travaille M. Bédard, la peinture a retrouvé son éclat d'origine.

Après le dévernissage, le tableau recevra une nouvelle couche de vernis.

« Si l'on a besoin de faire des repeints, on les fera sur la couche de vernis avant de vernir une deuxième fois. »

Dans cent ans, si un restaurateur estime que mon travail est inadéquat, il pourra enlever le repeint sans toucher à la couche picturale du peintre.

Le travail de restauration peut durer un mois, un an ou deux, selon la grandeur de la toile ou le degré de détérioration de l'oeuvre.

M. Bédard consacre 50 % de son temps à la conservation préventive.

« La façon de présenter les tableaux et de les entreposer - près de 94 % des oeuvres ne sont pas les salles d'exposition - permet de sauver la majorité des collections. »

« Un autre travail de prévention qui relève du service de restauration est de s'assurer que, lors de tournages par des équipes de cinéma ou de télévision, les tableaux ne sont pas mis en danger par les projecteurs ou autrement. »

Avec l'exposition Chagall, le service de restauration n'a pas chômé puisque rien n'entre ou ne sort du musée sans passer entre ses mains.

Les restaurateurs du Musée n'ont vraiment pas le temps de s'enlever.

Scientifique et... artiste

(MR) — La voie qui conduit à la restauration est étroite : seulement dix personnes par année sont acceptées à l'Université Queen de Kingston, unique endroit au Canada où se donne la maîtrise en restauration, cours d'une durée de deux ans.

Après ses études classiques, Rodrigue Bédard s'est inscrit en histoire de l'art à l'Université de Montréal où il a obtenu une maîtrise.

« Un été, à l'occasion d'un projet Perspective-Jeunesse, j'ai vu dans le grenier de l'église Notre-Dame des tableaux entreposés en mauvais état. »

« Je me suis rendu compte que nous avions des connaissances en histoire de l'art mais que nous ne savions pas comment conserver et restaurer nos oeuvres d'art. »

Accepté à l'Institut canadien de conservation à Ottawa où se donnaient alors les cours de restauration, Rodrigue Bédard a complété son cours en restauration en 1975. Trois ans après, il entrait au Musée des Beaux-Arts de Montréal.

Fait à noter : ce musée est la seule institution privée du Québec à avoir son propre laboratoire de restauration.

Un restaurateur doit avoir des connaissances dans le domaine des sciences et de l'art.

« La restauration est davantage axée sur l'aspect scientifique alors qu'anciennement les restaurateurs étaient avant tout des artistes. »

Être restaurateur demande de la patience et de la minutie. Il faut avoir le goût d'apprendre, connaître le domaine scientifique et, surtout, savoir agir avec méthode.



Avec le microscope de chirurgien, M. Bédard peut examiner de plus près une toile endommagée.

■ L'exposition de photographies en trois panneaux *Le passe composé* (Lartigue, panorama des années vingt, Ansel Adams et la nature; et Cecil Beaton) se poursuit jusqu'au dimanche 15 janvier au Musée des Beaux-Arts de Montréal, simultanément avec l'exposition Marc Chagall, *Les Dimanches Esso-Chagall* et, jusqu'au 22 janvier, la mini-exposition Alfred Pellan. Demain, le mardi 10 janvier, un film en français, *Visite à Chagall. Chagall, le peintre à la tête renversée*, sera présenté à l'auditorium Maxwell-Cummings à 13 h 30 (entrée libre); à 14 h 30, petite visite du Musée-causeries *Le nu en sculpture*, dans la salle du 20^e siècle européen (droit d'entrée à la collection permanente. Enfin, le jeudi 12 janvier, à 13 h 30, le film *Homage to Chagall* sera présentée en anglais à l'auditorium Maxwell-Cummings (entrée libre).

■ L'exposition Marc Chagall, au Musée des beaux-arts de Montréal (avenue du Musée) présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe : l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, 6 costumes d'opéra, des livres illustrés. Les visites commentées, qui viennent de recommencer, ont lieu à 9 h 45 en français.

Le Musée des beaux-arts offre aussi Les dimanches-Esso Chagall, des ateliers de peinture et de dessin pour toute la famille. On est invité à venir écouter des histoires du pays de Chagall et à laisser la magie du conte stimuler son imagination et se laisser entraîner dans la fantaisie. On peut aussi voir, au Musée, jusqu'au dimanche 22 janvier, une mini-exposition consacrée à Alfred Pellan, dont on déplorait la mort récemment.

Du 29 janvier au 22 avril,
trois œuvres du peintre pay-
sagiste français **CHARLES-
FRANÇOIS DAUBIGNY** se-
ront exposées au Musée des
beaux-arts de Montréal, dans
le cadre de la série «Au fil des
collections».

Le Service éducatif du Musée des beaux-arts de Montréal vous propose des ateliers-rencontres sur l'architecture, qui se tiendront les samedis, du 28 janvier au 25 février. Ces rencontres de deux heures (10 à 14 ans, de 13h à 15h et 15 ans et plus, de 10h à 12h) ont pour objectif de développer votre appréciation pour l'architecture. Coûts: \$40. Inscription: 285-1600, poste 136.



Chagall: 125 000e visiteur

Le Musée des beaux-arts de Montréal accueillait hier Anouk Beaudin, étudiante en psychologie à l'Université de Montréal et 125 000e visiteur de l'exposition Chagall. Pour permettre au plus grand nombre possible de voir Chagall d'ici la fin de l'exposition, le 26 février, le Musée a décidé d'ouvrir ses portes sept jours sur sept, de 10 h 00 à 19 h 00. Rappelons que l'exposition rassemble 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, six costumes d'opéra et plusieurs livres illustrés par l'artiste, offrant ainsi un véritable tour d'horizon de l'oeuvre de Chagall.

PHOTO PAUL-HENRI TALBOT, La Presse

Les trois van Gogh du Kroeller Mueller demeurent introuvables

Agence France-Presse
EDE, Pays-Bas

Un mois après le vol de trois tableaux de Vincent van Gogh du musée national Kroeller Mueller, aux Pays-Bas, les toiles du peintre néerlandais sont toujours introuvables, a reconnu hier le porte-parole des enquêteurs à Ede (est du pays).

Selon le porte-parole, M. Theo Reus, les enquêteurs estiment que les trois tableaux, *Les mangeurs de pommes de terre* (1885), *les Tournesols* (1887) et *Tisseur avec métier à tisser* (1884), ont été dérobés le 12 décembre dernier

par du « menu fretin » venant de la région. Les malfaiteurs sont très probablement d'origine néerlandaise et ont agi pour des motifs purement pécuniaires sans être télécommandés par un maniaque d'oeuvres d'art, a ajouté la même source. « Ou bien ils vont essayer de vendre les toiles ou bien ils vont les offrir (au musée) en échange d'une rançon », a dit M. Reus. Toutefois, a reconnu le porte-parole, aucun marchand d'art visité jusqu'à maintenant par la police n'a été approché par les auteurs du vol.

Les trois tableaux, estimés officiellement entre 100 et 125 millions de florins au total, ont été dérobés le soir alors que le musée

national Kroeller Mueller était fermé. Les cambrioleurs se sont introduits dans le musée, qui est situé dans un parc national de deux mille hectares, en cassant une vitre.

Selon des informations ni confirmées ni démenties du journal populaire *De Telegraaf*, un des deux gardiens de service a bien entendu l'alarme automatique du musée mais a d'abord attendu d'avoir fini sa ronde avant de prévenir la police. Cette dernière serait par ailleurs arrivée trop tard sur les lieux, les agents de permanence étant de jeunes recrues qui ne connaissaient pas bien le chemin du célèbre musée.

125,000 visiteurs

LE MUSÉE des Beaux-arts de Montréal recevait hier le 125,000 visiteur de l'exposition Chagall.

Il s'agit de Mme Anouk Beaudin, étudiante en psychologie à l'Université de Montréal, qui a été accueillie personnellement par le directeur du MBA, M. Pierre Théberge. Elle a reçu plusieurs cadeaux dont le catalogue de l'exposition, une affiche, un pull de coton ouaté, un *Passeport 89* donnant accès gratuitement aux quatre expositions de 1989 ainsi qu'un certificat-cadeau d'une valeur de \$ 100 pour la Boutique du musée.

Toujours Chagall

■ L'exposition qui fait courir les foules, l'exposition **Marc Chagall** au Musée des

Beaux-Arts de Montréal (1379 ouest, rue Sherbrooke), se poursuit jusqu'au 26 janvier. Pour vous aider à mieux connaître ce peintre français étonnant, le Musée vous offre un **Audioguide Chagall** (\$ 3,50 en sus du prix du billet) et des **Visites commentées Chagall** (à 9 h 30 en anglais et 9 h 45 en français les dimanches et mercredis), au coût de \$ 3,50 en sus du prix du billet. Les dimanches, à 13 h et 14 h 30, droits d'entrée à l'exposition.

Le Musée présente aussi une exposition de photographies « L'œuvre photographique de Josef Albers », qui se poursuivra jusqu'au 5 mars, ainsi qu'une mini-exposition, « Hommage à Alfred Pellan », jusqu'au 22 janvier. L'exposition de photographies Cecil Beaton prend fin aujourd'hui.

Les films Chagall (Visite à Chagall, Chagall, le peintre à la tête renversée - à l'Auditorium Maxwell Cummings (entrée libre) seront de nouveau présentés le mardi 18 janvier, à 13 h 30, de même que la Petite visite: Musée-causeries... Le Nu en sculpture dans la Salle du 20^e siècle européen (droits d'entrée à la collection permanente), à 14 h 30. Le mercredi 18 janvier, le Musée présentera, à 20 h, à la Salle Marie-Gérin-Lajoie de l'Université du Québec à Montréal, un Spectacle de nouvelle danse: Chagall — O Vertigo Danse. Frais de \$ 15 (\$ 12). Renseignements: 285-1600.

Chagall même le lundi

(PC) — Devant l'intérêt du public, le Musée des beaux-arts de Montréal va ouvrir sept jours par semaine jusqu'à la fin de l'exposition Chagall, le 26 février. Normalement, les musées ferment toujours le lundi.

Ouverte le 28 octobre, l'exposition consacrée au grand peintre Marc Chagall a reçu mercredi son 125,000^e visiteur, une étudiante en psychologie, précise le musée dans un communiqué.

EXPOSITIONS

■ L'exposition qui fait courir les foules, l'exposition **Marc Chagall** au Musée des Beaux-Arts de Montréal (1379 ouest, rue Sherbrooke), se poursuit jusqu'au 26 janvier prochain. Pour vous aider à mieux connaître ce peintre français étonnant, le Musée vous offre un **Audioguide Chagall** (\$3,50 en sus du prix d'entrée) et des **Visites commentées Chagall** (à 9 h 30 en anglais et 9 h 45 en français les dimanches et mercredis), au coût de \$3,50 en sus du prix du billet.

Le Musée présente aussi une exposition de photographies « **L'oeuvre photographique de Josef Albers** », qui se poursuivra jusqu'au 5 mars, ainsi qu'une mini-exposition, « **Hommage à Alfred Pelian** », jusqu'au 22 janvier.

Les films **Chagall** (« **Visite à Chagall**, **Chagall, le peintre à la tête renversée** » à l'Auditorium Maxwell Cummings (entrée libre) seront de nouveau présentés le mardi 18 janvier, à 13 h 30, de même que la **Petite visite: Musée-causeries...Le Nu en sculpture dans la Salle du 20e siècle européen** (droits d'entrée à la collection permanente), à 14 h 30. Le mercredi 18 janvier, le Musée présentera, à 20 heures, à la Salle Marie-Gérin-Lajoie de l'Université du Québec à Montréal, un **Spectacle de nouvelle danse: Chagall-O Vertigo Danse**. Frais de \$15 (\$12). Renseignements: 285-1600.



PHOTO PC

Hommage à Chagall

Les danseurs Nathalie Morin et Alain Gaumond dans une séquence du spectacle «Chagall» que présente la troupe O Vertigo, à la salle Gerin-Lajoie de l'UQAM, mercredi, jeudi et vendredi. Mise en scène de Ginette Laurin.

**Popularité grandissante
des visites commentées**

Les visites commentées du MUSÉE des BEAUX-ARTS de MONTREAL ont pour objectif de faire mieux connaître les trésors de la collection permanente du Musée ou les oeuvres figurant dans les expositions temporaires. Ces visites se déroulent tous les mardis, à compter de 14h30. Il suffit de se rendre à l'accueil du Musée. Rens.: 285-1600, poste 135.

6 07289
R 3211 2
(1989)

Le Musée des beaux-arts de Montréal vient de s'enrichir d'une nouvelle coordonnatrice aux Événements spéciaux avec la nomination de **MAUREEN BRUNELLE** à ce poste. Ses fonctions incluent, entre autres, la coordination des «Réceptions du Musée» accessibles à tous: citoyens ou groupes organisés.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Au-
ditorium Maxwell-Cummings: Conférence: Venice,
myth and reality, prononcée en anglais par Jennifer
Dickson, le 22 janv. à 11h. — Présentation de films
sur Chagall: • Visite à Chagall • à 13h.30 — • Hom-
mage to Chagall • à 15h.30, les 22-29 janv. — Salle
Lismer: Dimanche Esso Chagall: Si le pays de Cha-
gall m'était conté, 13h. et 14h.30

Le Devoir, vendredi 20 janvier 1989

■ L'exposition Marc Chagall, au Musée des beaux-arts de Montréal présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe : l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, 6 costumes d'opéra, des livres illustrés. Jusqu'au 26 février, le Musée restera exceptionnellement ouvert sept jours par semaine.

Le Musée offre aussi Les dimanches-Esso Chagall, des ateliers de peinture et de dessin pour toute la famille. On est invité à venir écouter des histoires du pays de Chagall et à laisser la magie du conte stimuler son imagination et se laisser entraîner dans la fantaisie.

On peut aussi voir, au Musée, jusqu'au dimanche 22 janvier, une mini-exposition consacrée à Alfred Pellan, dont on a récemment déploré la perte.

Le calendrier des activités du Musée, au cours des prochains jours, prévoit demain, samedi 21 janvier, à 20 h, « Chagall — O Vertigo Danse », spectacle de nouvelle danse à la salle Marie-Gérin-Lajoie de l'Université du Québec (l'entrée coûte \$ 15 et \$ 12); le dimanche 22 janvier, à 11 h, une conférence intitulée « Venice: Myth and Reality » est donnée en anglais par Jennifer Dickson à l'auditorium Maxwell-Cummings du Musée; dans l'après-midi, il y a naturellement les dimanches-Esso (voir plus haut), mais aussi, à 13 h 30, la projection du film « Visite à Chagall, Chagall le peintre à la tête renversée », à la salle Maxwell-Cummings (entrée gratuite); à 15 h 30, on projette au même endroit le film en anglais « Homage to Chagall »; dans la soirée, à 20 h, reprise du spectacle de nouvelle danse mentionné plus haut; le mardi 24 janvier, Musée-cause-rie intitulée « Le nu en sculpture dans la salle du vingtième siècle européen » (il suffit de payer le droit d'entrée à la collection permanente); à 15 h 30, projection du film « Visite à Chagall, Chagall, le peintre à la tête renversée »; le jeudi 26 janvier, à 13 h 30, reprise du film en anglais « Homage to Chagall ».

Sept jours sur sept

■ L'exposition Marc Chagall, au Musée des beaux-arts de Montréal présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe : l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, six costumes d'opéra, des livres illustrés. Jusqu'au 26 février, le Musée restera exceptionnellement ouvert sept jours sur sept.

Le Musée offre aussi Les dimanches-Esso Chagall, des ateliers de peinture et de dessin pour toute la famille. On est invité à venir écouter des histoires du pays de Chagall et à laisser la magie du conte stimuler son imagination et se laisser entraîner dans la fantaisie.

On peut aussi voir, au Musée, jusqu'au dimanche 22 janvier, une mini-exposition consacrée à Alfred Pellan, dont on a récemment déploré la perte.

Le calendrier des activités du Musée, au cours des prochains jours, prévoit le dimanche 22 janvier, à 11 h, une conférence intitulée « Venice: Myth and Reality » est donnée en anglais par Jennifer Dickson à l'auditorium Maxwell-Cummings du Musée; dans l'après-midi, il y a naturellement les dimanches-Esso (voir plus haut), mais aussi, à 13 h 30, la projection du film « Visite à Chagall. Chagall le peintre à la tête renversée », à la salle Maxwell-Cummings (entrée gratuite); à 15 h 30, on projette au même endroit le film en anglais « Homage to Chagall »; dans la soirée, à 20 h, reprise du spectacle de nouvelle danse mentionné plus haut; le mardi 24 janvier, Musée-causerie intitulée « Le nu en sculpture dans la salle du vingtième siècle européen » (il suffit de payer le droit d'entrée à la collection permanente); à 15 h 30, projection du film « Visite à Chagall. Chagall, le peintre à la tête renversée »; le

jeudi 26 janvier, à 13 h 30, reprise du film en anglais « Homage to Chagall ».

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Ouest Sherbrooke, Montréal— Auditorium Maxwell-Cummings: Films sur Chagall, le 31 janv. à 15h.30, le 26 janv. « Hommage to Chagall » en anglais, à 13h.30

■ L'exposition Marc Chagall, au Musée des beaux-arts de Montréal présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe : l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, 6 costumes d'opéra, des livres illustrés. Jusqu'au 26 février, le Musée restera exceptionnellement ouvert sept jours par semaine.

Le Musée offre aussi Les dimanches-Esso Chagall, des ateliers de peinture et de dessin pour toute la famille. On est invité à venir écouter des histoires du pays de Chagall et à laisser la magie du conte stimuler son imagination et se laisser entraîner dans la fantaisie.

Parmi les autres expositions, on note « Témoins de la tradition : l'art d'Afrique » et « L'œuvre photographique de Josef Albers », les deux jusqu'au dimanche 5 mars. Du dimanche 29 janvier jusqu'au dimanche 2 avril, « Daubigny et le naturalisme », s'inscrit dans la série des expositions didactiques au fil des collections du Musée.

On note aussi, au calendrier des activités du Musée au cours des prochains jours, une conférence sur « L'Égypte, quarante siècles de sculptures », par Jean-Claude Planchard, le dimanche 29 janvier, à 11 h, et les films déjà annoncés sur Chagall, qui accompagnent la principale exposition en cours.

Chagall... et plus

■ L'exposition Marc Chagall, au Musée des beaux-arts de Montréal présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe: l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, six costumes d'opéra, des livres illustrés. Jusqu'au 26 février, le Musée restera exceptionnellement ouvert sept jours par semaine.

Le Musée offre aussi Les dimanches-Esso Chagall, des ateliers de peinture et de dessin pour toute la famille. On est invité à venir écouter des histoires du pays de Chagall et à laisser la magie du conte stimuler son imagination et se laisser entraîner dans la fantaisie.

Parmi les autres expositions, on note «Témoins de la tradition: l'art d'Afrique» et «L'oeuvre photographique de Josef Albers», les deux jusqu'au dimanche 5 mars. Du dimanche 29 janvier jusqu'au dimanche 2 avril, «Daubigny et le naturalisme», s'inscrit dans la série des expositions didactiques au fil des collections du Musée.

On note aussi, au calendrier des activités du Musée au cours des prochains jours, une conférence sur «L'Égypte, quarante siècles de sculptures», par Jean-Claude Planchard, le dimanche 29 janvier, à 11 h, et les films déjà annoncés sur Chagall, qui accompagnent la principale exposition en cours.

Le mardi 31 janvier, dans la série des Musée-causeries, il sera question du «Nu en sculpture dans la Salle du vingtième siècle européen».

L'art africain au Musée des beaux-arts

Presse Canadienne

■ Quelque 25 objets d'art de l'Afrique noire viennent d'obtenir 15 mois de «liberté» et de visibilité à travers le Canada.

Masques, sceptres, couteaux, broderies, coupes ont quitté en fin de semaine la pénombre des réserves de deux institutions montréalaises, le Musée des beaux-arts et le Musée Redpath, pour être exposés au MBA.

Vu le manque chronique d'espace au musée de la rue Sherbrooke, ces pièces n'étaient pas sorties depuis au moins cinq ans, souligne le directeur, Pierre Theberge. Quant au musée Redpath, dépendant de l'université McGill, il peut faire voir une partie de ses collections mais seulement aux heures de bureau, en semaine.

Après Montréal, le 17 mars, l'exposition s'installera pour un mois au Musée du Bas Saint-Laurent, à Rivière-du-Loup. Puis, d'ici à avril 1990, elle ira dans quatre villes de l'Ontario ainsi qu'à Campbellton, Nouveau-Brunswick.

Chacune dans sa vitrine de verre, ces pièces sont représentatives des rites et traditions de peuples comme les Bakota, Baoulé, Bapendé ou Bakuba, habitant (ou ayant habité) des territoires correspondant aujourd'hui au Mali, au Zaïre, au Congo, au Nigeria, au Cameroun ou au Bénin.



Sculpture sur bois, du Mali.

La plus colorée est cette grande gourde, étonnant assemblage de fils, tissus, perles et autres matériaux, don au MBA de la Société de Jésus (jésuites).

Un musée pas facile d'accès

Monsieur Pierre Théberge,
directeur du Musée des
beaux-arts de Montréal

■ Le 17 janvier, je réservais
260 billets pour visiter l'exposition
Chagall avec mes élèves de
secondaire.

Après avoir passé une journée
entière à planifier auprès
des professeurs, de la direction
de l'école et du responsable à la
vie étudiante, toute l'organisa-
tion pour les 7 et 14 février, je
me fais alors dire par votre ser-
vice d'admission que nous de-
vons fournir un surveillant par
groupe de quinze élèves...

Vous devez sans doute sa-
voir, monsieur Théberge, que
l'école publique est soumise à
des normes gouvernementales
de trente-trois élèves par grou-
pe. De plus, j'ai été surpris
d'apprendre que le musée ne
dennait pas de billets de faveur
pour les professeurs accompa-
gnateurs!

Il serait grand temps que
vous revisiez vos politiques
afin de permettre à nos étu-
diants et étudiantes du Québec
de visiter un grand musée pen-
dant leur séjour au cours se-
condaire.

Yvon BOUTIN
Équivalente Émile-Logault
Saint-Laurent

■ L'exposition Marc Chagall, au Musée d'arts de Montréal, 1379 ouest, r. Sherbrooke, présente, jusqu'au dimanche 3 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe : l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 4 tableaux, 110 dessins et gouaches, 6 costumes d'opéra, des livres illustrés. Jusqu'au 3 février, le Musée restera exceptionnellement ouvert sept jours par semaine.

Le Musée offre aussi Les dimanches-Esc Chagall, des ateliers de peinture et de dessin pour toute la famille. On est invité à venir écouter des histoires du pays de Chagall et à laisser la magie du conte stimuler son imagination et se laisser entraîner dans la fantaisie.

Les dimanches 5, 12 et 19 mars, de 13 h à 15 h, « Viens visiter mon Musée! » est un atelier très spécial où des jeunes se familiariseront avec le Musée pour ensuite faire partager leurs découvertes en offrant une visite commentée à leurs parents et leurs grands-parents. Des animateurs seront affectés à cette activité, dans la salle éducative Lismer. On peut venir sans réservation, mais on doit s'inscrire sur place : des laissez-passer sont disponibles à l'accueil une heure avant l'événement. Le nombre des participants est limité : on doit payer le droit d'entrée aux collections permanentes. (Renseignements : 285-1600, poste 136.)

Parmi les autres expositions, on note « Témoins de la tradition : l'art d'Afrique » et « L'œuvre photographique de Josef Albers », les deux jusqu'au dimanche 5 mars. Jusqu'au dimanche 2 avril, « Daubigny et le naturalisme », s'inscrit dans la série des expositions didactiques au fil des collections du Musée. À la Galerie d'art du Musée, ce que l'on vend et loue est placé en février sous le signe d'Eros.

Parmi les activités spéciales du Musée, on note au cours des prochains jours, le mardi 7 mars, à 14 h 30, une Musée-causerie intitulée « Le théâtre dans les peintures à l'époque de la Renaissance ». On n'a pas à réserver une place : il suffit de payer le droit d'entrée aux collections permanentes du Musée.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600) — Exposition
Marc Chagall du 28 oct. au 26 fév. — L'œuvre photo-
graphique de Josef Albers, jusqu'au 5 mars — Té-
moins de la tradition: l'Art d'Afrique, jusqu'au 5
mars — Exposition didactique: Au fil des collections:
Daubigny et le naturalisme, du 29 janv. au 2 avril, ou-
vert tous les jours de 10h. à 19h. jusqu'au 26 fév.

Le Devoir, samedi 4 février 1989

Chagall, sept jours

■ L'exposition Marc Chagall, au Musée des beaux-arts de Montréal, 1379 ouest, rue Sherbrooke, présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe: l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, six costumes d'opéra, des livres illustrés. Jusqu'au 26 février, le Musée restera exceptionnellement ouvert sept jours par semaine.



These are truly the people who make the Montreal Symphony Orchestra and the Montreal Museum of Fine Arts what they are — Montreal treasures. Without the tireless work performed day in and day out by these volunteers, both organizations would be unable to offer the superior shows and exhibitions that they do. They seek no credit as they go about their tasks behind the scenes. Yet, their work is so necessary. They ensure the world-class quality we have become accustomed to at the Museum and the MSO.

Rita Finestone and Monique Castonguay are co-presidents of the Museum volunteers. Lucette Turmel and Judith Sura act in the same capacity with the Montreal Symphony Orchestra volunteers. We owe them a debt of gratitude. Their teams are a tremendous ensemble of dedicated people.

Recently the Museum Volunteer Committee celebrated the 40th anniversary of its foundation. Initially there were 50 volunteers. Today more than 300 individuals give of their time, talent and energy. And what better way to celebrate an anniversary than by having fellow volunteers drop by. As usually happens at happy times, a photographer was on hand to record the smiling faces.

In the front row left are Rita Finestone, Lucette Turmel, Judith Sura, Monique Castonguay and Joan Wilson. Behind them from left to right are Pauline MacKinnon, Susan Curry, Pierre Theberge, Pierre Belique, Mirella Biagiotti, Marjorie Bronfman, Louise Lutfy, Jocelyne McCurdy, Liane Taran, Anne-Marie Savard, Gisele Iarrera and Cookie Rosy.

S. D. P. 2-9
(0045)

Le Musée des beaux-arts de Montréal a récemment servi de toile de fond au lancement de la Loi sur la qualité de l'environnement, texte annoté. C'est un ouvrage de M^e Michel Yergeau, du cabinet Lavery, O'Brien.

Le Musée des beaux-arts de Montréal a récemment servi de toile de fond au lancement de la *Loi sur la qualité de l'environnement, texte annoté*. C'est un ouvrage de M^e Michel Yergeau, du cabinet Lavery, O'Brien.



■ L'exposition Marc Chagall, au Musée des beaux-arts de Montréal, 1379 ouest, rue Sherbrooke, présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe : l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, 6 costumes d'opéra, des livres illustrés. Jusqu'au 26 février, le Musée restera exceptionnellement ouvert sept jours par semaine.

Le Musée offre aussi Les dimanches-Esso Chagall, des ateliers de peinture et de dessin pour toute la famille. On est invité à venir écouter des histoires du pays de Chagall et à laisser la magie du conte stimuler son imagination et se laisser entraîner dans la fantaisie.

Dans la salle éducative Lismer (du nom d'un des pionniers de l'enseignement des arts au Canada), le Musée présente, jusqu'au dimanche 5 mars, une exposition réalisée par des élèves de la CECM intitulée « Chagall vu par les jeunes de la CECM ». Cet exercice a été réalisé à la suite d'une visite à l'exposition Marc Chagall. On peut la voir en payant les droits d'entrée à l'exposition Chagall (\$7 pour les adultes, \$3 pour les étudiants et les personnes âgées et \$1 pour les enfants de moins de 12 ans).

Au calendrier des événements spéciaux, au Musée, on note, le samedi 11 février, à 20 h, un spectacle de Danses classiques de l'Inde à l'auditorium Maxwell-Cummings. L'entrée coûte \$10, \$8 et \$6.

Les dimanches 5, 12 et 19 mars, de 13 h à 15 h, « Viens visiter mon Musée! » est un atelier très spécial où des jeunes se familiarisent avec le Musée pour ensuite faire partager leurs découvertes en offrant une visite commentée à leurs parents et leurs grands-parents. Des animateurs seront affectés à cette activité, dans la salle éducative Lismer. On peut venir sans réservation, mais on doit s'inscrire sur place : des laissez-passer sont disponibles à l'accueil une heure avant l'événement. Le nombre des participants est limité ; on doit payer le droit d'entrée aux collections permanentes. (Renseignements : 285-1600, poste 136.)

Parmi les autres expositions on note : « Le moins de la tradition : l'art d'Afrique » et « L'œuvre photographique de Josef Albers », les deux jusqu'au dimanche 5 mars. Jusqu'au

dimanche 2 avril, « Daubigny et le naturalisme » s'inscrit dans la série des expositions didactiques au fil des collections du Musée. À la Galerie d'art du Musée, ce que l'on vend et loue est placé en février sous le signe d'Eros.

Au calendrier des activités spéciales du Musée, on note, au cours des prochains jours, le mardi 14 février, à 14 h 30, une Musée-causerie intitulée « Le théâtre dans les peintures à l'époque de la Renaissance ». On n'a pas à réserver une place : il suffit de payer le droit d'entrée à la collection permanente du Musée.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600)— Exposition
Marc Chagall du 28 oct. au 26 fév.— L'œuvre photo-
graphique de Josef Albers, jusqu'au 5 mars.— Té-
moins de la tradition: l'Art d'Afrique, jusqu'au 5
mars.— Exposition didactique: Au fil des collections:
Daubigny et le naturalisme, du 29 janv. au 2 avril, ou-
vert tous les jours de 10h. à 19h. jusqu'au 26 fév.—
Galerie d'art Vente et Location: exposition Eros, du
13 au 26 fév.

Le Devoir, samedi 11 février 1989

Chagall, toujours

■ L'exposition Marc Chagall, au Musée des beaux-arts de Montréal, 1379 ouest, rue Sherbrooke, présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe: l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, six costumes d'opéra, des livres illustrés. Jusqu'au 26 février, le Musée restera exceptionnellement ouvert sept jours sur sept.

Le Musée offre aussi Les dimanches-Esso Chagall, des ateliers de peinture et de dessin pour toute la famille. On est invité à venir écouter des histoires du pays de Chagall et à laisser la magie du conte stimuler son imagination et se laisser entraîner dans la fantaisie.

Dans la salle éducative Lismer (du nom d'un des pionniers de l'enseignement des arts au Canada), le Musée présente, jusqu'au dimanche 5 mars, une exposition réalisée par des élèves de la CECM intitulée «Chagall vu par les jeunes de la CECM». Cet exercice a été réalisé à la suite d'une visite à l'exposition Marc Chagall. On peut la voir en payant les droits d'entrée à l'exposition Chagall (\$7 pour les adultes, \$3 pour les étudiants et les personnes âgées et \$1 pour les enfants de moins de 12 ans).

Les dimanches 5, 12 et 19 mars, de 13 h à 15 h, «Viens visiter mon Musée!» est un atelier très spécial où des jeunes se familiariseront avec le Musée pour ensuite faire partager leurs découvertes en offrant une visite commentée à leurs parents et leurs grands-parents. Des animateurs seront affectés à cette activité, dans la salle éducative Lismer. On peut venir sans réservation, mais on doit s'inscrire sur place: des laissez-passer sont disponibles à l'accueil une heure avant l'événement. Le nombre des participants est limité; on doit payer le droit d'entrée aux collections permanentes. (Renseignements: 285-1600, poste 136.)

Parmi les autres expositions, on note «Témoins de la tradition: l'art d'Afrique» et «L'oeuvre photographique de Josef Albers», les deux jusqu'au dimanche 5 mars. Jusqu'au dimanche 2 avril, «Daubigny et le naturalisme», s'inscrit dans la série des expositions didactiques au fil des collections du Musée. A la Galerie d'art du Musée, ce que l'on vend et loue est placé en février sous le signe d'Eros.

Au calendrier des activités spéciales du Musée, on note, au cours des prochains jours, le mardi 14 février, à 14 h 30, une Musée-causerie intitulée «Le théâtre dans les peintures à l'époque de la Renaissance». On n'a pas à réserver une place; il suffit de payer le droit d'entrée à la collection permanente du Musée.



Devant l'engouement des enfants pour Chagall, le Musée des beaux-arts a cédé une petite salle à la « relève » et présente, jusqu'au 26 février, une exposition de dessins d'enfants des écoles

de la C.E.C.M. Patrick Gougeon, dix ans, de l'école Saint-Justin, visite ici l'exposition.

PHOTO ROBERT MAILLOUX, La Presse

L'influence de Chagall sur les enfants...

JOCELYNE LEPAGE

■ L'exposition Chagall, qui se termine le 26 février, aura établi deux records au moins. Celui de la plus grosse journée de l'histoire du Musée, dimanche dernier, quand plus de 4 300 personnes ont envahi la vénérable institution. Le deuxième record : plus de 25 000 enfants ont vu l'exposition en compagnie de leurs professeurs. On ne compte pas ici les enfants venus avec leurs parents. Tellement d'enfants que certains adultes se sont plaints, mais disons que cette plainte fait presque chaud au cœur des responsables du Service éducatif.

Devant l'engouement des enfants (et des instituteurs) pour Chagall, le Musée a accepté de céder une petite salle à la « relève » et présente, jusqu'au 26 février, une exposition de dessins d'enfants des écoles de la C.E.C.M., région est de Montréal. C'est une première au Musée cette collaboration avec la C.E.C.M.

Ce sont des enseignants et des élèves de cinq écoles primaires — Guillaume-Couture, Notre-Dame-de-l'Assomption, Notre-Dame-des-Victoires, Saint-Fabien, Saint-Justin — et deux écoles secondaires — Marguerite-de-Lajemmerais et Marie-Médiatrice — qui ont monté eux-mêmes cette exposition. Les travaux, choisis parmi les meilleurs, ont été réalisés à l'école, après une visite de l'exposition pour laquelle le Musée avait élaboré tout un « kit » pédagogique. Ils représentent différents médiums : le pastel, le crayon feutre, le collage, la gouache et même un décor et des costumes pour un spectacle de danse. Sans oublier quelques poèmes.

Les enfants aiment l'amour

Ce que les enfants ont retenu de Chagall : les couleurs bleu, jaune, rouge, bien sûr, les personnages qui flottent, les musiciens, les

animaux, les petites maisons et surtout, surtout, les amoureux enlacés. Les enfants aiment l'amour. Mais il y a plus. Il y a la manière de raconter en images et de s'inspirer de ses rêves. Personne n'a copié. Les enfants ont puisé à même leurs expériences et les adolescents ont fait appel à leurs préoccupations personnelles, pour créer des univers enchantés chez les petits, dramatiques et inquiets chez les plus vieux.

Et même pour le décor et les costumes, qui serviront « pour vrai » dans un spectacle de danse sur la musique de Saint-Saëns. *Le Carnaval des animaux*, l'idée qu'on a empruntée à Chagall, c'est le droit de se faire aller l'imagination.

L'exposition, charmante et touchante, donne une très bonne idée des retombées éducatives d'un musée et de l'importance

des bonnes relations entre le musée et les écoles montrealaises.

Par ailleurs, l'exposition Chagall remporte un tel succès auprès du public montrealais que le Musée a déjà dépassé son objectif de 160 000 pour atteindre près de 195 000 lundi dernier. Un succès qui, compte tenu de la durée de l'exposition (trois mois) équivaut à celle de Vinci (400 000 visiteurs en six mois).

CHAGALL ET LES ENFANTS



L'exposition Chagall a connu un succès extraordinaire auprès de quelque 25 000 enfants qui ont pu admirer les oeuvres du grand peintre en compagnie de leurs professeurs. Ce qu'ils ont surtout retenu de Chagall, ce sont évidemment les couleurs — le bleu, le jaune, le rouge — les personnages qui flottent, les animaux, les petites maisons, mais surtout, semble-t-il, les amoureux enlacés. Devant cet

engouement, le Musée présentera, jusqu'au 26 février, une exposition de dessins d'enfants de cinq écoles primaires de la CÉCM, inspirés des oeuvres de Chagall, où les enfants ont créé leur propre univers enchanté. On voit ici l'une des admiratrices du peintre, Nathalie Maisonneuve, 16 ans, élève du Secondaire IV à l'école Marguerite-de-Lajemmerais. Page C 9

PHOTO ROBERT MAILLOUX. La Presse



Le Chagall des jeunes

Les élèves de la Commission des écoles catholiques de Montréal sont devenus hier les premiers à exposer au Musée des Beaux-Arts de Montréal. La direction du musée et celle de la CÉCM avaient d'ailleurs invité plusieurs personnes au vernissage d'une exposition signée par eux et intitulée «Chagall vu par les jeunes de la CÉCM». Elle regroupe des travaux et dessins réalisés dans cinq écoles primaires et deux écoles secondaires de l'est de Montréal, à la suite d'une visite de l'exposition Marc Chagall. L'exposition se tient du 14 au 26 février dans la salle éducative Lismer, du nom d'un des pionniers en enseignement des arts au Canada. La responsable du service éducatif du musée, Ginette Cloutier, a indiqué qu'il s'agissait d'un événement des plus significatifs puisqu'au terme des travaux d'agrandissement, le Musée des beaux-arts de Montréal abritera quatre salles éducatives.

■ L'exposition Marc Chagall, au Musée des beaux-arts de Montréal, 1379 ouest, rue Sherbrooke, présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe: l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, 6 costumes d'opéra, des livres illustrés. Jusqu'au 26 février, le Musée restera exceptionnellement ouvert sept jours par semaine.

Parmi les autres expositions, on note « Témoins de la tradition: l'art d'Afrique » et « L'œuvre photographique de Josef Albers », les deux jusqu'au dimanche 5 mars. Jusqu'au dimanche 2 avril, « Daubigny et le naturalisme », s'inscrit dans la série des expositions didactiques au fil des collections du Musée. À la Galerie d'art du Musée, ce que l'on vend et loue est placé en février sous le signe d'Eros.

Le Musée offre aussi Les dimanches-Esso Chagall, des ateliers de peinture et de dessin pour toute la famille. On est invité à venir écouter des histoires du pays de Chagall et à laisser la magie du conte stimuler son imagination et se laisser entraîner dans la fantasia.

Dans la salle éducative Lismer (du nom d'un des pionniers de l'enseignement des arts au Canada), le Musée présente, jusqu'au dimanche 5 mars, une exposition réalisée par des élèves de la CECM intitulée « Chagall vu par les jeunes de la CECM ». Cet exercice a été réalisé à la suite d'une visite à l'exposition Marc Chagall. On peut la voir en payant les droits d'entrée à l'exposition Chagall (\$7 pour les adultes, \$3 pour les étudiants et les personnes âgées et \$1 pour les enfants de moins de 12 ans).

Au calendrier des activités spéciales du Musée, on note, ces jours-ci, la visite commentée de l'exposition Chagall, le dimanche 19 février et le mercredi 22, à 9 h 45 (droits d'entrée à l'exposition plus \$3,50 par personne). Le mardi 21 février, à 14 h 30, Musée-causerie propose « Le théâtre dans les peintures à l'époque de la Renaissance » (on peut y venir sans réservation; il suffit d'acquitter les droits d'entrée à la collection permanente).

Au MBA

■ L'exposition Marc Chagall, au Musée des beaux-arts de Montréal, 1379 ouest, rue Sherbrooke, présente, jusqu'au dimanche 26 février, tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe: l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, 6 costumes d'opéra, des livres illustrés. Jusqu'au 26 février, le Musée restera exceptionnellement ouvert sept jours par semaine.

Parmi les autres expositions, on note «Témoins de la tradition: l'art d'Afrique» et «L'oeuvre photographique de Josef Albers», les deux jusqu'au dimanche 5 mars. Jusqu'au dimanche 2 avril, «Daubigny et le naturalisme», s'inscrit dans la série des expositions didactiques au fil des collections du Musée. A la Galerie d'art du Musée, ce que l'on vend et loue est placé en février sous le signe d'Eros.

Le Musée offre aussi Les dimanches-Esso Chagall, des ateliers de peinture et de dessin pour toute la famille. On est invité à venir écouter des histoires du pays de Chagall et à laisser la magie du conte stimuler son imagination et se laisser entraîner dans la fantaisie.

Dans la salle éducative Lismer (du nom d'un des pionniers de l'enseignement des arts au Canada), le Musée présente, jusqu'au dimanche 5 mars, une exposition réalisée par des élèves de la CECM intitulée «Chagall vu par les jeunes de la CECM». Cet exercice a été réalisé à la suite d'une visite à l'exposition Marc Chagall. On peut la voir en payant les droits d'entrée à l'exposition Chagall (\$7 pour les adultes, \$3 pour les étudiants et les personnes âgées et \$1 pour les enfants de moins de 12 ans).

Au calendrier des activités spéciales du Musée, on note, ces jours-ci, la visite commentée de l'exposition Chagall, le dimanche 19 février et le mercredi 22, à 9 h 45 (droits d'entrée à l'exposition plus \$3,50 par personne). Le mardi 21 février, à 14 h 30, Musée-causerie propose «Le théâtre dans les peintures à l'époque de la Renaissance» (on peut y venir sans réservation; il suffit d'acquitter les droits d'entrée à la collection permanente).



Dernière semaine pour Chagall

PHOTO MUSÉE DES BEAUX-ARTS

IL RESTE exactement six jours pour visiter la très intéressante exposition Chagall au Musée des Beaux-Arts de Montréal. Plus de 200,000 visiteurs se sont déjà déplacés pour admirer les 47 toiles et 110 dessins et gouaches

accrochés aux murs du Musée, qui est ouvert pour l'occasion de 10 h à 19 h tous les jours. Espérons que les responsables de l'institution sauront toutefois remplacer les réflecteurs défectueux ne favorisant certainement pas la visite, des dessins notamment, dans des salles déjà sombres et surpeuplées le week-end dernier. (Notre photo : *Les Mariés de la Tour Eiffel*, huile sur toile, 1938-39).

Gouvernement du Québec

Décret 71-89, 1^{er} février 1989

CONCERNANT la nomination de trois administrateurs au conseil d'administration du Musée des beaux-arts de Montréal

ATTENDU QUE le Musée des beaux-arts de Montréal est une corporation qui a été constituée en vertu de l'article 1 de la Loi sur le Musée des beaux-arts de Montréal (L.R.Q., c. M-42);

ATTENDU QU'en vertu de l'article 5 de cette loi, la corporation est administrée par un conseil d'administration de 21 administrateurs dont 9 sont nommés par le gouvernement et les 12 autres sont élus par l'assemblée générale des membres de la corporation, parmi ces derniers;

ATTENDU QU'en vertu des articles 6 et 6.1 de cette loi, le mandat des administrateurs est d'une durée de trois ans et ils demeurent en fonction, malgré l'expiration de leur mandat, jusqu'à ce qu'ils soient remplacés ou jusqu'à ce qu'ils soient nommés ou élus de nouveau;

ATTENDU QUE le mandat de madame Denyse Bazin, nommée administratrice au conseil d'administration du Musée des beaux-arts de Montréal par le décret 2036-85 du 3 octobre 1985, est expiré depuis le 2 octobre 1988 et qu'il y a lieu de le renouveler;

ATTENDU QUE le mandat de madame Jeannine Guillevin Wood, nommée administratrice au conseil d'administration du Musée des beaux-arts de Montréal par le décret 2036-85 du 3 octobre 1985, est expiré depuis le 23 novembre 1988 et qu'il y a lieu de le renouveler;

ATTENDU QUE le mandat de monsieur François R. Roy, nommé administrateur au conseil d'administration du Musée des beaux-arts de Montréal par le décret 580-87 du 15 avril 1987, est expiré depuis le 23 novembre 1988 et qu'il y a lieu de nommer un nouvel administrateur de ce musée.

IL EST ORDONNÉ, en conséquence, sur la proposition de la ministre des Affaires culturelles:

QUE mesdames Denyse Bazin et Jeannine Guillevin Wood soient nommées de nouveau pour trois ans à compter des présentes, administratrices au conseil d'administration du Musée des beaux-arts de Montréal;

QUE monsieur Giovanni Rizzuto soit nommé administrateur au conseil d'administration du Musée des beaux-arts de Montréal, pour trois ans, à compter des présentes, en remplacement de monsieur François R. Roy dont le mandat est expiré

Le greffier du Conseil exécutif,
BENOÎT MORIN

11340

■ Derniers jours pour voir l'exposition Marc Chagall au Musée des beaux-arts de Montréal, 1379 ouest, rue Sherbrooke, jusqu'au dimanche 26 février. Tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe s'y trouvent : l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, 6 costumes d'opéra, des livres illustrés.

Parmi les autres expositions, on note « Témoins de la tradition : l'art d'Afrique » et « L'œuvre photographique de Josef Albers », les deux jusqu'au dimanche 5 mars. Jusqu'au dimanche 2 avril, « Daubigny et le naturalisme », s'inscrit dans la série des expositions didactiques au fil des collections du Musée. À la Galerie d'art du Musée, ce que l'on vend et loue est placé en février sous le signe d'Eros.

Au calendrier des activités spéciales du Musée, on note le dimanche 26 février, une conférence intitulée « L'Alhambra de Grenade », prononcée en français par Jean-Claude Planchard (\$6, \$5, et \$3), à 11 h; le mardi 28 février, la Musée-Causerie est consacrée au « Théâtre dans les peintures à l'époque de la Renaissance » (pour y assister on n'a qu'à payer les droits d'entrée à la collection permanente).

The Gazette, Montreal, Saturday, February 25, 1989



Looking south on Ontario Ave. (today known as du Musée) from near the top of the street.

Notman Photographic Archives

Ontario Ave. properties were spacious

THE SNOW-LADEN trees in the wintery scene above could be lining a country lane, but in fact the street is Ontario Ave., or du Musée Ave., as it is known today.

The abundance of trees, once commonplace on Montreal streets, contributes to the rural feel of the street. But Ontario Ave. was also on the western edge of the Golden Square Mile, the district that was

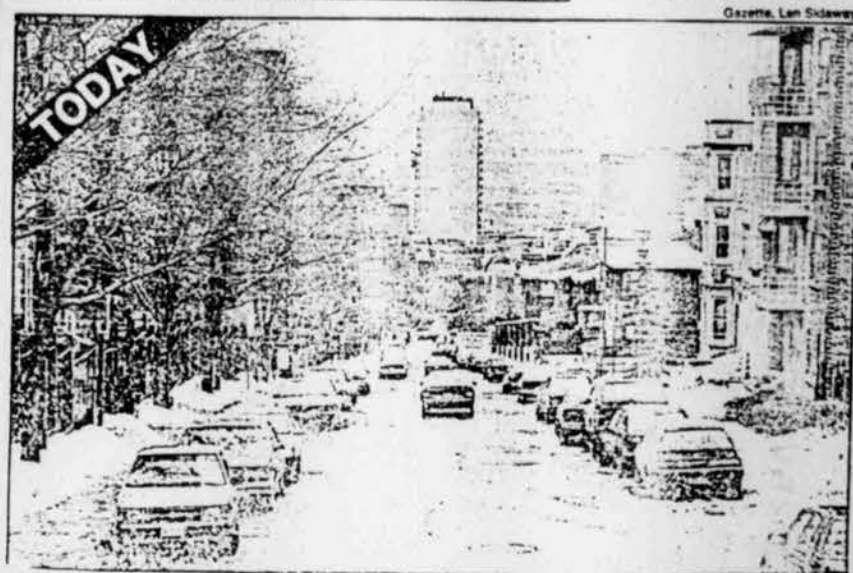
once home to most of Montreal's wealthiest citizens. The houses on streets in the Square Mile were large and their grounds were spacious.

In 1879 there were only five properties on Ontario, and most of the eastern side of the street was in the hands of one family — the Redpaths of sugar-refining fame. By 1914 the number had grown to more than 20, but it was still a

prestigious street.

By that time, the residents of Ontario had a refined neighbor at the foot of the street. In 1912 the Montreal Museum of Fine Arts moved to a new building on the corner of Sherbrooke St.

With the city already having an Ontario St. in the east end, the museum eventually lent its name to the street. It became known as du Musée Ave. in 1974.





A moins de 48 heures de la fin de l'exposition Chagall au Musée des beaux-arts de Montréal, on faisait la file pour admirer 120 ans d'œuvres, les couleurs du peintre d'origine russe qui aura contribué, post-mortem, à l'établissement d'un record de participation populaire à une exposition du Musée.

PHOTOS LUC SIMON PERRAULT, LA PRESSE

Les couleurs de Chagall ont séduit les Montréalais

EMMANUEL BILODEAU

■ L'exposition Chagall, qui prend fin demain soir au Musée des beaux-arts de Montréal, constitue le plus grand succès populaire de l'histoire du Musée de la rue Sherbrooke, selon Mme Danielle Sauvage, porte-parole de l'institution.

Ce week-end, et presque tous les jours de la semaine dernière, une foule record d'environ 5 000 personnes par jour a pu admirer l'œuvre du peintre français d'origine russe, mort en 1985.

« Cela ne s'était jamais vu depuis la fondation du Mba, il y a 128 ans », assure Mme Sauvage.

En quatre mois, le Musée aura accueilli près de 250 000 visiteurs, la plupart étant des Montréalais.

Comme l'exposition se tenait en automne et en hiver, soit hors saison touristique, les organisateurs ne s'attendaient jamais à un succès populaire de cette envergure.

De plus, le taux de satisfaction des visiteurs est exceptionnellement élevé. « Selon une enquête maison, 97 p. cent d'entre eux se

sont dits satisfaits ou très satisfaits de leur visite », rapporte Mme Sauvage.

Si on se livre au jeu des comparaisons, on découvre que l'exposition Paul-Émile Borduas, tenue l'été dernier au Mba, avait attiré 100 000 visiteurs en quatre mois.

Quant à l'œuvre de Picasso, elle a été vue par 500 000 personnes, mais sur une période plus longue, soit six mois, et pendant la saison touristique. L'œuvre de Leonard de Vinci avait quant à elle attiré 411 000 personnes, en six mois d'exposition.

Deux facteurs principaux peuvent expliquer le succès sans précédent de l'événement Chagall, selon Mme Sauvage. « Marc Chagall est un artiste polyvalent, universel. Il a été peintre, dessinateur, graveur et sculpteur. Son œuvre, d'une rare qualité, est relativement accessible à tous ».

À peu près toutes les écoles du niveau primaire et secondaire de la région montréalaise ont organisé des visites de groupes pour leurs élèves, puisque 25 000 élèves ont vu l'exposition. « Ça aussi, c'est du jamais vu ».

Autre facteur: le Musée a investi énormément d'argent en publicité. Pour la première fois, on a eu recours à des panneaux extérieurs, de même qu'à un petit film publicitaire diffusé dans plusieurs salles de cinéma du Québec.

« Nous avons réussi à attirer une nouvelle clientèle, puisque 20 p. cent des gens qui ont visité l'exposition Chagall n'avaient jamais mis les pieds au Musée des beaux-arts auparavant », souligne Mme Sauvage.

Bien que l'exposition générera environ \$1 million de revenus pour le Musée, les coûts élevés

de son organisation entraînent tout de même un déficit.

Les organisateurs auraient aimé prolonger d'une semaine la durée de l'exposition, mais quelques-unes des œuvres du célèbre peintre ont déjà été promises par le Centre Georges-Pompidou à des galeries soviétiques et israéliennes.

La prochaine exposition du Mba s'intitulera *L'avant-garde russe et soviétique*, et sera constituée de peintures, dessins et œuvres sur papier provenant de la collection de Georges Costakis.

Chagall: FIN

■ Dernier jour pour voir l'exposition Marc Chagall, au Musée des beaux-arts de Montréal, 1379 ouest, rue Sherbrooke. Tous les thèmes du grand artiste français d'origine russe s'y trouvent: l'amour, le couple, le rêve, le cirque, la Bible, la paix... à travers 47 tableaux, 110 dessins et gouaches, 6 costumes d'opéra, des livres illustrés.

Parmi les autres expositions, on note «Témoins de la tradition: l'art d'Afrique» et «L'oeuvre photographique de Josef Albers», les deux jusqu'au dimanche 5 mars. Jusqu'au dimanche 2 avril, «Daubigny et le naturalisme», s'inscrit dans la série des expositions didactiques au fil des collections du Musée. À la Galerie d'art du Musée, ce que l'on vend et loue est placé en février sous le signe d'Eros.

Au calendrier des activités spéciales du Musée, on note aujourd'hui une conférence intitulée «L'Alhambra de Grenade», prononcée en français par Jean-Claude Planchard (\$6, \$5, et \$3), à 11 h; le mardi 28 février, la Musée-Causerie est consacrée au «Théâtre dans les peintures à l'époque de la Renaissance» (pour y assister on n'a qu'à payer les droits d'entrée à la collection permanente).

Beau, bon, pas cher

Après Chagall au MBA

**JEAN-SÉBASTIEN
MARSAN**

École secondaire St-Luc

MONTRÉAL

C'est aujourd'hui la dernière occasion de voir l'éblouissante exposition Marc Chagall au Musée des beaux-arts de Montréal. Par ailleurs, il se tient au cabinet des estampes du même musée une exposition fort intéressante: l'oeuvre photographique et les sérigraphies de Josef Albers, et ce jusqu'à dimanche prochain.

Josef Albers, d'origine allemande, a étudié notamment au Bauhaus (la célèbre école d'architecture et de design) dans les années vingt. Fuyant le nazisme, il se réfugie aux États-Unis en 1933. Son hommage au carré, *Gray Instrumentation*, est une abstraction

géométrique comportant deux, trois ou quatre carrés, tous dans des tons de gris souvent très proches les uns les autres. Ces variations nous donnent l'illusion du relief et parfois même du mouvement.

De plus, nous pouvons admirer les photos prises par Josef Albers dans les années 1920-30, qui sont beaucoup moins connues que ses recherches géométriques. Ces photos noir et blanc, certaines témoignant de divers instants de bonheur entre intimes, d'autres révélatrices de la passion de l'artiste pour les lignes et l'architecture, sont présentées pour la première fois au grand public.

1379, rue Sherbrooke ouest
Métro Guy ou autobus 24 à partir de la station Villa-Maria
Prix d'entrée pour les étudiants: 2 \$.
Du mardi au dimanche de 10 h à 18 h.

Chagall exhibit attracts 250,000 visitors

An exhibition of paintings by Marc Chagall that ended Sunday was one of the most popular shows ever organized by the Montreal Museum of Fine Arts, an official says.

The exhibit attracted 250,000 visitors in four months.

During its last week, record crowds of 5,000 people a day visited

the display of colorful canvases by the Russian-born French painter.

"That had never been seen since the creation of the museum 128 years ago," Daniele Sauvage, a museum representative, said.

Officials were surprised at the overall attendance because the show took place during the fall and winter

when there were few tourists in Montreal, Sauvage said.

In comparison, an exhibit of Picasso works was seen by 500,000 people over a period of six months at the height of the tourist season.

Sauvage attributed the show's success to the painter's "accessible" style, to the large number of school

classes that toured the exhibit and to an unprecedented advertising campaign.

Despite revenues expected to be about \$1 million, the museum will end up with a deficit from the show because of the high costs of organizing and publicizing the exhibit.

Canadian Press

241 oeuvres soviétiques au Musée des beaux-arts

(PC) — Le Musée des beaux-arts a donné mardi un aperçu de son exposition d'art russe, qui aura pu être réunie puis voyager grâce à un employé de l'ambassade du Canada à Moscou.

Pierre Roberge

Les 241 tableaux et oeuvres sur papier viennent de la riche collection George Costakis, constituée entre 1947 et 1977. Consacrée à l'« avant-garde » russe et soviétique (période 1905-25 environ), elle s'ouvre le vendredi 17 mars.

Né à Moscou en 1921, de parents grecs commerçants en tabacs, M. Costakis fut d'abord commis à l'ambassade, pour y devenir chef du personnel soviétique; il est maintenant à la retraite et souffrant.

Pierre Théberge, directeur du MBA, a souligné que George Costakis était autodidacte, « il a fait tout cela par goût personnel. C'était une passion, qui passait avant sa famille.

« Il a eu beaucoup de courage et de patience, pour retracer des artistes mis à l'é-

cart par le régime (Staline, Khrouchtchev) ou leurs descendants afin de réunir des oeuvres jusque-là gardées dans le secret. »

En 1977, M. Costakis a tenu des négociations serrées avec les autorités, au terme desquelles il a fait don à la galerie Tretyakov d'une partie de sa collection et a pu sortir d'URSS avec environ 1.000 oeuvres d'art, représentatives de 65 créateurs du début du siècle.

La première exposition de la collection Costakis a eu lieu à Dusseldorf, en 1977, d'autres suivirent à New York, Ottawa et Dublin. « Celles-ci misaient sur les purs et durs de l'art abstrait », a affirmé M. Théberge.

L'exposition du MBA, qui durera jusqu'au 21 mai, mettra par contre l'accent sur des oeuvres figuratives et des « aspects moins connus » de la collection Costakis, considérée la plus abondante du genre en Occident.

Couleurs et « ismes »

Les couleurs vives caractérisent certaines des oeuvres présentées mardi, celles par exemple d'Ivan Klioune, Gustav Kloutsis; et il y a les formes ravissantes de

Popova, Stepanova, Koudriachev ainsi que de Iouri, Xenia et Maria Ender.

Deux groupes formés en 1910, Union de la jeunesse, de Leningrad, et Valet de carreau, de Moscou, ont essaimé en une foule de tendances baptisées en « isme »: rayonnisme, réalisme dans l'espace, suprématisme, productivisme, cubo-futurisme, symbolisme.

D'autres représentants s'appelaient Kazimir Malevitch, Aleksei Morgounov, Alexandre Drevine, Mikhail Matiouchine. Ou encore Pavel Filonov, un peintre que Staline avait interdit en 1930 et dont on verra un tableau au détail « presque biologique »; un demi-siècle plus tard, grâce à George Costakis, justice était rendue à ces artistes dont des oeuvres ont été exposées à Moscou.

Chagall

M. Théberge a également révélé que l'exposition Chagall, terminée le 27 février, avait compté 245.883 entrées payantes. La dernière semaine, où l'on a exceptionnellement ouvert le lundi, il y a eu 33.141 visiteurs; le dimanche 26, ce fut un record absolu du MBA pour une journée, avec 5.933 entrées.

L'avant-garde soviétique au Musée des beaux-arts

Lyne Crevier

APRÈS CHAGALL, c'est au tour des artistes de l'avant-garde russe de prendre place au Musée des beaux-arts — du 17 mars au 21 mai — avec 241 tableaux et oeuvres sur papier de la collection Georges Costakis.

Juste avant la Révolution bolchévique de 1917, il y eut tout un bouillonnement artistique qui donna naissance à bon nombre de courants, tous plus dynamiques les uns que les autres : symbolisme, cubo-futurisme (sorte d'amalgame du cubisme français et futurisme italien), supréma-

tisme, constructivisme et productivisme.

Aussi, l'avant-garde n'avait rien de monolithique et les diverses tendances, de l'art abstrait à l'art figuratif, en témoignent.

Tatline et Malevitch (auteur notamment du fameux *Carré noir sur fond blanc* qui fit scandale en 1915) étaient à l'époque les chefs de file du suprématisme et du constructivisme. Où il était question de formes géométriques très contrastées et colorées pour l'un, et de constructions abstraites en trois dimensions, ou des « reliefs » réalisés à l'aide de matériaux industriels modernes : le plastique, le métal ou le verre, pour l'autre.

Nous verrons au Musée le travail de 38 artistes comme les Filovov, Gouro, Popova, Redko, Rodtchenko... venus d'horizons divers : de Pologne, Lettonie, Finlande, etc.

Tous, par contre, avaient reçu leur formation artistique à Moscou ou à

Saint-Petersbourg. D'autres étaient même allés jusqu'à Paris, Berlin ou Munich. Parmi eux, un grand nombre de femmes créatrices.

L'Institut de la culture à Moscou (d'abord dirigé par Kandinsky) dispensait un enseignement artistique particulier, fondé à partir de bases scientifiques. Celui de Saint-Petersbourg (Leningrad) était plus instinctif, en ceci que les artistes étaient invités à percevoir l'espace, d'après la vue, l'ouïe et le toucher, ainsi que par la concentration et la faculté cognitive.

Par ailleurs, l'exposition, *L'avant-garde russe et soviétique : oeuvres de la collection Georges Costakis*, se veut l'aventure la plus féconde de l'art du 20^e siècle, qui a déjà été appréciée notamment à Dublin, à New York et à Ottawa.

N'eut été la curiosité du collectionneur Georges Costakis pour la période artistique russe, de 1917 à 1930.

Voir page 13 : MBA



PHOTO MBA

Une gouache sur papier sans titre de Nadezhda Andreevna Udaltsova Orel présentée dans le cadre de l'exposition du Musée des beaux-arts.

◆ MBA

il aurait été quasi impensable aujourd'hui de voir pareille réunion de chefs-d'œuvre. L'aventure de la collection débute au moment où Costakis est en poste à l'ambassade du Canada à Moscou de 1947 à 1977. Et ce que nous verrons à Montréal n'est qu'une infime partie du « trésor » estimé à des milliers d'œuvres, dont une bonne partie est restée à la galerie Tretyakov à Moscou.

D'abord collectionneur d'argenterie, tapis et tissus anciens russes, Costakis change de cap, le jour où il tombe sur une abstraction signée Olga Rozanova, digne de la plus pure avant-garde russe.

Mais la chasse aux œuvres se révéla passablement ardue. Parce que la plupart des artistes de l'époque étaient soit disparus ou alors vou-

laient effacer de leur vie la plus petite trace du monde post-révolutionnaire, lequel avait été souvent dur à critiquer un travail trop novateur à son goût.

Qu'importe, la collection Costakis se révèle désormais la plus complète et la plus significative qui soit de l'avant-garde russe et soviétique.

Un catalogue de 176 pages (dont 47 pages en couleurs) accompagne l'exposition; on projettera également (gratuitement) à l'auditorium Maxwell-Cummings le documentaire *Costakis, The Collector*, durant la durée de l'exposition.

Musée des beaux-arts : après Chagall, l'avant-garde russe et soviétique

JOCELYNE LEPAGE

Après avoir battu des records d'affluence avec Chagall — 250 000 visiteurs en trois mois — le Musée des beaux-arts de Montréal restera à l'heure russe en présentant, dès le 17 mars, une exposition de l'avant-garde russe et soviétique (1910-1930), un mouvement dont l'ampleur et l'importance pour l'art du XX^e siècle ne cessent d'étonner les experts.

L'exposition est constituée de 241 tableaux et œuvres sur papier provenant de la célèbre collection de George Costakis, fils de commerçants grecs né en Russie au début du siècle, considéré comme l'un des plus grands collectionneurs de notre temps.

Rassemblée entre 1947 et 1977 par cet ancien employé de l'ambassade du Canada à Moscou, la collection Costakis, la plus importante au monde en ce qui concerne l'avant-garde russe, a souvent fait l'objet d'expositions en Europe et aux États-Unis depuis que M. Costakis a quitté l'URSS à la fin des années soixante-dix. Mais c'est la première fois qu'elle vient à Montréal.

Il faut savoir que les artistes de l'avant-garde russe ont pour la plupart participé à la Révolution soviétique et ont été collectionnés au début par les musées soviétiques. Après l'arrivée de Staline au pouvoir, ils ont en quelque sorte été déçus et leurs œuvres furent cachées dans les réserves des musées jusqu'à ces dernières années.

Pendant trente ans, George Costakis a donc collectionné, discrètement, les œuvres prosrites de cette avant-garde. C'est par l'entremise de l'ambassade canadienne que la collection a finalement été connue à l'étranger.

Avant de quitter l'URSS cependant, M. Costakis a cédé au gouvernement soviétique une grande partie de sa collection, c'est-à-dire les œuvres les plus importantes et les plus belles.

Il lui reste néanmoins un millier de pièces parmi lesquelles le Musée des beaux-arts de Montréal a fait son choix, en tentant de mettre en valeur des aspects moins connus de la volumineuse collection. Trente-huit artistes y sont représentés parmi lesquels on retrouve les Malevitch, Tatline, Rodchenko, Popova et Lissitzky. Le quart des œuvres qui seront exposées sont des tableaux, les autres sont des dessins, des aquarelles, des gouaches et des gravures.

L'exposition promet de soulever un grand intérêt auprès de ceux que l'art du XX^e siècle intéresse. On trouve en effet dans l'avant-garde russe l'amorce d'à peu près tous les mouvements artistiques occidentaux qui naîtront après la Deuxième Guerre mondiale. Un intérêt d'autant plus grand pour les Montréalais que le Musée des beaux-arts de Montréal aimerait bien acquérir la collection.

L'avant-garde russe et soviétique: œuvres de la Collection Costakis doit se poursuivre jusqu'au 21 mai.



Projet de kiosque écran-radio no 5, du peintre Kloutsis

Bernard Lamarre, Pierre Theberge, Alexei Rodionov, Marcel Masse and George Costakis are among the elite who will attend this evening's Montreal Museum of Fine Arts opening of "The Russian and Soviet Avant-Garde" exhibition. All of the 241 works (a quarter of which are paintings, the rest are works in different media — all on paper) are from the fabulous George Costakis collection. Thirty-eight artists are highlighted including Malevich, Tatlin, Rodchenko, Popova, Klutssis, Filonov, the four Enders, Redko, Kliun, Matiushin and Lissitzky. The exhibition will run to May 21.

Alexei A. Rodionov, ambassadeur d'Union soviétique au Canada, et *Marcel Masse*, ministre fédéral des Communications, rehausseront de leur présence aujourd'hui à 17 h 30, au Musée des beaux-arts, l'inauguration de l'exposition «Avant-garde russe et soviétique», qui regroupe des œuvres de *George Costakis*. Le vernissage sera présidé par *Bernard Lamarre* et *Pierre Théberge*, respectivement président et directeur du Musée.

L'homme d'affaires lavallois
GIOVANNI RIZZUTO a été
nommé au conseil d'adminis-
tration du Musée des beaux-
arts de Montréal.

DOSSIER DU 1 %

Bourassa doit livrer la marchandise

Serge Truffaut

LE MILIEU artistique du Québec a le blues. Le blues du 1%. Cela fait en effet quatre ans que le parti de M. Bourassa s'est formellement engagé à accorder l'équivalent de 1% du budget de l'État au ministère des Affaires culturelles (MAC), et ce « sans jouer sur les mots, sans faire de prouesses », précisait alors les Libéraux dans leur programme électoral. Depuis, bien des budgets ont été modifiés pendant que celui du MAC demeurerait toujours en-dessous de ce fameux 1%.

Gelés à 0,6%, les crédits alloués à ce ministère sont une source de frustration d'autant plus intense ces jours-ci, que l'on craint, sur la foi d'informations recueillies par des artistes auprès des officines gouvernementales, « le maintien à 0,6% du budget du MAC pour une autre année », a confié Mme Rachel Laperrière lors d'une table ronde sur le sujet. Mme Laperrière représente le milieu des bibliothèques au sein de la Coalition du 1%.

Conséquemment à cette crainte, les représentants des différentes disciplines artistiques rassemblés au sein de cette coalition devront se battre sur deux fronts lors de la rencontre qu'ils auront avec M. Bourassa, vendredi prochain. Ils devront simultanément taper sur la table pour empêcher un autre gel et frapper du pied pour obtenir enfin ce 1%. Pour atteindre le niveau souhaité, il faudrait ajouter \$100 millions à l'enveloppe du MAC.

Avec des piles d'études sous les



Dans l'ordre habituel, le représentant du DEVOIR en compagnie de Pierre Thêberge, Lorraine Pintal, Roger Frappier, Angèle Dubeau, Lucette Lupien et Rachel Laperrière.

bras et des dizaines de chiffres en tête, tous aussi significatifs les uns que les autres du poids économique des arts et de la culture, les porte-parole du milieu artistique vont une fois encore tenter de convaincre le premier ministre Bourassa du bien-fondé de leur requête en arguant notamment qu'au point où en sont rendus les choses « le 1%, c'est le minimum vital », pour reprendre l'expression de Roger Frappier, producteur de films.

Si d'aventure le 1% n'est pas obtenu, il ne fait aucun doute que la lente mais inexorable dégradation de l'infrastructure culturelle, pour ne parler que d'elle, poursuivra sa mar-

che. Par exemple, et ainsi que l'a souligné la violoniste Angèle Dubeau, « lorsque nous effectuons une tournée au Québec bien des programmes sont élaborés en fonction de la qualité du piano. Trop souvent, nous devons éliminer certaines compositions ». Et le pire, c'est que ce qui vaut pour la musique vaut également pour le théâtre, a précisé Lorraine Pintal, femme de théâtre.

Entre cette dégradation des infrastructures et les mille et une variables que le milieu artistique doit quotidiennement combattre, on risque d'autant plus de déboucher sur une vague de découragement qu'il faut encore s'évertuer à « démontrer que

la culture est essentielle à une société », de mentionner M. Frappier, en plus de démontrer que « c'est payant ».

À cet égard, tant Mme Lucette Lupien de l'Office national du film (ONF) que M. Pierre Thêberge, directeur du Musée des beaux-arts (MBA), démontrent, chiffres à l'appui, que l'art est payant à la fois pour la société et pour les gouvernements. Ainsi, M. Thêberge a signalé que sur les \$35 millions de retombées économiques qu'allaient générer les activités du musée cette année, \$5,3 millions se dirigeront vers les coffres de l'État à titre d'impôts.

En ce qui concerne uniquement le MBA, dans une étude effectuée avec le mandat de déterminer si oui ou non une augmentation de subvention serait justifiée ou pas, on estime que la dynamique économique qui découle de la présence de cette institution est si concluante qu'il n'y a pas de raisons de ne pas accorder une hausse de la subvention. Prenons seulement un chiffre : en 1987-88, le gouvernement du Québec a attribué un montant de \$3,1 millions au MBA, ce qui lui a permis en retour de bénéficier de revenus s'établissant à \$3,5 millions, soit \$400,000 de plus que la subvention.

Mieux, à l'ensemble du Québec et toutes disciplines confondues, un rapport interne du ministère des Communications du Québec a calculé que les recettes liées aux activités culturelles en 1985 avait atteint la coquette somme de \$1,2 milliard et continuera de progresser à un taux appréciable d'ici l'an 2000 en

raison du vieillissement de la population. De telle sorte que les activités culturelles toucheront 38% de la population au lieu du 33% actuellement.

Au chapitre de l'emploi, et si on considère que le coût inhérent à la création d'un poste dans les secteurs manufacturiers est sensiblement plus important que dans le milieu artistique, là également les industries culturelles font bonne figure. En effet, d'après un rapport de la Chambre de commerce de Montréal, les activités culturelles emploient environ 35,000 personnes dans la région métropolitaine comparativement à 45,000 dans la construction, 66,000 dans l'hébergement, 86,000 dans les services financiers et l'assurance, et 227,000 pour tout le secteur manufacturier.

Sur un autre plan, une étude effectuée en 1985 par Statistique Canada a conclu que la valeur — en 1981 — des activités reliées à la culture avait été de \$7,8 milliards, soit 2,5% du produit intérieur brut (PIB). Il se trouve que ce 2,5% du PIB est plus important que celui des industries du tabac, du caoutchouc et plastiques, du textile, du vêtement, des produits pétroliers et charbonniers, et des produits chimiques, alors qu'il est équivalent à celui des industries minières et métallurgiques, de l'électricité, du pétrole et du gaz naturel. Juste assez pour avoir le blues.

Demain : la culture et son impact sur l'activité touristique.

Les arts, la piastre et le tourisme

Serge Truffaut

DANS un document intitulé *Plan stratégique du tourisme québécois 1989-92*, qui vient tout juste d'être diffusé par le ministère du Tourisme, pas une fois on ne fait allusion à la force d'attraction qu'exerce auprès des touristes un événement d'envergure culturelle indéniable comme l'exposition Vinci ou Ramsès, le Festival de jazz ou celui des Amériques.

Si les auteurs de cette étude y avaient vu à deux fois, ils auraient peut-être pris en considération le récent rapport sur les liens étroits qu'entretiennent la culture et le tourisme et qui porte la signature de M. François Colbert, spécialiste de la question et professeur à l'École des hautes études commerciales de Montréal (HEC).

Ainsi, aux 12 actions majeures que le ministère québécois du Tourisme entend effectuer dès cette année, on aurait probablement pu ajouter une 13e proposition à l'effet qu'il est urgent de prendre des mesures adéquates afin de favoriser la concertation entre acteurs de l'industrie touristique et de l'industrie culturelle.

En fait, à la lecture du rapport du ministère, et plus précisément des mesures concernant la publicité qu'on entend confectionner, on peut craindre, pour reprendre le commentaire qu'a exprimé, lors d'une table ronde sur le sujet, M. Roger Frappier, producteur de films, « qu'on propose encore aux touristes de faire une ballade en calèche dans le Vieux-Montréal ».

Tel qu'il le spécifie dans son do-

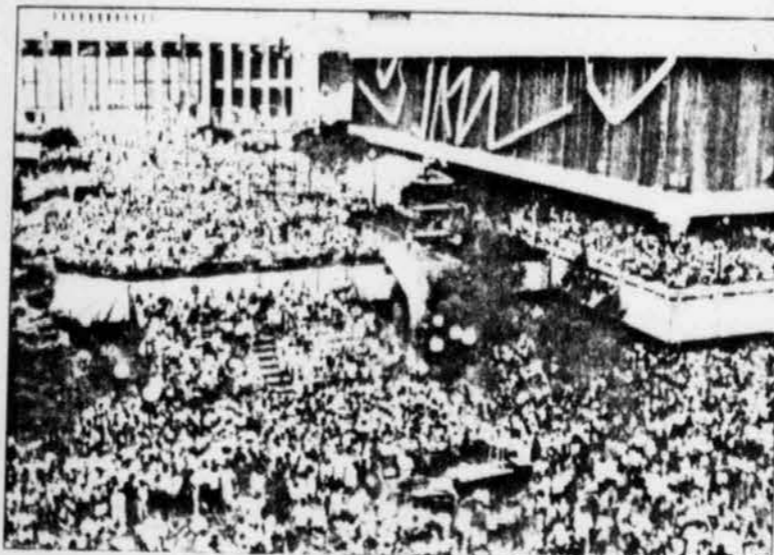


PHOTO JACQUES GRENIER

Selon M. François Colbert, professeur aux HEC, près de 250,000 visiteurs viennent chaque été à Montréal pour assister à des manifestations culturelles comme le Festival international de jazz (notre photo).

cument, « le ministère entend adopter une stratégie de mise en marché fondée sur une approche produit. Les investissements consentis à la promotion touristique porteront sur une gamme de huit produits jugés prioritaires : grandes villes; circuit; séjour; congrès et réunions de compagnie; ski alpin; chasse et pêche, motoneige; aventure ».

À moins qu'on ait prévu d'inclure la promotion d'événements culturels à l'item « grandes villes », rien ne laisse présager que le milieu artistique, qui mène présentement sa ba-

taille pour obtenir 1 % du budget de l'État, bénéficiera d'investissements faisant la promotion de l'activité artistique qui chaque été fait « de Montréal une ville culturelle unique », de remarquer Roger Frappier.

Sur la foi de l'étude de M. Colbert, on est en droit de se demander s'il n'y aurait pas eu lieu d'inclure effectivement la culture dans la liste dite des « huit produits jugés prioritaires ». Pourquoi la motoneige et le ski alpin et pas les festivals culturels ? Pourquoi bâtir à l'attention des marchés d'outre-mer une campagne

axée sur « l'accessibilité des grands espaces et la majesté du fleuve » ?

Les options du ministère soulèvent d'autant plus de questions que, selon M. Colbert citant une étude de la firme Econosult, « lors d'un sondage effectué dans certains états de la côte est des États-Unis à l'été 1986, 77 % des répondants ont affirmé que les activités culturelles revêtaient un caractère important ou très important dans leurs motifs de voyage au Canada ».

Toujours selon l'étude M. Colbert, au cours de la saison estivale de 1985 pas moins de 1,6 million de personnes sont venues à Montréal. De ce nombre, 230,000 avaient pris la destination de la métropole pour assister soit au Festival de jazz, du rire, des films ou des Amériques. Et parmi les 230,000 on a identifié 33,000 touristes étrangers. Dans l'ensemble, « ces visiteurs ont laissé un total de \$ 6,7 millions dans l'économie montréalaise en logement et en nourriture », ce qui ne comprend pas ni dépenses inhérentes à la consommation de ces activités culturelles tenues à l'été 85, ni les dépenses tierces.

Malgré l'apport positif des activités culturelles à l'industrie québécoise du tourisme, on est encore au point où « les intervenants touristiques connaissent mal le mode de fonctionnement des organismes du monde des arts et que, réciproquement, ceux-ci ont peu d'informations sur les structures existantes en tourisme et sur le mode de collaboration possible ». Une lacune que le ministère du Tourisme aurait pu à tout le moins atténuer.

Demain : Financement et mécénat



George Costakis devant un détail de *Voyageur* (1915), de L.S. Popova.

La collection d'un héros

JOCELYNE LEPAGE

«**C'** est bien trop croche, ces formes-là, moi je pourrais pas vivre avec ça dans mon salon », dit une dame d'un certain âge à son amie, devant une oeuvre suprématisiste de Klioune exposée au Musée des beaux-arts. « Merveilleux, ma chère, dit pour sa part un homme de Sotheby, New York, à la conservatrice Janet Brooke, devant les oeuvres de la famille Ender. Cette manière leur est exclusive, on ne trouve aucun équivalent en dehors de la Russie. » Dans quelques années, prédit-il à l'intention de *La Presse*, l'avant-garde russe fera des malheurs aux enchères.

Entre la dame qui ne peut voir une oeuvre

d'art sans l'imaginer au-dessus de son divan et le spécialiste des encans en extase, un couple de yuppies consulte fébrilement le petit dépliant remis aux visiteurs. « Cubo-futurisme, suprématisisme, constructivisme, rayonnisme, productivisme, ça fait beaucoup de « ismes » dans une même journée, dit doucement la jeune femme. Faudra revenir. »

Une collection exceptionnelle

L'exposition de la collection George Costakis, présentée au Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 21 mai, n'aura peut-être pas la cote d'amour de Chagall auprès des Mont-

SUITE À LA PAGE D'19

ARTS PLASTIQUES

Au Musée des beaux-arts de Montréal

L'avant-garde russe: tout ce qui, plus tard, assurera l'hégémonie de l'art américain

SUITE DE LA PAGE D1

réalis, l'art abstrait n'exerçant pas le même attrait que l'art figuratif. Mais il est certain qu'elle suscitera un intérêt immense de la part de ceux qui s'intéressent de près ou de loin à l'art moderne et contemporain, et des autres qui

rêvent de devenir collectionneurs.

L'avant-garde russe (1896-1932) fait partie de cette explosion artistique qui a totalement chambardé les arts en Europe au début du siècle. On connaît depuis longtemps le cubisme français, le futurisme italien, l'expres-

sionnisme allemand, pour ne nommer que ces mouvements. Il en était tout autrement, jusqu'à ces dernières années, de l'art de l'avant-garde russe, relégué aux oubliettes avec l'arrivée de Staline au pouvoir, caché dans les réserves des musées soviétiques ou dans les greniers des particuliers, quand ce n'est pas tout simplement détruit. Les Soviétiques ont réservé à l'art d'avant-garde le sort que bien des gens ici souhaitent encore à l'art non figuratif: ils l'ont fait disparaître.

Mais grâce en grande partie à George Costakis, ce Grec né en Russie, ancien employé de l'ambassade du Canada à Moscou, collectionneur maniaque, et grâce aussi à l'ouverture de plus en plus grande de l'URSS, l'avant-garde russe et soviétique est devenue l'un des sujets de prédilection des historiens d'art. Ils y découvrent, en germe, à peu près tout ce qui fera l'art de la deuxième moitié du XX^e siècle et qui assurera, en particulier, l'hégémonie de l'art américain. Curieux tout de même. Ce qui a entraîné la disgrâce des uns a fait, trente à quarante ans plus tard, la gloire des autres.

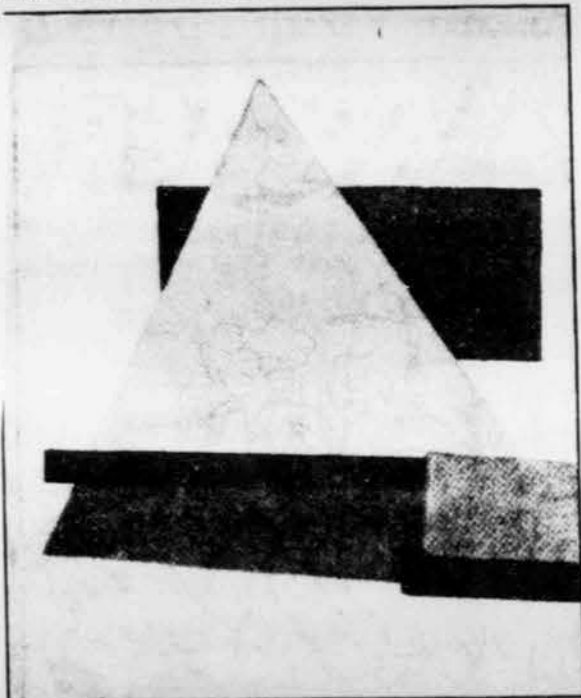
Un condensé de l'art du XX^e siècle

L'exposition du Musée, qui ne présente qu'une petite partie de la collection actuelle de Costakis, (241 pièces sur un millier, représentant 38 artistes) réussit néanmoins à nous faire partager la fascination des historiens pour cette

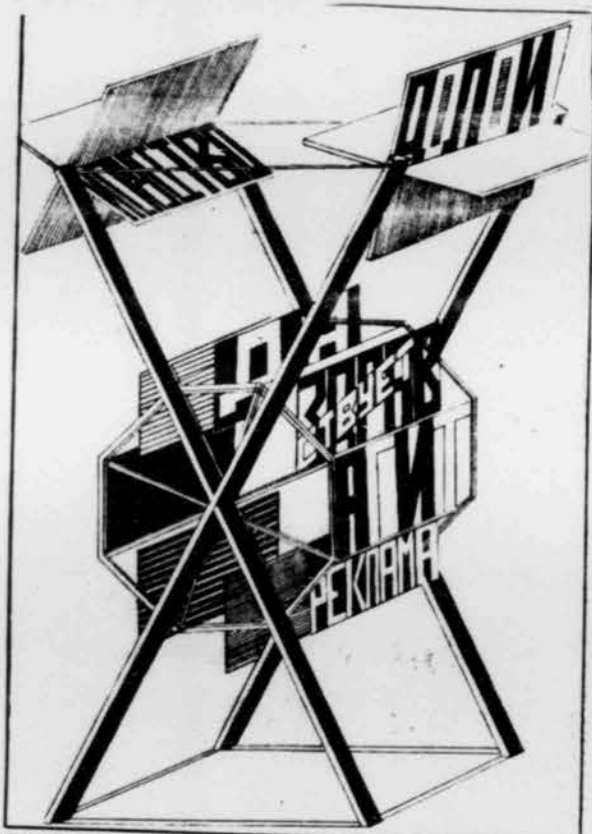
période russe particulièrement effervescente.

D'une salle à l'autre, le visiteur un peu renseigné, qui prend bien soin de vérifier les dates d'exécution des oeuvres, s'extasie. « Wow, regardez-moi cette bande verte sur fond blanc, on dirait le poster de l'exposition Borduas l'an dernier, ou un Barnett Newman en miniature. Et c'est l'oeuvre d'une femme, Olga Rozanova, en 1917. Ces formes géométriques, de Klioune, 1917 aussi, présentées en série, on se croirait dans une exposition d'art contemporain. Ce carré noir sur fond blanc, de Malevitch, peut-on être plus minimal? Et les dessins architecturaux de Lissitzky (1919), on dirait les années quatre-vingts. Et ça, là-bas, ça fait penser à Jackson Pollock, mais c'est Rodtchenko. Rodtchenko encore, et on pense à Charles Gagnon. Et les deux Popova là, une femme, qui peint directement des structures architecturales dépouillées sur du bois rugueux en 1920, incroyable! »

C'est comme si les Russes, un peu coupés du reste du monde pour cause de révolution, avaient poursuivi plus radicalement et avec plus de profondeur les avenues défrichées par leurs collègues européens. Comme s'ils avaient fait, en condensé et en quelques années, ce qui occupera les artistes pendant tout le XX^e siècle et peut-être même le XXI^e. On parle en effet d'un nouveau courant qui vient de faire son apparition en Europe et aux États-Unis: le néo-constructivisme.



Sans titre, vers 1917, Ivan Vassilievitch Klioune.



Projet pour un kiosque de propagande, 1922, Gustav Gustavovitch Kloutsis.

L'exposition suit un parcours chronologique en présentant d'abord les oeuvres qui s'apparentent le plus aux autres mouvements européens de l'époque, oeuvres symbolistes et cubo-futuristes. Puis elle passe aux Suprématistes qui ont renoncé à toute figuration, toute représentation du monde extérieur pour se concentrer sur le monde autonome de la peinture constitué de formes géométriques et de contrastes de couleurs. Viennent ensuite les Constructivistes qui poussent l'épuration encore plus loin, limitent l'utilisation de la couleur et considèrent leurs oeuvres sur papier ou sur toile comme des projets de construction réelle dans l'espace. Les mêmes noms peuvent se retrouver d'un courant à l'autre, selon l'évolution de leur démarche.

La conservatrice Janet Brooke a choisi de joindre aux purs et durs de l'avant-garde d'autres artistes ou d'autres oeuvres qui exploitent des avenues différentes et retournent même parfois à la figuration. C'est le cas de quatre membres d'une même famille, les Adler, et de leur professeur, Matiouchine, qui ont tenté de traduire sur le plan plastique, avec des formes organiques ou à la manière pointilliste, la structure de la musique. C'est le cas aussi d'artistes tellement fascinés par la machine qu'ils ont tenté d'en emprunter plastiquement les rouages. Et d'autres encore, plus proches des expressionnistes allemands et du Picasso d'avant le cubisme. On trouve également dans l'exposition plusieurs oeuvres qui étaient en fait des projets pour des décors de théâtre, des constructions architecturales, des meubles, tissus, affiches, etc.

Un collectionneur courtisé
Incroyable collection que celle de George Costakis qui considère

pourant en avoir laissé 80 p.cent aux musées soviétiques avant de quitter le pays pour la Grèce en 1977. Il a cédé à Moscou tous les Chagall et Kandinsky ainsi que les oeuvres maitresses des artistes les plus connus.

De passage à Montréal cette semaine, M. Costakis s'est fait courtiser. On a sorti le maire de Montréal pour lui, on a organisé, à la galerie Lavalin, une exposition de ses propres oeuvres qui rendent en quelque sorte un hommage à cette avant-garde qu'il a sauvé de l'oubli.

C'est que la collection Costakis fait l'envie de bien des musées, y compris du nôtre.

« Mais, disait-il à *La Presse*, ma famille ne veut pas que je vende trop vite ma collection. C'est tout ce qui me reste. Et c'est ma vie. Vous savez, si je la vendais en pièces détachées, je ferais quatre à cinq fois plus d'argent. Mais je préfère qu'elle reste entière. »

Montréal est et doit demeurer la capitale culturelle de tout le pays

Extraits d'un discours prononcé par le président du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, M. Jean-Pierre Goyer, à l'occasion de la remise du 4^e Grand Prix annuel du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, le lundi 13 mars dernier.

JEAN-PIERRE GOYER

La création, à Montréal, est d'une richesse et d'un dynamisme tels que son rayonnement dépasse largement nos frontières. Il y a sans doute plus d'argent à Toronto, comme on le souligne souvent, mais la création se passe incontestablement à Montréal.

C'est à Montréal que le monde de la musique et des orchestres est le plus prolifique et le plus inventif. Le théâtre connaît une vitalité sans précédent. Fait méconnu, c'est de Montréal que sont exportées les créations de théâtre pour l'enfance et la jeunesse. Traduites en anglais et jouées par les mêmes compagnies, elles sont offertes dans les deux langues partout au Canada, aux États-Unis, dans de nombreuses villes européennes et dans d'autres continents.

Dans le domaine de la danse, c'est encore plus évident: Montréal agit depuis longtemps comme un incubateur des nouvelles tendances. Nos compagnies et nos chorégraphes sont très recherchés ailleurs au Canada et à l'étranger. En arts visuels, ce sont des artistes et des événements montréalais qui souvent s'imposent sur la scène internationale: le choix récent de Betty Goodwin et de Geneviève Cadieux pour les prochaines biennales de Sao Paulo et de Venise, démontrent que Montréal, dans ce secteur encore, est à la fine pointe de la création.

À propos d'art contemporain, j'aimerais ici ouvrir une parenthèse et revenir sur un sujet qui me tient à coeur et me préoccupe: le rôle de leadership qui devrait jouer le Musée d'art contemporain de Montréal sur la scène canadienne. Qu'attendons-nous pour lui donner l'autonomie et l'indépendance nécessaires? Montréal a tous les atouts pour devenir le plus important centre d'art contemporain au Canada. Il existe à Montréal des artistes, des créateurs: n'attendons pas qu'ils déménagent tous à Toronto ou ailleurs! Il existe des galeries, des centres d'exposition et des centres de formation, des revues d'art, des critiques, des collectionneurs privés ou corporatifs, autant d'agents multiplicateurs.

Il existe enfin un public intéressé, curieux, qui ne demande pas mieux que d'être séduit. Par exemple l'exposition *Les temps chauds*, et la rétrospective John Lyman au Musée d'art contemporain, les trois expositions que le Musée des beaux-arts de Montréal consacrait l'année dernière à trois artistes montréalais: Jean McEwen, Betty Goodwin et Paul-Émile Borduas, ces événements ont attiré des milliers de visiteurs. Et avec l'exposition Chagall, qui a été vue par près de 250 000 personnes, la preuve est faite que le public montréalais ne boude pas l'art contemporain. Nous avons une occasion unique d'agir.

Nous sommes dans une situation privilégiée pour consolider la vocation de Montréal comme LE centre de l'art contemporain au Canada, et le Musée d'art contemporain de



L'exposition Chagall (dont on voit ici un tableau, *Les mariés de la tour Eiffel*) aura attiré près de 250 000 personnes au Musée des beaux-arts de Montréal.

vrait être le moteur de cette consolidation. D'autant plus que nous n'enlevons rien à d'autres villes puisque Montréal est la seule dotée d'un musée consacré exclusivement à l'art contemporain. Je n'ose pas penser à ce que ferait Toronto dans les mêmes circonstances.

(...)
Nous avons pris des initiatives audacieuses ou originales en d'autres circonstances. Par exemple, le Conseil est intervenu directement, tant sur le plan financier que politique, pour que la Maison québécoise du théâtre pour l'enfance et la jeunesse passe d'un concept à une réalisation. Le Conseil a rescapé le TNM qui, après deux ans de fermeture était pratiquement voué à la disparition. Il a renfloué en grande partie l'Orchestre métropolitain qui se trouvait dans une impasse.

(...)
La dernière de nos initiatives, toute fraîche celle-là, et qui me fait le plus chaud au coeur — sans doute parce que c'est notre dernier-né — La Maison du Conseil des arts. Nous avons pris l'ancienne École des beaux-arts de Montréal, rue St-Urbain, beau et vaste bâtiment conçu par l'architecte Cormier, vidé de ses locataires, pour lui redonner sa vocation culturelle. Grâce à des fonds des gouvernements du Québec et du Canada, et du secteur privé, les compagnies de théâtre, de danse et de musique bénéficieront de six grands studios de répétition, de quatre petits studios et de lieux de rencontre.

Plus que des espaces, nous voulons développer un climat d'échanges qui favorisera le décloisonnement entre artistes de différentes disciplines. C'est ainsi que naissent les courants de pensée qui influencent la vie culturelle. De plus, le Centre d'essai des auteurs dramatiques, la Société Pro Musica et le Secrétariat du Conseil des arts y ont aménagé leurs locaux. L'ouverture officielle est prévue pour le 1^{er} avril.

Où nous situer dans une perspective d'avenir face aux besoins de

et la diffusion, et leur interaction. Une fois cette étude complétée, nous allons prendre les moyens appropriés pour qu'un programme soit mis en place rapidement. Date limite, décembre 1989.

Dans la même perspective de diffusion, le Conseil des arts, en association avec les municipalités et le secteur privé, a développé des programmes qui fonctionnent déjà avec succès.

Le plus connu est évidemment *Jouer dans l'île*, qui favorise la tournée d'organismes artistiques professionnels dans les différentes municipalités de la CUM. Depuis la création du programme en 1983, une trentaine de compagnies se sont produites dans une vingtaine de municipalités et dans les huit maisons de la Culture de la Ville de Montréal.

Exposer dans l'île fonctionne sensiblement sur le même modèle. Depuis deux ans, grâce à la participation des institutions muséologiques, et les centres d'exposition de l'île de Montréal, quatre expositions de première qualité ont circulé dans dix municipalités de la Communauté.

L'année dernière, l'Orchestre métropolitain s'implantait dans cinq municipalités: Montréal-Nord, Pierrefonds, Saint-Laurent, Verdun et le quartier Maisonneuve de Montréal. Le deuxième orchestre symphonique de Montréal offre les mêmes concerts qu'à la Place des Arts, et l'an prochain des abonnements seront offerts aux mélomanes de ces municipalités grâce à l'appui de comités de bénévoles.

(...)
À l'heure où nous accueillons à Montréal des milliers de nouveaux citoyens venant de divers pays, c'est évident que se posent des problèmes de langue, certes, mais aussi de religion, de coutumes, de mode d'exercice de valeurs aussi fondamentales que la liberté, la démocratie. Comme il est évident que notre avenir, en tant que peuple, se façonne ici même à Montréal d'avantage qu'au Lac Saint-Jean, en Abitibi ou ailleurs dans la province; c'est pourquoi il faut investir massivement à Montréal dans la culture et valoriser pleinement ce que nous sommes.

Pourquoi attendre que le gouvernement nous dise ce qu'il faut faire au lieu de lui dire ce qu'il doit faire? Quant à nous, notre objectif n'a pas dévié: Montréal est et doit demeurer la capitale culturelle de tout le pays.

consolidation et de création? Choix certain, nous avons plus de ressources financières qu'auparavant. On nous dit — et nous le croyons — que très bientôt le gouvernement de la Communauté urbaine de Montréal sera le premier au pays à atteindre 1% de son budget total consacré aux arts. Personnellement, c'est bien connu, mon objectif a toujours été plutôt de dépasser Metro-Toronto. Quand nous aurons atteint cet objectif, il nous aura fallu tellement d'années, tellement d'efforts pour rattraper et prendre une avance sur le Toronto métropolitain que si dans l'avenir il faut consacrer 2% ou 3% du budget de la CUM pour la conserver, il faudrait le faire.

(...)
La priorité que le Conseil des arts accorde à la création serait bien inutile si elle n'était couplée d'un intérêt tout aussi marqué pour la diffusion.

Diffusion géographique. D'abord, pour décentraliser sur le territoire de la CUM les activités artistiques. Diffusion auprès des jeunes, pour développer le goût des arts chez le public de demain. Diffusion auprès des communautés culturelles, pour favoriser les rapprochements inter-culturels.

À ce moment précis où il est urgent d'agir, le milieu scolaire se retire de plus en plus du réseau de diffusion des productions destinées à l'enfance et à la jeunesse; ceci est grave. Il est essentiel que les jeunes qui, faut-il le rappeler, sont de plus en plus d'origines ethniques diverses, soient mis en présence et en communication avec des productions artistiques qui leur sont spécifiquement dédiées, et ce, le plus tôt et le plus régulièrement possible. L'apprentissage des arts et de la culture peut devenir la clef de voûte d'une société nouvelle. À la lumière de ces considérations, nous sommes passés à l'action. Nous avons réuni le milieu artistique directement impliqué, et les diffuseurs, pour définir les termes d'une étude de fond portant sur les jeunes publics, le produit artistique



Lysiane Gagnon

L'art et Montréal

Le Musée des Beaux-Arts réussira-t-il à mettre la main sur la Collection Costakis? Telle est la question qui flottait dans l'air, quand s'est ouverte, la semaine dernière, la belle exposition consacrée à l'Avant-garde russe — qui, avec ses 241 pièces, représente à peu près le cinquième de la collection de George Costakis. La collection, entreposée à New York, contient une partie des oeuvres de la période extraordinairement fertile et novatrice qui a précédé la révolution d'Octobre 1917.

Cette acquisition ferait du Musée le principal centre de l'Avant-garde russe en dehors de l'URSS. (Avant de quitter le pays, en 1977, Costakis a cédé 80 p.cent de sa collection, vraisemblablement les plus belles oeuvres, au gouvernement soviétique qui les a entreposées au Musée Trétiakov, sans pour autant les montrer au public. Ce n'est qu'avec la «glasnost» que ce prodigieux trésor national a été rendu au peuple.)

La collection Costakis, ou plutôt ce qui en reste, ne comprend pas de chef d'oeuvre proprement dit — en outre, les «gros noms» comme Chagall et Kandinski ont tous été vendus —, mais c'est une collection riche et dense, qui pourrait faire l'envie de nombreux musées de moyenne dimension. Outre son intérêt intrinsèque, la collection Costakis pourrait servir au MBA de monnaie d'échange quand il s'agit d'emprunter ailleurs des oeuvres intéressantes.

Normalement, les Musées qui ont une importante acquisition en vue n'ébruient pas l'affaire, histoire de ne pas provoquer inutilement la compétition et de ne pas hausser les enchères. Pourtant, dans l'entourage du président du MBA, l'homme d'affaires Bernard Lamarre, on en parle à qui veut l'entendre, et M. Lamarre lui-même y a fait lourdement allusion lors de l'ouverture de l'exposition, en présence du ministre Marcel Masse. Une telle volubilité pourrait s'expliquer par le désir d'obtenir une aide gouvernementale.

MM. Lamarre et Costakis se sont rencontrés à Moscou, en 1986, et ce dernier a alors lancé le chiffre de \$10 millions. L'un des adjoints de M. Lamarre, l'ex-ministre Clément Richard, a passé une semaine à Athènes, où habite le collectionneur, pour faire avancer le dossier. M. Costakis parlait alors de \$15 millions. Les enchères, apparemment, seraient aujourd'hui passées à \$20 millions.

Le principal problème, toutefois, n'est pas tellement le prix — dans le marché de l'art, une telle collection est destinée à prendre de la valeur, et vaudra bien plus que \$20 millions d'ici quelques années.

Le problème est plutôt dans l'ambivalence de M. Costakis lui-même, qui, à 77 ans, ne veut pas se séparer d'une collection qu'il a montée avec une patience héroïque et une passion sans bornes, mais qui par ailleurs aimerait peut-être s'assurer qu'elle ne risque pas d'être démembrée par ses héritiers en la confiant à une institution qui présenterait de solides garanties.

Le Musée joue sur cette corde sensible en promettant des conditions idéales pour la conservation et la présentation, de même que sur le «passé canadien» de M. Costakis, qui a été, avant son départ de l'URSS, une sorte de factotum à l'ambassade de Moscou. M. Lamarre lui a également fait une fleur en organisant, dans la galerie de Lavalin, une exposition de ses propres huiles, M. Costakis étant peintre à ses heures. Le Grec à l'âme slave se laissera-t-il attendrir? La suite du feuilleton à un jour indéterminé...

Ces événements sont à rapprocher des propos du président du Conseil des Arts de la CUM, Me Jean-Pierre Goyer, qui proposait récemment (dans une allocution reproduite ci-contre) de tout mettre en oeuvre pour faire de Montréal un centre d'art contemporain.

D'une part, disait-il, en donnant au Musée d'Art contemporain, toujours en exil à la Cité du Havre en attendant d'être relégué près de la Place des Arts, l'autonomie que tout musée digne de ce nom doit avoir — le MAC n'est actuellement qu'une officine du Ministère des Affaires culturelles, englué dans la bureaucratie concentrée à Québec. D'autre part, en encourageant toutes les initiatives qui pourraient faire de Montréal le centre par excellence de l'art contemporain au Canada.

Cela conviendrait à l'esprit de Montréal, qui a toujours trouvé sa force dans l'exploitation de la modernité. Toutes proportions gardées, pour prendre une comparaison aussi boiteuse que prétentieuse — mais je dis bien: *toutes proportions gardées* —, si Québec est Rome, Montréal est Milan. Qui est passé par l'Italie en n'ayant d'yeux que pour Rome aura bien eu tort de bouder Milan, cette belle grande ville dynamique où se fait l'Italie de demain.

* * *

Qui dit, d'ailleurs, que le public boude l'art contemporain? Mais encore faut-il l'initier, le mettre en présence des oeuvres: un quart de million de gens se sont précipités à l'exposition Chagall, et les rétrospectives Borduas, Goodwin et McEwen furent aussi de gros succès.

On me dira que Chagall est «populaire», et facile d'accès, soit. Mais je mettrais ma main au feu, connaissant l'engouement des Montréalais pour ce qui est neuf et excitant, qu'on n'est pas si loin du jour où nos musées pourraient être, comme ceux de New York, envahis par toute une population se sentant «obligée» de voir telle ou telle exposition parce que, tout simplement, il *faut* y aller. Mais oui, il entre là-dedans une petite dose de snobisme, de mentalité «tout le monde le fait, fais-le donc»... et puis après? C'est par cette voie-là que l'art pénètre dans les sociétés.

* * *

Ceux qui croient cyniquement qu'on n'attire le grand public qu'avec du sexe et du sport devraient méditer sur un sondage que le Conseil des Arts de la CUM vient de faire effectuer, par la firme SORECOM, auprès de 3000 répondants de la banlieue (l'échantillon est, on le voit, considérable): 72 p.cent des répondants préfèrent les activités culturelles au sport. Voilà une donnée que bien des décideurs devraient recopier cent fois sur leur cahier d'exercices!

Les Russes, et le reste

■ Le Musée des beaux-arts de Montréal présente jusqu'au dimanche 21 mai l'exposition « L'avant-garde russe et soviétique : oeuvres de la collection George Costakis ».

Les autres expositions en cours au musée sont « Estampes pour amateurs », au Cabinet des dessins et estampes, « Daubigny et le naturalisme ».

exposition didactique dans la série *Au fil des collections*, et « Jean-Paul Riopelle », à la Galerie d'art où l'on peut acheter ou louer des oeuvres d'art.

D'autre part, le calendrier des activités du Musée prévoit, au cours des prochains jours, les activités suivantes : le dimanche 26 mars, à 10 h 30, visite commentée en français de l'exposition Costakis (droits d'entrée à l'exposition); entre 13 h et 16 h, le Spécial-dimanche Esso Costakis (droits d'entrée à la collection permanente); à 13 h 30, projection du film « Costakis, the Collector » (entrée gratuite); le mardi 28 mars, à 14 h 30, *Musée-causerie* intitulée « De l'académisme à l'impressionnisme » (droits d'entrée à la collection permanente); le mercredi 29 mars, à 10 h 30, visite commentée de l'exposition Costakis (droits d'entrée à la collection permanente); le jeudi 30 mars, à 13 h 30, projection du film « Costakis, the Collector » (entrée gratuite).

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert du mardi au dimanche de 10 h à 19 h. Renseignements : 285-1600.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600)— L'avant-garde

russe et soviétique: œuvres de la Collection George Costakis, jusqu'au 21 mai— William Morris (1834-1896) du 6 avril au 25 juin, mar. au dim. de 10h. à 19h. — L'Image de la révolution française, au cabinet de dessins et estampes jusqu'au 11 juin— Galerie d'Art Vente et Location: Jean-Paul Riopelle, rétrospective œuvres sur papier de 1967 à 1988, incluant eaux-fortes, lithos, aquarelles, dessins et huiles, jusqu'au 16 avril

Jean-Pierre Beauchataud,
consul général de France à
Montréal, rehaussera de sa pré-
sence le vernissage de l'exposi-
tion *L'image de la révolution
française*, qui aura lieu mercredi
à 11 h 30, au Musée des beaux-
arts de Montréal. Cette exposi-
tion a été réalisée par **Claudette
Hould**. Renseignements: 285-
1600.

Glasnost reaches city

Glasnost came to Montreal yesterday, as officials of the Soviet consulate opened their doors and welcomed journalists in.

Just two years ago, even firemen were barred while a fire at the du Musée Ave. consulate burned out of control.

But yesterday, Soviet officials served hors d'oeuvres and coffee from silver samovars at the second press conference the consulate has held in as many months.

Consul-general Eugene Kotchetkov even managed to crack a joke about the new openness.

"We burned everything there was to hide in the past," Kotchetkov quipped. "There's nothing to hide now. We are prepared to answer all your questions."

Consulate officials called the press conference to denounce Pakistani support for rebel guerillas in Afghanistan, but Kotchetkov also fielded questions about the nationalist uprising in Georgia and a possible Canadian-Soviet treaty on the Arctic.



KOTCHETKOV

JEAN-PIERRE BEAUCHA-
TAUD, consul général de
France à Montréal, assistera,
demain à 11h30, au Musée
des beaux-arts de Montréal,
au vernissage de l'exposition
«L'Image de la Révolution
française». Au cours de cette
cérémonie, **CLAUDETTE**
HOULD, auteure et conserva-
trice invitée, procédera à une
séance de signature.

Art historian's efforts got Quebec coveted Revolution prints

By ANN DUNCAN
Gazette Art Critic

It took incredible patience, determination and diplomacy for Montreal art historian Claudette Houli to convince French colleagues to part with so many prints for the exhibition on the French Revolution that opened this week at the Montreal Museum of Fine Arts.

Of the 161 works in the show — all are prints except for one drawing — 83 came from such illustrious French institutions as the Louvre, the Bibliothèque nationale de Paris and the Musée Carnavalet, the museum of the history of the French capital.

And Houli, head of the art-history department at the Université du Québec à Montréal, managed to coax, convince and cajole the French officials into lending her these prints at a time when scads of museums around the world were seeking similar works for comparable shows commemorating the 200th anniversary of the Revolution.

"They (the French institutions) had the whole world on their backs to borrow prints of the Revolution," Houli explained in an interview at a media preview of the show, simply called *L'Image de la Révolution française*. "And one director said there was no way that they could lend works to Canada."

So how did Houli do it?

In part because she started early. Houli put in her original loan request to the Bibliothèque nationale in 1985, making her the first curator in the world to have done so and giving her first crack at their treasures. But it took months of hard negotiations before the library gave her its formal permission for the loans.

Flea market

As well, there was an element of luck and bluster in putting the show together. Houli stumbled across the only drawing in the show at a Paris flea market. She also found 14 important engravings at a bookseller's stall along the Seine. In both cases, the vendors didn't appreciate the value of what they had.

"But I played innocent and got a good deal," she said with a laugh.

Houli, who has been studying the art and imagery of the Revolution since 1971, almost didn't manage to pull this exhibition off. She said the Musée Carnavalet only gave its final go-ahead last October. But of the 32

ART

Ann Duncan

prints that she had requested to borrow, the museum let her borrow 31 — for almost a year — for the exhibition, which opened at the Musée du Québec in February and will travel to the Art Gallery of Ontario and the Winnipeg Art Gallery after wrapping up here on June 10.

As a result of her tenacity, persistent scholarship and even-headed diplomacy, Houli has managed to put together an exhibition that traces all the major highlights of the Revolution, from the Ancien Régime and the storming of the Bastille on July 14, 1789 to the beheading of the King, Louis XVI, and Marie Antoinette.

Bloody images

Naturally, many of the images are bloody and gory, full of street battles, guillotines and the storming of various government buildings. But some of the prints are surprisingly playful, such as one of a game about the Revolution or copies of the ill-fated attempt to impose a revolutionary calendar.

Many of the prints are beautiful and finely crafted works of art, such as the engraving based on the famous painting by Jacques-Louis David of the death of Marat. But other prints in Houli's show obviously are more of historical rather than artistic value. They are crudely done engravings done by relatively unskilled printmakers mainly for the purposes of propaganda.

There is no overwhelming blockbuster work in this show. The star of the Quebec stop of this exhibition's tour — David's painting of Marat, which usually hangs in the Louvre — had to be returned to France after only three weeks to be part of a massive exhibition about the Revolution at the Grand Palais in Paris, the curator explained.

Instead, Houli's exhibition skillfully and intelligently guides viewers through the many wild machinations of the turmoil. What can't be taken in at a glance is thoroughly and thoughtfully explained in the thick, scholarly exhibition catalogue.

The catalogue — an English version will be published shortly — is so good that a number of French scholars consider it to be the best book of its kind ever written.



Images of the French Revolution: Prints are often bloodily realistic in portraying revolutionary tumult and pillage.



The exhibition also makes clear the importance of printmaking during the Revolution. According to Houli, there just wasn't time during the course of the rapidly changing events for artists to produce many paintings or sculptures. Besides, it would have been too risky to have done so, she noted. By the time a commissioned painting of, say, a revolutionary hero would have been completed, chances were that the hero had already fallen and the artist's fate would have plummeted as a result.

Populist form

Printmaking also flourished at this time because it was populist, relatively inexpensive form of spreading the news and propaganda, much like the mounds of posters that were produced during the student-worker uprising in France in May 1968.

"Usually in times of upheaval, the arts decline," Micheline Moisan, who was in charge of hanging the show, explained. "But during the French Revolution, there was a proliferation of the work of engravers who were trying to record the events."

For people who want to hear

Houli's theories about this art and her exhibition firsthand, she will give a talk at the museum tomorrow at 3 p.m.

Entry to the talk and to the exhibit is covered by the normal entry price to the museum: \$4 for an adult; \$2 for a student and \$7 for a family. There is no charge for children 12 years old and under, golden agers and friends of the museum.

• • •

You'd think that Montreal artist Betty Goodwin might sit back and rest on her past laurels. After all, she has long been considered as one of the true superstars on the Canadian artistic scene, and her international reputation is fast becoming as solid abroad as it is at home.

But complacency, safety and conservatism play no part in Goodwin's art, as her current exhibition at the Galerie René Blouin shows.

Instead of simply continuing to paint her tortured, angst-ridden figures that always haunt and disturb, Goodwin has recently branched out in a whole new direction.

She has started making a series of sculptural wall objects — for want of a better term — out of steel

plates with magnetized ferrite objects stuck on to them. The plates have been torched and waxed so that they have subtle, earthy patterns to them. To the ferrite, Goodwin has added variously added metal shavings, nails, tiny strands of wire and a host of other strange and unusual objects.

And on most of these works, she has scribbled a wrenching word, saying or phrase that are as menacing as the materials she is using in this powerful new art. These wall pieces, which she calls "steel notes" read in turn: "an epidemic is raging", "bestially contrived walls", "deadly overcrowding" and "it is forbidden to print."

Camp guards

As with so much of Goodwin's work, there are obvious references to the Holocaust. One of these metal objects reads "Komme Komme Komme," an apparent illusion to the camp guards calling to the prisoners. On another work, she has scratched the phrase "one little gate."

In the adjacent room, Goodwin has made two little black-steel chambers that are being held up by long

legs, have pipes coming out of them and have smallish doors cut roughly out of them.

Again, an apparent reference to the Nazi death camps and their gas chambers.

But as with all good works of art, these pieces can be read on numerous levels at the same time and strike a universal chord. They are about the demons, the pain and the suffering that inhabit the darkest recesses of the every human being.

This exhibition — there are also three magnificent recent paintings — is not just a chance to see some of Goodwin's latest work. It is also an opportunity to view what will be representing Canada at the Sao Paulo Biennale in the fall. Goodwin has been selected as the only Canadian artist to go to Sao Paulo, and the art from this show will form the backbone of our display there.

But before Sao Paulo, these works will also be going to Switzerland for a major Goodwin retrospective at the Bern Kunstmuseum.

Her solo at the Galerie René Blouin — 372 St. Catherine, W., 5th floor — continues until next Saturday.

L'IMAGE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Quand la gravure avait un contenu documentaire



PHOTO IMAGE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

A Versailles ! A Versailles !. Gravure à l'eau-forte coloriée, anonyme (5 octobre 1789). 16.2 cm X 26.5 cm. Bibliothèque nationale de Paris.

Le Devoir, samedi 15 avril 1989



PHOTO IMAGE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Louis XVI: Vive la Nation !. Gravure à l'aquatinte, coloriée, par Villeneuve. 24 cm X 17.5 cm. Musée Carnavalet, Paris.

Claire Gravel

APRÈS le Musée du Québec, le Musée des Beaux-Arts de Montréal présente jusqu'au 11 juin *Image de la Révolution française*, une exposition de 162 gravures réalisées entre 1789 et 1799, soit de la constitution des États généraux aux guerres napoléoniennes.

C'est à l'abri de la lumière dans le Cabinet des Estampes que ces papiers, qui ont traversé plus d'une révolution au cours des deux derniers siècles, nous contemplent.

L'éclairage feutré ajoute à la gravité des oeuvres qui illustrent entre autres, des grands moments historiques ainsi que la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Ça et là des gravures satiriques, parfois d'une grossièreté franchement scatologique — dont certaines viendraient du grand David lui-même — nous révèlent un éventail non seulement de techniques mais de genres et de styles différents.

On y trouve des aquatintes, des eaux-fortes, des eaux-fortes colorées à la main, des burins, des burins au petit point (un espace pointilliste avant la lettre) et bien sûr, quelques bois, à travers des estampes pour la plupart inédites et quelques journaux et livres.

Dans la grande salle qui jouxte le Cabinet, c'est sous l'allégorie fleurie de Bouguereau que se poursuit l'exposition, détail cocasse lorsque l'on sait que la Convention révolu-

tionnaire avait aboli les académies !

Claudette Hould, la conservatrice de cette exposition qui voyagera à Toronto et à Winnipeg, est une spécialiste de cette période à laquelle elle a consacré sa thèse de doctorat.

Elle s'est particulièrement penchée sur la condition sociale de l'artiste durant la Révolution, sur les différents aspects de la pratique de l'estampe d'alors, sur les règles qui définiront un « code ».

Le catalogue réunit les travaux de plusieurs chercheurs : une mise en situation historique et une analyse fouillée de l'iconographie révolutionnaire complètent cette recension sur la gravure pendant la Révolution.

Voici donc une exposition didactique de grande valeur. Toutes ces gravures parlent de la Révolution : mais entre le grand goût rococo du début et l'épuration des représentations qui présage la modernité, on retrouve toute une série de changements de styles qui correspondent aux changements sociaux qui prennent place.

La prise de la Bastille, l'invention de la guillotine et la mort du roi Louis XVI, celle de Marat, occupent une place de choix.

On reste surpris devant cette gravure qui prend souvent l'allure d'une fresque historique, dénombrant un à un les centaines de citoyens participant aux assemblées.

Peu d'oeuvres ayant survécu aux volte-faces massacrantes des années de la Terreur, ces gravures ont une

valeur inestimable et il fait plaisir d'apprendre que certains collectionneurs sont québécois.

La majorité des oeuvres cependant provient de la Bibliothèque Nationale — l'ancienne bibliothèque du Roy — et du Musée Carnavalet.

Il faut voir *À Versailles !* qui représente la marche des 8,000 femmes du peuple le 5 octobre 1789, armées de bayonnettes, de batons et d'épées. Patrick Watson, dans la série télé-

visée *Démocratie*, n'a-t-il pas affirmé que la Révolution avait débuté avec elle ?

La gravure, de nos jours, a été dépouillée par la photographie de son aspect documentaire.

Et pourtant, ces estampes vieilles de 200 ans n'en finissent plus de se raconter, la représentation imagée trahissant une pluralité de parti-pris idéologiques. Une belle leçon d'histoire.



New landmarks replaced mansions on Sherbrooke St.

FOR MOST of its existence, Sherbrooke St. has been considered Montreal's most prestigious street.

Its reputation came from the mansions of the rich that sprang up along both sides of the street from about the middle of the 19th century.

At the time, Sherbrooke was on the edge of the city. By the early 1900s encroaching development was making the street a less attractive place for a house, but thanks to its established cachet, it remained a good address.

As a result, a new generation of buildings came along that have become landmarks in their own right. Some of these are seen in the photo above, which shows Sherbrooke St. looking east from Bishop St.

In the foreground on the north side of the

street, the Classical façade of the Museum of Fine Arts stands out. The museum dates from 1912, replacing an earlier building that stood on Phillips Square.

Next to the art gallery is Erskine and American United Church, built in 1893. It is described as having a Richardsonian façade, referring to the 19th-century American architect Henry Hobson Richardson, who helped revive the Romanesque style in North America.

The imposing Le Château completes the ensemble. The massive apartment building, completed in 1924, comes equipped with gargoyles, battlements and turrets. The medieval flourishes and the generous size of the apartments, many equipped with fireplaces, reflected the idea that apartment-dwelling was acceptable for people with money.

MONTREAL THEN AND NOW



*Looking east along
Sherbrooke St. from
Bishop St. At left are
Montreal Museum of
Fine Arts, Erskine and
American United Church
and, in back, Le Château
apartments.*

The Gazette, Montreal, Saturday, April 22, 1939

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600)— L'avant-garde
russe et soviétique: œuvres de la Collection George
Costakis, jusqu'au 21 mai— William Morris (1834-
1896) du 6 avril au 25 juin, mar. au dim. de 10h. à
19h — L'image de la révolution française, au cabinet
de dessins et estampes jusqu'au 11 juin

■ En plus de l'exposition principale actuellement en cours au Musée des beaux-arts de Montréal, « L'avant-garde russe et soviétique : œuvres de la collection George Costakis », trois autres sont présentées au public : « L'image de la Révolution française », au cabinet des dessins et estampes, et « Daubigny e

le naturalisme », dans le cadre du programme *Au fil des collections*.

Le programme des activités du Musée prévoit, dans les prochains jours, le samedi 29 avril, à 13 h 30, la projection du film « Costakis the Collector », à l'auditorium Maxwell-Cummings (entrée gratuite); le dimanche 30 avril, à 10 h 30, une visite commentée de l'exposition Costakis (droits d'entrée à l'exposition) et à 11 h, une conférence de Jean-Claude Planchard intitulée « Henri Matisse et la recherche picturale », à l'auditorium Maxwell-Cummings (L'entrée coûte \$6, \$5 ou \$3); entre 13 h et 16 h, « Dimanche-Esso Costakis » est un atelier de peinture et de dessins sur le thème de l'avant-garde, pour toute la famille (droits d'entrée à l'exposition); à 13 h 30, projection du film « Costakis the Col-

lector », à l'auditorium Maxwell-Cummings (entrée gratuite); le mardi 2 mai, à 13 h, visite commentée de « L'image de la Révolution française » (droits d'entrée de la collection permanente); le mercredi 3 mai, à 10 h 30, visite commentée de la collection Costakis (droits d'entrée à l'exposition); le jeudi 4 mai, de 9 h à 17 h, Symposium 89 : *Biennale internationale du design de mobilier de Montréal*, à l'auditorium Maxwell-Cummings. La participation coûte \$ 350. Renseignements : Francine Jones, 866-3631; à 13 h 30, projection du film « Costakis, the Collector », à l'auditorium Maxwell-Cummings (entrée gratuite); enfin le vendredi 5 mai, de 9 h à 17 h, suite de la Biennale.

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbroo-

ke. Il est ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 19 h. Renseignements : 285-1600.

George Costakis

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600)— L'avant-garde
russe et soviétique, oeuvres de la Collection George
Costakis, jusqu'au 21 mai— Daubigny et le natura-
lisme, mar. au dim. de 10h. à 19h.— L'image de la
révolution française, au cabinet de dessins et estam-
pes jusqu'au 11 juin



PHOTO MBA

Le personnage de *Chubel*, tiré de *The Lovers' Exile*, de Marty Gross. Canada, 1981, 87 min.

La Collection Tokugawa L'événement de l'été au MBA

Claire Gravel

LA COLLECTION Tokugawa est l'une des plus réputées du monde. Constituée entre 1603 et 1868, sous le règne de cette caste de chefs militaires dits *Shoguns*, elle comprend des milliers d'objets d'art, reconnus comme trésors nationaux par le gouvernement japonais contemporain.

Le Musée des beaux-arts (MBA) de Montréal présentera plus de 200 pièces de cette extraordinaire collection du 21 juin au 10 septembre 1989.

« C'est la première fois que nous présentons une exposition qui fait le tour d'une culture, d'une époque, a expliqué Pierre Théberge, directeur du MBA lors

de la conférence de presse hier. »

Cette exposition est le fruit de trois années de concertations entre le musée et la Fondation Tokugawa de Nagoya. En 1984-85, une exposition de cette collection avait été présentée à Los Angeles, Dallas, Munich et Paris. Le conservateur des arts décoratifs du MBA Robert Little est, avec Pierre Théberge et Yoshinobu Tokugawa (directeur de la Fondation) responsable de l'exposition montréalaise — qui ne voyagera pas.

Ils ont faits des choix différents et demandé l'expertise de cinq chercheurs japonais et américains pour le volumineux catalogue qui sortira en juin. Cette exposition est la plus importante

Voir page 12 : Événement

◆ Événement

sur l'art traditionnel japonais jamais organisée au pays.

« La culture japonaise actuelle, avec laquelle nous sommes constamment en relation n'est pas sortie de rien. La culture Tokugawa est la base du Japon moderne. L'avènement des Shoguns qui ont mis fin à la guerre a permis le développement culturel », a ajouté Pierre Théberge.

La première partie de l'exposition relatara l'histoire du Japon et du Shogunat, celles de la dynastie des Tokugawa et de sa collection. Elle s'ouvrira sur le portrait du premier Shogun Tokugawa. Nous pourrons reconnaître sur la plupart des pièces les trois feuilles qui sont le symbole de la caste.

Il y aura des textes calligraphiés — qui seront tous traduits — où les Shoguns énonçaient leurs lois, des armures surchargées d'éléments décoratifs et un grand nombre d'armes richement décorées, fourreaux d'épées incrustés de nacre et d'os de poisson, recouverts de peau de léopard (gage de virilité), pistolets poussifs pris dans une gangue de dragons tarabiscotés etc. De magnifiques peintures sur soie relateront les guerres, les courses, les banquets.

Une autre partie de l'exposition mettra l'accent sur la vie privée. Un luxueux salon de thé sera reconstitué, avec tous ses instruments d'or pur. Une bouilloire en or massif, finement ciselée aux armoiries des Tokugawa témoigne d'un raffinement extrême, ces objets n'ayant qu'une fonction d'apparat. Plusieurs costumes de théâtre No, des masques, de magnifiques kimonos tissés ainsi que leurs présentoirs sculptés, un palanquin (chaise à porteurs) couverts d'incrustations et une collection de céramiques fort rares compléteront cette « fresque » des Tokugawa.

À cause de leur fragilité, certains de ces objets seront enlevés et remplacés par d'autres, équivalents, ce qui nécessitera la fermeture des salles les 10, 11 et 31 juillet ainsi que les 1er, 21 et 22 août.

Plusieurs activités prendront place : arrangements floraux Ikebana les 13 et 14 mai, entrée gratuite aux mamans; pièce de théâtre du 15e siècle, *Kyotsune* le 20 mai; concert de musique traditionnelle japonaise avec des instruments comme le shakuhachi, le koto, le shamisen et le jushichigen par l'ensemble Yonin-No-Kai Tokyo le 24 mai; programme de films japonais du 27 mai au 2 juillet ainsi qu'un atelier de démonstration de Go, ce jeu millénaire, avec le grand maître Reiki Magari le 9 juin.



Portrait de Tokugawa Iyeyasu.

PHOTO MBA



M. Pierre Théberge, directeur du Musée des beaux-arts de Montréal, que l'on voit ici en compagnie de M. Tamura, consul du Consulat général du Japon   Montréal et de l'hôtesse Kokoro, a annoncé, hier, la présentation de l'exposition *La Collection Tokugawa: le Japon des shogun*.

Photo Michel MILLER

La Collection Tokugawa

LE JAPON DES SH GUN AU MBA

Plus de 200 objets d'art de la prestigieuse collection du Musée d'art Tokugawa de Nagoya composeront l'exposition *La Collection Tokugawa: le Japon des sh gun*, que le Musée des beaux-arts de Montréal présentera du 21 juin au 10 septembre 1989.

Paul Villeneuve

Cette exposition majeure consacrée au Japon traditionnel est la première du genre jamais organisée au Canada.

Cette collection, qui illustre la culture et le mode de vie du Japon des shogun, a, en 1984-1985, fait l'objet d'une seule grande exposition dans les pays occidentaux.

Armes et armures, laques et céramiques, ustensiles de la cérémonie du thé, calligraphies, masques et costumes du théatre No, jeux, instruments de musique, peintures et textiles, vêtements et objets de la vie quotidienne... autant d'objets précieux qui permettront aux visiteurs de découvrir les chefs militaires (shogun) issus de la dynastie des Tokugawa.

Versés dans les arts de la paix avec un rare sens de l'esthétique, ces grands guerriers devenus administrateurs se sont entourés à la fois d'oeuvres contemporai-

nes, qu'ils commandaient aux plus illustres artistes de l'heure, et de remarquables trésors du passé dont ils faisaient l'acquisition.

Le Musée d'art Tokugawa abrite le riche patrimoine constitué par les générations successives de shogun qui ont été les grands maîtres du Japon de 1603 à 1868.

Nombreux sont les objets de la collection Tokugawa qui, en raison de leur grande valeur artistique et historique, ont d'ailleurs été design s *Trésors nationaux*.

Biens culturels importants ou *Objets d'art importants* par le gouvernement du Japon.

Pour familiariser le public avec différents aspects de la culture traditionnelle japonaise et pour lui donner un avant-goût de l'exposition à venir, le Musée présente, en mai et juin, une série d'événements éducatifs et culturels. Sa programmation sera annoncée, au cours des semaines à venir, dans la chronique *Babil'art* du supplément *Week-end* du *Journal*.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600) — L'avant-garde
russe et soviétique: oeuvres de la Collection George
Costakis, jusqu'au 21 mai — Daubigny et le natura-
lisme, mar. au dim. de 10h. à 19h. — L'image de la
révolution française, au cabinet de dessins et estampes
jusqu'au 11 juin

Le Japon des Shogun au Musée des beaux-arts

Cet été, le Musée des beaux-arts de Montréal fera revivre à grands frais le Japon des Shogun en accueillant la collection Tokugawa. La collection, qui appartient au Musée d'art japonais Tokugawa, tire son nom de la dynastie des quinze Shogun qui régnèrent sur le Japon de 1603 à 1868. Une dynastie de guerriers et de grands administrateurs doublés d'amateurs d'art et de collectionneurs raffinés.

Il paraît que le général Toranaga, le héros de James Clavell, est inspiré du fondateur de la lignée, le Shogun Tokugawa Ieyasu dont il a « l'allure physique, l'audace légendaire et la proverbiale patience ». D'autres héros de Clavell sont eux aussi tout droit sortis de l'histoire, même Blackthorn.

Le Musée des beaux-arts reconstituera le monde des Shogun au moyen de 200 objets qui vont des armes et armures à des instruments de musique, en passant par des masques et des costumes du théâtre Nô, des peintures, des vêtements, des objets de la vie quotidienne.

Parmi ces 200 objets précieux se trouvent un bon nombre de trésors nationaux qui ne sortent pas souvent du pays. La collection n'a fait l'objet jusqu'ici que d'une seule exposition itinérante dans les villes occidentales, notamment à Los Angeles et Dallas, à Paris et Munich, en 1984-1985. Pour le Canada, il s'agit de plus importante exposition d'art japonais jamais présentée au pays.



Le Japon des Shogun sera présenté du 21 juin au 10 septembre et l'on peut déjà réserver ses billets au Musée.

Pour mettre le pulic dans l'ambiance japonaise, le Musée présente, à compter du 13 mai, une exposition d'arrangements floraux organisée par le chapitre montrealais d'Ikebana International. A cette exposition d'une cinquantaine d'arrangements s'ajoutent cinq conférences-démonstrations qui auront lieu pendant le week-end de la Fête des mères. A cette occasion, les mères et leur famille pourront entrer gratuitement au Musée.

Par ailleurs, les 20 et 24 mai, on pourra assister, à l'auditorium, à un spectacle mêlant le théâtre Nô et la musique japonaise contemporaine intitulé *Kiotsune: la mort d'un guerrier*, et à un concert de musique de chambre donné par quatre musiciens jouant des instruments traditionnels japonais. Et, à compter du 27 mai, le Musée présente une série de six films de fiction se déroulant à l'époque Tokugawa.

La collection Shogun, vestige d'une dynastie de guerriers, n'a fait l'objet jusqu'ici que d'une seule exposition itinérante dans les villes occidentales, notamment à Los Angeles et Dallas, à Paris et Munich, en 1984-1985. Pour le Canada, il s'agit de la plus importante exposition d'art japonais jamais présentée au pays.

■ A l'occasion de la Fête des mères, le Musée des beaux-arts de Montréal propose aux mères et à leurs familles de visiter gratuitement la collection permanente et l'exposition Ikebana (arrangements floraux japonais) demain et dimanche. En plus de l'exposition principale actuellement en cours au Musée, « L'avant-garde russe et soviétique : oeuvres de la collection George Costakis », jusqu'au dimanche 21 mai, trois autres sont présentées au public : « L'image de la Révolution française », au cabinet des dessins et estampes, « Daubigny et le naturalisme », dans le cadre du programme *Au fil des collections*, et l'exposition Ikebana, à la salle des expositions, au 3e étage.

Le programme des activités du Musée prévoit, samedi, à 11 h, une conférence-démonstration d'Ikebana (arrangements floraux japonais), école Ohara, à l'auditorium Maxwell-Cummings (entrée gratuite); à 13 h 30, la projection du film « Costakis the Collector » au même endroit (entrée gratuite); à 15 h, conférence-démonstration d'Ikebana, école Takeya, au même endroit (entrée gratuite), et à 17 h, une autre conférence-démonstration d'Ikebana, école Koeru-Shotokai, au même endroit (entrée gratuite), puis dimanche, à 10 h 30, une visite commentée de l'exposition Costakis (droits d'entrée à l'exposition), à 11 h, une conférence intitulée « Des technologies d'hier pour le monde de demain : Villard de Honnecourt et Leonard de Vinci », par Jean Gimpef, à l'auditorium Maxwell-Cummings (l'entrée coûte \$7 et \$5), à 11 h 30, une visite commentée de « L'image de la Révolution française » (droits d'entrée à l'exposition); entre 13 h et 16 h, « Dimanche-Esso Costakis » est un atelier de peinture et de dessins sur le thème de l'avant-garde, pour toute la famille (droits d'entrée à l'exposition); à 13 h 30, projection du film « Costakis the Collector », à l'auditorium Maxwell-Cummings (entrée gratuite), puis à 15 h et à 17 h, conférences-démonstrations d'Ikebana (arrangement floral japonais), l'école Ikenobo à 15 h et l'école Sogetsu à 17 h, à l'auditorium, Maxwell-Cummings (entrée gratuite).

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 19 h. Renseignements : 285-1600.

■ Une retrospective des oeuvres d'André Desjardins est exposée au Centre Berthiaume-Du Tremblay, 1474 est, rue Fleury, le vendredi 12 mai, de 19 h à 21 h 30, de 18 h à 20 h.

Plusieurs conférences sur l'art floral japonais seront présentées aujourd'hui et demain au Musée des Beaux-Arts de Montréal, en avant-gout de l'exposition «La collection Tokugawa: le Japon des shoguns», qui sera en place au musée du 21 juin au 10 septembre. Les confé-

renciers *Mitsugi Kikuchi*, de l'école Ohara, *Michelle Desjardins*, de l'école Takeya, *Kazuko Tanaka*, de l'école Koryu ShotoKai, *Miori Mayeda*, de l'école Ikenobo, et *Seibi Watanabe*, de l'école Sogetsu. Renseignements: 285-1600.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600) — L'avant-garde
russe et soviétique: oeuvres de la Collection George
Costakis, jusqu'au 21 mai — Daubigny et le natura-
lisme, mar. au dim. de 10h à 19h — L'image de la
révolution française, au cabinet de dessins et estampes
jusqu'au 11 juin — Exposition Ikebana, arran-
gements floraux japonais, salle d'exposition, 3e
étage

■ A l'occasion de la Fête des mères, le Musée des beaux-arts de Montréal propose aux mères et à leurs familles de visiter gratuitement la collection permanente et l'exposition Ikebana (arrangements floraux japonais) demain et dimanche. En plus de l'exposition principale actuellement en cours au Musée, « L'avant-garde russe et soviétique : oeuvres de la collection George Costakis », jusqu'au dimanche 21 mai, trois autres sont présentées au public : « L'image de la Révolution française », au cabinet des dessins et estampes, « Daubigny et le naturalisme », dans le cadre du programme *Au fil des collections*, et l'exposition Ikebana, à la salle des expositions, au 3^e étage.

Le programme des activités du Musée pour cette semaine prévoit, mardi à 13 h, visite commentée de « L'image de la Révolution française » (droits d'entrée de la collection permanente); mercredi à 10 h 30, visite commentée de la collection Costakis (droits d'entrée à l'exposition); enfin jeudi à 13 h 30, la projection du film « Costakis, the Collector », à l'auditorium Maxwell-Cummings (entrée gratuite).

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 19 h. Renseignements : 285-1600.

■ Durant les travaux de l'agrandissement de l'édifice devenu inaccessible, le Musée McCord fait circuler quelques-uns de ses éléments ou de ses collections. Ainsi « Souffrir pour être belle » (vêtements et parrures pour femmes) est à Québec jusqu'au dimanche 14 mai; « L'espace d'un temps, la redécouverte de la rue Peel » (quarante photos) est au foyer du Le Cartier, 3410, rue Peel, jusqu'au vendredi 30 juin. L'exposition « Des jouets de A à Zoo », de jeux et jouets anciens, voyage aussi : elle sera au Stewart Hall, 176, chemin Bord-du-Lac, Pointe-Claire, jusqu'au dimanche 4 juin; à la Galerie Port-Maurice, 8420, boulevard Lacordaire, du 31 août au 1^{er} octobre; au Centre communautaire et culturel Henri-Lemieux 7644, rue Edouard, LaSalle, du 3 octobre au 29 octobre; enfin au Centre culturel de Dorval, 1401, chemin Bord-du-Lac, du 22 novembre au 21 décembre.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600)— L'avant-garde
russe et soviétique: œuvres de la Collection George
Costakis, jusqu'au 21 mai— Daubigny et le natura-
lisme, mar. au dim. de 10h. à 19h.— L'Image de la
révolution française, au cabinet de dessins et estam-
pes jusqu'au 11 juin— Daubigny et le naturalisme,
Au fil des collections jusqu'au 2 juillet. Exposition
Ikebana, arrangements floraux japonais, salle
d'exposition, 3e étage— Galerie d'art vente et loca-
tion: artistes de la galerie

Museum gambles on blockbuster Japanese show



The Tokugawa Collection: 18th-century suit of armor.

It's a big gamble. In fact, it is one of the biggest gambles ever undertaken by the Montreal Museum of Fine Arts.

Starting June 21, the museum will stage its summertime blockbuster exhibition of some 200 objects from the Tokugawa Foundation in Nagoya, Japan. The objects — including paintings, ceramics, masks, arms, armor, calligraphy and tea ceremony items — come from the era of the Shoguns, or the Tokugawa clan that ruled Japan from 1603 to 1868.

And the show, thought to be the first major Shogun exhibition ever held in Canada, will cost the museum at least \$2 million to stage. Only the museum's Leonardo da Vinci exhibition in 1987 cost more. That show had a budget of \$3.9 million, but it went into the opening day with \$1 million in corporate sponsorship and \$500,000 in grants.

The carefully crafted reproductions of Leonardo's magnificent machines ended up attracting almost 400,000 people to the museum and guaranteed a profit for the show. And Leonardo still is making money for the museum. The show was displayed recently in London, England, and will open on July 1 at the Ontario Science Centre in Toronto.

Risky proposition

The Shogun show, on the other hand, has attracted no major corporate money, making the exhibition a far riskier proposition than Leonardo was. A local Suzuki dealer donated a jeep that will be used for a draw and one Japanese company threw in \$200. But to date, no significant financial sponsorship has been forthcoming despite the museum's persistent efforts to woo the Japanese business community in Quebec.

Museum officials readily acknowledge the lack of corporate money makes the Shogun show a high-risk undertaking.

"Every exhibition is a gamble, whether it costs \$250,000 or \$2 million," museum director Pierre Théberge said in an interview this week. "But I think we can count on the summer public."

The show comes right on the heels of the museum's magnificent showing of the Costakis collection of Russian and Soviet avant-garde art.

ART

Ann Duncan

which at last count had attracted only about 27,000 people. The show closes tomorrow, and is one of the gutsiest and most exciting the museum has put on in recent years. Yet this exhibition was never able to capture the Montreal public's interest.

Summertime shows

Why, then, are museum officials so confident the Shogun show will succeed where Costakis failed, even though no marketing studies have been conducted to test their hypothesis?

Partly because the best-attended exhibitions held in Montreal in recent years have been similar sorts of shows, Danielle Sauvage, the museum's director of communications, said.

She was referring to the trio of summertime shows held at the city-run Palais de la Civilisation on Ile Notre Dame.

First, there was the Ramses II show of ancient Egyptian treasures in 1985. In 1986, it was the exhibition of Chinese art and artifacts. The next summer it was the show of golden treasures from the ancient civilization of Thrace.

As with the Shogun show, all three of these exhibitions were broadly based, showing many diverse aspects of a sophisticated, highly developed civilization.

"These were exhibitions for the whole family and they were the most popular exhibitions ever in Montreal," Sauvage said. "So we really don't need any marketing surveys."

But what she neglected to point out was that with each subsequent year attendance at the Palais's shows dropped while deficits from the exhibitions soared.

Ramses attracted 715,000 visitors and ended up with a \$745,000 surplus. The Chinese show wooed 440,000 visitors, but racked up a \$1.7-million deficit, while Thrace attracted only 185,000 visitors and left the city \$1.9 million in the red.

As a result of those figures, the

Palais's officials abruptly changed strategies, opting last year for a series of six very different kinds of shows instead of a single blockbuster exploring an ancient civilization.

Théberge said the museum has a mandate to explore various cultures and civilizations, not just those of the West. And there had been no such show at the museum for several years, he said.

The quality and rarity of the Tokugawa collection is also a factor, Théberge said. It is considered to be one of the finest and most complete collections of Shogun artifacts in the world, yet the Montreal exhibition is only the second time such a big chunk of the collection will be allowed to travel to the West.

In 1984-85, an exhibition that was essentially the same as the show Montreal was presented in Los Angeles, Dallas, Munich and Paris. But this will be the first chance people living in eastern North America will have to take a look at the collection.

Besides, Théberge said, Japan and Japanese culture are omnipresent and *à la mode* these days.

Noh theatre

To help build momentum for this exhibition, which will continue until Sept. 10, the museum has planned a well-rounded series of events that touch on many aspects of Japanese culture.

At 8 tonight, the museum will present in its Maxwell Cummings Auditorium *Kyotsune: The Death of a Warrior*, a play by Ryo Noda that combines Japanese Noh theatre and contemporary music.

On Wednesday in the same auditorium there will be a concert of chamber music by Yonin-No-Kai-Tokyo, four widely acclaimed musicians who play traditional Japanese instruments.

Starting on May 27, the museum will present *Double Suicide Amijima*, the first in a series of six feature films set in the Tokugawa period. The films will be shown every Saturday and Sunday at 1:30 p.m. until July 2. Films to be shown include *Bushido* and *The Lovers' Exile*.

For more details about this pre-exhibition program, call the museum at 285-1600.

As well, you can book your tickets now for the Shogun exhibition. Tickets are: \$7 for adults; \$5 for friends of the museum; \$3 for seniors and students; and \$1 for kids 12 years of age or younger.

Why can't the Montreal Museum of Fine Arts find corporate sponsors for its exhibitions?

Large extension

The Tokugawa Collection: The Japan of the Shoguns is the museum's fourth exhibition in a row with virtually no corporate money behind it.

The problem with finding corporate money for the Chagall and Boudas exhibitions was that the fundraising campaign coincided with the start of the museum's bid to find \$25 million for its large extension, now under construction on the opposite side of Sherbrooke St. W., Théberge said.

So far, the museum has raised almost \$22 million in that campaign. "The sponsors we don't get for shows we get for the building," he said. "And that's priority No. 1 these days. But it's a juggling act."

Next, the museum couldn't find a single corporate cent for its now-ending exhibition of Russian and Soviet avant-garde art. Again, the mushrooming building fund seemed to have been the priority.

And now it's the cash-poor Shogun show. Communications director Sauvage, whose job in part entails trying to find corporate money for the museum, said the MMFA may have made a tactical error in looking solely to the Japanese business community here for sponsorship.

Both Théberge and Sauvage also put part of the blame on government shoulders. At a time when the number of arts groups seeking assistance is growing by leaps and bounds, all levels of government are talking tough about budget restraints and cutbacks.

As a result, Théberge said, corporations that have spent generously on culture in the past have had a tremendous increase in the number of requests for such handouts in recent years.

Museum gambles on Shogun exhibition

Canadian Press

MONTREAL

IT'S A BIG gamble. One of the biggest, in fact, ever undertaken by the Montreal Museum of Fine Arts.

Starting June 21, the museum will stage a summer blockbuster exhibition of some 200 objects from the Tokugawa Foundation in Japan. The objects — including paintings, ceramics, masks, arms, armor, calligraphy and tea ceremony items — come from the era of the Shoguns, the Tokugawa clan that ruled Japan from 1603 to 1868.

The show will cost the museum at least \$2-million to stage. Only the museum's Leonardo da Vinci exhibition in 1987 cost more. That show had a budget of \$2.9-million, but it went into the opening day with \$1-million in corporate sponsorship and \$500,000 in grants. The Shogun exhibition, on the other hand, has attracted no major corporate money, making it a far riskier proposition.

"Every exhibition is a gamble, whether it costs \$250,000 or \$2-million," museum director Pierre Theberge said. "But I think we can count on the summer public."

Corporate sponsorship for exhibits has been drying up for several reasons, Theberge explained. The corporate community has already been hit in the museum's bid to raise \$25-million for a new exten-

sion and government money is being cut, sending more arts groups to the private sector for handouts.

The museum has high hopes for the Shogun exhibit because the best-attended exhibitions held in Montreal in recent years have been similar sorts of shows, said Danielle Sauvage, the museum's director of communications.

She was referring to a trio of summer shows held at a city-run exhibition hall on the former Expo 67 site. First there was the Ramses II show of ancient Egyptian treasures in 1985. In 1986, it was the exhibition of Chinese art and artifacts. The next summer it was the show of golden treasures from the ancient civilization of Thrace.

"These were exhibitions for the whole family and they were the most popular exhibitions ever in Montreal," Sauvage said.

She neglected to point out, however, that each subsequent year attendance at the shows dropped while deficits from the exhibitions soared.

Ramses attracted 715,000 visitors and ended up with a \$745,000 surplus. The Chinese show wooed 440,000 visitors, but racked up a \$1.7-million deficit, while Thrace attracted only 185,000 visitors and left the city \$1.9-million in the red.

Theberge said there has been no show like the Japanese collection at the museum for several years.

The exhibition will continue until Sept. 10.

■ Le Musée des beaux-arts de Montréal présente trois expositions au public, en plus de ses collections permanentes : « L'image de la Révolution française », au cabinet des dessins et estampes, « Daubigny et le naturalisme », dans le cadre du programme *Au fil des collections*, jusqu'au 2 juillet, et « Marines » à la galerie d'art, où le public peut acheter ou louer des oeuvres d'art, jusqu'au 1er juillet.

Le programme des activités du Musée prévoit, samedi, à 13 h 30, la projection du film « Double suicide Amijima » à l'auditorium Maxwell-Cummings (entrée gratuite); à 21 h, spectacle *Go-Tango*, au même endroit (\$ 15 et \$ 12,50); dimanche, à 11 h 30, visite commentée de *L'image de la Révolution française* (droits d'entrée à l'exposition), puis à 13 h 30, projection du film « Double suicide Amijima », à l'auditorium Maxwell-Cummings (l'entrée est gratuite).

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 19 h. Renseignements : 285-1600.

Go Tango au Musée des Beaux-Arts

ALAIN BRUNET
collaboration spéciale

■ On le cite le tango partout, on vous offre des remakes argentins à tout le moins rentables sur Broadway, on en fait des films, etc.. Mais il y a aussi l'autre tango: Go Tango, La Passion Tango compte en faire état, étalant un certain «off-tango», actualisé et mont-réalais sur deux soirées au Musée des Beaux-Arts.

«Tout l'art moderne a été influencé par le tango», note Pierre Monette, animateur de ces deux soirées consécutives qui se tiendront ce soir et demain soir à l'auditorium Maxwell Cummings.

Voilà un bon vendeur de tango. Normal, il anime Montréal Tango à CIBL FM depuis plusieurs années; il a ainsi disséqué, épluché, rincé, cuit et recuit le tango sous tous les angles imaginables.

Il compte donc aiguiller les visions hétérogènes de nombre d'artistes: d'abord un chœur, le «Chœur des Sans-Coeurs» compte chanter un tango a capella. Puis Yves Chamberland, un vieux routier de la new wave montréalaise qui s'est spécialisé entre autres dans les musiques de théâtre, musicalisera une chorégraphie pour deux danseuses de la compagnie O Vertigo Danse. Après quoi, on passe à l'électroacoustique du jeune compositeur Bertrand Chénier pour ensuite rebondir sur un extrait du cabaret-performance de Marie-Hélène Montpetit, sans compter celui des vrais spécialistes du tango, soit Ramon Pelinski, Raoul Jaunera, Sbignew Borowitch et Mecha Gomez.

Le lendemain est plus jazz: Robert M. Lepage offre un tango pour clarinette basse et bidules électroniques, le pianiste Pierre Stjak présente sa composition Existango aux côtés de son collègue Bernard Buisson, sans compter les élucubrations du groupe Mata Hari (Karen Young, Tim Jackson et Skip Bey) et du duo piano-violoncelle de Lorraine Prieur et de Philip Raphals. On clôt le tout avec le groupe le plus avisé en la matière: Tango x 3.

Deux nuits de tango au MBA

Sortez vos décolletés et vos robes moulantes



PHOTO CHANTAL KEYSER

L'auditorium du MBA accueille ce soir et demain soir l'événement *Go Tango*.

Lyne Crevier

IMAGINEZ un bandonéon pleurant dans la nuit, où danseurs langoureux à cheveux gominés, danseuses ravageuses à robes haut fendues et décolletés vertigineux tanguent au rythme du tango classique, à la Gardel, ou contemporain, à la Piazzolla. L'événement *Go Tango* c'est un peu ça et aussi une quarantaine d'artistes qui défileront à l'auditorium du Musée des beaux-arts aujourd'hui et demain.

Chaque soir, on présente un programme différent qui misera sur le tango argentin, électro-acoustique, « jazzé » ou programmé au synthétiseur. Chanté, dansé ou improvisé, le tango « *made in Québec* » n'a rien à envier aux Argentins. Les temps forts de *Go Tango* se multiplient par deux ou à l'infini. Qui dit tango, dit couple ténébreux, grave jouant de séduction et répulsion. Un couple fringué pour soirée dévastatrice.

Vendredi, on pourra voir notamment Mireille

Leblanc et Carole Courtois virevolter, tourner, s'envoler, atterrir en grand écart, pareilles à des athlètes lâchant le gymnase pour la piste de danse. C'est une courte pièce frénétique dont le ton est donné par la musique inventive (rock, tango et cie) signée Yves Chamberland de *Janitors Animated*. Son nom est associé également aux musiques de *Don Quichotte* et *Chagall*, la troupe *O Vertigo* et celles du *Polygraphe*, *Grand Théâtre du monde*, *Baiser de la femme-araignée*, etc.

Par ailleurs, Yves Chamberland est le seul musicien québécois à être invité à New York au *New Music America* qui se tiendra en novembre prochain. Il y présentera une nouvelle composition musicale accompagnant la projection d'un film.

Le même soir au MBA, la chanteuse Mecha Gomez nous donnera des frissons en s'attaquant au tango traditionnel, façon bar chic ou taverne miteuse de Buenos Aires, avec Ramon Pelinski au piano, Raoul Jaurena au bandonéon et Zbigniew

Voir page 12 : Tango

◆ Tango

Borowitch à la contrebasse, les virtuoses de *Tango X 3*.

Le lendemain, attendez-vous à du solide aussi. On pourra entendre, entre autres, la voix en vrille de Karen Young (incarnant l'espionne Mata-Hari) accompagnée du guitariste Sari Dajani et d'un éventuel contrebassiste...

Karen Young se joindra également à *Tango X 3* pour interpréter la pièce *Cuisades* de Astor Piazzolla. Autrement, le groupe nous fera entendre des morceaux de son propre cru.

Le violoncelliste Philip Raphals et la pianiste Lorraine Prieur, pour leur part, chamboulent passablement *Le Grand Tango*, créé par Piazzolla en 1982, pour le célèbre violoncelliste russe Rostropovitch.

Robert M. Lepage Trio improvisera à partir de « fragments de tango instantané séché à froid ».

D'autres artistes seront également de l'événement tango de l'année, organisé par l'Alliance culturelle Saint-Laurent. Au départ, celle-ci souhaitait inviter des artistes étrangers, en plus des nôtres, mais à la dernière minute la « manne » gouvernementale n'a pas été aussi généreuse que prévue. Sa programma-

tion s'en tient donc à du tango « *intramuros* ».

Apparemment, le tango est argentin. Mais il est encore oriental, asiatique (le tango est même devenu populaire au Japon) ou européen. En 1925, combien de bandonéonistes argentins comme Julio Decaro ou Argentino Galvan, précédant de peu Carlos Gardel (disparu en 1935), ont échoué à Paris pour connaître la gloire.

Tango se conjugue avec exil, mélancolie, solitude ou passion dévorante et sauvage. Tellement sauvage, qu'on raconte que, sensiblement à la même époque, dans les bas-fonds de Buenos Aires, nul n'allait danser le tango sans s'être pomponné auparavant : la femme moulée dans une robe aguichante (orange de préférence), l'homme frais rasé, endossant un impeccable complet noir, où était dissimulé un couteau. Car une « vraie » nuit de tango n'allait pas sans casse ni meurtre.

Journée internationale des musées

Le dimanche gratuit de 16 musées de la région de Montréal



JOCELYNE
LEPAGE

Nos musées ont changé. Et le peuple aussi. Il n'y a pas si longtemps, les uns et les autres ne s'attiraient pas mutuellement et n'étaient guère portés à se fréquenter. C'était l'époque où la Culture portait un grand C élitiste.

Mais depuis cinq ou six ans, depuis, en fait, que l'on a appris à traduire les effets culturels en retombées économiques, les musées font de plus en plus d'efforts et de battage pour attirer le monde chez eux et s'attirer du même coup les faveurs financières des gouvernements et du monde des affaires. Le peuple, plus instruit et plus à l'aise qu'avant, embarque. Mais il lui faut de grands événements et de grands noms. Dans cette nouvelle histoire d'amour entre musées et public, les petits se sentent un peu délaissés.

Aussi, à l'occasion de la Journée internationale des musées, seize musées petits et grands de la région montréalaise ouvriront gratuitement leurs portes au public dimanche, 28 mai. Les visiteurs pourront bénéficier d'un service de transport gratuit dans les autobus de la STCUM. Ils auront le choix entre cinq circuits dont le point de départ, pour les cinq, est à la Place Desjardins. Là, des kiosques et des vitrines sont installés depuis mardi dernier pour renseigner les gens.

L'an dernier, 18 000 personnes ont profité du transport gratuit. Certains petits musées ont accueilli en ce jour de fête plus de gens qu'ils n'en voient habituellement en quatre mois.

Le reste du Québec fêtera lui aussi la Journée des musées. L'entrée sera libre dans 75 institutions dont on pourra trouver la liste sur des affiches disponibles à la Place Desjardins et dans les musées montréalais.

La multiplication des musées

Non seulement la fréquentation des musées a-t-elle considérablement augmenté ces dernières années, mais les musées se sont multipliés. L'an dernier, deux nouveaux musées ont ouvert leurs portes: le Musée des beaux-arts du Canada, à Ottawa, et le Musée de la civilisation à Québec.

Il y a quelques semaines, Mme Phyllis Lambert faisait un cadeau formidable à Montréal, le Centre canadien d'architecture. Une merveille. Le 30 juin prochain, le gigantesque Musée des civilisations, à Hull, ouvrira à son tour.

À Montréal, trois musées sont actuellement en construction ou en agrandissement: le Musée d'art contemporain à la Place des arts dont l'ouverture est prévue pour 1991, le Musée des beaux-arts de Montréal qui s'agrandit de l'autre côté de la rue Sherbrooke (ouverture à l'automne de 1991) et le Musée McCord qui s'agrandit lui aussi, mais par derrière, et qui devrait rouvrir en 1992, à temps pour le 350^e anniversaire de Montréal.

Et ce n'est pas tout. Le Musée

des arts décoratifs, étroitement logé au Château Dufresne, et le Musée David M. Stewart installé à l'Île Ste-Hélène, deux musées dont les collections se sont considérablement enrichies ces dernières années, font actuellement une étude en vue de leur déménagement. Ils lorgnent du côté du Marché Bonsecours, pour 1992 également. Deux autres projets flottent dans l'air: une maison des sciences et de la technologie, indispensable équipement culturel dans une grande ville, et un musée du cinéma.

À Québec, le Musée du Québec a entrepris ses travaux d'agrandissement qui lui permettront d'intégrer la vieille prison voisine. Et à Ottawa, on attend pour bientôt le Musée de la photographie.

Ajoutons à cela les événements annuels ou ponctuels qui se multiplient eux aussi depuis quelques années à Montréal, ceux du Palais de la civilisation sur l'Île Notre-Dame, *Expotec* dans un hangar du Vieux-Port, *Images du futur* à l'ancienne gare maritime Louis-Jolliet, *Les Cent jours d'art contemporain* cette année à la Cité de l'image et un nouveau-venu, la Société des grands événements de Montréal, qui présentera cet été *L'Empire Inca* à la Place des arts.

Au commencement était Tintin

Il faut remonter à 1979 pour trouver la première véritable tentative de rapprochement entre un musée et le grand public, aussi appelé «le vrai monde». *Le monde imaginaire de Tintin*, au Musée des beaux-arts de Montréal, a sans doute été un précurseur.

L'exposition avait attiré 125 000 visiteurs. Un exploit! On n'avait jamais vu autant de monde au musée. Dix ans plus tard, un tel résultat pour un «blockbuster» montréalais serait catastrophique. Il faut plus que doubler le nombre pour parler de grande réussite.

Voici le palmarès des expositions les plus populaires ces dernières années: *Ramsès II*, 715 000 visiteurs; *Picasso*, 525 000 visiteurs; *Trésors et splendeurs de Chine*; 435 000; *Léonard de Vinci, ingénieur et architecte*: 425 000; *Expotec 88*: 281 000; *Chagall*: 250 000; *Expotec 87*:

232 000; *L'Or des cavaliers thraces*: 190 000.

Les grands de l'été 89

Mais les «blockbusters» coûtent de plus en plus cher et quand le seuil de rentabilité exige un demi-million de visiteurs, l'aventure est plutôt risquée.

Pourtant, le Musée des beaux-arts de Montréal s'est encore une fois lancé dans ce genre d'aventure avec *Le Japon des Shogun* qui doit commencer le 24 juin. Une exposition précieuse et rare qui lui coûte \$2,3 millions et pour laquelle il ne dispose pas cette année d'un budget de promotion à la hauteur de ses ambitions.

Le Palais de la civilisation, qui a calmé ses ardeurs, présente quant à lui, à compter d'aujourd'hui, une triple exposition consacrée au cinéma dont le volet le plus important et le plus spectaculaire est *Cités-cinés* (voir notre cahier cinéma).

Au Vieux-Port, *Expotec*, cet embryon de Maison des sciences, se consacre cette fois aux communications et *Images du futur* célèbre en grande la Révolution française, à compter du 1^{er} juin.

À la mi-juillet, *L'empire Inca et les trésors du Pérou* s'installeront à la Place des arts.

Circuits d'autobus gratuits pour les musées montréalais

■ Parcours des circuits: de 10h00 à 17h30

CIRCUIT 1, CENTRE-VILLE

- Complexe Desjardins
- Château Dufresne/Musée des arts décoratifs
- Musée Mc Cord
- Musée des beaux-arts
- Centre canadien d'architecture

CIRCUIT 2, VIEUX-MONTRÉAL

- Complexe Desjardins
- Centre d'histoire de Montréal
- Musée Marc-Aurèle Fortin
- Maison Sir George-Etienne Cartier
- Château Ramezay

- Musée d'art contemporain
- Musée David M. Stewart

CIRCUIT 3, VILLE SAINT-LAURENT

- Complexe Desjardins
- Musée d'art de Saint-Laurent

CIRCUIT 4, LACHINE

- Complexe Desjardins
- Maison Saint-Gabriel
- Musée de Lachine
- Le commerce de la fourrure à Lachine

CIRCUIT 5, CIRCUIT SAINT-GRABRIEL-SAINTE-LAURENT

- Maison Saint-Gabriel
- Musée d'art de Saint-Laurent

Le Japon des shōgun au Musée des beaux-arts

Japon, 1603. Une ère de paix et de prospérité débute sous la gouverne d'Iyasu Tokugawa, premier maillon d'une descendance de chefs militaires. Les shōgun, la dynastie Tokugawa dirige le pays jusqu'en 1868. Sous son règne, des milliers d'objets d'art ont été recueillis et conservés par les générations successives.

Le Musée des beaux-arts de Montréal (MBA) présente cet été «La collection Tokugawa: le Japon des shōgun», la première exposition du genre au Canada. Du 21 juin au 10 septembre, les visiteurs découvriront la culture et le mode de vie du Japon traditionnel à travers 200 objets utilisés dans les cérémonies officielles et dans la vie privée. Le Musée d'art Tokugawa de Nagoya au Japon a prêté à cette occasion une partie de sa prestigieuse collection.

«C'est notre première exposition qui tente de faire le tour de la culture de toute une époque», indique Pierre Théberge, directeur du MBA. Pres de trois ans de démarches et de rencontres ont été nécessaires pour établir les ententes entre les deux musées.

Au programme, armes et armures, laques et céramiques, ustensiles de la cérémonie du thé, calligraphies, masques et costumes de théâtre Nō, instruments de musique, peintures, textiles et vêtements de la vie quotidienne rappellent cette riche période de shōgunat. Dotes d'un rare sens de l'esthétique, dit-on, ces grands guerriers devenus administrateurs ont commandé des œuvres aux artistes de l'époque et ont accumulé de remarquables trésors. Cette civilisation s'est signalée pour son raffinement du détail, l'harmonie, le culte de la nature et l'élevation de l'âme.

Un raffinement poussé

Plus de doute à ce sujet, les Japonais ont ici une très forte présence économique et culturelle. Qu'on songe seulement aux domaines de l'électronique, de la mode, des arts. «Il est donc intéressant de connaître la base de la force de ce peuple», explique Pierre Théberge. Les Japonais possèdent une grande culture qui a étendu ses assises.

Pour apprécier la richesse de cette exposition, «il faudra s'attarder aux détails pour bien voir la minutie des œuvres», souligne le directeur. Dans une première salle, les visiteurs feront connaissance avec les principaux per-

sonnages de la période Edo — aujourd'hui Tokyo — du nom de la ville-hôte du gouvernement militaire et civil. Textes philosophiques et cartes des territoires livrent des renseignements précieux.

Dans une deuxième salle, c'est le côté spectaculaire et flamboyant des shōgun qui a été mis en évidence. La paix règne, rappelons-le. Les samourais en chômage parent d'or, d'argent et de cuivre leurs armes et leurs armures. Des épées assez longues pour un hara-kiri double, finement travaillées au manche et au fourreau, et de lourdes armures plaquées d'or ont été retrouvées et restaurées. Des peintures révèlent les batailles passées, la chasse au faucon et les courses de chevaux.

Pour connaître la vie privée des nobles, c'est la troisième salle qu'il faut visiter. Les gens du musée ont ainsi reconstitué un salon de thé avec tous les accessoires utilisés dans les cérémonies. Des objets de tous les jours tels des vases à eau, des contenants laqués, des paravents peints y sont réunis. On a constitué une importante section de costumes et de masques du théâtre Nō, ces drames lyriques à caractère religieux et traditionnel. La minutie du travail des artistes se manifeste notamment dans les objets décoratifs: écritoire, lutrin, porte-papier, pots de maquillage, etc. Enfin, la pièce de résistance, un palanquin superbement décoré, vous jettera par terre.



Masque de théâtre Nō du 17e siècle. Au centre, armure complète d'un guerrier du 18e siècle. Portrait d'Iyasu Tokugawa, de l'ère Edo, 17e siècle.



Il est à noter que de nombreuses pièces ne peuvent être exposées longtemps à la lumière en raison de leur rareté et de leur fragilité. Certaines seront donc enlevées et remplacées par d'autres dont le type, la période et le style sont les mêmes. L'exposition sera fermée les jours de changement, à savoir les 10, 11 et 31 juillet et les 1er 21 et 22 août.

Des activités japonaises

Pour compléter le volet éducatif de cet événement, le musée présentera à la mi-mai une exposition d'ikebana, cet art floral japonais qui met l'accent sur les li-

gnés plutôt que sur les formes et les couleurs. À partir d'aujourd'hui, le MBA offre une série de films classiques du cinéma de fiction japonais ayant pour cadre l'époque Tokugawa. Ces longs métrages des années 50 et 60 montrent différents aspects de l'héritage culturel de l'Empire du Soleil Levant ou racontent l'histoire des classes paysannes et des classes guerrières. Les films sont projetés tous les samedis et dimanches, du 27 mai au 2 juillet, à 13h30, à l'auditorium Maxwell-Cummings du Musée. Prix d'entrée: 3\$.

Le vendredi 9 juin à 20h, au même endroit, les Montréalais auront droit à un atelier-de-

monstration de go, jeu né en Chine introduit au Japon au 11e siècle et qui a connu une expansion remarquable durant la période Edo. Le grand maître Reiki Magari, 64 ans, détenteur du titre le plus élevé dans ce domaine, fera état de son savoir-faire. Cette activité bénéficie de l'appui de la Fondation du Japon et du Consulat général du Japon à Montréal.

Les billets sont en vente au musée et aux comptoirs du réseau Admission. Pour une commande téléphonique, composez 522-1245 ou 1-800-361-4595. Le musée est situé au 1379, rue Sherbrooke ouest. Renseignements: 285-1600.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600)— Daubigny et le
naturalisme, jusqu'au 2 juillet, mar. au dim. de 10h. à
19h. — L'image de la révolution française, au cabinet
de dessins et estampes jusqu'au 11 juin— Marines,
Galerie d'Art vente et location, du 1er juin au 1er juil-
let



Des visiteurs au Musée des Beaux-Arts regardent attentivement un tableau.

Photo: Alfred LANCOT

À NOUS LES MUSÉES!..

(NG) — De nombreux Montréalais sont allés flâner dans les musées hier, dans le cadre de la journée portes ouvertes qui s'y déroulait.

Seize musées ont accueilli gratuitement les visiteurs pour cette troisième édition de l'événement.

Pour faciliter la tâche des participants, la STCUM avait mis sur pied un circuit d'autobus qui les conduisait, tout

aussi gratuitement, à différents sites.

C'est d'ailleurs M^{me} Louise Roy, présidente de la Société, qui officiait à titre de présidente d'honneur.

Le Musée des Beaux-Arts était un de ceux qui

à ouvert toutes grandes ses portes.

Le jeune Sébastien Côté, 10 ans, en était à sa première visite dans le prestigieux bâtiment de la rue Sherbrooke.

Il avait l'air particulièrement impressionné

par un tableau de l'Italien Arenetta, «Jason charmant le dragon», qui a été réalisé en 1670.

«Ça me fait penser au «Livre dont vous êtes le héros», a-t-il expliqué.

«Je veux voir d'autres musées, c'est intéressant.»

Sa mère, Francine Auger, abonde dans le même sens.

«Je voulais montrer à mes enfants que tout ne vient pas juste d'être inventé. C'est dommage que les musées ne fassent pas davantage de publicité pour embarquer les jeunes», a-t-elle dit.

Quant à Mariette Audette, 65 ans, les musées n'ont plus de secret pour elle.

«J'en visite depuis que je suis toute petite. C'est

notre culture, c'est nous.»

Elle comprend cependant que la visite de ces temples de l'histoire ne soit pas plus populaire.

«Les jeunes surtout sont divisés dans leur choix. Il y a tant de choses qu'ils peuvent faire. Il faudrait leur dire qu'un musée, c'est toujours en mouvement», a-t-elle conclu.

R 3517.2

juin 1989 à

MUSEE, Avenue du

3400

004000000000

The Junior Associates of the Montreal Museum of Fine Arts are holding their "Bal des Chrysanthemes" at the Montreal Botanical Gardens on June 16. It's in honor of the summer exhibition at the museum "The Tokugawa Collection: The Japan of the Shoguns." André Buteau, Nathalie Morier-Colas, Dario Favretto, Louise Kierans, Orysia Krywiak, Michel Laflamme, Charlene Laprise, Jutka Pasztor, Fannie Charron-Rainville, Jennifer Roman, Michi Sakamoto and Robert Vezina are the members of the ball's organizing committee.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600)— Daubigny et le
naturalisme, jusqu'au 2 juillet, mar. au dim. de 10h. à
19h.— L'Image de la révolution française, au cabinet
de dessins et estampes jusqu'au 11 juin— Galerie
d'art vente et location: Marées, jusqu'au 1er juillet

Chrysanthemum ball will be held in Botanical Garden

The Junior Committee of the Montreal Museum of Fine Arts is holding a Japanese ball, Bal des chrysanthèmes, at 7:30 p.m. on Friday, June 16, in the Botanical Garden. Monique Landry, federal minister of external relations and international development, will be the guest of honor.

Cocktails will be served in the Japanese gardens beside the new Japanese pavilion. Dinner and dancing will take place in the northwest corner of the gardens under a large tent in honor of the summer exhibition at the museum, the Tokuwaga Collection, with the support of Tents for Events, CJAD Radio and Gervais, Gagnon Frenette et Associés. Guests will be conveyed to the tent by balades provided by the City of Montreal.

Members of the ball committee are Fannie Charron Rainville and Charlene Laprise (JAMM co-chairmen), Robert J. Vezina, ball co-ordinator; Robert Braide, André Buteau, Nathalie Morier-Colas, Dario Favretto, Louise Kierans, Orsya Krywiak, Michel Laflamme, Jutka Pasztor, Jennifer Roman and Michi Sakamoto.

Proceeds will go to the Museum Expansion Campaign. Further infor-

SOCIAL NOTES

E.J. Gordon

mation can be obtained from Robert Vezina, 393-9500.



Chrysanthemum ball at Japanese gardens: From left, Fannie Charron Rainville, Robert Vezina and Charlene Laprise.

393-9500 (3900)

SHOGUN'S TREASURES COMING HERE

THE SUIT of armor at right, from Japan of the 1700s, is just one of 200 items from the age of the Shoguns that will be on display at the Montreal Musée des beaux arts this summer.

Fans of *Shogun*, James Clavell's top-selling novel of 1975, may not have realized that the powerful General Toranaga and the British seaman Blackthorn were based on real people — Tokugawa Ieyasu and Will Adams.

The display of objects from Japan's Tokugawa Art Museum runs from June 21 to Sept. 10.



R 3217.9
(340)

LE JAPON DES SHOGUN

■ Pour marquer la présentation cet été de la grande exposition de la collection *Tokugawa le Japon des Shogun*, les jeunes associés du Musée des beaux-arts organisent une soirée bénéfice vendredi au tout nouveau Pavillon japonais du Jardin Botanique. Une pré-ouverture! Et un grand Bal du chrysanthème, fleur nationale du Japon. Le dîner de gala sera servi à table sous la tente. Les billets vont de \$125 à \$350 selon notre générosité.



James Lem, un comédien de Toronto.

F125 R
(340)

Mardi, à 17h30, il y aura vernissage de l'exposition **Le Japon des Shogun**, au Musée des beaux-arts de Montréal, en présence de l'ambassadeur du Japon au Canada, **HIROSHI KITAMURA**, du ministre des Communications du Canada, **MARCEL MASSE**, et du directeur du Musée d'art Tokugawa, **YOSHINOBU TOKUGAWA**.

LEUR ART, LEUR ÂME,
LEURS ARMES



LA COLLECTION TOKUGAWA
LE JAPON DES
SHOGUN

DU 21 JUIN AU 10 SEPTEMBRE 1989
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

1379, rue Sherbrooke ouest, Metro Guy.
Renseignements - (514) 285-1000
Billets en vente au Musée jusqu'à 18 h.
et aux comptoirs Admission.

SUZUKI

RADIO CITE
107

CJAD
800
STEREO

CKAC 73

La Presse

SAMEDI 17 JUIN 1989 / LE JOURNAL DE MONTRÉAL

R 3317.9
(3000)

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 Sherbrooke ouest (285-1600) — La Collection
Tokugawa: le Japon des shogun, du 21 juin au 10
sept — Daubigny et le naturalisme, jusqu'au 2 juillet,
mar. au dim. de 10h. à 18h — Galerie d'art vente et
location: Marins, jusqu'au 1er juillet

Le Devoir, samedi 17 juin 1989



Les Shogun au Musée des beaux-arts

JOCELYNE LEPAGE

■ À compter d'aujourd'hui, le public montréalais pourra voir la très précieuse Collection Tokugawa que le Musée des beaux-arts a fait venir à Montréal au coût de \$2,3 millions. Quelque 200 objets d'art ayant appartenu à la grande famille de Shogun qui a inspiré les romans de James Clavel sont offerts à la contemplation des visiteurs. Contemplation est certainement l'attitude qui convient le mieux devant l'expression d'un raffinement si grand qu'il coupe le souffle.

Armes et armures, laques, céramiques, accessoires pour la cérémonie du thé, masques et costumes du théâtre Nô, instruments de musique, peintures, textiles, vêtements, etc., tous ces objets, dont certains remontent au Japon ancestral, sont le plus souvent présentés dans des installations qui reconstituent le contexte de

leur utilisation. De grands panneaux didactiques viennent au secours du visiteur pour qui les manifestations de la civilisation orientale sont plutôt mystérieuses. L'audio-guide peut être aussi d'une grande utilité.

C'est la deuxième fois seulement que la Collection Tokugawa, qui appartient à la fondation du même nom dirigée par un descendant des Tokugawa, quitte le Japon. Montréal l'accueille donc après le Texas et Paris. Les objets sont si précieux et fragiles que des conservateurs japonais reviendront à deux reprises cet été changer des pièces pour d'autres du même type.

La Collection Tokugawa: le Japon des Shogun, se poursuivra jusqu'au 10 septembre et est accompagnée d'un catalogue d'une très grande qualité. Entrée: \$7, \$3 pour les étudiants et les gens de 65 ans et plus; \$1 pour les enfants de 12 ans et moins.

PHOTO DENIS COURVILLE. La Presse

L'exposition *La Collection Tokugawa: le Japon des Shogun*, s'est ouverte hier au Musée des beaux-arts.

'THE JAPAN OF THE SHOGUNS'



Fine arts museum unveils a new exhibit

A NEW exhibit called "The Japan of the Shoguns" opened yesterday at the Montreal Museum of Fine Arts.

Japanese drummers outside the museum were on hand to signal the exhibit opening, as the upper photo shows.

The lower photo includes Japanese dignitaries in attendance: Yoshinobu Tokugawa, left, director of the Tokugawa Art Museum, and his wife, and His Excellency Hiroshi Kitamura, right, ambassador of Japan to Canada, and his wife.

The museum's president, Bernard Lamarre, and director, Pierre Théberge were also on hand, as was Canada's minister of communications, Marcel Masse.

Photos: Allan R. Leishman

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600)— Au-
ditorium Maxwell-Cummings: Film: Les 47 Rônin, les
24-25 juin à 13h.30— Visite commentée de la Collec-
tion Tokugawa: Le Japon des shogun, le 25 juin à
10h.

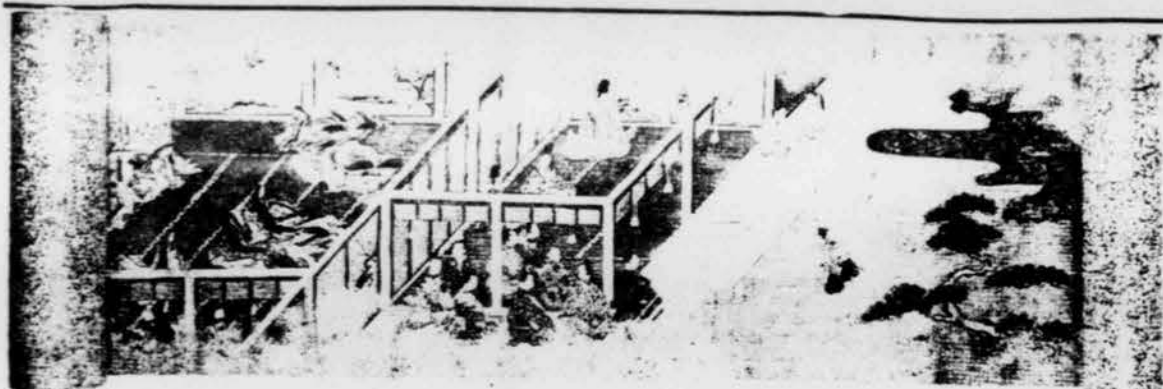
MUSEE DES BEAUX-ARTS (1379, Sherbrooke
O.) — Exposition «Le Japon des shogun»,
«Daubigny et le naturalisme» et «Marines».
Du mar. au dim., de 10 h à 18 h.



Le shogun Tokugawa Iyasu, un des somptueux portraits de la collection.

De l'ère Toyata à l'âge des Shogun

Voitures, appareils télé ou photo, Walkmans, montres... Les années 80 sont celles du Japon. Mais que savons-nous de sa culture à part les Kurosawa, Mizogushi, Mishima? L'exposition de la Collection Tokugawa au Musée des beaux-arts de Montréal nous offre donc l'occasion d'appivoiser un peu la culture japonaise. Elle reconstitue, au moyen de 200 objets d'art, l'époque du Shogunat des Tokugawa, cette dynastie de grands seigneurs qui régnèrent sur le Japon de 1603 à 1868. Lire Jocelyne Lepage en page D3



Ce rouleau horizontal du XIXe siècle, *Histoire de Bunsho*, est un conte populaire sur le thème du protagoniste d'humble condition qui devient riche et puissant.

La Collection Tokugawa : Comment apprivoiser la culture japonaise



JOCELYNE
LEPAGE

Nous roulons dans les voitures qu'ils fabriquent, regardons la télé sur des écrans qu'ils ont conçus, écoutons la musique branchés sur leurs écouteurs, lisons l'heure sur leurs montres, « pitonnons » sur leurs ordinateurs, voyons partir chez eux quelques grands trésors de la peinture occidentale achetée pour des dizaines de millions de dollars; il y a même des gens qui voudraient importer chez nous leur mode si efficace d'organisation du travail. Les années quatre-vingts sont définitivement marquées par l'influence japonaise.

Mais que savons-nous de la culture japonaise? Pas grand chose au fond. À part quelques impressions fortes laissées au cinéma par les Kobayashi, Kurosawa, Ozu, Mizoguchi, ou en littérature par Mishima, et une certaine époque traduite à l'occidentale par l'écrivain James Clavel, la culture japonaise reste beaucoup plus mystérieuse pour nous, Occidentaux, que celle des Grecs, des Romains et même des Égyptiens.

L'exposition de la Collection

Tokugawa au Musée des beaux-arts de Montréal nous offre donc l'occasion d'apprivoiser un peu la culture japonaise. Elle reconstitue, au moyen de 200 objets d'art, l'époque du Shogunat des Tokugawa, cette dynastie de grands seigneurs qui régneront sur le Japon de 1603 à 1868, après avoir unifié et pacifié l'archipel, ces mêmes seigneurs qui ont inspiré James Clavel.

Tous les objets présentés ont appartenu aux Tokugawa qui furent non seulement de grands guerriers mais aussi des amateurs d'art et de choses de l'esprit. En cette période de paix qui marqua leur règne, les arts ont remplacé les batailles. Les guerriers, qui constituaient la classe dominante, se sont mis à la poésie, à la calligraphie, à la peinture, au théâtre, à la danse et à la musique. Ils ont aussi constitué des collections d'art du Japon et de l'étranger, ont lu et ont traduit.

Une mise en scène aussi raffinée que les objets

Ce qui frappera surtout le visiteur, à part le palanquin somptueux qui l'attend en haut de l'escalier et la mise en scène qui place les objets dans des décors d'époque ou dans leur contexte quotidien, c'est l'extrême raffinement des pièces exposées, un raffinement qui s'étend aux moindres détails parfois pas plus gros

qu'une tête d'épingle. Le raffinement mais aussi la pureté des lignes qui tend à la perfection.

Après une introduction où l'on nous explique la généalogie des Tokugawa et le Japon de l'époque au moyen de manuscrits, de cartes géographiques et de peintures sur rouleaux de soie, nous entrons en quelque sorte chez eux. Dans leur salle d'armes où sabres, armures et accessoires ne servent pas tant à faire la guerre qu'à exprimer la personnalité de leurs propriétaires. Dans leurs salles d'audience décorées de peintures sur rouleaux verticaux, sur panneaux coulissants ou sur paravents, qui chantent la faune, la flore et les saisons. Dans leurs salons privés dépouillés et baignant dans l'harmonie. Dans leurs modestes pavillons de thé en bambou, signe de détachement de l'esprit, où se déroulaient des concours de dégustation de thé et où ustensiles et objets de décoration comme les précieuses laques, servaient à manifester le degré de raffinement des hôtes.

L'une des activités réservées à l'élite et qui faisait partie des cérémonies officielles, le théâtre Nô, est également représentée par des masques et des costumes pour lesquels on n'hésitait pas à utiliser les tissus les plus luxueux que l'on ornait de motifs complexes fabuleux.

Armes poétiques, objets complexes simples d'apparence, richesses considérables sous des toits de bambou, scènes baroques peintes avec économie: les objets d'art de la Collection Tokugawa sont porteurs de contrastes inhabituels aux Occidentaux et expriment sans doute un aspect de cet esprit japonais qui fait si grande impression de nos jours.

La Collection Tokugawa: le Japon des Shogun a coûté cher au Musée des beaux-arts. \$2,3 millions. C'est la deuxième fois seulement qu'elle quitte le Japon. Elle comporte des pièces si fragiles à la lumière que des conservateurs japonais reviendront à deux reprises changer des éléments pour d'autres du même genre au cours de l'exposition.

Mais elle vaut le coût. Encore plus si le visiteur lit les panneaux didactiques essentiels à la compréhension du contenu ou se munir de l'audio-guide. Et, s'il en a les moyens, il pourra approfondir ce que l'exposition lui apprend avec le catalogue, un des plus beaux et des plus luxueux jamais produits par le Musée des beaux-arts (\$49,95).

L'exposition se poursuit jusqu'au 10 septembre. Entrée: \$7, \$3 pour les étudiants et les gens âgés, \$1 pour les enfants de moins de douze ans. On peut se procurer des billets au Musée ou aux comptoirs Admission.



Différents masques de Nô, le théâtre japonais destiné aux élites et qui meublait les cérémonies officielles.

Magnificence des shogun

Lyne Crevier

LE JAPON moderne n'a sans doute plus le temps de verser une larme en constatant le peu de vestiges du passé qui lui reste.

Si ce n'était la collection Tokugawa, qui est l'une des rares de l'époque Edo à être parvenue jusqu'à nous — dont ce fameux palanquin, non pas des « larmes », mais d'or, d'argent et de laque noire, trônant en haut du grand escalier du Musée des beaux-arts, depuis mercredi — on croirait que les shogun n'existent qu'au petit écran.

Jusqu'au 10 septembre, on peut y admirer l'exposition comprenant plus de 200 objets d'art — prêtés par le Musée Tokugawa de Nagoya — témoins de la magnificence et du raffinement poussé du Japon des shogun, qui vécurent entre 1603 et 1868. C'est véritablement un monde d'opulence et aussi d'extrême simplicité qui s'ouvre au visiteur. À déguster lentement comme le saké.

Pendant plus de deux siècles et demi, la dynastie des Tokugawa a profité d'une période de paix, de prospérité et d'épanouissement des arts pour s'adonner au mécénat. La collection de rouleaux peints, d'armes et d'armures, d'ustensiles de la cérémonie du thé, de costumes et masques du théâtre no, de paravents à feuilles d'or et d'autres articles associés à la vie publique et privée des shogun et des daimyo en témoignent.

Les guerriers (*shogun*) exerçaient leur autorité sur les administrateurs locaux (*daimyo*) qui s'occupaient, entre autres, de percevoir les im-



Une armure O-Yoroi en lamelles de fer laquées de noir et cordon de soie noire, de l'époque Edo, au XVIIIe siècle.

pôts.

Si le Japon des shogun nous promet de nous faire découvrir « leur art, leur âme, leurs armes », seule la partie mystique échappe à l'oeil occidental. Pour le reste, l'or, l'argent, la nacre, la laque, la soie et le brocart rutilants ne nous demandent pas

une grande connaissance du confucianisme, doctrine chinoise adoptée par le shogunat, selon laquelle les classes se séparaient en classe guerrière, suivie de celles des paysans, des artisans et des marchands.

Les shogun empruntèrent aussi aux Chinois, qu'ils vénéraient, leur

cérémonie du thé. L'hôte la dédie à ses convives qui s'asseyaient dans un modeste pavillon de bois et de bambou, lieu exprimant une certaine forme de détachement et d'élévation de l'esprit. Rien ne devait distraire les participants de la contemplation ou de la méditation. Peintures et calligraphies étaient ainsi de tons pastel et l'on se servait davantage d'ustensiles en céramique ou en bois qu'en or. Le rituel était axé également sur le respect d'autrui, la patience et l'admiration.

Pareillement à la cérémonie du thé, le théâtre no fait partie des réceptions officielles « incontournables ». Shogun et daimyo devaient connaître le répertoire (plus de 200 pièces) comme les acteurs, tous masculins. De plus, la famille d'un daimyo devait accorder son appui financier à certains acteurs, l'ancêtre sans doute de nos subventions...

Le no parle essentiellement d'amour, de jalousie et de vengeance. Et tout se joue entre deux pôles constitués d'élan et de repos. Pour appuyer de telles fables esthétiques, costumes et masques étaient fabuleux.

On en voit de magnifiques exemples au Musée, dont un costume à fond bleu foncé, entièrement couvert d'un motif hexagonal couleur paille, tissé en serge à triple fil ou d'inoffensifs dragons à fil bleu, blanc, rouge, jaune et vert ressortent au premier plan de l'*asuita*.

Un autre « costume » attire inmanquablement l'attention. Il s'agit de l'armure, de type *o-yoroi*, ayant appartenu à un des fils de Tokugawa.

Du Xe au XVe siècle, des armures semblables étaient destinées aux samuraï de haut rang qui allaient combattre alourdis de lamelles de fer laquées de noir. On comprend pourquoi ces armures ne furent plus utilisées par la suite que pour les cérémonies officielles.

Dans un contexte de paix, la panoplie militaire symbolisait le droit de gouverner et aussi l'incarnation même de l'âme du guerrier (*bushi*). Le peuple se tenait donc tranquille et ouvrait ses goussets sans rechigner en voyant arriver sur ses terres les *daimyo* arborant leurs sabres impressionnants de fer gravé, ciselé et incrusté de nacre, lors de la « collecte des impôts ».

La décoration des châteaux d'Edo (Tokyo aujourd'hui), Nagoya ou Kyoto incluait quantité de paravents, peints à la main, représentant batailles, spectacles, festivités et scènes familiales. Le peintre de paravents regroupait souvent en un seul tableau une multitude d'événements qui se sont en fait succédés dans le temps. Il faussait la vérité historique en omettant certains détails et en en magnifiant d'autres...

Le paravent à six panneaux illustrant *La bataille de Nagashino* (1575) n'est pas une reproduction fidèle de la réalité. Le petit nombre de figures peintes sur celui-ci n'a rien à voir avec les faits où 20.000 hommes s'affrontèrent dans un combat à l'issue duquel l'emportèrent les Tokugawa sur leurs adversaires, les Takeda.

Pour bien marquer sa supériorité, l'élite japonaise ornait les temples bouddhistes et les sanctuaires *shinto* d'éléments laqués saupoudrés d'or

ou d'argent. Les armures, gardes de sabre, selles et étriers et même les objets usuels étaient laqués.

Des pièces richement laquées, portant l'emblème floral de la famille, représentaient une partie non négligeable de la dot d'une fille de shogun ou de *daimyo*... Le reste pouvait se composer d'ustensiles en or ou en argent utilisés lors de la cérémonie du thé.

Les privilèges du shogunat incitèrent la classe marchande à vouloir l'imiter en acquérant graduellement des biens de luxe malgré les édits et lois l'interdisant.

Pour se pénétrer de l'âme des shogun, on peut se procurer le catalogue de 224 pages magnifiquement illustré de 246 reproductions en couleurs. Il est offert aussi aux enfants en format réduit de 36 pages.

Par ailleurs, des démonstrations de calligraphie (*shodo*), de peinture à l'encre (*sumi-i*) ou de l'art de plier le papier (*origami*) sont au programme estival du MBA, du 7 juillet au 20 août.

Quantité de films et spectacles, portant sur les arts nippons, seront aussi à l'affiche durant cette période. Et du 7 au 10 septembre, le Musée s'associe au Festival international de nouvelle danse pour nous offrir un événement spécial consacré à Tatum Hijikata, le fondateur du *buto*.

ART OF THE

SHOGUNS

By ANN DUNCAN
Gazette Art Critic

If the vernissage this week was any indication, the Montreal Museum of Fine Arts should have a hit on its hands with its \$2-million summer blockbuster *The Tokugawa Collection: The Japan of the Shoguns*.

The exhibition — described as the largest collection of Japanese art and artifacts ever displayed in Canada — opened Tuesday evening with hundreds of people jamming the museum to sample sushi, sip sake and roam through the displays at the show, which continues until Sept. 10.

It was one of the best-attended openings at the museum in recent years, and the crowds seemed genuinely excited by the displays, which include more than 150 armaments, robes, theatrical costumes, painted screens, examples of calligraphy, lacquered objects and scrolls.

'Japan of the soul'

"The Japan of the soul is being shown here," said Hiroshi Kitamura, Japan's ambassador to Canada, in a speech at the opening.

Japan is largely a prisoner of stereotypes about its unbridled economic growth and the nature of its society, he said. But to understand the Japan of the present, you have to reach back to the era of the Tokugawa shoguns, who ruled Japan between 1603 and 1868.

"This period still influences our way of thinking and our way of life," Kitamura said.

That is one of the reasons the museum decided to stage this exhibition. The institution has a wide-ranging mandate that includes exploring all aspects of cultures and civilization — from furniture and dishes to sculptures and cutlery, museum director Pierre Théberge said in an interview. As a result, the museum has an obligation to stage exhibitions that are not ethnocentric or strictly about the visual arts.

It has been years since the museum has put on a non-Western show, and given the importance of Japan in today's world, museum officials decided the Tokugawa collection, which comes from one of Japan's largest privately owned museums, would more than fill the bill.

"The Tokugawa collection is recognized as one of the great collections of its kind in the world," Théberge said.

The museum has done a spectacular job of displaying the objects, and making them and the culture they represent easily accessible.

The show is divided into groups of themes and subject matter.

The first room introduces the Tokugawa family, which still owns the 20,000 artifacts in the collection and runs the Tokugawa Art Museum in Nagoya, Japan. This room also contains ancient deeds and other documents, all written in handsome calligraphy, as well as historical maps.

In each gallery, there are clearly written panels to explain the displays. For those who want to delve further, there is an audioguide and a handsome 220-page color catalogue with highly readable essays written

by scholars from Harvard University, the Boston Museum of Fine Arts and other institutions.

The next gallery houses displays of arms, armaments, paintings of battle scenes and an incredibly ornate suit of armor that was worn by a high-ranking samurai.

There's a common misconception that the Tokugawa period was dominated by war and strife, said Tomio Koike, assistant curator of the Tokugawa museum, in an interview. The family actually ushered in a period of peace and stability that lasted from 1620 until 1867, when civil strife broke out between the shogunate troops and forces loyal to the emperor.

Purity of design

Most of the objects in the second room were never used in battle, only in practice and for ceremonies, he said.

Even if much of the symbolism of the objects is lost on the average Western visitor, it does not take an expert to appreciate the purity of design and the intricate craftsmanship that went into making them.

The third room is dedicated to the tea ceremony, which developed into a complex ritual under the Tokugawas, Koike said. There's a soothing pebble garden and a replica of a tea house as well as dozens of related objects, ranging from an ornate gold kettle from the 17th century to a medieval Chinese flower vase.

The Japanese of the Tokugawa era looked to other countries for the best ideas, cultural artifacts and philosophies and incorporated them into their own way of life, Koike said.

The next room is what Koike says is the exhibit's *piece de résistance* — a display of what a formal Tokugawa reception room would have looked like. Even today in Japanese homes, one can see similar displays of objects that are considered important by the inhabitant, he said.

Koike said he thinks the Montreal museum has done a superb job of displaying the collection, especially in the reception area. A different version of the show toured Dallas, Los Angeles, Munich and Paris between 1983 and 1985. But the designer of the Montreal show, Daniel Amadei, managing director of the city's Museo Techni, has done the best job yet, Koike said.

In the same room are scrolls of detailing a kabuki theatre performance and another with stories created only for the ladies of the Tokugawa clan. "They are similar to Harlequin romances," Koike said.

The exhibition of more than 150 items — fragile works on paper and cloth objects will be changed periodically to prevent them from deteriorating — wraps up with displays of Noh theatre masks and robes and a series of beautiful lacquered objects that were used by the Tokugawas in their homes.

Despite the obvious strong points of this exhibition, the museum will have an uphill battle breaking even with the show. This is the fourth consecutive show for which the museum has not been able to find a major corporate sponsor. And the exhibition faces stiff competition from the full slate of cultural events taking place in Montreal every summer.

No predictions

This year, besides the usual round of festivals, there will also be a similar civilization-style exhibition of Incan treasures at Place des Arts. That show starts in mid-July, but Théberge is not worried. He says one such exhibition will help spark interest in the other.

Still he's not predicting the number of people who will visit the museum before the show ends in September.

"You're always hung by your own words," he said.

Fredrik Duparc, chief curator of the museum, was equally circumspect. "There's absolutely no relationship between the quality of an exhibition and the size of the crowd."

Witness the museum's last big show — the Costakis collection of the Russian and the Soviet avant-garde, he said. It was a terrific show, yet it only drew about 32,000 people, as opposed to the almost 250,000 people who went to the Chagall show.

"But if quality is a guarantee for lots of visitors, then I'd say we'll get 200,000 for the Tokugawa," Duparc predicted.



Painted portrait of Tokugawa Ieyasu from the 17th century

Le Gazette, Montreal, Friday, June 23, 1989



A suit of armor worn by a samurai warrior



Kettle used in elaborate tea ceremony

Some dates to remember

The museum has pulled out all the stops to try to cultivate interest in *The Tokugawa Collection*.

To accompany the exhibition, which opened Tuesday, the museum has organized a full slate of special events.

From July 3 until Aug. 31, for instance, there will be a series of workshops aimed at children aged 5 to 15. Subjects range from making a samurai helmet to building a model of a Japanese tea garden.

There are also mobile workshops that can be booked by day camps or other groups.

These are two-hour, hands-on demonstrations along related themes. A Japanese film series continues this weekend and next, with films shown at 1:30 p.m. Saturdays and Sundays. For details about activities, call the museum at 285-1600.

Tickets for the exhibition cost \$7 for adults, \$3 for students and seniors, and \$1 for children 12 or younger. The museum is open from 10 a.m. until 7 p.m. daily.

— Ann Duncan



Armure de samurai.

Le Musée des beaux-arts

Les enfants sont difficiles. Il ne fait pas beau dehors. Voilà la journée idéale pour visiter le Musée des beaux-arts de Montréal qui présente cet été une exposition fort intéressante sur le Japon des Shoguns.

L'exposition présente 200 objets de la collection du Musée d'art Tokugawa illustrant la culture du Japon traditionnel.

Qui sont les Shoguns? Des chefs militaires qui ont mené le pays du début du 17^e siècle à la moitié du 19^e. À cette époque, le Japon était dirigé par la famille Tokugawa qui régna dans la paix et la prospérité. Cette dynastie a laissé en héritage près de 20 000 objets qui sont conservés au Musée d'art Tokugawa de Nagoya.

Avant d'être les maîtres mondiaux de l'électronique, de l'automobile et de l'optique, les Japonais avaient développé un art exception-

nel et une qualité de vie remarquable. Les objets exposés au Musée des beaux-arts en témoignent.

Pour mieux faire comprendre aux enfants ce qu'était le Japon avant Goldorak et le Nintendo, le Musée organise une série d'activités pédagogiques qui n'ont rien à voir avec «Mario Bros» mais qui sauront certainement tout autant les passionner.

Ces activités ont pour thème les armes et les armures des samurais, la cérémonie du thé, les boîtes à encens, la peinture et la calligraphie, la vie quotidienne en harmonie avec la nature, le théâtre No et les textiles japonais.

Les jeux feront appel au sens de l'observation, à l'habileté manuelle et à l'imagination des enfants. Ils pourront observer la calligraphie japonaise et tenter d'en saisir les mystères et les nuances. Ils seront

appelés à fabriquer des masques utilisés dans le théâtre No et à confectionner des éventails. Ils apprendront les rudiments de la peinture à l'encre de Chine ou encore à composer des poèmes selon les règles nippones les plus anciennes.

Le Musée des beaux-arts, qui de plus en plus se veut un musée vivant (il nous l'avait prouvé avec l'exposition de Léonard de Vinci) organise également une série de démonstrations publiques qui seront présentées tout au long de l'été.

Ainsi on pourra y voir des spécialistes en arrangement floral, apprendre l'art de la préparation du thé japonais, comment choisir et porter un kimono ou encore se familiariser avec la calligraphie japonaise. Ces démonstrations auront lieu tout l'été selon un calendrier précis disponible au musée.

Renseignements au 285-1600.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600).— Aie-
 hier pour les 16 ans et plus, le 14 juillet de 10h. à
 12h.— La fabrication d'un chapeau de samurai, le 14
 juillet de 13h. à 15h.— Démonstration kimono, com-
 ment le choisir et le porter, le 14 juillet à 14h.30.—
 Auditorium Maxwell-Cummings. Présentation des
 films. Bunraku, L'artisanat d'Edo, L'art de Shiko Mu-
 nakata, les 15-16 juillet à 13h.30.— Atelier-Ésso, la fa-
 brication d'un chapeau de samurai, les 15-16 juillet
 de 13h. à 16h.— Démonstration kimono, comment le
 choisir et le porter, les 15-16 juillet à 14h.30.— Visite
 commentée de la collection Tokugawa, le Japon des
 shoguns, le 16 juillet à 10h.— Spectacle culturel ja-
 ponais, Taiko, Shigin, chansons traditionnelles et
 danses folkloriques, le 16 juillet à 15h.30.

Handwritten notes at the bottom of the page, including the word "COPIE" and other illegible scribbles.

**Le Musée des
Beaux-arts de Mont-
réal** situé au 1379, rue
Sherbrooke Ouest, pré-
sente jusqu'au 10 sep-
tembre, l'exposition «Le
Japon des Shogun».
Rens.: 285-1600.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1375 Sherbrooke ouest (285-1600) — La Collection
Tokugawa: le Japon des shogun, du 21 juin au 10
sept., de 10h. à 19h. tous les jours

R 3317.2
(EHO)

EXPOSITIONS

■ En plus de l'exposition principale actuellement en cours au **Musée des beaux-arts de Montréal** - La collection Tokugawa - le Japon des shogun -, jusqu'au dimanche 10 septembre, une autre est présentée au public : « La gravure au 19^e siècle, le don Touche Ross au Musée des beaux-arts de l'Ontario », jusqu'au dimanche 3 septembre.

Le programme des activités du Musée prévoit, cette semaine, le mercredi 26 juillet, à 10 h, une visite commentée de l'exposition principale (droits d'entrée à l'exposition), et le vendredi 28 juillet, un atelier pour les 16 ans et plus intitulé « Les jeux d'encens et leurs formes », ainsi que, à 14 h 30, une démonstration de togei, ou art de la céramique japonaise.

Le Musée est au 1375 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert sept jours par semaine, de 10 h à 19 h. Renseignements : 285-1600.

EXPOSITIONS

■ En plus de l'exposition principale actuellement en cours au **Musée des beaux-arts de Montréal** « La collection Tokugawa : le Japon des shogun », jusqu'au dimanche 10 septembre, une autre est présentée au public : « La gravure au 19^e siècle : le don Touche Ross au Musée des beaux-arts de l'Ontario », jusqu'au dimanche 3 septembre.

Le programme des activités du Musée prévoit, le samedi 29 juillet, de 13 h à 16 h, l'atelier Esso « Les jeux d'encens et leurs formes », à 13 h 30, les films « Masks », « Shoen Uemura : Painter of Beautiful Women », et « The Art of Keisuke Serizawa », à l'auditorium Maxwell Commings (l'entrée à ces projections est gratuite), à 14 h 30, une démonstration de Togeï ou art de la céramique japonaise, le dimanche 30 juillet, à 10 h, une visite commentée de la collection « Tokugawa : de Japon des Shogun » (droits d'entrée à l'exposition de \$3,50 par personne), et l'après-midi, le même programme que la veille; le mercredi 2 août, à 10 h, une visite commentée de l'exposition principale, comme dimanche, et le vendredi 4 août, un atelier pour les 16 ans et plus intitulé « La calligraphie », ainsi que, à 14 h 30, une démonstration d'ikebana ou art de l'arrangement floral.

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert sept jours par semaine, de 10 h à 19 h. Renseignements : 285-1600.

Le Japon
des ShogunUne exposition en
quête de visiteurs

Présentée au Musée des beaux-arts de Montréal depuis le 21 juin dernier, l'exposition *La Collection Tokugawa: le Japon des shogun* dont le coût de présentation atteint les \$2,5 millions, connaît, selon M^{me} Danielle Sauvage, directrice des Communications du Musée, «un accueil assez réservé».



Photo Luc LAFORCE

L'exposition *La Collection Tokugawa: le Japon des shogun* se poursuit au Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 10 septembre.

L'exposition est effectivement, jusqu'à présent, moins fréquentée que la direction du Musée ne l'espérait.

Jusqu'au week-end dernier, seulement 31 000 personnes avaient visité l'exposition empruntée à la prestigieuse collection du Musée d'art Tokugawa de Nagoya.

«Nous considérons que *La Collection Tokugawa* est une très belle exposition et nous espérons évidemment que le plus grand nombre de gens possible la visitera», déclare M^{me} Sauvage.

La directrice des Communications s'explique la faible assistance à l'exposition, qui regroupe quelque 200 objets d'art (tableaux, céramiques, objets précieux, armes, armures, etc.) illustrant la culture et le mode de vie du Japon traditionnel, par les longs et beaux congés du 24 juin et 1^{er} juillet et par la concurrence des nombreuses activités estivales proposées aux Montréalais.

Mais le Musée a, par le passé, tout de même connu ses plus grands succès (les expositions Picasso, Léonard de Vinci...) au cours de la belle saison.

«Ces deux expositions ont par contre été inaugurées plus tôt dans la saison et se sont poursuivies sur une plus longue période», souligne M^{me} Sauvage, qui avoue

néanmoins que c'est effectivement toujours «risqué» de présenter une grande exposition au cours de l'été.

Même si l'exposition en cours au Musée des beaux-arts ne se rattache pas à une «vedette» comme Miro, Picasso, Chagall ou Léonard de Vinci, le Japon des shogun est tout de même une époque qui, par le biais de l'émission de télévision *Shogun*, tirée du roman de James Clavell, a suscité un intérêt certain dans le grand public.

«De plus, le Japon est actuellement très à la mode», souligne M^{me} Sauvage.

«Il n'y a évidemment pas une personne qui n'est pas quotidiennement en contact, en partant de son stylo jusqu'à son téléviseur en passant par son auto, avec une foule d'objets de fabrication japonaise», précise-t-elle.

Le Musée des beaux-arts n'a profité d'aucune subvention pour la présentation de l'exposition et n'a eu l'appui, sauf pour celui d'un fabricant automobile qui a donné une voiture au Musée en vue d'un tirage parmi les visiteurs, d'aucun commanditaire.

Ce qui se révèle un drame pour le Musée puisque l'exposition Léonard de Vinci avait bénéficié de plus d'un million de dollars de commandites.

«Nous espérons que l'exposition ne sera pas trop déficitaire puisque ça toucherait toutes les opérations du Musée pour l'année», de conclure M^{me} Sauvage.

L'exposition se poursuit jusqu'au 10 septembre prochain. Entrée: \$7, \$3 pour les étudiants et les gens âgés et \$1 pour les enfants de moins de douze ans. On peut se procurer des billets au Musée ou aux comptoirs Admission.



Photo Luc LAFORCE

Danielle Sauvage, directrice des Communications du Musée des beaux-arts, espère que les visiteurs s'y feront plus nombreux au cours des semaines à venir.

■ En plus de l'exposition principale actuellement en cours au **Musée des beaux-arts de Montréal** - La collection Tokugawa - le Japon des shogun - jusqu'au dimanche 10 septembre - une autre est présentée au public - La gravure au 19^e siècle, le don Touche Ross au Musée des Beaux-arts de l'Ontario - jusqu'au dimanche 3 septembre.

Le programme des activités du Musée prévoit cette semaine le mercredi 2 août à 10 h une visite commentée de l'exposition principale (droits d'entrée de \$3,50 par personne) et le vendredi 4 août un atelier pour les 16 ans et plus intitulé « La calligraphie » ainsi que à 14 h 30 une démonstration d'ikebana ou art de l'arrangement floral.

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert sept jours par semaine, de 10 h à 19 h. Renseignements: 285-1600.

Un groupe mozambicain au Musée des Beaux-Arts

(YH) — La troupe mozambicaine EYUPHURO donnera un concert, vendredi prochain, le 4 août, à 20h, à l'Auditorium Maxwell-Cummings du Musée des Beaux-Arts au 1379, de la rue Sherbrooke Est.

Il s'agit d'une troupe musicale acoustique de six membres venant du Mozambique, ce pays africain dévasté par la guerre.

La musique d'EYUPHURO, tout en préservant les sons et les rythmes traditionnels du Nampula, la province nordique du Mozambique, est aussi orientée vers un style moderne.

Eyurphoro est connue au Canada, sa musique accompagnant le documentaire récent sur la Mozambique, «Un voyage au coeur de la nuit» produit par la compagnie montréalaise Alter Ciné en collaboration avec Coopération Canada Mozambique et l'Office National du film.

Le groupe participe d'ailleurs à de nombreux festivals cet été au pays. Ceux de Mariposa, de Winnipeg et de Vancouver ainsi qu'au prestigieux World of Music and Dance Festival de Toronto.



Photo ARCHIVES
La troupe EYUPHURO, composée de Gimo Abdul Rommane, compositeur-guitariste; Chico Ventura, guitariste; Mario Fernandes, bassiste; Belarmino Gudeiros et Musse Abdela, percussionnistes.

EXPOSITIONS

■ En plus de l'exposition principale actuellement en cours au Musée des beaux-arts de Montréal, « La collection Tokugawa : le Japon des shogun », jusqu'au dimanche 10 septembre, une autre est présentée au public : « La gravure au 19^e siècle, le don Touche Ross au Musée des beaux-arts de l'Ontario », jusqu'au dimanche 3 septembre.

Le programme des activités du Musée prévoit, le samedi 5 août, de 13 h à 16 h, l'atelier Esso « La calligraphie »; à 13 h 30, les films « Hayachine », « No », et « Fu », à l'auditorium Maxwell-Comings (l'entrée à ces projections est gratuite); à 14 h 30, une démonstration d'ikebana ou l'art de l'arrangement floral; le dimanche 6 août, à 10 h, une visite commentée de la collection « Tokugawa : de Japon des Shogun » (droits d'entrée à l'exposition de \$3 50 par personne), et l'après-midi, le même programme que la veille; le mercredi 9 août, à 10 h, une visite commentée de l'exposition principale, comme dimanche, et le vendredi 11 août, un atelier pour les 16 ans et plus intitulé « Le dessin à l'encre ou technique du sumi-e », ainsi que, à 14 h 30, une démonstration de cette technique.

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert sept jours par semaine, de 10 h à 19 h. Renseignements : 285-1600.

NOS CHOIX MUSIQUE



Groupe Mozambicain. Le Musée des Beaux-Arts nous offre un aperçu du prestigieux festival *World of Music and Dance (WOMAD)* qui s'ouvrira à Toronto la semaine prochaine. Le groupe mozambicain Eyuphuro (prononcez Eeyoupouro) y donnera un spectacle ce soir à 20 h. Avec ses guitares légères sur percussion traditionnelle, Eyuphuro interprète les compositions de la chanteuse Zena Bacar et du guitariste et chanteur Gimo Abdul Remane. On a déjà pu entendre leur musique dans le documentaire récent *Un voyage au bout de la nuit*. Voir et entendre ce groupe dans l'intimité de l'auditorium du Musée devrait nous en donner toute la mesure. Le prix des billets est de \$ 10.50 (\$ 7.50 pour les amis du Musée). Les profits du spectacle seront versés au Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique Australe.

— Jean Sébastien

Fin d'un festival

■ C'est aujourd'hui le dernier jour du festival du film sur la photographie que présente le Musée des beaux-arts de Montréal, comme accompagnement à l'exposition d'œuvres des trois célèbres photographes Jacques-Henri Lartigue, Ansel Adams et Cecil Beaton. Les films projetés aujourd'hui sont d'abord à 13 h 30 «Shadows from Light» (Grande-Bretagne, 59 minutes), sur le monde visuel du photographe britannique Bill Brandt, puis à 15 h 30, quatre courts métrages: «Scenes and Songs from Boyd Webb», sur les immenses photographies de cet artiste (Grande-Bretagne, 20 minutes); «Duane Michals» qui met en valeur le surréalisme et l'humour de ce photographe (États-Unis, 14 minutes); «George Rouse», photographe qui fait des trompe-l'œil sur les murs de lieux désaffectés, puis les photographies (France, 10 minutes); et enfin «Roman photo monteur», un ciné-montage sur Roman Cieslewicz, photo monteur (France, 12 minutes). Ces films sont donnés à l'auditorium, Maxwell Cummings, 1379 ouest, rue Sherbrooke. L'entrée coûte \$3 pour le grand public et \$3 pour les étudiants, les personnes âgées et les Amis du Musée.

Chagall, Chagall!

■ L'exposition Marc Chagall (cinquante tableaux, 150 dessins et gouaches, livres illustrés, maquettes de décors et costumes d'opéras) se poursuit au Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au dimanche 26 février 1989. L'entrée coûte \$7 pour le grand public, \$5 pour *Les amis du Musée*, \$3 pour les étudiants et les personnes âgées, et \$1 pour les enfants de 12 ans et moins.



Un aperçu des bronzes du Lorestan. Musée des Beaux-Arts de Montréal.

Bijoux du Louvre et du Musée des Beaux-Arts

La démocratisation des musées est de plus en plus visible. Une oeuvre d'art n'est plus faite que pour le plaisir des yeux mais pour celui de la posséder et de la porter.

Ainsi, des reproductions de bijoux célèbres appartenant aux collections des deux musées respectifs sont disponibles à Montréal. Dans les deux cas, il s'agit de copies de grande qualité exécutées, dans le cadre du Louvre, par des artistes-sculpteurs de renommée internationale tandis que l'École de joaillerie et métaux d'art de Montréal a prêté ses talents à l'exécution en bronze et en argent des douze bronzes du Lorestan (découverts au début du siècle en Iran et datant du premier millénaire avant Jésus-Christ). Dans les deux cas, les bijoux d'un modernisme déconcertant et d'esprit plutôt oriental, sont frappés d'un poinçon qui garantit l'origine et la qualité de fabrication. Ils sont accompagnés d'un commentaire historique et technique qui vous permet un somptueux voyage dans le temps (médaillons mérovingiennes, anneaux gréco-romains, bague-sceau du roi Aménophis 2...)

Les bijoux du Louvre sont disponibles chez Marco Farri, 2020 Crescent (prix moyens \$350). Broches, pendentifs, bracelets et boucles du Lorestan sont disponibles au comptoir des Amis du Musée des Beaux-Arts de Montréal (prix moyen \$100 à \$150).

Le Musée des
Beaux-arts de Mont-
réal situé au 1379, rue
Sherbrooke Ouest, pré-
sente jusqu'au 10 sep-
tembre, l'exposition «Le
Japon des Shogun».
Rens.: 285-1600.

Faint handwritten text at the top of the page, possibly a name or address.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTREAL:
1379 Sherbrooke ouest (265-1600)— La Collection
Tokugawa: le Japon des shogun, du 21 juin au 10
sept.— La gravure au 19e siècle en France: le don
Touche Ross au Musée des beaux-arts de l'Ontario,
du 28 juillet au 3 sept., de 10h. à 19h. tous les
jours— Galerie d'art vente et location: Nouvelles
oeuvres des artistes de la galerie, jusqu'au 30 août.

R 3217.9 (3400)

EXPOSITIONS

■ En plus de l'exposition principale actuellement en cours au Musée des beaux-arts de Montréal, « La collection Tokugawa : le Japon des shogun », jusqu'au dimanche 10 septembre, une autre est présentée au public : « La gravure au 19^e siècle, le don Touche Ross au Musée des beaux-arts de l'Ontario », jusqu'au dimanche 3 septembre.

Le programme des activités du Musée prévoit, le samedi 19 août, de 13 h à 16 h, l'atelier Esso « L'emballage »; à 13 h 30, les films « L'histoire culturelle des femmes du Japon » (en trois volets), à l'auditorium Maxwell-Comings (l'entrée à ces projections est gratuite); à 14 h 30, une démonstration d'origami, ou art du pliage du papier; le dimanche 20 août, à 10 h, une visite commentée de la

collection « Tokugawa : de Japon des Shogun » (droits d'entrée à l'exposition de \$ 3,50 par personne), et l'après-midi, le même programme que la veille; le mercredi 23 août, à 10 h, une visite commentée de l'exposition principale, comme dimanche; et le vendredi 25 août, un atelier pour les 16 ans et plus intitulé « Le décor pour la cérémonie du thé »; à partir de 10 h 15, il sera question de chanoyu, l'art de la cérémonie du thé.

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert sept jours par semaine, de 10 h à 19 h. Renseignements : 285-1600.

■ En plus de l'exposition principale actuellement en cours au Musée des beaux-arts de Montréal, « La collection Tokugawa : le Japon des shogun », jusqu'au dimanche 10 septembre, une autre est présentée au public : « La gravure au 19^e siècle, le don Touche Ross au Musée des beaux-arts de l'Ontario », jusqu'au dimanche 3 septembre.

Le programme des activités du Musée prévoit, cette semaine, le mercredi 23 août, à 10 h, une visite commentée de l'exposition principale (droits d'entrée à l'exposition de \$ 3,50 par personne), et le vendredi 25 août, un atelier pour les 16 ans et plus intitulé « Le décor pour la cérémonie du thé » : à partir de 10 h 15, il sera question de cha-no-yu, l'art de la cérémonie du thé.

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert sept jours par semaine, de 10 h à 19 h. Renseignements : 285-1600.

R 3317
(340)

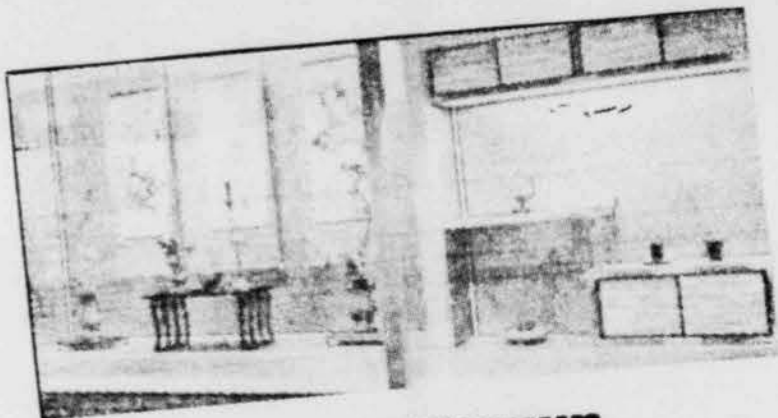
Le Musée des
Beaux-arts de Mont-
réal situé au 1379, rue
Sherbrooke Ouest, pré-
sente jusqu'au 10 sep-
tembre, l'exposition «Le
Japon des Shogun».
Rens.: 285-1600.



GREAT MASTER Sendo Tanaka, vice-president of the Japan Association of the Tea Ceremony (Dai Nippon Chado Gakkai) and some of his disciples were at the Montreal Museum of Fine Arts on the weekend to offer demonstrations to visitors.

The tea ceremony, an ultimate sign of hospitality and formality, symbol of refinement and simplicity, favors spiritual meditation and social communion. While drinking a cup of green tea, prepared according a precise ritual in a quiet surrounding, guests enjoy a reprieve from the pressures of this world.

Pierre Théberge, director of the Montreal Museum of Fine Arts, left, accepted a \$15,000 gift from Sendo Tanaka. It was to thank him for the opportunity to show thousands of Montrealers one of the main social and spiritual rituals of traditional Japan.



Le Japon des Shogun

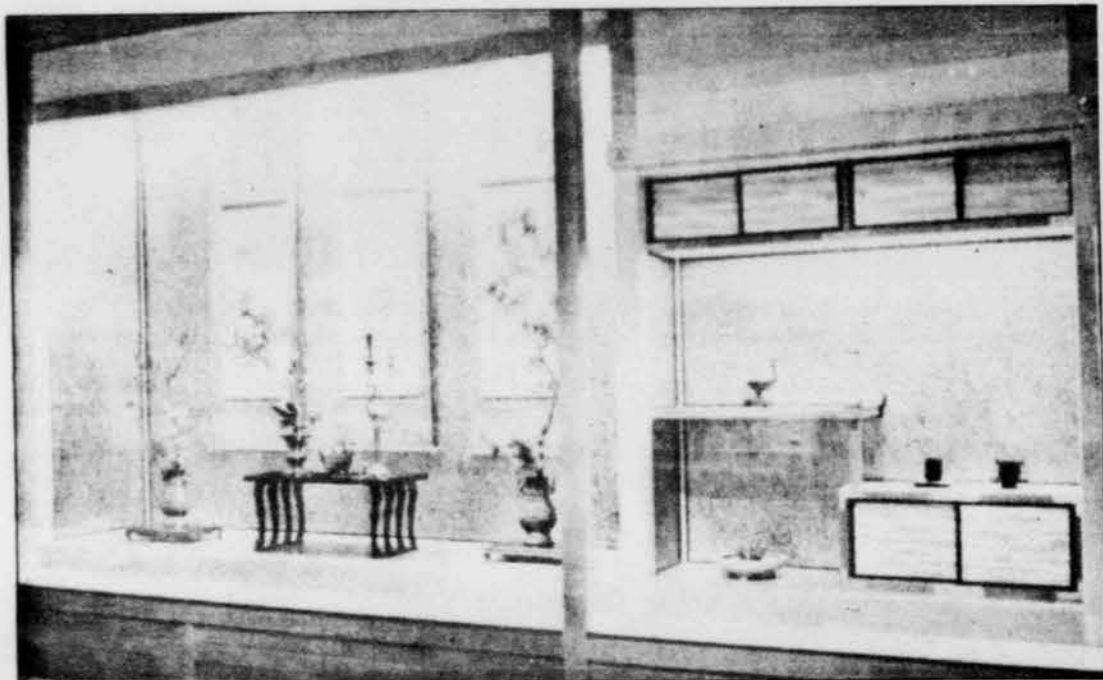
Ce ne sont pas, bien sûr, les objets précieux de la Collection Tokugawa qui sont à vendre, mais bien les décors dans lesquels ils ont été présentés. Par exemple, la Salle de cérémonie du thé, avec ses colonnes en bois en bois de pin du Japon, le pilier recouvert d'écorce de cyprès du Japon, le papier japonais sur les murs, le foyer d'acier, le tatami, etc. Ou encore la Salle d'écriture, la Salle de réception, la Salle des étagères. De même que les arrangements floraux qui en faisaient partie. Cette drôle de vente aura lieu lundi à 20 h au Musée des beaux-arts.

EXPOSITIONS

■ En plus de l'exposition principale actuellement en cours au **Musée des beaux-arts de Montréal** - La collection Tokugawa : le Japon des shogun -, jusqu'au dimanche 10 septembre, une autre est présentée au public : Marc Riboud photographe -, jusqu'au dimanche 1er octobre, au Cabinet des dessins et estampes.

Le programme des activités du Musée prévoit, le samedi 9 septembre, à 13 h, 15 h et 17 h, la projection de films en hommage à Hiikita, fondateur de la « Danse des ténèbres », à l'auditorium Maxwell Cummings (l'entrée coûte \$3 et \$2) ; le dimanche 10 septembre, dans l'après-midi, le même programme que la veille, et à 15 h, à l'auditorium Maxwell Cummings, une conférence de Jean-Marc Adolphe intitulée « La révolte de la chair » (l'entrée est gratuite) ; le mardi 12 septembre, à 19 h, projection du film « Satellite Symphony », à l'auditorium Maxwell-Cummings (l'entrée gratuite).

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert sept jours par semaine, de 10 h à 19 h. Renseignements : 285-1600.



Les décors de Shôgun mis aux enchères

LES DÉCORS du Japon des Shôgun selon le titre de l'exposition présentée récemment au Musée des beaux-arts de Montréal seront mis aux enchères publiques à l'Hôtel des encans lundi soir prochain. Il s'agit de pièces uniques en leur genre, fabriqués d'authentiques matériaux japonais, bois de pin et de cyprès, soie et métal doré. Parmi les pièces offertes, mentionnons les salles de cérémonie du thé, de réception et d'écriture, des arrangements floraux, autant d'éléments servant à la décoration des résidences seigneuriales. Toutes ces pièces ont été conçues

au Japon même pour les besoins de l'exposition au musée, ce dernier devant en disposer faute d'espace de rangement. Selon M. Serge Joyal qui agit en qualité d'expert aux encans publics, ces pièces sont d'authentiques oeuvres d'art et de dimension convenable « pour donner une ambiance japonaise à une boutique, un restaurant ou une salle de réception », par exemple. Des plans de montage détaillés ont été dressés permettant de ré-installer ces éléments de construction de chacun des lieux de la résidence seigneuriale et ils sont présentement exposés grandeur nature à l'Hôtel des encans de la rue Saint-Laurent. Le commissaire priseur légor de Saint Hippolyte présidera également mardi et mercredi la vente aux enchères d'importantes collections de tableaux, de bijoux, de livres, et d'objets d'art canadien et européen.

EXPOSITIONS

■ En plus de sa collection permanente, le Musée des beaux-arts de Montréal, présente, jusqu'au dimanche 1er octobre, « Marc Riboud photographe », au Cabinet des dessins et estampes.

Le programme des activités du Musée prévoit, le dimanche 17 septembre, à 15 h, à l'auditorium Maxwell Comings, une conférence de Jean-Marc Adolphe, intitulée « Vie de château sur les bords de la Loire ».

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert sept jours par semaine, de 10 h à 19 h. Renseignements : 285-1600.

■ L'exposition principale, au Musée d'art contemporain de Montréal est « Blickpunkte », présentée en collaboration avec le Goethe-Institut Montréal, du dimanche 17 septembre au dimanche 14 janvier 1990. Elle réunit les œuvres de 40 artistes de l'art allemand actuel.

Le Musée d'art contemporain de Montréal est à la Cité du Havre. Il est ouvert de 10 h à 18 h (sauf le lundi). Renseignements : 873-2878.

Week-end *Portes ouvertes* au Musée des beaux-arts

■ Ce week-end, à l'occasion des deux journées *Portes ouvertes* au Musée des beaux-arts de Montréal, les visiteurs pourront faire évaluer par des experts de l'Hôtel des encans des objets précieux qu'ils possèdent. Il peut aussi bien s'agir de tableaux et de dessins que de timbres et de poupées. Il en coûtera \$10 par objet présenté.

Les 23 et 24 septembre prochains, de 10 h à 17 h, le Musée des beaux-arts de Montréal accueillera gratuitement tous les visiteurs et les invitera à participer à diverses activités dont celle que nous venons de mentionner: *Les trésors du grenier*.

Ce week-end *Portes ouvertes* devrait permettre aux Montréalais, en particulier les petits Montréalais accompagnés de leurs parents, de mieux connaître les activités éducatives du Musée.

On proposera aux enfants de se maquiller en oeuvres de Picasso grâce à des rétroprojecteurs. On les invitera à participer à des ateliers, à fouiller le Musée pour y chercher des motifs particuliers et à inventer leurs propres motifs.

Il y aura du théâtre avec la compagnie *L'arrière-scène* qui présentera *Côté Cour*, un environnement sonore et visuel que parcourent les jeunes pour connaître l'histoire du théâtre.

IMAGES DU FUTUR PROLONGE SA SAISON

■ *Images du futur*, cette exposition d'art réalisé avec des nouvelles technologies comme l'ordinateur, le laser, l'holographie, les fibres optiques, les synthétiseurs, etc., prolonge sa saison jusqu'au 8 octobre. Le thème cette année

tourne autour du bicentenaire de la Révolution française, mais les oeuvres exposées, les installations et les vidéos, n'ont rien de folklorique. L'exposition est présentée dans l'ancienne gare maritime Louis-Jolliet au Vieux-Port de Montréal. C'est ouvert tous les jours, de midi à 23 h.



Photo d'ARCHIVES

Le Musée des beaux-arts de Montréal réserve deux journées bien spéciales aux enfants et à leurs parents.

Portes ouvertes au Musée des Beaux-Arts

Les samedi et dimanche 23 et 24 septembre prochains, le Musée des beaux-arts accueillera gratuitement, de 10 h à 17 h, tous les visiteurs afin de leur permettre de se familiariser davantage avec le Musée et particulièrement avec les activités proposées par le Service éducatif.

Dès leur arrivée, les enfants pourront se maquiller, grâce à un système de rétroprojecteurs, en s'inspirant des oeuvres de Pablo Picasso.

Entre 10 h 30 et 16 h, jeunes et adultes seront invités à découvrir Les

samedis du Musée en participant à des ateliers d'une durée de 45 minutes sur le thème « motifs » dans la salle Arthur Lismer.

Bien connue du jeune public, la compagnie de

théâtre *L'Arrière-scène* participera à ces deux journées avec l'installation-théâtre *Côté cour*, qui sensibilise les jeunes au théâtre, à son histoire, aux mécanismes de sa création et à sa vitalité.

Pendant ces deux jours, de 10 h à 17 h, *Les trésors du grenier* offrira, grâce à la présence au Musée d'experts, l'occasion de connaître la va-

leur des objets que l'on possède: tableaux, dessins, gravures, meubles, bijoux, etc. Cette expertise coûte \$10 par objet présenté.

Les visiteurs pourront de plus voir ou revoir la Collection permanente du Musée et contempler les photos documentaires de Marc Riboud, exposées dans le cadre du *Mois de la photo à Montréal*.



PHOTO MUSÉE DE BEAUX-ARTS

Une série d'activités offertes par le service éducatif du Musée des beaux-arts de Montréal attendent les jeunes et les adultes ce week-end. L'entrée est gratuite.

LE MUSÉE des beaux-arts de Montréal ouvre ses portes en fin de semaine à tous les visiteurs désireux de se familiariser davantage avec le musée et particulièrement avec les activités proposées par le service éducatif. L'entrée sera gratuite pour tous de 10 h à 17 h, samedi et dimanche.

Les enfants recevront une attention spéciale : dès leur arrivée, ils pourront se maquiller eux-mêmes ou avec l'aide d'un adulte, grâce à un système de rétroprojecteurs, en s'inspirant des oeuvres de Pablo Picasso.

Entre 10 h 30 et 16 h, jeunes et adultes pourront découvrir « Les samedis du musée » en participant à des ateliers d'une durée de 45 minutes sur le thème « Motifs » dans la salle Arthur-Lismer. Des animateurs leur feront chercher les motifs dans les oeuvres exposées, tels que plantes, êtres animés, formes géométriques; observer leurs agencements et créer les leurs, à la gouache et au pochoir. Un jeu pour toute la famille intitulé « À la recherche de la rosette » consistera à retrouver des motifs architecturaux dans le musée.

La compagnie de théâtre L'Arrière-Scène, bien connue du jeune public, participera à ces deux journées avec l'installation-théâtre *Côté cour* déjà présentée au Centre national des arts d'Ottawa et au musée de la Civilisation à Québec. Après une tournée des écoles du Québec, ce spectacle se rendra en Europe. Dans *Côté cour*, le spectateur est sollicité par un environnement sonore et visuel et parcourt, toujours de façon active, un itinéraire à travers les grandes époques et les courants importants du théâtre, de l'Antiquité à l'époque contemporaine. La dramatisation sonore invite à sonder l'imaginaire même de l'auteur et à se retrouver au dernier acte de la pièce, au coeur de la représentation.

Portes ouvertes au Musée des beaux-arts durant tout le week-end

Conçu pour un public de neuf ans ou plus, le spectacle sensibilise les jeunes au théâtre, à son histoire, au mécanisme de sa création et à sa vitalité.

Pendant ces deux jours, « Les trésors du grenier », une initiative du comité bénévole en collaboration avec l'Hôtel des encans de Montréal, offrira l'occasion de connaître la valeur des objets que l'on possède : tableaux, dessins, gravures, meubles, faïences, porcelaines, sculptures, bijoux, timbres, poupées, livres, photographies, etc. Cette expertise est cependant payante, \$ 10 par article évalué.

Enfin, les visiteurs pourront voir ou revoir la collection permanente du musée et admirer les photos documentaires de Marc Riboud, exposées dans le cadre du « Mois de la photo ». Cette exposition montre les diverses étapes de la création photographique et présente « Images de la Chine », des photos de paysages et de la vie quotidienne dans ce pays.

Rappelons que le service éducatif du Musée des beaux-arts fête le 10^e anniversaire des ateliers qu'il organise pour initier jeunes et moins jeunes aux oeuvres d'art.

Créés en 1979 à l'intention des enfants, ces ateliers se sont élargis pour s'adresser à une plus vaste clientèle, non seulement les enfants mais également les adolescents, les familles et les adultes.

Par exemple, les écoliers pourront voir plusieurs expositions, notamment celles des collectionneurs montréalais de 1880 à 1920, du sculpteur Alfred Laliberté. Après la visite, ils seront invités à réaliser une oeuvre.

Dans le cadre des ateliers mobiles intitulés « Art et architecture », des animateurs se rendent dans les écoles et, à l'aide de diapositives et de documents pédagogiques, les élèves du primaire seront sensibilisés au patrimoine architectural et à leur environnement urbain. Les élèves du secondaire iront, quant à eux, à la découverte de l'art contemporain.

Une nouveauté cet automne : le *Bulletin aux écoles*, qui paraîtra deux ou trois fois durant l'année scolaire. À noter également pour les adultes : les « Dimanches-Esso » du musée, les visites commentées, les causeries et conférences offertes par l'Association des guides bénévoles. Les animateurs organisent des circuits pédestres dans le « mille carré », ainsi que des ateliers-rencontres où chacun apprend à développer son appréciation des oeuvres d'art et d'architecture.

Le service éducatif est dirigé par Hélène Lamarche, responsable également des catalogues pour enfants qui accompagnent les grandes expositions, le dernier titre étant *Le Japon des shogun*. Elle est assistée par Ginette Cloutier.

Portes ouvertes au Musée des beaux-arts

Le Musée des beaux-arts accueillera gratuitement, les 23 et 24 septembre, de 10h00 à 17h00, tous les visiteurs afin de leur permettre de se familiariser davantage avec cette institution et, particulièrement, avec les activités que propose son service éducatif. Dès leur arrivée, les enfants pourront se maquiller eux-mêmes ou avec l'aide d'un parent, grâce à un système de rétroprojecteurs, en s'inspirant des oeuvres de Picasso. Jeunes et adultes seront, de plus, invités à découvrir les *Samedis du Musée* en participant à des ateliers de 45 minutes sur le thème « motifs », dans la salle Arthur Lismer. Un jeu pour toute la famille consistera à retrouver des motifs architecturaux dans le Musée. La compagnie de théâtre *L'Arrière-scène* participera à ces deux journées. En plus, une initiative du comité bénévole, en collaboration avec l'Hôtel des encans de Montréal, offrira, avec l'apport d'experts, l'occasion de connaître la valeur des objets



que l'on possède. Cette expertise coûte \$10 par objet présenté. Notre photo, prise l'an dernier, traduit bien le plaisir qu'éprouvent les jeunes à participer à cette initiative du Musée.

(0045) 8.22.89 R

AN ARTFUL WEEKEND

MCGILL University isn't the only Montreal institution to hold an open house this weekend. The Montreal Museum of Fine Arts will host a two-day visit tomorrow and Sunday. It sounds like fun.

Children will be made up, with or without help from mom and dad, as a slide projector projects works by Pablo Picasso directly onto their faces. Forty-five minute workshops will acquaint children and adults with the "Saturdays at the Museum" program. Theatre company, L'Arriere-scene, will present the "installation-theatre Côte cour," an active audio-visual journey through the great years of theatre.

The museum's volunteer committee has organized Heirloom Discovery Days which allow visitors to have their furniture, art, china, jewellery, stamps, dolls, books and photographs appraised at the low cost of \$10 per item. Visitors will also get to see the museum's permanent collection and discover Marc Riboud's stunning documentary photos displayed concurrently with Le Mois de la Photo à Montréal.

DÉCOUVREZ LES MOTIFS DU MUSÉE!

et courez la chance de gagner une inscription à une série « Ateliers du Samedi » (pour les 6 à 10 ans) ou « Dessiner au Musée » (pour les 11 ans et plus) du Musée des beaux-arts de Montréal.

Demain et dimanche se tiendront deux journées portes ouvertes au Musée des beaux-arts de Montréal. En vous y rendant vous pourrez participer à un atelier gratuit sur le thème des motifs entre 10 h 30 et 16 h 00, samedi ou dimanche dans la salle Elsmar du Musée. **Une fois sur place, trouvez la salle d'art islamique et répondez à la question suivante: Pouvez-vous identifier deux animaux utilisés comme motifs sur les bols et les assiettes islamiques? Dessinez-les si vous voulez!**

Envoyez votre réponse à l'adresse mentionnée ci-haut en inscrivant sur l'enveloppe « Découvrez les motifs du Musée ».
Date limite: le 29 septembre

Aujourd'hui et demain de 10 h à 17 h,
journée « Portes ouvertes » au Musée des
beaux-arts de Montréal (1379 Sherbrooke
ouest, Mtl). 285-1600. Entrée libre.

Le Devoir, samedi 23 septembre 1989



NOW THAT'S ART!

THE Montreal Museum of Fine Arts opened its doors to the public Saturday and Sunday with special displays and featured entertainment.

The idea was to introduce the museum and its works to a younger crowd and especially its Saturday at the Museum program.

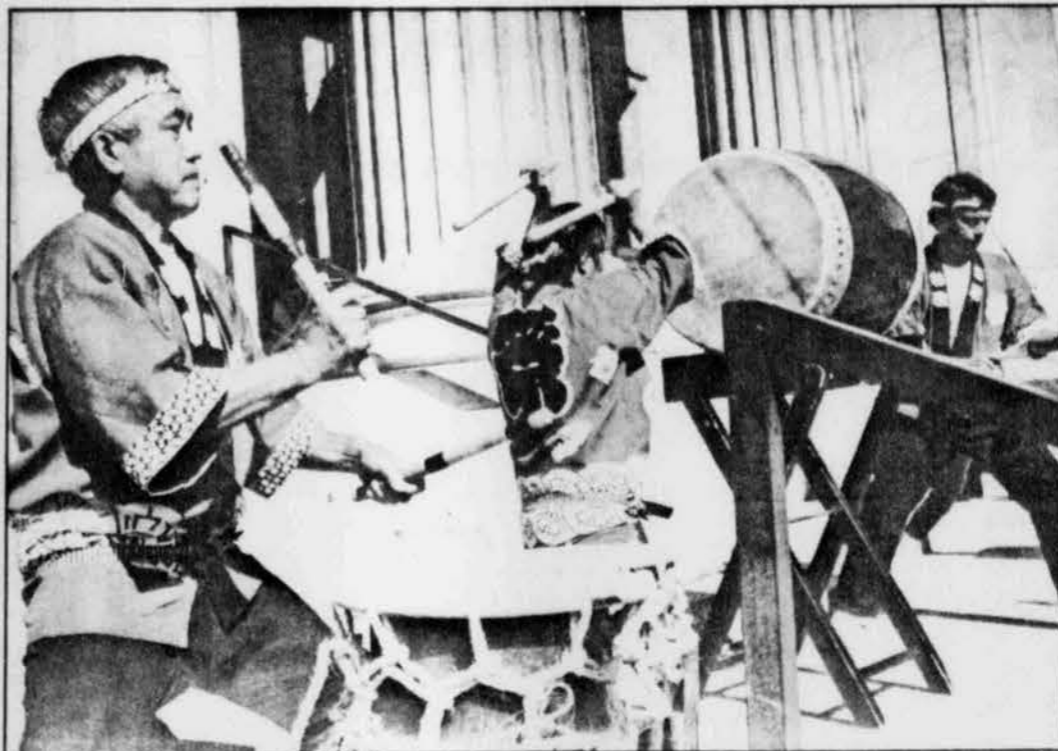
Among the delightful diversions at the museum was a stunning performance by a daring juggler on a unicycle — a great feat of art in itself.

Also on hand was an exotic drum band which had stately Sherbrooke Street sounding like a tribal festival.

On a more tranquil level, the museum offered a fascinating slide projection of Pablo Picasso works directly onto the faces of visitors.

And in the same spirit, museum staff applied their talents to adorning childrens' faces with make-up.

Photos: Mandel Ngan



R 3217.9

(3400)

Environ 4,500 personnes ont profité de l'activité «Portes ouvertes» au Musée des Beaux-Arts de Montréal, en fin de semaine dernière. Les enfants y étaient particulièrement nombreux cette année.

Shogun loss could pass \$1 million

By ANN DUNCAN
Gazette Art Critic

This summer's \$2-million exhibition of Shogun treasures could leave the financially strapped Montreal Museum of Fine Arts with a shortfall of more than \$1 million.

The money-losing extravaganza was reputedly the largest show of its kind staged in Canada and one of the museum's most expensive.

But it failed to attract either the crowds or the corporate sponsors to make it a success.

The show, which ran from June 21 to Sept. 10, featured more than 150 treasures from the clan of Shoguns who ruled Japan between 1603 and 1868.

But only 82,000 people paid the price of a movie ticket to see it, museum director Pierre Théberge said in a telephone interview Friday. Another 10,000 saw the show for free and yet another 5,000 went to a host of concerts, plays and other related activities, he said.

Special grant

The result is a loss of "hundreds of thousands of dollars," Théberge said, adding that he couldn't be more precise because the final tally isn't in.

But rough calculations, which take into account the sale of T-shirts, catalogues and audio-guide rentals, indicate the museum is likely to have a shortfall of more than \$1 million, assuming every paying visitor shelled out the top ticket price of \$7.

Only three days earlier, treasurer Jacques Brault told the museum's annual meeting the MMFA had ended fiscal 1988-1989 with a \$21,600 surplus, thanks largely to a provincial grant of \$3 million to help wipe out its deficit.

In contrast with Shogun attendance, 400,000 people flocked to the museum's Leonardo blockbuster in 1987 and 250,000 saw last year's Chagall show.

At the Palais de la civilisation, run by the city, 715,000 people went to the Ramses II show of ancient Egyptian treasures in 1985; in 1986, 440,000 took in the show of Chinese art, leaving a deficit of \$1.7 million; a show of Thracian treasures in 1987 drew 185,000 and lost \$1.9 million.

Faced with those failures, the city abruptly dropped civilization shows.

Yet museum officials had cited those shows as evidence the Shogun show was a sure bet.

'Don't need surveys'

"These were exhibitions for the whole family and they were the most popular exhibitions ever in Montreal," MMFA communications director Danielle Sauvage said before the Shogun show. "So we really don't need any marketing surveys."

Partly because it targeted only Japanese firms, the museum failed to find significant corporate sponsorship for the Shogun exhibition. It was the fourth big show in a row without major corporate backing.

"Perhaps the general public only responds very well to known names like Chagall and Leonardo," Théberge said.

But the losses incurred by the Shogun exhibit point up the need for more government money, he said.

The museum has an annual budget of \$13 million, of which \$6 million comes from Quebec City and \$450,000 from Ottawa, he said.

For comparison, he said, the Art Gallery of Ontario has about the same budget, but 85 per cent comes from the province, while the new Musée de la civilisation in Quebec City gets \$22 million a year, all from the province. □

L'étage vide

LA FIN de semaine du 23 et 24 septembre, le Musée des Beaux-Arts de Montréal faisait « portes ouvertes » : bravo !

Seulement, parmi les quelques milliers de personnes venues au Musée, lesquelles voudront y revenir ? Je pense en particulier à celles qui aiment la peinture et veulent en voir. Ont-elles été heureuses de leur visite ? Les salles où se trouve le plus gros de la collection permanente peuvent donner une certaine satisfaction malgré certains manques flagrants.

Mais quand on monte au dernier étage, la déception vient tout de suite : pratiquement tout l'étage est vide, avec des murs qui s'allongent dans un néant de beige pâle à n'en plus finir.

Dans une salle immense, trois photos hyper-géantes, une pour chaque mur. C'est tout (et c'est rien). Dans une salle attenante de moindres dimensions, sauf pour deux ou trois petits tableaux les murs servent à exposer les cartons d'identité de quelques petites sculptures qui se demandent ce qu'elles font là.

L'impression d'ensemble est celle du vide, d'une vacuité abyssale que le Picasso « sexé », placé entre les deux salles, n'arrive guère à combler. Les gens qui sont allés jusqu'à cet étage sont redescendus fort dépités. Reviendront-ils ?

Il est d'autant plus permis d'en douter que leur déception avait déjà commencé alors qu'ils montaient les deux escaliers — ces deux fameux escaliers qui ne mènent nulle part depuis treize années, c'est-à-dire depuis l'ouverture de la nouvelle aile en 1976, et qui ne mènent toujours qu'à un trou d'air suivi d'un immense mur vacant.

C'en est incroyable, surtout quand on sait que la direction du Musée ne cesse de se plaindre du manque de cimaise.

Puisqu'en 13 ans vous n'avez encore rien trouvé pour ce mur, laissez-moi m'en occuper ; je suis peintre, artiste professionnel, j'ai de quoi le combler, et vous verrez que les deux escaliers mèneront, enfin ! quelque part. Et que les gens aimeront venir et revenir le voir.

— **STEPHEN GRENIER STINI**
Longueuil, 30 septembre

EXPOSITIONS

■ En plus de sa collection permanente, le Musée des beaux-arts de Montréal présente trois expositions : du vendredi 6 octobre jusqu'au dimanche 12 novembre, « Paterson Ewen : Phenomenes — peintures 1971-1987 »; du vendredi 13 octobre au dimanche 3 décembre, « L'estampe au Québec, 1900-1950 »; et du vendredi 13 octobre au dimanche 7 janvier, « Portraits en miniature de la collection du Musée des beaux-arts de Montréal ».

Le programme des activités du Musée prévoit, le samedi 7 octobre, « Marges de la photo », films illustrant les rapports de la photographie aux arts visuels, à l'auditorium Maxwell Cummings, à 11 h 30 et à 13 h (\$3 et \$2); le dimanche 8 octobre, à 13 h 30 une visite guidée de l'exposition Paterson Ewen, une visite guidée de la collection permanente du Musée, et « Marges de la photo » (voir ci-dessus); le mardi 10 octobre, à 14 h 30, une Musée-causerie de 45 minutes; enfin le mercredi 11 octobre, à 11 h 30, une visite guidée de l'exposition Paterson Ewen et à 13 h 30 une visite guidée de la collection permanente.

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert sept jours par semaine, de 10 h à 19 h. Renseignements : 285-1600.

■ L'exposition principale, au Musée d'art contemporain de Montréal est « Blickpunkte » présentée en collaboration avec le Goethe-Institut Montréal, jusqu'au dimanche 14 janvier 1990. Elle réunit les œuvres de 40 artistes de l'art allemand actuel.

Le Musée d'art contemporain de Montréal est à la Cité du Havre. Il est ouvert de 10 h à 18 h (sauf le lundi). Renseignements : 873-2878.

■ Le Château Ramezay, 280 est, rue Notre-Dame, présente, jusqu'au lundi 13 novembre, une exposition intitulée « Les chapeaux féminins d'hier et d'aujourd'hui ». Elle s'étale à trois endroits : au Château même (la chapellerie dans un cadre domestique, du mardi au dimanche, de 10 h à 16 h 30); au Lieu historique national Sir-Georges-Étienne-Cartier, 458 est, rue Notre-Dame (la chapellerie et la mode féminine, du mercredi au dimanche, de 10 h à 17 h); et dans le hall de l'édifice Ernest-Cormier, 100 est, rue Notre-Dame (la chapellerie et ses métiers, tous les jours, de 10 h à 17 h). Renseignements : 861-7182.

13000-2100-1000
1000-1000-1000

C-11229
(MHE)

1000-1000
1000-1000

MAISON DE LA CULTURE MERCIER: 8105
Hochelega, Montréal— Théâtre Toi avant, moi en
premier, clowns, le 7 oct. à 13h.30

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
3400 ave du Musée, Montréal (285-1600)— Audito-
rium Maxwell-Cummings: Marges de la photo, ci-
néma vidéo, le 7 oct. à 11h.30 et 13h.30, le 8 oct. à
13h.30— Visite guidée de l'exposition Paterson
Ewen, le 8 oct. à 13h.30— Visite guidée de la collec-
tion permanente du Musée, le 8 oct. à 13h.30

Handwritten notes at top of page:
R 3217.2
(3400)
→ 3217.2
(3400)

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600)— Col-
lection permanente du musée— Cabinet des dessins
et estampes: Paterson Ewen: phénomènes, peintures
1971-1987, du 6 oct. au 12 nov.— L'estampe au
Québec, 1900-1950, du 13 oct. au 3 déc.— Portraits
en miniature de la collection du Musée des beaux-
arts de Montréal, du 13 oct. au 7 janv.

**(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHI-
TECTURE:** 1920 rue Baile, Montréal (539-7000)—
Musée consacré à l'art de l'architecture: 20.000 des-
sins et estampes de Maîtres, 120.000 livres, 45.000
photographies, ainsi que des fonds d'archives impor-
tants.— « Le Panthéon: symbole des révolutions »
du 19 sept. au 19 nov.

*R 2217.2
(3400)*

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600)— Col-
lection permanente du musée— Cabinet des dessins
et estampes: Paterson Ewen: phénomènes, peintures
1971-1987, du 6 oct. au 12 nov. — L'estampe au
Québec, 1900-1950, du 13 oct. au 3 déc. — Portraits
en miniature de la collection du Musée des beaux-
arts de Montréal, du 13 oct. au 7 janv.

**(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHI-
TECTURE:** 1920 rue Baile, Montréal (939-7000)—
Musée consacré à l'art de l'architecture: 20.000 des-
sins et estampes de Maîtres, 120.000 livres, 45.000
photographies, ainsi que des fonds d'archives impor-
tants — « Le Panthéon: symbole des révolutions »
du 19 sept. au 19 nov. — L'Architecture française à
l'époque de Jacques Germain Soufflot, dessins et
ouvrages tirés de la collection CCA, du 11 oct. au 31
déc.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:

3400 ave du Musée, Montréal (285-1600)— Auditorium Maxwell-Cummings: The Glass Orchestra, le 20 oct. à 20h.— Films vidéo Marges de la photo— Le 21 oct. à 13h., « Lettre à Freddy Buache » • « News from Home »— Le 22 oct. à 13h.30, « Contacts » • « Filming Muybridge » • « Le procédé Fresson » • « Cartes postales vidéo »— Vidéo Paterson Ewen, a Mural Commission for the University of Lethbridge, les 21-22 oct. à 16h.— Ateliers Dimanche-Esso, le 22 oct. de 13h. à 16h.— Visite guidée de l'exposition Paterson Ewen, le 22 oct. à 13h.30— Visite guidée de la collection permanente, le 22 oct. à 13h.30

PLANÉTARIUM DOW: 1000 ouest St-Jacques, Montréal (872-4530)— Le ciel ce soir, Les secrets de l'ombre et Les 10 ans du télescope Canada-France-Hawaii, du 5 oct. au 26 nov., lun. 20h.30, mar. mer. 13h.30, jeu. ven. 13h.30 et 20h.30, sam. 14h.15, 16h.30, 20h.30, dim. 13h., 15h.30, 16h.30 et 20h.30

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
3400 ave du Musée, Montréal (285-1600)— Auditorium Maxwell-Cummings: Films vidéo Marges de la photo— Le 28 oct. à 13h. • La petite classe de Monsieur Bertillon • • L'horreur de la lumière • • La disparition • • 4 49 minutes de générations d'images • • Trois histoires de Chine • — Le 29 oct. à 13h 30, • Karine • • La flèche du temps • • Cinématon • • 36.976 portraits • • Les carabinières • • Ici et ailleurs • — Les 28-29 oct. à 16h. vidéo Paterson Ewen a Mural Commission for the University of Lethbridge, Canada, Landy Esau, en anglais— Le 29 oct. Ateliers Dimanches-Esso: jeux et activités sur la texture, la composition et la couleur, dans le cadre de l'exposition Paterson Ewen, à la salle Lismer— Le 29 oct. à 13h 30 visite guidée de l'exposition Paterson Ewen— Le 29 oct. à 13h 30 visite guidée de la collection permanente du Musée— Le 29 oct. à 18h 30, concert, musique classique de l'Inde avec Pandit V.G. Vog accompagné de Rashid Hussein Khan et A.G. Bandopadhyay, auditorium Maxwell-Cummings

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Au-
ditorium Maxwell-Cummings: Musiques classiques
de l'Inde par Pandit V.G. Jog, Rashid Hussein Khan
et A.G. Bandopadhyay, le 29 oct. à 18h.30

Le Devoir, vendredi 27 octobre 1989

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:

3400 ave du Musée, Montréal (285-1600)— Auditorium Maxwell-Cummings: Conférence de Jean-Claude Planchard, New York, 2 siècles d'architecture, le 5 nov. à 11h — Atelier Dimanches-Esso, jeux et activités sur la texture, la composition et la couleur reliés à l'exposition P. Ewen, le 5 nov. de 13h. à 16h. — Visite guidée de l'exposition Paterson Ewen, le 5 nov. à 13h.30 — Visite guidée de l'exposition permanente du Musée, le 5 nov. à 13h.30

PLANÉTIARIUM DOW: 1000 ouest St-Jacques, Montréal (872-4530)— Le ciel ce soir, Les secrets de l'ombre et Les 10 ans du télescope Canada-France-Hawaii, du 5 oct. au 26 nov., lun. 20h.30, mar. mer. 13h.30, jeu. ven. 13h.30 et 20h.30, sam. 14h.15, 16h.30, 20h.30, dim. 13h., 15h.30, 16h.30 et 20h.30

Faillite de la Société des grands événements de Montréal

PIERRE ROBERGE
de la Presse Canadienne

MONTRÉAL

■ A cause du déficit enregistré cet été par son exposition d'art Inca à la Place des Arts, le promoteur Jacques Ouimette a annoncé hier qu'il cessait les activités de la Société des grands événements de Montréal (Sogem) et celles de sa compagnie Sogédia.

Ayant attiré en six semaines 85 000 personnes, au lieu des 195 000 attendues pour être rentable, l'événement culturel a fait un déficit de \$950 000. Le budget global était de \$2,4 millions.

«C'est un échec financier mais un succès commercial», a déclaré M. Ouimette, soutenant que les artefacts antiques prêtés par trois musées de Lima, certains sortant pour la première fois du Pérou, avaient tenu leur bout dans le marché très concurrentiel des expositions d'été à Montréal.

Il y avait possibilité de refinancer la dette sous l'aile de la Sogic mais à des conditions que M. Ouimette ne pouvait accepter, notamment une caution personnelle pour le quart des \$500 000 que la société d'Etat québécoise aurait été prête à remettre dans l'affaire.

Partenaire de la Sogem, la Sogic avait investi \$500 000 dans l'exposition de cet été et a pu récupérer environ \$200 000, a indiqué M. Ouimette. «La Sogic a passé au crible toute notre comptabilité et n'a rien trouvé d'irrégulier.»

Napoléon en 90

Le principe de l'exposition Napoléon, l'été prochain à la PDA, est toujours valable. Les foyers de la salle Wilfrid-Pelletier sont disponibles pour 12 semaines, en juin, juillet, et août.

Selon le promoteur, les chances sont bonnes que d'autres investisseurs prennent le relais pour monter à Montréal l'événement de souvenir bonapartiste, de concert avec des musées et collectionneurs d'Europe, du Canada et des Etats-Unis, avec qui Jacques Ouimette reste en contact.

Par ailleurs sa propre maison de relations publiques, Sogédia, lancée il y a 12 ans sous le nom Jacques Ouimette et Associés, perd avec la faillite de la Sogem une créance de \$80 000 et doit fermer elle aussi.

Tenant à faire des comparaisons, Jacques Ouimette a signalé que l'exposition «Shogun», au Musée des beaux-arts, avait fait un déficit de plus de \$1 million et que Cité-Cinés, tenue par la Ville de Montréal dans l'île Notre-Dame, avait perdu encore bien plus. Ces deux expositions ont duré pas mal plus que les six semaines de l'art inca et pré-incaïque.

Échec de l'exposition d'art inca : la SOGEM doit cesser ses activités

(PC) — À la suite du déficit de l'exposition d'art inca, cet été à la Place des Arts, le promoteur Jacques Ouimette a annoncé vendredi qu'il cessait les activités de la Société des grands événements de Montréal (Sogem) et celles de sa compagnie Sogédia.

Ayant attiré en six semaines 85,000 personnes, au lieu des 195,000 attendues pour être rentable, l'événement culturel a fait un déficit de \$950,000. L'exposition avait été montée sur un budget global de \$2.4 millions.

«C'est un échec financier mais un succès commercial», a déclaré vendredi M. Ouimette, soutenant que les artefacts antiques prêtés par trois musées de Lima, certains sortant pour la première fois du Pérou, avaient tenu leur bout dans le marché très concurrentiel des expositions d'été à Montréal.

Il y avait possibilité de refinancer la dette sous l'aile de la Sogic mais à des conditions que M. Ouimette ne pouvait accepter, notamment une caution personnelle pour le quart des \$500,000 que la société d'État québécoise aurait été prête à remettre dans l'affaire.

Partenaire de la Sogem, la Sogic avait investi \$500,000 dans l'exposition de cet été et a pu récupérer environ \$200,000, a indiqué M. Ouimette: «La Sogic a passé au crible toute notre comptabilité et n'a rien trouvé d'irrégulier.»

Le principe de l'exposition Napoléon, l'été prochain à la PDA, est toujours valable. Les foyers de la salle Wilfrid-Pelletier sont disponibles pour 12 semaines, en juin, juillet, août.

Selon le promoteur, les chances sont bonnes que d'autres investisseurs prennent le relais pour monter à Montréal l'événement de souvenir bonapartiste, de concert avec des musées et collectionneurs d'Europe, du Canada et des États-Unis, avec qui Jacques Ouimette reste en contact.

Par ailleurs sa propre maison de relations publiques, Sogédia, lancée il y a 12 ans sous le nom Jacques Ouimette et Associés, perd avec la faillite de la Sogem une créance de \$80,000 et doit fermer elle aussi.

Tenant à faire des comparaisons, Jacques Ouimette a signalé que l'exposition «Shogun» au Musée des beaux-arts avait fait un déficit de plus de \$1 million et que Cité-Cinés, tenue par la ville de Montréal dans l'île Notre-Dame, avait perdu encore bien plus. Ces deux expositions ont duré pas mal plus que les six semaines de l'art inca.

Province may lose \$342,000 on art-show flop

By ANDREW McINTOSH
of The Gazette

The ancient Peruvian art exhibition at Place des Arts last summer was a flop, the company that organized it has folded and a provincial agency that loaned organizers money to finance the event stands to lose \$342,000.

The organizers, the Société des grands événements de Montréal (SOGEM) and its president, Jacques Ouimette, expected as many as 195,000 visitors.

But only 85,000 paid to see the show, which was held July 13 to Aug. 27, Ouimette told *The Gazette*.

Ouimette said SOGEM's board of directors voted last Monday to fold the non-profit company effective last Friday afternoon because the company couldn't pay a \$950,000 debt.

The company had tried unsuccessfully

for two months to refinance its debts, he added.

The debts included the \$342,000 that SOGEM owes the Société générale des industries culturelles du Québec (SOGIC), a provincial government agency that provides venture capital for the development of cultural industries.

SOGIC lawyer Michel Fortier was surprised when told by a *Gazette* reporter that SOGEM was folding. He was not advised by the company or its officials.

"I am very surprised. A lot of people, including SOGIC, are going to lose money in this. There are a lot of creditors out there," he said.

Another SOGIC lawyer, Jean Valois, said the agency would try to determine if SOGEM has any assets before it decides whether to push it into bankruptcy.

Ouimette said his own 12-year-old public-relations firm, Sogédia Inc., has lost

\$50,000 in connection with the exhibit and has also folded.

SOGEM hired Sogédia for \$109,000 for promotion and marketing services for the art exhibit. SOGEM paid Sogédia \$51,000 before both folded last week, Ouimette said.

Valois said he saw nothing wrong with Ouimette's using public funds to hire his own public-relations company to work for the non-profit SOGEM.

Ouimette said even though the event lost so much money, it was good for the city and the province.

He said it would have made money if tourism had been better.

"I think the exhibit was a great event and I am sad it has turned out this way. I'd be a lot more worried if there was any fraud or mismanagement, but there was none," he said.

Ouimette added that SOGIC's account-

ants checked SOGEM's books and found everything in order, but Valois told *The Gazette* yesterday that no audit of SOGEM has been performed.

"I don't know what he is talking about," Valois said.

The Gazette reported last July that the exhibit — the Inca Empire and the Treasures of Peru — included artifacts from Peru's Gold Museum that were falsely embellished, as well as a grossly misrepresented, 1,000-year-old mummy.

At least two suspected forgeries from the same museum were also shown.

Organizers put a disclaimer on the mummy after *The Gazette's* story.

SOGIC documents that were obtained under Quebec's Access to Information Act show SOGEM paid the Gold Museum and two other Peruvian museums \$80,000 to rent their collections for the Montreal exhibit.

2.5125 R
(0045)

Cette année encore, le Musée des beaux-arts de Montréal entend attirer nombre de Montréalais et de visiteurs durant la période des Fêtes. Pour ce faire, du 8 décembre au 25 février, on y présentera l'exposition «Le goût de l'art: les collectionneurs montréalais 1880-1920», regroupant des oeuvres ayant fait partie d'importantes collections d'art européennes du XIX^e siècle.

Gallery uses museum logo, favoritism charged

By ANN DUNCAN
Gazette Art Critic

Owners of several local galleries are upset that the Montreal Museum of Fine Arts allowed Galerie Claude Lafitte to use the museum logo and a mailing list for a fund-raising reception yesterday at the gallery.

Museums, including the MMFA, have traditionally been careful to keep an arm's length relationship with commercial galleries to avoid showing any favoritism or apparent sanctioning of a particular gallery, the owners said.

But the MMFA forged close links with the Lafitte gallery after owner Claude Lafitte donated \$250,000 to the museum's \$25-million fund-raising campaign, museum director

Pierre Théberge said in a telephone interview.

The museum then allowed Lafitte to use the MMFA's name for a reception last night at his new, expanded premises at 1480 Sherbrooke St. W., held in a bid to raise more money for the campaign, now \$2 million short of its goal, Théberge said.

He said he saw nothing wrong with the reception's invitations bearing the museum's logo and listing both himself and museum president Bernard Lamarre as attending.

Théberge also saw nothing wrong with Lafitte being given access to the museum's fund-raising mailing list for the occasion.

"We are singling him out in essence because he has made such a generous donation," Théberge said. "It doesn't mean that we would buy

everything in his gallery."

Théberge also denied any favoritism, saying any gallery that made a comparable donation would receive similar treatment by the museum.

But at least a half-dozen local gallery owners interviewed opposed the close links, saying they might create an awkward precedent.

"I think that no private galleries should be allowed to use the museum's logo or credibility to promote an event," said Jean-Pierre Valentin, director of Galerie l'art français. "What I see wrong is why should that (the donation) entitle him to get a lot of publicity."

As for the museum's campaign committee handing over its mailing list, Valentin said: "This is probably worth \$250,000 in itself.

"A mailing list is the most valu-

able asset that a gallery has."

Valentin was the only private gallery owner of the half-dozen or so who were interviewed who would speak about the matter on the record.

All except one were opposed to the reception and the close links that have been formed, but they worried about jeopardizing their relations with the museum if they talked openly about the matter.

"The museum shouldn't do it (forge such links) in ordinary circumstances," said one gallery director who did not wish to be identified. "And just because they need money doesn't mean that they should do it in extraordinary circumstances."

Like Théberge, Lafitte saw nothing wrong with the collaboration, blaming "jealous" gallery owners for raising the objections.

AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS

Les collectionneurs montréalais au tournant du siècle dernier

Marie Laurier

JANET M. BROOK, conservatrice de l'art européen au Musée des beaux-arts aura mis quatre ans à repérer, retracer, rapatrier les tableaux de maîtres du 19^e siècle ayant appartenu à des collectionneurs montréalais. Quelque 60 peintures et une vingtaine de portraits font ainsi partie d'une exposition démontrant le goût de l'art européen chez ces esthètes qui ont accumulé des oeuvres d'art entre 1880 à 1920. Cette exposition commence vendredi pour se poursuivre jusqu'au 25 février prochain.

« Je soupçonnais l'existence de ce patrimoine culturel et artistique, nous disait hier Mme Brook avant le vernissage, mais jamais je n'aurais cru qu'il était si riche, diversifié et niché dans des musées aussi prestigieux. »

En effet, la jeune femme a rapatrié d'Europe et des États-Unis des tableaux de Degas, Corot, Monet, Sisley, Turner et Whistler qui furent la propriété de citoyens nantis de Montréal à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, jusqu'après la guerre. Ces messieurs profitaient de leur séjour en Europe pour se constituer des collections d'oeuvres d'art.

Et l'exposition réalisée par Mme Brook réunit une quarantaine de ces « exilés », les mariant harmonieusement avec autant d'autres de la collection permanente du musée, soit des Bouguereau, Cézanne, Daumier, Maris, Renoir et Tissot. Une huile sur toile réalisée par ce dernier en 1877 et intitulée *Octobre* a été choisie pour l'affiche officielle de l'exposition (12 \$).

Au tournant du siècle, rappelle Mme Brook, Montréal occupait une position privilégiée en Amérique du Nord au plan économique, social et culturel. La métropole était en plein processus d'industrialisation et les magnats des grandes entreprises et compagnies, comme celles des chemins de fer, entre autres, participaient au mouvement culturel et artistique européen. En cela, ils suivaient l'exemple des grands financiers américains, les Vanderbilt, Frick ou Morgan.

Si bien qu'entre 1880 et 1920, il existait à Montréal une centaine de collections privées de toutes tailles, modestes ou spectaculaires, d'oeuvres

de peintres contemporains. Les collectionneurs les plus marquants à qui l'exposition veut rendre hommage sont Sir William Van Horne, Lord Strathcona, Sir George A. Drummond, Charles Hosmer, James Ross, R.B. Angus et E.B. Green-shields. Ces hommes cultivés ont tous fait partie, à un moment ou l'autre, de l'Art Association of Montreal, fondée en 1860 et devenue depuis le Musée des beaux-arts à qui ils ont légué une bonne partie de leurs oeuvres qui forment aujourd'hui la collection permanente.

Mais d'autres toiles devaient connaître un cheminement ou un itinéraire différent, selon qu'elles étaient conservées ou vendues dans les familles et leurs descendants, prêtées ou léguées à des institutions publiques. Et c'est ce travail de repérage, à l'aide des catalogues et des listes d'époque, des archives, des bibliothèques, des coupures de journaux, des familles des collectionneurs, que Mme Brook a effectué de façon à nous faire partager la richesse de cet héritage culturel.

C'est ainsi que la conservatrice a réussi à obtenir des prêts importants de la National Gallery of Art de Washington, du Yale Center for British Art et du Stedelijk Museum d'Amsterdam. Et aussi celui d'un Degas du musée Gulbenkian de Lisbonne. Il s'agit de l'artiste dans son atelier ou *Portrait d'Henri Michel-Lévy* ayant appartenu à la collection Drummond.

La reconstitution de ces collections permet de distinguer les styles de l'évolution picturale européenne, à partir de la grande école des paysagistes anglais et du romantisme, jusqu'à la période impressionniste, en couvrant l'école de Barbizon, l'école de La Haye, le réalisme et l'impressionnisme.

Parmi les artistes de ces catégories, mentionnons les peintres anglais J.M.W. Turner et John Constable, les Hollandais Matthijs Maris, Jozef Israëls et Jacob Maris, l'Américain James McNeill Whistler, les Français Delacroix, Corot, Daubigny, Courbet, Monet, Daumier, Renoir et Degas.

L'exposition occupe trois salles où sont regroupées les oeuvres des différentes écoles mentionnées, en plus d'offrir une galerie de 17 portraits de facture canadienne qui illustrent les propriétaires des collections.

Mme Brook signe également le ca-



Octobre, une huile sur toile du Français James Tissot, don de la famille de Lord Strathcona. Cette oeuvre apparaît sur l'affiche officielle de l'exposition du Musée des beaux-arts.

talogue de cette exposition (45 \$) avec en page couverture la reproduction d'une oeuvre de Daumier in-

titulée *Nymphes poursuivies par des satyres*, et évidemment les illustrations des oeuvres exposées.

■ En plus de sa collection permanente, le Musée des beaux-arts de Montréal présente, jusqu'au dimanche 25 février, une exposition intitulée « Le goût de l'art : les collectionneurs montréalais, de 1880 à 1920 ».

Le programme des activités du Musée prévoit, dimanche, à 13 h 30 une visite guidée de l'exposition « Le goût de l'art : les collectionneurs montréalais, de 1880 à 1920 », et, à la même heure, une conférence de François Remillard intitulée « Le Mille carré doré », à l'auditorium Maxwell Cummings (entrée gratuite); à 15 h, un concert de Noël du chœur du collège St-Michale's, de Winooski, au Vermont; puis à 15 h 30, le film « The Iron Horse », de John Ford, noir et blanc de 102 minutes, à l'auditorium Maxwell Cummings (entrée gratuite); le mardi 12 décembre, à 11 h, une présentation illustrée par des diapositives ayant pour thème l'histoire du Musée et du Mille carré doré, à l'auditorium Maxwell Cummings; enfin le mercredi 13 décembre, à 11 h 30, une visite commentée de l'exposition « Le goût de l'art : les collectionneurs montréalais, de 1880 à 1920 ».

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 17 h. Renseignements : 285-1600.

Fleur une huile sur toile
du peintre hollandais
Matthijs Maris (1839-1917).

L'exposition des riches Montréalais

Plaisir pour les yeux et leçon d'histoire

UNE VISITE de la nouvelle exposition des riches collectionneurs montréalais qui s'ouvre aujourd'hui au grand public au Musée des beaux-arts est non seulement un plaisir pour les yeux mais également une leçon d'histoire.

En effet, on y apprend, si on ne le savait déjà, que de riches et prospères hommes d'affaires de la bourgeoisie, particulièrement du milieu anglophone, profitaient de leur voyage d'affaires en Europe pour acheter les créations de grands maîtres tels que Delacroix, Renoir, Degas, Maris, Turner, Constable, Daumier, pour ne nommer que ces peintres prestigieux. De sorte que ces chefs de file de nos industries ont constitué des collections privées d'un grand intérêt qu'ils ont soit léguées à leurs descendants, soit à des institutions, des musées ou vendues aux enchères.

La conservatrice Janet M. Brook a reconstitué une galerie d'une quarantaine de ces œuvres disséminées au Canada, aux États-Unis et en Europe pour les rapatrier ici et les amalgamer avec d'autres de même inspiration et de la même époque,

celle de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle. On peut y déceler l'évolution picturale européenne ainsi que les styles et les influences des artistes, à partir de la grande école des paysagistes anglais et du romantisme, jusqu'à la période post-impressionniste, en couvrant l'école de Barbizon, l'école de La Haye, le réalisme et l'impressionnisme.

Cette exposition est donc l'aboutissement d'une recherche intense et d'une analyse des œuvres que la conservatrice Brook nous présente aussi dans le catalogue dont elle a rédigé les textes, les légendes et la bibliographie.

Le visiteur ne pourra s'empêcher de sourire en regardant les portraits grand format des riches collectionneurs qui ont tous l'air sérieux et compassé de leur rang et de leur importance. Mais cela faisait partie de leur personnage et de... l'époque. Et puis les tableaux des grands maîtres compenseront.

Heures d'ouverture du musée : de 10 h à 17 h du mardi au dimanche, de même que le café et la boutique.

— Marie Laurier



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 ouest Sherbrooke, Montréal (265-1600)— Col-
lection permanente du musée— Portraits en minia-
ture de la collection du Musée des beaux-arts de
Montréal, du 13 oct. au 7 janv.— Le goût de l'art: les
collectionneurs montréalais 1880-1920, du 8 déc. au
25 fév.

OEUVRES DES COLLECTIONS MONTREALAISES - 1880-1920

Qui étaient les artistes et quelles étaient les oeuvres qui suscitaient l'intérêt des collectionneurs montréalais au tournant du siècle? Le public peut trouver réponses à ces questions en visitant l'exposition *Le goût de l'art: les collectionneurs montréalais - 1880-1920*, présentée au Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 25 février 1990.



Photo d'ARCHIVES

La résurrection de la fille de Jaïre. Huile sur toile de Gabriel Max (1840-1915). L'oeuvre est un don de Lord Atholstan.



Photo d'ARCHIVES

Octobre. Huile sur toile de James Tissot (1836-1902) datée 1877. L'oeuvre est un don de Lord Strathcona et de la famille.

Ce beau voyage dans le temps, qui permet de lever le voile sur le goût des collectionneurs montréalais de l'époque, a été rendu possible grâce aux minutieuses recherches de Janet M. Brooke, conservatrice de l'art européen au Musée des beaux-arts de Montréal depuis 1975.

M^{me} Brooke a effectivement reconstitué, à travers soixante et un tableaux ayant appartenu à des personnalités montréalaises avant la Première guerre, le contenu des collections qui étaient consacrées à la peinture européenne du dix-neuvième siècle.

«Il ne fait aucun doute qu'entre 1880 et 1920, c'est à Montréal qu'étaient concentrées les plus importantes collections canadiennes. Et c'est ainsi que j'ai cherché à savoir qui collectionnait quoi, et pour

quoi», souligne M^{me} Brooke.

De facture canadienne, seize portraits de collectionneurs complètent l'exposition qui, en plus d'illustrer les principaux courants dans l'évolution de la peinture en Europe au siècle dernier, tente de reconstituer l'atmosphère, la couleur et l'esprit des grandes collections d'une époque révolue de l'histoire de Montréal.

Entre 1880 et 1920, il existait à Montréal une centaine de collections. Les collectionneurs les plus marquants, auxquels l'exposition rend hommage, sont Sir William Van Horne, Lord Strathcona, Sir George A. Drummond, Charles Hosmer, James Ross, R. B. Angus et E. B. Greenshields.

Ces collectionneurs ont légué au Musée des oeuvres qui forment le coeur de sa collection permanente.

Dans le cadre de cette exposition, une variété d'artistes représente les styles de l'évolution picturale européenne privilégiés par ces collectionneurs.

Parmi eux les peintres anglais J.M.W. Turner et John Constable, les Hollandais Mattheijs Maris, Jozef Israëls et Jacob Maris, l'Américain James McNeill Whistler, les Français Delacroix, Corot, Daubigny, Courbet, Daumier, Monet, Renoir, Cézanne et Degas.

Les tableaux exposés proviennent de la collection permanente du Musée des beaux-arts de Montréal, de musées de l'étranger et de collections privées.

Le catalogue qui accompagne l'exposition comprend un inventaire exhaustif des peintures européennes du XIX^e siècle acquises par les collectionneurs montréalais entre 1880 et 1920, la liste complète de ces derniers et des notes biographiques, un essai documentaire sur le contexte de la provenance et sur la dissémination des collections, une notice détaillée pour chaque oeuvre et enfin une bibliographie générale sur le sujet.

L'ouvrage de 256 pages est signé Janet M. Brooke.

Musée des beaux-arts de Montréal

● Les collections des Montréalais

riches de la Belle époque



JOCELYNE
LEPAGE

Il fut belle la Belle époque... surtout pour certains. Plus besoin de gênes aristocratiques pour avoir droit à la fortune, et pas encore d'impôt à payer sur les fortunes personnelles que quelques heureux hommes amassent à une vitesse prodigieuse. Fortunes qui ont permis à certains Montréalais aux noms de rues comme Van Horne, Drummond, Strathcona, ou aux noms de «shop» comme Angus — hommes d'origine humble ou bourgeoise presque toujours associés au développement du chemin de fer — de se constituer des collections d'art fameuses.

C'est le meilleur de ces collections, une soixantaine de tableaux — en fait le meilleur qui lui était accessible — que présente le Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 25 février. Un choix d'œuvres limité à l'art européen du tournant du siècle, donc à l'art contemporain dit international de l'époque, qui en étonnera plusieurs.

Avec ses Turner, Constable, Sisley, Tissot, et même Degas, Renoir, Monet et Cézanne qui font suite à quelques romantiques comme Delacroix, réalistes comme Courbet, Daumier, académiciens comme Bouguereau, peintres de l'École de Barbizon comme Corot et autres de l'École de La Haye, il y a là de quoi faire tomber bien des préjugés à l'endroit de ces «parvenus». N'a-t-on pas toujours dit qu'ils n'avaient de goût que pour l'art réactionnaire et les sous-produits de mauvaise qualité? «Money creates taste», comme on dit, en espérant que ce soit faux. Le goût de l'art chez les Van Horne, Drummond, Ross, Strathcona, Angus, Hosmer et Greenshields était certainement associé à l'art du bon goût.

L'exposition du MBA va bien avec l'esprit nostalgique du temps des Fêtes et est tout à fait dans le ton de la fin de nos années 80 où l'on s'intéresse de plus en plus aux grandes collections des particuliers et au «destin» des œuvres d'art.

De grands collectionneurs

La conservatrice Janet M. Brooke a mis quatre ans à répertorier l'art européen du XIX^e siècle dans les collections montréalaises du tournant du siècle et à suivre à la trace le destin des œuvres qui en faisaient partie. Si certaines ont été offertes en dons au Musée des beaux-arts de Montréal par les propriétaires ou leurs descendants, une grande partie ont été vendues aux enchères publiques en Europe et aux États-Unis, données à d'autres musées canadiens, européens ou américains, vendues privément à des particuliers, ou perdues dans la brume.

Ceux que l'on peut voir dans l'exposition viennent d'un peu partout, mais appartiennent dans une proportion de 50 p. cent, au MBA. Il y en a d'autres que le Musée aurait bien aimé nous montrer, mais ils ont été demandés par d'autres musées plus prestigieux, ou sont trop fragiles pour voyager. Il y a un Boudin, par exemple, qui ne peut jamais sortir du Royaume-Uni parce que son propriétaire, retourné à Londres, a bien indiqué dans son testament qu'il faisait don de sa collection à un musée à la condition qu'elle ne franchisse jamais les mers. Le collectionneur avait perdu beaucoup d'argent avec sa flotte de cargos.

«Une centaine de Montréalais, dit Mme Brooke, possédaient à l'époque (1880-1920) des tableaux européens du XIX^e siècle, j'ai répertorié 1200 œuvres. C'est impressionnant quand on sait que Montréal ne comptait alors que 200 000 habitants environ. Parmi ces collectionneurs, six ou sept étaient aussi importants que les grands collectionneurs américains du temps.» Ces collectionneurs ont été en quelque sorte à l'origine de notre Musée des beaux-arts, alors l'Art Association of Montreal, en prêtant leurs œuvres à des expositions annuelles, seule occasion où l'on pouvait voir de l'art européen contemporain.

Un peu de piquant

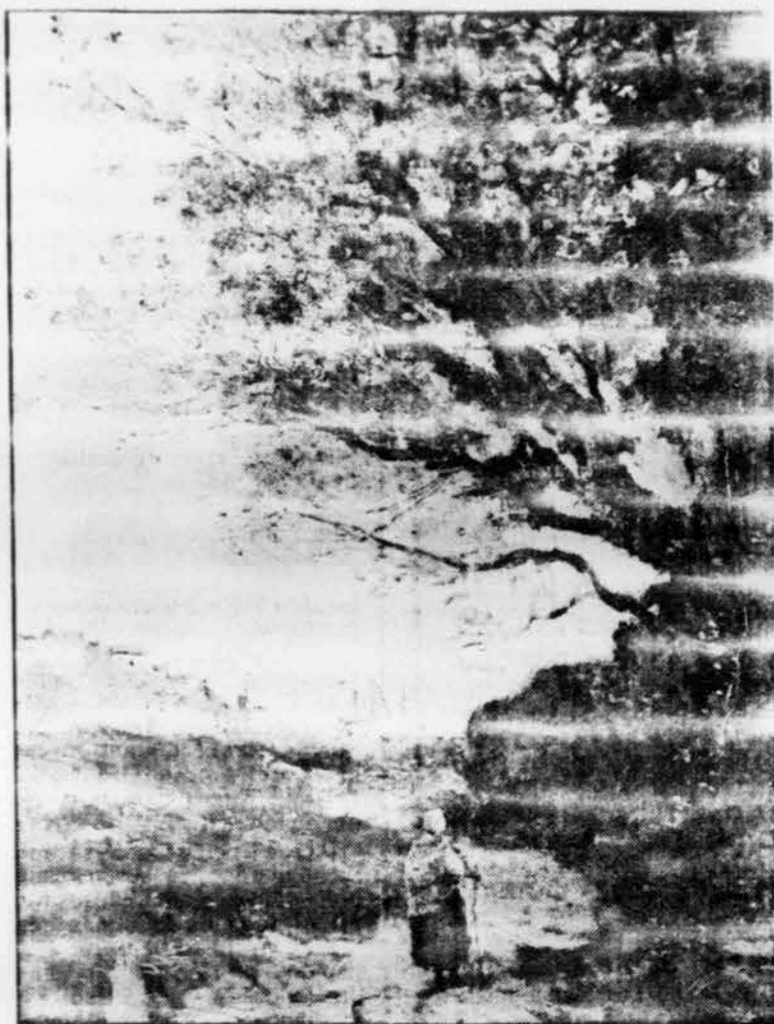
Au Musée, les salles ont pris les couleurs des salons victoriens et les œuvres sont regroupées par courants si bien qu'après en avoir fait le tour, on a comme un aperçu des différentes tendances qui ont marqué la fin du siècle dernier depuis la peinture académique à la Bouguereau jusqu'aux postimpressionnistes.

Si le catalogue de Mme Janet Brooke fourmille d'anecdotes in-

teressantes et de renseignements de toutes sortes tant sur les collectionneurs que sur les œuvres, l'exposition, elle, nous est présentée toute nue, à l'exception d'un petit panneau dans la première salle expliquant l'origine des collections.

C'est ainsi que le public ne saura pas, en voyant, par exemple, *Les Communiantes*, de Jules Breton, que ce tableau a atteint un record à New York, en 1886, en devenant l'œuvre qui s'est vendue le plus cher aux enchères publiques du vivant de l'auteur (45 500 \$). Il n'apprendra pas, non plus, que *La résurrection de la fille de Jaire*, de Gabriel Max, fut considérée, pendant de nombreuses années, comme la peinture la plus populaire auprès du public montréalais. On ne lui dira pas que le petit Degas, prêté par un musée portugais, fut l'un des tout premiers Degas à avoir franchi l'Amérique, et que ce fut le cas également du Cézanne et du Monet. Que le Whistler est le seul Whistler des collections montréalaises et que le Constable, *Rive boisée, avec livre ouvert et vue sur l'eau*, est le seul sur les 20 Constable répertoriés à Montréal à avoir été certifié authentique. Ce sont pourtant des petits détails comme ça qui donnent du piquant à ce genre d'exposition.

Mais en fait les toiles ne sont pas toute nues. Elles viennent presque toujours dans leurs encadrements du temps, sorte de sarcophages pesants, pédants et dorés, qui constituent en eux-mêmes une exposition dans l'exposition. Des encadrements qui en disent long sur le standing social des propriétaires et qui nous entraînent dans certaines réflexions d'ordre moral, surtout quand ils enferment des scènes de misère et de pauvreté, comme *La famille inquiète* du Hollandais Jozef Israëls.



La Rochelle (1860-1870), Camille Corot



La résurrection de la fille de Jaire (1878), de Gabriel Max, fut considérée, pendant de nombreuses années, comme la peinture la plus populaire auprès du public montréalais. Cette huile sur toile fut donnée au Musée des beaux-arts de Montréal par Lord Atholstan.

Degas, Daumier and Renoir are back in town



JANET BROOKE
Four years of searching



*Discerning
Tastes:
Art treasures*

by

Ann Duncan

There is a tinge of sadness at the just-opened exhibition at the Montreal Museum of Fine Arts. All 61 paintings in this show — aptly called *Discerning Tastes: Montreal Collectors 1880-1920* — once graced the walls of private salons and living-rooms in this city.

Through death, greed, taxes, the First World War and the vagaries of time, all but a few of these canvases ended up in private collections or the bowels of far-away institutions.

This was yet another vital chunk of Montreal's heritage that was allowed to fade away, a part of the past that can never be recovered, except by shows like this one.

It took Janet Brooke, the museum's tenacious curator of European art, more than four years to track down the paintings.

Brooke had to sift through mounds of yellowed newspaper clippings, museum files, personal archives, even wills, to locate these lost treasures.

"We're talking major dog work here," Brooke said during an interview before the show's opening yesterday. "You know, weekends, holidays and the like."

Brooke found, among others, paintings by Renoir, Degas, Monet, Daumier, Sisley, Corot, Courbet and Turner. Not just one superlative Turner, but three, a testament in

itself to how many important works of art there were around town in those days.

In the process, Brooke smashed the commonly held notion that the art collected by Montrealers around the turn-of-the-century was mainly second-rate Dutch landscapes.

"We tended to have a sweeping attitude that all that people were collecting were The Hague School and pictures of cows," Brooke said. "There was the typical Canadian assumption that the things here just weren't any good... But we really didn't know what was in these collections because most of them had been dispersed."

Brooke found them in dozens of locations all over Canada, Europe and the United States, everywhere from the Stedelijk Museum in Amsterdam and the Centraal Museum in Utrecht to the National Gallery of Art in Washington. In all, she names 27 separate institutions and individuals who agreed to lend works for the exhibition.

Of course, most of the big collections at the time were put together by those anglo-Montreal scions of Victorian wealth. Men like Sir William Van Horne, Sir George Drummond, R. B. Angus, James Ross and Lord Strathcona, whose fortunes were for the most part tied to the building of the Canadian Pacific Railway.

There were a few francophones buying art, but they tended to give the art to schools,

churches and hospitals, she said. "But the English had a more hedonistic form of collecting. They wanted to own the art privately... So a two-solitudes mentality prevailed."

To help put *Discerning Tastes* in context, Brooke has set up a mini-exhibition, alongside the main show, of 12 paintings and four sculptures that portray the collectors. "It was so quintessentially Victorian — this kind of need to make everything permanent, including images of themselves."

But it wasn't just a handful of filthy rich anglos who collected art in those days. Brooke's indefatigable research turned up the names of more than 100 Montrealers who owned at least one 19th-century European painting. "That's pretty incredible given that the city had a population of only 250,000 at the time," she said.

Brooke restricted *Discerning Tastes* to this period of European art because the Montreal collectors of the time concentrated on this type of art. Within that limit, Brooke shows that there's an amazingly broad range of work, everything from Impressionism, Post-Impressionism and British landscape painting to French, British and German academic painting.

"On one level, this exhibition is a survey of all the major movements of European painting during the second half of the 19th century," Brooke said.

As well, many of the collectors had the boldness and the savvy to have bought the paintings just after they were done, Brooke said. "We tend to forget that these collectors were buying what was contemporary art at the time. Some of the collectors, Sir George Drummond and Sir William Van Horne for example, were among the very first North Americans to buy the Impressionists."

Some of these paintings, such as Bouguereau's *Crown of Flowers*, which was owned by Angus, ended up being donated to the museum. But many others were sold when estates were divvied up, or after the great family fortunes began to founder during the First World War, Brooke said.

Unlike the United States, where huge private art collections were donated en masse to public institutions, Canada did not have tax laws that encouraged such gifts until the late 1970s, she said.

Not all the paintings in this show are gems by well-known artists. This is not a blockbuster show in the usual sense of the word. It is, however, precisely the sort of exhibition that the museum should be doing. It hasn't done so in recent years, concentrating instead on the hyped exhibitions of da Vinci, Chagall, Miro, Picasso and most recently, the shoguns.

The museum has done a tremendous job with the series of exhibitions about contem-

porary Quebec artists — such as Betty Goodwin, Paul-Emile Borduas, Jean McEwen and Paterson Ewen — but one of the prime functions of a museum is to preserve, safeguard and, when necessary, resurrect our heritage.

In acting out this philosophy, Brooke has created a thoughtful and powerful remembrance of our collective past.

My main quibble with the show is Brooke's choice of colors for the museum walls. Some are painted in bright yellow. Another gallery is painted in a deep bluish green.

These colors, Brooke said, were common in Victorian times. "I wanted to use colors that paintings like these would have hung on."

The trouble is that Victorian living-rooms were packed with possessions, paintings and potted palms, thereby covering up much of the wall space. Now that these paintings are hung with room to breathe, the wall colors — especially the yellows — intrude too much and seem to take our attention away from the works.

The show, which received special sponsorship from Petro-Canada and the Montreal Urban Community's arts council, continues through Feb. 25. Tickets cost \$7 for adults, \$5 for Friends of the Museum, and \$3 for seniors, students and children 12 years of age and younger. The catalogue, which comes in soft-cover only, costs \$45.

Au Musée des Beaux-Arts

UN ENCAN POUR LEUCAN

Sensible à la cause de *Leucan*, l'association

pour les enfants atteints de leucémie et autres formes de cancer, le photographe Marc Drolet a organisé une soirée-gala au cours de laquelle une vingtaine d'oeuvres des plus grands photographes québécois seront mises aux enchères.

Présidé par M. Pierre Théberge, directeur du Musée des Beaux-Arts, *Un encan pour Leucan* aura lieu au Musée, le mercredi 20 décembre à 20 h.

L'animation de cette soirée, à laquelle on peut participer moyennant un prix d'admission de

\$100, sera assurée par Véronique Béliveau et Winston Mc Quade.

Les oeuvres mises aux enchères seront exposées à la Salle Tudor, au 5^e étage d'Ogilvy (1307, rue Sainte-Catherine Ouest), les 18 et 19 décembre 1989, de 9 h 30 à 21 h.

Il est à noter que le Musée des Beaux-Arts de Montréal invite les participants de la soirée à une visite guidée privée de l'exposition *Le goût de l'art: les collectionneurs montréalais 1880-1920*, dès 19 h.

La liste des photographes-donateurs se compose des artistes suivants: Marc Drolet, Claire Beaugrand-Champagne, Michel Campeau, Vittorio, Mi-



Photo d'ARCHIVES

Cette photo de Marc Drolet illustre l'affiche de l'évènement *Un encan pour Leucan*.

chel Pilon, Monic Richard, Normand Grégoire, Bernard Bohn, Pierre Guimond, Michael Floren, Pierre Bogaerts, Richard Max Tremblay, Serge Barbeau, Jean Blais, Adrien Duey, Henri Abramson, Charles Gagnon, Donigan

Cummings. M. John A. Schweitzer a également fait don d'une oeuvre d'Édouard Lock.

Soulignons que le cancer est encore la première cause de maladie mortelle chez les enfants.

Pour informations: 731-3696.

LES TOILES DES COLLECTIONNEURS CANADIENS EXPOSÉES À MONTRÉAL

(PC) — Lorsque le tableau «Les Iris», de Van Gogh, s'est vendu au prix record de 53,9 millions \$, un mouvement de surprise a pu se sentir à travers le monde.

On a jasé de plus belle lorsque récemment une oeuvre de Willem de Kooning, toujours vivant, s'est vendue 20,7 millions\$.

De nos jours, les collectionneurs sont devenus les vedettes du domaine des arts. Ils achètent et revendent avec frénésie et font la une des médias.

Une nouvelle exposition regroupant des oeuvres de collectionneurs du début du siècle révèle cependant que la fièvre ne date pas d'hier.

L'exposition «Disparue retrouvée: les collec-

tionneurs montréalais 1880-1920» présente une collection impressionnante rassemblée à Montréal par les tsars de la révolution industrielle canadienne.

La plupart des collectionneurs sont des magnats anglophones de la finance liés à la compagnie ferroviaire Canadien Pacifique — des «self made men» comme sir William Van Horne, lord Strathcona et sir George Drummond. «C'était l'époque où les grandes collections nord-américaines commençaient à voir le jour, a souligné en en-

trevue la conservatrice de l'exposition, Mme Janet Brooke. «Montréal était un centre important de collection d'oeuvres d'art en Amérique du Nord, au même titre que New York et Boston.

Les collectionneurs montréalais achetaient tout, les oeuvres des vieux maîtres européens, celles de la nouvelle vague impressionniste et ce, à des prix records.

En 1886, lord Strath-

cona a déboursé 45 500 \$ pour «Les communicateurs», de Jules Breton, l'une des oeuvres présentées à l'exposition. C'était à l'époque la somme la plus importante jamais déboursée pour l'acquisition d'une oeuvre d'un artiste encore vivant. «Je me plais à l'appeler le de Kooning de sa génération», souligne Mme Brooke.

Alors que de nos jours les observateurs américains dénoncent «l'invasion japonaise» dans le domaine des arts, à la fin du siècle dernier, les Européens sont scandalisés de voir leurs trésors s'en-voier en direction de l'Amérique du Nord.

«La presse française parlait à l'époque d'un pillage légal», fait remarquer Mme Brooke.

Cette dernière a mis quatre ans pour assembler les oeuvres puisque plusieurs tableaux ont été vendus par la suite dans les encans et transférés à l'extérieur du Canada.

**Durant la relâche scolaire...
pourquoi pas une semaine au Musée?**

La direction du MUSÉE des BEAUX-ARTS de MONTRÉAL invite les 6-12 ans à une semaine bien spéciale durant laquelle les jeunes auront l'occasion de se familiariser avec l'architecture du Musée, les masques et la scénarisation, la sculpture, la photographie et le paysage. Ce stage de cinq jours se tiendra durant la relâche scolaire, du 26 février au 2 mars. \$ 115, matériel compris. Rens.: SYLVIE LÉTOURNEAU, 285-1600, poste 136.

Le dégoût de l'art

JE SUIS allé voir *Le goût de l'art* au Musée des beaux-arts de Montréal. Il y avait longtemps que je n'avais pas vu un tel rassemblement de croûtes. Je me demande encore le pourquoi de cette exposition.

L'idée de reconstituer les collections des riches bourgeois montréalais était peut-être valable au départ. Mais le résultat est aberrant. Que Mme Janet M. Brooke ait travaillé pendant quatre années pour retracer ces horreurs, cela me dépasse. S'apercevant en cours de route qu'il n'y aurait qu'un ramassis d'oeuvres académiques, empesées, doucereuses, n'ayant que peu de valeur artistique, elle aurait dû s'interroger sur la pertinence du projet.

Sur la soixantaine d'oeuvres en montre (sans parler des portraits de collectionneurs qui sont dénués de tout attrait pictural), on compte sur les doigts de la main les toiles ayant un quelconque intérêt : c'est très peu.

J'imagine ce qui s'est passé. Il s'agit (qu'on me pardonne l'expression anglaise, mais elle est tellement plus imagée), d'un « trip de conservateur ». C'était le cas de deux autres expositions désastreuses : Largillière et Boughereau. Dans chaque cas, des sujets auxquels personne ne s'était intéressé auparavant, et pour cause : le corpus étant tellement insignifiant. Donc, un terrain vierge pour des personnes qui potassent pendant quelques années et accouchent d'un catalogue très fouillé (256 pages dans ce cas-ci).

Mais le public dans tout cela ? C'est sur son dos de « cochon de payant » que l'on dépense énergie et argent pour aboutir à un résultat tout à fait catastrophique. Qui peut s'intéresser au petit peintre de cour qu'était Largillière ? ou à ce géant de l'académisme et de la mièvrerie qu'était Boughereau ? ou, aujourd'hui, à cette accumulation de peintures dignes des calendriers d'épicerie ?

Ami du musée, j'ai pu voir gratuitement *Le goût de l'art*. Si j'avais dû déboursier 7 \$, je serais encore plus furieux. Il aurait mieux valu titrer cette exposition *Le dégoût de l'art* !

— JACQUES LAMOUREUX
Montréal, le 21 décembre.

Une exposition de second ordre au MBA

Le goût de l'art : les collectionneurs montréalais 1800-1920. Au Musée des beaux-arts de Montréal, jusqu'au 25 février.

Claire Gravel

PAR UN CHAUVINISME sans vergogne, le Musée des beaux-arts (MBA) voudrait nous faire croire que les collectionneurs montréalais du début du siècle avaient l'esprit plus ouvert que leurs confrères américains. On se demande à qui la conservation pense plaire avec cette rhétorique douteuse, car *Le goût de l'art* est non seulement une exposition mal fichue, à l'accrochage mal orchestré, mais de plus elle ne nous apprend rien de neuf.

La plupart de ces oeuvres, nous les connaissons fort bien, pour les avoir vues dans la collection permanente du MBA. Comme concept muséologique, c'est ce que l'on pourrait nommer une exposition de second ordre, la recherche ayant déjà été faite depuis des lustres.

Bien sûr, il y a de magnifiques Corot, d'attachants Sisley, d'étonnants Monticelli, un « sublime » Millais, un beau Boudin, un curieux Turner, un chatoyant Renoir, d'intéressants Daubigny.

L'école de Barbizon était fort prisée chez nos riches anglophones ; la peinture hollandaise aussi, puisqu'on recense une trentaine d'oeuvres des frères Maris. On baille aujourd'hui devant ces tableaux qui ont toujours manqué d'originalité.

Quant à la supposée ouverture d'esprit de nos collectionneurs, elle se résume à un mauvais Cé-

zanne (il faut le voir pour le croire !) et à une pochade de Whistler, rien de particulièrement courageux.

Bien sûr, tout n'a pas pu être exposé. Il aurait fallu aller chercher les Rosa Bonheur, Mary Cassat, le *Portrait de Madame Cézanne*, la *Mort d'Opélie*, de Delacroix.

À la place on expose un Bouguereau bien sucré, un paysage panoramique de Gustave Doré particulièrement atroce, un hallucinant défilé de communiants de Breton où les personnages ont des têtes d'enterrement ; l'aménagement même de cette salle peinte en vert a quelque chose de pompier.

Ici, un certain style historique et un réalisme édulcoré sont à l'honneur. Il n'est pas indifférent de savoir que les toiles de Courbet acquises tardivement par les collectionneurs montréalais consistaient en natures mortes ou en paysages : du grand révolutionnaire, on n'a retenu ce qui était le moins « dangereux ».

L'exposition s'ouvre sur une salle consacrée aux portraits de ces collectionneurs, dont les cadres anciens se détachent de façon surréaliste sur les murs peints jaune vif : c'est là la seule audace.

J'aurais préféré voir leurs têtes à côté de leurs acquisitions. On ne sent pas, au fil de la visite qui se déroule en respectant l'ordre chronologique et les regroupements stylistiques, le sens de cette exposition, qui était de nous faire connaître les collections : ici, les oeuvres de l'un s'embrouillent avec celles de l'autre comme dans la collection permanente du musée. La partie plus moderne, accrochée dans une galerie trop étroite — on man-

que de recul pour admirer les impressionnistes, c'est un comble — n'est décidément pas à son avantage.

Aussi, quand vous visiterez cette exposition, précipitez-vous dans la deuxième salle. C'est là que se trouvent les *Nymphes poursuivies par des satyres* (1850) de Daumier, rosies par la lumière du couchant, déferiant dans l'espace comme une lourde vague de chair fraîche. Les mouvements marqués par des traits concentriques laissent apparaître le graveur. Ce tableau donne à voir bien des découvertes picturales.

L'Île heureuse (1865-1868) de Corot est un autre chef d'oeuvre. On se perd volontiers dans la nostalgie lumineuse et liquide de ce paysage arcadien où la référence à l'Antique devient le contrepoint d'une nature où l'artiste se laisse aller à une gestualité incroyablement riche et libre. À côté de cette grande toile (188 x 142,5 cm) l'*Été de la Saint-Martin* (1878), de Sir John Everett Millais, est lourdement symétrique, mais ce ténébreux paysage est l'une des meilleures toiles de l'artiste en rupture de pré-raphaélisme.

Il faut voir les deux oeuvres de Monticelli, ce peintre français qu'admirait tant Van Gogh. Il y a dans *L'entrée de la ferme* (1865-1870) toutes les raisons de l'hommage que lui rendait Vincent. Mélange d'économie (on voit le grain de la toile, frotlée au couteau) et de débordements picturaux (la touche est grasse, transformant le sol en une matière vivante, les coups de pinceaux se chevauchant vers le point de fuite). Monticelli y insuffle une intensité colorée que l'on retrouvera plus tard chez Cézanne.

Depuis le début de l'année, le Musée des beaux-arts de Montréal a un nouveau conservateur de l'art européen. Il s'agit de Mme *Louise d'Argencourt*, historienne d'art de réputation internationale en peinture française. Elle succède à Mme *Janet M. Brooke*, qui devient conservatrice de l'art européen au Musée des beaux-arts de l'Ontario, à Toronto. Née au Québec, Mme d'Argencourt est titulaire d'un doctorat en histoire de l'art de l'Université de Paris et a enseigné à l'Université de Montréal.

EXPOSITIONS

■ En plus de sa collection permanente, le Musée des beaux-arts de Montréal présente, jusqu'au dimanche 25 février, une exposition intitulée « Le goût de l'art : les collectionneurs montréalais, de 1880 à 1920 ». D'autre part, jusqu'au dimanche 18 février, il propose l'exposition « Dessins et estampes provenant de collections montréalaises ».

Le programme des activités du Musée prévoit, samedi, à 11 h, une présentation en anglais de diapositives intitulée « The History of the Museum and the Golden Square Mile », à l'auditorium Maxwell-Cummings; dimanche, à 11 h, une présentation de diapositives intitulée « Histoire du Musée et du Mille-Carré », à l'auditorium Maxwell-Cummings, de 13 h à 16 h, « Question de styles », à l'atelier Esso pour la famille, puis à 13 h 30, une visite guidée de l'exposition « Le goût de l'art : les collectionneurs montréalais, de 1880 à 1920 »; le mardi 23 janvier, à 11 h, une présentation de diapositives intitulée « Histoire du Musée et du Mille-Carré », à l'auditorium Maxwell-Cummings, à 13 h 30, une Musée-causerie en anglais intitulée « French and Dutch Landscapes : a Comparison », et à 14 h 30, une Musée-causerie en français intitulée « La résurrection de la fille de Jaire », de Gabriel Max; le mercredi 24 janvier, à 11 h 30, une visite commentée de l'exposition « Le goût de l'art : les collectionneurs montréalais, de 1880 à 1920 », à 14 h 30, une conférence intitulée « Les musées voyagent », par Michèle Paradis, directrice du Musée des religions de Nicolet, à l'auditorium Maxwell-Cummings, à 19 h 30, une conférence de Pierre Lapalme sur Andy Warhol et enregistrement public de l'émission *Les belles heures* de Radio-Canada (réseau AM); le jeudi 25 janvier, à 13 h, présentation en anglais de diapositives intitulée « The History of the Museum and the Golden Square Mile », à l'auditorium Maxwell-Cummings; enfin le vendredi 26 janvier, à 20 h, concert (entrée gratuite) à l'auditorium Maxwell-Cummings de *Synaesthesia*, action collective d'un ensemble de compositeurs de vœux à la musique contemporaine.

Le Musée est au 1379 ouest, rue Sherbrooke. Il est ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 17 h. Renseignements : 285-1600.



Gerald LeBlanc

Des tableaux et de leurs proprios

Ce qui me rebute dans les musées, c'est la quantité. C'est pas facile de se concentrer sur un tableau quand il en reste cinquante ou cent à examiner.

Hier, c'était différent au Musée des beaux-arts. Ce n'était pas tellement les toiles ou leurs auteurs qui m'intéressaient, bien qu'il y eut de grands noms de la peinture, tels Gouguereau, Turner, Renoir et Cézanne.

À côté de chacun des 61 tableaux, on avait placé une petite inscription donnant le nom du propriétaire de l'oeuvre d'art. Des noms comme ceux de Van Horne, Drummond, Ross, Smith (Lord Strathcona), Angus, Hosmer, Robertson, Ogilvie, Mackay, Molson, Abbott...

Des noms qui renvoient à des rues ou places de Montréal. Des noms qui rappellent ceux qui régnaient dans le «Golden Square Mile», la plus forte concentration de richards canadiens, à l'heure où Montréal devenait une grande métropole moderne.

C'est précisément ce pan d'histoire montréalaise, au tournant du siècle, que veut remettre à l'honneur l'exposition «Le goût de l'art — les collectionneurs montréalais 1880-1920», qui se poursuit au Musée des beaux-arts, jusqu'au 25 février.

C'était l'époque de la construction du chemin de fer transcontinental et ce fut l'époque de l'éclosion de grandes fortunes à Montréal. Ces nouveaux riches devinrent aussi, certains plus que d'autres (Van Horne, Drummond, Strathcona...), amateurs d'oeuvres d'art, achetées sur le marché de New York ou directement en Europe.

Le Musée lui-même doit son existence à ces riches collectionneurs, car il est issu de leur club, la «Art Association of Montreal». Une trentaine des 61 tableaux de l'exposition «Le goût de l'art», fait maintenant partie des collections permanentes du Musée des beaux-arts. Les autres ont été empruntés de collections privées ou de musées étrangers, car les anciens trésors montréalais sont éparpillés de par le monde.

Dans le catalogue, riche en rappels historiques, on cite le témoignage de Rupert Brooke, un jeune poète anglais en visite à Montréal, en 1916. Voici, cette savoureuse description :

Bien décidé à me comporter comme le parfait touriste, je fis un premier tour de la ville de Montréal dans une «voiture panoramique...». À votre droite, Mesdames et Messieurs, vous avez la Banque de Montréal; à votre gauche, l'église presbytérienne Saint Andrew; à droite à nouveau, la très belle résidence de Sir Untel; un peu plus loin, toujours à droite, le Musée d'art... Ce tour de ville vous laisse l'impression que Montréal est formée de banques et d'églises. Les citoyens de cette ville passent le plus clair de leur temps à accumuler du capital dans ce monde-ci ou dans l'autre.

Il y a de nombreuses leçons, sociales et économiques, à tirer de cette exposition. Montréal la métropole, Montréal l'opulente, Montréal la nord-américaine a été érigée par ces barons anglo-canadiens du tournant du siècle.

Ce sont eux qui ont fait McGill et le Royal Vic, qui ont multiplié les grandes demeures bourgeoises victoriennes aux pieds de la Montagne, qui ont initié le Musée des beaux-arts de Montréal, qui ont dominé la vie économique de la métropole canadienne, jusqu'à ce qu'elle déménage à Toronto.

C'est ainsi que Donald Smith (Lord Strathcona), chancelier de McGill et fondateur du Royal Vic, céda certaines oeuvres à ces institutions ainsi qu'une importante collection à la «Art Association of Montreal» qui allait devenir le Musée des beaux-arts.

On en vient à se demander si le problème fondamental de Montréal n'en est pas un de longue et pénible transition entre le vieil établissement anglo-canadien et le nouvel établissement québécois, encore en pleine adolescence.

Au tournant du prochain siècle, on fera peut-être une exposition sur les collectionneurs montréalais de 1980 à 2020. On y retrouvera sans doute des tableaux empruntés chez Lavalin, Desmarais, Peladeau, Gaucher et autres barons francophones de l'économie.

Seront-ils assez nombreux et assez puissants pour redonner à Montréal l'opulence et la prospérité du tournant de siècle antérieur? C'est peut-être finalement le gros inconnu de la relance de Montréal.

Les rues ont nom Drummond, Van Horne, Mackay... les places ou institutions se nomment Angus, McCord... Les barons anglo-canadiens ont laissé des traces, qui font partie du patrimoine historique de Montréal.

Il serait insensé de vouloir récrire l'histoire en effaçant ces traces du passé. Si c'est l'objectif poursuivi en changeant la rue Sherbrooke en rue Charles-de-Gaule, on fait fausse route.

Pas nécessaire de tomber dans le ridicule, comme un collègue de *The Gazette*, qui se demandait, lundi, pourquoi nommer une rue du nom d'un général de second ordre comme Charles de Gaule.

On peut, on doit même, rappeler la mémoire de ce géant dans la toponymie montréalaise, sans pourtant effacer les traces du passé. Qu'on profite d'une nouvelle rue ou d'un nouveau complexe pour immortaliser le général, qui a contribué à mettre le Québec sur la carte internationale.

On a dû aménager une partie de l'exposition «Le goût de l'art» dans une autre salle, à cause des fortes vibrations dans la pièce prévue au départ.

Le Musée est en effet en plein chantier. On creuse actuellement le tunnel reliant, sous la rue Sherbrooke, l'ancien et le nouvel édifice. Le tout sera terminé d'ici la fin février.

Les autres travaux vont bon train et l'on a déjà coulé le béton dans les galeries souterraines de la partie est du nouvel édifice. On respecte jusqu'à maintenant l'échéancier, selon lequel l'entrepreneur doit livrer le tout en juillet 91.

On a aussi solidifié la façade du New Sherbrooke, l'ancienne conciergerie qu'on intégrera au nouveau pavillon du Musée. On se demandera toujours si c'était le bon choix, s'il n'aurait pas mieux valu tout raser et ériger un monument moderne, comme l'ont fait les frères Maxwell en 1912 pour l'édifice actuel.

Finalement, il fallait choisir entre deux options valables. Il faut maintenant vivre avec le choix de garder le New Sherbrooke, qui comporte aussi ses avantages.

Avec le vent de coupures et d'extrême austérité qui souffle tant à Québec qu'à Ottawa, on peut se réjouir des 66 millions \$ arrachés aux gouvernements supérieurs. L'argent n'aurait peut-être plus été disponible s'il l'on avait discuté trop longtemps.

Handwritten notes:
R. Riopelle
(g/p)

Une exposition des oeuvres sur papier anciennes et récentes du grand artiste **JEAN-PAUL RIOPELLE** aura lieu à la Galerie d'art-vente et location du Musée des beaux-arts de Montréal, le mercredi 14 février, à 17 h, dans le nouveau local du 3^e étage.

Riopelle

Le vernissage de l'exposition des oeuvres sur papier anciennes et récentes du grand artiste Jean-Paul Riopelle aura lieu à la Galerie d'art - vente et location du Musée des beaux-arts de Montréal (1434, rue Sherbrooke ouest, 3^e étage), le mercredi 14 février, à 17 h.

On pourra y admirer des estampes de 1967 à 1988 ainsi que des huiles récentes. L'exposition se poursuivra jusqu'au 18 mars 1990.

Babill'art

Nomination

Depuis janvier 1990, M^{me} Louise d'Argencourt, historienne d'art de réputation internationale en peinture française du dix-neuvième siècle, occupe le poste de conservatrice de l'art européen au Musée des beaux-arts de Montréal.



**Un don de \$ 45 000 au
Musée des beaux-arts de Montréal**

DENIS MERCIER (au centre sur cette photo), vice-président, Québec, Northern Telecom Canada, remet, ici, à PIERRE THÉBERGE, directeur du Musée des beaux-arts de Montréal, le premier versement d'une contribution totale de \$ 45 000 de Northern Telecom Canada pour la présente campagne de financement du Musée. À droite, MAURICE JODOIN, président du comité de direction de cette campagne de financement.



Don au Musée des beaux-arts

Le vice-président, Québec, de Northern Telecom Canada, M. Denis Mercier (à droite), remet ici le premier versement d'une contribution totale de 45000\$ de cette entreprise au directeur du Musée des beaux-arts de Montréal, M. Pierre Théberge, dans le cadre de la campagne de financement du Musée qui se poursuivra jusqu'en 1993.



M. Bernard Lamarre, président du Musée des beaux-arts, en compagnie de M. et Mme Desmarais devant *L'Or de l'automne* de Tom Thomson.

PHOTO JEAN GOUFFIL, La Presse

La collection Power Corporation au MBA

GEORGES LAMON

C'est sans doute un peu au Dr Stern, propriétaire de la galerie Dominion, rue Sherbrooke à Montréal, que M. Paul Desmarais doit son intérêt pour les peintres traditionnels canadiens.

Venu à Montréal en 1958 pour chercher conseil auprès d'un spécialiste de l'art canadien, M. Desmarais se fit suggérer l'achat d'un Beaulieu, d'un Borduas et d'un Riopelle pour 3 125 \$. En plus, M. Stern lui accordait de bonnes conditions de paiement: par mensualités sur une période de deux ans. Aujourd'hui, le président et chef de la direction de Power Corporation du Canada, également propriétaire de *La Presse*, se réjouit évidemment de son acquisition.

« Trente-deux ans plus tard, je les aime encore », dit-il aux nombreux invités. Ils sont très beaux et je suis très satisfait d'avoir fait une bonne affaire. »

M. et Mme Desmarais étaient les invités d'honneur du vernissage de l'exposition *Les maîtres canadiens de la collection Power Corporation du Canada 1850-1950*, qui se tient, du 16 février au 15 avril, au Musée des beaux-arts de Montréal. L'exposition, qui a déjà été

L'exposition Les maîtres canadiens de la collection Power Corporation du Canada 1850-1950, se tient du 16 février au 15 avril, au Musée des beaux-arts

présentée à Québec et à Chicoutimi, regroupe une sélection de 68 toiles et dessins ainsi que huit sculptures en bronze de la collection privée de Power Corporation avec comme sujet dominant le paysage. Il y a là des Borduas, Fortin, Pellan, Lemieux, Krieghoff, Gagnon, Suzor-Côté, Morrice et Thomson, ce dernier pour lequel Jacqueline Desmarais ne cache pas sa préférence.

Elle pourrait en parler des heures durant. « Ce qui m'intéresse chez Thomson c'est sa technique, explique-t-elle. Il se rapproche beaucoup de Van Gogh. Il y a dans son tableau (*L'Or de l'automne*) une discipline; c'est le plus extraordinaire tableau, à mon avis. Il est vivant, limpide et étonnant dans ses couleurs turquoises. »

« Je suis tellement contente, remarquable, que le public puisse voir de beaux tableaux, je suis très fière, je souhaiterais que l'exposition puisse être présentée dans chaque village pour permettre aux gens d'admirer de telles œuvres sans nécessairement être des connaisseurs. »

Quant à M. Desmarais, il s'est dit très heureux de pouvoir faire participer le public montrealais à cette exposition. Il en a profité pour annoncer qu'il allait encourager de plus en plus nos artistes contemporains. Déjà un de ses promesses devrait se concrétiser en 1991 avec l'achèvement de l'annexe du Musée des beaux-arts, en face de l'actuel musée, pour laquelle il apportera une « aide substantielle dont il a préféré ne pas dévoiler l'ampleur pour le moment. Un musée qui, selon lui, deviendra « un musée digne du Québec, de Montréal et de l'ensemble du Canada ». Et il conclut: « J'espère que je donne le bon exemple ».

Enfin, M. Bernard Lamarre, PDG de Lavalin et président du Musée des beaux-arts, ancien collectionneur, a rendu hommage à M. Paul Desmarais et à Power Corporation dont la collection est vraiment à leur image: solide, classique et raffinée, bien ancrée dans le milieu.

Le **MUSÉE DES
BEAUX-ARTS DE
MONTREAL** situé au
1379, rue Sherbrooke
Ouest, présente l'exposi-
tion «Le goût de l'art: les
collectionneurs mont-
réalais 1880-1920». Jus-
qu'au 25 février. «Des-
sins et estampes» (col-
lections montréalaises)
jusqu'au 18 février. Mar-
di au dimanche de 10 h à
17 h. Rens.: 285-1600.

R 3217.5
(3/10)

Handwritten notes in the top right corner, including the name "Museum of Fine Arts" and other illegible scribbles.

**Le MUSÉE DES
BEAUX-ARTS DE
MONTREAL** situé au
1379, rue Sherbrooke
Ouest, vous invite à sa
collection permanente
(Les Maîtres canadiens
de la collection Power
Corporation) du 16 fé-
vrier au 15 avril (visites
commentées le 7 mars à
11h30. L'Égypte et ses
joyaux, une conférence
de Jean-Claude Plan-
chard le 4 mars à 11h00.
Musée-causerie (en an-
glais) par Paul-Émile
Borduas à 13h30 le 6
mars.

Dali au Musée des beaux-arts

SECRET bien gardé et qui devrait s'éclaircir davantage les prochains jours : une exposition de 130 oeuvres de Salvador Dali, réalisées entre 1924 et 1983, seront au Musée des beaux-arts de Montréal (MBA) du 27 avril au 29 juillet.

Pour l'instant on sait que le maître d'oeuvre de cette rétrospective est M. Pierre Théberge, directeur du musée, et qu'elle réunira pour la première fois en Amérique du Nord, des toiles et des oeuvres en trois dimensions, des bijoux dessinés par Dali ainsi qu'une collection de photos et de manuscrits du peintre surréaliste.

Le communiqué nous apprend aussi que ces pièces sont prêtées par différents musées et collectionneurs européens et américains.

La vie et l'oeuvre tout aussi colorées de cet artiste espagnol décédé l'année dernière à l'âge de 84 ans, ont défrayé pendant près d'un siècle la chronique du milieu artistique et mondain de Paris où Dali est arrivé en 1927 pour se lier avec les surréalistes. Il devint alors l'une des personnalités les plus importantes du mouvement.

Son style provocateur et osé scandalise, dérouté et obsède. Il impose des images saisissantes jusque sur le grand écran en collaborant à deux films de Bunuel : *Un Chien andalou* en 1929 et *L'Âge d'or* en 1930.

Doué d'une imagination débri-dée et d'un sens du spectacle provocateur, il contribue largement à diffuser le surréalisme dans les domaines de la mode, de la dé-



PHOTO AP

Salvador Dali

coration, de l'ameublement et de la publicité.

On le voit sans cesse entouré d'une cour formée des plus fortes personnalités de l'époque, entre autres Arrabal, Breton, Éluard dont il séduira la femme, Gala, qui ne le quittera plus.

Dali cumule les déclarations fracassantes, adopte des comportements outrageux, se crée un personnage reconnaissable entre mille avec sa fameuse moustache, ses vêtements et ses poses arrogantes, le tout pimenté d'une pointe d'humour et d'un soupçon d'imposture.

Une chose est certaine : ce peintre ne laisse personne indifférent. On le conspue ou on l'idolâtre et en ce sens l'exposition du MBA risque d'être intéressante, à tout le moins troublante...

S. 217.5
R
(3/10)

Invitation spéciale aux aînés

LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS (MBA) de Montréal invite tout particulièrement les visiteurs de 55 ans et plus à visiter l'exposition *Laliberté* du 23 mars au 20 mai. Soulignant que cette catégorie de personnes ne représente que 12 % de sa clientèle, le musée désire accroître le taux de fréquentation des aînés. À l'occasion de l'exposition du sculpteur, le musée offre un forfait spécial aux groupes de dix à 20 personnes qui inclut une conférence illustrée de diapositives offerte par un guide bénévole à la résidence avant la visite de l'exposition, une visite commentée, une rencontre d'initiation aux techniques, matériaux et outils du sculpteur, et un vidéo sur les monuments d'Alfred Laliberté à Montréal. Renseignements : 285-1600, poste 177 ou 135.

Alfred Laliberté, en ville et au musée



Le monument *Dollard des Ormeaux*, au Parc Lafontaine.



La Muse, un marbre blanc du sculpteur Alfred Laliberté.

Marie Laurier

PLUSIEURS de ses oeuvres meublent notre paysage familial : *Les Patriotes*, au Pied-du-Courant, le *Frère André*, au Collège Notre-Dame, *Dollard des Ormeaux*, au Parc Lafontaine, *La fermière* et la *Fontaine des petits baigneurs*, au Marché et bain public Maisonneuve, *Saint-Joseph*, à l'Oratoire.

D'autres sont à Québec, comme la gigantesque statue du *Père Marquette* déménagée provisoirement à Montréal; à Ottawa, entre autres, le mausolée de Sir Wilfrid Laurier. Nul doute que l'on admirera ces monuments publics avec encore plus d'intérêt après avoir visité l'exposition consacrée au sculpteur Alfred Laliberté (1878-1953) au Musée des beaux-arts de Montréal du 23 mars au 20 mai.

Il s'agit d'une importante rétrospective d'une centaine d'oeuvres de celui que l'on considère comme notre sculpteur national. Des statues, portraits et personnages de toutes tailles en bronze, en marbre, en terre cuite et même des bijoux en argent qui illustrent l'inspiration de cet artiste entre 1905 et 1950. Une inspiration puisée dans son patriotisme et qui met en valeur légendes et terroir, les métiers traditionnels et les rêves aussi de l'artiste transposés sous forme d'allégories.

Plusieurs institutions muséologiques et collectionneurs privés ont collaboré au montage de cette exposition qui deviendra itinérante : après le 20 mai, elle sera présentée au Musée du Québec en juillet et août, au Nouveau-Brunswick en septembre et octobre, à Hamilton, Ontario de novembre 1990 à janvier 1991.

Au musée de la rue Sherbrooke, le nom lui-même, « LALIBERTÉ », inscrit en grosses lettres domine le grand escalier qui conduit aux salles d'exposition où sont regroupées les oeuvres selon cinq thèmes différents de façon à découvrir toutes les facettes de l'artiste : les autoportraits, le terroir, les monuments, les allégories et les portraits.

« J'ai une tendance à copier ma tête », avoue lui-même le sculpteur dans son autobiographie, *Mes souvenirs*, (Éditions Boréal Express) et en effet on le retrouve souvent comme modèle dans ses créations qu'il ne manque jamais de titrer : *Jeune artiste*, *Le sculpteur en herbe*, *L'auteur*, *Autoportrait*. Même son *Dollard des Ormeaux* au Parc Lafontaine lui ressemble ! Mais il a également portraituré de nombreux personnages politiques, ses parents, ses amis et ses bienfaiteurs, Louvigny de Montigny, le Maire Payette, Suzor-Coté, portraits qui font partie de l'exposition.

Le Devoir, samedi 17 mars 1990

Issu du milieu rural des Bois-Francis — il est né en 1878 à Sainte-Élisabeth de Warwick — comme ses contemporains le peintre Suzor-Coté avec qui il partagera la vie de bohème à Paris et Sir Wilfrid Laurier qui l'encouragera dans sa carrière, Alfred Laliberté n'oublie pas ses origines.

• Avec les yeux de la mémoire et du cœur », il produit une série d'œuvres inspirées des légendes, métiers et coutumes, par exemple *La gigue*, *Le violoneux*, *Le joug*, *Le semeur*, sans oublier *La Corriveau*, cette femme au procès célèbre qui fait encore parler d'elle.

En 1907, Laliberté rentre d'un premier séjour à Paris où il a étudié les beaux-arts et atteint la notoriété en présentant un de ses chefs-d'œuvre au Grand Palais, soit *Jeunes Indiens chassant* aujourd'hui propriété du Musée des beaux-arts du Canada.

Imbu de patriotisme et convaincu de pouvoir gagner sa vie avec son art, il a raffiné sa technique, il voit haut et grand, proposant des esquisses de monuments qu'il aspire voir installer dans les endroits publics. Il sculpte un majestueux Père Marquette pour le Parlement de Québec, ensuite le *Monument aux Patriotes* inauguré pour la fête de la Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin 1926. Cette sculpture est actuellement soustraite de son site habituel à l'angle des rues Delorimier et Notre-Dame jusqu'au 20 mai et l'on peut en voir également la maquette au musée.

Dans cette catégorie des monuments, figurent un grand plâtre à Dollard des Ormeaux, un fragment d'esquisse pour le tombeau de Sir Wilfrid Laurier, des terres cuites dont *La Salle à la recherche du Mississippi* et *La mort de Montcalm*. Ces pièces sont assorties d'agrandissements photographiques qui nous transportent dans les lieux où elles s'élèvent.

Considéré surtout comme notre sculpteur national, l'on connaît moins le Laliberté imaginatif et rêveur, tendance qu'il transpose dans des œuvres où il allie le concret, le plus souvent le corps féminin et l'abstrait, sous forme d'allégorie.

• Produire des sujets allégoriques est un besoin en même temps qu'une seconde nature », disait-il. Et il illustre la condition humaine, les arts, l'amour, la poésie dans des sculptures aux titres significatifs: *Le Désespoir*, *Les déçus*, *Les ailes brisées*, *Le Vaisseau d'or* inspiré du poème de Nelligan, *Les Muses représentées* par six femmes grande nature personnifiant l'architecture, la sculpture, la musique, la poésie, la peinture et l'éloquence.

C'est à Nicole Cloutier, docteur en histoire de l'art et conservatrice de l'art canadien au Musée des beaux-arts de Montréal depuis 1981 que l'on doit l'organisation de l'exposition Laliberté à laquelle elle a consacré trois ans de recherche. Elle est également l'auteur du catalogue d'accompagnement de 216 pages et qui comprend 184 illustrations, de même

qu'un texte d'Odette Legendre, nièce de l'artiste qui vient de publier un livre dont l'exposition reprend le titre, soit *Alfred Laliberté, sculpteur* (Boréal/Société Radio-Canada) et qui a fait l'objet d'une recension récemment dans ces pages (LE DEVOIR, 3 février 1990). La couverture du catalogue vendu à la Boutique du musée au prix de 39,95 \$ reproduit en quadrichromie un détail du monument *Dollard des Ormeaux*.

Un programme d'activités éducatives vient se greffer à cette exposition : visites commentées, conférences, ateliers pour écoliers, projection du film de Jean-Pierre Lefebvre réalisé en 1987 décrivant la vie de l'artiste. Et heureuse initiative : une visite des monuments d'Alfred Laliberté à Montréal selon un guide préparé par le Service éducatif et culturel du musée.

Au MBA

Rétrospective Laliberté

Le Musée des beaux-arts de Montréal qu'au 20 mai prochain, l'exposition *Alfred Laliberté, sculpteur*.
présentera, à compter de demain et jus-

Paul Villeneuve

L'exposition, qui constitue une rétrospective de l'oeuvre du grand sculpteur québécois, présente 88 oeuvres, sculptures, maquettes et études parmi les plus représentatives de sa pro-

duction, réalisées entre 1905 et 1950.

La rétrospective des oeuvres de Laliberté propose cinq grands thèmes: les autoportraits, les métiers, les monuments, les portraits et les allégories.

Cette exposition permet au public de voir une production méconnue de l'artiste qui est surtout connu pour ses monuments et pour sa série de bronzes sur le thème du terroir.

En complément à l'exposition *Laliberté*, le Service éducatif et culturel du Musée propose un carnet dans lequel on trouve un circuit permettant de découvrir seize monuments d'Alfred Laliberté, disséminés à travers la ville de Montréal.

Dans l'une des salles d'exposition, les visiteurs peuvent par ailleurs admirer des sculptures monumentales en bronze (monument aux Patriotes et le Père Marquette) dont le Musée a obtenu le prêt de la Ville de Montréal et du Parlement de Québec.

Ces deux monuments font d'ailleurs partie des nombreuses commandes que Laliberté a obtenues à l'apogée de sa carrière, soit entre 1912 et 1926.



Le Semeur de Alfred Laliberté: bronze, fonte posthume. Collection hôtel de ville de Montréal.

Né en 1878 dans la région d'Arthabaska, Alfred Laliberté a commencé à sculpter sur bois, au couteau, vers l'âge de 15 ans.

C'est Sir Wilfrid Laurier, dont le jeune Laliberté avait réalisé un portrait, qui l'encouragea à étudier la sculpture à Montréal.

Âgé de 20 ans, Alfred Laliberté s'inscrit donc à des cours de modelage au Conseil des arts et manufactures.

A l'automne 1902, il

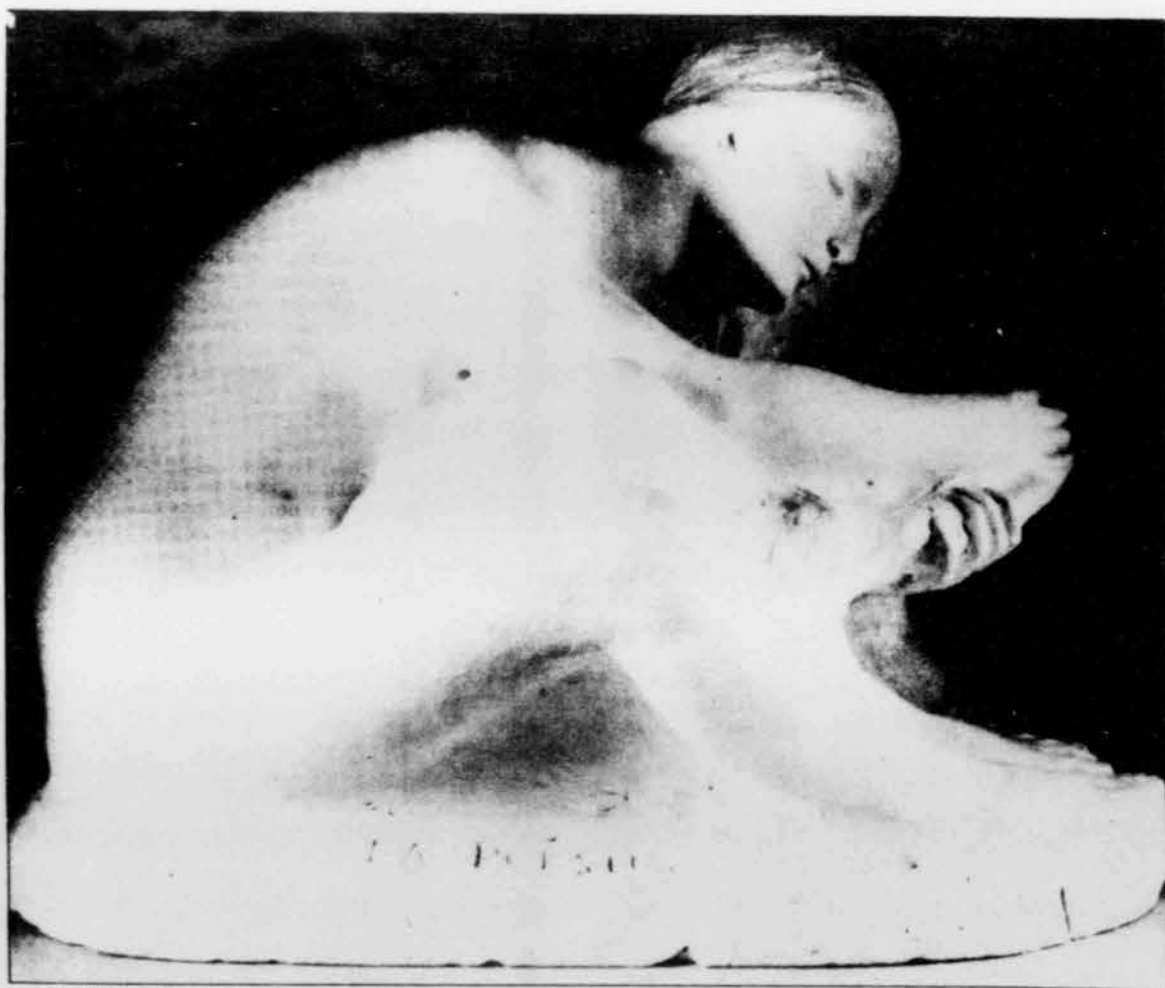
poursuit ses études, grâce à une souscription publique, à l'École des beaux-arts de Paris, dans l'atelier de Gabriel-Jules Thomas.

En 1905, l'obtention d'une mention honorable au Salon des artistes français pour *Jeunes indiens chassant*, lance sa carrière.

Décédé en 1953, Alfred Laliberté a laissé derrière lui 925 sculptures, de nombreuses peintures ainsi que des écrits.

LE CHOIX DE LA SEMAINE

Laliberté, une exposition à ne pas manquer



La Poésie, plâtre exécuté entre 1925 et 1927.

UNE EXPOSITION qui saura plaire à tous les Québécois, les Montréalais en particulier qui peuvent admirer dans différents coins de la ville les sculptures de l'artiste Alfred Laliberté. Une exposition, dis-je, qui commence aujourd'hui au Musée des beaux-arts de Montréal pour se poursuivre jusqu'au 20 mai et qui saura plaire autant aux adultes qu'aux enfants. Cette rétrospective d'une centaine d'œuvres de Laliberté dont certaines meublent notre paysage

familier — par exemple *La Fermière* du Marché Maisonneuve et le *Dollard des Ormeaux* du Parc Lafontaine, le *Père Marquette* du Parlement de Québec — représente un travail de recherche de trois ans fait par la conservatrice Nicole Cloutier. On aimera parcourir le catalogue qui accompagne cette exposition pour saisir toute la richesse de celui que l'on considère comme notre sculpteur national.

Homme de son temps, Alfred Laliberté (1878-1953) fut dans les premières décennies de notre siècle un

artiste très apprécié de la population et les monuments publics qu'il a signés font partie de notre patrimoine urbain, souligne avec justesse M. Pierre Théberge, directeur du MBA dans la préface du catalogue.

On connaît peut-être moins les œuvres d'inspiration allégorique de Laliberté comme en fait foi la photo ci-contre et qui s'intitule *La Poésie*, un plâtre réalisé vers 1925-1927. D'autres sculptures moins connues mais tout aussi révélatrices du talent de Laliberté font partie de cette exposition à voir absolument.

Marie Laurier

Laliberté, dans les squares et au Musée

JOCELYNE LEPAGE

Les vieux monuments publics qui ont vraiment de l'allure à Montréal sont ceux qui jouissent d'un bel espace où étaler la gloriole et l'éloquence déclamatoire des anciens temps.

On peut en faire le tour, leur grimper dessus, ou pique-niquer à leurs pieds comme bien des gens le font, l'été, à l'ombre des lions du Monument à Sir George-Étienne Cartier, de George Hill, rue Jeanne-Mance.

Nombreux sont les monuments, par contre, qui se sont fait bétonner l'herbe sous les pieds ou ont perdu des morceaux précieux au fil des ans. C'est le cas de la splendide fontaine d'Alfred Laliberté au Marché Maisonneuve, intitulée *La Fermière*. Mettant en scène une fermière entourée de trois enfants qui portent l'un une dinde, l'autre un veau, le troisième un poisson, le monument a perdu ses tortues, et son bassin est enfoui sous terre. Non seulement ce n'est plus une fontaine du tout, mais il y a là une haie malencontreuse qui empêche les gens de faire le tour du monument pour voir de près les enfants et leurs animaux.

La Fermière est pourtant l'un des plus beaux et des plus sympathiques monuments de Montréal, différent des autres dans la mesure où il célèbre la vie quotidienne et non celle des riches, des saints et des puissants.

Et l'oeuvre représente bien Alfred Laliberté (1878-1953), probablement le plus grand sculpteur québécois du début du siècle, le très habile Laliberté, formé aux Beaux-arts de Paris, mais qui n'a pas oublié de chanter dans le bronze ses origines paysannes.

Il y a une quinzaine de monuments de Laliberté à Montréal dont un bon nombre au cimetière Côte-des-Neiges. Les plus connus sont le Monument à Dollard des Ormeaux, au Parc La Fontaine, le Monument à Saint-Joseph, à l'Oratoire, et le Monument aux Patriotes, au Pied-du-Courant.

Sous la protection de l'Ange des Patriotes

Mais voilà que l'ange des *Patriotes* est descendu de son socle de la rue Delorimier pour veiller sur l'exposition Laliberté que le Musée des beaux-arts présente jusqu'au 20 mai. Le *Père Marquette*, lui, a quitté sa niche de l'édifice du Parlement, à Québec, pour se joindre à l'hommage montréalais. Le

doigt pointé vers le ciel, il semble indiquer le chemin à suivre pour sortir des dédales constitutionnels. Ces deux sculptures monumentales, habituellement placées à des dizaines de mètres au-dessus de nos têtes, peuvent donc, exceptionnellement, être vues de près. Elles donnent une dimension spectaculaire à l'exposition.

On peut y voir aussi, comme en exergue de l'exposition, les fameux *Jeunes Indiens chassant*. Cette pièce, présentée au Salon de la société nationale à Paris en 1905, fut récompensée d'une mention honorable, mention qui incita le gouvernement canadien à se porter acquéreur de l'oeuvre et qui permit au sculpteur de rentrer au pays aureolé d'une certaine notoriété.

Un univers un peu sombre

«Ce qui fait la particularité du sculpteur Laliberté, explique Nicole Cloutier, conservatrice de l'exposition, c'est qu'il fut l'un des rares à apprendre son art en France. Influencé par la sculpture française, en particulier celle de Jules Dalou, il fut le premier sculpteur à représenter des

un autoportrait d'Alfred Laliberté.



personnages en action, en mouvement, et à se libérer de l'académisme.»

Mme Cloutier a choisi de nous présenter les sculptures de Laliberté en regroupant les oeuvres par thème: les autoportraits, le terroir, les monuments, les allégories et les portraits. On a accès au sculpteur dans ses oeuvres intimes et personnelles comme dans ses pièces commandées ou monumentales. Et entre les deux, à des oeuvres plus légères, dégagées de l'histoire et de la religion, des oeuvres symboliques et sereines qui chantent la femme et l'amour. Dans certains cas, des maquettes, des études en terre cuite, accompagnent les pièces en plâtre, en bronze ou en marbre. Une même pièce, *Le Semeur*, présentée dans trois formats différents, permet aux visiteurs de comprendre combien la taille d'une sculpture peut en modifier la perception. Le Musée a tout mis en oeuvre pour rendre cette belle exposition accessible au plus grand nombre. Et, en plus du catalogue, il a publié un guide pour aider le visiteur à parcourir Montréal à la recherche des monuments de Laliberté.

Les autoportraits choisis par le Musée nous révèlent un Laliberté tendu, triste, tourné vers lui-même, un homme romantique dont on ne s'étonne guère qu'il ait pu aimer Nelligan et lui rendre hommage avec un *Vaisseau d'or* (qui peut également servir d'encrier).

Il y a, tout au long de l'exposition, plusieurs sculptures qui broient du noir comme l'indiquent les titres: *Le Joug*, *Allégorie de la mort*, *L'esclave*, *L'Esclave de la mécanique*, *Le Fardeau*, *La Corriveau*, *Le Baptême de sang de la vierge huronne*, *Les déchus...* Même les oeuvres regroupées dans *Terroir*, qui rendent hommage à des métiers de la terre aujourd'hui disparus, ne mentent pas sur la dureté des travaux en cause. Dans cette catégorie, seul *Le Ber*, montrant une mère auprès de son jeune enfant,



Détail de *La Fermière*.

PHOTO LA PRESSE, MICHEL GRAVEL

Des oeuvres intimes, monumentales et plus légères



Alfred Laliberté, vers 1917

arrive à décrocher des sourires
aux personnages.

Mais l'atmosphère s'allège quand Laliberté touche à d'autres thèmes, en particulier l'amour, les muses et la poésie. Il y a un petit quelque chose d'Ovide Plouffe chez Alfred Laliberté.

Une sculpture, parmi les moins importantes, attirera néanmoins l'attention. Intitulée *Canada*, elle représente un homme vêtu d'une cape et d'un pagne, assis sur une corne d'abondance, bouclier en main, mais sans arme. En ces temps de crise d'identité canadienne, on se demande encore plus ce que Laliberté a bien pu vouloir dire là!

Le Monument des patriotes, l'une des sculptures de Laliberté que l'on retrouve à l'exposition du Musée des beaux-arts, où les différentes oeuvres sont présentées par thème.



Laliberté gets sober second look

Nationalist sculptor's work stands up to scrutiny

For Quebec nationalists, the sculptures of Alfred Laliberté have always been politically correct.

Laliberté (1878-1953) was fervently supported by the nationalist forces of the day, including *La Presse* and the defunct *La Patrie*. Two of his works grace the facade of the National Assembly in Quebec City.

Often his monuments to such Quebec heroes as Dollard des Ormeaux or the *Monument aux Patriotes* were unveiled with great public fanfare as part of St. Jean Baptiste Day festivities.

These monuments were usually erected with the help of widespread public subscriptions, organized by such nationalistic groups as the Association catholique de la jeunesse canadienne-française. Pennies were gathered from schoolchildren, the poor and the working-class, with few individual donations topping \$100.

And Laliberté was even dubbed "our great sculptor of the rural tradition."

So it seems somewhat strange and bizarre, in this province that tends to cling to and trumpet every possible vestige of home-grown culture, to learn that only now is Laliberté getting his first full-fledged retrospective exhibition, 37 years after his death.

88 works

The show, which opened this week at the Montreal Museum of Fine Arts and was put together by Nicole Cloutier, the museum's curator of Canadian art, features 88 of Laliberté's works.

Most are sculptures, of all sizes and mediums. There are sculptures out of marble, plaster, bronze and terra-cotta. And there are even a few examples of Laliberté's jewelry-making. He took to that, probably to help make ends meet, when big public commissions dried up during the Dirty Thirties, Cloutier explained during an interview last week.

Cloutier has spared no effort to make sure that we get to see the full range and scope of the best of Laliberté's work. She has included work from at least 17 different collections, and she even managed to convince officials at the National Assembly to take his sculpture of Père Marquette down from its perch to the right of the building's main entrance, and lend it to the show.



ANN DUNCAN

ART

Then she has astutely arranged these works in an intelligent order, starting with his numerous self-portraits. Many artists have been fascinated by their own image. But Laliberté was so obsessed with his that he was virtually a narcissist, Cloutier noted. And so unable was he to face his own decaying and dying that as he grew older, he made his sculptural self-portraits look younger, she continued.

Subsequent rooms concentrate on Laliberté's enormous series of bronzes for the Musée du Québec about Quebec workers and customs. Laliberté's monumental works, his allegorical sculptures and, in the hallway, his portraits of friends and fellow artists.

In other words, the show, as any thorough retrospective should, gives us a chance to sample all the major concerns, themes and stylistic changes that this artist went through. And as such, this exhibition provides Quebecers with a vital opportunity to assess — far from the political fray — Laliberté's contribution as an artist, not just as an important figure in the history of Quebec cultural nationalism.

The problem, for me at least, is that much of this work doesn't hold up. But there's no denying Laliberté's crucial contribution to the development of sculpture in this province. There's also no denying that he played a pivotal role in introducing European concerns to Quebec sculpture. With *La Presse's* support, this artist of rural, working-class background was able to work and to study in Paris for about five years during the first decade of this century.

And there's no denying that some of Laliberté's work was indeed exceptionally good, by any standard.

His little-known terra-cottas — *The Outcast*, *The Slave* and *The Thirst*, all done in 1916 — reveal a surprisingly loose, poignant and psychologically profound side of Laliberté.

Similarly, some works such as *The Burden* and *The Ghost of Gagné Returning to the Land He Sold in Order to Go to the United States* show a Laliberté who had obviously come under the influence of Rodin. These are works that have left the figures partly draped or embedded in the material as in Rodin's later works.

And Laliberté obviously loved to play with and manipulate the surface of his sculptures in almost an Impressionistic way. Witness his beautifully glistening sculpture of *The Self-made Man*.

At his best, Laliberté could do wonderful work, pieces that managed to combine both power and tenderness, technical prowess and insight, at one and the same time.

Terribly stiff

But at his worst, he could be terribly stiff (*The Muses*), stoney (a wheat-bearing *Louis Hébert*), trite (*The Cradle*) and even downright schlocky. His Millet-like sculptures of happy Quebec farmers, workers and jig-dancers often overly romanticize the plight of the Quebec peasant class in the early part of the century.

And some of his larger-than life sculptures, such as *The Sewer* of 1925, even seem to foreshadow the fascist-style of art of Franco's Spain, Mussolini's Italy and Stalin's Soviet Union.

But perhaps most telling of all is the fact that few sculptures from the 1940s and 1950s are included. The quality of his work during this period simply declined, partly because of old age and partly because Laliberté never truly came to grips with the modern world, Cloutier explained.

In short, "Laliberté had fallen out of step with what was happening around him in the 1930s," Cloutier wrote in her dense—yet-approachable exhibition catalogue. "Rather than adapt to change, he considered mechanization as a form of enslavement."

The problem is that, all too often in the past, the quality of Laliberté's work was often overblown to help



Alfred Laliberté in studio at 67 Ste. Famille St. in Montreal, where he lived, worked from 1917 until his death. PUBLISHED IN MON MAGAZINE MARCH 1991

play out narrow nationalistic concerns. What Cloutier has done, with a great deal of intelligence and responsibility, is let us take a sober second look at the work of a man who profoundly affected the course of art history in this province but who at times fell far short of the standards he himself had set.

And this kind of balanced, non-hyped approach to exhibition-making is precisely the sort of curatorial stance that Quebec needs these days. No longer should we settle for promoting the second-rate as some-

thing more than it is when so much world-class art has been produced in this province.

At the same time, we shouldn't gloss over or forget important chunks of our cultural heritage, a heritage that Laliberté is firmly a part of. It's a delicate balance, and Cloutier has achieved it with a great sensitivity to both our art and our past.

The exhibition continues until May 20. As usual, there's a full schedule of related events surrounding the show, including films,

concerts, lectures, a brochure on Laliberté's sculptures around town, and workshops for both adults and children. The 215-page catalogue, which is available in either official language in the museum's bookstore, costs \$39.95.

The show, which has received support from the federal government's Museum Assistance Program as well as from Merrill Lynch Canada Inc. investment dealers, will travel to Quebec City, Fredericton and Hamilton, Ont., after it closes here.

Dali et des Impressionnistes au MBA

Marie Laurier

NOUS SERONS vraiment gâtés ces prochains mois à Montréal avec la tenue de deux expositions de classe internationale au Musée des beaux-arts : une rétros-

pective de 150 oeuvres, tableaux, dessins, collages, gravures et objets tridimensionnels de Salvador Dali du 27 avril au 29 juillet, et une semaine plus tard, soit du 3 août au 14 octobre, une collection de 85 chefs-d'oeuvres de l'Impressionnisme dont pas moins de six Van Gogh, sept Cézanne, cinq

Degas, quatre Renoir, trois Toulouse-Lautrec !

On comprend la fierté avec laquelle M. Pierre Théberge, directeur du musée, annonçait ces bonnes nouvelles à la presse hier : « Ces deux événements majeurs font la preuve, une fois de plus, du dynamisme du musée. Nul doute qu'ils contribueront au développement culturel, économique et touristique de Montréal. »

C'est dans une totale discrétion que M. Théberge a mené à bien ce projet d'amener ici les oeuvres du célèbre peintre espagnol décédé en 1989 à 84 ans et que la comédie musicale *Gala* nous a fait mieux connaître ici.

Cette chance d'accueillir un échantillonnage des oeuvres de Dali dont la dernière exposition sur le continent nord-américain remonte à 1965, à New York plus précisément, offrira aux visiteurs une occasion unique d'approfondir leur connaissance de cet artiste prolifique et original et de constater les diverses influences qui l'ont inspiré.

Présentée en exclusivité à Montréal, l'exposition Dali comprend des oeuvres prêtées par différents collectionneurs et par des musées européens et américains. Elles témoignent de l'imagination étonnante et du génie provocateur de ce célèbre représentant du mouvement surréaliste. Cet homme s'est intéressé à toutes les tendances et manifestations de son époque, à la science, à la religion, à la mode, à la publicité, au cinéma, à la décoration intérieure, rappelait M. Théberge. Il était vraiment du 20^e siècle et à cet égard il ne croyait pas déchoir en commer-

cialisant son talent pour l'industrie de masse.

Dali vouait aussi une grande admiration pour Picasso (sans que ce dernier ne lui rende la pareille cependant), pour Bouguereau, pour Miro, pour Léonard de Vinci, autant de grands artistes qui ont fait l'objet d'expositions au Musée des beaux-arts de Montréal. Et en guise de rappel de ces grands moments, on regroupera autour des oeuvres de Dali une quinzaine de tableaux de ces artistes.

Immédiatement après les trois mois consacrés à Dali où l'on espère autant sinon plus de visiteurs que la fameuse exposition Picasso en 1985, soit 525 000 personnes, un autre bonheur nous attend avec les toiles impressionnistes dont pas moins de six Van Gogh ! Un coup du nord quand on pense que partout dans le monde on célèbre le centenaire de la mort du peintre hollandais et que l'on s'arrache ses oeuvres.

Ces toiles sur lesquelles on nous invite à jeter « un regard passionné », proviennent de la Fondation Emil G. Bührle, un industriel zurichois né il y a cent ans et décédé en 1956 et qui a laissé une des plus belles collections privées au monde de tableaux impressionnistes. De Van Gogh, nous pourrions admirer, entre autres, *Abricotiers en fleur*, *Champ de blé et cyprès*, *Le Semeur*, *Le Pont d'Asnières*; de Cézanne, une vue de la fameuse Montagne Sainte-Victoire qu'il aimait tant peindre, *Le Garçon au gilet rouge*; de Gauguin, des natures mortes, de Degas, *Classe de ballet*; de Manet, *Les Hirondelles* et aussi des huiles et toiles de Pissarro, de Monet, de Bonnard, de Picasso, de Braque, de Delacroix, de Fantin-Latour, de Derain, de Daumier, de Corot, sans compter Seurat, Sisley, Rouault et Renoir.

Ces deux magnifiques expositions au coût respectif de 1,5 million \$ seront accompagnées de catalogues en français, anglais et allemand pour les Impressionnistes, dans les deux langues officielles pour Dali et le prix d'entrée sera légèrement majoré à 10 \$, moitié prix pour les étudiants et les plus de 65 ans, un dollar pour les moins de 12 ans. Pendant toute leur durée, le musée sera exceptionnellement ouvert sept jours par semaine, de 10 h à 19 h. Ce tarif donnera droit à la visite des expositions permanentes également.

Fondé en 1860, le Musée des beaux-arts de Montréal est le plus ancien musée d'art au Canada. Sa collection permanente réunit plus de 24 000 oeuvres et depuis 1984, il s'illustre sur la scène internationale par la tenue d'expositions d'envergure telles Picasso (1985), Miro en 1986, Léonard de Vinci, ingénieur et architecte en 1987, Chagall en 1988 et *Le Japon des Shoguns* l'année dernière.

Selon M. Théberge, les travaux d'agrandissement actuellement en construction vont bon train et seront achevés pour la date prévue, soit en octobre 1991. Et autre bonne nouvelle : l'exposition en cours sur le sculpteur Alfred Laliberté connaît un grand succès : 1 500 visiteurs dimanche dernier.



Une huile sur toile de Dali: *Madone de Port Lligat* (1949). (Photo Demart Pro Arte, Vis-Art)



Branches de marronniers en fleurs, un tableau de Van Gogh qui sera exposé au Musée des beaux-arts de Montréal du 3 août au 14 octobre. (Photo de la Collection Emil G. Bührle de Zurich)

Le Devoir, vendredi 30 mars 1990

Salvador Dali et les impressionnistes au MBA

235 oeuvres exposées du 27 avril au 14 octobre

GEORGES LAMON

■ C'est une saison culturelle impressionnante qu'offrira ce printemps et cet été le Musée des beaux-arts de Montréal (MBA) aux amateurs du surréalisme et d'impressionnisme. Au programme 150 oeuvres du grand maître incontesté du surréalisme, l'extravagant Salvador Dali et 85 autres tableaux d'impressionnistes dont Renoir, Van Gogh, Cézanne, Gauguin, Degas et Manet. Ces derniers provenant de la collection privée du suisse Emil G. Bührle, fondateur des usines Oerlikon de Zurich.

L'exposition Salvador Dali sera présentée au printemps, du 27 avril au 29 juillet, tandis que celle de la collection Bührle (Un regard passionné: chefs d'oeuvre de l'impressionnisme et autres toiles de maîtres de la collection Emil G. Bührle) suivra au cours de l'été, du 3 août au 14 octobre. Les expositions ouvriront sept jours par semaine de 10 à 19 heures.

Cette année, le droit d'entrée a été fixé à 10\$ — 3\$ de plus que l'an dernier — pour les adultes, 5\$ pour les étudiants et l'âge d'or et de 1\$ pour les enfants de moins de 12 ans. Les billets seront mis en vente à partir du 30 mars via Teletron.

Pour le directeur du MBA, Pierre Théberge, cette augmentation s'appuie sur le coût «absolument hallucinant des assurances» ces derniers temps, compte tenu de la valeur inouïe des oeuvres.

«Nous devons demander au public de faire sa part, a dit le directeur du MBA. C'est moins cher qu'un voyage en Espagne et en Suisse. Et puis je pense qu'il en aura plus que pour son argent.»

En conférence de presse, Pierre Théberge a donné un aperçu des oeuvres que le public pourra admirer. Il n'a pas caché sa joie de pouvoir présenter ces collections à Montréal et en particulier celle du virtuose et excentrique Dali. Si l'exposition Picasso avait accueilli 525 000 visiteurs en 85, il se contenterait de 200 000 pour Dali.

«C'est la première retrospective de Dali en Amérique du Nord depuis 1965, a insisté Pierre Théberge. La dernière a eu lieu à New York. Elle aura un retentissement nord-américain. D'ailleurs, on n'est pas prêt d'en voir une autre avant au moins une vingtaine d'années.»

M. Théberge a admis que le MBA travaillait d'arrache pied depuis été dernier pour obtenir



PHOTO MBA DE MONTRÉAL. 1990 Demart Pro Arte B.V.

Ma femme nue, regardant son propre corps devenir marches, trois vertèbres d'une colonne, ciel et architecture, de Salvador Dalí, (1954). Collection José Mugarb.

cette exposition sur «le peintre le plus populaire du 20e siècle». Tandis que les négociations sur la collection Bührle, avaient duré deux ans.

L'exposition Salvador Dali c'est près de 150 oeuvres, tableaux, dessins, collages, gravures, objets en trois dimensions, sculptures et bijoux réalisés entre 1924 et 1983 ainsi que des manuscrits de maître du surréalisme mort l'an dernier. Avec en plus, des photos de l'artiste et le musée imaginaire de Dali comprenant une quinzaine d'oeuvres de ses peintres favoris: Picasso, Bourguereau et Meissonier. Ainsi on pourra admirer une broche en or, platine et diamants fabriquée par Alemy de New York en 1950 et intitulée «La persistance de la mémoire» qu'on a finalement retrouvée au Musée des arts décoratifs de Montréal après l'avoir cherchée

jusqu'à Tokyo. Ces oeuvres sont prêtées par des collectionneurs et des musées européens et américains.

Quant à la collection Bührle, l'une des plus prestigieuses collections privées au monde, commencée dans les années trente, elle comprend 52 oeuvres provenant de la Fondation Bührle et 33 des collections privées du Dr Dieter Bührle et de Mme Anda — Bührle, fils et fille du collectionneur. Elle fut exposée la première fois en 58 à Zurich. Depuis, les Zurichois peuvent l'admirer. L'exposition sera présentée à Whashington du 6 mai au 15 juillet, puis à Montréal, du 3 août au 14 octobre. Elle ira ensuite à Tokyo, du 2 novembre 90 au 13 janvier 91 et à Londres, du 1er février au 14 avril 91. En raison de la fragilité des oeuvres, ce sera leur dernier voyage à l'extérieur de la Suisse.

(PC) — Une retrospective Salvador Dali, la première en 25 ans en Amérique, ouvrira le 27 avril au Musée des beaux-arts. Suivra, début août, une exposition de maîtres impressionnistes tel Van Gogh, Renoir, Cézanne, Gauguin.

Ces expositions demandent un effort particulier, signalait hier le directeur Pierre Théberge. De la part du MBA, à qui les deux événements coûtent un peu plus de 2 millions \$, et de la part des visiteurs: le tarif adulte passe à 10 \$, de 7 \$ qu'il était l'an dernier pour une grande exposition.

«Les assurances, dit-il, c'est absolument hallucinant. Quand vous voyez combien on va maintenant chercher avec un Van Gogh, et nous en aurons six ici, nous devons demander au public de faire sa part.»

Des maisons d'enchères de Londres, Tokyo ou New York aiment proclamer des montants de dizaines de millions, pour les ventes de grands maîtres, et les coûts des assurances suivent ce marché.

Le directeur du MBA compare avec le prix des places pour le rock ou autres spectacles à Montréal et juge que «les gens en auront pour leur argent».

L'exposition Dali sera constituée de 100 oeuvres: des tableaux, dessins, aquarelles, collages, des bijoux et un hologramme; des photos du grand homme (1904-89) et des pièces d'archives s'ajoutent à l'exposition.

Une exposition Dali avait eu lieu l'an dernier, en Allemagne et en Suisse. Le MBA a obtenu la sienne par une entente avec un musée du Danemark, qui possède quelque 100 oeuvres du surréaliste Catalan, dont la moitié viendront ici. Les autres pièces sont prêtées par des musées et des collectionneurs, d'Europe et des États-Unis notamment.

Rue Sherbrooke est

Parmi les bijoux, une des montres molles de Dali où Pierre Théberge voit «une démonstration spontanée des théories d'Einstein sur la relativité du temps».

Il raconte que la conservatrice de l'exposition, Louise d'Argencourt, était renvoyée d'un continent à l'autre dans sa quête d'information sur l'objet. Jusqu'à ce qu'elle tombe dessus par hasard, en parcourant des listes du Musée des arts décoratifs de la ville de Montréal.

Cette montre molle provient donc des collections du Château Dufresne, situé rue

Sherbrooke, la même artère montréalaise que le MBA. Le Musée des arts décoratifs l'a trouvée et achetée en 1989, à New York.

La «doyenne» des oeuvres exposées sera «Paysage», provenant d'Astoria, État de New York, et qui remonte à 1915, quand le génie avait 11 ans.

Il y aura également un portrait de Luis Bunuel (1924), «Les noces de Buster Keaton» (1925), le premier portrait de Gala sur carton marbré et dentelé (1931) ainsi que cinq dessins provenant de la succession Harpo-Marx.

Intitulés «Girafes sur salade à cheval», ces dessins de 1937 sont en fait des esquisses pour un film qui n'a pas été tourné, précise M. Théberge.

Dali voyait aller la politique et ses conséquences; certains tableaux avec des flammes réfèrent à la Guerre civile d'Espagne, une huile de 1945 s'intitule «Idylle atomique et uranique mélancolique».

La seconde exposition, prévue du 3 août au 14 octobre, réunira des tableaux de Van Gogh, Manet, Cézanne, Gauguin, Degas, Monet, Renoir, Toulouse-Lautrec ainsi que des maîtres anciens Frans Hals et Caravaggio.

**Les impressionnistes
suivront peu après**

**UNE
RÉTRO
DALI
AU
M.B.-A.**

• Dali exhibit at Montreal Museum will be one of 2 major attractions

Two major international exhibitions will be coming to the Montreal Museum of Fine Arts this spring and summer.

And judging by the lineup of works in both shows, it is not museum hype to label both of them as blockbusters.

A sweeping retrospective of Salvador Dali's work from 1915 to 1983 opens on April 27.

There will be more than 150 Dali paintings, watercolors, drawings, sculptures, prints, jewellery, cloth and collages, museum director Pierre Théberge said in a telephone interview.

"The show will be Dali's first major retrospective in North America since 1965, and there won't likely be another one (on this side of the Atlantic) for years and years and years," Théberge said.

The Dali show, which will be accompanied by a full color catalogue, will continue through July 29.

After that, the museum will show a collection of paintings by Impressionist and Old Masters that were purchased by Swiss industrialist and arms manufacturer Emil Bührle, who died in 1956. That show will begin Aug. 3.

The backbone of the Dali exhibition, which will cost about \$1.2 million, will come from a large show Théberge saw in Europe last year after the artist's death.

Dali, the grandmaster of surrealism, died in January 1989 at the age of 84 at his retreat in Figueras, Spain. His death came after years of ill health and controversy about how close colleagues were manipulating and isolating him.

Théberge only learned in mid-December that the museum would be able to get some of the works in



ANN DUNCAN

ART

the European Dali show, and since then he and his staff have had to work at a furious pace to line up loans for 75 other Dali works.

"Yes, it was a scramble," Théberge said.

"The entire staff has been working like crazy for the last three months to put the show together."

The works — more than 100 of them are paintings — will come from private and public collections in Europe and North America, including some from the Museum of Modern Art in New York.

No, the modern art museum will not be lending the classic Dali painting of dripping watches, *The Persistence of Memory*.

"That's like the *Mona Lisa* and never leaves the building," Théberge said.

But the museum will have a gold, diamond and platinum brooch that Dali designed along the same lines as the melting time pieces, he said. Museum officials scoured Europe and the United States in attempts to locate that brooch, Théberge said.

In the end, it turned up in Montreal as part of the collection of the Château Dufresne, Montreal's museum of decorative arts.

The works which Théberge did end up borrowing are supposed to show length and breadth of major themes and preoccupations in Dali's prolific career.

"I think we have a very good representation of the full range of his work."

For instance, the museum will have not just one of Dali's famous version of the *Venus de Milo* with drawers, he said. There will be three Venus sculptures and a drawing.

As the museum's main exhibition halls will still be filled with the current show of work by Quebec sculptor Alfred Laliberté, the Dali exhibition will be installed in galleries usually reserved for the museum's permanent collection, the director said.

As well, the museum will display a small exhibition of works by artists Dali admired, including Picasso, Millet, Miro and Bouguereau.

Swiss industrialist Bührle, meanwhile, the founding owner of the Oerlikon firm, managed to put together one of the world's best private art collections which includes paintings by such great artists as Cézanne, Degas, Braque, Bonnard, Gauguin, Monet, Matisse, Renoir, Picasso and Van Gogh.

But there won't be just one or two works by each of these masters on display here. Of the 85 paintings in the exhibition, there will be eight Manets, seven Cézannes, six van Goghs, five Gauguins, four Renoirs and three Toulouse-Lautrecs.

As well, the show — titled *The Passionate Eye: Impressionist and Other Master Paintings from the Collection of Emil G. Bührle* — will include paintings by Canaletto, Delacroix, Courbet, Corot, Goya, Frans Hals, Tiepolo and Ingres.



PHILIPPE HALSMAAN

Salvador Dali paid a visit to CBS studios in 1956. A Dali exhibit is coming to Montreal this month.

The list is nothing short of astonishing, especially for a Canadian museum.

This will be the kind of show that can be usually seen only in Europe or in the United States, as witnessed by the exhibition's itinerary. Before coming to Montreal in August, the exhibition will first be shown at the National Gallery of Art in Washington.

After it closes here Oct. 14, the show will travel to the Yomiuri Museum in Tokyo and then to the Royal Academy of Arts in London.

The bulk of the paintings — 52 — will come from the Zurich-based Bührle Foundation, which is open to the public a couple of times a week. The other works will be borrowed from Dieter Bührle and Hor-

tense Anda-Bührle, the son and daughter of the collector who inherited these paintings from their father.

And it is highly unlikely that any of these works will travel again for years, Théberge said. The foundation has always been reluctant to lend their works, he said.

"It has to be a very, very special case . . . It was the will of the founder."

The main reason that the paintings in this show were allowed to travel is to celebrate the 100th anniversary of the collector's birth, Théberge said.

Again, there will be a fully illustrated, color catalogue for the show. But this catalogue is being produced collectively by the various institutions involved.

The normal admission price at the museum will be increased from \$7 per adult to \$10 for both shows, due largely to soaring insurance costs, Théberge said.

"It doesn't take a genius to figure out that with six van Goghs insurance costs will be enormous."

As with the Dali show, the Bührle exhibition will cost about \$1.2 million. For the first time in ages, the museum has been able to line up significant corporate sponsors for both exhibitions.

Théberge steadfastly refused to predict what the crowds for either show will be. He has been burned by such predictions in the past.

If current attendance at the museum is any indication, then the two summertime blockbusters should be sure-fire hits. For the last few Sundays, about 15,000 people have been flocking to the museum for the Laliberté and Power Corp. Collection shows, about double the usual attendance, he said.

Tickets for both exhibitions are now on sale across the country through Teletron outlets, or through the admission network in Montreal at 1-800-361-4595.

Admission price will be set at \$10

LA FOLIE DALI ENVAHIT MONTRÉAL

Un an après la visite éclair de sa muse, Gala, à la Place des Arts, Salvador Dali s'installe, avec sa géniale folie, au Musée des beaux-arts de Montréal, où il séjournera, du 27 avril au 29 juillet 1990.

Paul Villeneuve

Il ne faudrait par contre pas confondre la comédie musicale *Gala*, créée par Jean-Pierre Ferland, et l'exposition *Salvador Dali* organisée par le directeur du Musée, M. Pierre Théberge. C'est, cette fois, à tra-

vers les quelque 135 oeuvres exposées (tableaux, dessins, collages, gravures, sculptures, bijoux, objets en pâte de verre et manuscrits) que les visiteurs pourront découvrir l'artiste surréaliste de premier plan et l'excentrique personnage qu'était Dali.

Entre *Paysage*, le pre-

mier tableau connu qu'il a peint, vers 1915, et *Contorsion topologique d'une figure féminine devenant violoncelle*, l'un de ses derniers, terminé en 1983, l'exposition présente des oeuvres qui illustrent bien l'ensemble de la carrière de Dali.

Muse et complice de Dali depuis plus de 50 ans, Gala s'éteint en juin 1982.

L'artiste, qui a peint son dernier tableau un an plus tard, est décédé le 23 janvier 1989.

C'est donc quinze mois après la mort de Dali que le Musée des beaux-arts de Montréal présente la rétrospective de son oeuvre, qui est accompagnée de photographies de l'artiste et une quinzaine d'oeuvres de ses peintres préférés.

Vendu au prix de \$49.95, le catalogue de 224 pages de l'exposition est illustré de 148 reproductions en couleurs et de 69 planches en noir et blanc.

Quatre vidéos et un film (*Un chien andalou*), présentés à l'auditorium Maxwell-Cummings pendant les mois de mai, juin et juillet, permettront de plus aux visi-

teurs de mieux goûter l'exposition.

Pour la durée de cette exposition, le Musée sera exceptionnellement ouvert sept jours par semaine, de 10 h à 19 h.

On peut se procurer des billets à la Billetterie du Musée ou par le biais du réseau Admission, au 522-1245 (région de Montréal) et au 1-800-361-4595 (extérieur de Montréal).

Les prix sont de \$10, \$5 pour les étudiants et les personnes de 65 ans et plus et de \$1 pour les jeunes de 12 ans et moins.



Madone de Port Lligat (1949): huile sur toile de Salvador Dali.

Plus que le secrétaire de Dali

JOCELYNE LEPAGE

Robert Descharnes a rencontré Salvador Dali en 1950, sur un bateau en pleine mer entre l'Europe et les États-Unis. Il a toujours gardé le contact avec lui par la suite, jusqu'à la mort du peintre, l'an dernier. C'est lui qui a sorti Dali de son lit, quand la chambre du Divin Marquis, au Château de Pubol, a pris en feu. Et il a assisté à la mort de Gala, en 1982 — elle avait alors plus de 90 ans — puis à celle de son mari, en 1989.

« Mais je n'ai jamais été le secrétaire de Dali, contrairement à ce que tout le monde dit, précise-t-il. Plutôt un collaborateur. Pas vraiment un ami. Dali n'avait pas besoin d'amis. Il n'était intéressé que par ce qui convergeait vers lui. C'était un personnage hors mesure, un fanatique, un homme exigeant pour les autres et encore plus pour lui-même, un travailleur infatigable ». Ce qui, ajoute-t-il, ne l'empêchait pas d'être drôle, en fait plus ironique que drôle, et de rire beaucoup.

De passage à Montréal, hier, à l'occasion de la présentation aux journalistes de l'exposition Dali au Musée des beaux-arts, M. Descharnes, photographe et peintre entre autres choses, a beaucoup travaillé avec Dali. Sur des projets de films, des expositions, des livres. Il a même participé à l'exécution de certains tableaux en faisant les photographies nécessaires à Dali et des constructions stéréoscopiques.

« Dali, dit-il, n'avait aucune peur à utiliser les gens autour de lui. Mais il a illuminé ma vie par son intelligence et je continue à me bagarrer pour sauvegarder l'oeuvre et l'image d'un des plus

« Mais Dali n'a jamais signé des feuilles blanches pour les vendre 40\$ l'exemplaire, contrairement à ce qui a été raconté, dit M. Descharnes. » A une certaine époque où Dali voyageait beaucoup, des éditeurs étaient las de lui courir après. Quelqu'un a alors suggéré à Dali de signer d'avance les feuilles sur lesquelles les lithos seraient imprimées. C'est ce qui a ouvert la porte à l'une des grandes supercheries du siècle.

Robert Descharnes est également membre de la Fondation Dali de qui relève le Musée Dali à Cadaqués, en Espagne. Selon lui, le Musée accueille entre 400 000 et 500 000 visiteurs par année, ce qui en fait, après le Prado, le musée le plus populaire d'Espagne. « Mais, dit-il, la Fondation compte beaucoup d'amis de Dali qui se font vieux. Elle aurait besoin de sang neuf et de nouveaux membres qui ont vraiment conscience de l'importance internationale de Salvador Dali. »



PHOTO MICHEL GRAVEL, La Presse

Robert Descharnes

grands peintres du XX^e siècle. On a véhiculé plein de choses erronées sur Dali, il faut rétablir les faits.»

La chasse aux faux

Robert Descharnes est aujourd'hui président de la société qui s'occupe des droits d'auteur de

Dali et, à ce titre, il semble avoir un boulot monstre à faire. Un boulot qui lui fait surtout rencontrer des avocats et des magistrats.

« Je n'ai jamais été le secrétaire de Dali, répète-t-il, mais Dali a eu des secrétaires à un moment donné. Et après la mort de Gala, qui fut longtemps sa principale gestionnaire, l'entourage de Dali était devenu plutôt suspect. » Il y aurait aujourd'hui en circulation une quantité considérable de faux Dalis, moins qu'on ne le croit cependant, surtout des lithos, et Robert Descharnes fait en quelque sorte la chasse aux faux et aux faussaires.

Récemment, dit-il, on a même découvert que des galeries, à Hawaï, se vantaient de faire des centaines de millions de dollars par année avec des Dalis. Il s'agissait de fausses lithographies, que l'on prétendait faites sur du parchemin fabriqué au Vatican. On garantissait aux acheteurs que leur nom ainsi que le numéro de la lithographie acquise se retrouveraient sur des listes conservées au Vatican. Bien des poissons ont mordu à l'hameçon.

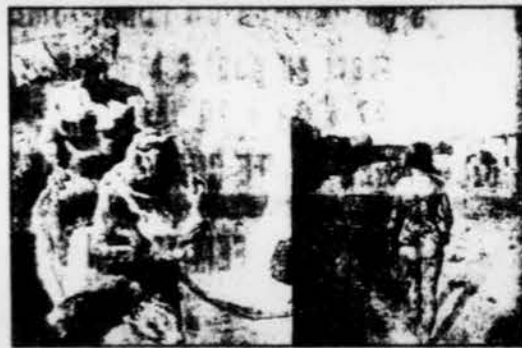
LA PRESSE, MONTRÉAL, MERCREDI 25 AVRIL 1990



DALI

Le surréalisme et les images de rêve

Vous est-il déjà arrivé de vous éveiller tout confus et de vous demander où vous étiez, tellement votre rêve semblait réel? Et même d'être en train de faire quelque chose de tout à fait impossible à réaliser une fois éveillé? Dans vos rêves, pouvoir voler ou apercevoir une chaise marchant dans la rue n'apparaît pas si inhabituel. Les écrivains surréalistes et les peintres comme Salvador Dali croient qu'une vue globale de la réalité doit inclure l'inconscient, l'univers du rêve, tout comme le milieu rationnel et logique de nos sens. D'où le mot "sur-réel", qui apparaît comme la combinaison du rêve ou des événements imaginaires avec les impressions de notre conscient.



S. DALI: "Le rêve porte la main sur l'épaule d'un homme". Photo, Musée des beaux-arts de Montréal.

Dans les toiles de Dali, les objets et les thèmes familiers reviennent de temps en temps: son paysage natal, les rochers, les bateaux, la mer, des personnages... Quelques-uns de ces éléments semblent tout à fait réalistes. En effet, Dali réfère ses oeuvres à des "photos de rêves peintes à la main". Mais attention! Les personnages flottent! Qu'y a-t-il donc à l'arrière-plan, un bateau ou une épave?

Et qu'est-ce que cette forme caverneuse texturée de laquelle émerge un personnage?



S. DALI: "Sans titre". Photo, Musée des beaux-arts de Montréal.

Avez-vous fait des rêves bizarres cette semaine? Est-ce que certains objets, animaux ou personnes sont réapparus à quelques reprises? Où votre rêve se situait-il? Avait-il lieu dans des espaces lointains comme ceux représentés dans les tableaux de Dali ou dans de petites pièces? Quelle sorte de lumière y avait-il? Une lumière crue comme celle émanant d'une ampoule électrique? La lumière de la lune? Celle du soleil? Y avait-il des ombres projetées? Quel temps faisait-il? Essayez de vous rappeler un de vos rêves en détail. Écrivez-le. Vous pouvez aussi garder près de votre lit un journal intime dans lequel vous pourrez noter vos rêves dès votre réveil. Vous savez, les rêves se dissipent rapidement à la lumière du jour. Puis, pendant vos heures d'éveil, aigüisez vos crayons de couleur et illustrez l'un de vos rêves avec le plus de couleurs et de détails possible.

L'exposition Dali se tiendra du 27 avril au 29 juillet 1990.
Audioguide

Les visiteurs de l'exposition Dali disposeront d'un guide sonore qui les accompagnera tout au long des détails du délire dalinien, avec les voix de Marc Labrèche en français et Richard Dumont en anglais. Cet audioguide, une réalisation du Service éducatif et culturel est disponible au coût de 4 \$.

Le Service éducatif a également conçu et préparé les panneaux didactiques de l'exposition.

Faillites aux visiteurs, série "À propos de..."

Une série de fascicules d'information illustrés de photographies sera disponible pour les visiteurs dans la dernière salle de l'exposition. Thèmes qui seront traités: À propos du début du vingtième siècle. Le cubisme. Le surréalisme de Dali, caractéristiques du mouvement. Le surréalisme, caractéristiques du mouvement. Suggestions d'activités et bibliographies.

Pour plus de renseignements sur les services offerts par le Musée: **285-1600**

Credits: Ginette Cloutier, coordination; Marilyn Lajeunesse, recherche et rédaction, Musée des beaux-arts de Montréal


MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
SERVICE ÉDUCATIF ET CULTUREL



Pour plus de renseignements:
285-0860

**Alfred Laliberté,
sculpteur**

TROIS SPÉCIALISTES
traiteront de la sculpture
dimanche après-midi à compter
de 14 h dans le cadre de la très
belle rétrospective de l'oeuvre de
Alfred Laliberté qui se poursuit
au Musée des beaux-arts
jusqu'au 20 mai. Il s'agit de
Nicole Cloutier, conservatrice de
l'art canadien ancien et
responsable de l'exposition
Laliberté, Pierre L'Allier, du
Musée du Québec qui parlera de
Suzor-Coté, ami de Laliberté,
enfin de Christine Boyanoski, de
la Art Gallery of Ontario qui
traitera de la sculpture en
général au Canada. Cet
événement a lieu à l'Auditorium
du musée.

Le Devoir, jeudi 26 avril 1990

Montreal museum's No. 2 man getting top job in The Hague

Montreal Museum of Fine Arts director Pierre Théberge said yesterday that he was sorry to learn of the resignation of Frederik Duparc — his No. 2 man.

But Théberge said he would make no attempt to prevent Duparc from resigning and taking up "the job of his dreams" as director the Mauritshuis Museum in The Hague.

The Dutch-born Duparc said this week that he would be stepping down from his present job on Aug. 1 after five years in the post because he had been offered the perfect job for him.

A specialist in 16th, 17th and 18th century Dutch and Flemish art, Duparc will be heading an institution that will fit his expertise.

The Mauritshuis collection, which once belonged to the Dutch

Royal family, features nothing but art from these periods and is considered one of the best collections of its kind in the world.

Duparc denied that he was quitting the museum due to any animosity or other problems. There have been persistent rumors in recent months that he was unhappy with his job and with certain museum policies.

"I had a great time here," Duparc said. "It wasn't always easy, but that is true of anywhere. . . It's just that I have been offered the job of my dreams."

Still, Duparc's resignation is bound to leave the museum with an awkward hole when it is in the middle of a major expansion program and is preparing to move into the new annex.

L'ÉVÉNEMENT DE LA SEMAINE

Du Dali délirant au Musée des beaux-arts

Lyne Crevier

PARIONS un homard — dur à l'extérieur et mou à l'intérieur — et une montre molle que Dali, le plus surréaliste des surréalistes, le plus avide de dollars, le plus anarchiste et monarchiste, le

plus timide et le plus cynique, le plus acclamé et le plus honni, bref, le plus paranoïaco-critique des artistes du 20^e siècle, disparu l'an dernier, applaudirait comme un fou, la tête haute et la moustache arrogante, à l'hommage délirant que lui réserve le Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 29 juillet.



Buste de femme rétrospectif, de Salvador Dalí.

En visitant l'exposition de 135 tableaux, dessins, collages, gravures, sculptures, bijoux, objets en pâte de verre, photographies, manuscrits de Dalí et la salle réservée à ses peintres préférés (Picasso, Miro, Meissonier, Bouguereau, etc.) on tombe sous le charme d'un être onirique et fantasmatique qui a su, malgré les influences ou à cause d'elles, se démarquer de ses modèles vénérés.

Dalí fut un dessinateur de grand talent. Ses dessins au crayon, rehaussés à l'encre de Chine ou à la gouache témoignent d'une sensibilité pour la forme sinueuse ou hachurée qui se retrouve moins dans des tableaux plus ambitieux, chargés d'éléments discordants. Surréalisme oblige.

Font partie de la rétrospective, le premier tableau de Dalí peint en 1915, *Paysage*, et son dernier terminé en 1983, *Contorsion topologique d'une figure féminine devenant violoncelle*. De plus, mentionnons *Autoportrait macrophotographique avec apparition de Gala en religieuse espagnole* et *Portrait de mon frère mort*, oeuvres remarquables conçues au début des années 1960.

De l'aveu de Dalí, celui-ci ne se serait pas accompli, n'eût été sa rencontre décisive avec Gala Éluard en 1929. Dalí exulte : « Je l'aime plus que ma mère, plus que mon père, plus que Picasso et même plus que l'argent ! ». Gala deviendra la compagne de ses hallucinations, la muse attirée.

Le virage surréaliste du Catalan s'annonça dès les premiers

échanges avec Miro, Tzara, Éluard, Breton. Celui-ci finira pas le bouter hors du mouvement dans les années 1930, ne pouvant pas admettre que Dalí soit sympathique à la cause d'Hitler... Dalí s'en défendra : « Hitlérien ou stalinien ? Non, cent fois non. Je suis dalinien, rien que dalinien. »

Auparavant, l'artiste aura eu le temps de signer plusieurs textes, théoriques et poétiques, à saveur surréaliste et de collaborer avec Buuel à deux films : *Un chien andalou* (1928), *L'Âge d'or* (1930).

Divers aspects du personnage Dalí se retrouvent dans le catalogue de 224 pages, illustrées de 148 reproductions en couleur et de 69 planches en noir et blanc, qui complète l'exposition. L'ouvrage regorge de citations daliniennes irrésistibles sur la richesse : « Les gens très riches m'ont toujours fait de l'effet, comme les gens pauvres de Port Lligat aussi. Seuls les gens moyens m'ont laissé sans réaction » ; sur l'angoisse : « Au contraire il faut accroître l'insécurité collective en désorganisant systématiquement tout, afin de répandre l'angoisse qui, selon la psychanalyse, est le principe même du plaisir » ; sur lui : « Comme mon nom de Salvador l'indique, je suis destiné à rien de moins que sauver la peinture moderne de la paresse et du chaos. Je m'appelle Dalí ce qui veut dire *désir* en catalan et j'ai Gala. »

Nous, nous avons Dalí trois précieux mois au Musée. Juste le temps d'apprécier son surréalisme surchargé, un tantinet suranné.

Le Musée des beaux-arts
ouvre ses portes
au grand excentrique
du XXe siècle,
paranoïaque...
et fier de l'être!

DALI



C'est en 1929 que Salvador Dalí rencontra sa muse, Gala, qui lui a inspiré de nombreux tableaux dont celui-ci créé en 1945. «L'unique femme mythologique de notre temps», selon l'expression de Dalí, a également prêté son nom à une certaine comédie musicale...

JOCELYNE LEPAGE

À l'Exposition internationale de surréalisme, à Paris, en 1938, une « chose » retient l'attention. Il y a là un taxi, un vrai, occupe à l'arrière par une jeune femme blonde en robe de soirée assise au milieu d'endives et de laitues sur lesquelles se promènent un tas d'escargots vivants. Le chauffeur, sur le siège avant, a une tête de requin. Il pleut continuellement dans le taxi, ce qui ravit les escargots. L'oeuvre s'appelle *Taxi pivieux*. Elle est signée Salvador Dalí.

Excentrique, paranoïaque... et fier de l'être!

En 1955, invité à donner une conférence à l'Université de la Sorbonne, Salvador Dali arrive en Rolls-Royce blanche garnie de choux-fleurs. Il révèle alors aux étudiants qu'il détient la clé pour retrouver les souvenirs intra-utérins. A Londres, dans les années trente, il «vernait» son exposition en habit de scaphandrier qui manque l'asphyxier.

En 1968, Dali promène un tamanoir, grand amateur de fourmis, dans le métro parisien. Il est excité par les cris des jeunes réclamant «l'imagination au pouvoir» et décide de participer à la Révolution culturelle. Il place ses chèques et ses billets de banque dans un portefeuille à la double effigie de Mao et de Lénine pour les faire fructifier. Et il signe un manifeste dans lequel il réclame, entre autre, «un quantum de libido pour des organismes anti-plaisir», dont l'Unesco.

Depuis son entrée fracassante à Paris, en 1929, avec la projection d'*Un chien andalou*, chef-d'oeuvre du cinéma d'horreur réalisé en collaboration avec Luis Buñuel, Salvador Dali n'a cessé, jusqu'à sa mort l'an dernier, de faire «couler le sang intellectuel» des bien-pensants. Il a même réussi à choquer les Surréalistes en déclarant qu'il fallait admirer Hitler, le «Cecil B. DeMille de la tuerie et des massacres» et en peignant Lénine, la fesse à l'air s'étirant longtemps en forme de miche de pain jusqu'à une bienveillante béquille.

Toute la vie de Dali est faite d'actions provocatrices qui sont généralement plutôt drôles. Mais il lui est arrivé d'aller si loin dans le mauvais goût et la mégalomanie que l'on a envie de remercier le ciel d'être plutôt économe dans le nombre de «génies» qu'il envoie sur terre. Salvador Dali, Avida Dollars comme l'a surnommé André Breton, s'en est même pris à son propre marché en signant une quantité inconnue de «feuilles blanches». La police espagnole estime aujourd'hui que le trafic de faux Dali aux États-Unis et au Japon représente quelque chose comme 600 millions de dollars par année.

Monarchiste-anarchiste, catholique-athée, académicien-avant-gardiste, classico-baroque, monogame-obsédé sexuel, tragédien comique, irrévérencieux cérémonial, paranoïaque et fier de l'être, Salvador Dali est sans doute l'un des grands paradoxes du XXe siècle.

La géniale folie dalinienne

«La seule différence entre un fou et moi, c'est que moi, je ne suis pas fou», clamait Salvador Dali. Que l'on soit d'accord ou non avec cette affirmation, reconnaissons que la folie a bien servi Dali. Elle l'a rendu immensément célèbre et «criminellement riche», pour reprendre ses propres termes.

L'extravagance du personnage aux moustaches en antennes et à la canne à pommeau a pris tellement de place qu'elle a un peu éclipsé Salvador, le peintre, surnommé par lui-même Sauveur de la peinture. Le peintre des «montres molles pour les heures flasques de la vie», des femmes à tiroirs, des chairs décomposées, des images vertigineuses, anamorphoses livrant un paysage en même temps qu'un personnage en même temps qu'un animal se transformant encore en visage ou en nature-morte. Ou encore le peintre mystique et psychédélique des années cinquante et suivantes.

Dali s'est tellement célèbre lui-même — il s'est même offert un musée consacré à sa gloire — qu'il n'a guère eu besoin des autres pour chanter son génie. Il a tellement parlé de lui (dans une douzaine de livres), de ses célébrations masturbatoires et scatologiques, de ses terreurs et de ses orgasmes, de ses obsessions morbides et de ses géniales inspirations — sans oublier sa femme Gala — qu'il a enlevé les mots de la bouche à ses futurs biographes.

Dali, bien avant Andy Warhol et Josef Beuys, a fait une oeuvre de son personnage.

Pour comprendre l'oeuvre de

Dali, il faut, selon Dali lui-même, connaître la méthode qu'il a mise au point en s'inspirant de la thèse du Dr. Jacques Lacan (1932) sur un cas de paranoïa, et qu'il a appelée la paranoïa critique. Il la décrit ainsi: «Méthode spontanée de connaissance irrationnelle basée sur l'association interprétative-critique des phénomènes délirants. L'activité paranoïaque-critique ne considère plus isolément les phénomènes et images surréalistes, mais dans un ensemble cohérent de rapports systématiques et significatifs.»

Autrement dit, vous prenez les événements surréalistes de la journée: «pollution nocturne, faux souvenir, rêve, fantaisie diurne, caprice nutritif, rétention volontaire d'urine, acte manqué», etc., et vous en tirez des significations nouvelles qui «font passer le monde même du délire sur le plan de la réalité.»

Dit autrement, la paranoïa de Dali est critique parce qu'elle est déclenchée volontairement, qu'elle est contrôlée, et peut-être, selon certains, simulée.

Dali aurait bien aimé épater Sigmund Freud avec sa méthode. Mais la rencontre de deux grands du siècle, en 1937, a été bien décevante pour le Catalan. «Deux génies s'étaient croisés sans étincelle», dit-il. Ce qui intéressait Freud, c'était sa propre théorie, pas sa personnalité.»

En entrant dans l'oeuvre de Dali, c'est donc dans un univers irrationnel contrôlé que nous pénétrons, un monde trouble et dérangerant, hallucinatoire et fascinant, qui fait grimper les fourmis que nous avons dans les jambes jusque dans notre cerveau. Âmes fragiles, s'abstenir.

Principales sources biographiques: *Comment on devient Dali*, Dali et André Parinaud, Ed. Laffont, 1973. *La grande aventure de l'art au XXe siècle*, ouvrage collectif, Ed. Chêne, Hachette, 1988.



La couverture du livre d'Ignacio Gomez de Liano, *Dali*, publié par Albin Michel dans sa collection *Les grands maîtres de l'Art contemporain*

LA PRESSE, MONTRÉAL, SAMEDI 28 AVRIL 1990

La folie dalinienne est un peu à l'étroit au Musée des beaux-arts de Montréal

JOCELYNE LEPAGE

Dali a tellement parlé de la grandeur de son génie que les visiteurs montréalais le découvrant pour la première fois « en peintures » risquent d'être étonnés devant les humbles dimensions de la plupart de ses tableaux réunis au Musée des beaux-arts. Et en parcourant les sept salles que le Musée consacre à la rétrospective Dali, jusqu'au 29 juillet, et qui débordent de choses et d'autres, ces mêmes visiteurs repartiront avec cette conviction : l'agrandissement du musée de la rue Sherbrooke est loin d'être un caprice, c'est une nécessité.

Mais même présentée dans ce qui ressemble à un labyrinthe, l'exposition Dali est un événement d'envergure pour les Montréalais. Il n'y a pas eu de rétrospective de Salvador Dali en Amérique depuis 25 ans et Dali est, avec Picasso, le peintre le plus célèbre du XXe siècle.

Fous de Dali — c'est le titre de l'exposition qui flotte sur les colonnes du temple montréalais à côté d'un énorme homard gonflé battant au vent — rassemble quelque 135 pièces couvrant, d'une part, toute la carrière du divin marquis et, d'autre part, les diverses facettes de cette carrière : peintures, sculptures, dessins, gravures, bijoux, objets en pâte de verre, projets de décors pour des films, manuscrits.

Aux oeuvres signées Dali viennent s'ajouter des photographies nous montrant le grand excentrique dans toute son extravagance, mais sous lumière tamisée. Et, dans une salle *Hommage à Dali*, on peut voir des oeuvres d'artistes que Dali admirait. Il y a là des « pompiers », comme Meissonier et Bouguereau dont il enviait le savoir-faire, et quelques rares « modernes », les seuls en fait dont Dali pouvait supporter

l'idée même qu'ils puissent exister, soit Picasso, Miro et Duchamp.

L'exposition du MBA n'est pas la grande rétrospective du siècle, notre musée n'ayant guère les moyens de s'offrir un tel luxe. Sa mise en scène souffre également de l'étroitesse des espaces utilisés qui sont habituellement réservés à la collection permanente du Musée.

Mais s'il n'y a ni *Taxi pluvieux*, ni *Grand Masturbateur*, on y trouve quand même des oeuvres très représentatives du « génie paranoïaque-critique » de Dali. Comme *L'énigme d'Hitler* ou ces *Cygnés réfléchis en éléphants* ou *Ma femme, nue, regardant son propre corps devenir marches, trois vertèbres d'une colonne, ciel et architecture* ou encore *Rêve cause par le vol d'une abeille autour d'une pomme-grenade, une seconde avant l'éveil*. Avec des titres pareils, toute description serait de la surenchère.

Au moins trois *Vénus de Milo aux tiroirs* viennent ponctuer le parcours de l'exposition comme autant de colonnes d'un temple onirique. Et il y a même quelques montres molles dans l'un des rares grands tableaux de l'exposition, *Le rêve de Vénus*, que l'on doit admirer depuis une mezzanine pour avoir un peu de recul. Parmi les curiosités daliennes, il faut absolument mentionner les deux portraits de Sir James Dunn et de Lady Dunn, deux Britanniques de la Nouvelle-Écosse que Dali a peints dans toute leur « ardeur » anglaise et qui tranchent résolument sur le reste de l'exposition.

Fous de Dali donne une idée de l'évolution de l'artiste depuis son premier tableau, un *Paysage* peint à 11 ans, jusqu'à ses derniers des années quatre-vingts, dont *Le cheval gai* est peut-être ce qui ressemble le plus à la mort. Entre ces extrêmes, on voit un Dali cherchant son style sous influence impressionniste et cubiste, puis exploitant à

fond les ressources surréalistes dans un style académicien, pour ensuite s'adonner à un certain mysticisme qui doit quelque chose à la vogue psychédélique des années soixante.

Tout en suivant cette évolution, le visiteur découvre ça et là dans des îlots aménagés à cette fin, d'autres aspects de la carrière dalinienne. Ses liens, par exemple, avec le cinéma, représentés par des dessins de décors pour un film des Marx Brothers (qui ne fut pas réalisé) ou un autre d'Alfred Hitchcock; ses illustrations on ne peut mieux appropriées aux *chants de Maldoror*, de Lautréamont. Ou encore la transformation, en or, sous forme de bijoux, de certaines images fétiches comme la montre molle ou la langouste. Sans oublier une autre curiosité, une série d'anamorphoses que l'on déchiffre en regardant le reflet de l'image dans des petits cylindres métalliques.

Salvador Dali n'était pas du genre à apprécier un tableau comme *Voice of Fire*, de Barnett Newman, dont l'achat par le Musée des beaux-arts du Canada scandalise aussi les éleveurs de porcs canadiens. Il préférerait de loin des académiciens comme Meissonier dont un grand tableau présenté au Musée, dans la salle *Hommage à Dali*, intitulé *Friedland*, trouvera certainement des supporteurs montréalais.

Pendant la durée de l'exposition Dali, le Musée des beaux-arts est ouvert sept jours par semaine, de 10 h 00 à 19 h 00. On peut se procurer des billets à la Billetterie du Musée ou aux comptoirs Admission. L'entrée est de 10\$, de 5\$ pour les étudiants et les gens de 65 ans et plus, de 1\$ pour les douze ans et moins. Le billet permet de voir également l'exposition du sculpteur québécois Alfred Laliberté. Signalons par ailleurs que le Musée présente, certains jours, *Un chien andalou*, le film de Dali et de Luis Bunuel qui marqua l'entrée fracassante du Catalan à Paris, en 1929.

Le champ magnétique du surréalisme

GILLES TOUPIN

« Transformer le monde, a dit Marx, changer la vie, a dit Rimbaud, ces deux mots d'ordre pour nous n'en sont qu'un. » Cette phrase d'André Breton résume le grand projet surréaliste : affirmer, envers et contre tous, l'unité de deux impératifs forts différents.

Mais comment faire sans donner le pas à l'un ou l'autre de ces impératifs ? Adhérer au Parti communiste pour transformer la société ? C'était, les Surréalistes l'ont vite compris, renoncer aux recherches proprement intérieures et au progrès individuel de l'esprit. Et, à l'inverse, se consacrer à ces recherches, c'était négliger l'activité proprement révolutionnaire.

Entre ces deux tâches, les Surréalistes se sont bien gardés de choisir nettement. Ils ont surtout bien gardé de renoncer à l'une de ce qui constitue l'espoir des hommes.

C'est là la grandeur et la beauté du surréalisme : assurer à l'esprit une totale liberté. C'est à partir de ce principe qu'est née l'incroyable diversité — le caractère hétéroforme — du surréalisme : c'est de lui qu'est surgie la multitude des « expériences » surréalistes.

Si, définir le mouvement sans risquer de tomber dans un dogmatisme justement évité par ses animateurs est une tâche de géométrie.

D'abord André Breton. Impossible de parler du surréalisme sans parler du poète français, véritable « pape » du mouvement qui s'arrogeait jusqu'au droit d'excommunication, droit notamment exercé à l'encontre de Dalí en 1934, coupable d'avoir transformé sa méthode « paranoïa-critique », d'inspiration pourtant réellement surréaliste, en un simple véhicule de son propre retour à la peinture la plus académique.

En 1924 paraît le premier *Manifeste du surréalisme*. Breton et ses amis, c'est-à-dire ceux des rencontres du début (Aragon, Soupault, Éluard, Ernst, Péret, Baron, Crevel, Desnos, Morise, etc.) fondent en même temps un « Bureau de Recherches Surréalistes ».

En 1930 paraît le *Second Manifeste*. Breton y définit alors le terme « Surréalisme » : « Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée... ». Définition il est vrai qui ne rend qu'impartialement compte du « programme » surréaliste, lequel, pareil en cela au romantisme allemand, aspire à « réconcilier » le rêve et la réalité, et à promouvoir une « libération totale » de l'être humain.

Par le caractère englobant de ses aspirations, le surréalisme est considéré aujourd'hui comme le mouvement le plus considérable de la première moitié du XX^e siècle. Il a été capable de créer un « champ

magnétique » qui en a fait un mouvement mondial en modifiant durablement le destin de la poésie et de la peinture.

La liberté dont il se voulait le chantre avait été gravement mise en peril par la guerre de 1914-1918. Il fallait donc que la réflexion se portât sur les conditions d'exercice de cette liberté. Réaction contre la guerre certes, où Breton ne voulait voir qu'un « cloaque de sang, de sottise et de boue », le surréalisme n'a cependant pas porté sur elle.

Le poète Apollinaire en est sans doute le plus bel exemple littéraire avec ses textes qui pourtant chantent la guerre mais en s'émerveillant de voir l'esprit échapper à l'horreur par la poésie. Toute la question pour les surréalistes était de savoir comment l'esprit peut ne pas se laisser contaminer par de tels événements.

C'est pour cela que l'on peut affirmer que le surréalisme n'était tout simplement pas une des formes du pessimisme et que l'espoir qui l'alimentait était une source positive.

« Le surréalisme, écrit encore Breton, repose sur la croyance à la réalité supérieure de certaines formes d'association négligées jusqu'à lui. » Étonnante phrase qui circonscrit l'activité intérieure des artistes surréalistes : la conviction que « certaines formes d'association » possèdent une « réalité supérieure » à celle de la logique propre à l'entendement, la conviction que le fonctionnement inconscient de la pensée est plus réel que son fonctionnement rationnel. Comment ne pas voir dans cette hiérarchie l'influence, voire la fascination, exercée par la psychanalyse naissante sur les surréalistes ?

Breton, qui avait fait la rencontre de Freud, estimait que la réalité profonde du psychisme humain se trouvait dans l'inconscient. Ce qu'il voulait, ce que voulaient les surréalistes, c'était un dévoilement de tout ce qui, en l'homme, paraît caché.

Les peintres issus du surréalisme ont à leur manière projeté un faisceau de lumière sur des zones où, avant eux, régnait la nuit. Déjà en 1925 la première exposition du groupe rassemble Arp, Chirico, Ernst, Klee, Masson, Miro, Picasso, Man Ray et Pierre Roy. Plus tard, Magritte, Tanguy et Dalí font leurs apparitions fracassantes. Mais, pour être juste, il faudrait aussi parler de Picasso, Picabia, Wilfredo Lam et de centaines de peintres qui, d'une manière ou d'une autre, ont à voir avec les prémisses du surréalisme.

La peinture surréaliste, au sens vrai du terme, se trouve désormais confrontée avec l'exploitation frénétique que font de certaines de ses découvertes des artistes qui n'entretiennent aucun rapport avec le mouvement et, en même temps, avec la parenté spirituelle qui unit, en fin de compte assez lointainement, des peintres soucieux d'une authenticité qui recoupe les préoccupations du surréalisme.

Une grande décennie au MBA

LUCIE CÔTÉ
collaboration spéciale

Sans le savoir, le Musée des beaux-arts de Montréal préparait le public à la venue de l'exposition Salvador Dali depuis quelques années déjà. « En présentant de grands peintres du XXe siècle, Picasso, Miro, Chagall, nous avons créé un contexte historique pour Dali. Même Bouguereau en 1984 et Léonard de Vinci en 1987 étaient deux artistes que Dali admirait. Le public est prêt aujourd'hui à voir Dali », se réjouit M. Pierre Théberge, directeur du Musée depuis quatre ans.

En 1980, le MBA tient sa première grande exposition de la décennie en présentant le Musée imaginaire de Tintin. « Le MBA souhaitait alors attirer un plus grand public et a fait l'effort bien naturel d'aller vers les gens. Puis les choses se sont précipitées, si bien que 525 000 personnes ont vu l'exposition Picasso en 1985 », rappelle M. Théberge, conservateur en chef du Musée à l'époque.

Le Musée offre chaque année au moins une exposition de grande envergure, pendant l'été, la moitié de la clientèle environ provenant de l'extérieur de Montréal. « C'est agréable de penser que nous pouvons offrir aux gens d'ici ce plaisir de voir chez eux de grandes oeuvres », apprécie M. Théberge.

Le directeur du MBA a constaté avec un étonnement heureux que le public ne boudait pas les expositions plus difficiles: celle, spécialisée, sur Léonard de Vinci, ou l'exposition de tableaux abstraits de Paul-Émile Borduas, qui exigeait davantage du spectateur. « Les Québécois ont longtemps été privés du monde moderne, comme s'il n'existait pas, observe-t-il. Pellon et Borduas, il y a seulement 50 ans, nous ont fait accéder à la modernité. Nous avons avalé le XXe siècle très rapidement et nous sommes, en ce moment, dans une belle période », estime-t-il.

« Nous soignons nos visiteurs, c'est le point fort du Musée, remarque encore M. Théberge. Notre approche consiste à être le plus possible à l'écoute des besoins de la population. De grands panneaux fournissent des renseignements au sujet de l'exposition en cours, des audio-guides sont disponibles et le Musée édite un catalogue spécialement destiné aux enfants. »

Tout de suite après Dali, le Musée accueille la collection Bührle, commencée dans les années trente, qui comprend 85 tableaux de grands impressionnistes, Van Gogh, Manet, Monet, Cézanne. « Cette exposition a un cachet spécial, une personnalité, remarque M. Théberge. C'est l'oeil d'une personne, Émil Bührle, sa perception, et cet homme avait un sens extraordinaire de la qualité. »

L'an prochain, de juin à novembre, le Musée exposera les Années folles. « Nous présenterons alors la fascination pour la métropole-muse, les grandes villes des années vingt, Paris, Berlin, New York. Ce sera une grande exposition de plus de 400 oeuvres, peinture, sculpture, architecture, photographie et arts décoratifs, qui va exiger tout l'espace disponible du Musée », signale le directeur, enthousiaste. Le 15 octobre 1991, le MBA célébrera l'ouverture de sa nouvelle aile, présentement en construction en face du Musée actuel. Les collections permanentes, déménagées, dégageront alors plusieurs salles.

Le personnel du Musée s'affaire déjà à préparer une exposition sur le meuble victorien au Québec, prévue pour la fin de 1991 ou le début de 1992. « Ce sera une redécouverte, promet M. Théberge. De 1840 à la fin du siècle, les artisans québécois ont créé des meubles victoriens très sophistiqués », assure-t-il. En 1992 également, le Musée des Beaux-Arts fêtera le 350^e anniversaire de fondation de Montréal et le 500^e anniversaire de la venue de Christophe Colomb en Amérique.

Une grande rétrospective Riopelle est aussi au programme, de même qu'une vaste exposition sur Michel-Ange.

● Salvador avait une opinion fantaisiste de Dali

LUCIE CÔTÉ
collaboration spéciale

Mort à 84 ans il y a un peu plus d'un an, Salvador Dali a été, avec Picasso et Miro, l'un des trois grands peintres espagnols du XX^e siècle et l'un des plus importants surréalistes.

Connu pour ses formules-chocs, son goût de la provocation et ses mises en scène très imaginatives, le Divin Marquis aux yeux exorbités, aux célèbres moustaches et à l'*invrrrrraïsemblable* accent est né à Figueras, petite ville catalane, le 11 mai 1904.

Enfant prodige, Dali peint son premier tableau à l'âge de six ans, participe à une exposition huit ans plus tard et entre aux Beaux-Arts de Madrid à 17 ans. Déjà turbulent mais très doué, il en sera un temps exclus pour indiscipline et y fera la connaissance du cinéaste Luis Bunuel.

Ils tourneront ensemble les célèbres films *Le Chien andalou*, en 1929, et *L'Âge d'or*, l'année suivante.

C'est également en 1929 que le singulier personnage rencontre sa muse Gala, alors l'épouse du poète surréaliste Paul Éluard. Gala, «l'unique femme mythologique de notre temps», selon Dali, inspirera au peintre de nombreux tableaux. Le couple ne se quittera pas pendant plus de 50 ans, jusqu'à la mort de Gala en 1982, qui affectera beaucoup Dali.

Arrivé à Paris en 1927, le jeune Catalan fait connaissance, grâce à son compatriote le poète Federico Garcia Lorca, avec les surréalistes et devient l'une des grandes vedettes du mouvement. Les œuvres les plus remarquables du peintre datent d'ailleurs de cette période.

André Breton, le pape du surréalisme, excommuniera Dali, sans qu'il s'en formalise, le 5 février 1934, à cause de ses «actes contre-révolutionnaires tendant à la prolifération du fascisme hitlerien».

L'extravagant Catalan dira du dictateur qui lui a inspiré la peinture *L'énigme de Hitler*: «Le regard et le dos dodu d'Hitler sont doués d'un lyrisme poétique irrésistible. Ce qui ne devrait en rien m'empêcher de lutter contre lui sur le plan politique.»

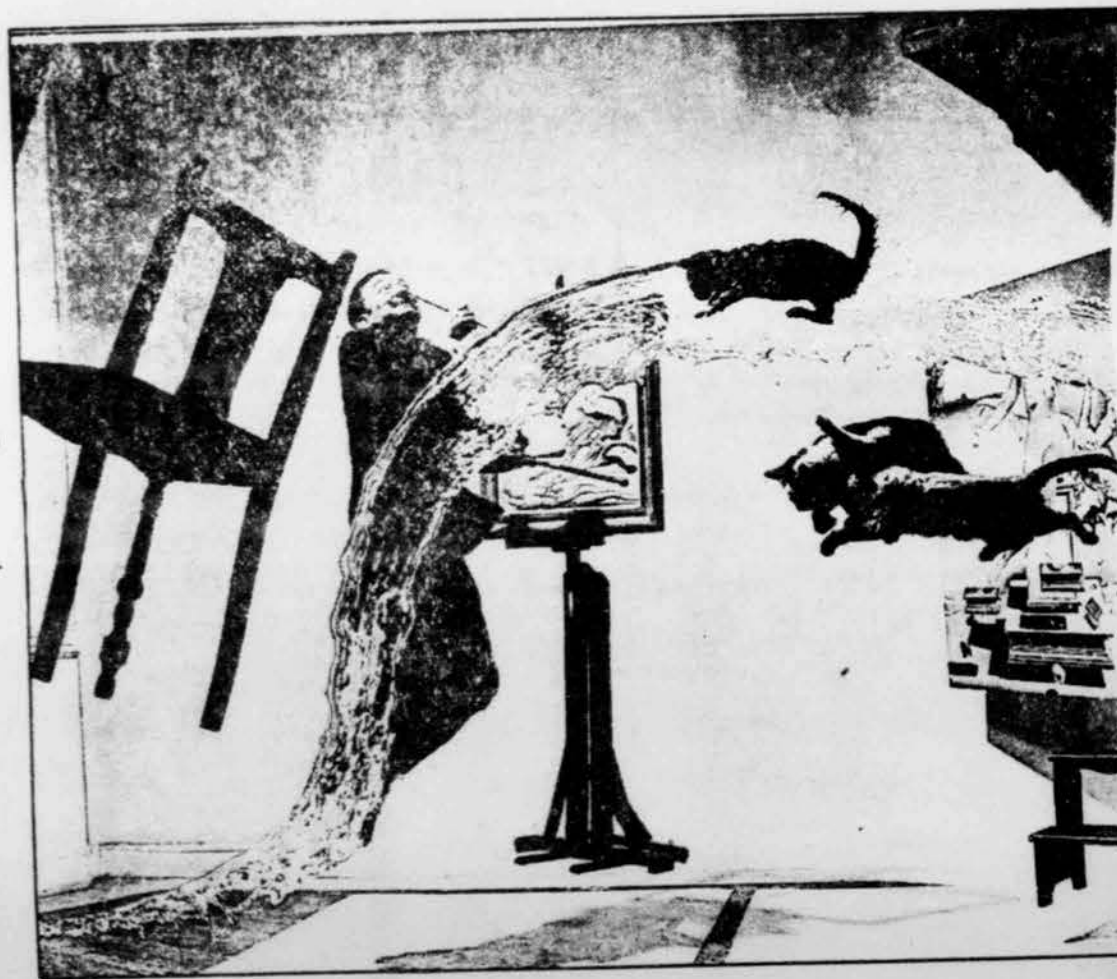
Affectionnant souvent la troisième personne pour parler de lui-même, Salvador avait une opinion fantaisiste de Dali: «Com-

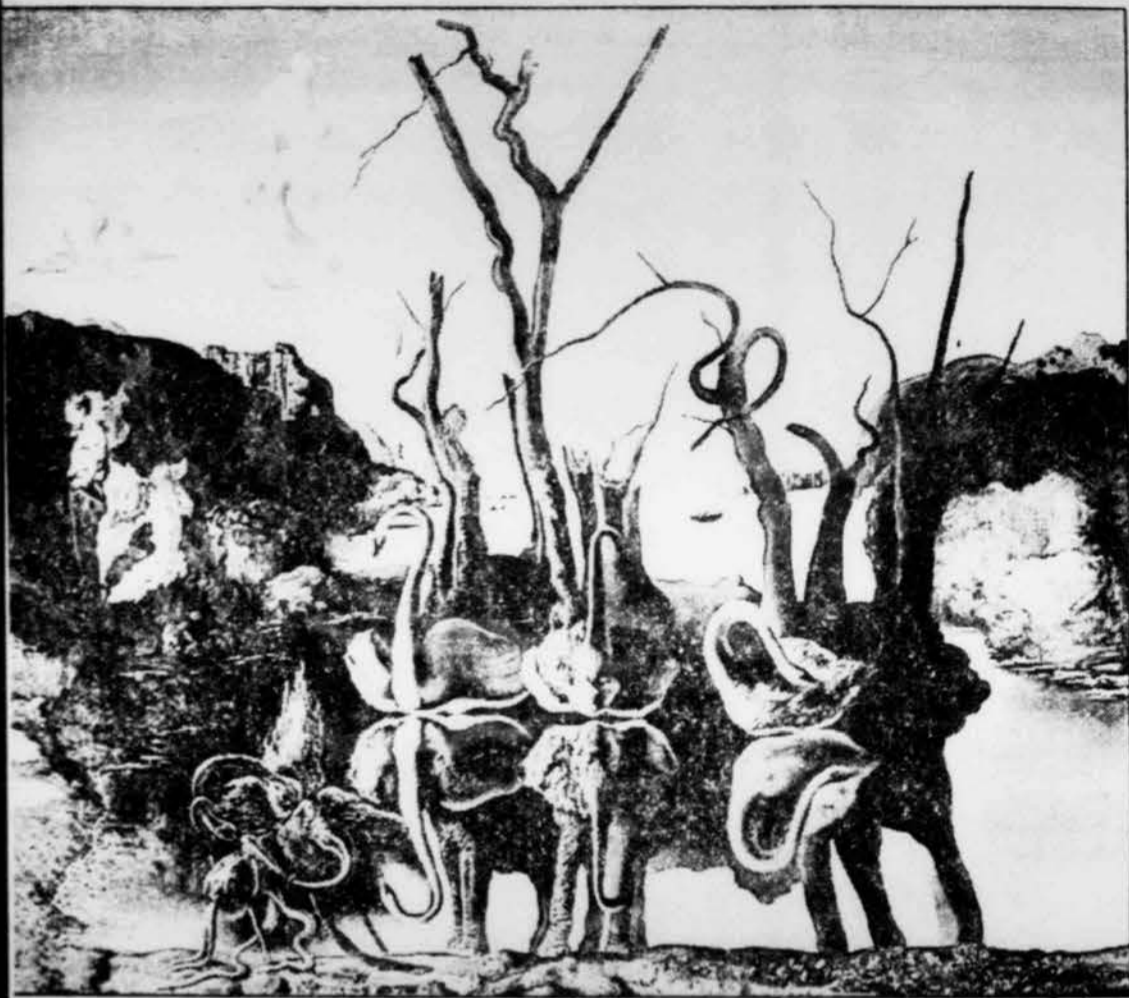
me peintre, je suis un artiste médiocre. Si je me compare à Vermeer ou Velasquez, je me considère comme une véritable catastrophe artistique. Mais si je me compare à mes contemporains, alors évidemment je suis le meilleur. Non que je sois bon, mais les autres sont tellement mauvais. J'admire plus les peintres en bâtiment, ils font un honnête métier», se plaisait-il à affirmer.

«Dali a été le premier à comprendre l'importance des médias et les a utilisés pour la diffusion du personnage et de l'œuvre», indique Pierre Théberge, directeur du Musée des Beaux-Arts de Montréal, qui produit une carte postale illustrant la rencontre de Dali et d'Andy Warhol, en 1978. «Le maître et l'élève réunis», remarque-t-il. Pour certains, Salvador Dali n'est qu'un mégalomane; pour d'autres, un immense artiste et pour lui-même enfin, le génie le plus délirant de son époque.

En 1974, Salvador Dali, qui, en mourant, a légué à l'Espagne un imposant patrimoine artistique, a créé un musée surréaliste pour sa ville natale, où ses œuvres figurent en grand nombre.

Dali *Atomicus*, une œuvre de 1948





Cygnes réfléchis en elephants,
une huile sur toile de 1937, de
la collection Professeur Ivo
Pitanguy

PHOTOTHEQUE La Presse



Buste de femme rétrospectif,
peinture sur porcelaine datant
de 1933 et un portrait de Luis
Bunuel, une huile sur toile de
1924 qui appartient au Museo
Nacional Centro de Arte Reina
Sofia de Madrid en Espagne.

PHOTOTHEQUE La Presse



MUSEE
DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL
27 AVRIL - 29 JUILLET
1990

150 ŒUVRES DALIBOLIQUES

Des peintures, dessins, collages, gravures, sculptures, bijoux, objets en trois dimensions qui témoignent du génie provocateur de Dali.

Un voyage unique dans l'univers "fantasmique" du plus génial des artistes.

Du 27 avril au 29 juillet 1990

Ouvert tous les jours de la semaine, de 10 heures à 19 heures.
Billets en vente au Musée ainsi qu'à tous les comptoirs du réseau Admission (514-522-1245 ou 1-800-361-4595)


Musée des beaux-arts de Montréal
1379, rue Sherbrooke ouest
Montréal (Québec) H3G 1K3
(514) 285-1600
Autobus 24
ou métro Guy-Concordia

Je pense donc je lis

GAGNEZ UN VOYAGE AU PAYS DE DALI !

Participez au tirage de deux billets aller-retour Montréal-Madrid en classe Affaires sur Iberia Lignes aériennes d'Espagne et courez la chance de visiter le pays de Salvador Dali.

Il vous suffit de remplir ce coupon et de le retourner au Musée des beaux-arts de Montréal, ou simplement de le déposer dans la boîte prévue à cet effet à la sortie du Musée. Le tirage aura lieu le 31 juillet 1990.

IBERIA 


CKAC73AM
La Presse - Radio Canada - Montréal


CITE
107.3 FM


CINEPLEX ODEON


La Presse

Le Musée remercie
Pierre DesMarais Inc.

Nom : _____
Adresse : _____
Code postal : _____
Ville : _____
Téléphone : _____
Retournez à :
Concours Dali
Musée des beaux-arts de Montréal
3400, avenue du Musée
Montréal (Québec) H3G 1K3

2
La valeur du prix est de 4 664 \$. Le texte des règlements de ce concours est disponible au Musée des beaux-arts de Montréal.
Supplément publicitaire encarté dans La Presse du samedi 25 avril 1990.

Exhibition gives us a well-rounded picture



Dalí's *The Architectonic Angelus of Millet*, painted in 1933.

DEMART PRO ARTE B.V./VIS-ART

Dalí

THE CAZETTE, MONTREAL, SATURDAY, APRIL 28, 1990

Admission

It's expensive — \$10 for each adult (up from \$7), \$7 for a "friend of the museum" (up from \$5), \$5 for students and seniors (up from \$3), \$1 for children.

The good news is that visitors get more than one show: there's a mini-exhibition of superb photos of Dali and another mini-exhibition of works by artists Dali admired. There are films, including Luis Bunuel's 1929 classic collaboration with Dali, *Un Chien Andalou*.

The exhibition — which ends July 29 — will be open seven days a week, 10 a.m. to 7 p.m. Telephone 285-1600.

Tickets may be bought at the museum, 1379 Sherbrooke St. W., or from Admission Plus at 522-1245.

ANN DUNCAN GAZETTE ART CRITIC

The Montreal Museum of Fine Arts has pulled off a stunning coup with its retrospective of the work of Salvador Dali.

Museum director Pierre Théberge didn't even start thinking about putting together a Dali show until last year when he heard about a travelling exhibition in Europe in honor of this eccentric master of Surrealism.

But it wasn't until January of this year that Théberge knew for sure that he could proceed. He had been waiting for a promise of co-operation from the Louisiana Museum in Denmark, the last stop on the Dali show's European tour.

With a firm commitment finally in hand, Théberge and his staff then scrambled to line up loans, secure sponsors and publish a thick, glossy color catalogue for the show, all in less than three months.

That is virtually no time at all in the slow-moving world of museums to put together a retrospective of this kind, the first of Dali's work to be held in North America since 1965.

"We've been working flat out," a relieved-looking Théberge said at

an unusually crowded press preview this week. "It's taken a lot of hard work and a lot of luck."

So what did Théberge manage to come up with? About 135 works of art from at least 50 different public and private collections. Only about 50 of these works came from the Danish show. The rest Théberge had to dig up on his own.

About half the works in the show are paintings. The rest are prints, drawings, sculptures and objects such as a chess set, cutlery and jewelry. Dali recognized few boundaries in finding outlets for his restless, bizarre imagination.

And there is a surprising number of strong works in this show. Included are such well-known Dali pieces as his *Venus de Milo with Drawers*. And there's not just one version of this, but several.

But what I found most remarkable was the general feel and sweep of the show. Théberge has given us a well-rounded picture of all Dali's major preoccupations, styles and themes throughout his long, prodigious career.

Théberge starts us off with a sweet, surprisingly competent landscape that Dali did when he was about 10 years old and wraps up with a painting that was done in 1983, only six years before he died.

Although I am no fan of Dali — he was far too much of a misogynist, an artistic trickster and lacking in humanity for my tastes — this is a special and responsibly executed exhibition.

It not only gives Montrealers the rare opportunity to see Dali firsthand and make up their own minds about a man who is one of the best known artists of our century. It also presents a more than fair sampling of the full scope of Dali's work, ideas and obsessions so that our judgments may be well founded.

This exhibition is head and shoulders above such previous museum blockbusters of fellow Spaniards — Pablo Picasso and Joan Miro. Both of those shows, despite non-stop museum hype, were far more limited in scope and full of secondary works than the hastily assembled Dali retrospective.

My main quibble concerns the giant lobster that the museum decided to have crawling up its facade in a tacky attempt to plug this exhibition. I'm all for accessibility in the art world, but the lobster more benefits the mood of a carnival than that of a museum.

Still, a sure sign that the museum is getting some things right these days is the fact that, for once, Théberge and his staff had no trouble lining up major corporate sponsors for Dali, which will cost more than \$1 million. Previously, the museum had a string of four big shows that failed to attract a single significant corporate sponsor.

For Dali, however, the museum managed to convince Royal Trust Co., Iberia Airlines of Spain, Gaz Métropolitain, Peerless Carpet Corp., and a slew of local media outlets to give money or goods and services to the show.



Dali from the Back
Painting Gala from
the Back, with his
Reflection in a
Mirror (1972)

The Persistence of
Memory (1949)



INITIATION AUX ARTS PLASTIQUES POUR LES SIX-DOUZE

Un avant-goût des expositions présentées cet été au Musée des beaux-arts de Montréal, «Souvenirs d'Italie: la peinture hollandaise du XVII^e siècle» et «Un regard passionné: chefs-d'oeuvre de l'impressionnisme et autres toiles de la Collection Emil G. Bührle».

Souvenirs d'Italie

Des instants inoubliables

Des instants inoubliables

Conservez-vous de bons souvenirs des lieux que vous visitez, des voyages que vous effectuez? Avez-vous photographié ces endroits pour les garder bien vivants dans votre mémoire? Les artistes du dix-septième siècle, présentés dans l'exposition **Souvenirs d'Italie: peintres hollandais de l'Âge d'or** au Musée des beaux-arts de Montréal, ne pouvaient évidemment pas photographier ce qu'ils voyaient d'intéressant! Les appareils photographiques n'ont été inventés que deux cents ans après eux! Alors, pour voir Rome et ses magnifiques environs, ces peintres ont dû faire un long voyage depuis leur Hollande natale jusqu'en Italie. Ils ont été fortement impressionnés par les différences de paysage et de climat.

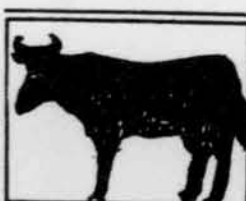
Un peu de la même façon qu'on fait développer nos pellicules photographiques au retour des vacances, ces peintres ont reproduit, dès qu'ils furent rentrés chez eux, les scènes qui les avaient émerveillés. Parfois, ils ajoutaient des éléments nouveaux à ce qu'ils avaient observé là-bas. On peut donc dire qu'ils réinventaient en quelque sorte les paysages qu'ils avaient vus. Or, puisqu'ils aimaient re-



Han Hackaert.
Départ pour la chasse avec faucons



J.B. Weenix, scène fluviale avec un bac



Jacob Pynas, paysage avec Mercure et Bacchus

présenter les ciels d'un bleu très brillant et l'impressionnante luminosité du chaud soleil de l'Italie, on sait qu'il s'agit là de «souvenirs» de leur voyage dans le Sud.

Savez-vous ce qu'est un paysage? C'est un tableau dont le sujet est une scène naturelle — arbres, boisés, pâturages, lacs. Il y a parfois des habitations, des personnages et des animaux représentés dans les paysages.

Les peintres hollandais ont montré diverses essences d'arbres dans leurs paysages. Regardez très attentivement les tableaux reproduits ci-contre et es-

sayez ensuite de découvrir chacun des types d'arbres que l'on voit dans le tableau de Pynas, par exemple.

Ensuite, trouvez les animaux.

À présent, pensez à un paysage inoubliable que vous avez vu. Réfléchissez soigneusement à la saison que vous voulez montrer: le ciel est-il nuageux ou dégagé; le temps est-il humide ou sec? Pensez aux arbres qui s'y trouvent. Aimerez-vous inclure des animaux dans le paysage? Quand le tout est complété, asseyez-vous confortablement, regardez-le et remémorez-vous avec plaisir votre paysage «souvenir».

Crédits: Ginette Cloutier, coordination: Marilyn Lajeunesse, recherche et rédaction: Musée des beaux-arts de Montréal — 285-1606

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
SERVICE ÉDUCATIF ET CULTUREL



Pour plus de renseignements:
285-6960

QUE madame Jacqueline Desmarais soit nommée à nouveau administratrice au conseil d'administration du Musée des beaux-arts de Montréal pour un mandat de trois ans, à compter des présentes.

Le greffier du Conseil exécutif,

BENOÎT MORIN

11553

Gouvernement du Québec

Décret 480-90, 11 avril 1990

CONCERNANT la nomination d'un membre au conseil d'administration de la Société de la Place des Arts de Montréal

ATTENDU QUE la Société de la Place des Arts de Montréal est une corporation constituée en vertu de la Loi sur la Société de la Place des Arts de Montréal (L.R.Q., c. S-11.03);

ATTENDU QUE l'article 4 de cette loi prévoit que les affaires de la Société sont administrées par un conseil d'administration de neuf membres nommés par le gouvernement;

ATTENDU QUE l'article 6 de cette loi prévoit que le mandat des membres de la Société est d'au plus quatre ans;

ATTENDU QUE le mandat de madame Barbara Seal, nommée membre du conseil d'administration de la Société de la Place des Arts de Montréal par le décret 367-87 du 18 mars 1987, est expiré depuis le 17 mars 1990;

ATTENDU QU'il y a lieu de nommer à nouveau au conseil d'administration de la Société de la Place des Arts de Montréal madame Barbara Seal

IL EST ORDONNÉ, en conséquence, sur la proposition de la ministre des Affaires culturelles,

QUE madame Barbara Seal soit nommée à nouveau membre du conseil d'administration de la Société de la Place des Arts de Montréal pour un mandat de trois ans, à compter des présentes.

Le greffier du Conseil exécutif,

BENOÎT MORIN

11553

Gouvernement du Québec

Décret 479-90, 11 avril 1990

CONCERNANT la nomination d'un administrateur au conseil d'administration du Musée des beaux-arts de Montréal

ATTENDU QUE le Musée des beaux-arts de Montréal est une corporation qui a été constituée en vertu de l'article 1 de la Loi sur le Musée des beaux-arts de Montréal (L.R.Q., c. M-42);

ATTENDU QU'en vertu de l'article 5 de cette loi, la corporation est administrée par un conseil d'administration de 21 administrateurs dont 9 sont nommés par le gouvernement et les 12 autres sont élus par l'assemblée générale des membres de la corporation, parmi ces derniers;

ATTENDU QU'en vertu des articles 6 et 6.1 de cette loi, le mandat des administrateurs est d'une durée de trois ans et ils demeurent en fonction, malgré l'expiration de leur mandat, jusqu'à ce qu'ils soient remplacés ou jusqu'à ce qu'ils soient nommés ou élus de nouveau;

ATTENDU QUE le mandat de madame Jacqueline Desmarais, nommée administratrice au conseil d'administration du Musée des beaux-arts de Montréal par le décret 328-87 du 11 mars 1987, est expiré depuis le 10 mars 1990;

ATTENDU QU'il y a lieu de nommer à nouveau au conseil d'administration du Musée des beaux-arts de Montréal madame Jacqueline Desmarais.

IL EST ORDONNÉ, en conséquence, sur la proposition de la ministre des Affaires culturelles,

2-5-1990

Dali au Musée des beaux-arts

Le délire de la paranoïa-critique

Claire Gravel

LES VISITEURS se bousculent devant les 135 œuvres (en grande partie des tableaux à l'huile) de Dali au Musée des beaux-arts de Montréal (MBA), troisième peintre espagnol à jouir d'une rétrospective, après Picasso (1985) et Miro (1986).

Visité par le roi, couvert d'honneurs, élevé au rang de marquis, ce fils de notaire a joué toute sa vie le rôle de l'artiste génial, multipliant des extravagances qu'il a racontées dans ses nombreux livres.

Le MBA présente un de ses films, *Impressions en Haute-Mongolie* (1975, 50 min.) où Dali, en navette spatiale, part à la recherche d'un champignon hallucinogène de 18 mètres de haut, ce qui nous vaut, bien sûr, des images délirantes où s'exerce sa fameuse théorie de la paranoïa-critique élaborée au début des années 30 et qui consiste en un flux d'images qui se mettent en place à travers des associations interprétatives.

De la première œuvre de 1915 — Dali avait alors 11 ans — à ses derniers tableaux de 1983 — un an après la mort de Gala, il décidera d'arrêter de peindre — l'exposition trace un itinéraire qui insiste davantage sur les années 30 et 40, la période à mon sens la plus intéressante.

À côté de premiers portraits un peu lourds (*Portrait de la sœur de l'artiste assise de profil*, 1925), *Le Portrait de Bunuel* (1924) montre une maîtrise étonnante chez un artiste de 20 ans.

Lors de la rencontre avec les surréalistes à Paris, l'œuvre s'imprègne des paysages lunaires de Tanguy (*Senecitas* 1927), des formes zoomorphes de Miro, des architectures, des ombres allongées et des mannequins inquiétants de De Chirico, des juxtapositions de figures apparemment sans lien de Magritte (*La tour rouge* de 1930, *Titre inconnu* de 1947, et surtout de *L'écho du vide* de 1936-1952), des formes organiques circulaires du Picasso surréalisant.

Mais on ne dira jamais assez l'influence de Tanguy, dont les plages indéterminées serviront de fond aux visions paranoïaco-critiques et où finiront par surgir les paysages

côtiers de Port Lligat.

C'est alors que Dali produira ses meilleurs œuvres : après avoir ingurgité tout cela, il se mettra au service d'une peinture léchée où prévaudra la métamorphose continuelle des figures. Toute l'œuvre tourne autour des thèmes de la masturbation et de la castration : la femme (Gala) ne peut être Vierge, et si le sexe masculin déborde de partout (jusqu'à être soutenu par des béquilles), celui de la femme, pourtant nue, est inexistant (comme chez Bouguereau).

Dali trouvait que son meilleur tableau était *Débri d'une automobile donnant naissance à un cheval aveugle mordant un téléphone* (1938), de quoi faire rêver tous les analogistes du monde. Les temps forts de l'exposition — il y en a plusieurs — sont *Le moment sublime* (1938) où deux oeufs sont contemplés par un téléphone embrassé par une limace : si le mystère reste entier, la liquéfaction de l'assiette et le contenu sexuel qu'elle suspend dans l'espace donne la chair de poule ; même chose pour *L'énigme de Hitler*, peint l'année suivante dans une pâte très fluide.

Le Rêve de Vénus, sur quatre panneaux totalisant près de cinq mètres, reprend le thème du tableau le plus célèbre de Dali, *La persistance de la mémoire* : les montres molles et le visage couvert de fourmis. Dali a écrit « Qu'importe que les montres soient molles ou dures, l'important c'est qu'elle donnent l'heure juste ». Les psychanalystes diront que la montre molle est un sexe masculin. Quand à l'heure juste, est-elle celle de celui qui est venu « sauver la peinture », Salvador ?

Les girafes au long cou en flammes peuvent bien être vues comme autant de représentations phalliques, et à leur inquiétante étrangeté répondent les *Vénus à tiroirs* dont les seins, le ventre et le crâne béent... Dali était « contre les femmes et pour Gala », peut-on lire sur le mur. *Le Rêve causé par le vol d'une abeille autour d'une pomme-grenade, une seconde avant l'éveil* (1944) ne représente pas seulement ces visions qui apparaissent dans un état de demi-conscience mais une angoisse terrifiante devant la femme. *L'oeil arraché* flotte dans l'espace (Odilon Redon n'est pas loin), Gala regarde son propre corps devenir une architecture... vide. Mais Dali n'est pas seulement un virtuose de l'illustration de fantasmes. À travers son « cirque », une crise spirituelle se prépare.

Vers 1950, il produit une peinture mystico-nucléaire où les motifs religieux et les théories atomiques mêlent leurs configurations (*Croix nucléaire*, 1952). C'est alors qu'il peint les extraordinaires *Saint Jean au pied de la croix* et *La Dernière Scène* qui ne sont pas dans l'exposition.

Galacidalacidesoxiribunuclicacid (1963) est un événement marquant de cette période. Gigantesque (quatre mètres par cinq), son histoire complexe propose une nouvelle version de la création du monde. *Portrait de mon frère mort*, de la même année, nous rappelle que Dali, comme Van Gogh, avait un frère portant le même nom.



PHOTO MBA

Dali, photographié ici en 1983, fait l'objet d'une exposition au Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 29 juillet prochain.

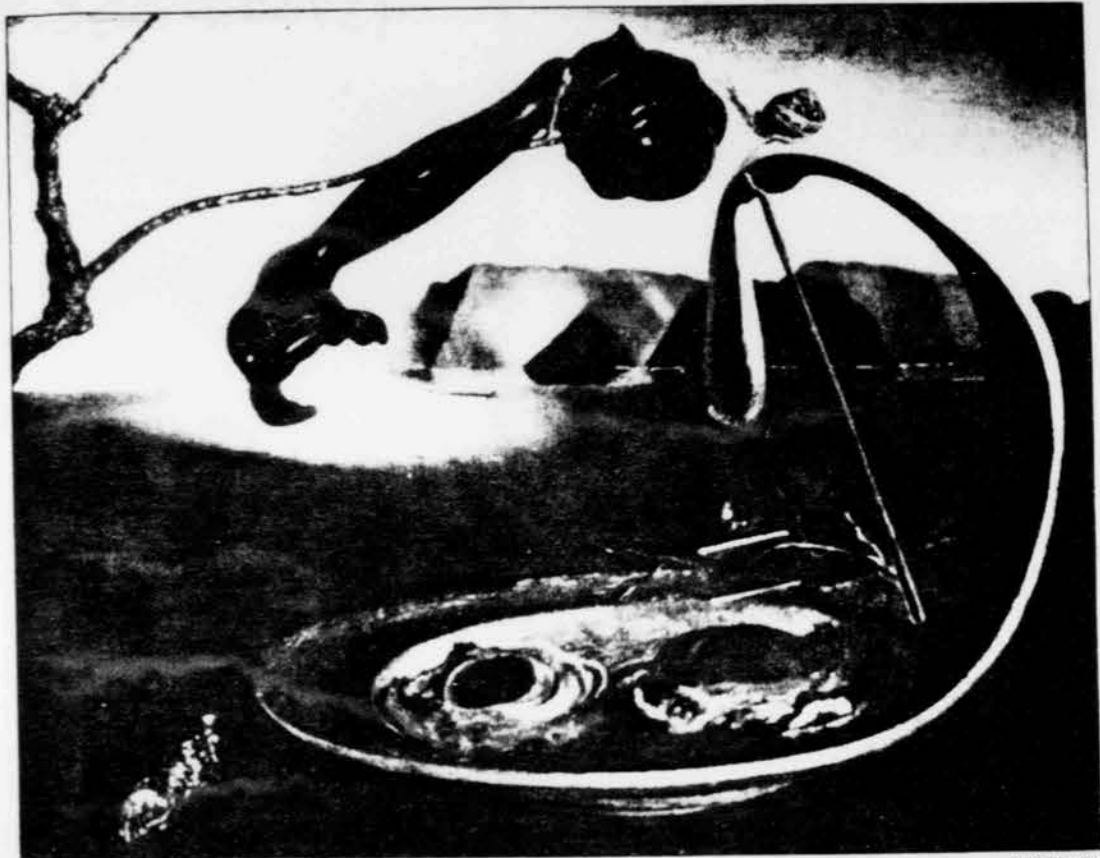


PHOTO MBA

Le moment sublime, de Salvador Dalí (1938).

◆ Dali

Les particules d'ADN, les paysans de l'*Angelus*, de Millet, le jaune et le bleu de Vermeer hantent bien des oeuvres : Dali de *dos peignant Gala de dos* (1973) se souvient du maître de Delft. Les dernières toiles déçoivent par une facture bâclée, et l'on est surpris de voir dans le catalogue une photo de Dali en 1983 devant un dernier tableau presque abstrait, lui qui honnissait tant le « manque d'imagination » des peintres non-objectifs.

Malgré ses déclarations portant aux nues l'exactitude du détail réaliste en peinture, Dali a d'abord recherché quelque chose qui n'appartenait pas au réel : son monde était celui du rêve, et ses tentatives d'y mêler plus tard les découvertes scientifiques sont pathétiques, n'aboutissant qu'à des jeux optiques qui ne vont pas à la cheville de l'art d'un Vasarely.

Le surréel escamoté, le délire paranoïaco-critique faisant place au mystico-scientifique : quand ils ne se contonnent pas dans une facture « hyper-réaliste », l'avant-garde la plus insignifiante du 20^e siècle, se mesurant sottement à la photographie, les tableaux de Dali rejoignent l'académisme des peintres pompiers qu'il admirait.

Mais si Dali n'a jamais été « moderne », il n'a jamais été mièvre. C'est peut-être un faiseur, mais doublé d'un magicien. Les sculptures en pâte de verre, les bijoux sertis de diamants sont magnifiques. Dali veut dire désir en catalan : et ses désirs sans fin, l'aspect commercial outrancier qu'il aimait afficher (*Avida Dollars*) annonçait Baudrillard. S'il n'a pas « sauvé » la peinture de son inévitable éclatement, il a produit un chant de cygne qui comme dans l'oeuvre *Cygnés réfléchis en éléphants* (1937), trompe, trompe énormément.

constituent un fonds d'archives laissé en dépôt par les héritiers, et dont la majeure partie, celle qui présente un intérêt scientifique, doit revenir définitivement au musée. Ce qui permettra de faire de ce musée, en plus d'une vitrine incomparable de l'oeuvre de Picasso, un lieu de travail essentiel pour les chercheurs et les étudiants, un centre inégalable pour comprendre l'oeuvre de Picasso.

L'oeuvre gravé de Picasso est particulièrement bien illustré ici. La célèbre suite d'estampes gravées entre 1930 et 1937 et éditées en 1939 sous le nom de *Suite Vollard* (du nom de l'éditeur), est une des richesses du musée Picasso qui possède les états préparatoires, choisis au moment de la dation (de préférence aux états définitifs déjà entrés à la bibliothèque nationale au titre du dépôt légal), mais aussi les 100 cuivres

gravés par Picasso (donnés en 1980 par l'épouse de l'imprimeur Lacourrière) et la série des 100 « bons à tirer » donnée deux ans plus tard par l'imprimeur.

En outre le musée possède une unique collection de constructions cubistes réalisées par Picasso en 1913-14. Aucun musée ne peut rivaliser avec le musée Picasso sur cet aspect de la création de l'artiste.

Le printemps prochain, on pourra voir à l'Hôtel Salé une exposition Picasso et Apollinaire avec notamment la correspondance qu'ils ont échangée et qui fait partie du fonds d'archives du musée. Et en 1992, le musée Picasso présentera au Grand-Palais une exposition Picasso et la nature morte en coproduction avec le musée de Cleveland et de Philadelphie.

F. F. 22 A. (C. 1984)

Document de référence
1984-1985



PIERRE GATTUSO (à droite), directeur Affaires gouvernementales et corporatives de la société Molson-O'Keefe, a remis à **PIERRE THÉBERGE**, directeur du Musée des beaux-arts de Montréal, un chèque au montant de \$15,000 dans le cadre de la campagne de financement du Musée, destinée à financer le projet d'agrandissement et à augmenter le fonds d'acquisition du Musée des Beaux-Arts de Montréal.

M. Pierre Gattuso
Directeur des affaires gouvernementales et corporatives de Molson O'Keefe

M. **Pierre Gattuso**, directeur aux affaires gouvernementales et corporatives de Molson O'Keefe, a récemment remis à M. **Pierre Théberge**, directeur du Musée des beaux-arts de Montréal, un chèque au montant de 15 000 \$, dans le cadre de sa campagne de financement qui a pour objet de défrayer les coûts du projet d'agrandissement du Musée et augmenter son fonds d'acquisition d'œuvres plastiques.

arts

L'ITALIE

Le Musée des beaux-arts de Montréal présente, jusqu'au 22 juillet prochain, une exposition intitulée *Souvenirs d'Italie: peintres hollandais de l'Age d'or*.

Cette exposition permet aux visiteurs de découvrir le courant dit *italianisant* de la peinture hollandaise du XVII^e siècle.

A travers quelque 80 tableaux, ce courant souvent méconnu est illustré par des maîtres hollandais tels que Jan Asselijn, Claes Berchem et Jan Both, qui ont été inspirés par la lumière et les paysages méridionaux.

Les paysages évoquent souvent la campagne romaine. Les scènes portuaires méditerranéennes et celles de la vie urbaine à Rome représentaient également

visuels

Paul Villeneuve

VUE PAR LES PEINTRES HOLLANDAIS DU XVII^e SIÈCLE

des sujets appréciés des peintres hollandais du style *italianisant*.

L'exposition réunit des œuvres de trois générations d'artistes qui proviennent de collections privées et de musées américains, canadiens et européens.

Au XVII^e siècle, dit «siècle d'or» de la peinture hollandaise parce qu'il a marqué l'avènement d'un art véritablement national, les peintres ont été des observateurs exceptionnels de la nature de leur plat pays.

À la même époque, des paysagistes hollandais se sont rendus nombreux en Italie, qui était alors le pays considéré comme le centre artistique de l'Europe.

Sans moyens financiers, ces artistes s'y rendaient parfois pour des séjours de plusieurs années, mais, fait curieux, ces peintres italianisants réalisèrent les plus importantes de leurs œuvres, non pas à Rome, mais bien en Hollande, plusieurs années après leur retour.

Ces peintres ont exercé une influence importante sur les artistes hollandais et leurs œuvres ont également influencé le développement du style rococo et des pastorales en France au XVIII^e siècle.

Le catalogue de 240 pages publié à l'occasion de cette exposition com-



Vue de la côte méditerranéenne avec une tour (vers 1650) - huile sur toile de Jan Asselijn.

prend 152 illustrations, verte au public du mardi
dont 75 en couleurs. au dimanche, de 10h00 à
L'exposition est ouverte de 10h00 à 17h00.

Un mouvement délaissé ressuscité par le MBA Les peintres hollandais

italianisants du siècle d'or

Souvenirs d'Italie, peintres hollandais de l'âge d'or. Au Musée des beaux-arts de Montréal, jusqu'au 22 juillet.

Claire Gravel

COMMENT rendre compte de cette somme qu'est *Souvenirs d'Italie, peintres hollandais de l'âge d'or* qui couvre avec ses 80 peintures de plus de 30 artistes un siècle entier, le 17^e ?

Depuis 25 ans il n'y avait pas eu en Amérique d'exposition sur ce sujet, relégué dans l'ombre lors de la montée de l'impressionnisme. Les conservateurs, Linda L. Graif et Frederik J. Duparc, ont choisi, de préférence aux artistes plus connus comme les Ruysdaels, de Koninck et Hobbema, les peintres de paysages italianisants aujourd'hui oubliés qui ont, à leur époque, joui d'une faveur considérable chez les collectionneurs.

Il y a quatre siècles, il n'existait pas aux Pays-Bas de véritable classe aristocratique, mais de riches bourgeois qui commandaient force paysages, scènes religieuses, mythologiques et natures mortes. Tout ce qui se rapportait à Rome était grandement apprécié, ce qui explique le succès extraordinaire des premiers peintres attirés par l'Italie et les trois générations de peintres italianisants qui se sont succédé.

Les peintres hollandais avaient déjà une solide tradition dans l'art du paysage. Descendant dans le sud, au risque de leur vie, les routes n'étant pas sûres, nos italianisants semblent y tourner le dos, puisqu'ils vont s'inspirer des paysages, des monuments et des architectures romains, qui servent de fond aux sujets peints dans un premier temps dans la plus exacte tradition hollandaise, très réaliste (Poelenburgh, Lingelbach, Breenberg, Bril).

L'accrochage rend bien compte de l'évolution des italianismes. Les paysages deviennent des constructions imaginaires, peuplés d'horizons de montagnes bleutées, de ruines, d'arbres aux feuillages qui s'éclaircissent, de cours d'eau argentés qui s'apparentent aux oeuvres de Claude Lorrain que certains Hollandais précèdent et d'autres, suivent.

Les personnages perdent leur singularité réaliste pour adopter une stylisation qui emprunte aux maniéristes. Les sols se réchauffent, la lumière froide du nord fait place aux



PHOTO MUSÉE DES BEAUX-ARTS
Vue de la côte méditerranéenne avec une tour, de Jan Asselijn (vers 1650).

tonalités dorées. Surgit une Italie fantasmagique que seuls nos Hollandais pouvaient peindre. Sur les paysages d'Arcadie planent des cieux gigantesques.

Il y a quelque chose de la sensibilité romantique en germe chez ces peintres qui constituèrent un véritable mouvement, une nostalgie particulière, perceptible dans les oeuvres d'Asselijn, de Berchem et de Pijnacker. Les bergers qui rentrent leurs troupeaux au soleil couchant, les ruines envahies par la végétation, le thème pastoral même parle du paradis perdu dans les oeuvres de Lastman, entre autres.

L'exposition ouvre sur des représentations des Bentvueghels : les peintres hollandais, voulant vivre à Rome de leur art ont dû constituer en Académie le Bent pour faire valoir leurs droits, et les gravures font

état de l'atmosphère « joyeuse » qui y régnait : les frasques incessantes des membres firent interdire le Bent par décret papal en 1720, mais alors, l'italianisme déclinait.

L'inspiration italienne a nourri d'autres approches que celles du style et de la composition : les bambochades par exemple, illustrent des scènes de rue typiquement italiennes : musiciens, paysans et mendiants dans une facture hollandaise aux tonalités adoucies (Van Laer).

Ils représentent parfois Rome sous la neige avec des traîneaux, transformant le sud en nord dans une nostalgie que connaît tout exilé et il faut voir comment Schellinks s'inspire d'Asselijn le long de ses douves gelées.

Les toiles sont toutes intéressantes et il y a quelques très belles pièces : on connaît *Le retour du fils pro-*

dige de Weenix qui appartient au Musée des beaux-arts du Canada. Dix-huit tableaux proviennent du Canada dont 12 de collections privées.

Paysage avec bandits conduisant des prisonniers, de Jan Both, qui accueille les visiteurs en haut du grand escalier est louable, *Le repos pendant la fuite en Égypte* et Loth et ses filles de Poelenburgh sont même troublants.

Nymphes se baignant parmi les ruines du même artiste appartenait à l'impératrice Joséphine qui le gardait à Malmaison nous apprend le catalogue extrêmement bien fait.

Swanesvelt peint des eaux sombres du plus bel effet; Pynas avec son *Paysage avec Mercure et Battus*, avec son rocher escarpé au bas duquel prend place le marché entre le dieu et le paysan, ce mélange d'archaïsme, de réalisme et d'antique fascine.

Claes Berchem, une des figures les plus fortes des italianisants, séduit par le mouvement enlevant de ses

cavaliers inachevés au bas de sa *Vue panoramique*, la nuit d'encre de son *Paysage avec pêcheurs de crabe au clair de lune* et sa fantaisie orientale du *Maure offrant un perroquet à une dame*.

Le paysage fluvial avec un bac de Weenix, scène de genre hollandaise aux accents méditerranéens est tout à fait charmante : outre la réverbération de la lumière qui enflamme les visages, regardez dans le fond du tableau, la paysanne chasse avec son balai un homme qui se baigne nu dans la rivière : les petits événements cocasses ont survécu au grand goût antique.

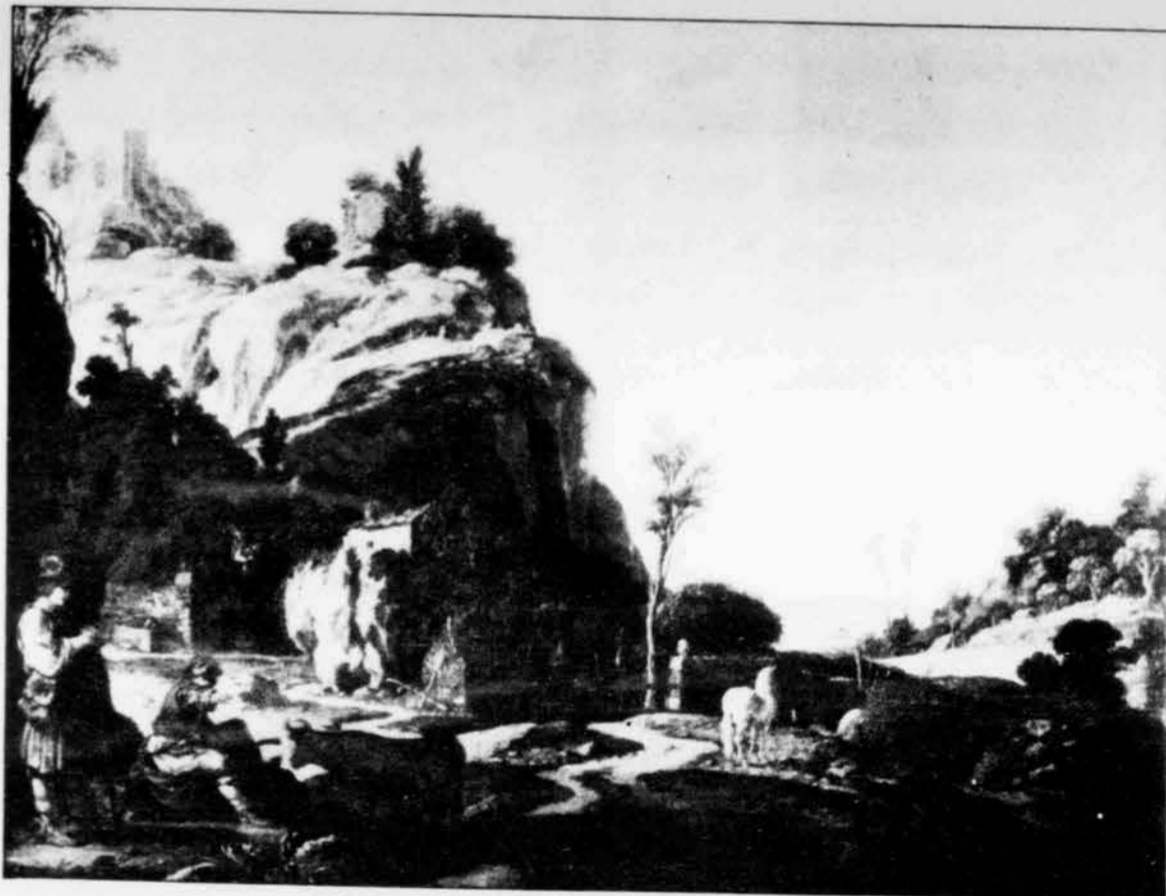
Taxés d'anti-nationalistes par les autres peintres hollandais comme Vermeer et Rembrandt, les italianistes avaient préféré à « l'authentique » la « hotte antique » comme disait Sollers. Constable, le peintre britannique, dira un siècle plus tard qu'il faudrait les brûler tous. Car les italianisants ont été des académi-

ciens : leurs meilleures œuvres, selon moi, n'arrivent pas à la cheville de celles de leurs contemporains, Vermeer et Rembrandt, qui eurent le courage d'innover.

Quel défi pour le Musée des beaux-arts de ressusciter ce mouvement délaissé et d'avoir entrepris cette considérable étude si bien documentée dans le catalogue !

Ici le Musée accomplit sa tâche fondamentale de rassembler et faire connaître les œuvres d'une période importante de l'histoire de l'art.

Tout le mérite de ce travail inestimable revient à Mme Graif et à Frederik Duparc. Celui-ci vient d'être nommé directeur du Mauritshuis de La Haye : c'est une grande perte pour le Musée des beaux-arts de Montréal où il s'est distingué par de remarquables expositions dont celle du *Paysage en perspective, dessins de Rembrandt et de ses contemporains* en 1988.



Paysage avec Mercure et Battus, de Jacob Pynas (1618).

PHOTO MUSÉE DES BEAUX-ARTS

5. JUNE 1990
(2000)

1000 St-Jacques

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:

1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600)— Salle Arthur-Lismer: Ateliers-démonstrations: l'aquarelle, le 16 juin 10h.30 et 13h.30— Visites commentées: Souvenirs d'Italie, en anglais 13h., en français 13h.30, le 17 juin— Dimanche-Esso, Salle Arthur-Lismer, atelier éducatif, le 17 juin de 13h. à 16h.— Vidéos présentés dans le cadre de l'exposition Salvador Dali: Mille et une visions de Salvador Dali, le 17 juin à 13h.30— Chien andalou, à 14h.30— Salvador Dali: Self-Portrait with Bacon, à 15h.

PLANÉTARIUM DOW: 1000 St-Jacques ouest,

Montréal (872-4530)— « Danger: planète en péril » du 5 mai au 2 sept., français: lun. 20h.30, mar. mer. 13h.30, 20h.30, jeu. ven. 13h.30 et 20h.30, sam. 14h.15, 16h.30 et 20h.30, dim. 13h., 15h.30, 16h.30, 20h.30, anglais: lun. 19h.30, mar. au ven. 12h.30, 19h.30, sam. 13h., 15h.30, 19h.30, dim. 14h.15, 19h.30

VIEUX-PORT DE MONTRÉAL: rue de la Commune (522-1245)— Le Cirque du Soleil en prolongation jusqu'au 17 juin, mar. au jeu. 20h., ven. 18h. et 21h.30, sam. 16h.30 et 20h.30, dim. 13h. et 16h.30.— Hangar No 9: Théâtre Anima présente « Pourquoi les rues sont-elles si sombres? » m. en s. Jordan Deitcher, du 5 juin au 1er juillet à 21h.

Des peintres hollandais sous influence italienne au MBA



JOCELYNE
LEPAGE

C'est le moment où jamais d'aller au Musée des beaux-arts de Montréal. Rarement a-t-on pu y voir, en même temps, trois expositions temporaires d'une certaine envergure répondant à autant de goûts différents. La première, qui mise sur un nom célèbre, Dali, obtenue en un temps record et un peu tassée sur elle-même, réunit suffisamment d'oeuvres du Divin Marquis pour valoir à elle seule le déplacement. C'est l'exposition populaire et touristique de type estival.

La deuxième, qui vient de commencer dans les grandes salles du Musée, rassemble 80 tableaux d'une trentaine d'artistes hollandais du XVII^e siècle fous de l'Italie, et en particulier de Rome,

centre culturel de l'époque. C'est l'exposition faite sur mesure pour ceux qui aiment se laisser séduire par le charme désuet de la vieille peinture.

Et la troisième, l'exposition pour les branchés, fait passer par Montréal, au dernier étage du Musée, une oeuvre en plusieurs «scènes» de l'Allemand Gerhard Richter consacrée à la mort de la Bande à Baader, une oeuvre qui circule depuis deux ans dans différents musées américains et européens. Richter est l'un des artistes contemporains les plus importants et les plus intéressants.

Souvenirs, souvenirs

Mais ce que notre musée fait de mieux, ce sont les expositions pour lesquelles il peut mettre à profit les connaissances et l'expertise de ses conservateurs. C'est le cas de *Souvenirs d'Italie, Peintres hollandais de l'âge d'or*.

On connaît Vermeer, on connaît Rembrandt et Ruisdael, mais notre musée n'a pas les moyens de leur consacrer des expositions.

Ce que les conservateurs Frederik Duparc et Linda Graif ont plutôt fait, c'est de rassembler quatre-vingts tableaux de peintres hollandais du XVII^e siècle épris de l'Italie, des artistes qui furent en leur temps et jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la coqueluche des collectionneurs européens. Ils ont ensuite connu le même sort que les peintres pompiers: ils ont été coulés par les torpilles impressionnistes et maintenus sous l'eau par la flotte moderniste.

En ces temps postmodernistes, voilà donc qu'on sort de l'oubli — c'est-à-dire des réserves des musées américains, canadiens et européens ou encore des salons de collectionneurs privés — des Jan Asseljin, Claes Berchem, Jan Both, et autres Bartholomeus Breenbergh et Bril, tous parfaits inconnus pour le grand public. Ce qui n'empêche nullement l'exposition d'être un véritable ravissement.

De la nature, avant toute chose

Les peintres hollandais des

XVI^e et XVII^e siècles se sont occupés de représenter la nature hollandaise avec ses plaines, ses arbres, ses nuages et son petit monde animal et humain, et ont laissé à d'autres les dieux et les puissants. Ce sont les inventeurs du paysage naturaliste dont le succès populaire dure encore aujourd'hui.

Mais parmi ces Hollandais, il y en a qui sont allés voir ailleurs si la plaine était moins plate et les cieus plus bleus, et ont découvert la campagne romaine où se dressaient des ruines du même nom sous une lumière chaude et douce. A cette époque, avoir «fait» l'Italie était un «plus» dans le C.V. des artistes comme aujourd'hui New York, et demain Tokyo, peut-être.

Cette mode «italianisante» s'est étirée sur trois générations d'artistes qui correspondent aux trois salles de l'exposition du Musée. Si les deux premières générations se sont vraiment donné la peine de faire le pèlerinage à

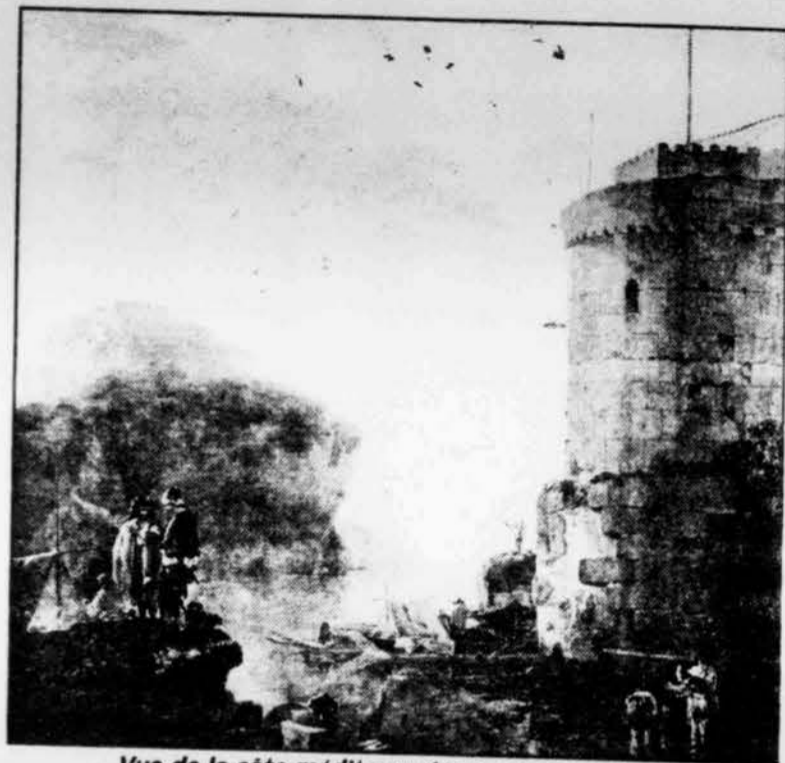
Rome à leurs risques et périls, la dernière, semble-t-il, s'est contentée de voyager dans les tableaux de ses prédécesseurs. C'est comme ça quand une mode s'impose.

Ce qu'il faut savoir pour apprécier l'exposition, c'est que les tableaux des peintres italianisants ont été dans la plupart des cas réalisés en Hollande, d'où le titre: *Souvenirs d'Italie*. Il s'agit donc de paysages imaginaires (des caprices) réalistes de facture, mais non conformes à la réalité. Des paysages de rêve mêlant lumière d'Italie et végétation nordique, ruines romaines et paysans hollandais, ciels du sud et chèvres néerlandaises. On y voit même des ruines sous la neige près desquelles on pêche dans un lac glacé comme on fait ici la pêche aux petits poissons des cheneaux.

Ce que l'on constate assez vite, c'est que ces peintres sous influence italienne sont hollandais d'abord et avant tout, c'est-à-dire que la manière naturaliste et les

nombreuses anecdotes de la vraie vie l'emportent sur les détails architecturaux romains et le code religieux. Même si quelque personnage biblique y vient parfois prêcher dans la nature, sans son auréole il a l'air sorti du quotidien. Et quand des pauvres sont placés dans le décor, on ne se donne pas la peine de leur laver les pieds. Ce qui n'a rien d'italien, sauf si l'on songe au Caravage, exception qui confirme la règle.

« Les Italiens, explique Frederik Duparc, peignaient des scènes religieuses, mythologiques, des portraits de papes et de nobles. L'Église avait fait un tabou de la peinture de paysages. » Et Brueghel, ajoute-t-il, fut le premier peintre européen à se rendre à Rome pour ne pas y dessiner de monuments. Les Hollandais ont leur fierté. Et ils ont leur âge d'or de la peinture. Allez voir ça. *Souvenirs d'Italie: peintres hollandais de l'Âge d'or*, Musée des beaux-arts de Montréal, jusqu'au 22 juillet.



*Vue de la côte méditerranéenne avec une tour,
Jan Asselijn (vers 1615-1652).*



*Cavaliers et gardiens avec leur troupeau, Cuyp
(1620-91).*

Dali le samedi

Tout le monde n'a pas une montre aussi molle que celle de Dali, mais le Musée des beaux-arts de Montréal a tout de même réussi à étirer le temps du samedi jusqu'à 21 h, à compter d'aujourd'hui, pour permettre à ceux qui ont des horaires serrés de se mettre à l'heure dalinienne. *Fous de Dali*, qui se poursuit jusqu'au 29 juillet, réunit 130 oeuvres du plus grand paranoïaque du siècle, des tableaux, dessins, gravures, sculptures et bijoux.

54735 R
(0048)

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:

1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600)— Salle Arthur-Lismer. Ateliers-démonstrations l'aquarelle, le 23 juin à 10h.30 et 13h.30— Visites commentées Souvenirs d'Italie, (anglais) le 24 juin à 13h.— Visites commentées Souvenirs d'Italie, (français) le 24 juin à 13h.30— Dimanches-Esso, salle Arthur-Lismer, le 24 juin de 13h. à 16h.— Vidéos présentés dans le cadre de l'exposition Salvador Dali: Mille et une visions de Salvador Dali, le 24 juin à 13h.30— Chien Andalou, à 14h.30— Salvador Dali: Self-Portrait with Bacon, à 15h., Auditorium Maxwell-Cummings

PLANÉTIARIUM DOW: 1000 St-Jacques ouest,

Montréal (872-4530)— « Danger: planète en péril » du 5 mai au 2 sept., français: lun. 20h.30, mar. mer. 13h.30, 20h.30, jeu. ven. 13h.30 et 20h.30, sam. 14h.15, 16h.30 et 20h.30, dim. 13h., 15h.30, 16h.30, 20h.30, anglais: lun. 19h.30, mar. au ven. 12h.30, 19h.30, sam. 13h., 15h.30, 19h.30, dim. 14h.15, 19h.30— À compter du 25 juin, français: 13h.45, 15h., 20h.30, anglais: 12h.30, 19h.30

IMAGES DU FUTUR: Vieux-Port de Montréal—

Exposition internationale sur les applications des nouvelles technologies dans le domaine des arts visuels et des communications, tous les jours de 10h à 23h., jusqu'au 23 sept.

STADE OLYMPIQUE: Montréal (252-8687)—

L'observatoire de la tour du Stade, accessible par funiculaire, tous les jours de la semaine, lun. 12h. à 18h., mar. au dim. de 10h. à 18h.

VIEUX-PORT DE MONTRÉAL: rue de la Com-

mune (522-1245)— Hangar No 9: Théâtre Anima présente « Pourquoi les rues sont-elles si sombres? » m. en s. Jordan Deitcher, du 5 juin au 1er juillet à 21h.

R 3215 2
(0000)

Demain, à 19 h 30, il y aura lancement du livre «POUR L'AMOUR de VAN GOGH», au Musée des beaux-arts de Montréal. Il s'agit d'un texte, avec préface d'ERNEST PALLASCIO-MORIN, et 20 tableaux de l'artiste FERNAND LABELLE. Suivra à 20 h 30, l'exposition de DALI. Votre présence devra être confirmée auprès de Pauline Brouillard, au 286-0218.

À peine l'exposition **SALVADOR DALI** aura-t-elle quitté le *Musée des beaux-arts de Montréal* qu'on s'affaira à la préparation d'un autre événement de prestige réunissant, entre autres, des travaux de **Van Gogh, Manet, Cézanne, Gauguin, Degas, Renoir, Toulouse-Lautrec, Matisse, Picasso, Goya et autres**. Cette exposition sera présentée du 3 août au 14 octobre.

Canvas canvass



Montreal Museum of Fine Arts director Pierre Théberge stands before enormous artwork: "it's Dali by the acre." GAZETTE, NANCY ACKERMAN

Public asked: Is \$4 million too surreal for Dali work?

ANN DUNCAN
GAZETTE ART CRITIC

The Montreal Museum of Fine Arts is letting the public help decide whether it should spend about \$4 million on a Salvador Dali painting.

The 1923 oil-on-canvas, a whopping four metres by five metres, is one of only 18 large-format paintings done by the surrealist master, museum director Pierre Théberge said in an interview.

The Bank of New England owns the work, which is on loan to the museum as part of a Dali retrospective that ends Aug. 5. Visitors to the show are invited to fill out a questionnaire that asks, among other things, whether the museum should buy the painting and whether the signatories would be willing to contribute to the purchase.

The painting, which bears the tongue-twisting title *Galacidalacidesoxiribunucleic acid*, shows God, Christ, a DNA molecule, Dali's wife, Gala, and Spanish Arabs pointing guns at each other.

Purchases by a publicly funded institution such as the museum are usually announced only after the fact, as hap-

pened with the National Gallery of Canada's controversial \$1.8-million acquisition of Barnett Newman's *Voice of Fire*.

"It's rare that a museum goes to public consultation before making a purchase," Théberge acknowledged.

He said the public-relations and fundraising officials who thought up the public-solicitation scheme were simply trying to find out whether it was worth their while to try to buy the painting.

He said the decision whether to buy the painting will be up to the museum's staff and board of directors.

The museum's annual acquisitions budget is just \$300,000. That money comes from a special endowment fund of private gifts and bequests, although much of the museum's funding comes from the various level of governments.

The museum obviously would have to seek public contributions to buy the Dali, Théberge said.

But the museum is already seeking donations for its \$60-million extension, still under construction on the south side of Sherbrooke St. W., as well as for its annual fundraising drive.

"We want to find out what the feeling is before we go out with our hands extended again," he explained. "After all, how many doorbells can you ring for the same institution?"

Théberge said the painting's tentative price — a final offer has yet to be negotiated — is fair given the quality and importance of the work.

"There are Dalis and then there are Dalis," the director said. "But this one is great. It's grand. It's ambitious. It's Dali by the acre . . . and I think it's a great summation of all Dali's beliefs."

In New York in May, a 1952 Dali painting of the assumption of the Virgin, measuring 2.3 metres by 1.45 metres, was sold for \$4.5 million.

Many critics have tended to dismiss Dali as a visual trickster more interested in generating hype and making money than in painting pictures that would leave their mark on art history.

The museum owns two Dali works: the *Portrait of Maria Carbona*, a painting from 1925, and a 1940 drawing of three figures and a cypress tree.

The museum has not tabulated questionnaire results yet, Théberge said.

De grands impressionnistes au Musée des beaux-arts

DES TABLEAUX de grands maîtres de l'ère impressionniste, Cézanne, Manet, Gauguin, Renoir pour ne nommer que ceux-là, seront exposés au Musée des beaux-arts de Montréal du 3 août au 14 octobre.

Ces 85 tableaux viennent de la collection Emil G. Bührler considérée comme l'une des plus prestigieuses au monde. Parallèlement aux oeuvres, les visiteurs pourront découvrir également de nombreuses toiles de la même époque, de maîtres anciens et d'artistes mo-

dernes. A côté de Sisley, Bonnard, Degas, Pissarro et Vuillard figurent les précurseurs avec Courbet et Corot, les néo-impressionnistes avec Seurat et Signac, les fauves, avec Vlaminck et Braque, les contemporains Matisse et Picasso. De plus, Daumier, Delacroix, Greuze et Ingres voisinent avec les hollandais Franz Hals, Gyp et Jan van Goyen, les Italiens Canaletto, Guardi et Tiepolo, l'Espagnol Goya.

Homme fort des usines Oerlikon à Zurich, Emil Georg Bührle a commencé à collectionner des oeuvres d'art en 1934. Au cours des deux décennies qui suivirent, il parvient à réunir 321 pièces dont les tableaux impressionnistes constituent l'élément central. Quelques années après sa mort en 1956, ses héritiers confièrent à une fondation indépendante les deux tiers de la collection, afin de rendre celle-ci accessible au public.

Pendant toute la durée de l'exposition, les salles du musée réservées à celle-ci seront exceptionnellement ouvertes sept jours par se-

maine, de 10 h à 19 h et le samedi de 10 h à 21 h. On offre également un catalogue de 248 pages dans lequel toutes les oeuvres, reproduites en couleurs, sont accompagnées de notices détaillées.

La tournée de cette exposition a été organisée par la Fondation Collection Emil G. Bührle et la National Gallery de Washington pour commémorer le 100^e anniversaire de la naissance du collectionneur. Après avoir été présentée à Montréal, elle sera à Tokyo en novembre et à la Royal Academy de Londres du 1^{er} février au 14 avril 1991.



PHOTO MUSÉE DES BEAUX-ARTS
Le merveilleux *Champ de blé et cyprès*, de Vincent van Gogh (ci-dessus), et *Le garçon au gilet rouge*, de Paul Cézanne (à droite), sont au nombre des 85 tableaux que les Montréalais pourront admirer au Musée des beaux-arts, à compter de vendredi prochain. Renoir, Manet et Gauguin seront aussi au rendez-vous.

Un regard passionné sur les impressionnistes

Marie Laurier

MANET, Gauguin, Renoir, Cézanne, Monet, Van Gogh, Degas, Pissarro, Sisley, Toulouse-Lautrec, Seurat, Signac, nommez-les ils sont tous là les impressionnistes français dans cette extraordinaire exposition que nous offre en cadeau cet été le Musée des beaux-arts de Montréal. Avec en sus des oeuvres des précurseurs de cette ère faste de la peinture du XXe siècle : Corot, Courbet, Delacroix, Puvion de Chavannes et d'autres qui nous plongent parmi les maîtres français du XVIIIe et du début du XIXe siècle, tels que Jean-Baptiste Greuze, Fragonard et Ingres.

Montréal a le privilège et l'honneur d'avoir été choisie par la famille du collectionneur suisse Emil G. Bührle la seule ville canadienne à accueillir ces trésors du 3 août au 14 octobre. Le musée sera exceptionnellement ouvert tous les jours de la semaine de 10 h à 19 h et le samedi jusqu'à 21 h.

Il ne faut attendre à la dernière minute pour y aller, car on voudra y retourner deux fois pour admirer à satiété chacune de ces 85 toiles. Mme Hortense Anda-Bührle, héritière de cette richesse et présidente de la fondation qui porte le nom de son père décédé en 1956, est venue elle-même présenter à la presse hier cette exposition intitulée *Un regard passionné sur des chefs-d'oeuvre de l'impressionnisme*. « Voilà un titre fort bien choisi, a dit Mme Anda-Bührle. Il exprime fort justement la passion que mon père éprouvait à collectionner ces oeuvres d'art. »

Alors qu'il était jeune étudiant, Emil Bührle eut un coup de coeur en visitant les impressionnistes français à la Galerie nationale de Berlin. Il décida de posséder un jour des oeuvres aussi prestigieuses et vingt ans plus tard, devenu un homme d'affaires prospère à titre de directeur fondateur des usines Oerlikon à Zurich, il réalisa son rêve et se mit à acquérir des tableaux.

« Avec un goût très sûr », nous précise sa fille, comme si elle avait besoin de nous le prouver. Qui ne voudrait posséder *Le Garçon au gilet rouge*, de Cézanne, et l'auto-portrait de ce peintre, le seul où on le voit devant son chevalet tenant sa palette d'artiste ? Il y a de l'émotion là-dedans, comme devant les huit toiles de Manet, autant de Van Gogh, cinq de Gauguin et autant de Degas, qua-

tre Renoir, trois Toulouse-Lautrec... Aussi *La route de Versailles à Louveciennes*, de Camille Pissarro, *La Procession à Valence*, de Francisco Goya, le *Portrait du peintre Laurent Pécheux*, de Jean-Baptiste Greuze.

Mais c'est chacun de ces tableaux qu'il faudrait mentionner, encore que certains d'entre eux plaisent davantage à l'oeil, comme pour ma part cette délicate nature morte de Gauguin illustrée ci-contre.

Cette exposition marque le centenaire de la naissance d'Emil Georg Bührle et ses enfants ont voulu ainsi honorer sa mémoire. « en même temps que la volonté profonde de

mon père de faire partager sa passion », nous disait Hortense Anda-Bührle qui est accompagnée de son frère Dieter à Montréal. Car le mécène n'a pas connu cette joie de son vivant, étant mort prématurément en 1956 au moment où on achevait la construction d'une aile du musée du Kunsthaus qu'il avait offerte à la ville de Zurich. Deux ans plus tard, soit en 1958, on allait inaugurer le bâtiment en hommage au mécène en montant une exposition de 273 peintures, 30 sculptures et 18 objets d'art antique provenant de sa collection personnelle. On la montra aussi à Berlin, à Munich et au National Gallery de Londres pour nicher de façon permanente à Zurich.

Les oeuvres présentées à Montréal proviennent donc de la Fondation Bührle, mais également des collections personnelles des héritiers de la famille et elles font une dernière tournée à travers le monde, en guise de « bouquet final venant couronner la politique de prêts exercée par la Fondation », précise la présidente dans la préface du catalogue. Avant de venir ici, elle fut présentée à la National Gallery de Washington et elle sera à Tokyo en novembre et à Londres en février 1991.

Pour M. Pierre Théberge, directeur du Musée des beaux-arts, cette collection constitue l'une des plus importantes consacrées aux impressionnistes, avec celles des grands musées de New York, Washington, Chicago et Orsay de Paris. « Il faut que tous les Montréalais viennent voir cette exposition, aussi nombreux en tout cas que les 200 000 visiteurs de Dali. Car cette occasion d'avoir en nos murs tant de chefs-d'oeuvre réunis qui magnifient l'ère impressionniste ne se représentera plus. »

Le Service éducatif et culturel du MBA a conçu un programme d'activités particulièrement riche dans le cadre de cette exposition : visites commentées bilingues, ateliers-démonstrations pour adultes, ateliers

mobiles pour les aînés, films et vidéo sur la vie et l'oeuvre de la plupart des peintres exposés, ainsi que des conférences.

Le dimanche 12 août, à 14 h, il y aura un concert de musique de chambre *Les Impressionnistes et la musique de leur temps*, donné par l'Orchestre des jeunes du Québec et plusieurs autres activités greffées autour du même thème. Renseignements : 285-1600, poste 136.

Enfin, l'exposition ouvre au grand public le vendredi 3 août. Chaque oeuvre est reproduite en couleurs dans le catalogue de 224 pages publié en français, en anglais et en allemand et il se vend 39,95 \$.



PHOTO JACQUES NADEAU

Portrait de Mademoiselle Irène Cahen d'Anvers de (Auguste) Renoir (1880).



PHOTO JACQUES NADEAU

Nature morte avec des tournesols, de Paul Gauguin (1901).

Dali domine le hit-parade des expositions

180 000 personnes ont vu ses toiles, 175 000 ont visité *Expotec* et 55 000 *Cités-Cinés*

JOCELYNE LEPAGE

Au hit-parade des expositions estivales, c'est le Divin Marquis qui arrive en tête, pour le moment, avec plus de 180 000 visiteurs depuis le 27 avril. Le Musée des beaux-arts de Montréal a décidé de prolonger l'exposition Dali jusqu'au 5 août alors qu'une autre grande exposition viendra tout juste de commencer dans les grandes salles, celle de la collection du fabricant d'armes, Emil G. Burhle. Les deux expositions se chevaucheront donc le temps d'un week-end. Mais pour les voir l'une après l'autre, il faudra se

munir de deux billets différents.

On s'attend à ce que l'exposition Burhle, qui se poursuivra jusqu'au 14 octobre, remporte un succès encore plus grand que celle de Dali. L'exposition rassemble, en grande partie, des oeuvres importantes des Impressionnistes, ces vedettes de la peinture qui ont nom Van Gogh, Renoir, Manet, Monet, Degas, Gauguin, auxquels viennent s'ajouter des post-impressionnistes et des précurseurs de ce mouvement.

Expotec, dans le Vieux-Port de Montréal, qui se consacre aux sports cet été, remporte pour sa part le plus grand succès de sa carrière avec 175 000 visiteurs de-

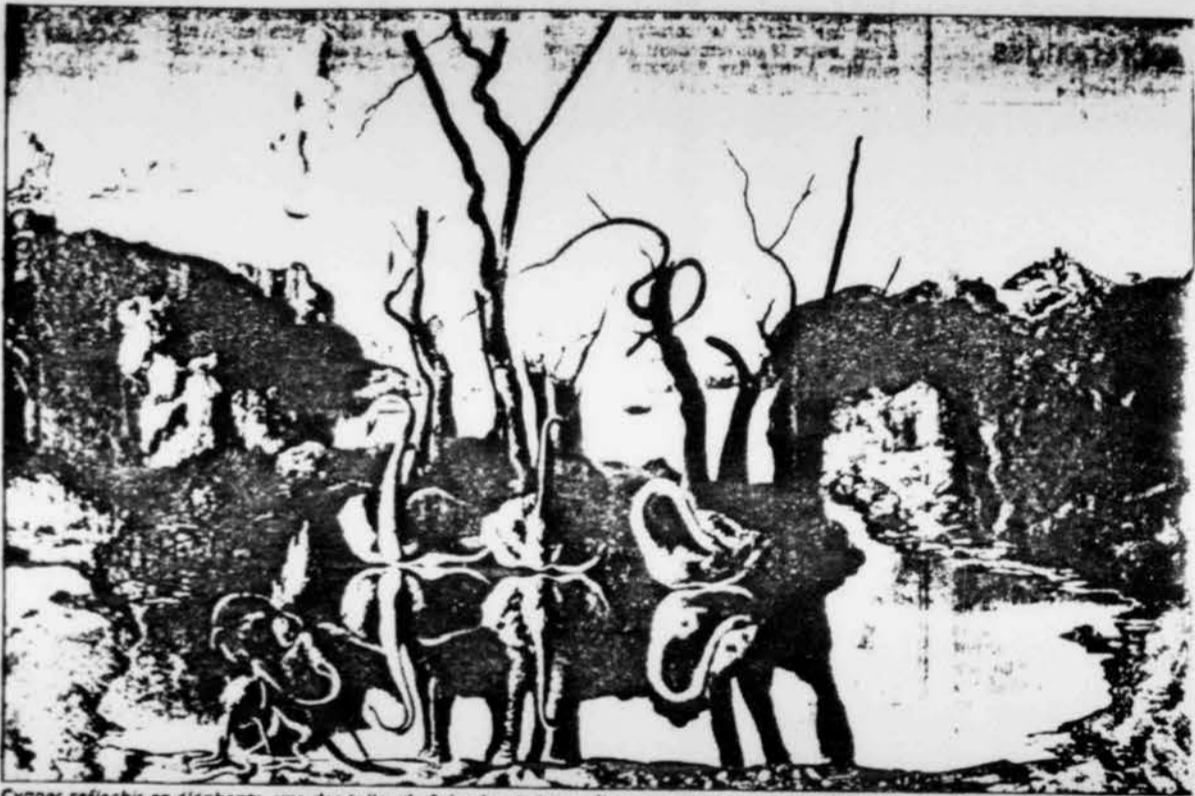
puis le 29 mai. Selon le bureau de Francine Chaloult qui assure les relations publiques pour *Expotec*, on attribue ce succès aux invités de marque qui rencontrent le public chaque semaine. Des gens comme Pat Burns, Sylvie Grenier, Stéphane Richer, Buck Rodgers, Tretiak et ainsi de suite. L'exposition se poursuit jusqu'au 30 septembre.

À côté d'*Expotec*, *Images du futur* qui se consacre aux arts reliés aux nouvelles technologies connaît un bien meilleur été que l'an dernier, alors que 90 000 personnes avaient vu l'exposition. Selon Ginette Major, qui n'a pu fournir de chiffres exacts, le succès de cet été a déjà permis de résorber le déficit de l'an dernier et si le rythme des visiteurs se maintient, *Images du futur* pourrait finir l'été avec 125 000 visiteurs. Il semble que la formule dite « familiale » qui permet à des parents avec trois enfants et moins de voir l'exposition pour 19 50\$ soit particulièrement populaire.

Pour sa part, *Cités-cinés*, une spectaculaire exposition de cinéma dans des décors remarquables, présentée au Palais de la civilisation pour la deuxième année, a accueilli 55 000 visiteurs depuis son ouverture, le 21 juin, soit à peu près le même nombre de visiteurs que l'an dernier en 40 jours. Le Palais s'attendait toutefois à ce que l'exposition, qui avait fini l'été 1989 avec une affluence débordante, démarre cet été avec une affluence tout aussi grande, mais ce n'est pas le cas. Il n'y a donc pas, pour le moment, de longues files d'attente aux portes.

Il est intéressant de souligner que des 55 000 visiteurs de *Cités-cinés*, 40 p.cent viennent de l'extérieur de Montréal, 15 p.cent de l'extérieur du Québec, tandis que 30 p.cent en sont à leur deuxième visite.

2.5120 9
(0048)



Cygnes réfléchis en éléphants, une des toiles de Salvador Dalí que l'on pourra voir jusqu'à dimanche au Musée des beaux-arts de Montréal.

Collection Professeur *no François* MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL.

L'Impressionnisme, une révolution de la forme et une révolution du sujet

Jean Dumont

IL EST certain qu'après avoir défilé, avec des milliers d'autres, devant les chefs-d'œuvre de la peinture impressionniste de la Collection E. G. Bührle présentés par le Musée des beaux-arts, plus d'un visiteur ébloui mais resté sur sa faim aura rêvé de s'être trouvé, ne serait-ce que pour quelques heures, dans les souliers du célèbre collectionneur.

Non pas tant d'ailleurs pour la possession de cette extraordinaire collection, que pour la possibilité qu'il avait d'en goûter les trésors à sa volonté et à son rythme.

Qui ne souhaiterait découvrir ces tableaux dans une lente promenade solitaire, « aux heures pâles de la nuit », dirait Ferré, « quand ils sont disponibles... ». Mais disponibles, ils ne le sont plus de toute façon. Ils sont prisonniers de l'histoire et de leur célébrité. Leur réalité est cachée par les valeurs astronomiques qu'ils atteignent dans les encans, et tant a été dit sur eux qu'on n'entend

plus toujours très bien ce qu'ils ont à dire.

Notre façon de les montrer, de les classer, de les acheter, de les vendre, de les admirer, est une image de notre propre réalité. Il ne faut pas que cela nous fasse oublier qu'en son temps, chacune de ces toiles a été la réponse particulière d'un artiste donné à une des nombreuses questions posées par la société de son époque. Les peintres impressionnistes partageaient certes des préoccupations communes dans la volonté de remettre en cause une certaine peinture, mais l'éventail de leurs raisons, aussi bien que de leurs réponses, est bien plus étendu qu'il n'y paraît de prime abord.

Dans l'exposition, le bloc central des Impressionnistes, les Cézanne, Monet, Manet, Van Gogh, Renoir, Pissaro, Degas et autres, est encadré par des toiles plus anciennes qui pourraient porter déjà les prémisses du mouvement, et des toiles d'un art plus nouveau qui pourrait en être la conséquence. Et ce n'est pas le moindre intérêt de la présentation de permettre ainsi, à travers époques et Écoles, cette recherche passion-

nante des indices et des liens, bien que cela encourage une lecture un peu linéaire de l'histoire.

Mais pour apprécier, à sa juste valeur, le cœur même de l'exposition, le témoignage que constituent ces tableaux que nous ne reverrons peut-être jamais à Montréal, il faut circuler d'une manière beaucoup plus nomade entre les toiles. Ne pas craindre les retours, répondre aux coups de cœur et aux intuitions. Il faut surtout ne pas s'arrêter à une lecture purement esthétique des pièces.

Si la critique de l'époque a éreinté les premières manifestations impressionnistes, ce n'est pas pour des raisons purement esthétiques, mais parce que la révolution esthétique était la manifestation de changements profonds dans la société. Le XIXe siècle a vu l'industrie se développer et la bourgeoisie monter au pouvoir et y remplacer l'aristocratie. Monique Brunet-Weinmann notait, dans une étude publiée il y a une quinzaine d'années, à l'occasion du 100e anniversaire de l'Impressionnisme, que la société bourgeoise de ce temps était incapable de reconnaître son reflet dans l'image que les peintres impressionnistes lui renvoyait d'elle-même. Ses membres se voulaient beaux et individualisés : les multiples touches de la peinture impressionniste et son intérêt pour la lumière et l'équilibre du tableau les reléguait au second plan et à l'anonymat.

Il n'est pas interdit de penser que les raisons profondes derrière les collections actuelles de certains magnats de l'industrie, soient aussi d'avoir d'eux-mêmes une image avantageuse, non plus dans un portrait académique, mais dans le reflet prestigieux de la collection.

L'Impressionnisme fut, autant qu'une révolution de la forme, une révolution du sujet. En réaction contre l'académisme, et aussi, pour certains, par conviction sociale, on abandonna les modèles sublimes pour s'intéresser aux motifs du quotidien, aux petites gens, aux paysages voisins, aux maisons de banlieue.

Si tous étaient plus ou moins anarchiques, l'engagement social des peintres était inégal. Pissaro était très conscient de son rôle, Renoir

avait plus tendance à satisfaire le bourgeois. D'autres, comme Cézanne, se concentraient entièrement sur le problème que constituait le tableau. C'est sous cet angle qu'il faut regarder les merveilleuses toiles de ce dernier. *La neige fondue à l'Estaque*, la très belle *Nature morte avec des Pétunias*, l'étonnant *Garçon au gilet rouge*, et les autres, autant de problèmes résolus par le peintre. Une angulation par-ci, une déformation légère par là, et l'espace du tableau devient solide, équilibré.

Ce fut peut-être cela la vraie révolution de l'Impressionnisme. Plus

que la lumière faite matière, plus que la conquête de la nature : le droit de la peinture de s'affirmer, même au détriment de la vraisemblance de la représentation...

Les artistes d'aujourd'hui, qu'il ne faut pas oublier dans l'admiration de ceux d'hier, sentent cela d'instinct, ce pouvoir de la peinture. J'ai eu le privilège de visiter l'exposition en compagnie de deux d'entre-eux, dont Serge Lemoine qu'on ne peut accuser d'être traditionaliste. Chacun d'eux, sans consulter l'autre, m'a dit, à la sortie : « Moi, avoir vu ces tableaux, cela me donne envie de peindre. » Manet, Monet, Cézanne et les autres auraient aimé cet hommage en forme d'accolade avec l'art d'aujourd'hui.

connaître l'histoire, les us et coutumes, tout. »

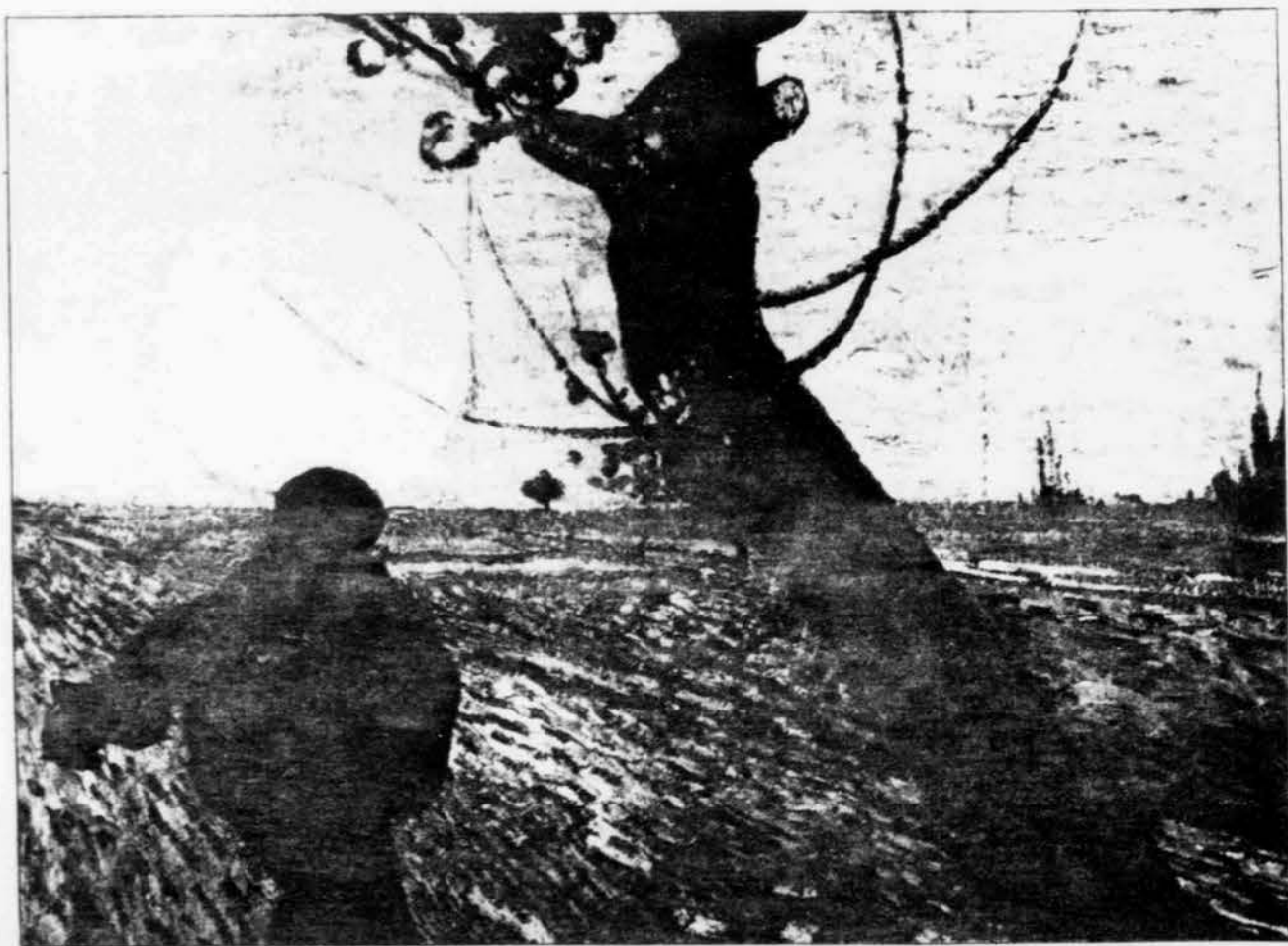
Signe des temps, le plein air est désormais à l'honneur. « Depuis quelques mois, des guides du marcheur, du cycliste, du cavalier sont apparus sur les comptoirs d'Ulysse. Autre « best seller » du lieu et publication maison : « Le journal de voyage Ulysse ». On y inscrit toutes les informations que commande un grand départ : numéro de passeport, de chèques de voyages, etc. *Pensées du jour*, espaces pour rédiger ses propres chroniques quotidiennes, cet ouvrage se veut le confident de l'explorateur.

Sur les rayons voyages s'entassent mille merveilles : les cartes géographiques, les manuels d'apprentissage d'une langue, les beaux grands livres cadeaux illustrant l'endroit d'où l'on vient, où l'on va, et bien sûr... la littérature. Chez Renaud Bray comme chez Ulysse « Les mémoires d'un touriste » de Stendhal voisinent « Les voyages » de Victor Hugo ou ceux de Marco Polo. Désormais, on se promène dans le temps comme dans l'espace.

L'avenir de l'édition voyage : « des guides de plus en plus spécialisés, affirme Daniel Desjardins. D'ici deux ou trois ans, on verra apparaître le concept de micro-édition — des documents vendus en petit nombre, 1 000 exemplaires peut-être, qui couvriront une région très restreinte. Les gens veulent apprendre à bien connaître le coin de terre qu'ils s'en vont explorer. Bientôt, nous serons en mesure de leur offrir les informations extrêmement précises qu'ils réclament. »



PHOTO JACQUES NADEAU
« Autoportrait » de Cézanne



« Le Semeur » de Vincent van Gogh

Le Devoir, samedi 4 août 1990



PHOTO JACQUES NADEAU
**Une jeune fille admire
le « Portrait de Ma-
demoiselle Irène Ca-
hen d'Anvers » d'Au-
guste Renoir.**

MASTERPIECES

Museum of Fine Arts unveils a stunning show of classic Impressionist paintings

ANN DUNCAN
THE GAZETTE

A museum brochure says it neatly: "Eight Manets, seven Cézannes, six van Goghs, five Degas, as many Gauguins, four Renoirs and four Monets, three Toulouse-Lautrecs, Pissarro, Seurats, Sisleys — all the great masters of Impressionism are well represented in this superb exhibition of works from the E.G. Buhle Collection."

The exhibition, titled *The Passionate Eye: Impressionist and Other Master Paintings from the Emil G. Buhle Collection*, opened this week at the Montreal Museum of Fine Arts. It's a breath-taking exhibition, a real knockout. Arguably it is the most important exhibition of European art ever seen in Montreal.

This time, the MMFA has needed no quirky hard-sell advertising gimmicks of the sort used to promote recent Picasso, Miro, and Dali "blockbuster" shows.

The *Passionate Eye* includes 85 paintings, ranging from Goya, Ingres, Frans Hals, and Daumier to Picasso, Braque, Matisse and Franz Marc — a virtual pantheon of Western art from the 17th century onwards. (Buhle's first love was French Impressionism, but he also

collected artworks that put Impressionism in historical context.)

And these are not second-rank works by first-rank artists. These are masterpieces, truly exceptional paintings, almost each and every one.

Here, hanging on our museum's walls for the first and the last time — the guardians of the Buhle collection have indicated that they will never let these paintings travel again — are Cézanne's *The Boy in the Red Vest*; van Gogh's *The Sower*; Paul Gauguin's *Idyll in Tahiti*; and a remarkably tender Renoir, *Portrait of Mademoiselle Irène Cahen d'Anvers*.

Art history

These are wonderfully beautiful paintings, works that reach out and touch you, that cannot leave you unmoved or unchanged. And they are also the kinds of paintings that have been reproduced time and again, in virtually every book on each of their creators.

In short, they are paintings that are part of art history. And how often has Montreal seen that sort of art? How often, without travelling to Europe, Washington, or New York, have we been able to experience this calibre of art, in this quantity?

For security reasons, the MMFA will not even hint at the cash value of this art; but the van Goghs alone must easily be worth \$100 million at current crazed market prices.

"The exceptional thing about this exhibition is not the big names, but the exceptional quality of each picture," says Frédéric Duparc. As the museum's chief curator, he was instrumental in landing the show. "Have you ever seen three great Renoirs together? I hadn't until now."

Questionable account

In historic and aesthetic terms, this art is beyond question.

What is questionable, however, is the museum's account of the life and fortune of Emil Buhle. For once the museum can be accused of saying too little, instead of too much, about one of its shows.

In the exhibition's thick sumptuous color catalogue, art historian Margrit Hahnloser-Ingolde, who works for the Buhle foundation, wrote a glowing portrait of the German industrialist.

Hahnloser-Ingolde outlines Buhle's early preoccupation with philosophy, art and other cultural matters, his activities during World War I, his success in business, and his unbridled passion for

collecting art.

She also lauds his generosity as an art patron — he donated an annex to a major museum in Zurich, among other gifts — and writes of his efforts to make art accessible to the general public, and of his dream of setting up a foundation for his burgeoning collection.

(Bührle died in 1956; his heirs subsequently have fulfilled his dream, donating the vast bulk of the collection to a Zurich-based foundation bearing his name.)

But nowhere does Hamloser-Ingolde mention that Bührle and his company Oerlikon-Bührle Holding Ltd. sold arms to the Nazis during World War II.

(His daughter, Hortense Anda-Bührle, the foundation's president who was in town this week for the exhibition's opening, said Oerlikon also tried to sell weapons plans to the Americans but she said that Washington never paid for them.)

No mention

Nor does the museum's press package about the show mention Bührle's arms sales to the Nazis.

Another Nazi connection shows up on page 239 of the catalogue. In fine print, we learn that the Renoir portrait of Irène once belonged to Hermann Goering, one of Hitler's closest associates and his air force minister.

At a media preview of the exhibition, Anda-Bührle noted that her father did not buy the painting

as two separate issues. (The show opened at the National Gallery of Art in Washington, and will later travel to the Yokohama Museum of Art in Japan and the Royal Academy of Arts in London.)

"We, the museums, chose not to do it that way," Théberge said.

Instead of delving into Bührle's past as an industrialist, the Montreal Museum of Fine Arts was preoccupied with ensuring that Bührle's history as a collector was scrupulously correct. "And what he collected and what he bought were all perfectly above-board."



The Passionate Eye will continue through Oct. 14. For this period, the museum will be open seven days a week from 10 a.m. to 7 p.m.; on Saturdays the museum will stay open until 9 p.m.

As with the Salvador Dali retrospective which ends tomorrow, tickets for the Bührle show cost \$10 per adult; \$5 for students and seniors; and \$1 for children 12 years of age and under. Admission is free for American Express credit-card holders, since the company is the show's major sponsor.

A substantial program of films, concerts, workshops, lectures, guided tours, and the like has been planned for the period of the Bührle show. For more information, call 285-2000.

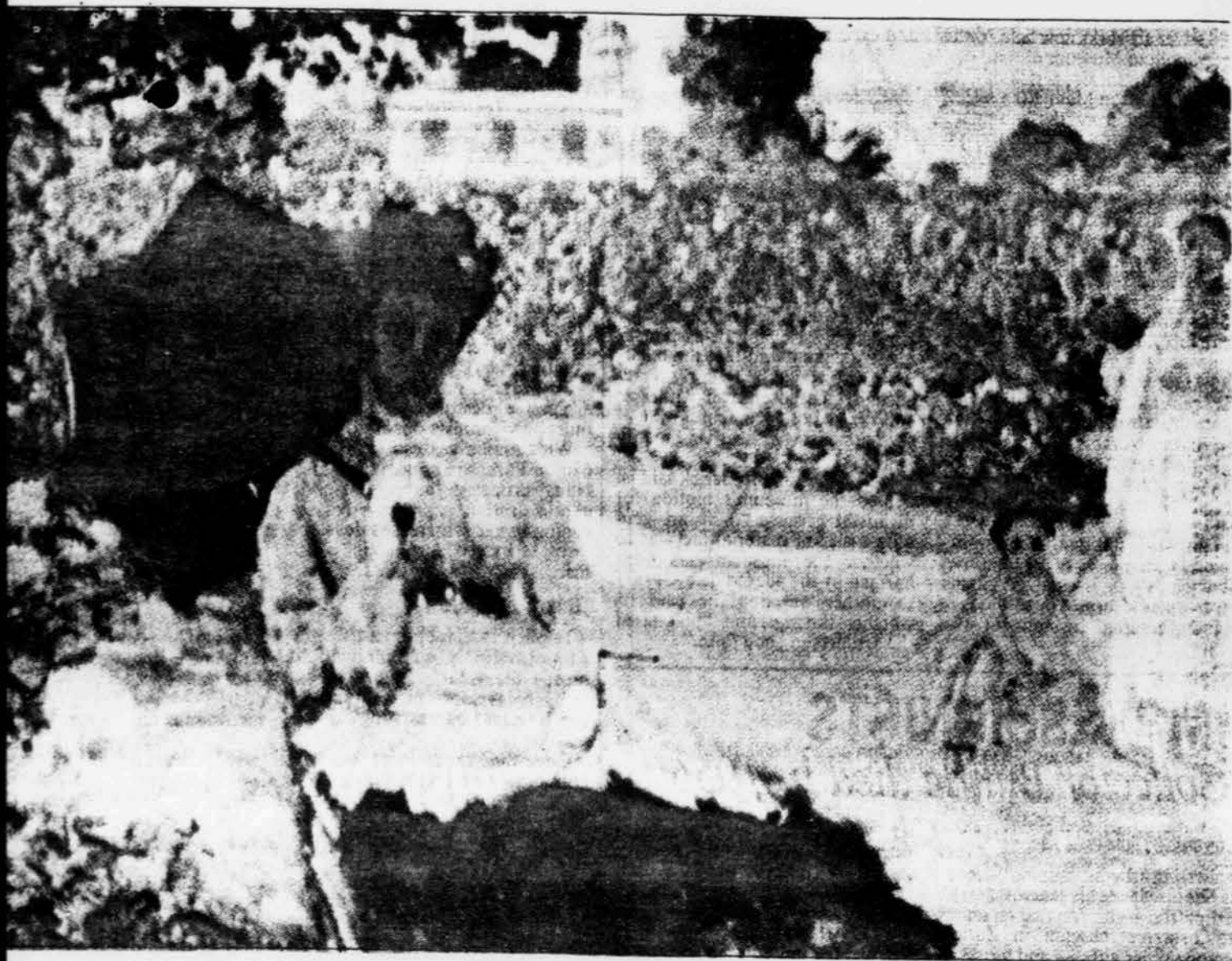
Edgar Degas
painted this
Ballet Class
around 1880



Van Gogh's
The Sower
dates from
1888.

These four
works, and
many others,
are in the show
at the MMFA





**1873 work by
Claude Monet:
Camille Monet,
son, and nurse
in garden**



**Renoir's Portrait of Irène
Cahen d'Anvers, an 1880 work**

195 000 personnes ont vu l'exposition Dali

LILIANNE LACROIX

■ En 15 semaines, l'exposition Salvador Dali aura finalement attiré quelque 195 000 personnes au Musée des Beaux-Arts, alors que l'objectif avait été fixé à 150 000.

Le directeur du musée, M. Théberge, était évidemment plus que satisfait de ce résultat: «Dali est un excellent artiste, généreux, intelligent, plein d'humour. Par sa fantaisie, son imagination, il rejoint vraiment un très large public.»

Selon le directeur, c'est une foule beaucoup plus jeune qu'à l'habitude qui a fréquenté le Musée pendant cette exposition Dali qui se terminait hier: «Plusieurs parents venaient même avec leurs enfants. Et les gens restaient vraiment très longtemps dans les salles, ce qui prouve que les oeuvres exerçaient vraiment une fascination sur le public.»

Selon lui, les gens ont été particulièrement surpris par la variété des oeuvres: «Le talent de Dali touchait plusieurs sphères. Mais plusieurs ont été surpris de voir, à côté de ses peintures et de ses dessins, des sculptures et même de la coutellerie en or et en email produites par Dali.»

Au total, près de 200 oeuvres étaient ainsi offertes au public.

L'exposition aura aussi permis au Musée de réussir un coup de maître puisque pendant ces 15 semaines, le nombre d'abonnés est passé de 12 000 à 18 000.

Selon Jean-Roch Pouliot, responsable de la billetterie, l'exposition, si elle a connu de lents débuts avec une moyenne de 10 000 personnes par semaine, a par la suite connu une véritable explosion: «Dans les dernières semaines, c'était la folie furieuse, dit-il. De 10 000, on est passé au double. La semaine passée, on a même reçu 25 000 personnes. Une semaine de prolongation a donc été ajoutée qui a permis à 18 000 autres amateurs de se familiariser avec Dali.»

Dali parti, c'est maintenant au tour des impressionnistes de prendre le plancher. M. Théberge est très confiant puisque, selon lui, les impressionnistes constituent une valeur sûre: «Ce sera autant, sinon plus populaire que Dali. Dans le cas des impressionnistes, on n'a pas affaire à un seul artiste, mais à plusieurs. Et puis, l'impressionnisme, c'est une peinture belle, joyeuse, lumineuse, vraiment abordable pour tous les genres de public.»

Nouveau conservateur au Musée des beaux-arts

■ John R. Porter, l'un des plus grands spécialistes de l'art ancien du Québec, remplacera Frederik Duparc au poste de conservateur en chef du Musée des beaux-arts de Montréal. C'est ce qu'a fait savoir hier le directeur du Musée, Pierre Théberge. M. Porter conserve toutefois sa charge d'enseignement à l'Université Laval, à Québec, et il entrera en fonction dans les prochaines semaines.

M. Porter, titulaire d'un docto-

rat en histoire de l'Université de Montréal, a été conservateur adjoint de l'art canadien au Musée des beaux-arts du Canada de 1972 à 1978 et membre de différents comités consultatifs, de comités d'acquisition dont celui du Musée des beaux-arts de Montréal, de 1979 à 1986. Il enseigne à l'Université Laval depuis 1978 et est l'auteur de nombreux ouvrages et articles sur l'art québécois ancien.

Historian Porter picked as curator at Museum of Fine Arts

ANN DUNCAN
GAZETTE ART CRITIC

John R. Porter, a history professor at Université Laval in Quebec City who once worked at the National Gallery of Canada, has been appointed guest chief curator at the Montreal Museum of Fine Arts.

Porter's appointment to the museum's No. 2 job was made by the MMFA's board of directors on Aug. 1 and is effective immediately, Marie-Josée LeBlanc, the museum's head of public relations, said.

The appointment continues until December 1991, shortly after the museum's extension is slated to open, LeBlanc said.

She didn't know why the appointment was so short or what Porter's salary would be. (Neither Porter nor museum director Pierre Théberge was available for comment.)

But the "guest" in Porter's job ti-

tle referred to the fact that he would be maintaining his teaching post at Laval as well as overseeing the functioning of the city's largest art museum, LeBlanc said.

Porter, 41, worked as assistant curator of Canadian art at the National Gallery between 1972 and 1978. He replaces Frederik Duparc, who left this month to take up the position of director of the Mauritshuis Museum in The Hague, one of Europe's finest small museums.

Dutch-born Duparc, whose extensive international connections helped the museum land its current blockbuster show of impressionist and other masterpieces, had held the Montreal post for five years.

Before leaving, Duparc said the museum had been searching for a successor for about four months but seemed to be having difficulties finding one.

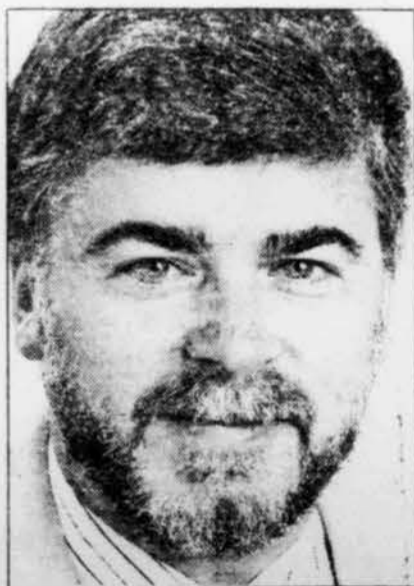
Porter, born in Lévis outside Quebec City, has both a B.A. and an M.A. in art

history from Laval. His doctorate is in history from the Université de Montréal, but his thesis was on Joseph Légaré, a 19th-century Quebec artist and collector, LeBlanc said.

Considered a leading expert on early Quebec art, Porter has also written several books, catalogues and scientific articles about the history of Quebec painting, sculpture and furniture, a museum news release said. One catalogue that he co-authored was called *Le Calvaire d'Oka*, while another was about his PhD thesis subject, Légaré, LeBlanc said.

Porter also has served on a number of museum committees, including the MMFA's acquisitions committee between 1979 and 1986.

Generally, the museum's chief curator is responsible, after the director, for the day-to-day running of the museum, including for the exhibitions, the permanent collection, conservation of the collection, the library and travelling shows.



John Porter Worked at National Gallery

La bombe culturelle de la société Oerlikon...

Depuis quelque temps, je nourrissais le projet de visiter la collection des peintres impressionnistes au Musée des Beaux-Arts de Montréal. J'étais déjà ému à l'idée d'admirer ce qui s'est fait de mieux, en peinture, à une certaine époque de l'humanité.

Mais quel ne fut pas mon désarroi lorsque j'appris que ces Gauguin, Cézanne, Van Gogh, Degas, Renoir, Monet et cie. faisaient partie de la collection E.G. Buhle, propriété de la multinationale Oerlikon qui, comme on le sait, a maintenant de fortes assises au Québec depuis la construction d'une usine à St-Jean-sur-le-Richelieu.

A notre époque de crises économiques successives, je peux concevoir que certains biens culturels puissent être achetés, protégés et mis en valeur par des philanthropes et des en-

treprises privées, mais cette tendance peut conduire à des problèmes éthiques importants.

En effet, comment concevoir qu'une entreprise spécialisée dans la fabrication d'armes des plus sophistiquées et destructrices de la planète vienne nous « vendre » ce que l'Homme a fait de mieux dans sa recherche de la beauté, de la perfection et de l'émerveillement.

Je vous invite donc à prendre acte que l'on fait ainsi insulte à la mémoire de ces peintres qui, pour la majorité, ont défendu leur vie durant des valeurs de paix et de liberté absolues.

Pour le respect de ces hommes qui ont été et demeurent des vitrines de la vie dans son expression sublime et dont on retrouve aujourd'hui les oeuvres dans les vitrines des marchands de la mort, épargnez-nous le supplice du paradoxe et de l'absurde.

Jean Séguin,
Bellefeuille



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
SERVICE ÉDUCATIF ET CULTUREL

L'ARCHITECTURE... à l'intérieur du Musée des beaux-arts de Montréal

Saviez-vous que l'architecture, c'est l'art de construire des édifices? Un architecte, c'est-à-dire la personne qui établit les plans d'un bâtiment, en conçoit à la fois l'extérieur et l'intérieur. L'architecte doit s'assurer de planifier les espaces appropriés selon la fonction de l'édifice. Par exemple, un architecte compétent pourrait-il préparer les plans d'une maison sans réserver un espace pour la cuisine?

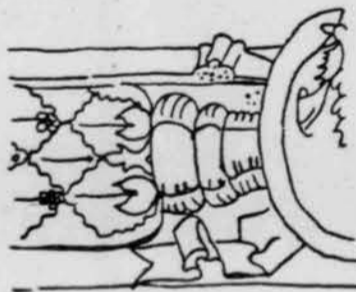
Si vous pénétrez à l'intérieur du Musée des beaux-arts de Montréal en entrant par la porte centrale sur la rue Sherbrooke, vous vous trouvez dans la plus vieille partie du Musée, celle qui a été bâtie en 1912. Les pièces et les salles d'exposition ont été dessinées avec grand soin par les architectes Edward et W.S. Maxwell (ils étaient frères). Ils ont créé de très grandes salles d'exposition afin que le plus grand

nombre de gens possible puissent voir une œuvre d'art au même moment. Ces architectes ont également conçu des plafonds très élevés de sorte que l'on puisse accrocher sur les murs des tableaux de grande dimension ou plusieurs œuvres à la fois. Les Maxwell n'ont pas voulu ajouter trop d'éléments décoratifs sur les murs parce qu'ils voulaient que les visiteurs se concentrent sur les toiles exposées. Toutefois les frères Maxwell aimaient bien les décorations; d'ailleurs, si vous observez attentivement, vous apercevrez différents types d'ornementation, autour des portes et des escaliers par exemple. Le mot juste, ou le terme architectural utilisé pour définir ces décorations, est: élément ornemental ou décoratif.

Essayez de trouver des éléments ornementaux, et puisque vous y êtes, pourquoi ne pas en faire

quelques croquis? Lorsque vous aurez terminé votre visite au Musée, devenez vous-même un architecte et concevez les plans de votre propre musée avec ses salles d'exposition. Laissez-vous aller! Soyez farfelus! Concevez un musée sous l'eau ou un musée dans un espace inter-sidéral! Mais souvenez-vous: il faut faire bien attention de dessiner les différents espaces nécessaires pour répondre aux besoins de tous les visiteurs qui fréquenteront votre musée... Et servez-vous d'éléments décoratifs pour créer un musée qui sera particulièrement attrayant.

Supervision: Ginette Cloutier
Coordination: Marilyn Lajeunesse
Recherche et rédaction: Lori Allen
Service éducatif et culturel
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
1379, rue Sherbrooke ouest
(514) 285-1600, poste 136



Voici deux exemples partiels d'éléments ornementaux comme on en trouve au Musée des beaux-arts de Montréal. Amusez-vous à les compléter le plus précisément possible.

QUESTION D'ART

Comment appelle-t-on une construction verticale habituellement cylindrique qui sert à supporter le haut d'un édifice?

Réponds à cette question et cours la chance de gagner deux catalogues d'exposition pour enfants produits par le Service éducatif du Musée des beaux-arts de Montréal.

Envoie ta réponse à:
La Presse/Éducation
7, rue Saint-Jacques
Montréal H2Y 1K9
en inscrivant "Question d'art" sur l'enveloppe.

Date limite: le 25 septembre 1990.



Pour plus de renseignements:
285-6960

ENSEIGNANTS, ENSEIGNANTES

Vous pouvez abonner votre classe à La Presse du mercredi. Pour un minimum de dix exemplaires, La Presse vous est offerte à moitié prix. Vos exemplaires vous sont livrés tôt le mercredi matin. Il vous suffit de communiquer avec le service des Ventes au:

(514) 285-7296

Avez-vous déjà vu des statues comme celle de la photo, dans des parcs, devant des édifices ou sur des places publiques? On les appelle « monuments ». Il y en a un bon nombre à Montréal. Pourquoi ne feriez-vous pas une petite promenade dans votre quartier, vous pourriez ainsi vous familiariser avec un monument érigé près de chez vous? Voici quelques éléments à rechercher et sur lesquels vous pourrez réfléchir pendant que vous admirez cette forme d'art dans la ville.

Avant de commencer, tentons de définir ce qu'est un monument. C'est un ouvrage d'art qui peut prendre la forme d'une sculpture, d'une statue, d'un médaillon, d'une fontaine ou d'une colonne. La plupart du temps, un monument est élevé à la mémoire de personnes ou pour commémorer un événement spécial. Généralement on érige un monument dans un endroit stratégique afin qu'on puisse bien le voir des alentours. Pendant que vous observez le monument que vous avez trouvé, essayez de répondre aux questions suivantes.

Quel est l'artiste qui a créé ce monument?

Lisez l'inscription sur la base afin de découvrir le nom de l'artiste.

- Alfred Laliberté
- Louis-Philippe Hébert
- George W. Hill

Autre artiste : _____

Les trois premiers artistes que l'on vient de mentionner ont créé plusieurs monuments publics à Montréal. Celui qui est illustré dans cet article se trouve au parc Lafontaine, près de l'angle de la rue Rachel et de l'avenue du Parc-Lafontaine. Il est l'œuvre du sculpteur Alfred Laliberté.

Mais revenons au monument que vous avez décidé d'étudier.

**L'art dans la ville
LES MONUMENTS**



Monument à Dollard des Ormeaux, 1920, parc Lafontaine, Montréal

En quel matériau ce monument est-il fait?

- pierre bronze béton

Quel en est le sujet?

- personnage
 - animaux
 - représentation d'un événement
- S'agit-il d'autre chose? _____

Que ressentez-vous en observant ce monument?

- tristesse douceur
- fierté bonheur
- courage bravoure

Où peut-être ce monument vous inspire-t-il un autre sentiment?

Est-ce que ce monument vous donne une impression de mouvement?

- S'agit-il d'un mouvement
- énergique solennel
 - tranquille violent

Essayez donc de prendre la même position que le personnage (s'il y en a un dans le monument que vous observez, évidemment!)

Comment vous sentez-vous?



Le semeur



Monument aux Patriotes

Maintenant, faites un croquis du monument et regardez-le encore plus attentivement.

Si vous désirez obtenir plus de renseignements ou si vous cherchez des suggestions d'exercices à faire sur l'art des monuments, procurez-vous *Les monuments d'Alfred Laliberté à Montréal, Marcher l'art dans la ville*, carnet préparé par le Service éducatif et culturel du Musée des beaux-arts de Montréal, 1990.

Supervision: Ginette Cloutier
Coordination, recherche et rédaction: Marilyn Lascuessa
Photo: Christine Gues
Service éducatif et culturel
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
1379, rue Sherbrooke ouest
(514) 285-1600, poste 136

**QUESTION D'ART
POUR LES SIX-DOUZE**

Près de quel édifice de Montréal trouve-t-on le monument à Saint-Joseph réalisé par Alfred Laliberté?

Réponds à cette question et cours la chance de gagner deux catalogues d'exposition pour enfants produits par le Service éducatif du Musée des beaux-arts de Montréal.

Envoie ta réponse à
La Presse Education
7, rue Saint-Jacques
Montréal H2Y 1K9
en inscrivant "Question d'art" sur l'enveloppe

Date limite: le 2 octobre 1990



Pour plus de renseignements:
285-6960

Réponse à la question du 19 septembre:
une colonne
Le gagnant: Guillaume Le Roux,
Montréal

ENSEIGNANTS, ENSEIGNANTES

Vous pouvez abonner votre classe à *La Presse du mercredi*. Pour un minimum de dix exemplaires, *La Presse* vous est offerte à moitié prix. Vos exemplaires vous sont livrés tôt le mercredi matin. Il vous suffit de communiquer avec le service des Ventes au: (514) 285-7296

EXPOSITION

Impressionnants Impressionnistes

Le Musée des beaux-arts de Montréal a réussi un coup de maître: Manet et Van Gogh tournoyant au milieu d'un bal populaire.



Portrait de Mademoiselle
Irène Cahen d'Anvers, 1880

AUGUSTE RENOIR

par Hugo Léger

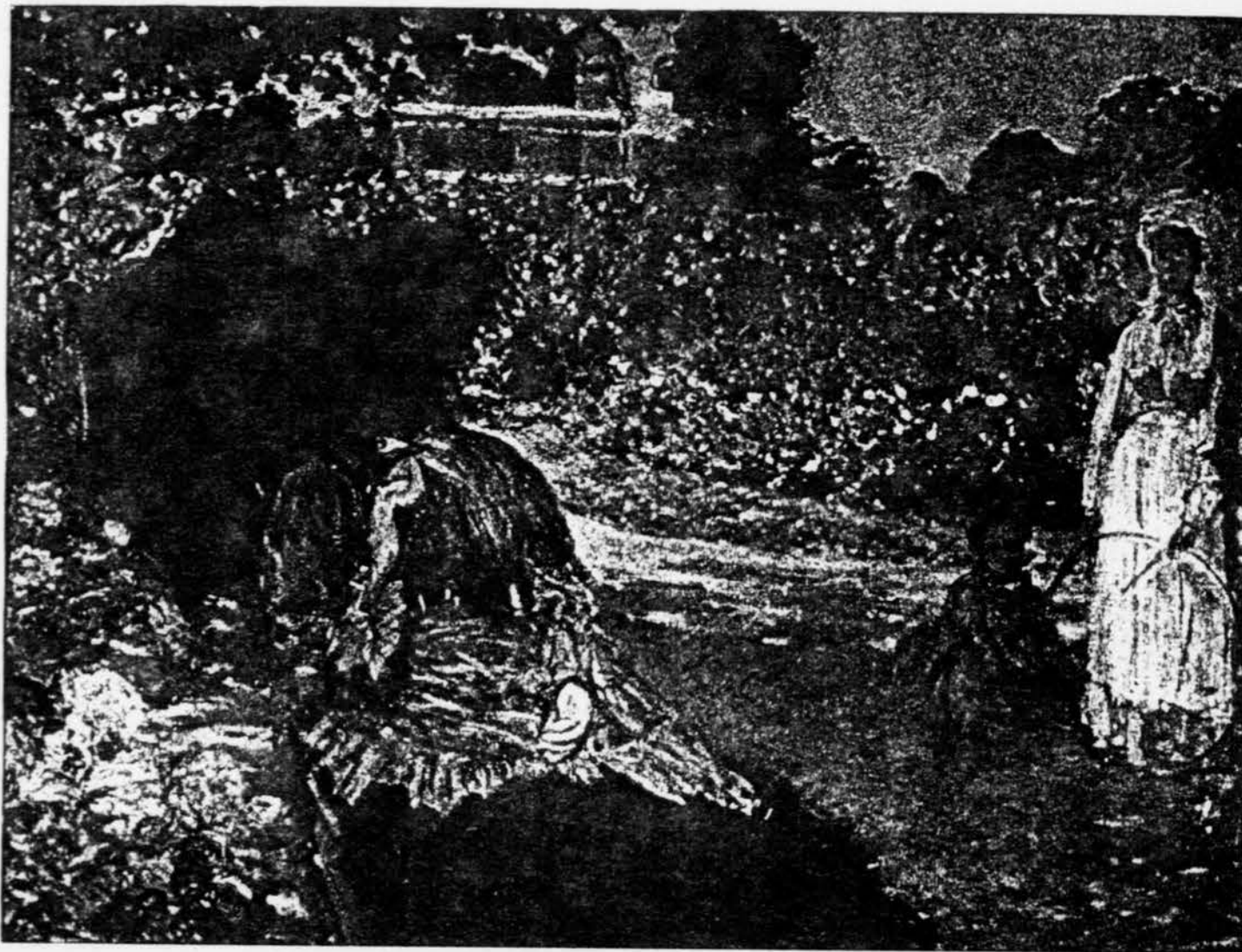
Avoir la foule dense et bigarrée qui, quatre jours à peine après l'inauguration, patientait, sous une pluie fine, devant les portes du Musée, on ne pouvait douter un instant du succès de ce *Regard passionné*. De la grand-mère de province attendrie devant les coquelicots de Monet à la punkette en communion avec les blés de Van Gogh, du septuagénaire au chapeau mou au sous-doué de l'école alternative, le Musée des beaux-arts tenait plus ce jour-là du supermarché que du temple des élites. Les maîtres faisaient parade, et la cour-de récréation - était suspendue à leur grandeur.

Pétrifiés dans l'histoire, captifs de leur renommée et de leur valeur marchande, les impressionnistes rallient la majorité. Peinture figurative, attentive aux petites gens, aux moments fugaces du quotidien et aux luxes de l'intimité, leurs toiles

racontent au visiteur, quel qu'il soit, un épisode de sa propre vie: fleurs sauvages et scènes de banlieue. Elles respirent la lumière et inspirent la clarté.

Emil G. Bürhle, aussi, retrouvait un second souffle, quand, la nuit venue, un peu las de sa journée de grand manager zurichois, il croquait, à petites bouchées, ces fruits de la passion qu'il avait mis plus d'un quart de siècle à cueillir. Saisissant l'occasion du centenaire de sa naissance, sa famille a organisé le premier, et sûrement le dernier, tour du monde (États-Unis, Canada, Japon et Angleterre) de la collection privée de cet homme qui dirigea la compagnie Oerlikon jusqu'à sa mort en 1956.

Issu d'une famille bourgeoise allemande, Bürhle entreprend jeune des études de littérature et d'histoire de l'art. Après la Première Guerre mondiale, pendant laquelle il fut officier dans les troupes allemandes, il délaisse Rilke et Mann pour les arcanes plus pragma-



Camille Monet, fils et gouvernante dans le jardin, 1873

CLAUDE MONET

tiques de la finance. Entré comme stagiaire à l'usine de machines-outils de Magdebourg, il gravit les échelons à la vitesse grand V jusqu'à la tête de l'entreprise. De là, il acquiert Oerlikon en 1924, et entame une frénétique course à l'art qui fera le bonheur des marchands internationaux.

Homme aussi discret que sa -galerie- fut flamboyante, il édifie dans l'ombre l'une des plus colossales collections du 20^e siècle (plus de 350 œuvres). Collectionneur compulsif, ne pouvant satisfaire sa soif de tableaux, il achète des Cézanne, Corot et Van Gogh, le cœur de sa collection, presque à la douzaine. Il va jusqu'à couvrir les murs de son usine de toiles de peintres suisses. « Un environnement harmonieux permet de surmonter plus facilement les contrariétés et les ennuis de la journée », écrivait-il à ses employés en 1947.

Il aurait ainsi fallu livrer un plein conteneur de Gauguin au bureau de Michael

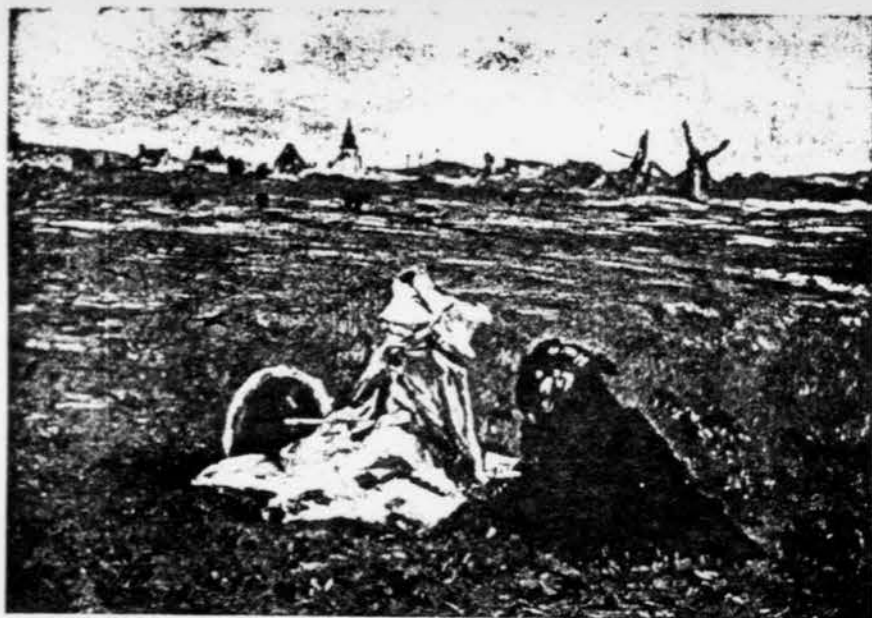
Kimmelman pour venir à bout de son scepticisme. Le critique du *New York Times* estimait que la National Gallery of Art de Washington, où l'exposition était présentée en mai dernier, devait se sentir gênée d'avoir souscrit au passé économiquement suspect de la collection. Réveillant les vieux démons, il affirmait que, sous la présidence de Bürhle, la compagnie Oerlikon, productrice, entre autres, d'armes antiaériennes et antichars, avait approvisionné autant les alliés que les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, et que la célèbre toile de Renoir, *Mademoiselle Irène Cahen d'Anvers*, appartenait à l'origine à Hermann Goering.

Une tempête dans un verre d'eau? Oui et non. Si un zélé se mettait à colliger les liaisons dangereuses qu'a entretenues l'art avec le pouvoir, il en serait quitte pour réécrire l'histoire du potentat et de la dictature. Malgré tout, lors de la conférence de presse montréalaise, Hortense

Anda-Bührle, la présidente de la Fondation, tint à blanchir la mémoire de son père: « Oerlikon vendit 7000 armes aux Allemands (contre 350 000 aux alliés), sous la menace du gouvernement suisse qui craignait d'être envahi. Quant à la toile de Renoir, elle fut rapatriée d'Allemagne après la guerre, exposée à l'Orangerie à Paris en 1946, et achetée par mon père d'un collectionneur italien trois ans plus tard. »

Emil Bürhle avait-il les mains propres? Quoi qu'on en pense, il avait un sacré coup d'œil: son jugement esthétique était explosif. Il pouvait, des semaines durant, soupeser la valeur d'une œuvre, la plaçant au « banc des accusés », comme il avait baptisé un coin de sa bibliothèque. Si certaines toiles de la collection, que l'on voudrait toute lumineuse et historiquement éclairante, n'ont d'impressionniste (et d'impressionnante) que l'étiquette, la concentration de chefs-d'œuvre fait tourner la tête. Les plus sévères

Si certaines toiles n'ont d'impressionniste que l'étiquette, on sort grandi du Musée, rassuré dans notre quotient culturel, gonflé de l'émotion d'avoir effleuré le génie.



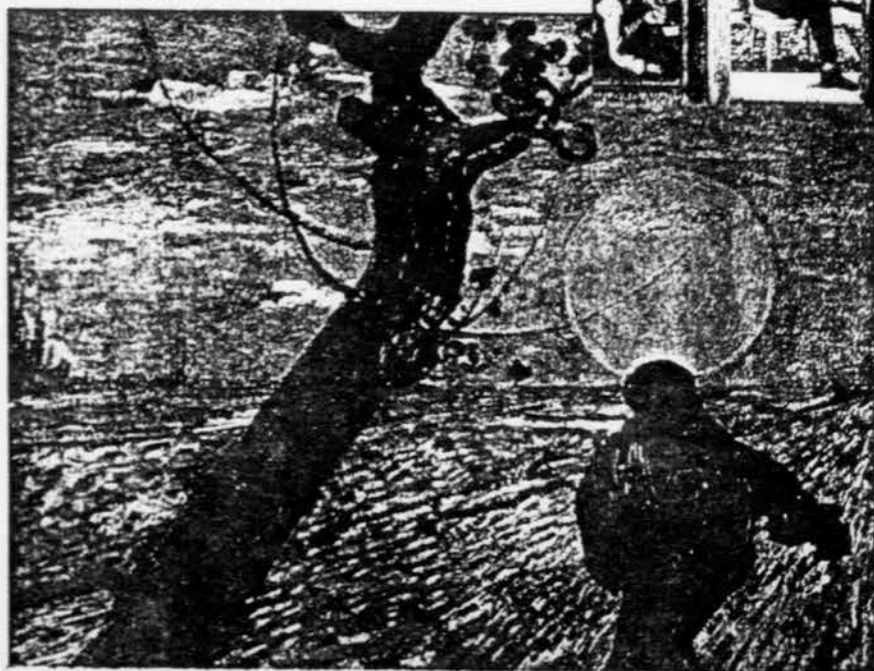
Les Hirondelles, 1873

EDOUARD MANET

Emil Georg Bürhle
(1890-1956)
au milieu
de sa galerie
de tableaux
à Zurich en 1953.

Le Semeur, 1888

VINCENT VAN GOGH



diront que l'exposition n'est pas parfaitement équilibrée, que certains artistes y sont sous-représentés. Ne les écoutez pas: ils ont la bile plus active que les tripes.

Que l'on s'arrête à la précision maniaque de Canaletto, à la vision incisive de Goya, aux voiles arabisants de Delacroix, aux réverences de Pissarro à l'art japonais, aux huit tableaux de Manet dont le troublant *Sacade*, à la fureur poétique de Rouault, tout, pour peu qu'on s'abandonne, conduit à l'enchantement. On sort grandi du Musée, rassuré dans notre quotient culturel, pafflé de l'émotion d'avoir effleuré le génie.

Dans la troisième salle, ne vous surprenez pas de l'attroupement autour des toiles de Vincent Van Gogh. Marronniers, abricotiers et oliviers hallucinés, l'artiste divinise la nature et les foules. *Le Semeur*, pour un, parfume l'atmosphère: un soleil, immense disque citron, éclaire une terre violette. On succombe.

A moins que ce ne soit sa cote qui nous hypnotise. Avec ses six champs fiévreux, on va chercher, au bas mot, 200 millions à l'encan!

Quant aux toiles de Cézanne, et particulièrement *La Montagne Sainte-Victoire*, elles laissent poindre les germes du modernisme et du cubisme. C'est d'ailleurs la plus grande vertu de l'exposition *Un regard passionné* que de nous accompagner en promenade à travers l'histoire de l'art, nous faisant traverser les ponts brumeux entre les écoles, nous entraînant dans les sous-bois du classicisme et

du romantisme. Pour mieux vendre l'entreprise, les conservateurs ont pointé du doigt les impressionnistes, mais les œuvres de Canaletto, Hals ou Cuyt en amont, et les toiles postimpressionnistes de Braque, Kandinsky ou même Picasso, en aval, bouclent la boucle d'une époque.

Dernière mise en garde. Même arme de tolérance et d'un audio-guide, rien n'effacera cette déplaisante impression de visiter une foire agricole, tant le niveau sonore des conversations est élevé, tant l'exiguïté des salles censure le recueillement. Heureusement, il suffit de croiser la *Jeune Fille au chapeau à plumes* pour se croire enfin seul au monde. Avec Renoir.

On a déjà vu pire compagnie. ■

S. M. 23
(1990)



Dans le cadre du programme d'appui aux musées du ministère des Communications, JEAN-PIERRE HOGUE, député d'Outremont à la Chambre des communes (à droite), a remis, récemment, une subvention à PIERRE THÉBERGE, directeur du Musée des Beaux-Arts de Montréal.

Church undecided on sale offer

Museum says it would leave main building intact

HARVEY SHEPHERD
THE GAZETTE

The Montreal Museum of Fine Arts has offered to buy the Erskine and American United Church building, but the aging, dwindling congregation of the 96-year-old downtown church can't decide what to do.

The two buildings are on Sherbrooke St., separated by du Musée Ave.

Rosa Gualtieri, a church member, said yesterday that she and four other trustees had resigned from the eight-member board of trustees of the church the day after a Sept. 23 decision by the congregation to put off a decision on the matter for up to six months.

The trustees who resigned felt the congregation's vote reflected a lack of confidence in their judgment.

Gualtieri said.

Pierre Théberge, director of the museum, said the museum does not regard the matter as urgent and is respecting the congregation's wish for further time.

He didn't comment on a suggestion that the museum had offered the church about \$5 million.

Gualtieri told a reporter the figure is pretty close, but noted that the existing offer included other considerations. For example, a church chapel seating about 35 people would be provided rent-free to the congregation for 20 years. He also noted that the trustees are seeking a mandate for further negotiation with the museum.

Théberge said the museum would keep the main church building intact, including its celebrated stained-glass windows, the work of the Studio of Louis Tiffany of New

York. The windows were installed in the American Presbyterian Church in 1902 and moved to the present church in 1938.

He said the museum would like to use what is now the main worship area of the church as a library and documentation centre for its staff and the public. It would be linked by tunnel to the main museum, across du Musée Ave., and to the museum extension now being built across Sherbrooke St.

Erskine and American struggles to make ends meet, despite substantial endowment funds, mostly legacies from the Birks families and other well-to-do families whose members once belonged to it.

The 1989 edition of the United Church yearbook says 236 people belong to the church, but local officials say the figure is out of date and the real figure is about half that.

Impressionnistes et discrimination

Vendredi 28 septembre mon père et moi sommes allés visiter l'exposition d'impressionnistes au Musée des Beaux-Arts de Montréal. Pendant près de deux heures nous nous sommes délectés devant les oeuvres des Maîtres. A proximité de la salle d'exposition un coin avait été aménagé pour la vente de cartes postales, livres et lithographies des oeuvres présentées. Quelle ne fut pas notre sur-

prise de voir les prix affichés pour de petits bouquins sur l'art: «En langue française \$12⁹⁵, en langue anglaise \$9⁹⁵». Le visage rouge d'indignation nous avons demandé des explications à l'étudiante qui nous répondit: «Mais c'est à cause de la traduction.» Inutile de dire que nous sommes ressortis sans rien acheter.

C'est incroyable! Ici même à Montréal ville française, dans un musée largement

subventionné avec notre argent nous nous faisons humilier de cette façon.

La direction du musée fait preuve d'un manque flagrant de discernement et d'égards envers sa clientèle française en acceptant que des choses que je qualifie de discriminatoires se produisent dans ses murs.

Lorraine Duguay
Saint-Joseph-du-Lac

Emballés, ces grands maîtres

Paule des Rivières

LES TABLEAUX impressionnistes qui ont ébloui les Montréalais sont présentement déballés à Tokyo, troisième escale de l'exposition. C'est avec émotion et mais aussi un brin d'inquiétude que Pierre Archambault, administrateur adjoint au conservateur en chef au Musée des Beaux arts, rend compte du nouvel environnement des oeuvres.

La responsabilité du Musée ne prendra officiellement fin que dans quelques jours, lorsque la restauratrice montréalaise, qui est au Japon, et son vis-à-vis japonais auront attesté par écrit du bon état de chaque tableau. Dernière étape d'une aventure merveilleuse... et angoissante.

« Une exposition, c'est comme un mobile. Les pièces nous parviennent les unes après les autres; tout tient en place et forme finalement un tout par un effet de magie. » Magie ? Ne soyons pas modeste. Il y a, derrière chaque exposition, un travail de bénédictin dont l'admirateur de Van Gogh n'a aucune idée mais qui ne laisse rien au hasard.

L'exposition des impressionnistes qui vient de quitter Montréal fut relativement simple à monter, nous expliquent M. Archambault et Rodrigue Bédard, directeur du service de la restauration, parce que les oeuvres étaient déjà rassemblées, provenant toutes de la collection Bührle. Qui plus est, la collection avait pris en main la mise en caisse des oeuvres et confié la fabrication de ces caissons à une firme allemande, Hausewkamp. Ce qui n'est pas toujours le cas.

Le Musée des Beaux-Arts a pris possession de ces précieux caissons à la mi-juillet, au célèbre poste de douanes de Lacolle. La collection venait de quitter la *National Gallery of Art* de Washington. Dix voyages Lacolle-Montréal furent nécessaires et à chaque fois un membre du Musée a accompagné le convoi jusqu'à son arrivée rue Sherbrooke.

Chaque caisse a ensuite été déposée dans « sa » salle d'exposition, puis mise au repos pendant 24 heures, pour lui laisser le temps de s'acclimater à son nouvel environnement. L'opération déballage s'effectue dans le plus grand secret pour éloigner la tentation. Le restaurateur du Musée des Beaux-Arts, un représentant de la Collection Bührle, Paul Pfister, une archiviste qui note la disposition de chaque toile dans la caisse pour qu'elle soit replacée de la même manière à son départ, participent au déballage, qui prend environ une semaine.

La moindre craquelure, le moindre défaut est examiné à la loupe. Avec la collection Bührle, aucun accrocc. Les toiles sont arrivées en bon état et elles sont reparties en bon état. Il faut dire que pour des tableaux de cette valeur, les caisses de transport sont parfaitement isolées, avec coupe-vapeur et isolant de grande qualité.

Mais peu importe la qualité de l'emballage, les compagnies d'assurances ont exigé que les oeuvres voyagent par petits groupes, au cas où un accident survenait au cours d'un vol. C'est ainsi que les oeuvres qui se sont envolées pour Tokyo la semaine dernière ont été déposées à bord de plusieurs avions. Et comme Swissair ne va pas à Tokyo tous les jours, il a fallu faire appel à une seconde compagnie. Certaines oeuvres ont fait escale à Zurich, d'autres à Francfort. En Suisse comme en Allemagne, un membre du Musée des Beaux-Arts a observé le changement d'avion des oeuvres.

On s'étonne d'ailleurs de la résistance des tableaux à travers les siècles. Après tout, les caisses scellées et les appareils individuels de réglage du niveau d'humidité que l'on retrouve dans les musées modernes n'étaient pas aussi perfectionnés au 17e !

« Cela dépend beaucoup du matériau utilisé, explique M. Rodrigue. À l'époque, les artistes étaient attachés à un atelier et devaient avant tout maîtriser une technique. Aujourd'hui, les artistes utilisent n'importe quel matériau et c'est la raison pour laquelle nous avons des problèmes. Les oeuvres contemporaines se détériorent rapidement. L'utilisation de la peinture à l'huile et de l'acrylique sur une même toile crée des problèmes par exemple parce que l'une sèche rapidement, l'autre moins ».

Une exposition, même courue comme celle des grands maîtres impressionnistes, est habituellement déficitaire. « Un regard passionné » a coûté 1,4 million de dollars.

D'autres expositions sont beaucoup plus complexes que celle des impressionnistes, parce que les conservateurs doivent choisir chacune des oeuvres, signer un contrat avec chaque prêteur, en vertu duquel le Musée est responsable de l'oeuvre

« de clou à clou », soit du moment de son départ au moment de son retour, sur « son » mur. Le Musée voit aussi au transport de chaque oeuvre qui voyage souvent dans plusieurs pays et sur plusieurs continents.

Pour l'exposition *Les années 20, l'âge des métropoles* prévue l'an prochain, les oeuvres de 200 prêteurs dispersés dans 16 pays seront exposées !



Un Van Gogh est manipulé par deux techniciens, sous l'oeil vigilant du directeur Pierre Théberge.

PHOTO MBA

Document(s) illisible(s)

lors du

microfilmage

5 21 22 3
(=0172)

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC:

2550 est Ontario, Montréal — Théâtre: A quelle heure on meurt: d'après l'oeuvre de Rejean Ducharme présentée par l'Espace GQ le 2 nov à 20h — Musique: Montréal: Musiques Actuelles: Gordon Monahan: piano préparé et Rokeby Ritter/Demuzio le 3 nov à 16h

MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE:

6706 DeLormier, Montréal — Les Samedis de la Petite Patrie: Astérix et le coup de mentir le 3 nov à 14h 30

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:

1379 ouest Sherbrooke, Montréal (265-1600) — Journée d'expertise en collaboration avec l'Hôtel des Éricans et le Comité bénévole: les 3-4 nov de 10h à 17h — Atelier-rencontre: l'architecture dans les salles d'exposition: le 3 nov à 10h 30 — Conférence de Jean-Claude Planchard: Neville sur Saint-Laurent auditorium Maxwell-Cummings: le 4 nov à 11h — Visites commentées de la Collection Permanente: en anglais: le 4 nov à 13h — Visites commentées de la Collection Permanente: en français: le 4 nov à 13h 30 — Conférence de Nicole Cloutier: conservation de l'art canadien ancien: peintures (avant 1960): sur les acquisitions récentes: le 4 nov à 14h 30

PLANÉTIARIUM DOW:

1000 St-Jacques ouest, Montréal (672-4531) — « Recits de voyageurs » du 8 sept au 25 nov: français: lun: 20h 30, mar: mer: 13h 30, jeu: ven: 13h 30 et 20h 30, sam: 14h 15, 16h 30 et 20h 30, dim: 13h, 15h 30, 16h 30, 20h 30; anglais: lun: 15h 30, mar: mer: 12h 30, jeu: ven: 12h 30, 19h 30, sam: 13h, 15h 30, 19h 30, dim: 14h 15, 19h 30

PALAIS DE LA CIVILISATION:

lie Notre-Dame, Montréal (672-8181) — Cines-Cines Prise 2: en prolongation: le 2 nov de 12h à minuit, le 3 nov de 10h à minuit, le 4 nov de 10h à 19h

arts visuels

Le MBA présente ses acquisitions récentes

Depuis hier, le Musée des beaux-arts de Montréal présente l'exposition *Acquisitions récentes 1988-1990*, qui regroupe plus d'une centaine d'oeuvres acquises ou reçues en don entre 1988 et 1990.

Organisée par John R. Porter, conservateur en chef invité du Musée, cette exposition, qui se tient jusqu'au 2 décembre prochain, permet au public de découvrir des

oeuvres (peinture, sculpture, arts décoratifs, dessins et estampes, oeuvres d'époques et d'origines diverses) qui enrichissent donc, depuis peu, la Collection permanente du Musée.

Parmi ces acquisitions, on retrouve de nombreuses oeuvres d'art canadien dont des tableaux de James Wilson Morrice, Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté, Paul-Émile Borduas, Clarence Gagnon, Edwin

Holgate, Paterson Ewen, John Lyman et Betty Goodwin.

Chez les sculpteurs, on retrouve des oeuvres de Alfred Laliberté, Louis-Philippe Hébert, Robert Tait McKenzie, Ozias Leduc et Barry Flanagan.

Cette exposition permet de plus de souligner l'apport essentiel des donateurs puisque le maigre budget d'acquisition annuel du Musée est fixé à \$300,000.

Paul Villeneuve



Déesse de Alfred Laliberté est l'une des oeuvres présentées dans le cadre de l'exposition *Acquisitions récentes 1988-1990*.



Grande rétrospective Cardin au Musée des beaux-arts

JOCELYNE LEPAGE

Le Musée des beaux-arts de Montréal rendra hommage à l'un des plus grands artistes de la mode, le printemps prochain, en accueillant la rétrospective Pierre Cardin, actuellement présentée au Victoria and Albert Museum de Londres. Il s'agit d'une exposition qui rassemble une centaine de vêtements originaux créés par Cardin, entre 1950 et 1990, manteaux, robes du soir, costumes de jour, etc. et accessoires comme des chapeaux et des bijoux. Le Musée des beaux-arts ajoutera à cette collection une section sur les meubles conçus par Cardin dans les années soixante et soixante-dix, et réalisés à quelques rares exemplaires que l'on fera venir de Paris. L'exposition, qui se déroulera du 26 mars au 2 juin 1991, donnera lieu à un défilé de mode Cardin 1990 auquel le designer lui-même participera. Et à une levée de fonds pour le MBA.



L'art d'acquérir des oeuvres d'art

Le Musée des Beaux-Arts se donne un directeur de transition

Claire Gravel

JUSQU'AU 2 décembre, les Montréalais pourront apprécier une partie des acquisitions réalisées par le Musée des Beaux-Arts ces deux dernières années, soit une bonne centaine de pièces — peintures, sculptures, arts décoratifs, dessins et estampes — autant en art ancien qu'en art actuel.

Le beau *Portrait de Madame Gagnon* de Paul-Émile Borduas voisine les sculptures loufoques de Barry Flanagan ou un lit d'époque victorienne. En haut de l'escalier monumental, *La Déesse* (1923) d'Alfred Laliberté accueille les visiteurs, tout comme la première fois qu'elle y a été exposée dans les années 30, une manière, pour le tout nouveau conservateur en chef, John R. Porter, de saluer l'histoire du musée.

Malgré son nom anglophone, Porter parle français avec verve. « J'ai été nommé en août. L'exposition a été conçue très vite : elle me tenait particulièrement à cœur et j'ai l'intention d'avoir dans le nouveau musée une salle pour les acquisitions récentes, où il y aura un roulement. »

« On voit dans l'exposition tous les secteurs, aussi bien l'art européen, canadien ancien, contemporain et actuel. On a gardé *grosso modo* une répartition qui reflète les champs d'intérêt des conservateurs. Évidemment, le secteur européen est plus tenu à cause des moyens financiers. On commence à aller voir du côté des enchères : sur catalogue d'abord puis on va voir sur place, on détermine une enveloppe budgétaire pour une acquisition, un plafond, et là les enchères se font par téléphone. C'est comme ça que nous avons acquis l'oeuvre de Tait Mackenzie. »

« C'est une politique que je veux développer. Jusqu'ici, on a été piégé par une structure de fonctionnement, avec les comités d'acquisitions, etc. Bien sûr, il faut que ça demeure, mais il faut faire preuve d'efficacité, et agir très rapidement pour aller chercher des pièces mises en vente. »

« Je suis surtout connu pour mon travail en art ancien : je m'intéresse aussi à d'autres périodes », ajoute-t-il. Il a écrit un mémoire de maîtrise à Laval (1971) sur le peintre symboliste Gustave Moreau (19^e siècle français).

« Tout était alors mélangé, le côté littéraire et le côté artistique s'imbriquaient. Cela m'a marqué en termes d'approches. J'accorde beaucoup d'importance à la dimension contextuelle : il y a là des choses extraordinaires à aller chercher. »

« À prime abord, je peux paraître comme un *outsider* : pourtant, j'ai commencé ma carrière dans les musées. J'ai été pendant six ans conservateur-adjoint (de Jean Trudel) de l'art canadien de 1972 à 1978. Après j'ai enseigné l'art ancien à l'Université Laval. »

Porter connaît intimement le Musée des Beaux-Arts puisqu'il a siégé sur « tous les comités possibles » du musée. Dont le comité d'acquisitions.

« Ce qu'on acquiert est très filtré »

Il y a les mêmes procédures pour les dons que pour les achats. Ce n'est pas parce qu'une oeuvre est donnée qu'elle est acceptée. Un critère qui est très important : si une oeuvre est irrécupérable, si on ne peut retrouver un bon pourcentage de ses qualités d'origine, ça ne sert à rien qu'elle fasse partie de la collection. Il y a des critères déterminants, comme la représentativité dans l'oeuvre de l'artiste, ou d'une période.

« Les conservateurs forment le comité interne, ils évaluent la pertinence des propositions qui nous sont faites (achats, legs). Le comité externe reçoit la proposition du comité interne et c'est là que le conservateur va défendre la pertinence de l'achat ou du don. Administrativement parlant, il faut que ça passe au comité d'acquisitions et puis après que ce soit entériné en bloc par le conseil d'administration. Normalement, si le conservateur présente un dossier bien justifié, bien nourri, et qu'il le défend bien, cela ne pose pas de problème. »

« Il y a un comité pour l'art canadien, un comité pour l'art non canadien d'avant 1960 et après 1960. Chacun a son enveloppe budgétaire annuelle. En plus, il n'y a pas deux secteurs de la collection qui fonctionnent avec la même dynamique. Dans le domaine de l'art canadien d'avant 1960 on peut acheter passablement de choses, alors que dans l'art européen, c'est beaucoup plus difficile et souvent il faut miser sur des oeuvres sur papier. En art contemporain, il y a abondance de choix ; ça prend vraiment un conservateur qui a un sens aigu de discrimination. »

« On a tendance à oublier ce rôle des conservateurs. Mais ce qui aide beaucoup, c'est le regard des tiers, des autres conservateurs et des gens à l'externe. Dans le comité externe, il y a des collectionneurs, mais il y a souvent des artistes et des gens qui ont une expertise en histoire de l'art, ce qui apporte quelque chose de bonifiant, si je puis dire. Lorsqu'il y a potentiellement conflit d'intérêt, les gens en cause se retirent. Il faut qu'on se protège. »

« Je suis un conservateur invité. J'ai accepté la proposition de Pierre Théberge pour une période limitée d'un an et demi, deux ans. Je suis venu carrément pour la question de la transition, de l'aménagement dans le nouveau musée, ses orientations, ses contenus, tout ça. »

« J'ai un statut assez spécial. J'assume les responsabilités qu'avait Du Parc — collection en moins — j'ai un bon support administratif avec Pierre Archambault qui s'occupe du quotidien, ce qui me permet de concilier mes responsabilités à Québec avec celles que j'ai ici. »

« Car je suis professeur titulaire en histoire de l'art du Québec à l'Université Laval. Je mène les deux de front. Je connais bien la route 20. Vous devriez poser la question de savoir si je ne suis pas trop là aux gens du musée : j'ai l'impression qu'ils trouvent que deux jours par semaine c'est amplement suffisant ! »



PHOTO JACQUES GRENIER

John Porter, un conservateur de transition.

5. 6. 11. 8
(00148)

MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE: 3755 Borel, Montréal — Atelier pour enfants: Roches, minéraux et pierres précieuses, le 10 nov. à 14h. — Cinéma et musique: La ruée vers l'or de Chaplin, au piano: Maxime Du Bois, le 11 nov. à 14h.

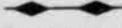
MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE: 6706 Delormier, Montréal — Les Samedis de la Petite Patrie: La joie du rire, spectacle de clownes, le 10 nov. à 14h.30.

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est, Mont-Royal, Montréal — Animation: L'art contemporain sur le vif, le 10 nov. à 14h.

MUSEE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Atelier-rencontre: l'architecture dans les salles d'exposition, le 10 nov. à 10h.30 — Conférence du Dr Jennifer Dickson, en anglais, Henri Matisse, Auditorium Maxwell-Cummings, le 11 nov. à 11h. — Visites commentées de la Collection Permanente, en anglais, le 11 nov. à 13h. — Visites commentées de la Collection Permanente, en français, le 11 nov. à 13h.30 — Conférence de Yolande Racine, conservatrice de l'art contemporain, sur ses acquisitions récentes, le 11 nov. à 14h.30.

PLANÉTIARIUM DOW: 1000 St-Jacques ouest, Montréal (872-4530) — « Recits de voyageurs » du 8 sept. au 25 nov., français: lun. 20h.30, mar. mer. 13h.30, jeu. ven. 13h.30, dim. 13h.30, sam. 14h.15, 16h.30 et 20h.30, dim. 13h.15, 15h.30, 16h.30, 20h.30, anglais: lun. 19h.30, mar. mer. 12h.30, jeu. ven. 12h.30, 19h.30, sam. 13h.15, 15h.30, 19h.30, dim. 14h.15, 19h.30.

STADE OLYMPIQUE: Montréal (252-8687) — L'observatoire de la nuit, Stade, accessible par funiculaire, tous les jours de la semaine, nov. 12h. à 18h., mar. au dim. de 10h. à 18h.



C'est à compter de mardi prochain que *les collectionneurs d'affiches* servant à la promotion d'expositions pourront se procurer celles réalisées par le **Musée des beaux-arts de Montréal** pour une de ses présentations majeures de l'été 91: «*Les années 20 - l'âge des métropoles*». Ces affiches seront disponibles à la Boutique du Musée, endroit très fréquenté à l'approche des fêtes.

Les années 20 au Musée des beaux-arts

JOCELYNE LEPAGE

L'actuel Musée des beaux-arts de Montréal sera entièrement vidé de son contenu, y compris de ses collections permanentes, pour accueillir, du 20 juin au 10 novembre 1991, la plus importante et la plus coûteuse exposition jamais organisée par le Musée, *Les années 20: l'âge des métropoles*.

C'est ce qu'a annoncé hier le directeur du Musée, Pierre Théberge, qui mijote ce projet de 4 millions de dollars depuis quelques années déjà. Il était accompagné de Jean Clair, directeur du Musée Picasso à Paris, chargé par notre musée de diriger le comité d'experts de différents pays responsables de la sélection des oeuvres parmi lesquelles on retrouvera, soulignons-le tout de suite, une Bugatti royale et un avion Moth.

A partir de 600 oeuvres, aussi bien des peintures et sculptures que des pièces de mobilier, des objets décoratifs, des maquettes, des plans d'urbanisme et divers documents, le Musée

veut rendre compte de la folie et du dynamisme qui ont donné naissance à la « modernité » entre la fin de la Première Guerre mondiale et le krach de 1929, dans trois grandes villes de l'époque: Berlin, Paris et New York. Rappelons que les années 20 ont vu naître le jazz, l'électricité, les transports en commun, les gratte-ciel, les métropoles, et la première vague féministe. De même que Dada, le Bauhaus, le cubisme et Le Corbusier.

Parmi les artistes qui seront représentés, mentionnons Kandinsky, Picasso, Magritte, Klee, Léger, Mondrian, Delaunay, Van Dongen, Marie Laurencin, Otto Dix, Grosz, Tatlaine, Schwitters, Le Corbusier, Mies van der Rohe, Gropius, Man Ray, Atget et Steichen.

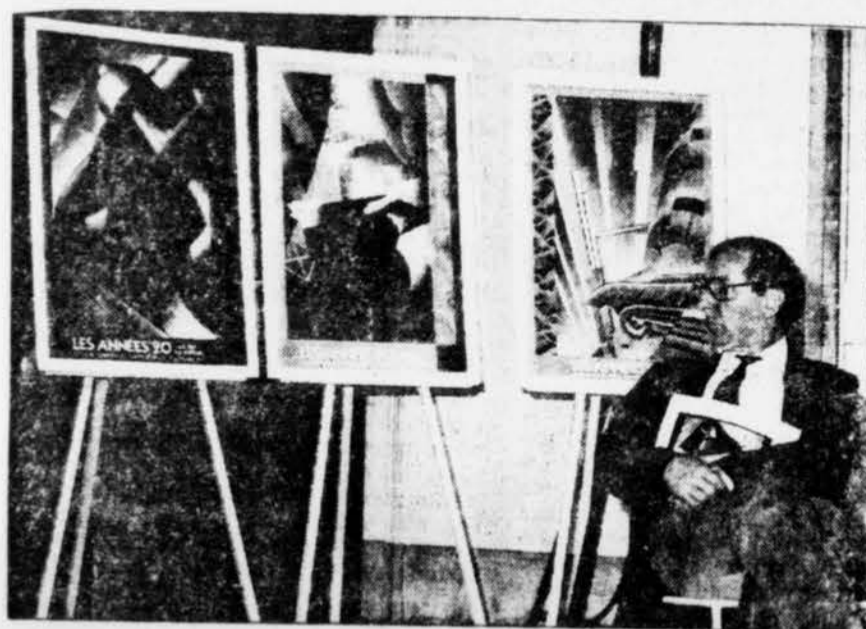
L'exposition sera divisée en trois grandes sections correspondant aux trois métropoles qui ont vécu, chacune à sa façon, l'effervescence des années vingt.

Musique et danse

Autour de cette gigantesque exposition viendront se greffer différents événements réalisés par d'autres organismes culturels.

L'Orchestre symphonique et l'Orchestre métropolitain en profiteront, par exemple, pour inscrire à leur programmation des oeuvres créées dans les années vingt; les Grands Ballets canadiens présenteront *La Chatte*, un ballet de l'époque de Diaghilev, chorégraphie par Balanchine, qui n'a pas été monté depuis 60 ans; un spectacle de tango, monté par Ramon Pelinski, soulignera le cinquantième anniversaire de la mort de Carlos Gardel, le père du tango; le Conservatoire d'art cinématographique organisera une rétrospective sur le cinéma des années 20 et le Festival de Lanaudière tiendra compte des années folles dans sa programmation. Entre autres choses.

Jusqu'au 14 février, les Montréalais peuvent se procurer, pour eux-mêmes ou pour offrir en cadeau, un passeport qui permettra non seulement de voir l'exposition au moment voulu, sans obligation de réserver le jour et l'heure à l'avance, mais également d'entrer au Musée sans avoir à faire la queue. Le passeport coûte 10\$, mais le prix des billets après le 14 février pourrait être plus élevé.



GAZETTE, RICHARD ARLESS

Jean Clair, director of Musée Picasso in Paris, at yesterday's news conference.

Museum unveils plans for mammoth '20s show

The Montreal Museum of Fine Arts yesterday unveiled plans for a \$4-million exhibition about the tumultuous 1920s. The show will open next June.

The Twenties: Age of the Metropolis "may well be the largest, most ambitious exhibition ever organized in Canada," museum director Pierre Théberge told reporters.

The exhibition will include some 600 items, from paintings and sculptures through photos and furniture to a Moth airplane and a Bugatti Royale auto.

The show, which will fill all available exhibition space in the Sherbrooke St. W. museum, is to run from June 20 until Nov. 10.

The \$4-million price tag is almost double the cost of the museum's most expensive previous show, the \$2.4-million Shogun blockbuster of 1989. That show lost an estimated \$1 million.

Some of the financing for *The Twenties* show remains to be put together, Théberge said. The museum still has to nail down contributions from corporations and the federal government.

Why the 1920s? he was asked.

"Why not the '20s?" he answered, adding that it was an important period in history, particularly in art history.

As well, the '20s were a decade of upheaval and innovation on almost every front, from the reconstruction of war-torn Europe and the spread of the now-ubiquitous skyscraper to the birth of the jazz age, Théberge said. "It was a period of extremes . . . that has many parallels with our times."

The exhibition will touch on all those wide-ranging issues and concerns, he said.

It will focus on the decade as experienced in three major cities: Berlin, Paris and New York.

Canada will be represented by only a few works, largely because Canadian art of the period concentrated on the countryside, not cities, said Constance Noubert-Riser, an art history professor at the Université de Montréal.

She is one of six curators who have worked on this exhibition for more than three years, under the leadership of Jean Clair, director of the Musée Picasso in Paris.

Clair, an expert in the art of the '20s, has put together similar shows but he said this exhibition will include much new material, including many works from Eastern Europe. Artists will include Pablo Picasso, Paul Klee, René Magritte, Piet Mondrian, Fernand Léger, Christian Schad and El Lissitzky. Also to be included are architectural drawings by Mies van der Rohe, Walter Gropius and Le Corbusier.

A series of related events are to be held during the exhibition.

Les Grands Ballets Canadiens, for instance, will present *La Chatte*, a George Balanchine ballet that has its roots in the 1920s. And the Conservatoire d'art cinématographique de Montréal is organizing a three-week retrospective of '20s cinema.

Tickets for the exhibition (\$10), are on sale now at the museum.

BEAUX-ARTS

L'art des Années folles au Musée des beaux-arts

Marie Laurier

TOUT cela est parti d'une idée de notre collaborateur au DEVOIR, André Patry, chroniqueur de la politique internationale mais aussi grand amateur d'art. Il lançait justement hier un petit guide bibliographique et chronologique intitulé *Les Années Folles à Paris (1919-1931)* (Éd. Humanitas) dans lequel il présente la pléiade d'artistes qui ont marqué cette époque faste de plaisir, d'insouciance et d'émancipation.

« Cette période m'a toujours fasciné tant par la densité de sa production artistique que par l'originalité et l'émancipation de la société. Au sortir de la première guerre, elle fut le creuset d'un développement extraordinaire de toutes les disciplines artistiques qui ont conservé un véritable pouvoir de séduction. »

Dès 1983, M. Patry proposait au Musée des beaux-arts de Montréal d'organiser une exposition qui réunirait la pléiade de créateurs de ce temps occulté de l'entre-deux guerres, et cela dans tous les domaines. Sept ans plus tard, ce projet se réalise enfin, sous une forme « élargie », celle d'une gigantesque exposition autour de laquelle seront greffés de multiples événements culturels, et cela pendant cinq mois, du 20 juin au 10 novembre 1991.

André Patry sera le coordonnateur de toutes ces activités auxquelles la participation d'organismes prestigieux est déjà acquise : celle de l'OSM, des Grands ballets canadiens, de l'Orchestre Métropolitain, du Festival international de Lanaudière, du Conservatoire d'art cinématographique de Montréal, et d'autres qui viendront se greffer à cette manifestation.

Durant les années 20, on rattrape le temps perdu pendant la Première Guerre mondiale, et c'est l'émergence des grandes métropoles : Paris rompt son deuil et fait la fête, Berlin se reconstruit pendant que New York construit ses gratte-ciel jusqu'à la veille du krach boursier en 1929.

Ce sera donc non pas un seul regard mais plusieurs sur ces années de plaisir, d'insouciance mais aussi d'explosion artistique et d'intense production dans tous les domaines : la littérature, la musique, les arts visuels et de la scène, l'architecture et la photographie.

« Ces trois grands centres nerveux — Paris, Berlin et New York — seront les vedettes de l'exposition qui aura une ampleur exceptionnelle puisque les 600 oeuvres que nous avons empruntées d'un peu partout rempliront entièrement le bâtiment », disait hier M. Pierre Théberge, directeur du MBA en présentant les artisans de cette exposition et aussi quelques diapositives témoignant de l'effervescence de cette période faste.

Depuis trois ans, des experts se sont employés à sélectionner et à rassembler les oeuvres qui seront exposées. Il s'agit de Jean Clair, directeur du Musée Picasso de Paris, Louis Cohen, professeur à l'École d'architecture, Paris-Villemin, Romy Golan, professeur d'histoire de l'art au Vassar College dans l'État de New York, Constance Naubert-Riser, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Montréal, Christopher Phillips, spécialiste de l'histoire de la photographie à New York, Helen Adkins, historien d'art à Berlin et Rosalind Pepall, conservatrice et coordonnatrice de l'exposition à Montréal.

Toutes les salles du musée seront affectées à la présentation de l'exposition, une opération facilitée par le déménagement l'été prochain des

collections permanentes dans l'autre pavillon qui sera inauguré en octobre 1991.

Parmi les créations émanant de toutes les formes d'art, on retrouvera des peintures de Wassily Kandinsky, Paul Klee, René Magritte, Pablo Picasso, Fernand Léger, El Lissitzky, Piet Mondrian, Robert Delaunay, Kees van Dongen, George Grosz, Edward Hopper, Georgia O'Keeffe, Tamara de Lempicka, Christian Schad, Otto Dix, Marie Laurencin, Oskar Schlemmer ; des dessins d'architecture de Le Corbusier, Mies van der Rohe, Walter Gropius, Bruno Taut, Hugh Ferriss, Henri Sauvage, Ely Jacques Kahn, André Lurçat, des photographies de Berenice Abbott, Man Ray, Eugène Agest, Walker Evans, Edward Steichen,

André Kertész, August Sander ; des objets décoratifs de Marcel Breuer, Jacques Émile Ruhlmann, Eiel Saarinen, Raoul Dufy ; des maquettes, collages, affiches de Cassandre, Jan Arp et Raymond Loewy.

L'exposition comprendra même un avion Moth et une Bugatti Royale et elle sera accompagnée d'un catalogue rédigé sous la direction de M. Jean Clair ainsi que des affiches représentant les trois métropoles et signées Alain Lévesque.

À la Boutique du musée on peut déjà se procurer jusqu'au 14 février un passeport-cadeau au prix de 10 \$ donnant droit de visiter l'exposition au jour et à l'heure de son choix, sans attente. L'ouvrage de André Patry y est également en vente.

En rappel des Années folles, les Grands ballets canadiens présenteront *La Chatte* le 3 mai 1991 en présence de Dame Alicia Markova maintenant âgée de 80 ans qui interpréta le rôle-titre en 1928... Les orchestres et groupes musicaux mentionnés n'auront que l'embaras du choix des compositeurs à la mode du temps : Satie, Ravel, Poulenc, Fauré, Gerhswin et combien d'autres !

Lorraine Beaudry présentera pour l'occasion *La Folie des années folles*, un spectacle qui relate en chansons et en danses la période de l'entre-deux guerres. Et Serge Losique met sur pied une rétrospective et une anthologie des films portant sur la Belle époque.



Une affiche signée Alain Lévesque représentant les Années folles à Paris.

PHOTO BRIAN MERRETT

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:
1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600)— Col-
lection permanente du musée— mar. au dim. de 10h.
à 17h.

R 5217 3
(21100)

Le Musée des beaux-arts de Montréal, situé au 1379, rue Sherbrooke Ouest, présente l'exposition «Jasper Johns: symboles-impres- sions», du 14 décembre au 10 mars.

R 3215.5
(0008)

Cardin à Montréal

Pierre Cardin vien-
dra à Montréal à la fin
du mois de mars pour
inaugurer l'exposition
**Rétrospective Pierre
Cardin** au Musée des
Beaux-Arts. Cette ex-
position qui connaît ac-
tuellement un **grand
succès à Londres** pré-
sente les plus belles créa-
tions des 40 ans de car-
rière de Pierre Cardin.
**Premier grand coutu-
rier de la modernité.**
Pierre Cardin est devenu
célèbre d'un bout à l'au-
tre du globe quand il a
décidé de **faire descen-
dre le luxe dans la rue**
en signant des t-shirts,
cravates et autres petits
produits plus accessibles
que les tenues de haute
couture. D'abord criti-
qué, il fut très vite suivi
par tous les autres
grands couturiers qui
n'ont pu résister aux af-
faires d'or que sous-
entendait la **démocrati-
sation du luxe.** Du 27
mars au 26 mai 1991 au
Musée des Beaux-Arts
de Montréal.



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
SERVICE ÉDUCATIF ET CULTUREL

JASPER JOHNS ou l'art de la gravure

Le Musée des beaux-arts de Montréal vous propose une autre superbe exposition : *Jasper Johns : symboles- impressions*. En vedette, l'artiste Jasper Johns, un Américain contemporain. Ce qui signifie qu'il vit toujours et qu'il travaille encore aujourd'hui. Cette exposition présente des gravures. Mais, attendez un instant, savez-vous seulement ce qu'est la gravure? Eh bien! nous allons justement voir aujourd'hui la différence qui existe entre la peinture et la gravure.

Tout d'abord, vous pouvez savoir si une œuvre est une gravure en regardant au bas de l'image, là où l'artiste signe généralement son nom. (Vous ne verrez probablement pas ce détail sur l'œuvre illustrée ici puisque la reproduction est trop petite.) Du côté droit, il y a la signature de l'artiste. Du côté gauche, vous lirez deux chiffres qui sont : 2/88. Ces chiffres sont ce qu'on appelle les numéros du tirage. Mais avant de comprendre ce que cela signifie, essayons d'en savoir davantage sur la façon de faire une gravure.

Il existe différentes manières de réaliser des gravures. L'une d'entre elle s'appelle la *gravure en relief*. L'artiste exécute un dessin sur un morceau de bois ou sur une autre surface, puis il creuse les parties qui resteront blanches. Donc il en résulte une partie qui est surélevée par rapport à la surface qui a été ciselée. Cette partie surélevée est dite « en relief ». L'artiste recouvrira ensuite d'encre la surface en relief, mettra une feuille de papier par-dessus, et le dessin sera imprimé. En mettant à nouveau de l'encre et en imprimant encore la surface, il pourra obtenir autant de gravures désirées d'une même image. Donc, pour en



Jasper JOHNS, Américain, né en 1930, *Cible aux quatre faces, 1979*, eau-forte avec vernis mou, aquatinta, 75,9 x 56,5 cm. Tirage : 88. Impression : Atelier Crommelynck, Paris. Publication : Petersburg Press, Londres et New York. Walker Art Center, Minneapolis. Don de Judy et Kenneth Dayton, 1988. © Jasper Johns 1990/Via Art Droits d'auteur Inc. Photo : M.B.A.M.

revenir à nos numéros d'édition, précisons que le chiffre du bas nous donne le nombre de gravures imprimées par l'artiste (dans ce cas-ci, il s'agit de 88 gravures semblables). Le chiffre du haut signifie que l'œuvre illustrée ici est la deuxième du lot.

Pour avoir une meilleure idée du procédé d'impression, demandez à votre père ou à votre mère de vous aider à faire l'exercice suivant. Coupez une pomme de terre crue en trois tranches d'environ 3 cm d'épaisseur. Sur chaque tranche, dessinez une forme simple. À l'aide d'un couteau, creusez prudemment la surface que vous voulez conserver blanche. Mettez ensuite de la gouache sur la surface en relief de votre tranche de pomme de terre, puis imprimez sur une feuille de papier. En étampant sur différentes feuilles, vous obtiendrez différentes impressions.

Bien sûr, il existe d'autres manières beaucoup plus compliquées de faire des gravures. L'œuvre illustrée ici est une *eau-forte*. Elle est réalisée sur une surface de métal et nécessite une presse à imprimer. Si vous voulez en savoir davantage sur l'art de la gravure, venez donc faire un tour au Musée, à la Salle Arthur-Lismer/atelier éducatif, au cours de l'exposition sur Jasper Johns. Vous y trouverez une foule de renseignements intéressants sur les procédés d'impression.

Supervision : Ginette Cloutier
Recherche et rédaction : Marilyn Lajeunesse
Service éducatif et culturel
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
1379, rue Sherbrooke ouest
(514) 285-1600, poste 136

EN COMPLÉMENT :

Visites commentées de l'exposition *Jasper Johns : symboles- impressions*, du 14 décembre 1990 au 10 mars 1991.
Ateliers scolaires sur réservations, du 9 janvier au 8 mars 1991.
Renseignements : (514) 285-1600, poste 136

QUESTION D'ART POUR LES SIX-DOUZE

Quelle surface est utilisée pour la réalisation d'une lithographie?

Réponds à cette question et cours la chance de gagner deux catalogues d'exposition pour enfants produits par le Service éducatif du Musée des beaux-arts de Montréal.

Envoie ta réponse à :

La Presse/Éducation
7, rue Saint-Jacques
Montréal H2Y 1K9

en inscrivant "Question d'art" sur l'enveloppe.

Date limite: le mardi 18 décembre 1990.

Réponse à la question du 5 décembre:

l'inupik et le yupik
(Pati Robert 2)



Pour plus de renseignements:
285-6960

Tenants up in arms



GAZETTE, MARIE-FRANCE COALLIER

Angry shop owners (left to right): Stan Borenstein, Anne-Marie Chéné, Marco Fari, Jocelyne Gobeil.

Museum's renovation plans rile shop owners

ANN DUNCAN
GAZETTE ART CRITIC

Crescent St. merchants are up in arms about plans by their landlord, the Montreal Museum of Fine Arts, to kick them out and substantially renovate the stately turn-of-the-century buildings.

Merchants interviewed were especially riled to have the news confirmed through the media, not directly.

Museum officials told *The Gazette* yesterday that — money permitting — the museum wants to empty its eight buildings on the west side of the street, just south of Sherbrooke, and renovate them starting as early as July. The plan is part of the museum's ambitious expansion project in the same block, and costs for that already have mushroomed to \$85 million from the original \$64 million.

Will form association

"They are doing this in such a dirty, underhanded, surreptitious way," said Stan Borenstein, owner of the Galerie d'Arts Contemporains de Montréal, who just moved his business from the east side of the street last spring.

"I never saw a public institution that existed through taxpayers money — maybe in Brazzaville, Congo — be so insensitive to people's needs," Borenstein said.

He said he intends to form an association of disgruntled merchants in the area, heavily populated by chic clothing boutiques, art galleries and jewellers, in a bid to fight the plan. He also vowed to take the matter to a lawyer.

Paul Lavallée, the museum's head of administration, insisted that the museum was only being a good landlord in wanting to renovate the buildings, considered to be among the finest and most extensive examples of turn-of-the-century architecture in the city.

Not all the buildings are in top form, especially at the back, which sits next to the museum's new annex, he said. "I believe it is the proper approach when you own something to put it in good condition."

But the plans hinge on funding, he said. The museum has asked both Ottawa and Quebec City to kick in

about \$1.5 million each toward the renovations.

Lavallée also insisted that most of the merchants had been told about the museum's plans, either directly or indirectly.

But at least five merchants flatly denied that the museum had ever indicated its intentions to renovate those buildings. Still, they all have clauses in their leases that would allow the museum to kick them out with three-months' notice.

"I wouldn't have moved across the street if I had known," Borenstein said, estimating that the move cost him about \$75,000.

"We're in the dark, we're completely in the dark," Albert Attar, owner of the Ester-Elle clothing store, said. "We're sitting ducks not knowing exactly what's going on." He said he, too, wouldn't have moved into the block one year ago had he known the museum's long-term plans. "It cost me \$15,000 just for the store fixtures."

For gallery-owner Jocelyne Gobeil, this latest uncertainty is almost too much to bear. About two years ago, she had to leave the New Sherbrooke Building, around the corner, because it was slated to become part of the new museum annex. She said she only moved to Crescent St. because the museum's rental agent at the time, Info Pro, a subsidiary of Bell Canada Enterprises, had indicated that she could stay put for a long time.

Bowed out of deal

"If we had not received those assurances, we wouldn't have come," Gobeil said.

A few years ago, a numbered BCE company had bought land in the block in hopes of finding a tony address for a new head office by helping the museum build its annex at the same time. But BCE bowed out of the deal after a public outcry about it. There were fears that the Crescent St. buildings would be razed.

The museum then bought the buildings, and local merchants thought the street was safe.

If the museum gets its way, several businesses affected are bound to go under, Borenstein predicted.

"We've got the recession, the goods-and-services tax, the museum construction and now this, Gobeil said. "It's very, very tough to take."

Rétrospective de l'oeuvre gravée de Jasper Johns

D'abord présentée à Minneapolis puis à Houston et à San Francisco, l'exposition *Jasper Johns: symboles-impressions* est arrivée au Musée des beaux-arts de Montréal.

Organisée par le Walker Art Center, l'exposition, qui se poursuivra jusqu'au 10 mars 1991, est la plus exhaustive qui ait été présentée jusqu'ici.

Grâce à Judy et Kenneth Dayton de Minneapolis, qui ont fait don au Walker Art Center de deux cent quarante estampes, cet ensemble a de beaucoup enrichi la collection des oeuvres de Johns que conservait déjà ce musée.

L'exposition illustre les trente années d'activité de Jasper Johns dans le domaine de la gravure.

Des oeuvres importantes, qui ont un rapport avec ces estampes, sont de plus présentées grâce à la collaboration de l'artiste.

Les drapeaux, cibles, boîtes de bière, cartes géographiques, chiffres

et lettres de l'alphabet sont autant de motifs constants de sa peinture que Johns reprend dans la réalisation de ses estampes.

Le drapeau américain

Né le 15 mai 1930 à

Augusta, en Géorgie, Jasper Johns a grandi en Caroline du Sud.

Après avoir fréquenté l'Université de South Carolina, à Columbia, il s'est rendu à New York pour entreprendre sa carrière d'artiste.

En 1954, Johns détruit la plupart de ses oeuvres de jeunesse, qui se composent de divers éléments, afin, dit-il, de pouvoir évaluer sa pensée et son art sous un nouveau jour.

La même année, l'artiste trouve sa voie lorsque, inspiré par un rêve, il exécute sa première peinture représentant le drapeau américain.

Suivront des toiles incorporant des lettres de l'alphabet, des chiffres et des cibles.

Dès la première exposition personnelle du

jeune artiste, en 1958, trois de ses oeuvres sont achetées par le Museum of Modern Art de New York.

Propulsé au premier rang de la scène artistique américaine, Johns participe, en moins d'un an, à la Biennale de Venise et à celle de Pittsburgh.

En 1960, le Columbia Museum of Art de Caroline du Sud organise une rétrospective de son oeuvre.

Durant cette même année, il commence à faire de la gravure.

Au début des années 80, Johns passe de l'abstraction à la figuration.

Le Museum of Modern Art de New York présente une rétrospective de son oeuvre gravé en 1986.

En 1988, l'artiste représente les États-Unis à la Biennale de Venise dans une exposition intitulée *Jasper Johns: oeuvres depuis 1974*, qui lui mérite le Grand Prix.

Au cours de la même année, il est admis à l'American Academy of Arts and Letters.

Jasper Johns continue de travailler dans ses ateliers à New York et à Saint-Martin, dans les Antilles françaises.

Renseignements

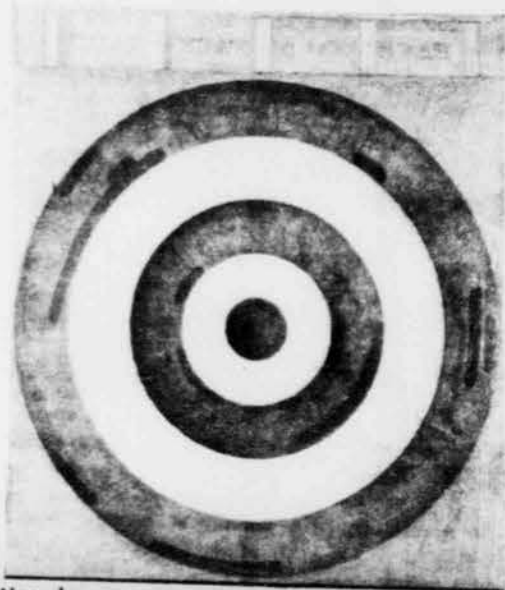
L'exposition est accompagnée d'un catalogue abondamment illustré publié par le Walker Art Center et d'un encart en français produit par le Musée des beaux-arts de Montréal.

Le Service éducatif et culturel du Musée des beaux-arts de Montréal a aménagé autour de l'exposition *Jasper Johns: symboles-impressions*, diverses activités destinées aux adultes et aux jeunes: visites commentées, projections de diapositives, ateliers pour toute la famille, ateliers-rencontres pour adultes, etc.

L'exposition est présentée du mardi au dimanche, de 10h à 17h, et le samedi jusqu'à 20h.

Les droits d'entrée sont de \$10 pour les adultes, \$7 pour les Amis du Musée, \$5 pour les étudiants et personnes de 65 ans et plus (avec carte) et \$1 pour les enfants de 12 ans et moins.

Les billets sont en vente au Musée de 10h à 16h15 (jusqu'à 19h15 le samedi) ainsi qu'à tous les comptoirs du Réseau Admission (514) 522-1245 ou 1-800-361-4595.



Une des oeuvres présentées dans le cadre de l'exposition *Jasper Johns: symboles impressions: Cible aux quatre faces* (1979), eau-forte avec vernis mou, aquarelle. Tirage: 88.

CENT ANS APRÈS VAN GOGH

En cette année qui marquait le centenaire de la mort de Vincent Van Gogh, les Impressionnistes et Dali sont passés par le Musée des beaux-arts de Montréal, le sculpteur Michel Goulet a mérité le Prix Paul-Émile Borduas et le peintre Jean-Paul Lemieux s'est éteint, le 7 décembre dernier, à l'âge de 86 ans.

En 1990, le Musée des beaux-arts de Montréal, dont le nouveau pavillon ouvrira ses portes à l'automne 91, lançait la nouvelle année avec les expositions *Le goût de l'art: les collectionneurs montréalais 1880 - 1920* et *Les maîtres canadiens de la collection Power Corporation du Canada 1850 - 1950*.

En janvier 1990, Louise d'Argepourt, historienne d'art de réputation internationale en peinture française du dix-neuvième siècle, accédait d'ailleurs au poste de conservatrice de l'art européen du Musée.

Au Musée d'art contemporain de Montréal, la nouvelle année débutait avec les derniers jours de l'exposition *Blickpunkte* qui réunissait les oeuvres de 40 artistes de l'art allemand actuel.

Après le démontage de cette exposition, la création théâtrale de CARBONE 14, *Rivage à l'abandon - Opera in progress*, s'installa dans les salles du MAC.

Du 23 mars au 20 mai, l'exposition *Laliberté* présentait, au Musée des beaux-arts, 88 oeuvres du sculpteur montréalais Alfred Laliberté (1878-1953), surtout connu pour ses monuments et pour sa série de bronzes sur le thème du terroir.

Vincent et Salvador

C'est le 30 mars, jour anniver-

saire de la naissance de Vincent Van Gogh, que débuta la pré-vente des billets pour l'exposition *Un regard passionné: Chefs-d'oeuvres de l'impressionnisme et autres toiles de maîtres de la collection Emil G. Bhrle*, présentée au MBA du 3 août au 14 octobre 1990.

Cette exposition permettrait d'ailleurs aux visiteurs de découvrir six tableaux de Vincent Van Gogh, huit Manet, sept Cézanne, cinq Degas, cinq Gauguin, quatre Monet, quatre Renoir, trois Toulouse-Lautrec...

Le 23 avril dernier, il y avait maintenant 130 ans que s'était incorporée l'Association des arts de Montréal, qui est devenue le Musée des beaux-arts de Montréal.

Du 27 avril au 5 août 90, le MBA présentait la rétrospective *Salvador Dali*, qui regroupait plus de 135 oeuvres réalisées par le célèbre artiste espagnol, entre 1915 et 1983.

Plus de 17 538 visiteurs ont attendu la dernière semaine de l'exposition pour s'ajouter aux 175 425 visiteurs comptabilisés en date du 29 juillet.

Du 29 avril au 22 juillet 90, le Musée d'art contemporain présentait *L'art d'installation: mise en scène de la collection permanente*.

Le Musée présentait ainsi, pour la première fois, un ensemble d'oeuvres constitué uniquement d'installations tirées de sa collection permanente, et y consacrait toutes ses salles d'exposition.

Depuis le 4 novembre dernier, le MAC présente, jusqu'au 27 janvier 1991, *Giverny, le temps mauve*, une sélection de huit projections vidéographiques de l'artiste québécoise Suzanne Giroux.

Les visiteurs peuvent également y voir *Broken Music*, une exposition qui témoigne de la densité et de la complexité de l'intérêt des artistes en arts visuels pour le disque.

Du 2 novembre au 2 décembre, le Musée des beaux-arts de Montréal présentait l'exposition *Acquisitions récentes 1988-1990*, qui regroupait plus d'une centaine d'oeuvres acquises ou reçues en dons au cours des deux dernières années.

Au MBA, l'exposition *Jasper Johns: symboles-impressions* clôture la programmation 1990 et se poursuivra jusqu'au 10 mars 1991.



Octobre (1877): une huile sur toile de James Tissot présentée dans le cadre de l'exposition *Le goût de l'art: les collectionneurs montréalais 1880-1920*.



Madone de Port Lligat (1949): une huile sur toile de Salvador Dalí, présentée dans le cadre de la rétrospective consacrée au célèbre artiste espagnol.



Déesse (vers 1923): plâtre du sculpteur Alfred Laliberté, présenté lors de l'exposition *Acquisitions récentes 1988-1990*.

R 3212.5
(5015)

Pierre Cardin au Musée des beaux-arts de Montréal

Le Musée des beaux-arts de Montréal présentera, pour la première fois de son histoire, une exposition consacrée à la mode. Il s'agit de «PIERRE CARDIN: passé, présent, futur», qui réunira une centaine de vêtements et d'accessoires créés entre 1950 et 1990 par le célèbre couturier français. L'exposition sera au Musée du 27 mars au 26 mai.

CRESCENT: MAISONS ANCIENNES MENACÉES DE DÉMOLITION...

Plusieurs marchands de la rue Crescent et des rues voisines redoutent le plan directeur d'urbanisme de la Ville de Montréal « qui laisse entendre aux spéculateurs actifs dans le secteur que leurs propriétés seront rezonées pour permettre une augmentation du nombre actuel d'étages et une occupation plus intensive ».

André Beauvais

C'est le message qu'a livré hier l'Association des marchands de la rue Crescent, qui propose au gouvernement du Québec et à l'Administration de Montréal que soit désigné « aire touristique nationale » le quartier délimité par les rues Atwater à l'ouest, Stanley à l'est, René Lévesque au sud et Sherbrooke au nord.

Selon M. Stanley Borenstin, représentant des marchands, le plan

directeur de Montréal crée tellement d'incertitude dans le quartier qu'il encourage actuellement le non-maintien des édifices dont les valeurs architecturales et historiques devraient être protégées par un zonage de « conservation ».

M. Borenstin indique par ailleurs qu'une dizaine de bâtiments magnifiques, rue Crescent, sont menacés d'être démolis par le propriétaire, le Musée des Beaux Arts de Montréal!

Un second Vieux-Montréal

L'architecte et urbaniste Michael Fish, président de Sauvons Montréal, participe de très près à cette campagne de sensibilisation. Il suggère à l'Administration du maire Jean Doré de favoriser la création d'un autre Vieux-Montréal par l'adoption de mesures qui protégeront les valeurs architecturales qu'on trouve dans le quartier.

« Les spéculateurs n'ont rien à craindre, déclare M. Fish. Leurs bâtiments conserveront leur valeur, et une intervention sérieuse pour conserver le quartier intact le transformera en zone touristique très prometteuse. »

L'intervention que ré-

clament les marchands du secteur signifierait l'adoption d'un règlement de zonage qui interdirait la construction en hauteur sur les terrains vacants et d'un plan de conservation de nombreux édifices qui présentent des valeurs historiques et caractéristiques du début du siècle.

Entente

Le conseiller municipal Nick Auf der Maur, qui représente ce quartier au conseil municipal, participait à la conférence de presse, hier, pour encourager les marchands dans leur initiative.

Le conseiller du Parti municipal a cependant indiqué que la partie est loin d'être perdue dans



Photo Pierre VIDRICAIRE

Le musée des Beaux Arts de Montréal menace de « moderniser » ces maisons anciennes voisines du Musée.

ce dossier. Lui-même vice-président de la commission d'aménagement, M. Auf der Maur a précisé que le comité exécutif pourrait éventuellement adopter l'idée qu'il a déjà proposée, soit de permettre la construction en hauteur, mais en recul de la ligne de construction, au sud de Sainte-Catherine; par contre, la construction serait limitée à trois ou

quatre étages, au nord de cette rue.

M. Jeremy Searle, représentant des marchands, estime qu'il est urgent pour l'Administration d'annoncer ses couleurs. « Plusieurs projets sont arrêtés. Beaucoup de petites boutiques et de résidences sont vacantes. D'autres sont sous la menace d'éviction sans raison valable », a-t-il commen-

té.

Pour sa part, M. Fish reproche à l'Administration Doré d'avoir fait trop d'exceptions aux zonages restrictifs depuis quatre ans, en vue de servir amis et spéculateurs. « Elle a permis beaucoup de plans d'ensemble, mais aucun d'eux n'a même pu commencer un projet », affirme le fondateur de Sauvons Montréal.

Le Musée des beaux-arts de Montréal entend protéger le caractère unique des maisons de la rue Crescent

Réagissant aux rumeurs qui circulent depuis quelques semaines, le Musée des beaux-arts de Montréal a annoncé hier qu'il avait l'intention de prendre toutes les mesures nécessaires pour préserver le caractère unique des maisons de la rue Crescent.

Il s'agit de cette rangée de huit bâtiments

situés du côté ouest de la rue Crescent, au sud de la rue Sherbrooke.

Le Musée tient à préciser qu'il n'a jamais été question de les démolir ni d'en modifier la vocation.

Il est propriétaire de ces maisons depuis 1988, alors que débutaient les travaux de construction d'un nouveau pavillon au sud de Sherbrooke. L'agrandissement va bon train et

le nouveau Musée pourra accueillir le public à l'automne 91.

Pour ce qui est des fameuses maisons de la rue Crescent, le Musée veut en rénover l'intérieur, afin de les rendre conformes au Code du bâtiment. Il est encore trop tôt pour déterminer la date du début des travaux.

Des études de faisabilité sont en cours et le Musée tient à consulter la ville de Montréal

avant de procéder aux rénovations.

On tient aussi à préciser que la vocation mixte (espaces commerciaux et bureaux) de ces bâtiments, sera respectée.

Pour le Musée des beaux-arts de Montréal, la rénovation de ces maisons, tout comme la construction d'un nouveau musée au sud de la rue Sherbrooke, contribueront à la revitalisation de ce quartier du centre-ville.

Group says action needed to save downtown area

MARIAN SCOTT
THE GAZETTE

The area around Bishop and Crescent Sts. should be designated a heritage zone similar to Old Montreal. A l'Action Montréal has proposed.

"We're standing in the last section of downtown which really has a chance to be saved," Jeremy Searle, the preservation group's founder, said at a news conference in a Crescent St. art gallery Tuesday.

Searle and architect Michael Fish called on the city to introduce zoning to protect existing buildings in the area bounded by Atwater Ave., Sherbrooke St., Stanley St. and René Lévesque Blvd.

New construction should be lim-

ited on most streets to about four storeys, to maintain the scale of the Victorian rowhouses, converted to shops, restaurants and bars, that give the district its distinctive character, Searle said.

Heritage Montreal director Dinu Bumbaru, opposition city councillor Nick Auf der Maur, and Gordon Atkinson, the Equality Party member of the National Assembly for Notre Dame de Grâce, attended the news conference to show support.

The district is in dire danger unless the city acts, Searle warned.

Several businesses on toney Crescent St. have received eviction notices from the Museum of Fine Arts, which is expanding.

Vacant lots cover much of the district south of St. Catherine St.

and major construction projects, such as the abandoned York Theatre project, have pushed out tenants.

Preserving and restoring the area's Victorian flavor would attract tourists to the city and boost neighborhood businesses, Searle said.

He also suggested designating the area a tourist zone, which means stores would be allowed to keep longer hours.

Suzette L'Abbé, a Sherbrooke St. art gallery manager, said she doesn't want the district to meet the same fate as other parts of downtown which have become "concrete canyons."

"It's an area that should be protected. I don't like seeing wanton

destruction and that's what we're talking about," she said.

Auf der Maur said the city has been letting the downtown decline and "it can't take much more punishment."

Designating the Bishop-Crescent area a heritage zone will help, but it isn't the only answer, he said. "There have to be many other things," such as lowering business taxes.

André Lavallée, member of the city's executive committee responsible for urban planning, said his department is studying the Bishop-Crescent area and will make zoning recommendations by next fall.

Since 1974, a city bylaw has limited new construction in the area to four storeys.

EXPOSITION

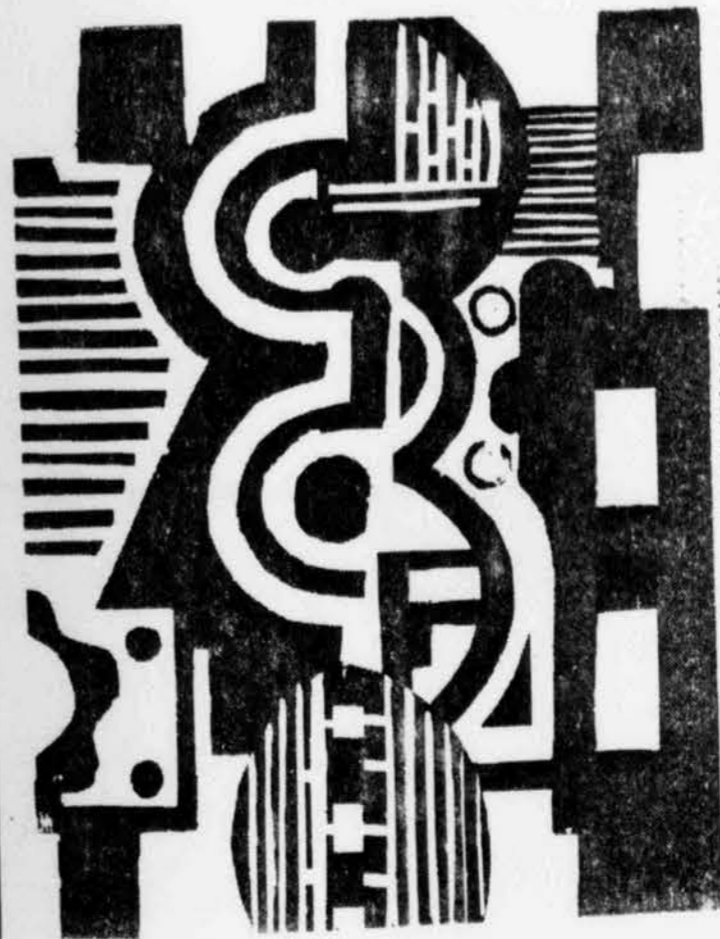


L'art géométrique au MBA

Pendant que la rétrospective de l'oeuvre gravée de Jasper Johns bat son plein au Musée des beaux-arts de Montréal (jusqu'au 10 mars), le Cabinet des dessins et estampes du Musée présente une petite exposition qui sert fort bien de complément à la première.

Il s'agit là aussi d'oeuvres sur papier, portant sur l'abstraction géométrique, l'art optique et l'art informatique. La soixantaine de dessins et estampes présentés font partie de la collection du Musée et portent les signatures des Européens Fernand Léger, Kandinsky, Vasarely, par exemple, ou encore de Québécois comme Yves Gaucher, Claude Tousignant et Christian Kiopini. L'exposition se poursuit jusqu'au 17 février.

Jocelyne Lepage



R3215.5
(1991)

ARTS VISUELS



Jasper Johns Plus de 250 gravures, un échantillonnage fabuleux de toute l'oeuvre de ce père du pop-art, avec les chapeaux américains, les séries de chiffres et ses dernières images, les saisons, presque baroques. À voir absolument. Au Musée des Beaux-Arts de Montréal jusqu'au 10 mars.

— **Claire Gravel**

S. P. 1239
(0045)

Pierre Cardin au MBA

Du 27 mars au 26 mai 1991, le Musée des beaux-arts de Montréal présentera une exposition sur la mode, couvrant quarante ans de créations du grand couturier français Pierre Cardin.

Dans le cadre d'une levée de fonds pour le Musée, le Comité bénévole présentera, le 26 mars 1991, une soirée de gala à laquelle participera d'ailleurs Pierre Cardin.

Le clou de cet événement sera un défilé de mode au cours duquel les spectateurs pourront admirer plus de 250 modèles de la collection haute couture printemps-été 1991, pour elle et lui. Ces modèles seront portés par des mannequins montréalais et les mannequins-vedettes du couturier.

PRINTS

I N T H E

SNOW

BAD WEATHER

MAKES GOOD

PROGRAMS AT

THE MONTREAL

MUSEUM OF

FINE ARTS

ANN DUNCAN
GAZETTE ART CRITIC

Some of the folks at the Montreal Museum of Fine Arts seem to have a slightly warped attitude toward the weather.

You see, the worse the conditions are outdoors, the more people attend the four workshops the museum holds every Sunday afternoon.

"When it's only 5 below and sunny, then everyone goes skating or tobogganing," explained Hélène Nadeau, who organizes the workshops. "So it's far better for us when it's 18 below," Nadeau said with an easy-going laugh.

One recent Sunday she proved her point. The first workshop, at 1 p.m., was slow to fill up, as the temperatures outside were unseasonably balmy.

But by mid-afternoon at least 35 people of all ages were busy in the second-floor Arthur Lismer studio, experimenting with different kinds of print-making techniques with the help of amiable bilingual animators Stephen Yardley-Jones and Marilyn Lajeunesse.

Museum-going fun

Naturally, many of the participants were kids. One of the main goals of these "Esso Sundays at the Museum" — (Imperial Oil has footed the bulk of the bill for the program since it got going in 1985) — is to show children that museum-going can be fun, Nadeau explained.

But the animators gently encourage parents, too, to roll up their sleeves, put on aprons and do some print-making of their own.

"We're giving the family the possibility of sharing an art experience," Nadeau continued. "We're

offering the family an activity that they can enjoy together. ... We hope they'll go home and talk about it around the dinner table."

And in the process, the museum staff hopes to give people new insight into the art that's on the museum's walls.

"We firmly believe that everybody is able to see and that everybody is able to talk about what they see," Nadeau said.

But in an age when life is so dominated by television, many of us have become lazy-lookers, she continued. "I think we have lost the ability to see, but I believe that art is a good way of bringing it back."

Johns prints on exhibit

That is one of the main reasons Nadeau always ties the themes of the workshops to current exhibitions at the museum. Right now, for instance, there's a major exhibition of Jasper Johns prints. So the workshop staff has visitors exploring various print-making mediums.

But seeing the show is not a prerequisite for fully taking part in the workshop, Nadeau said.

Many workshop participants who haven't seen the show become so curious that they wander over to it after the workshop is over, she continued. "To me, that's a success."

Techniques and materials used in these workshops are kept fairly simple and straightforward. "It's just to make people comfortable doing something," she said.

One recent Sunday, for example, participants tried their hand at making monoprints (one-of-a-kind prints) by slathering non-toxic colored inks on a tray, then either scratching out an image or obtaining an image by the way the inks were laid down in the first place.

They also made prints from inked-up cardboard reliefs and

made litho-like prints from oil pastels, acetate, and inks.

And how did people react to the experience?

"It's just great," exclaimed a beaming Alexandre Dagenais, 10, of Chomedey, who said he had never been to the museum before.

"C'est le fun," said 8-year-old Sophie-Zoé Dorais.

"This is a really fantastic idea," said Lori Manni, who brought her sons Adam Sirkin, 10, and Shai Sirkin, 8, to the workshop for the first time, as well as her neighbor Alexander. "It's a really good way of getting children interested in going to the museum ... And you have to do that if you are going to have a generation that's bright, intelligent and educated," she said.

And the workshops, only one of a series of programs put together by the museum's educational service, are a super deal in these days when a family outing to a circus can set you back \$50, Manni continued.

Inexpensive outing

The workshops are free once you have paid the normal price of admission to the museum — \$4 for adults and \$2 for students (seniors and children 12 and under are free). So for Manni, a student, the whole afternoon for herself and three kids came to a mere \$2.

■ The workshops are held every Sunday at 1 p.m., 1:45, 2:30 and 3:15. If it's not crowded, you're welcome to stay for more than one session. Workshop passes are available at the museum ticket counter, one hour before the start of each session. The museum is at 1379 Sherbrooke St. W.

■ For information about other educational programs (day camps, Saturday classes, materials for teachers, etc.), call 265-1600, Extension 136.



Museum animator Marilyn Lajeunesse shows group of youngsters how to use a print roller.

58122 74
(200)



GAZETTE PHOTOS, JOHN W

**Louis-Vincent
Trudeau, 4, peels
back print as
mother Sylvie
looks on at
a museum
workshop.**

Cardin en première-mode au MBA

Marie Laurier

LE MUSÉE des beaux-arts présente pour la première fois une exposition sur la mode avec des créations du grand couturier et homme d'affaires Pierre Cardin. C'est dans l'Espace qui porte son nom à Paris que le dramaturge québécois Michel Tremblay a entamé sa carrière internationale en y présentant *Les Belles-soeurs* en 1972.

L'exposition aura lieu du 27 mars au 26 mai et elle inclut des vêtements et accessoires réalisés entre 1950 et 1990, illustrant l'évolution du style et l'originalité souvent provocante de Cardin, encensé par les uns et dénigré par les autres, sans jamais laisser personne indifférent.

L'organisatrice de cet événement, Valerie Mendes, conservatrice au Victoria and Albert Museum de Londres, a réuni des modèles les plus anciens tels que vestes cintrées et jupes évasées des années 1950, créations d'inspiration spatiale évoquant les années 1960, avec des casques de cosmonautes et l'utilisation du vinyle.

Les formes géométriques, en particulier le cercle, et les coupes asymétriques ont marqué les années 1970. À la fin de cette décennie, très réceptif aux influences du monde qui l'entoure, Cardin est l'un des premiers à se rendre en Chine communiste. Il s'inspire alors des éléments décoratifs architecturaux de ce pays, d'où la forme *pagode* des épaules et les manches à la coupe complexe. L'influence de la révolution technologique des années 1980 marque les créations du couturier qui réalise des coupes très sophistiquées.

Pierre Cardin fut le premier membre de la très sélecte Chambre syndicale de la haute couture à lancer, en 1959, une collection de prêt-à-porter pour femmes. Cette démarche révolutionnaire lui valut une exclusion temporaire de ce cénacle de la mode. Vers la même époque, il crée une collection de vêtements pour hommes, réintègre la Chambre syndicale de la haute couture, les membres s'étant pour la plupart orientés vers le prêt-à-porter, et il en devient le président de la section de mode pour hommes.

Innovateur, Pierre Cardin l'est à plus d'un titre : il est le premier à utiliser des mannequins masculins et à autoriser la présence de photographes à ses défilés de mode. Avec l'ouverture de l'Espace Cardin en 1970, il

donne à de nombreux jeunes artistes la chance de se faire connaître auprès du grand public, parmi lesquels Michel Tremblay.

En 1975 Cardin ouvre la première boutique de design à Paris et crée des meubles, il prend d'assaut le marché du bloc de l'Est et de la Chine, il ouvre une boutique à Sofia en Bulgarie en 1980, une salle d'exposition à Pékin en 1981 et signe avec l'Union soviétique une licence de fabrication de prêt-à-porter pour hommes, femmes et enfants en 1986. Il se lance également dans un tout nouveau domaine avec l'acquisition, en 1981, du célèbre restaurant Maxims's, rue Royale à Paris.

Depuis ses débuts à Paris en 1945 avec Paquin et Schiaparelli, son entrée chez Christian Dior en 1947 et l'ouverture en 1950 de sa propre maison de couture, Pierre Cardin n'a cessé d'être à l'avant-garde de sa profession. Trois fois gagnant du prestigieux *Dé d'or*, titulaire de nombreux prix, le couturier a reçu également plusieurs distinctions officielles : en 1981, le Metropolitan Museum de New York consacrait ses 30 années de création. Il y eut également une rétrospective de ses créations à Tokyo.

Un catalogue illustré en français et en anglais accompagnera cette exposition.

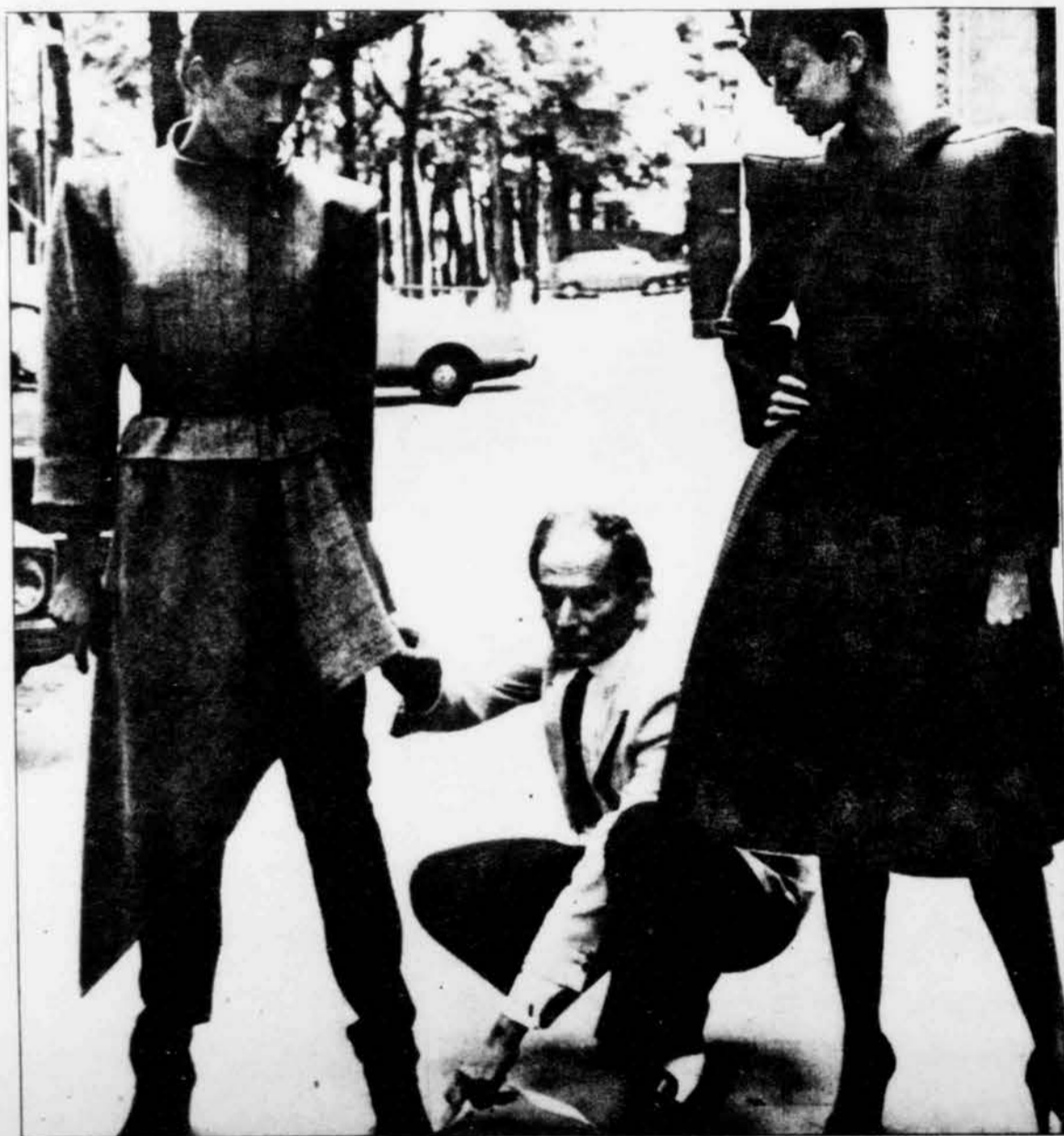


PHOTO MUSÉE DES BEAUX-ARTS

Le Musée des beaux-arts présentera à la fin de mars une exposition sur la mode avec des créations de Pierre Cardin.

Pierre Cardin au Musée des
beaux-arts de Montréal

■ Avec *Pierre Cardin: passé, présent, futur* qui se tiendra du 27 mars au 26 mai 1991, le Musée des beaux-arts de Montréal présente pour la première fois de son histoire une exposition sur la mode. Organisée par Valerie Mendes, conservatrice au Victoria and Albert Museum de Londres, l'exposition est entièrement consacrée à ce grand couturier français qui a exercé une influence considérable sur la mode de la seconde moitié du vingtième siècle.

L'exposition inclut vêtements et accessoires réalisés entre 1950 et 1990, illustrant l'évolution du style et l'originalité — souvent provocante — de ce remarquable créateur et homme d'affaires, encensé par les uns et dénigré par les autres, mais qui n'a jamais laissé personne indifférent. Les visiteurs pourront également découvrir, avec quelques modèles, ce que l'avenir pourrait leur réserver dans le domaine vestimentaire.

Les modèles les plus anciens remontent aux années cinquante: vestes cintrées et jupes évasées sont caractéristiques du chic de l'époque! Les voyages dans l'espace des années soixante orientent Cardin vers des créations plus jeunes, avec ses fameux chapeaux en forme de casques de cosmonautes et l'utilisation du vinyle. Les formes géométriques — en particulier le cercle — et les coupes asymétriques ont marqué les années soixante-dix. À la fin de cette décennie, très réceptif aux influences du monde qui l'entoure, Cardin est l'un des premiers à se rendre en Chine communiste. Il s'inspire des éléments décoratifs architecturaux de ce pays, d'où la forme « pagode » des épaules et les manches à la coupe complexe, d'une remarquable virtuosité technique, qui caractérisent les modèles de ces années-là. L'influence de la révolution technologique des années quatre-vingts marque les créations du couturier qui réalise des coupes parmi les plus sophistiquées de la décennie.

Pierre Cardin n'a jamais dissimulé son désir d'influencer profondément la mode et par là même une partie de la culture de notre époque, à travers ses créations qui ont souvent bouleversé et même choqué le monde de la haute couture. Pour lui, « la haute couture est un laboratoire de création qui permet l'étude des formes et des volumes. L'immensité de l'univers et la microscopie cellulaire, les computers et la géométrie sont mes sources d'inspiration. Le vêtement que je préfère est celui que je crée pour le monde de demain ».

L'innovateur

Pierre Cardin fut le premier membre de la très sélecte Chambre syndicale de la haute couture à lancer, en 1959, une collection de prêt-à-porter pour femmes. Cette démarche absolument révolutionnaire lui valut une exclusion temporaire de ce cénacle de la mode. Vers la même époque, il créa une collection de vêtements pour hommes qu'il voulait à la fois élégante et confortable et pour laquelle il n'hésita pas à poser lui-même dans des revues. Il réintégra la Chambre syndicale de la haute couture — dont les membres s'étaient à leur tour orientés vers le prêt-à-porter — à titre de président de la section de mode pour hommes.

Innovateur, Pierre Cardin l'est à plus d'un titre: il est le premier grand couturier à se lancer dans le prêt-à-porter, à utiliser des mannequins masculins et à autoriser la présence de photographes à ses défilés de mode. Avec l'ouverture de l'Espace Cardin en 1970, il donne à de nombreux jeunes artistes la chance de se faire connaître auprès du grand public. C'est là que le Québécois Michel Tremblay a pu entamer une carrière internationale avec *Les belles-soeurs* en 1972. Pierre Cardin ouvre en 1975 sa première boutique de design à Paris et crée des meubles, présentés en 1977 lors de l'ouverture de la galerie Évolution. Premier couturier occidental à prendre d'assaut les marchés du bloc de l'Est et de la Chine, il ouvre une boutique à Sofia en Bulgarie en 1980, une salle d'exposition en Chine, à Beijing, en 1981, et signe avec l'Union soviétique une licence de fabrication de prêt-à-porter pour hommes, femmes et enfants en 1986. Il se lance également dans un tout nouveau domaine avec l'acquisition, en 1981, du célèbre restaurant Maxim's, rue Royale, à Paris.

Une carrière remarquable

Pierre Cardin a réalisé un parcours exceptionnel: depuis ses débuts à Paris, en 1945 avec Paquin et Schiaparelli, son entrée chez Christian Dior en 1947 et l'ouverture en 1950 de sa propre maison de couture, il n'a cessé de créer et de se placer à l'avant-garde de sa profession. Trois fois gagnant du prestigieux « De

d'or », en 1977, 1979 et 1982, titulaire de nombreux prix, le couturier français a reçu également plusieurs importantes distinctions officielles. En 1981, une exposition au Metropolitan Museum de New York est venue couronner trente années de création, suivie en 1982 par une rétrospective au Musée Sogetsu Kakain à Tokyo, où l'on retrouvait non seulement les vêtements mais aussi le mobilier et les objets portant sa griffe. Cardin est le premier couturier à voir ses créations exposées dans un musée de son vivant.

Hommage à un grand créateur, à son modernisme et à son audace, il n'est pas surprenant de retrouver son influence chez toute une génération de jeunes couturiers tels que Claude Montana, Yohji Yamamoto, Jean-Paul Gaultier, Gianni Versace et Christian Lacroix.

Un catalogue illustré, conçu en anglais par le Victoria and Albert Museum, sera disponible en français également au Musée des beaux-arts de Montréal, à l'occasion de l'exposition.

La conception visuelle et l'aménagement de l'exposition ont été réalisés en collaboration avec Décors Yves Guilbeault Inc., sous la direction de M. Brian Griggs, du Victoria and Albert Museum de Londres.

L'exposition *Pierre Cardin: passé, présent, futur* sera présentée au Musée des beaux-arts de Montréal du 27 mars au 26 mai 1991. Le Musée sera ouvert du mardi au dimanche, de 10h à 17h, le samedi de 10h à 20h. Les droits d'entrée sont de 10\$ pour les adultes, de 7\$ pour les Amis du Musée, de 5\$ pour les étudiants et les personnes de 65 ans et plus, de 1\$ pour les enfants de 12 ans et moins.

K 3215.5
(2400)



Cardin to strut stuff at museum gala

The man who designed those famous collarless, round-necked, single-breasted gray jackets for the **Beatles** is coming to town.

His name is **Pierre Cardin** and he heads the mother of all fashion empires. Hundreds of his licensees hawk his wares in some 94 countries around the world, including China and the Soviet Union.

Born in Venice, Italy, but raised in France, Cardin, 68, will be the guest of honor at a gala benefit for the Montreal Museum of Fine Arts on March 26.

The gala Cardin evening, which promises to be quite the soirée, will begin with a preview of the exhibition of Cardin's first designs — a retrospective of his work since 1950.

The retrospective was on exhibit at the Victoria and Albert Museum in London last fall, but Montreal will be the only city where it will be shown in North America.

Following cocktails, hors d'oeuvres and the viewing of the exhibit, guests will proceed to a dinner catered by **Roger Colas**. They



**TOMMY
SCHNURMACHER**

will also receive bottles of **Rose Cardin** and **Bleu Marine**, Cardin's newest fragrances, which are not, as of yet, available in North America.

The arrival of dessert will herald the crowning glory of the evening — a full-scale runway fashion show that will reveal Cardin's 1991 haute couture collection for men and women.

We're talking approximately 250 creations worn by some of the world's best models.

Martha Oppenheim and **Jocelyne**

Turcotte are the co-chairmen of the gala committee which has been busily organizing the entire affair for the past few months.

Other committee members include **Bunnie Berke**, **Pattie Cleg-horn**, **Joan Rolland**, **Jewel Lowenstein**, **Doris Weiser**, **Liette Daigle**, **Jacques Auray**, **Lise Valois** and **Denise Choucair**.

Monsieur Cardin, of course, does not travel alone.

His entourage will include chief designer **André Oliver**, **Maryse Gaspard**, who's the head of haute couture and **Edward Saint-Bris**, who is Cardin's director of licensees.

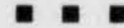
Watch for Cardin to spend plenty of time with Montrealer **David D. Cohen** while he's in town.

Cohen is Cardin's personal representative and general agent for Canada and they've known one another for 22 years.

Tickets for the Cardin benefit evening, which have been priced at \$200 per person, may be obtained by calling **Roselyne Burnham** at 285-1641.

Cardin will also be the guest of

honor at **La Griffé d'Or**, a Quebec fashion designer competition which will be broadcast on March 31 on CFTM.



The Irish should certainly be in a festive mood at the 157th annual **St. Patrick's Ball** which takes place tonight at the **Château Champlain Hotel**. Even in the face of the recession, the Patrons' Fund of the Ball has managed to raise its highest total ever — well over \$20,000 and counting.

"We are extremely gratified at the response," said ball chairman **Peter Shea**. "We'll be donating the money to hands-on charities — the Old Brewery Mission, the Good Shepherd Emergency Food Fund and the Sun Youth Emergency Food Fund."

Tickets for the **St. Patrick's Ball** are \$110 per person with a special student price of \$65. Although tickets will not be sold tonight at the door, last-minute tickets can be ordered during the day by calling 481-1346.

5.1.125
(0015)



Le maire Doré a visité le chantier en compagnie de deux conseillers.



L'allure qu'avait le chantier, hier

Photos Luc BÉLISLE

Le Musée des B.-A. et les commerçants s'entendent

La direction du Musée des Beaux-arts entend respecter les baux des commerçants de la rue Crescent mais ne peut rien leur promettre pour l'avenir.

Jean Maurice Duddin

La seule garantie qui demeure, c'est que les sept immeubles situés au sud de la rue Sherbrooke sur Crescent demeureront à vocation commerciale. «Nous ne pouvons nous engager plus avant car nous attendons encore les décisions des architectes et nous vérifions le financement disponible en vue des futures rénovations», a indiqué

hier le directeur du Musée, Pierre Théberge.

On sait que les locataires de la rue Crescent se plaignent de la situation incertaine dans laquelle ils se retrouvent face à l'avenir.

Hier, M. Théberge a fait visiter le chantier des travaux d'agrandissement du Musée au maire de Montréal, Jean Doré, et aux membres du Comité exécutif André Lavallée et Joseph Biello, respectivement responsables de l'habitation et des affaires culturelles.

Depuis trois ans et demi qu'ils durent, les travaux permettront d'ajouter 18 000 mètres carrés de surface d'exposition aux

16 000 mètres carrés déjà existants.

Ces travaux coûtent 75 millions \$ et sont financés par Québec et Ottawa (33 millions \$ chacun) et par des contributions privées totalisant 27 millions \$.

Les 16 millions \$ restants serviront à la création d'un fonds pour acquérir des oeuvres d'art.

Les travaux devraient être terminés en juin et on prépare l'ouverture pour novembre prochain.

La première exposition qui sera présentée dans le Musée rénové sera un grand répertoire des oeuvres de Riopelle.

Rappelons que le Musée a été construit en 1912.



Pierre Cardin

Les 19 designers de mode québécois en nomination dans le cadre du gala de La Griffe d'Or de Télé-Métropole auront, semble-t-il, le privilège d'être présentés à la presse par nul autre que l'illustre couturier français Pierre Cardin

Monelle Saindon

Télé-Métropole refuse de confirmer la nouvelle, souhaitant manifestement ménager son effet de surprise, mais le *Journal* tient cette pri-

meur de sources très bien informées.

M. Cardin, qui sera bientôt à Montréal pour inaugurer l'exposition «Cardin, passé, présent et futur» au Musée des Beaux-Arts, aurait en effet accepté de partici-

Au gala de la Griffe d'Or

Pierre Cardin présentera les finalistes

per à la conférence de presse du 25 mars qui annoncera officiellement le gala télévisé du 31 mars et rendra hommage aux designers dans la course. Ceux-ci sont, dans la catégorie Mode Féminine: **Jean-Claude-Poitras**, **Michel Desjardins**, **Pierre Poisson**, **Richard Côté** et **François Gagnon** pour la collection «C'est ma mère qui m'habille» ainsi que **Chantal Lévesque** pour la collection «Shan».

Sont aussi en nomination dans la catégorie Mode Masculine, **André Abécassis** pour la collection «Uomo Club», **François Joncas**, **Harry Parnaas** et **Nicola Pelly** pour la collection «Parachute», **Simon Sebag** pour la collection «Turbulence» et **Jean-Claude Poitras**.

Dans la catégorie Mode Enfantine, l'épreuve se jouera entre **Françoise Bouthillier**, **Danielle Barbeau** et **Dominique Laramée** pour la collection «Barbotine», **Claude Laverdière** pour la collection «Bozo Collège», **Suzanne Prévost-Desrosiers** pour la collection **Skiffe** et **Françoise Toulotte**, **Louise Bélanger** et **Claude Diwan** pour la collection «Deux par Deux».

Pierre Cardin

**«Je suis le
dernier
monstre
de la mode»**

« Je crois qu'il y aura de moins en moins de grands créateurs... La mode s'est tellement exprimée sous toutes sortes de formes !

« Il y aura beaucoup de stylistes, beaucoup d'adaptateurs mais, à l'avenir, ce sera terriblement difficile d'arriver à donner la force d'une création à un vêtement, de bâtir une nouvelle identité.

« Je suis un peu le dernier monstre vivant de la mode ! »

Monelle Saindon

N'allez pas croire que Pierre Cardin est prétentieux. Après 40 ans de créations de mode sans interruption, toutes plus innovatrices les unes que les autres, il a le droit de se demander ce que les autres pourraient bien inventer après lui.

Il ne souhaite pas que le rêve s'achève, mais il le sent ainsi. Il ne souhaite pas non plus que le vêtement devienne un accessoire superflu dans les cités sous verre, mais

c'est comme ça qu'il voit l'avenir.

« Je ne peux pas vous expliquer pourquoi, c'est dans mon subconscient », dit-il.

Comme ces 300 ou 400 croquis qu'il griffonne en 72 heures, chaque saison, de jour ou de nuit, absolument seul, avant de les confier à son studio de design. Comme cet empire de 840 collections de vêtements, d'accessoires et d'objets, tous griffés Cardin, qu'il diffuse dans 106 pays pour un chiffre d'affaires

annuel de plus d'un milliard de dollars ! Son subconscient en bandoulière, le couturier crée; l'homme d'affaires dispose. Et la symbiose est naturelle chez Pierre Cardin.

« J'ai étudié en comptabilité même si je savais, dès l'âge de huit ans, que je voulais faire de la mode », raconte-t-il.

« J'ai toujours aimé les deux, l'organisation dans le désordre de la création ! »

Mais Cardin, c'est aussi ce zeste de provocation qui a tout déclenché, un jour de 1960. Premier couturier à oser signer une collection de prêt-à-porter, des vêtements faits en série, il est chassé de la Chambre syndicale de la haute couture parisienne.

« Cependant, trois ans plus tard, ils m'ont demandé de revenir à titre

de président », se plaît-il à rappeler.

Econduit parce qu'il voulait mettre la création au service de la rue, il est réintroduit pour la même raison ! Son geste dit de profanation était devenu un geste héroïque, suivi par tous les grands couturiers. C'est là toute la force de Cardin. Il ira même jusqu'à signer des emballages de sardines et de chocolats juste pour contester.

« Ça les rendait fous et ça me plaisait », confie-t-il, sourire en coin, en parlant de ses collègues de la haute couture.

C'est aussi par esprit contestataire qu'il travaille en collaboration

avec des usines soviétiques et chinoises. La contestation, c'est la jeunesse, estime-t-il, et la jeunesse, c'est presque un culte pour Cardin.

« Je ne sais pas qui a le plus de chance, vous, jeunes créateurs du Québec avec tous vos espoirs, ou moi, qui suis déjà suffisamment vieux pour me retrouver au musée », déclarait-il aux finalistes du concours de la Griffon d'Or de Télé-Métropole, lors d'une rencontre de presse hier après-midi.

« Moi, j'avais décidé de conquérir et j'ai conquis toute la planète française mais vous,



Photo Alfred LANCÔT

« Je ne sais pas qui a le plus de chance, vous, les jeunes créateurs du Québec avec tous vos espoirs, ou moi, qui suis suffisamment vieux pour me retrouver au musée ! »

vous pouvez rêver d'un empire interplanétaire, d'une boutique sur la Lune ! »

A voir les merveilleuses tenues futuristes que le Musée des Beaux-Arts nous propose dans le cadre de l'exposition *Cardin, passé, présent et futur* qui débute demain, il est évident que l'éternel jeune contestataire de 67 ans aurait bien aimé arrêter le temps pour être aussi de cette conquête.

Toutefois, faire entrer la mode au Musée des Beaux-Arts de Montréal (et au Royal Museum de Londres !), c'est aussi un beau geste d'extraterrestre...

Avec une présentation

bien rythmée et d'une grande noblesse, le Musée des Beaux-Arts rend vraiment hommage à l'œuvre de Cardin et crée une communication instantanée avec le génie de ce couturier. Fusion de la géométrie et de l'élégance, textures à la Cardin en trois dimensions, pureté des lignes, choc des couleurs, force des formes, les 40 ans de mode de Pierre Cardin nous envoûtent.

D'une modernité encore inaltérée, même dans ses expressions qui datent de 1957, la mode Cardin constitue une histoire fascinante, celle d'une société passionnée d'avenir, le nôtre !

Pierre Cardin : un monument au musée



Pierre Cardin devant une partie de son exposition au Musée des beaux-arts de Montréal.

PHOTO PIERRE McCANN. La Presse

LA PRESSE, MONTREAL, MARDI 26 MARS 1991

ANNE RICHER

■ À la tête d'une des plus grandes compagnies privées du monde, Pierre Cardin, à 68 ans, poursuit sa trajectoire sans coup férir, avec une seule idée en tête, la même depuis sa jeunesse : réussir.

Pierre Cardin c'est un homme et c'est une griffe. C'est aussi et avant tout un phénomène dans notre siècle. Un couturier, mais un visionnaire et un artiste au sens aigu des affaires, de la mise en marché, de l'administration. « Je suis responsable de 180 000 personnes qui travaillent dans 106 pays, au sein de 840 usines. » Il sait qu'il a bâti un empire.

De la robe du jour ou du soir, en passant par la poêle à frire, les sardines et le chocolat « où est le déshonneur ? » ses journées se déroulent au rythme d'un agenda aussi chargé que diversifié. « Je me lève, il y a le secrétariat, la banque, la création, les journalistes, Maxim's, les meubles, les usines différentes. J'ai fait beaucoup de choses, j'ai cassé des tabous, ouvert des horizons. Je ne peux pas m'imaginer inactif. » Doté d'un formidable goût de vivre, Pierre Cardin ne voit qu'une chose qui vaille la peine dans l'existence : la créativité. Deux fois par année, il présente au regard des autres et à la critique par conséquent, 300 modèles différents de vêtements.

« La mode est un monde fabuleux. Les deux tiers des travailleurs du monde sont liés à la mode. Du ver à soie au mouton, tout fait partie du système de la mode. Un monde sans mode ? Plus de lasers, d'ordinateurs, plus de magasins, plus de kiosques à journaux, plus de politique. Sans le jean, imaginez ce qui arriverait ! »

« Et le vêtement est une expression culturelle. Les gens sont nus, le vêtement leur donne une identité dans le temps et dans l'espace, on sait d'où ils sont. Le vêtement exprime ce que sont les

gens; les volumes et les matières parlent. Les transparences en mode sont symptomatiques d'une époque où l'on parle de tout, où le corps n'est plus pudique. »

Le futur

Depuis l'âge de 16 ans, cet enfant de réfugiés italiens se forge un plan de vie : « Construire et exister sans conseil de famille, dit-il. J'aurais pu échouer. » Il ne s'attarde pas sur l'Histoire, le passé n'a pas d'attrait pour lui à ce moment-là. Et il met toute son énergie à conjuguer le futur au présent. Il cherche, il invente, il trouve. « Quand j'avais 20 ans, le temps passé était source d'influences pour les grands couturiers. La nostalgie était de mise. Mon objectif à moi était fondamentalement le futur. » Les voyages dans l'espace le fascinent et alimentent son imaginaire. Et les vêtements qu'il crée le traduisent bien.

Il fallait aussi qu'il trouve le moyen de communiquer sa soif de l'avenir. « J'aurais pu devenir sculpteur, j'ai choisi la mode. » Tout l'intéressait : la mécanique, le nucléaire, les sciences en général. Ce sont d'ailleurs ceux qui oeuvrent dans ces secteurs qui soulèvent son admiration d'aujourd'hui. « Pas un littéraire, pas un sculpteur, les philosophes sont démodés; leurs propos sont dépassés 20 ans plus tard. Mais ceux qui voient loin dans le microscope, dans la lentille, ceux qui travaillent à la recherche d'une maladie, ceux qui travaillent dans l'ombre et réalisent l'impossible, le concrétisent. Ce sont les vraies valeurs de la vie. »

Il a fait du commerce, de l'administration, de la promotion, de la télévision; il sait bien répondre aux questions, bien communiquer ce qu'il sait. Il a su aussi bien se défendre quand il a été critiqué. On lui a reproché d'être trop éclectique, de se disperser, que ce soit au théâtre ou quand il a apposé sa griffe sur d'autres objets que ceux de la mode. Ce touche-à-tout a toujours été victime d'une certaine jalousie. Mais, maintenant que tout le monde le fait, ses détracteurs sont confondus et forcés de reconnaître en Pierre Cardin un pionnier et un bâtisseur.

Il est très content de son exposition à Montréal : Pierre Cardin : Passé Présent Futur. Il déclare que le Musée des beaux-arts a vraiment fait un travail de présentation exceptionnel. « Une exposition comme celle-ci est la reconnaissance sociale de ce métier. La mode est même entrée comme huitième art, à l'Académie des beaux arts de Paris. »

C'est une autre consécration.

Encore une fois, il ouvre la porte à ceux qui vont suivre. ■

Les années 20 revivent au Musée des beaux-arts

LUCIE CÔTÉ
collaboration spéciale

En recréant la formidable atmosphère des années 20, le Musée des beaux-arts de Montréal présente la plus grande exposition de son histoire. *Les années 20: L'âge des métropoles* occupera tout l'espace disponible du musée, y compris les salles habituellement réservées aux collections permanentes, du 20 juin au 10 novembre.

Les années 20, qui donneront lieu à d'autres manifestations à Montréal, par exemple dans les salles de répertoire et aux Grands Ballets, ont été une sorte de parenthèse entre la Grande Guerre et le krach de 1929, la décennie des trois métropoles, Berlin, Paris et New York, déjà aussi imposantes qu'aujourd'hui. Une décennie marquée par un sens exacerbé de la fête, une intense, fébrile et audacieuse création artistique et des progrès importants dans le domaine des communications.

Le MBA a mis trois ans et demi à préparer cette vaste exposition qui met à contribution 16 pays, 308 artistes, 207 prêteurs et qui regroupe 729 oeuvres très diversifiées, peintures, dessins, collages, affiches, photos,



«L'accordeoniste». Galerie Valois, Paris.

meubles, objets décoratifs et même un avion Tiger Moth et une voiture Bugatti royale.

«À cause du nombre d'oeuvres et de l'importance de la thématique, *L'âge des métropoles* est peut-être la plus importante exposition organisée au Canada, fait remarquer Pierre Théberge, directeur du musée. Il y a eu un mélange extraordinaire de sources, des musées et des collections privées. Pour la partie consacrée à la grande époque de Berlin, pour la première fois, grâce à la tombée du Mur, des oeuvres sont sorties des pays de l'Est. En fait, nous retrouvons Berlin comme il était dans les années 20. Nous avons parfois dû insister beaucoup, mais nous avons réussi à obtenir pour l'exposition toutes les oeuvres de première importance de l'époque.» Pierre Théberge signale encore que, pour une exposition, il est aussi difficile d'obtenir une affiche qu'un tableau de grand prix.

Le début de la modernité

M. Théberge aime beaucoup l'effervescence des années 20, leurs innovations. «C'est le

début de la modernité, c'est à ce moment que sont nées toutes les valeurs modernes. Il y a eu alors une accélération des événements. Les racines de la civilisation de la communication datent de cette époque. C'est le moment des débuts de la radio, de l'auto, de l'avion, la traversée de Lindbergh. C'est l'époque du jazz, des disques, énumérait-il. Les années 20, vécues comme un âge d'or, ont été une période d'exubérance, de folle joie de vivre, un feu d'artifice auxquels le nazisme, le fascisme et la guerre ont mis fin.»

L'exposition est divisée en trois parties bien distinctes.

chacune consacrée à l'une des trois métropoles, dans l'ordre, Berlin, Paris et New York.

«Nous avons créé un parcours sans mélanger les villes. D'ailleurs, il faut visiter l'exposition comme on visite une ville, ce n'est pas un pèlerinage. Il doit donc y avoir un mouvement de va-et-vient durant la visite. Des cartes donneront une idée de ce à quoi il faut s'attendre en arrivant dans la ville.»

Au cours de la visite, on pourra s'arrêter, interrompre le parcours, aller au salon de musique pour écouter des airs populaires des années 20 sur un piano mécanique, un gramophone ou des bandes. Il y a aussi une salle de cinéma où seront projetées des actualités des trois métropoles.

L'exposition montre que chacune des trois villes a marqué à sa façon la décennie. Elle s'amorce dans Berlin l'innovatrice; très peu de temps après, l'effondrement de la ville érigée, New York, se répercutera sur le reste du monde. Entre les deux, il y aura eu l'insouciance, la légèreté de Paris.

«De nouvelles idées vont jaillir de la dynamique de notre exposition, pense Pierre Théberge. Nous mélangeons les genres d'oeuvres, il n'y aura pas, par exemple, une salle consacrée uniquement à la peinture. Nous avons voulu recréer l'impression d'interdisciplinarité remarquable à l'époque. Les oeuvres d'art, les meubles, les

5.11.33 2
(0018)

objets décoratifs et même les affiches, qui étaient l'art de la rue, sont donc réunis.»

Berlin, un grand symbole

Les artistes importants du Berlin d'alors, qui vit sa grande époque, ont pour nom Kandisky, Klee, Gropius, Mies van der Rohe.

«Berlin est un grand symbole. Il y a à ce moment un rejet des valeurs traditionnelles, un dynamisme dont le nazisme va faire perdre la trace. Le Berlin des années 20, c'est l'époque du Bauhaus, le moment où ont été mises en place des politiques pour faire des habitations de masse. Mettre le design à la portée de tous, la démocratisation de la culture, est une idée des années 20. C'est le début du meuble moderne», souligne le directeur du musée, qui fait remarquer que les fauteuils de son bureau, noirs, très sobres et élégants, datent justement des années 20.

Paris, alors, est tout autre chose.

«Paris est plutôt, comme l'a si bien dit Hemingway, une fête, rappelle M. Théberge. C'est une ville de rêve, le temps des Années folles. On va à Paris pour créer, comme une tribu qui se retrouve, avec Picasso, Fernand Léger, Man Ray, Le Corbusier.

«En 1925, avec l'exposition des Arts décoratifs et industriels modernes, ce sont aussi les débuts de l'Art Déco, un style maniéré, très luxueux, raffiné, avec des ébenes et des ivoires.»

Quant à New York, la troisième étape, la ville de Georgia O'Keefe, de George Ault et de Edward Hopper, c'est la ville des gratte-ciel, au



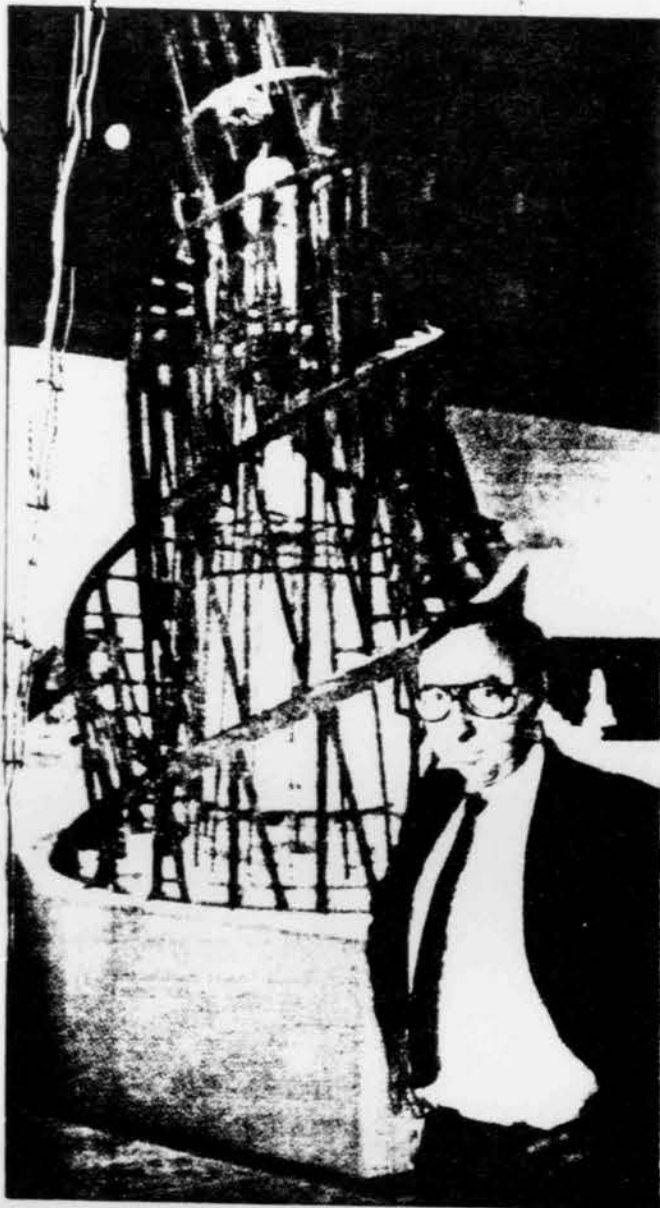
Un grand magasin de Berlin, en 1929. Galerie Rudolf Kicken.

moment de la construction du Chrysler Building et de l'Empire State Building, comme une obsession qui a inspiré Fritz Lang pour *Métropolis*.

«Nous terminons aussi avec cette ville parce qu'elle a hanté Paris et Berlin, remarque M. Théberge. Le monde avait les yeux fixés sur New York, qui était une science-fiction réalisée.»

Pour compléter l'exposition *Les années 20: L'âge des métropoles*, en garder le souvenir, le musée présente, au coût de 95\$, un luxueux catalogue, auquel ont travaillé plus d'une vingtaine de spécialistes, catalogue qui est plutôt un important livre d'art de 500 pages abondamment illustré (plus de 850 illustrations, dont 250 en couleurs).

❖ A G E O F ❖



❖ THE
BIG SUMMER
SHOW AT
THE MUSEUM
OF FINE
ARTS EXAMINES

THE
STYLE OF
PARIS,
BERLIN AND
NEW YORK
IN THE 1920S ❖

Jean Clair, director of Musée Picasso de Paris, and model of Vladimir Tatlin's tower.

ANN DUNCAN
Gazette Art Critic

Secondly, it is remarkable that the MMFA — lacking the reputation, the history and the collec-

production of Kurt Schwitters's Merzbau — a fantastic room-sized environment that is sort of like

Document(s) illisible(s)

lors du

microfilmage

ANN DUNCAN
Gazette Art Critic

On many levels and for many reasons, *The 1920s: Age of the Metropolis*, the blockbuster exhibition that opened Thursday at the Montreal Museum of Fine Arts, is indeed remarkable.

First, there is the sheer size of this mammoth show. With more than 700 paintings, sculptures, posters, drawings, pieces of furniture and other objets d'art from more than 200 lenders, this is the largest, most complex and most ambitious exhibition ever presented by the museum.

And with a budget of about \$5 million, it is also the most costly ever mounted by the museum.

Secondly, it is remarkable that the MMFA — lacking the reputation, the history and the collections to make it a major player in the international museum scene — managed to pull together such an overwhelming exhibition. Included are works by such modern greats as Vassily Kandinsky, Man Ray, Edward Hopper, Le Corbusier, Fernand Léger, El Lissitzky, Otto Dix, René Magritte, Walker Evans, Giorgio De Chirico, Robert and Sonia Delaunay, Josef Albers, Max Beckmann and George Grosz.

As if that weren't enough, there are three paintings by Christian Schad, a striking photo of Gloria Swanson by Edward Steichen, a reconstruction of Vladimir Tatlin's famous tower, a re-

production of Kurt Schwitters's Merzbau, a fantastic room-sized environment that is sort of like walking into a cubist painting, a Bugatti Royale and a World War I de Havilland Moth.

The exhibition fills virtually every available square centimetre of exhibition space in our museum.

While the museum's last show, a retrospective of the clothes of Pierre Cardin, the fashion world's tawdry master of unrelenting hype and self-promotion, could be whipped through in a mere 15 minutes — 20 tops — *The 1920s: Age of the Metropolis* takes hours even to begin to savor, absorb and digest.



Maika, 1929: Christian Schad.



Poster for Fritz Lang movie *Metropolis*, 1926.



Sculpture 23: Rudolf Belling, 1923.

But perhaps most remarkable is that the museum was able to organize this show in the first place.

Jean Clair, director of the Musée Picasso in Paris, who headed this exhibition's international team of curators, told Tuesday's news conference that not a single potential lender was prepared to take part in the show for the first 18 months that the curators were asking.

It's getting tougher all the time for anyone to nail down loans, Clair said in an interview.

The major Seurat exhibition in Paris failed to obtain permission for the loan of that artist's three masterpieces, Clair said. "So you can imagine how difficult it was to get loans for a small, not-so-well-known museum as this."

So what did Clair and the six other curators do to turn their unbroken streak of bad luck and rejections around?

Quality team

"The only way was to persuade lenders of the seriousness of purpose of this exhibition," Clair said.

Crucial to that, he added, was the quality of the team of curators. "It was essential to put together a very reliable team. It was a question of credibility and confidence."

Clair chose such experts as Christopher Phillips, a teacher, author and associate editor of *Art in America*; Romy Golan, a curator, writer and assistant professor of art at Vassar College; and Jean-Louis Cohen, a French expert on architecture and art history who has worked on exhibitions at the Pompidou Centre in Paris. From Montreal, Clair chose Constance Naubert-Riser, a curator, author and assistant professor of art history at the Université de Montréal; and Rosalind Pepall, a teacher, writer and scholar who was in charge of the exhibition's decorative arts section as well as co-ordinating this massive exercise.

Largely through the strength of this team, the curators were able to persuade key institutions to provide loans, Clair said.

Among the first on board were the Pompidou Centre, where Clair used to work; the Museum of Modern Art in New York and the Berlinische Galerie.

"Once you have three or four major institutions, then the others fall into place," Clair explained. The final list of lenders included many of the leading museums in Canada, the U.S. and Europe.

Still, Clair readily acknowledged the MMFA was able to borrow only 30 or 40 masterpieces that he con-



Photo of Gloria Swanson, taken in 1924 by Edward Steichen.

siders to be key to the 1920s. Not present, for instance, are any paintings by Otto Dix, a pivotal figure for any art exhibition about this decade. There are, however, about 30 Dix works in the show, including 19 etchings from his powerful World War I series and an enormous charcoal, pencil and watercolor work on paper.

Plugging gaps

But no Dix paintings were available as there is a large Dix retrospective on in Europe, Clair said. Similarly, it was difficult for the MMFA team to round up a major painting by Max Ernst because he, too, is the subject of a significant retrospective at this time.

To plug such gaps, Clair and his team dug deeper and cast their curatorial net wider — way beyond the obvious choices.

"We did not stick to the 100 masterpieces of the '20s. We tried to show — not minor — but less well-known works."

The approach is both this exhibition's strength and weakness.

The curators found a wonderfully haunting portrait of a mournful, downtrodden girl by German artist Karl Völker, in the East, before the

Wall came down. It's the first time the painting has been exhibited in the West and it's a surprising find.

Similarly, the curators came up with a glorious, yet little-known, glass construction by Naum Gabo. Clair said the work had never previously been lent by the Berlinische Galerie. Again, another surprise.

Still, at times, the curators seem to have padded this show with works that are second-rate or of no importance to their chosen theme of exploring the 1920s through Berlin, Paris and New York.

Breadth and depth

Why, for instance, is a painting by Montrealer Prudence Heward included? It is, indeed, a wonderful painting by an often-overlooked artist, but what does it have to do with this show? Why also was a decidedly weak painting by Léger stuck between two first-rate paintings by the same artist? Were the curators opting for quantity over quality? Or did they simply lose control?

But overall, these are quibbles.

Our museum has put on a show with much breadth and depth and guts. Even after seeing it twice this week, I'm still having trouble di-

gesting it all.

And I'm not even going to begin tackling the exhibition's 635-page color catalogue (\$95, in either English or French). That deserves a separate story.

The exhibition's dominant impression is its celebration of diversity. Here, under one roof, we can begin to experience the explosion of ideas and approaches to art-making that characterized the 1920s. Here, in a single exhibition, we can sample Russian constructivism, dadaism, surrealism, realism, abstraction, art deco and many of the other major movements of our century.

They are presented in hurly-burly fashion, a reflection of the way they erupted and evolved. Yet this all-encompassing, supermarket approach is democratic; it lets each viewer sample, compare and make up his or her own mind.

Origin of modern problems

Here, too, we can experience first-hand the cultural origins of many of the modern-day problems we are still grappling with.

We see the birth of consumerism, the effects of mass transportation on the rapid cross-fertilization of ideas, the dehumanizing effects of industrialization, and the dawning of the super-rational, ultra-sterile approach to town planning.

Here, also, we confront the shattering of traditional moral and spiritual values in the aftermath of World War I, only to experience a few rooms away the heady idealism that characterized Russian avant-garde art in the wake of the Russian Revolution. Here, as well, is art about such seemingly contemporary issues as sexual identification. Tamara de Lempika portrays lesbians in *The Two Friends* and cross-dressing in *Portrait of the Duchesse de La Saule*.

There's not much roaring and escapist frivolity in the MMFA's view of the '20s. Instead, the *Age of the Metropolis* offers, for the most part, a fairly somber, sobering insight into this turbulent era, an insight made all the more pointed when you start drawing comparisons with our own times. And that makes for one powerful show.

■ *The 1920s: Age of the Metropolis* continues at Montreal Museum of Fine Arts, 1379 Sherbrooke St. W., through Nov. 10. Open seven days a week, from 10 a.m. to 7 p.m. daily (9 p.m. on Saturdays). Tickets are \$12 per adult, \$5 for students and seniors, and \$1 for children 12 or under. All American Express credit-card holders get in free. (Amex is the show's major sponsor.) Related activities include films, concerts, lectures, free guided tours. Call 285-1600 for information.

5.11257
(0048)



Ambassadeurs aux beaux-arts

L'ambassadeur des États-Unis à Ottawa (à gauche), Edward Ney et l'ambassadeur de France (à droite), François Bujon de l'Estang, accompagnés du directeur du Musée des beaux-arts de Montréal Pierre Théberge, ont assisté à l'inauguration officielle de l'exposition « Les années 20, l'âge des métropoles », consacrée aux oeuvres urbaines de New York, Paris et Berlin. Photos, dessins, meubles, esquisses, plans et jusqu'à une splendide voiture Bugatti, devant laquelle nous avons croisé Pierre-Elliot Trudeau, composent cette grande exposition sur l'explosion créatrice du début de ce siècle.

Michel-Ange au Musée des beaux-arts

Caroline Montpetit

LE MUSÉE des beaux-arts de Montréal accueillera, dès l'été prochain, une exposition du célèbre peintre et sculpteur italien Michel-Ange, sous le thème de *La sculpture comme moyen d'expression dans l'art de l'artiste*.

L'exposition, qui se tiendra du 12 juin au 13 septembre 1992 au Musée, se concentrera spécifiquement sur le rapport entre la sculpture et le dessin dans l'oeuvre de cet Italien de la Renaissance, tenu depuis lors comme l'un des plus grands peintres, architectes et sculpteurs de tous les temps.

« L'exposition présentera la sculpture comme guide idéal de l'art de Michel-Ange, dans la mesure où cette activité de sculpteur est saisie à travers ses dessins et ses esquisses », explique Stéphane Aquin, du Musée des beaux-arts de Montréal, qui coordonne l'exposition.

Parmi les oeuvres en montre, on admirera notamment une série de sculptures et des dessins de l'artiste, ainsi que l'ensemble du matériel didactique qui fut exposé au Vatican de Rome, relativement à la restauration de la voûte de la chapelle Sixtine, peinte par l'artiste entre 1508 à 1512.

« C'est la première fois que ce matériel est exposé hors d'Italie et même hors de Rome. La chapelle Sixtine nous montre des corps en torsion et nous fait découvrir la conception de l'architecture de l'artiste. Michel-Ange signait toutes ses oeuvres en tant que sculpteur, et lorsqu'on analyse la voûte de la chapelle Sixtine, on découvre que cette oeuvre est un peu de la sculpture devenue peinture », précise M. Aquin.

À travers ses dessins, l'artiste définit sa manière d'aborder différents thèmes : le corps en torsion, par exemple, le thème de la tension, ou celui de la mère et de l'enfant, qui se retrouvent ensuite dans sa sculpture.

L'exposition abordera donc le thème de David, ainsi que l'adaptation de Michel-Ange du thème du Laocoon, prêtre grec mythique de la ville de Troie, condamné avec ses deux fils par le dieu Apollon, au coeur d'un noeud d'énormes serpents.

« Le Laocoon était une sculpture grecque du III^e et IV^e siècle, redécouverte à la Renaissance, qui eut une très grande influence sur Michel-Ange et sur ses contemporains », ajoute M. Aquin.

L'exposition comptera en tout plus de 160 oeuvres, dont 80 dessins, provenant en très grand nombre de la

main de l'artiste.

Des oeuvres des prédécesseurs de Michel-Ange, (Pollaiuolo, Verrocchio, Ghirlandaio), ainsi que de plusieurs de ses contemporains, dont Léonard de Vinci, y seront également offertes à la vue du public.

Quant à la Piéta, la sculpture la plus connue de l'artiste, elle ne traversera pas l'océan pour rejoindre l'exposition du Musée des beaux-arts.

« La Piéta est un trésor universel qui ne bougera pas du Vatican, tranche M. Aquin. D'ailleurs, ce n'était pas indispensable, dans le cadre d'une exposition qui traite surtout de la sculpture en tant que modèle, tel que pensé dans le dessin, qui s'attardera donc davantage à des petites sculptures ».

Parmi celles-ci, on compte des terres cuites de Michel-Ange très rarement montrées au public, ainsi

qu'une sculpture sur bois de l'artiste.

Le tout a été emprunté à près de 50 institutions muséales, dont Le Louvre, de Paris, le Metropolitan Museum of Arts, de New York, le Rijkmuseum, d'Amsterdam, et la Casa Buona Roti, de Florence.

Organisé par Pietro C. Marani, de Milan, spécialiste de la période, auteur de plusieurs livres sur l'art de Léonard de Vinci ainsi que sur Michel-Ange, le projet donnera égale-

ment naissance à un catalogue présentant plusieurs essais sur l'artiste.

Bien que le Musée des beaux-arts de Montréal ne siège pas sur le comité des fêtes du 350^e anniversaire de Montréal, cette exposition n'est pas sans lien avec les célébrations qui se tiendront l'été prochain.

« C'est notre façon à nous de souligner cet anniversaire », de conclure M. Aquin.

Architects are heroes at Metropolis

*Exhibit features all-star guest
list of 20th-century designers*

ANNMARIE ADAMS
and PIETER SIJPKES
SPECIAL TO THE GAZETTE

Organizing an exhibition is a lot like planning a party. Decisions regarding the size of the party, possible themes, the invitation list, the seating arrangement, the best time, date, and locale, anxiety over whether X will come if Y is invited — aspects of planning even the smallest gathering — are echoed in museum curators' organization of a major show: simply replace the guests with the objects or artworks to be displayed. And as with a party, its success lies as much in who is there, as in who is absent. A visit to the current show at the Montreal Museum of Fine Arts, "The 1920s: Age of the Metropolis," will convince anyone that like a successful party, this event was well worth the effort and expense.

The exhibition is especially rewarding for architects. Jean-Louis Cohen, director of the architecture section, has assembled an incredible treasury of first-rate documentation. The museum's commitment to consider a particular period — in this case the 1920s — through the theme of the city, has meant the exhibition "guest list" includes an unusual number of architects. Of the 18 themes broached in the show — already the subject of several reviews in *The Gazette* — no less than seven deal directly with architecture and urban planning.

In addition, the interdisciplinary nature of the exhibition shows the process of making buildings and cities in a broad perspective; master plans for world capitals share the stage with wine jugs; drawings of skyscrapers greet a breakfast table of the same period; and architectural models carry on instructive conversations with photographs, films, and even music of the period. If ever there were an opportunity to explore architecture from several perspectives, this is it.

Architects appear in the exhibition as the heroes they were considered to be 70 years ago. The 1920s were marked by revolutionary change, and architects played pioneering roles as revolutionary thinkers. The period between "Red October," 1917, and "Black Monday," 1929, saw the rise of influential figures such as Ludwig Hilberseimer, Le Corbusier and Hugh Ferriss whose ideas changed forever the ways we look at cities. It is through the eyes of these architectural innovators that "The 1920s:

Age of the Metropolis" focuses our perspective of design on Berlin, Paris, and New York.

The all-star guest list of the exhibition includes some of the most influential documents in 20th-century architecture. Berlin, for example, is represented by the visions of major architects like Hilberseimer as well as Bruno Taut, Ernst May, and Ludwig Mies van der Rohe. They all saw the vast destruction of Berlin during World War I as an opportunity to experiment with new urban forms.

At the same time, Le Corbusier, a leading figure of European Modernism, actually visualized the demolition of parts of Paris. His utopian schemes for the French capital, which form the core of the Parisian section of the show, seem uncomfortably familiar today even though few of his urban ideas were

realized during his lifetime. The exhibition includes material from Le Corbusier's "Plan Voisin" and the "City for Three Million," as well as many paintings by the Swiss architect.

The third city featured in the exhibition is represented by the quintessential New York building type: the skyscraper. Hugh Ferriss's impressionistic views of tall buildings, composed in subtle tonal nuances, are among the most beautiful drawings in the entire history of architectural representation. Raymond Hood's constructed works in New York — the Daily News building, the Rockefeller Centre, and the McGraw-Hill building — were equally influential as models for skyscraper design.

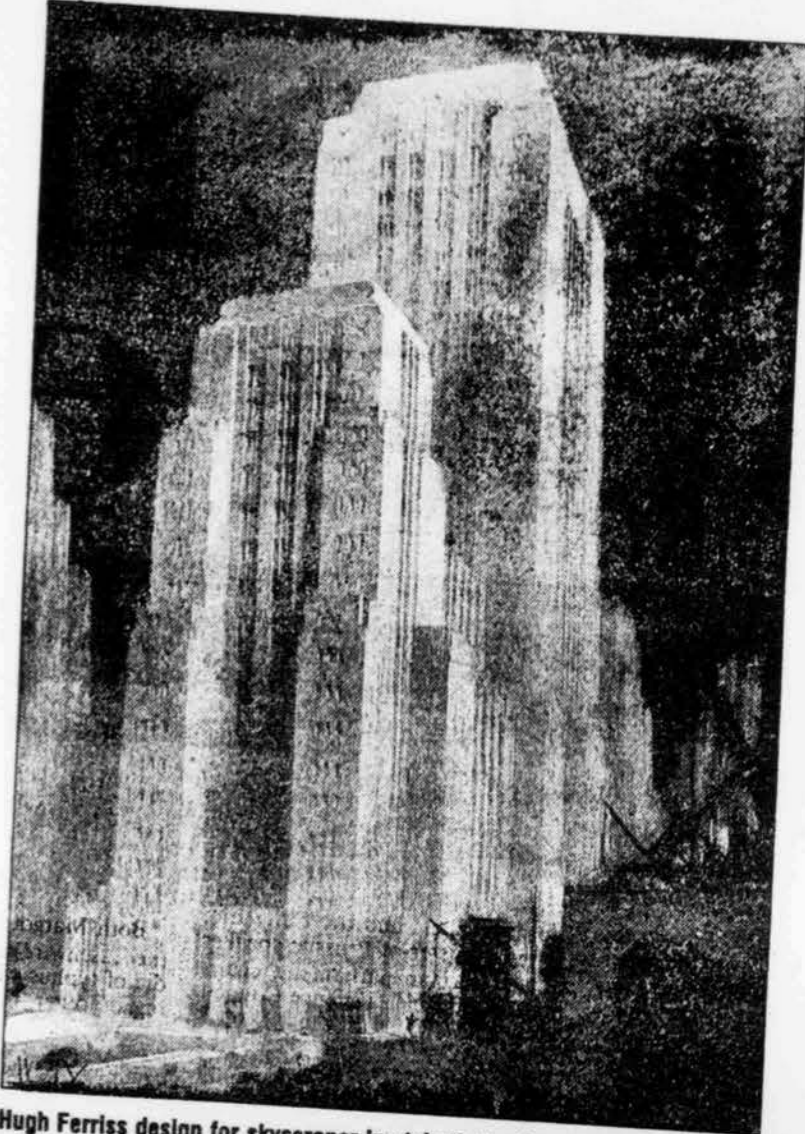
As mentioned in previous reviews of the show, the 729 works that comprise the exhibition fill

Montreal's museum to capacity. While it is certainly exhilarating to see such a vast array of objects and artifacts from one time period in one place, in some cases, the connection of the objects to the exhibition's Berlin-Paris-New York theme is stretched. Architectural devotees will no doubt enjoy the inclusion of Walter Gropius's and Eliel Saarinen's famous entries to the Chicago Tribune competition of 1922 — so influential in the evolution of the International Style — but their primary location in the sequence of New York rooms is baffling. Similarly, the large-scale model of the "Monument to the Third International," a reconstruction of Vladimir Tatlin's never-built design of 1919-20, seems oddly placed in the context of Berlin. It serves well, however, to remind visitors of the complementary show currently at the Canadian Centre for Architecture, featuring Russian drawings of the same period. Furniture and architecture from the Bauhaus and the Dutch de Stijl movement, important as they were in the development of Modernism, bear an equally tenuous relationship to Berlin, Paris, and New York. In this respect the Metropolis exhibit loses some of the clarity of its original intentions and appears in spots as a general show on Modernism between the wars. It is a wonderful party, but who did they not invite?

The hefty catalogue accompanying the show has equally fluid views of what constitutes Berlin, Paris, and New York. Essays in this beautifully produced book include Cologne and London in the 1920s.

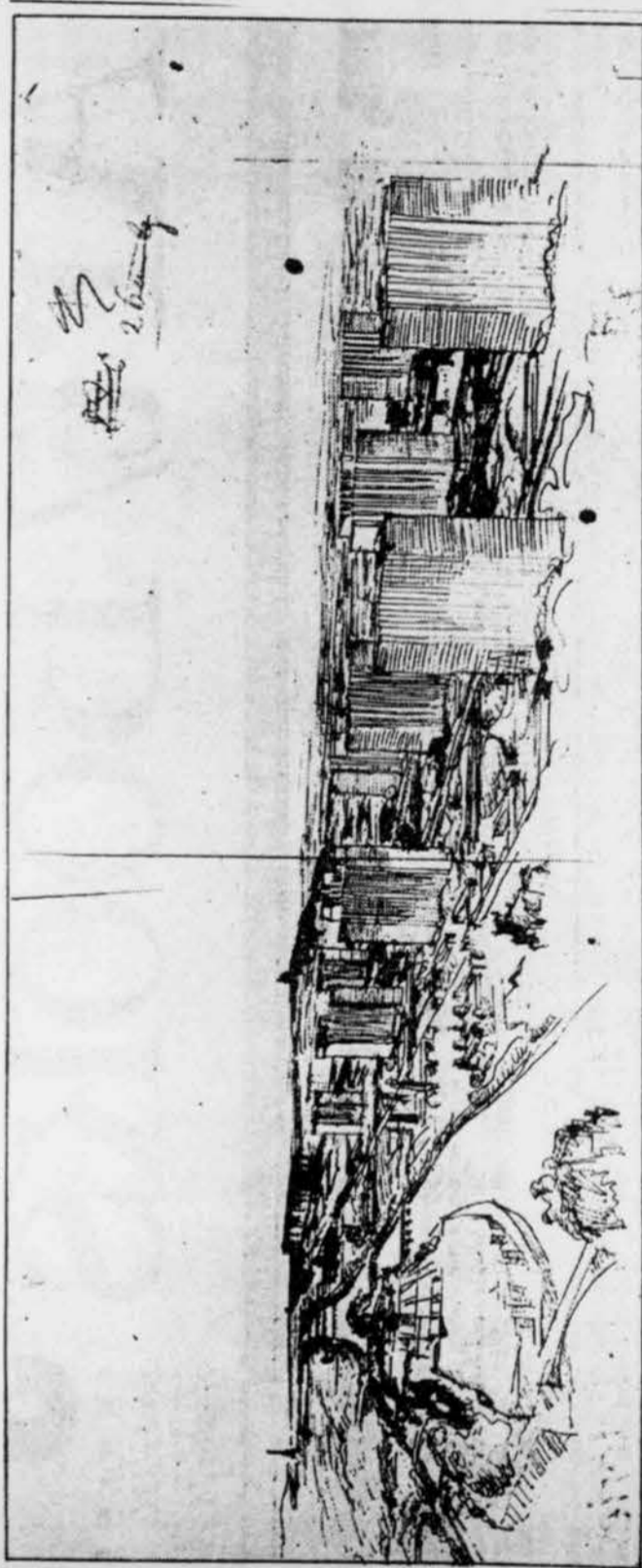
In order to gain from the clarity of the original three-city focus, following the 18-step sequence suggested by the museum guide is a good idea; this also makes the vast array of information easier to digest. When information overload sets in, the museum's cafe and terrace offer a wonderful opportunity to step out and ponder the value of revolutionary schemes by overlooking non-revolutionary Montreal. Like most western cities, we have our housing à la Hilberseimer, our attempts at masterplans following Le Corbusier, and our high-rises like Ferriss. All revolutionary schemes, when realized, are tempered by reality. "The 1920s: Age of the Metropolis" is an evocative reminder of the eerie purity of the original vision.

■ Annmarie Adams and Pieter Sijpkens teach in the school of architecture, McGill University.



Hugh Ferriss design for skyscraper in style that epitomized the '20s.

5.11.35
(3100)



Le Corbusier's 1925 "Plan Voisin" for Paris. It envisioned demolishing part of the city.

Museum project in homestretch

\$92.5-million south wing to open Nov. 7

KATHRYN GREENAWAY
THE GAZETTE

The Montreal Museum of Fine Arts expansion project is in its final stages of construction and will open Nov. 7, it was announced yesterday.

The \$92.5-million, four-year project, designed by architect Moshe Safdie, is the third museum expansion since the original building on the north side of Sherbrooke St. at du Musée Ave. opened in 1860. The new south wing adds almost 10,000 square metres to the exhibition space.

"We are very proud to see it become a reality," museum director Pierre Théberge said yesterday as he guided members of the media through echoing, spanking new galleries which will make up the seven-level South wing. "If the air conditioning was calibrated and the collections were in place we could open tomorrow," he said.

Today, the glass and marble art palace will be locked so that the permanent collections can be installed, along with the inaugural exhibit — a retrospective of Quebec artist Jean-Paul Riopelle. In addition, the cafeteria, members lounge, gift shop, bookstore and office space will be outfitted in preparation for the opening.

Hole in the ground

An underground tunnel connecting the two wings of the museum will house seven galleries. As yet, the tunnel is but a hole in the ground snarling traffic on the corner of du Musée Ave. and Sherbrooke St., but external construction is

to be completed by mid-August. As well, the eight buildings on the west side of Crescent St. just south of Sherbrooke St., owned by the museum, will be closed next month for renovations.

The majority of businesses leasing space in the buildings had already closed as of yesterday. The remaining merchants were reluctant to comment on their situation. In March, the block's tenants went public with their concerns, saying the museum had ignored their inquiries about possible interruptions to business due to renovations.

The museum wanted the renovations because the backs of the buildings were an eyesore from the glassed-in south wing museum ballroom.

'It's been tough'

Gallery owner Jocelyne Gobeil spoke out in March in defence of the Crescent St. merchants to be affected by the proposed renovations, but things have improved since then.

"It's been tough," Gobeil said yesterday. "(Museum officials) wouldn't answer our questions in the beginning, but after we went to the media, they paid attention to us."

Gobeil was forced to move once before because of the museum's expansion project. But despite the fact that she has shared her doorstep with a construction site for the last two years, she hopes negotiations for a renewed lease (up in September) will go through as planned.

"They showed a lack of understanding about small business back then, and they weren't very nice, but I'd like to stay where I am," Gobeil said.



GAZETTE, JOHN KENNEY

Montreal Museum of Fine Arts director Pierre Théberge leads tour of museum.

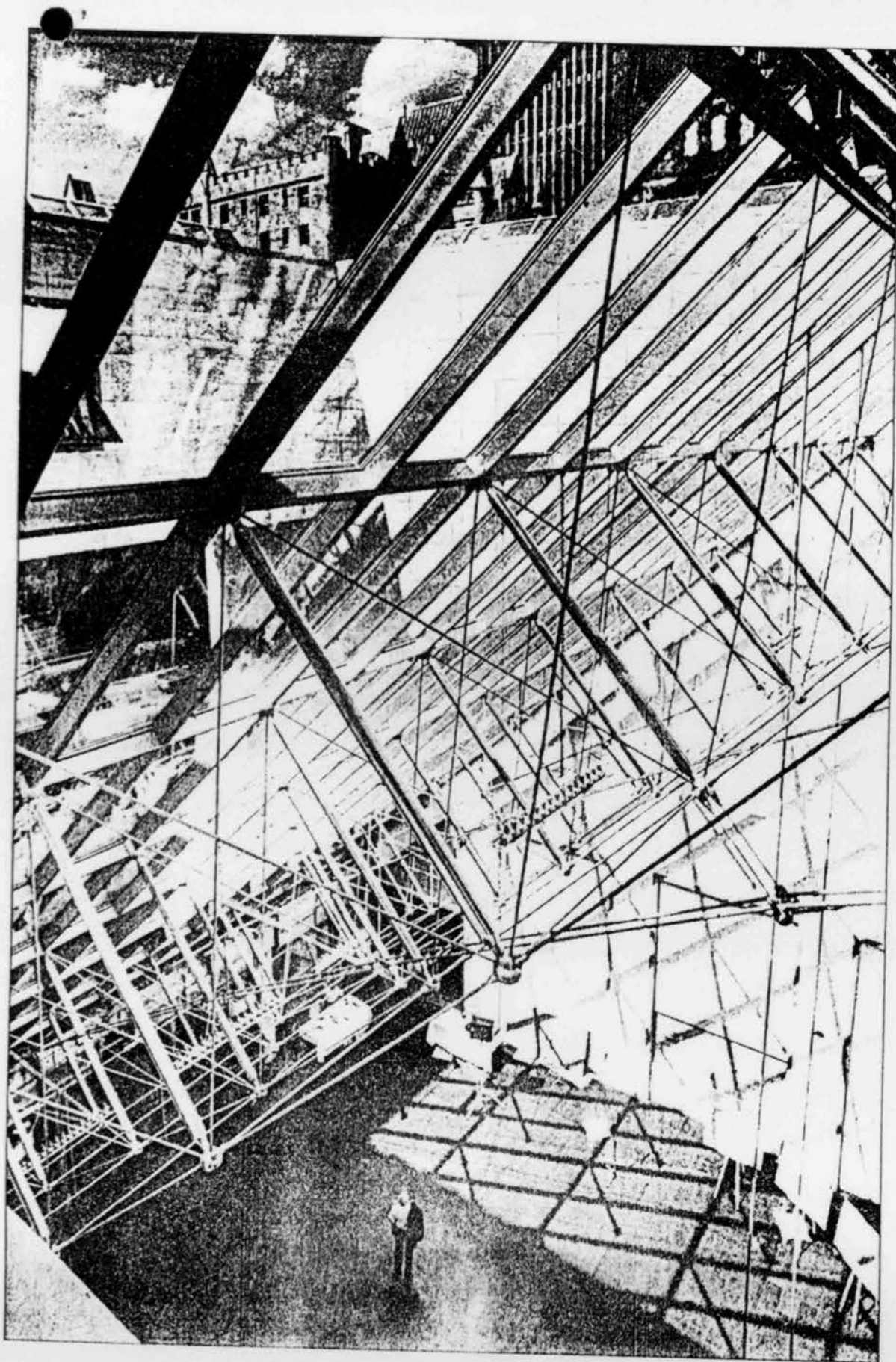


PHOTO JACQUES NADEAU

Le nouveau Musée des beaux-arts : ça promet

Quelle inondation de lumière ! La construction du nouveau pavillon du Musée des beaux-arts de Montréal est presque complétée et il est permis d'entretenir tous les espoirs. Une visite des lieux, hier, a permis de confirmer que le Musée s'apprête à pénétrer dans l'autre siècle. L'on est bien loin de l'austérité du pavillon situé en face, sur la rue Sherbrooke, construit en 1912. L'architecte Moshe Safdie a rendu hommage à Montréal en prévoyant des points de vue inédits sur la ville, sur la rue Sherbrooke, la rue Crescent et la montagne. De magnifiques verrières abritent le hall d'entrée, qui est au niveau de la rue. A l'étage inférieur, le Musée exposera sa collection d'art contemporain, dans des salles qui font 17 pieds de hauteur et dont les planchers sont en chêne. Il y aura des boutiques commerciales. Pour rester dans l'esprit de la rue Sherbrooke, a expliqué, hier, le directeur du Musée, M. Pierre Théberge. Pour faire un peu d'argent aussi. Un grand espace est également prévu pour permettre au Musée de remplir sa vocation éducative, qui deviendra plus importante. L'équipe qui assure cette fonction déplacera ses pénates dans le nouveau pavillon. Le département d'éducation aura à sa disposition deux salles d'exposition. En haut, cinq salles voûtées seront consacrées aux expositions temporaires. Lorsque le beau temps et la nature des tableaux le permettront, l'éclairage naturel prévaudra. Le Musée des beaux-arts, qui expose présentement 2 % de sa collection, pourra faire grimper ce pourcentage à 20 % avec l'inauguration de son nouveau pavillon, le 7 novembre. Le nouveau pavillon aura coûté 92,5 millions \$. Il ne reste plus maintenant qu'à garnir les murs. Le 7 novembre, une exposition consacrée à Riopelle marquera l'ouverture. Les curieux devront prendre leur mal en patience car le pavillon sera fermé d'ici à cette date.

Les années folles



**MIVILLE
TREMBLAY**

« **V**ous qui avez un foyer, aidez ceux dont la maison est détruite à se relever », crie une belle

affiche accrochée dans la première salle de l'exposition *Les années 20, l'âge des métropoles*, à voir au Musée des beaux-arts de Montréal.

L'emprunt national servira à la reconstruction de la France, dévastée par la Grande Guerre. L'obligation porte un intérêt de 6 p. cent — net d'impôt — précise l'affiche.

L'heure est aux réparations et l'esprit à la vengeance. La paix de Versailles dictée par les vainqueurs impose un très lourd fardeau à l'Allemagne. A Londres, un jeune et obscur bureaucrate publie *The Economic Consequences of the Peace*. L'auteur, John Maynard Keynes, y démontre que les vaincus ne parviendront jamais à payer un tel tribut.

Il a raison. Pour s'en sortir, la République de Weimar fait rouler la planche à billets. En 1923, à travers l'Allemagne, 1783 presses impriment des marks jour et nuit. L'inflation est un délire. Un timbre poste coûte ce que valait une villa quelques années plus tôt. Les prix sont 1250 milliards de fois plus élevés qu'en 1913.

En 1923, quand une réforme monétaire parvient à stabiliser l'inflation, un dollar américain s'échange contre 4,2 milliards de marks! La monnaie ne vaut plus rien, tous les épargnants sont lavés. Les Allemands s'en rappellent encore. Pas étonnant que leur banque centrale soit si obsédée par l'inflation.



Le Patron. Lithographie de Georges Grosz.

Les grandes entreprises telles Siemens, BASF, Bayer & Hoechst et Thyssen parviennent malgré tout à accroître leur puissance. Dans l'automobile, Daimler et Benz fusionnent leurs opérations tandis que BMW démarre les siennes. L'Allemagne s'est industrialisée tardivement, mais dans les années 20, elle surpasse l'Angleterre, notamment dans la production d'acier et l'étendue de son réseau de chemin de fer.

Chez nous, à la même époque, l'économie est

florissante. Le 18 juin 1927, *La Presse* — « Le plus fort tirage quotidien de tous les journaux du Canada » — annonce en primeur que « la dette de la province serait de nouveau réduite d'un million de dollars cette année », rappelle une copie présentée dans l'exposition. Un surplus budgétaire n'est certes pas très esthétique, mais sa rareté lui mérite une place au musée.

Le premier-ministre Louis-Alexandre Taschereau

accueille les investisseurs américains à bras ouverts. Pour alimenter leurs journaux, les barons de la presse yankee multiplient les usines de pâte et papier, même dans des coins déserts, comme à Baie-Comeau.

Au Royaume du Saguenay, l'Alcan construit ce qui devint la plus grande aluminerie du monde libre. En Abitibi, on fonce le puits de la mine de cuivre Horn, qui donnera naissance à Noranda, la ville et la compagnie. Dans les Cantons de l'Est, on extrait l'amiante. Et pour fournir l'électricité à toutes ces usines, de nouveaux barrages cisaillent les rivières.

Le Québec exporte surtout des matières premières, à l'exception notable du whisky Seagrams, qui fera, dans une Amérique assoiffée par la prohibition, la fortune de la famille Bronfman. Les capitalistes francophones sont rares. En 1927, dans un garage de Valcourt, J. A. Bombardier vend sa première auto-neige.

Les villes pèsent maintenant plus lourd que la campagne. Montréal est la métropole, et son West-Island de l'époque est dans l'Est. La municipalité de Maisonneuve vient de faire faillite, car trop généreuse avec ses congés fiscaux, mais ses jeunes industries — sucre, chaussures, fonte et matériel de chemin de fer — embauchent l'aristocratie ouvrière.

Ces travailleurs sont néanmoins exploités et pour se défendre, ils fondent en 1921 la Confédération des travailleurs catholiques du Canada, l'ancêtre de la CSN. Dans les campagnes, les cultivateurs font de même avec l'UCC, mieux connue aujourd'hui sous le nom d'Union des producteurs agricoles (UPA).

L'idéologie dominante reste accrochée au terroir et se méfie de la modernité qui déferle sur le Québec, comme ailleurs dans le

monde. *L'appel de la race* de l'abbé Lionel Groulx et les éditoriaux anti-sémites du *Devoir* invitent à une gloire périmée et peureuse.

Aux États-Unis, le capitalisme triomphe et le management se veut scientifique.

Le Musée des beaux-arts présente la magnifique Bugatti Royale, mais l'époque serait mieux illustrée par l'humble Ford T, produite à des millions d'exemplaires, et vendue à monsieur-tout-le-monde. Son prix, qui défie toute concurrence, s'explique par la fabrication en grand volume, elle-même permise par un nouveau concept, la chaîne de montage.

Henry Ford a systématisé et développé les idées de l'ingénieur Frederik Taylor, le père d'une façon de travailler en usine que nous retrouvons encore aujourd'hui. Selon Taylor, le travail est plus efficace lorsque divisé en tâches simples, dont chaque geste est étudié pour en maximiser le rendement. À l'artisan qui savait tout, mais qui produisait lentement, on a substitué l'ouvrier rapide, mais non qualifié.

Il n'y a pas que Ford. Une

petite compagnie *high tech* est le *darling* des spéculateurs boursiers. Son nom est Radio Corporation of America (RCA). La mode est aux montages financiers en cascade: les petits porteurs investissent dans des fonds communs de placement, lesquels investissent dans d'autres fonds, qui font de même, jusqu'à empiler une dizaine d'étages de papiers avant d'arriver à l'usine. À chaque niveau, des dettes pompent une fraction du dividende versé par la société opérante.

Jeudi le 24 octobre 1929, ces édifices fragiles commencent à vaciller. Une foule nerveuse afflue sur Wall Street. La police est appelée à la rescousse. Un ouvrier venu faire des réparations se penche au bord du toit d'un immeuble. Croyant au suicide, la foule lui crie de sauter.

En fin de journée la bourse se redresse et l'homme rentre chez lui. Mais une semaine plus tard, la déroute est complète. Après le Krach, suit la grande dépression. L'Allemagne frappée plus durement que tout autre, fait confiance à Adolf Hitler comme chancelier. Après les années folles, suivent des années de terreur.

S. 71253
(0048)

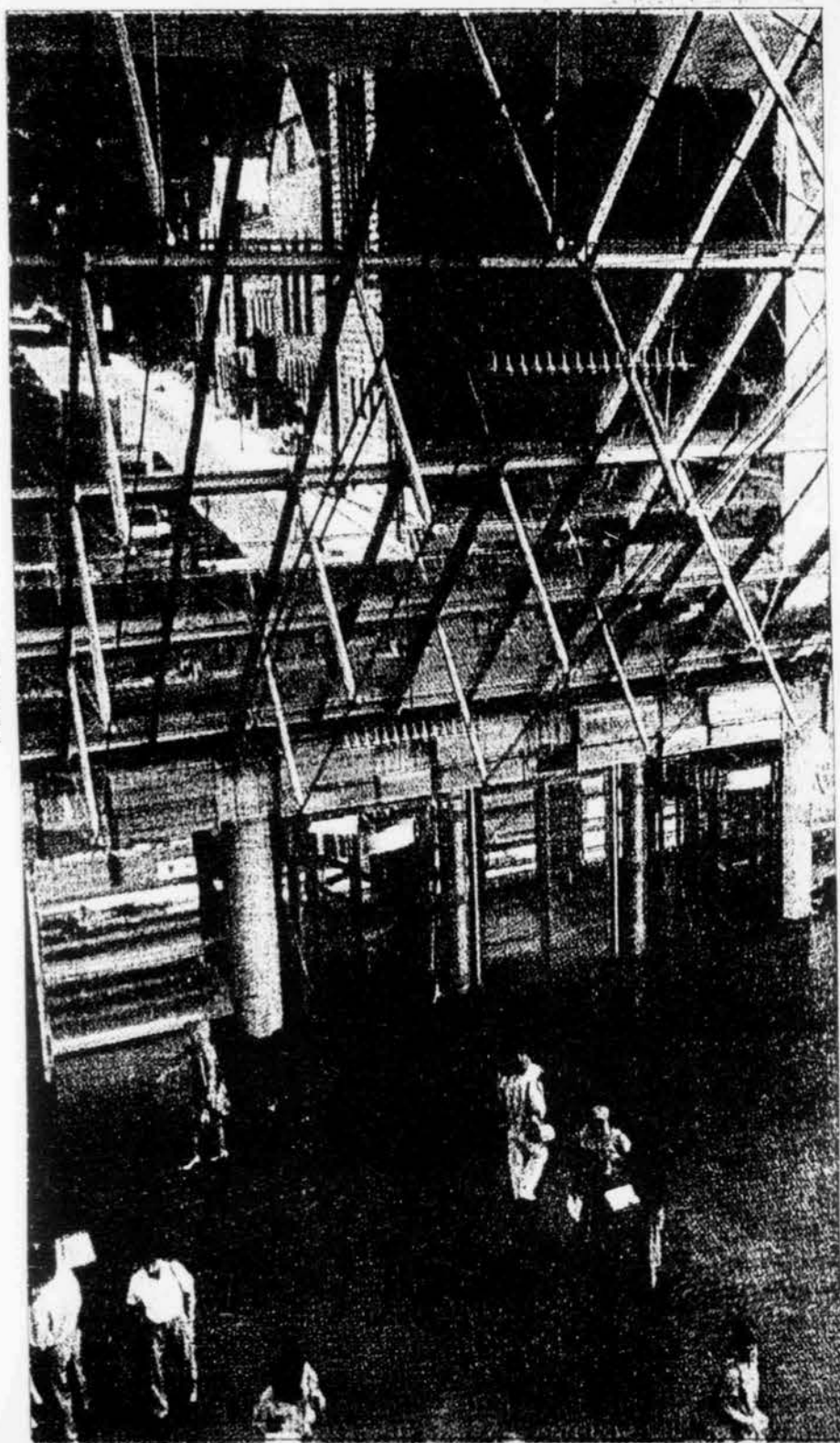


Porteurs de journaux. Lithographie de Georg Scholz, 1922.

Now comes the

ART

A PEEK INSIDE THE NEW BUILDING OF THE MUSEUM OF FINE ARTS



GAZETTE, JIM KENNY
The front door
of new building;
official
opening
is Nov. 7.

THE GAZETTE, MONTREAL, SATURDAY, JULY 20, 1991

HENRY LEHMANN
SPECIAL TO THE GAZETTE

It's been there downtown on Sherbrooke St. West for some time now. You can't miss it, even if you want to.

Motorists must inch around it. Strollers have to brave plywood "cattle runs" to get by it. Nearby merchants have had to bear all the noise; some moved out.

But for some time now, through the dust, we've been able to discern the ghostly outlines of the new "south pavilion" of the Montreal Museum of Fine Arts, on the south side of Sherbrooke St. W.

The New Sherbrooke — the historic structure which was gutted by the MMFA and was for a while just a precariously thin brick façade — has filled out again and become the home of some of the museum's galleries and offices.

Like enormous eyes

The new edifice's visual centrepiece, the pale marble section with a sheet of glass as big as a playing field and two round windows like enormous eyes, is now a closed structure.

This week a few of us — critics, journalists, professional dandies — were allowed to look inside the new \$92.5-million building.

Museum director Pierre Théberge warned us, upon our entry into the unknown: for the media — and so for the public — this peek would be the only one until the grand opening Nov. 7.

Why we should be shown over the new building now — just a few months before the real opening and before any artwork has been installed — remains something of a mystery.

Gleaming vistas

But it's clear why the building must close again until November: for the delicate process of moving the art into all the new rooms. So what did we find inside those previously — and henceforth — forbidden chambers?

There were gleaming vistas of white and all shades of pale, dappled here and there by radiant sunlight.

The interior of the new wing was all purity and good clean paint smells. Aside from a bit of loose wire, much of the interior was squeaky clean, a pristine sanctum almost ready to welcome art and furnishings.

It's a curious time to see the insides of an art museum — when it's still a glorified shell and just at that tremulous moment before its other essential components — the art it was meant to hold and honor and, a bit later, the crowds it was

designed to seduce and entertain — are brought in.

From within, the atrium seems even more vast than can be imagined when you see this area from the street.

Standing on the floor of this cathedral-like space, or on one of the balconies looking on to it, we are almost lifted into the Sublime — the modern, glass-and-glinting-aluminum type of Sublime which has become a trademark of the Museum's architect, Moshe Safdie.

However, the magnanimity of this 19-metre-high central space (which joins the galleries at all public levels) shrinks slightly when we consider that not all that long ago the MMFA, tightly woven into the delicate urban fabric of downtown, was desperate for any room it could get. And now we learn the 325-square-metre atrium apparently will contain at most one piece of sculpture — it's billed as a reception hall.

The display areas in the new addition to the MMFA, like those in Safdie's National Gallery of Canada in Ottawa, have just the right visual notes — cornices, moldings, and curves that unobtrusively turn pale spaces into secular chapels for meditation on art.

The display rooms vary in size and proportion, from long and narrow to high and wide, in order to accommodate a variety of types of art.

Worth the effort

And movement among the five floors that will be open to the public is via elevator or long ramps of stairs, which would be gracious were it not for the tiny steps that make you feel as though you are on tip-toes.

Still, the ascent is worth the effort. Upstairs, running along the north-south axis of the museum like a giant vista dome on a passenger train, is the sculpture court, a spectacular glassed-in space meas-

uring 3,414 square metres.

The new addition will also contain such amenities as a cafeteria, members' lounge, and a whopping big gift shop occupying a space equal to more than 10 per cent of the total gallery space (which, excluding the sculpture court, is 5,285 square metres. There are some 13,000 square metres of galleries in the previously existing museum.)

The new building is designed so that light entering the atrium filters all the way down to the basement, itself a series of display areas. And down here is the entrance to a wide tunnel, still under construction, which will also contain a number of galleries and, most important, will connect the new addition with the old building on the north side of Sherbrooke St.

In a way, the tunnel reminds us of the oddest aspect of the latest expansion, something that becomes even more apparent as the tour ends and we step out on to the street again:

Behind us is the new façade, with

its smooth youthful surfaces and beckoning central atrium, and just in front of us is the stately old building, with its imposing columns.

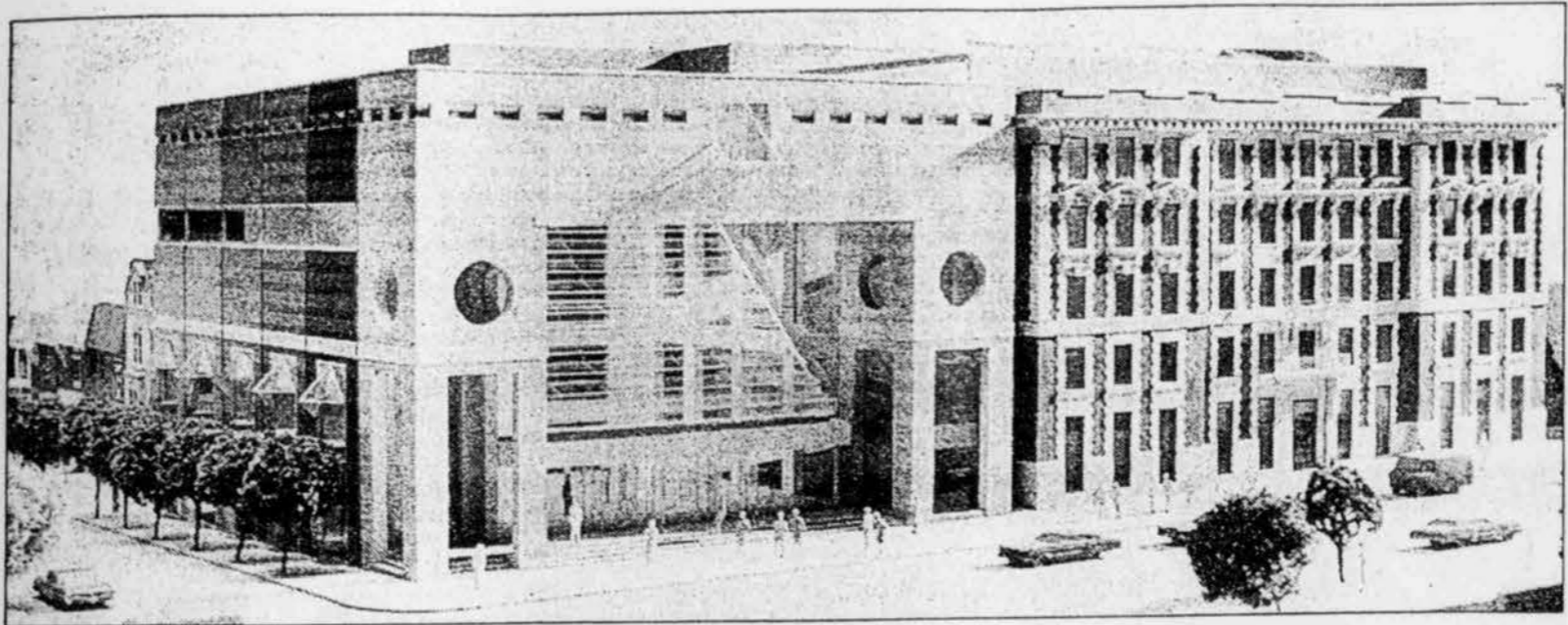
What we have is a strange two-in-one museum, with two very different and separate buildings, each a main entry point once the work is completed, staring sullenly at each other across the street.

Crisis is underscored

Perhaps this standoff, especially difficult for indecisive people who may end up never getting inside, says something about the crisis of today's museums, attempting as they do to study art and the past while earnestly grooving with the times.

The crisis is underscored by two of the first shows that will be held in the new space:

One is a retrospective of renowned Quebec painter Jean-Paul Riopelle. The other is about Snoopy, the cartoon dog who recently turned 40.



A scale-model mockup of the MMFA's new South Pavilion: the modern, high-tech Sublime that architect Moshe Safdie is known for.

Les choix neufs d'une conservatrice

LUCIE CÔTÉ
collaboration spéciale

■ Pour préparer sa section de l'exposition *Les années 20: L'Âge des métropoles*, la conservatrice Rosalind Pepall, responsable des arts décoratifs, a demandé aux musées et aux collectionneurs des oeuvres qui sont peu souvent montrées au public, un parti pris qui rend unique cette exposition et permet de belles découvertes. Et des premières. Ainsi la présence de cet immense et splendide paravent de fer forgé et de laiton, *L'oasis*, d'Edgar Brandt et Henri Favier.

«Je ne voulais pas mettre en montre ce qui est connu de tout le monde», précise la conservatrice. C'est la première fois depuis 1925, depuis l'Exposition internationale des arts décoratifs de Paris, que le paravent de Brandt et Favier est exposé, souligne-t-elle. Il avait disparu et on l'avait oublié, on le croyait perdu. Mais un antiquaire l'a vu en Amérique du Sud et s'est rappelé cette oeuvre, il l'a reconnue même si elle était mal entretenue.

«La fontaine du panneau central illustre le thème de l'Exposition de 1925, la France comme source de l'art moderne», explique la conservatrice qui fait admirer le travail nécessaire à la réalisation de cette oeuvre, ornée de dizaines de petites et grandes fleurs, un thème de prédilection de l'Art déco. Elle indique aussi au passage une potiche de bronze de Brandt qui complète l'installation.

Trois ans et demi de travail

Comme tous les autres conservateurs — ils sont sept et Mme Pepall est de plus coordonnatrice de l'exposition — Rosalind Pepall a choisi avec beaucoup de soin chacune des oeuvres présentées au musée. La préparation de cette exposition, la plus importante jamais montée au Musée des beaux-arts de Montréal, qui rassemble plus de 700 oeuvres, a d'ailleurs exigé trois ans et demi de travail.

«Chacun des conservateurs a ses propres contacts. Par exemple Jean Clair, qui a longtemps travaillé au Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou,

(Beaubourg) à Paris, a obtenu près de 25 oeuvres du Musée», indique la conservatrice.

Rosalind Pepall a quant à elle d'abord étudié l'histoire de l'art, pris quelques cours de muséologie, puis fait une maîtrise en histoire de l'art canadien. Elle a entre autres travaillé au Château Ramezay et au Royal Ontario Museum de Toronto.

«L'arrivée des oeuvres est toujours très excitante, avoue Mme Pepall en riant. Surtout que j'avais travaillé seulement avec des photocopies noir et blanc. Nous avons eu des surprises en ouvrant les caisses. Même en connaissant les dimensions des objets, j'ai parfois été étonnée.»

Il y a ainsi cette exquise théière de porcelaine blanche de Marguerite Friedlaender-Wildenhain qu'on imagine de dimensions standard à cause de la photo. Or, elle est minuscule.

«J'ai tendance à aller vers un plus grand dépouillement chez moi, à cause de mon travail», remarque la conservatrice qui a eu beaucoup de plaisir à choisir les meubles. À quoi bon collectionner les objets quand on dispose tous les jours de tout un musée ?

Un cachet d'authenticité

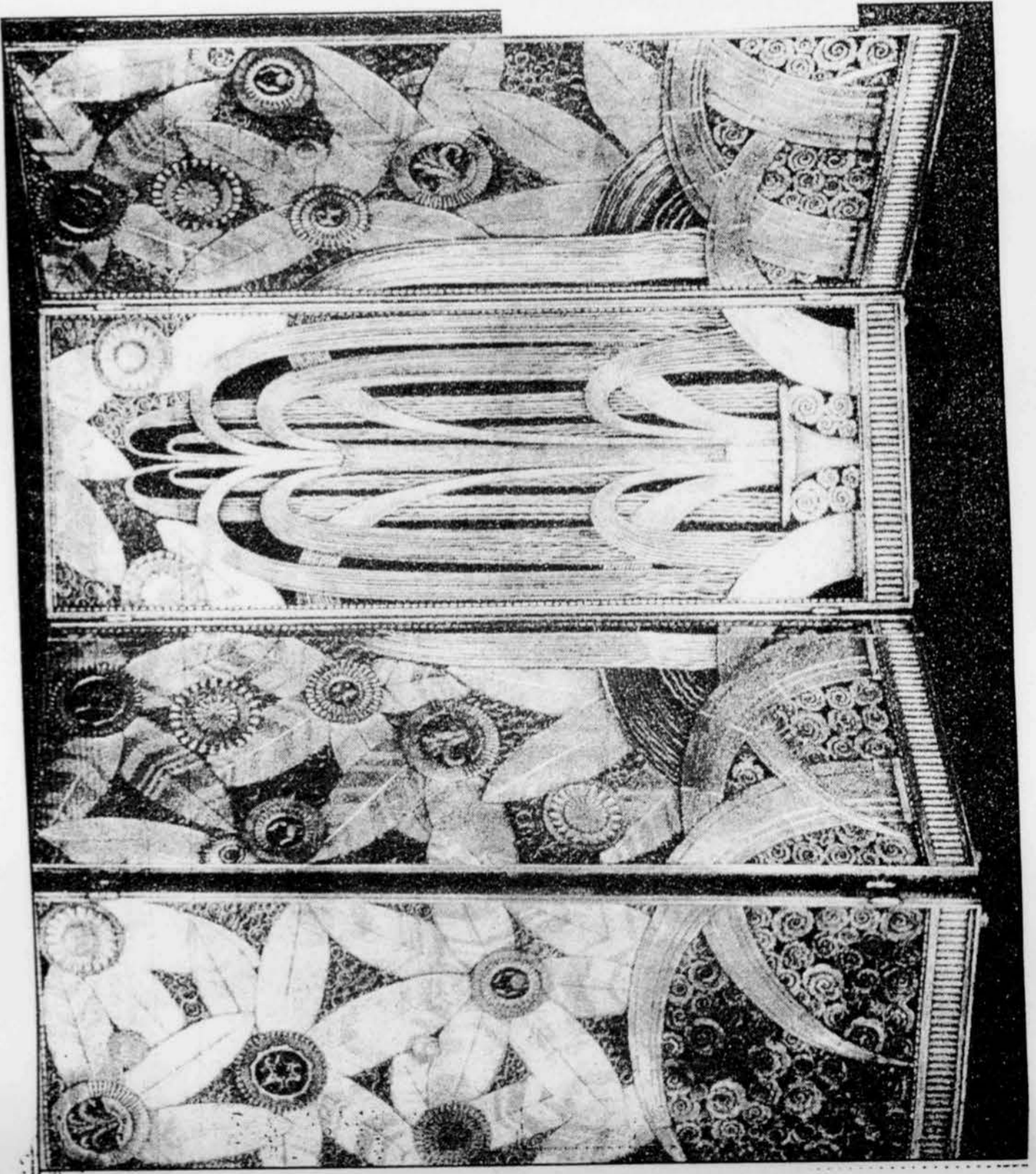
Madame Pepall a cherché à rassembler des meubles originaux, qui ont vraiment été fabriqués pendant les années 20, ce qui contribue à donner un cachet d'authenticité à sa section.

«Par exemple, la chaise longue que Le Corbusier a créée en 1929 date réellement de cette époque, signale-t-elle. La toile est usée, salie, trouée. On voit bien qu'elle a vraiment servi. C'est la même chose pour la petite table de Gerrit Rietveld, faite d'éléments géométriques, peinte dans les couleurs primaires. La peinture manque sur le dessus.

«Je suis contente d'avoir réussi à obtenir ces meubles plutôt que des copies qu'on peut se procurer facilement aujourd'hui. Mais les visiteurs sont parfois déçus de voir que les meubles sont abimés, alors que c'est pourtant ce qui fait leur intérêt pour moi.»

SUITE À LA PAGE C3

Cet immense paravent de fer forgé et de laiton, *L'oasis*, une oeuvre d'Edgar Brandt et Henri Favier, dont on voit ici quatre des cinq panneaux, est exposé pour la première fois depuis 65 ans.



Des formes et des styles propres à chacune des métropoles

SUITE DE LA PAGE C2

Une autre particularité de cette exposition est l'étonnante disparité des styles représentant chaque métropole, parfaitement mise en relief par le choix attentif des meubles.

Des oeuvres luxueuses

En visitant l'exposition ou en feuilletant son très beau catalogue, on remarque rapidement que l'Art déco a donné des oeuvres raffinées, luxueuses, inspirées du XVIIIe siècle, alors que les meubles du Bauhaus sont modernes, innovateurs, ils ont des lignes très pures, utilisent des matériaux nouveaux comme le tube d'acier. Les designers du Bauhaus ont cherché à rendre leur art accessible au plus grand nombre. Pourtant, on remarque que leurs meubles sont encore beaucoup trop coûteux pendant les années 20 pour que ce soit possible.

«C'est que la technique était encore neuve pour l'époque, explique Rosalind Pepall. On ignorait encore comment faire les meubles en série. Ces artistes créaient des oeuvres d'avant-garde.»

Des bibelots sans utilité

«Pour montrer à quel point l'Art déco est à l'opposé de ce que les Allemands faisaient, j'ai choisi trois petits objets décoratifs de Clément Mare, qui sont très jolis, en ivoire, délicats, mais qui ne sont que des bibelots, qui n'ont pas d'utilité», fait-elle observer.

Et elle a aussi choisi cette coiffeuse si particulière de l'Allemand Bruno Paul, de bois de rose orné d'ivoire, qui rappelle beaucoup la légèreté des créations françaises, une rareté en Allemagne à l'époque.

Les designers américains vont quant à eux s'inspirer des deux grands styles des années 20, mais en développant des formes qui leur sont propres, un peu bizarres, provocantes, élancées, qui rappellent l'allure des gratte-ciel de New York et composent avec l'espace restreint des appartements. Les meubles choisis par Mme Pepall, par exemple les fauteuils d'Abel Faidy aux drôles de dossiers en escalier ou la saisissante desserte verte de Kem Weber, sont à cet égard très représentatifs.

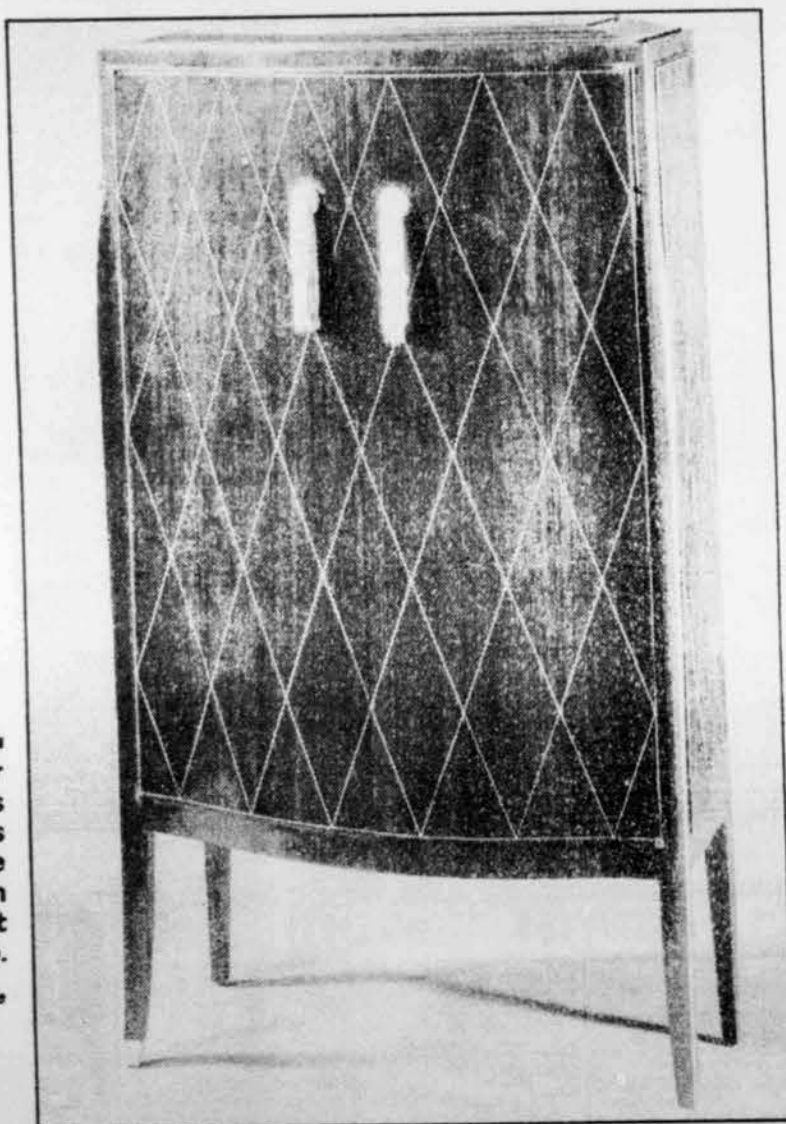
2.51289 e
(004E)



Rosalind Pepall,
conservatrice au Musée
des Beaux-Arts de
Montréal, coordonnatrice
de l'exposition *Les années
20: L'Âge des métropoles*
et responsable de la
section des arts
décoratifs.

Ce luxueux chiffonnier
d'acajou plaqué de bois
d'amarante aux motifs
géométriques d'ivoire de
Jacques-Émile Ruhlmann
incarne superbement
l'esprit Art déco.

PHOTO JEAN GOUPIL, *La Presse*



LES ANNÉES 20

emand Paul, In-
é par
leco, utili-
e riches
aux. Son
te coif-
aux pat-
es cour-
est en
le rose
ivoire.



LUCIE CÔTÉ
collaboration spéciale

Comme une fête folle, brève mais intense. Les années 20 ont été si pleines de vitalité, de créativité, d'insouciance et d'audace qu'on en garde encore la nostalgie.

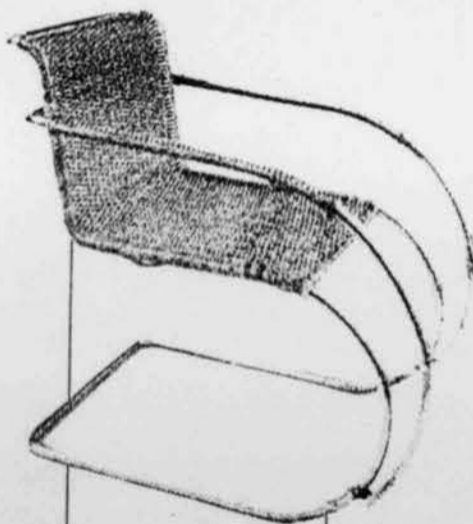
Pendant ces dix années s'imposent deux styles extrêmement différents. Le Bauhaus et l'Art déco. La sobriété et le raffinement. La pureté de lignes, le modernisme, l'innovation des meubles allemands. Le luxe inouï, la délicatesse, l'ornementation des meubles (d'abord) français. Le contraste, que l'on constate en visitant l'exposition du Musée des beaux-arts de Montréal, *Les Années 20: L'âge des métropoles*, est frappant.

L'Art déco sera à son apogée, absolument triomphal en 1925, date de l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels de Paris. Mais aujourd'hui encore l'influence du Bauhaus se détecte partout, même si l'école créée par

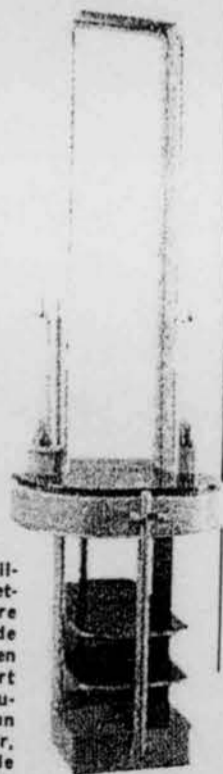
Gropius n'est restée ouverte que 14 ans.

Car ces deux styles ont influencé les créateurs à travers le monde, en particulier aux États-Unis. Où toutefois les meubles reflètent aussi la très particulière réalité nord-américaine. Juste avant la machine, le jazz, la verticalité des édifices et l'exiguïté des appartements seront ainsi des sources d'inspiration importantes. Et ce sont les Américains, mais à la fin de la décennie, qui les premiers travailleront avec de nouveaux matériaux révolutionnaires comme l'aluminium et le plastique.

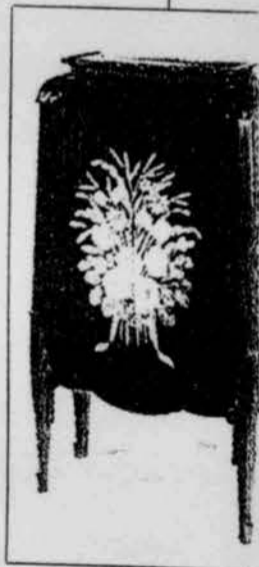
GRAPHISME JOCELYNE POTELLE



Ce fauteuil cané de Mies van der Rohe illustre bien la très grande innovation du Bauhaus, l'utilisation des tubes d'acier.



La haute silhouette de cette singulière desserte de Kem Weber, en laque vert pomme, couronnée d'un étroit miroir, ornée de petites tours de néons, évoque les gratte-ciel de New York.



Luxeux cabinet art déco d'ébène marqueté de nacre, aux formes fluides du tandem français Sûe et Mare.

LES ANN

Les années 20: l'âge des métropoles: la presse parisienne s'intéresse à l'exposition

RENÉ VIAU
collaboration spéciale
PARIS

Peu à peu, la presse française découvre les grandes manifestations culturelles estivales à Montréal. On a vu tout récemment un compte-rendu sur le Festival de jazz dans *Le Nouvel Observateur*. Il est cependant rare qu'une présentation muséologique, quelle qu'en soit son envergure, suscite l'intérêt des critiques d'art tant dans la presse spécialisée que quotidienne.

Présentée au Musée des beaux-arts de Montréal, la méga-exposition *Les années 20: l'âge des métropoles* marque à cet égard un précédent. Il faut dire que la thématique même de l'exposition, qui décrit les grands creusets culturels que furent, durant cette décennie, les villes de Berlin, Paris et New York, se révèle particulièrement sensible à un regard européen. D'autant plus que le maître d'oeuvre de cette présentation — probablement l'une des plus importantes présentations, avec 750 pièces, jamais montée dans aucun musée nord-américain — est Jean Clair, directeur du Musée Picasso à Paris. Ce dernier avait organisé à Paris sur d'autres sujets plusieurs expositions multidisciplinaires remarquées s'apparentant par leur approche à celle de Montréal.

Un reportage et un article dans *Muséart*, mensuel consacré à «l'art aux quatre coins du monde»; un encart dans *Beaux-Arts Magazine* qui sera suivi, nous assure-t-on, «d'un article très complet en septembre». Voilà pour l'instant la couverture qu'a réservée la presse spécialisée à l'exposition montréalaise. Sous le titre de «Métropoles des années folles», le quotidien parisien *Libération* consacrait, dans son édition



«L'accordéoniste»: l'une des pièces exposées au Musée des beaux-arts de Montréal, dans le cadre de *Les années 20: l'âge des métropoles*.

du mardi, trois pages pleines et richement illustrées à ce sujet.

Les années 20 comme si vous y étiez

L'auteur de l'article, le critique d'art Hervé Gauville, se prend, avec une dose de lucidité, mais aussi beaucoup d'enthousiasme, au jeu «d'une des plus fantastiques évocations» d'une période complexe «mise en scène» à coups d'accumulation inédite de chefs-d'oeuvre et de pièces secondaires.

Selon le critique, les années 20 nous sont ici renvoyées à chaud, un peu comme si le visiteur lui-même devenait un contemporain des artistes qui lui font face. «Loin des atmosphères sacralisantes et souvent réfrigérantes des célébrations et des commémorations, Voici l'esprit vivant d'une époque qui ressemble à la nôtre, lit-on. L'observateur des années 90 est amené à regarder ces années 20 ans sans recul. Il constate alors l'absence presque totale de quelques points de références obligés (surréalisme et cubisme). Cette réévaluation «de visu» et cette réorganisation d'un savant désordre correspondent au vivant refus de la «tabula rasa» et des hiérarchies imposées insidieusement par l'histoire de l'art».

Ailleurs dans son article, Hervé Gauville propose un parallèle entre le thème de la mégapole des années folles et la ville actuelle. «Ces années d'entre-deux guerres sont aussi comparables à l'ultime décennie de notre siècle parce qu'elles sont obnubilées par ce qui nous attire et nous rebute, nous fascine et nous inquiète: les grandes villes avec leurs populations mouvantes, leurs projets architecturants et leurs imprévisibles banlieues».

LES ANNÉES 20

emand Paul, In-
cè par
leco, utli-
e riches
aux. Son
te colf-
aux pat-
es cour-
est en
le rose
ivoire.



LUCIE CÔTÉ
collaboration spéciale

Comme une fête folle, brève mais intense. Les années 20 ont été si pleines de vitalité, de créativité, d'insouciance et d'audace qu'on en garde encore la nostalgie.

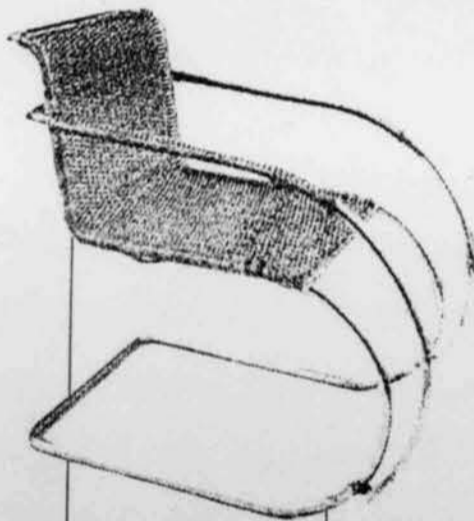
Pendant ces dix années s'imposent deux styles extrêmement différents. Le Bauhaus et l'Art déco. La sobriété et le raffinement. La pureté de lignes, le modernisme, l'innovation des meubles allemands. Le luxe inouï, la délicatesse, l'ornementation des meubles (d'abord) français. Le contraste, que l'on constate en visitant l'exposition du Musée des beaux-arts de Montréal, *Les Années 20: L'âge des métropoles*, est frappant.

L'Art déco sera à son apogée, absolument triomphal en 1925, date de l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels de Paris. Mais aujourd'hui encore l'influence du Bauhaus se détecte partout, même si l'école créée par

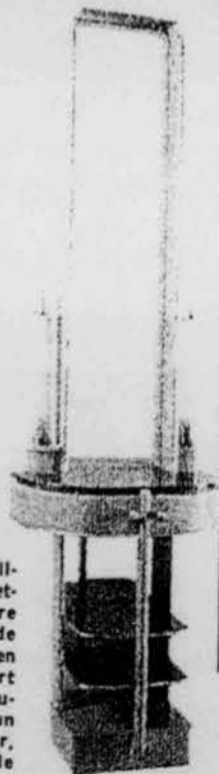
Gropius n'est restée ouverte que 14 ans.

Car ces deux styles ont influencé les créateurs à travers le monde, en particulier aux États-Unis. Ou toutefois les meubles refléteront aussi la très particulière réalité nord-américaine. Juste avant la machine, le jazz, la verticalité des édifices et l'exiguïté des appartements seront ainsi des sources d'inspiration importantes. Et ce sont les Américains, mais à la fin de la décennie, qui les premiers travailleront avec de nouveaux matériaux révolutionnaires comme l'aluminium et le plastique.

GRAPHISME JOCELYNE POTELLE



Ce fauteuil can-
né de Mies van
der Rohe illus-
tre bien la très
grande innova-
tion du Bau-
haus, l'utilisa-
tion des tubes
d'acier.



La haute sil-
houette de cet-
te singulière
desserte de
Kem Weber, en
laque vert
pomme, cou-
ronnée d'un
étroit miroir,
ornée de
petites tours
de néons, évo-
que le gratte-
ciel de New
York.



Luxeux cabi-
net art déco
d'ébène mar-
queté de nacre,
aux formes flu-
ides du tandem
français Sûe et
Mare.

LES ANN

Les années 20: l'âge des métropoles: la presse parisienne s'intéresse à l'exposition

RENÉ VIAU
collaboration spéciale
PARIS

Peu à peu, la presse française découvre les grandes manifestations culturelles estivales à Montréal. On a vu tout récemment un compte-rendu sur le Festival de jazz dans *Le Nouvel Observateur*. Il est cependant rare qu'une présentation muséologique, quelle qu'en soit son envergure, suscite l'intérêt des critiques d'art tant dans la presse spécialisée que quotidienne.

Présentée au Musée des beaux-arts de Montréal, la méga-exposition *Les années 20: l'âge des métropoles* marque à cet égard un précédent. Il faut dire que la thématique même de l'exposition, qui décrit les grands creusets culturels que furent, durant cette décennie, les villes de Berlin, Paris et New York, se révèle particulièrement sensible à un regard européen. D'autant plus que le maître d'oeuvre de cette présentation — probablement l'une des plus importantes présentations, avec 750 pièces, jamais montée dans aucun musée nord-américain — est Jean Clair, directeur du Musée Picasso à Paris. Ce dernier avait organisé à Paris sur d'autres sujets plusieurs expositions multidisciplinaires remarquées s'apparentant par leur approche à celle de Montréal.

Un reportage et un article dans *Muséart*, mensuel consacré à «l'art aux quatre coins du monde»; un encart dans *Beaux-Arts Magazine* qui sera suivi, nous assure-t-on, «d'un article très complet en septembre». Voilà pour l'instant la couverture qu'a réservée la presse spécialisée à l'exposition montréalaise. Sous le titre de «Métropoles des années folles», le quotidien parisien *Libération* consacrait, dans son édition



«L'accordéoniste»: l'une des pièces exposées au Musée des beaux-arts de Montréal, dans le cadre de *Les années 20: l'âge des métropoles*.

du mardi, trois pages pleines et richement illustrées à ce sujet.

Les années 20 comme si vous y étiez

L'auteur de l'article, le critique d'art Hervé Gauville, se prend, avec une dose de lucidité, mais aussi beaucoup d'enthousiasme, au jeu «d'une des plus fantastiques évocations» d'une période complexe «mise en scène» à coups d'accumulation inédite de chefs-d'oeuvre et de pièces secondaires.

Selon le critique, les années 20 nous sont ici renvoyées à chaud, un peu comme si le visiteur lui-même devenait un contemporain des artistes qui lui font face. «Loin des atmosphères sacralisantes et souvent réfrigérantes des célébrations et des commémorations, Voici l'esprit vivant d'une époque qui ressemble à la nôtre, lit-on. L'observateur des années 90 est amené à regarder ces années 20 ans sans recul. Il constate alors l'absence presque totale de quelques points de références obligés (surréalisme et cubisme). Cette réévaluation «de visu» et cette réorganisation d'un savant désordre correspondent au vivant refus de la «tabula rasa» et des hiérarchies imposées insidieusement par l'histoire de l'art».

Ailleurs dans son article, Hervé Gauville propose un parallèle entre le thème de la mégapole des années folles et la ville actuelle. «Ces années d'entre-deux guerres sont aussi comparables à l'ultime décennie de notre siècle parce qu'elles sont obnubilées par ce qui nous attire et nous rebute, nous fascine et nous inquiète: les grandes villes avec leurs populations mouvantes, leurs projets architecturants et leurs imprévisibles banlieues».

Bernard Lamarre pourrait quitter la présidence du Musée des beaux-arts

Claude Turcotte

M. BERNARD LAMARRE est toujours président du Musée des beaux-arts de Montréal et selon M. Pierre Théberge, directeur du musée, rien ne permet de croire que M. Lamarre ne complètera pas son mandat, dont l'échéance n'arrive que dans un an. Pourtant, des rumeurs persistantes, depuis quelques semaines, laissent entendre le contraire.

M. Théberge nie également que le MBA soit accablé d'un déficit en pleine croissance. Le directeur réfute cette autre rumeur, en disant que jusqu'à maintenant les états financiers du MBA, présentés et analysés mensuellement, sont conformes aux prévisions budgétaires pour l'ensemble de l'exercice financier et que l'année devrait se terminer par « un léger surplus ».

On imagine facilement que de telles rumeurs peuvent s'expliquer par l'imbricatio financière dans lequel se retrouve le Groupe Lavalin, dont M. Lamarre est le président et principal actionnaire. Que M. Lamarre cherche désormais à s'éloigner de fonctions publiques et honorifiques n'étonnerait personne. On dit d'ailleurs que M. Lamarre sort très peu depuis quelques semaines de son repaire de Saint-Sauveur.

Le Musée des beaux-arts procédera le 7 novembre à l'ouverture officielle de son nouvel édifice. On profitera de l'occasion pour présenter une rétrospective prestigieuse, celle de Jean-Paul Riopelle. En attendant, la rumeur publique prête au premier ministre Robert Bourassa l'intention de nommer éventuellement à la présidence du MBA M. Fernand Lalonde, un fidèle ami libéral et ex-ministre dans un précédent gouvernement Bourassa, qui est par ailleurs bien connu dans les milieux montréalais.

En 1989, le MBA déclarait un très léger bénéfice d'exploitation de 16 246 \$, mais il trainait déjà un déficit accumulé de 3 millions \$ qui fut ramené à 1,5 million \$, grâce à une subvention spéciale. Toutefois, au



Bernard Lamarre

cours de l'exercice suivant, ayant pris fin au 31 mars 1990, le MBA enregistrait un déficit de 531 102 \$; une autre subvention spéciale de 1,5 million \$ devait faire disparaître le déficit accumulé de 1,5 million \$.

Dans l'exercice financier ayant pris fin le 31 mars dernier, le MBA a produit un bénéfice de 349 000 \$, ce qui a permis de réduire son déficit accumulé à 200 000 \$. Selon M. Théberge, l'exercice en cours devrait donner un bénéfice suffisant pour éliminer complètement ce déficit accumulé et laisser en plus un surplus d'environ 200 000 \$. M. Théberge a mentionné que le succès de certaines expositions, comme celles de Picasso et Salvador Dali, a contribué sensiblement à la baisse du déficit.

Pour ce qui est de la construction du nouveau MBA, les gouvernements canadien et québécois ont chacun accordé une subvention de 33 millions \$. Une somme additionnelle de 27 millions \$ proviendra de souscriptions publiques corporatives et particulières. Cette campagne de souscription s'étend sur une période allant de 1988 à 1993. Les travaux de construction coûtent 80 millions \$, dont 50 millions \$ pour le bâtiment, 10 millions \$ pour un passage souterrain et le reste pour des honoraires divers et autres dépenses.

Bernard Lamarre pourrait quitter la présidence du Musée des beaux-arts

Claude Turcotte

M. BERNARD LAMARRE est toujours président du Musée des beaux-arts de Montréal et selon M. Pierre Théberge, directeur du musée, rien ne permet de croire que M. Lamarre ne complétera pas son mandat, dont l'échéance n'arrive que dans un an. Pourtant, des rumeurs persistantes, depuis quelques semaines, laissent entendre le contraire.

M. Théberge nie également que le MBA soit accablé d'un déficit en pleine croissance. Le directeur réfute cette autre rumeur, en disant que jusqu'à maintenant les états financiers du MBA, présentés et analysés mensuellement, sont conformes aux prévisions budgétaires pour l'ensemble de l'exercice financier et que l'année devrait se terminer par « un léger surplus ».

On imagine facilement que de telles rumeurs peuvent s'expliquer par l'imbroglio financier dans lequel se retrouve le Groupe Lavalin, dont M. Lamarre est le président et principal actionnaire. Que M. Lamarre cherche désormais à s'éloigner de fonctions publiques et honorifiques n'étonnerait personne. On dit d'ailleurs que M. Lamarre sort très peu depuis quelques semaines de son repaire de Saint-Sauveur.

Le Musée des beaux-arts procédera le 7 novembre à l'ouverture officielle de son nouvel édifice. On profitera de l'occasion pour présenter une rétrospective prestigieuse, celle de Jean-Paul Riopelle. En attendant, la rumeur publique prête au premier ministre Robert Bourassa l'intention de nommer éventuellement à la présidence du MBA M. Fernand Lalonde, un fidèle ami libéral et ex-ministre dans un précédent gouvernement Bourassa, qui est par ailleurs bien connu dans les milieux montréalais.

En 1989, le MBA déclarait un très léger bénéfice d'exploitation de 16 246 \$, mais il traînait déjà un déficit accumulé de 3 millions \$ qui fut ramené à 1,5 million \$, grâce à une subvention spéciale. Toutefois, au



Bernard Lamarre

cours de l'exercice suivant, ayant pris fin au 31 mars 1990, le MBA enregistrait un déficit de 531 102 \$; une autre subvention spéciale de 1,5 million \$ devait faire disparaître le déficit accumulé de 1,5 million \$.

Dans l'exercice financier ayant pris fin le 31 mars dernier, le MBA a produit un bénéfice de 349 000 \$, ce qui a permis de réduire son déficit accumulé à 200 000 \$. Selon M. Théberge, l'exercice en cours devrait donner un bénéfice suffisant pour éliminer complètement ce déficit accumulé et laisser en plus un surplus d'environ 200 000 \$. M. Théberge a mentionné que le succès de certaines expositions, comme celles de Picasso et Salvador Dali, a contribué sensiblement à la baisse du déficit.

Pour ce qui est de la construction du nouveau MBA, les gouvernements canadien et québécois ont chacun accordé une subvention de 33 millions \$. Une somme additionnelle de 27 millions \$ proviendra de souscriptions publiques corporatives et particulières. Cette campagne de souscription s'étend sur une période allant de 1988 à 1993. Les travaux de construction coûtent 80 millions \$, dont 50 millions \$ pour le bâtiment, 10 millions \$ pour un passage souterrain et le reste pour des honoraires divers et autres dépenses.

«Les années 20»

«L'âge des métropoles»



Le DeHavilland D.H. 60 Moth, 1928, fut un avion très en vogue durant les années folles et très apprécié de ceux qui étaient à la recherche de sensations fortes. Un exemplaire de cet avion est exposé dans le Musée des Beaux-Arts.

AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS

L'entredeux guerres, celles de 1914 et de 1939, fut une période particulièrement fébrile et fertile en rebondissements de toutes sortes. Elle fut aussi une période de grand essor économique et de grande récession. L'être humain a eu l'occasion durant cette période de mesurer à la fois sa grandeur et ses misères.

Jusqu'au 10 novembre, on peut redécouvrir les grandeurs de cette époque à travers l'exposition «Les années 20, l'âge des métropoles», présentée au musée des Beaux-Arts de Montréal.

Il s'agit d'une exposition hors de l'ordinaire permettant aux visiteurs de voir de leurs yeux non seulement plusieurs des grandes œuvres d'art qui ont marqué l'époque, mais aussi d'autres œuvres moins reconnues, moins adulées qui ont aussi fait la vie de toute une génération.

On trouve évidemment beaucoup de tableaux dans cette exposition, mais on trouve de plus des photographies, des affiches, des sculptures et même des objets. On y parle des grands courants de pensée humanistes et capitalistes qui se sont manifestés à cette époque et notamment du chef-d'œuvre cinématographique «Métropolis» de Fritz Lang.

Il est particulièrement intéressant d'admirer une Bugatti Royale Type 41, reproduite à seulement quelques exemplaires, qui ne pouvait appartenir qu'à quelques

personnes très riches. Dans le musée, on peut aussi voir le fameux avion D.H. 60X Moth de DeHavilland Aircraft, un avion qui devait marquer son époque en devenant un avion de course très en vogue et qui fit fureur chez une certaine jeunesse en mal de sensations au plus fort des années folles.

Grâce aux quelque 700 œuvres exposées dans le musée, on peut découvrir l'environnement des hommes et des femmes de cette époque fébrile où tout le monde voulait vivre et occuper une place nouvelle dans le monde.

Les grandes métropoles dont il est question dans cette exposition sont Berlin, Paris et New York. Trois grandes capitales qui devaient refaire le monde quelques années plus tard, des grandes villes dont les habitants seraient appelés à réécrire l'histoire, du moins à participer à la rédaction de cette nouvelle histoire et du nouvel ordre mondial qui devait résulter de la grande crise et de la Deuxième Guerre mondiale.

Art populaire

«Les années 20, l'âge des métropoles» est probablement une occasion unique de visiter le musée des Beaux-Arts de Montréal et d'apprivoiser les grandes œuvres qu'on peut y trouver. L'art exposé y est souvent populaire, accessible et suffisamment intelligible pour que le commun des mortels puisse en saisir toutes les nuances. Le musée en lui-même n'est pas un endroit désagréable même si à certains moments on a l'impression qu'il n'y a pas suffisamment

d'air. Il faut compter quelques heures pour visiter l'exposition et il vaut mieux louer un audioguide pour s'assurer de bien comprendre toutes les subtilités de cette exposition.

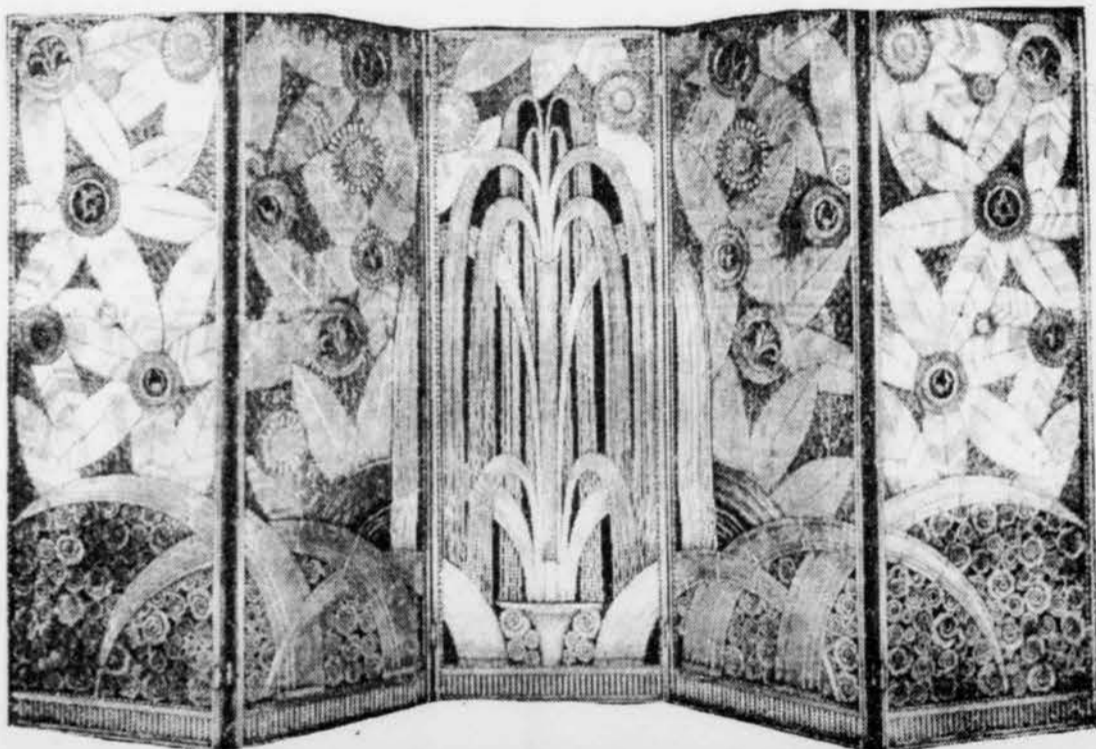
«Les années 20, l'âge des métropoles» n'est pas une exposition des plus spectaculaires et il ne faudrait pas s'attendre à ce que les plus jeunes puissent y consacrer toute leur attention pendant toute la durée de la visite.

L'admission est de 12 \$ pour les adultes, de 5 \$ pour les étudiants et personnes âgées et de 1 \$ pour les enfants de moins de douze ans. On peut suivre des visites guidées ou louer un audioguide pour mieux apprécier les exhibits.

Pour plus d'information, on peut communiquer avec le musée des Beaux-Arts en composant le 285-1600. Le musée est situé au 1379, rue Sherbrooke Ouest, à Montréal près du métro Guy-Concordia. L'exposition est ouverte de 10 h à 19 h la semaine et de 10 h à 21 h le samedi.



Les années 20, l'âge des métropoles, une belle exposition au musée des Beaux-Arts de Montréal qui permet d'apprivoiser les grandes œuvres.



Paravent de fer forgé et de laiton d'Edgar Brandt et Henri Favier.

EXPOSITION



Les années 20: deux fois plutôt qu'une

«**A** peu près tout dans cette exposition sur la vie urbaine des années vingt est gigantesque, à l'image de la rutilante Bugatti...» peut-on lire dans le *New York Times* du dimanche 25 août. «Dans la ville (Montréal) en mutation, une grande exposition évoque les métropoles des années 20» titre *Le Monde* du 27 août. «A Show of Force», dit le très sévère critique du *Globe and Mail* de Toronto (22 juin). Et ainsi de suite dans nombre de journaux et revues qui comptent au Canada, aux États-Unis et en Europe.

Jamais une exposition du Musée des beaux-arts de Montréal n'a eu aussi bonne presse au Canada

et à l'étranger que *Les années 20: l'âge des métropoles*, une publicité qui ne peut mieux tomber, le Musée devant ouvrir les portes de son nouveau bâtiment en novembre.

Il ne reste plus qu'à convaincre les Montréalais de l'importance de l'événement. Car avec ses 120 000 visiteurs depuis son ouverture, le 20 juin, et compte tenu de ce qu'elle a coûté, environ 5 millions, l'exposition est loin de faire ses frais. Et si elle ne les fait pas d'ici le 10 novembre, sans doute n'aurons-nous jamais plus d'expositions d'une telle envergure.

JOCELYNE LEPAGE

Les années vingt au Musée des beaux-arts Montréal aussi fait parler d'elle

JOCELYNE LEPAGE

■ «La ville de Montréal se bat comme une belle diablesse pour imposer son image sur la scène internationale. Les diables n'étant pas mieux lotis que les hommes, elle ne peut cependant offrir que ce qu'elle a, à savoir une beauté sérieusement endommagée par une théorie de gratte-ciel dont la médiocrité, en fait de ciel, paraît surtout destinée à contrarier les dieux».

Frédéric Edelmann, l'envoyé spécial du journal *Le Monde* à Montréal pour couvrir *Les années vingt* au Musée des beaux-arts, n'a pu s'empêcher de déborder le sujet comme on peut le constater dans cet extrait (27 août). Comme si l'exposition présentée au Musée, qui s'intéresse aux métropoles rêvées ou cauchemardées par les artistes du début du siècle, se poursuivait dans le Montréal d'aujourd'hui qui bat de l'aile, dans cette ancienne métropole du Canada qui ne sait plus quoi faire pour retrouver ses beautés passées.

«Entre ses hauteurs boisées et le Saint-Laurent, poursuit M. Edelmann,

ce qui était un des plus beaux sites du monde ressemble désormais à n'importe laquelle de ces villes américaines qui s'évertuent à singer New York.»

Si M. Edelmann retient quelques initiatives intéressantes, comme l'accès au Vieux-Port, il fait remarquer que c'est dans le domaine culturel que «la fière cité de Jacques Cartier a réorienté son lyrisme urbain...:ici, un spectaculaire Jardin botanique, ou là, sur le port, un sympathique Musée de la ville (Centre d'histoire de Montréal)...

Mais c'est au secteur privé, selon lui, que l'on doit ce qu'il y a de mieux (en matière culturelle reliée à l'urbanisme) c'est-à-dire le Centre canadien d'architecture de Mme Phyllis Lambert, et le Musée des beaux-arts «dont le nouveau bâtiment sera inauguré à l'automne, et qui aura alors l'envergure de son rival (sic) de Toronto».

Et où l'on peut voir jusqu'au 10 novembre *Les années vingt: l'âge des métropoles*: «Un formidable hymne à la ville, dit Edelmann, et à cette engeance particulière de citoyens que représentent les artistes.»

Des émotions nouvelles

ENFIN, une exposition d'envergure internationale à Montréal, un événement sortant des sentiers battus, à la fois susceptible de séduire et d'instruire bon nombre de gens. *Les années Vingt*, en effet, révèlent curieusement l'éclatement de l'art « contemporain » à travers le monde; lequel, comme chacun le sait, n'en est pas à ses dernières audaces: toutes les fantaisies en *isme* s'y donnant rendez-vous, sans doute inspirées du fameux dadaïsme.

Impressionnante cette méga-exposition, où le Musée des beaux-arts de Montréal prend soudain l'allure d'un palais; où encore l'unité du sujet exposé se conjugue admirablement avec les thématiques proposées, en regard d'un survol consciencieux de l'univers, parfois nécropolisant, des métropoles.

Enfin, des grands noms dans ce musée! Dussent-ils n'être que de passage, le mérite des organisateurs repose sans conteste sur l'initiative de favoriser leur accessibilité auprès du grand public montréalais; car enfin, tout le monde n'a pas, comme Ulysse, la chance de voyager. Mais alors là, quel éventail de trésors étalés: du mobilier finement incrusté de jade au service de table à couverture noire, de tableaux intimistes (des Picasso non cubistes, mais si!) aux sculptures les plus émouvantes (les travailleurs); bref, une gamme d'émotions nouvelles vous saisit et vous réconcilie avec le musée. Félicitations au directeur, monsieur Théberge, ainsi qu'à toute son équipe.

Et que s'ouvrent bientôt les nouveaux espaces de prolongement de la digne institution muséale, afin que Montréal s'inscrive à son tour au rang des grandes métropoles culturelles, en terre d'Amérique: quoi de mieux peut-on souhaiter, pour corriger en beauté nos *pauvres* CÉLÉBRATIONS de 1992.

Gilbert Lévesque
Montréal, 28 août 1991

R3215.5
(00483)

Glitterati, pronounced glitter-arty

Museum of Fine Arts bash promises to be season highlight

Travelling constitution salesman Brian Mulroney and his wife, Mila, will be the guests of honor at what promises to be the highlight of the fall social season — the Nov. 23 gala to celebrate the opening of the Montreal Museum of Fine Arts' new wing, the Jean Noel Desmarais Pavilion.



**TOMMY
SCHNURMACHER**

The PM and his missus are expected to join about 1,000 people at the glittering event, organized by the museum's volunteer committee.

Guests will be able to "ooh" and "aah" their way through the south pavilion, executed at a cost of \$95 million after four years of study and three years of construction.

The museum has come a long way since Benaiah Gibb left the Art Association of Montreal, the forerunner of the museum, a plot of land and \$8,000 way back in 1877.

Before the new wing was built, only 3 per cent of the museum's permanent collection could be displayed at a time.

The Jean-Paul Riopelle exhibition, which will inaugurate the new galleries in the museum's south pavilion, will run from Nov. 8 until Jan. 19.

The internationally acclaimed Canadian artist's retrospective will contain about 100 works chosen by Jean-Paul Prat and the artist himself.

Prat, who lives in the south of France, is director of the Fondation Maeght in beautiful Saint-Paul de Vence where anyone in their right mind would aspire to retire.

The new wing of the museum will be going to the dogs on Jan. 31 with the opening of a two-month exhibition devoted to the cartoon character Snoopy.

Museum officials are not without a sense of humor. They have commissioned 20 renowned architects to create Snoopy's doghouse as a tribute to architecture and cartoonist Charles Schulz.

Tickets for the elegant affair on Nov. 23 are \$300 per person and are going fast. If you prefer to buy a patron ticket for \$500, you get to have your name in the program. For ticket info, call 285-1641.

571229
(0048)

Musée des beaux-arts: l'ouverture du pavillon Jean-Noël Desmarais retardée

■ Le Musée des beaux-arts de Montréal a dû retarder l'ouverture du pavillon Jean-Noël Desmarais de deux semaines en raison de l'aménagement des nouveaux

espaces et du déménagement des collections qui présentent d'importants défis logistiques.

L'inauguration officielle du nouvel édifice aura lieu le 21 novembre, suivie du Bal inaugural le 23 novembre. Comme à l'accoutumée, le Bal est organisé par le Comité bénévole du Musée. L'exposition *Jean-Paul Riopelle* sera ouverte au public le 24 novembre prochain.

MONTREAL GOES MODERN

ONE PAINTING IN 'METROPOLIS' SHOW RECALLS THE
ARTISTIC EXCITEMENT OF MONTREAL IN THE '20S

HENRY LEHMANN
SPECIAL TO THE GAZETTE

The 1920s, Age of Metropolis, a show organized by and now displayed at the Montreal Museum of Fine Arts, is perhaps the largest, most ambitious exhibit ever mounted in Canada.

Since its opening last July, this wonderful show has been thoroughly reviewed in these pages and others. But now that time is running short for the show, let's take one last look at it, and consider what it tells us about our own Montreal.

The show features Berlin, Paris, and New York in the 1920s. These Western metropolises dominated the age and their spirit, far more than that of other places, set the tone for Western aesthetics and attitudes in our own troubled time.

Montreal was, understandably, pretty much left out. As the show's co-ordinator Rosalind Pepall rightly pointed out in a recent phone conversation: "When we realized how big the show was going to be, we saw the Canadian contribution would be vastly overshadowed."

Montreal, culturally squeezed in between Europe and New York, was in the '20s still in the thrall of renaissance and romantic styles in art, and was culturally marginal.

It was a centre of religion and a hotbed of sin, but not the place to be if you wanted to be in the eye of the social and aesthetic storm that occurred after 'the war to end all wars.'

Marginal city

Montreal was a marginal city, beginning to feel the waves generated by the four supernova cities featured in the exhibition. In recognition of this, the organizers of Metropolis decided to insert a very few local artifacts from the '20s.

Two of these, a tea set imported from Europe by Lady Eaton and a giant Art Deco brass fl or lamp produced in France by the designer Edgar Brandt for Montreal's Courthouse annex, came to our shores as naturalized citizens, so to speak.

But the third and most important Montreal piece, an unforgettable oil painting from the permanent collection of the MMFA, was more or less home grown.

It was the creation of Prudence Heward, one of a number of talented woman artists who emerged onto the Montreal scene in the '20s.

Her 1928 picture, titled *Two Women at the Theatre*, seems disarmingly simple: just the backs of two female theatre-goers.

But what meaningful backs they are! These sleek anonymous women reflect the beginnings of a new and contradictory age. On one hand, like the well-to-do artist herself, these ladies without hats seem liberated, quite able to attend the theatre without male escorts. The theme of independence — remember women were still fighting for the vote in Quebec — is further expressed by the dramatically low cut of the backs of their dresses.

Though Heward had some difficulty with the subtle structure of the backs — the acres of pale flesh tend to lose anatomical structure — still, we are struck by the triumph of skin over cloth.

On the other hand, the hints of freedom are countermanded by signs less indicative of liberation. The backs are portrayed as simple, abstract shapes, almost machine-like in their geometric perfection. Except for certain differences — one woman's dress is solid and the other's is subdivided into intricate patterns — these women are identical.

Turned out as if by a lathe, they are precision instruments, each armed with a shiny helmet of hair and identical arms. The plunging backlines suggest the new armor-plated sexuality of the modern fashion model.

If the '20s saw the triumph of mind over matter — Lindbergh flew the Atlantic, invisible radio waves went right through walls, and in Montreal, the towers of the new Sun Life Building rose higher than any other building in the Dominion — it also saw the triumph of matter over mind — or soul.

The city no longer grew to fit people; rather, people, like it or not, had to fit into the city. Paradoxically, freedom could mean enslavement of a kind.

The '20s were rife with contradictions. (But then few ages, except perhaps those of the pharaohs, are noted for consistency).

With the war a recent memory, in Europe it was a time of hope and exhilarating confusion, of crusader-artists, of wastrel bon-vivants, and of im-

perished masses slaving to the factory clock — if they were lucky.

And the high tides of change, set off by the storm in Europe, were beginning to lap at the shores of Montreal, a growing city with a full-blown traffic problem, a spellbinding, megalomaniac, new Mayor — Mederic Martin — and a population, as reported in Lovell's Directory in 1928, of 1,032,385, 62 per cent of them francophone. In the '20s, the cross was put up on the mountain, and St. Catherine St. took over as the main shopping street.

On Aug. 19, 1920, the tide of travel and commerce was especially high, with 46 ocean liners docked in Montreal's port.

And with these ships came trends. In 1920, when for many women smoking symbolized both wickedness and sophistication, Birks advertised ladies' cigarette cases from Paris.

Art Deco

Also coming here from Paris was the huge influence of the 1925 Paris Exposition des Arts Decoratifs, where Art Deco, that quirky, sometimes pompous amalgam of decoration and streamlining, had reigned supreme.

Today you can still enjoy crumpets in an Art Deco restaurant designed to resemble the dining room of the ocean-liner *Le de France* and installed in Eaton's in 1930.

And the Aldred Building, erected in 1929 and located on Place d'Armes, is a cleaned up version of the new look, strong and graceful with a kind of syncretized upward surge that almost allows us to think of this impressive structure as a skyscraper, a building form that came to epitomize the '20s ideal of progress.

In New York and Chicago, this was the gilded age of the skyscraper, and a was just an innocent young man working primarily as a religious painter.

By and large, culture in the '20s flowed one way, west from Europe. North Americans basically got the hand-me-downs of European taste.

■ *The 1920s. Age of Metropolis* runs until Nov. 10 at the Montreal Museum of Fine Arts, 1379 Sherbrooke St. W. Hours: Tue.-Sun. 10 a.m. - 5 p.m.

number of high buildings, among them the Castle Building on St. Catherine St. W. and the Drummond Medical Building on Drummond, went up in the '20s.

As for the Montreal art scene at the time, the view was not from the top of a skyscraper. However, in the case of an increasing number of artists, notably the Group of Seven, the view was from a cliff or shoreline. For other artists, especially those involved with the then-popular portraits and nudes, the view was strictly from the studio.

But whether artists worked *plein-air* or inside, all longing eyes were basically turned toward one place, Paris. Even the Group of Seven, so seemingly raw at the time, saw their forests at least partly through glasses tinted by rosy European tastes, albeit tastes from an earlier period. Any Montreal artist who could afford it went there and stayed for a while.

The long list of Montreal artists who spent long sojourns in France included James Wilson Morrice, John Lyman, and Maurice Cullen.

The '20s art scene in Montreal was to some extent a place of sedate rooms and plush chairs. Montreal's exclusive Arts Club, founded in 1913, was one place in the '20s where Montreal artists could show or just drop in and enjoy a nice drink.

Pictures taken in the '20s and '30s of Montreal artists, poor as well as rich, show men decked out in fine bourgeois tweeds.

Wealthy businessmen

In Montreal, the '20s had a conservative aspect, with even the work of as important a painter as A. Y. Jackson being left out in the cold by The Montreal Museum of Fine Arts. The MMFA, founded in 1860 by a number of wealthy businessmen — it was then called the Art Association of Montreal — and established in 1912 in its current neo-classical building on Sherbrooke St. W., was conservative for a long time — a far cry from today.

And now to return to Prudence Heward, painter of *Two Women at the Theatre*. In truth, there was little that was particularly far out about much of the artist's output.

Heward (1896-1947) was not impervious to the influence of Europe and much of her work borrowed from academic French painting of the time.

After studying in Montreal with the respected figure-painter, William Brymner (1855-1925), she naturally went to Paris, returning to Montreal in the '20s. Along with a number of talented local women, she joined what was known as the Beaver Hall Hill Group and in the late '20s and '30s did a series of well-executed portraits, with a special sense of form, well-modelled volumes, and formica faces with large eyes that seem to look at us.

New currents

Two Women at the Theatre, the piece in the current show at the MMFA, is by far her best work. And in having the figures in this picture turn their backs to us — except for a knowing last glance by the lady on the left — Heward, possibly unconsciously, turned away from traditional portrait painting and toward new currents, initiated by the likes of Cezanne and Picasso in Paris.

The then — for Montreal — astounding suggestion made by those twin backs at the theatre is that the main subject of art should be abstract pattern, not looks.

Counting forward from the '20s, it would be about two decades before Montreal really got onto what in a very general way might be referred to as modernism.

In the '20s Paul-Emile Borduas, who one day would blow the lid off Montreal painting and get the local art scene out of those overstuffed Arts Club chairs,



Two Women at the Theatre by Prudence Heward is one of three pieces by local artists included in MMFA 'Metropolis' show.



Aldred Building in Place d'Armes epitomized ideal of '20s progress.

People miss show because of prices

There is a superb exhibition at the Montreal Museum of Fine Arts until Nov. 10. It is called "The 1920s: Age of the Metropolis" and is a total immersion in life and culture as expressed by the visual artists of the time, in Berlin, Paris and New York.

Going through it, one gets a wonderful understanding of the history and mood of that era. But, unfortunately, many people will not have the privilege of enjoying it. Young artists and students who should be paying numerous visits to this most erudite show may not see it even once.

I have always understood that one of the primary mandates of a museum such as the MMFA was education, to reach out and touch as many people as possible. True art appreciation needs all the help it can get! An exhibition such as this one showing drawings, prints, collages, paintings and sculptures, incorporating contemporary thought and philosophy is a very accessible medium. It has the capacity to kindle interest where little existed before.

I would have hoped that the museum would offer certain very reduced rates for those who cannot afford the steep entry fee of \$12 per adult. There was a time when the museum did have free entry after 4:30 p.m. one day a week.

The Metropolitan Museum of New York has a suggested fee of \$6 for adults and \$3 for children and seniors, even for special exhibitions. In Washington, all the museums are free.

Art should not be so elitist and exclusive. A museum policy that is open and inviting will ensure an ever-increasing audience and sponsors for the future.

ANITA E. SHAPIRO
Montreal

Le discutable arc triomphal du Musée des Beaux-Arts



JEAN-PIERRE BONHOMME

Les immeubles institutionnels attirent l'attention. Cela se comprend: ce sont les citoyens qui payent, et le domaine public porte toujours sa charge émotive; la représentation, le sens public donné à la vie, importent.

La nouvelle annexe du Musée des Beaux-Arts de Montréal, qui ouvrira ses portes bientôt, est justement l'une de ces institutions fondamentales qui touchent l'esprit collectif.

Les peuples, les peuples occidentaux s'entend, ne construisent pratiquement plus d'églises, aujourd'hui, pour manifester, pour élever leur âme. Ils se donnent des musées: ce sont de nouveaux temples moins engageants; on y est passif, on observe ce que les autres ont fait au cours des ans. C'est tout.

Néanmoins ce sont des lieux de recueillement qui peuvent ou non parler de l'esprit collectif des choses.

L'architecte Moshe Safdie construit beaucoup de musées

par les décennies qui courent. Il en a conçu un très grand, très cher, à Ottawa, pour représenter l'esprit gothico-anglais du lieu.

À Québec, il en a conçu un autre, celui «de la civilisation» — rien de moins — pour exposer les modes de vie québécois et autochtones, pour la plupart tombés en désuétude.

L'ajout au musée des Beaux-Arts, sur la rue Sherbrooke, logera une partie des collections d'art que les Montréalais bourgeois ont pu grappiller pour la contemplation des élites.

Les musées de M. Safdie, justement, sont des objets en eux-mêmes. Ils comptent tout autant que les artefacts qu'ils ont pour objet d'exposer.

Les musées de M. Safdie, ceux de Montréal et de Québec, en tout cas, se caractérisent davantage par leur désir de faire une représentation théâtrale que par leur souci de l'architecture.

Comment expliquer ces grands portiques monumentaux, et ces falaises de vitre qui s'y glissent et s'y découpent, autrement que par ce désir de faire brutalement moderne, de paraître? Ces immeubles attirent l'attention à tout prix, oserait-on dire, un peu comme un accident de la route fait détourner la tête.

Le nouvel immeuble de la rue Sherbrooke, lui, attire certes



Un arc de triomphe en plein coeur du Musée des Beaux-Arts.

PHOTO ROBERT NADON. La Presse

l'attention, et c'est justement parce qu'il arrive sur la rue Sherbrooke comme un accident de parcours.

On ne peut reprocher à l'architecte d'avoir intégré la médiocre façade de l'ancienne conciergerie, la moitié ouest du nouvel immeuble, car des nostalgiques lui ont malheureusement imposé ce pensum. Cette condi-

tion devait empêcher quiconque de créer une oeuvre véritablement moderne ayant une unité de style.

Néanmoins l'architecte aurait pu prendre le parti de respecter l'unité fondamentale de la rue Sherbrooke. Au contraire, il a ouvert un gouffre sur deux pattes qui banalise le porche néoclassique d'en face et qui n'a rien

à voir avec le caractère ternaire et fort réservé de tout ce qui s'est construit d'intéressant dans ce secteur. La couleur pâle de l'arc triomphal tranche considérablement avec l'environnement grisâtre de notre bonne rue Sherbrooke.

On aurait pu imaginer une arche semblable pour fermer un

grand boulevard à la moderne où l'espace ne manque pas. Mais un pareil éléphant blanc assomme tout ce qui se trouve autour.

Ne parlons pas, ici, de la perte d'espace qu'entraîne ce choix. Le Musée des Beaux-Arts, avec son luxe d'escaliers d'apparat monumentaux n'arrive pas à exposer une abondance d'oeuvres. La falaise de vitre de la nouvelle aile coupe en deux la partie moderne du bâtiment et rationne d'autant les volumes sur l'un des terrains dont la valeur est la plus grande à Montréal.

Les architectes Pei et Cobb, de New York, on s'en souviendra, ont construit un petit musée moderne dans le coeur de la ville de Portland. Bien que très moderniste, ce Portland Museum of Art s'accroche à l'esprit conservateur et néoclassique de la Nouvelle-Angleterre. Il respecte le lieu et l'enrichit.

Le nouveau musée montréalais, lui, est davantage un exercice de style contemporain qu'une création respectueuse de l'esprit du lieu.

Signalons enfin que sa nouvelle porte principale est invitante, même si elle rivalise d'autorité et de présence avec le portique correspondant qui lui fait face. Montréal aura donc un Musée des Beaux-Arts avec de grandes et de nombreuses portes.

Pour un musée toujours plus populaire ...

Misant sur son nouveau pavillon, Pierre Théberge veut élargir sa clientèle

JOCELYNE LEPAGE

Pierre Théberge, le directeur du Musée des beaux-arts de Montréal, était visiblement soulagé cette semaine. Les années 20 — une idée à lui qui a coûté 5 millions de dollars à concrétiser — ne fera pas de déficit. Il y aura même des profits, dit-il. Personne n'osera maintenant accuser le Musée de souffrir du syndrome Lavalin — accusation facile, Bernard Lamarre étant jusqu'à tout récemment président du Musée — avec des ambitions trop grandes pour ses moyens.

Il fallait au minimum 220 000 visiteurs pour que l'exposition fasse ses frais, une importante partie des coûts ayant été assumée par des commanditaires; il y en aura eu 275 000 quand la Bugatti Royale et les 699 autres artefacts quitteront le Musée, le 17 novembre, neuf jours avant l'ouverture du nouveau pavillon qui doublera la superficie de l'établissement de la rue Sherbrooke.

Deux cent soixante-quinze mille visiteurs pour la plus belle exposition de la vie du Musée alors que *Picasso* et *Vinci* en avaient attiré un million à elles deux, on est loin des beaux jours des années quatre-vingt. En ce temps-là, non seulement le public répondait-il avec enthousiasme aux événements artistiques de tous ordres qu'on lui proposait, mais même Québec s'était laissé ébranler par le boom muséologique en Occident et avait permis à son plus important musée d'art — tout montréalais fut-il — de s'agrandir suffisamment pour égaler la Art Gallery of Ontario, à Toronto. Le coût: 92,5 millions, en comptant le tunnel transformé en galeries d'art sous la rue Sherbrooke et une réserve d'une dizaine de millions pour le fonds d'acquisition.

Les années quatre-vingt-dix, amorcées dans l'endettement généralisé et la morosité «tépasse», déjà marquées par la désaffection du public à l'endroit des manifestations culturelles payantes (y compris les livres) et



PHOTO PIERRE MCCANN, La Presse

par la disparition des touristes américains, n'annoncent rien d'euphorique.

Pierre Théberge en est bien conscient, mais il n'a pas changé d'idée. Dans son nouveau pavillon qu'adopteront avec ravissement les Montréalais et dont il connaît déjà par coeur les 3 000 artefacts exposés, il affirme vouloir maintenir le cap des grandes expositions dites «blockbusters» et croit pouvoir élargir encore plus le public du Musée qui est de 500 000 personnes par année depuis deux ans.

Années difficiles ou non, l'idéologie ne changera pas, dit-il. «Les blockbusters sont, sur le plan comptable, bénéfiques au Musée, précise-t-il. De 1985 à 1991, l'ensemble des expositions *Picasso*, *Miro*, *Vinci*, *Dali*, les Impressionnistes de la collection Burhle, etc., ont rapporté des profits de 2,5 millions, malgré le déficit de l'exposition Tokugawa, qui s'élevait à 1,2 million et que Québec, contrairement à ce qui a été dit, a refusé d'effacer.

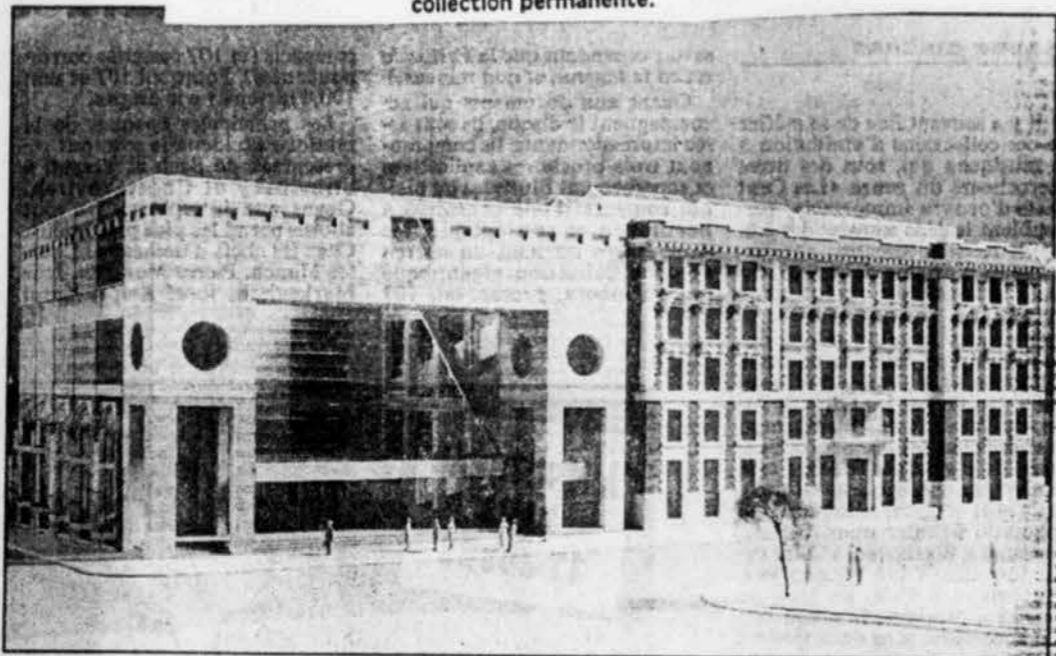
«C'est avec ces profits que nous avons pu présenter *Les paysages*

hollandais, une exposition qui n'a pas fait ses frais mais dont nous ne pouvions nous priver, ayant chez nous l'expert mondial en la matière, Frédéric Duparc (l'ancien conservateur en chef). De toute façon, rares sont les expositions de taille normale qui font leurs frais.

«Mais il n'est pas nécessaire de payer 5 millions pour organiser un grand événement, dit-il en se faisant rassurant. L'exposition Michel-Ange que le Musée prépare

■ À l'occasion de l'ouverture, le 26 novembre, du pavillon sud du Musée des beaux-arts de Montréal, *La Presse* entreprend aujourd'hui une série de trois articles. Le premier est consacré à Pierre Théberge, le directeur. Samedi prochain, nous vous ferons visiter le nouveau pavillon signé Moshe Safdie, et le 23 novembre, la grande rétrospective consacrée à Riopelle.

Le Musée des beaux arts se prépare à ouvrir son pavillon sud (dont on aperçoit la maquette), le 26 novembre. Le nouveau Musée ainsi agrandi mettra l'accent sur l'information et l'éducation. On songe, par exemple, à utiliser les panneaux didactiques non seulement pour les grandes expositions, mais également pour la collection permanente.



« On est reconnu pour ce qu'on fait et non pour ce que l'on a »

pour l'été 1992, et qui rassemblera 165 œuvres (des dessins et trois petites sculptures), coûtera 2,5 millions dont une grande partie ira aux assurances. »

Selon lui, les blockbusters servent aussi à faire connaître le Musée et à attirer un nouveau public. Par ailleurs, le succès critique in-

ternational des *Années 20* a permis au directeur de se faire de nouveaux amis parmi ses collègues européens et américains, ce qui est très pratique pour organiser des expositions en collaboration ou pour emprunter des pièces. « On est reconnu pour ce qu'on fait et non pour ce que l'on a. C'est pas chez nous que vous trouverez la *Joconde*.

« Maintenant que le Musée des beaux-arts est bien connu des Montréalais, poursuit M. Théberge, il nous faut élargir le public en ciblant des groupes particuliers comme les personnes âgées et les adolescents qui n'y viennent pas beaucoup. Il faut aussi trouver des moyens de fidéliser notre public. »

Le nouveau Musée mettra l'accent sur l'information et l'éducation. On songe, par exemple, à utiliser les panneaux didactiques non seulement pour les grandes expositions, mais également pour la collection permanente. On compte réaliser des vidéos pour mieux faire comprendre les artistes contemporains, etc.

L'oeuvre d'art est plus qu'une image

Mais même si le Musée se veut de plus en plus populaire, de plus en plus « éducatif », il n'en demeure pas moins un musée d'art et un musée encyclopédique dont les réserves sont remplies d'objets à conserver et sur lesquels il faut faire des recherches. Pas question au Musée de sacrifier le vrai artefact à la réplique, par exemple, ou de placer l'un à côté de l'autre sans distinction comme on peut se le permettre dans les musées ethnographiques ou certains types de nouveaux musées.

« Le Musée des beaux-arts tient plus à l'original, dit Pierre Théberge. L'oeuvre d'art est plus qu'une image. L'expérience que l'on a devant l'original est unique. Cette émotion tient à la continuité dans l'histoire, c'est quelque chose d'un peu magique. L'image de la réalité n'est pas la réalité. La vérité de l'objet est essentielle. On se sent dévalorisé, trahi quand on apprend qu'on a eu une émotion devant un faux, c'est humiliant. Il y a une notion morale d'authenticité de l'objet et de l'expérience que l'on en a. Il ne faut pas tricher. »

Un directeur dirige

Le style de direction de Pierre Théberge ne fait pas l'unanimité chez les spécialistes. Certains craignent que le mouvement de « démocratisation » des musées avec ses blockbusters et ses programmes éducatifs ne nuise à la recherche et à l'acquisition d'oeuvres d'art. Mais le directeur du Musée des beaux-arts de Montréal croit, lui, à la notion de leadership. « Un directeur dirige, dit-il. Quand ça va bien, on le félicite; quand ça va mal, on le critique. Et ça me fait plaisir à moi de jouer le jeu des médias, le Musée a besoin du soutien du public. Mais c'est quand même ici un travail d'équipe; il y a un enthousiasme à travailler dans ce sens-là. Tant qu'on aura le soutien du public, ajoutez-il, on aura celui du gouvernement. »

Québec est actuellement le gouvernement qui soutient le plus le MBA avec des subventions annuelles de 14 millions à compter de 1992 comparativement à 500 000 \$ du gouvernement fédéral et de la Ville de Montréal. Le Musée va chercher 7 millions avec les entrées et l'aide du secteur privé. Il ne peut faire plus, selon M. Théberge. Ce statut de musée mi-privé, mi-public est un atout pour le Musée qui jouit ainsi d'une grande autonomie et d'une souplesse administrative dont sont privés les musées qui dépendent entièrement de l'État.

Bobinette

À l'heure où le Musée se prépare à ouvrir son pavillon sud, le 26 novembre, Pierre Théberge a décidé de suivre des cours. Des cours de bonne conduite. Avec Bobinette, une chienne hairdale qui vit maintenant, depuis la mort de la mère de M. Théberge, dans les bureaux du directeur. Et qui doit apprendre à se comporter dignement avec les visiteurs de marque, et avec ceux qui le sont moins. Bobinette, qui fouille dans les sacs à main comme un sanglier à la recherche de truffes, est en train de devenir la mascotte du MBA.

Metropolis catalogue is as big as show

At \$100, price is hefty, too

The 1920s: Age of the Metropolis
Edited by Jean Clair
Montreal Museum of Fine Arts
638 pp, \$100

ANN DUNCAN
GAZETTE ART CRITIC

One hundred dollars — before GST — seems like a mighty hefty price tag for an art exhibition catalogue, even if it's 638 pages long and is packed with first-rate color reproductions.

But in the case of the catalogue for the Montreal Museum of Fine Arts's superb 1920s exhibition, *Age of the Metropolis*, the triple-digit price actually is a good deal — if you have that kind of disposable income.

This catalogue, which comes in both French and English editions, is far more than a run-of-the-mill art book or something impressively handsome to grace your living-room coffee table.

As with the exhibition itself, the *Age of the Metropolis* catalogue is more like an insightful, incisive, inspired romp through a wildly turbulent decade that still affects us in more ways than we probably realize.

Sometimes bleak, frequently chaotic and, at times, even infuriating, the 1920s seemed to explode in all sorts of creative directions at one at the same time.

There was the playfulness, magic and pure inventiveness of the Russian Constructivism. There were the nightmarish reflections of the horrific devastation of World War I by Otto Dix, George Grosz and Max Beckmann. There was the obsessively ordered, but disturbingly cold, urban landscape of Le Corbusier and his admirers. (Thank God many of these projects were never actually built on the megalomaniacal scale that Le Corbusier had envisaged.)

As if that weren't enough, the 1920s also meant rampant consumerism, mass transit, Realism, Dadaism, cafe society, jazz, newsreels, the so-called American "Ashcan" school of art, and much more.

All these themes, attitudes, movements and developments are explored in this catalogue in chapters bearing titles such as "Advertising Art," "George Grosz and the American Dream," "Art Versus Industry and Commerce," "Politics and Society," and "Images of Utopia."

For the most part, the catalogue's authors have done a better-than-average job of avoiding the usual turgid prose that mars so many art books, delving into the blood and guts of their respective issues with perception, wit and a high level of readability.

Still, the catalogue is a tad more scattered in its ap-



Vision of a modern man by Fernand Léger.

proach than the exhibition itself. Granted that it is virtually impossible to fit more than 700 works of art, an airplane, a Bugatti and assorted objets d'art into a consistent, cohesive whole; it could even be argued that such a curatorial premise would be spurious at best.

But designer Michael Lerch has done a fine job of moving the show along visually and making intelligent — and even surprising — links among various seemingly disparate elements of this exhibition, while the catalogue seems to bound off in a wide variety of directions without providing much intellectual glue to hold it all in place.

Perhaps, the main problem lies in the fact that this catalogue was written by 23 different experts from Europe, the United States and Canada, as well as containing a preface by museum director Pierre Théberge — a grand total of 24 separate authors, all with their own tone, theories and writing styles. (For some strange reason, the catalogue, despite its massive length, doesn't include any introductions for the various authors, each of whom is supposedly a widely acknowledged expert in his or her field.)

So while the individual chapters are mostly fascinating, compelling and even absorbing, this catalogue seems to be lacking in a comprehensive overview that helps us figure out how these various chunks of cultural history relate and fit together.

Still, that is a fairly minor quibble when the strengths of the catalogue — and by extension, the exhibition — are taken as a whole. This is a handsome, insightful book that shatters many misconceptions and illusions about a decade that seems frighteningly relevant to our own times.

■ Ann Duncan is The Gazette's art critic.

Le Pavillon Jean-Noël Desmarais Un musée littéralement vertigineux



JOCELYNE
LEPAGE

■ Le nouveau pavillon du Musée des beaux-arts de Montréal, construit au coût de 67 millions de dollars, ne pêche certainement pas par excès de discrétion ni de modestie. Si l'objectif de l'architecte Moshe Safdie était d'attirer à

coup sûr l'attention sur le musée, même celle des somnambules, il a réussi. Personne, en effet, ne peut passer à côté de ce « temple » massif en marbre blanc greffé sur l'humble conciergerie en briques rouges, le New Sherbrooke, sans être saisi. D'autant plus que le temple entoure de ses colonnes une immense verrière au toit en pente qui livre l'intérieur du musée à l'extérieur.

La façade du Pavillon Jean-Noël Desmarais, nommé ainsi en hommage au père de Paul, principal mécène dans cette affaire d'agrandissement muséal, correspond à l'esprit flamboyant et ostentatoire des années quatre-vingts. Disons que par les temps qui courent actuellement de faillite en faillite, et alors que tout le monde ordinaire doit se serrer la ceinture, le nouveau pavillon a des allures d'éléphant blanc.

Voir et se faire voir

Mais derrière la façade, le Pavillon sud du MBA répond à une

autre idée chère aux années quatre-vingts qui a, elle, des chances de durer: le musée est un lieu de rassemblement, comme autrefois l'église, où l'on vient non seulement vénérer les saints artistes, mais également voir ses concitoyens et concitoyennes et se faire voir. Le musée est un lieu de rencontre où l'on participe à des partys, où l'on assiste à des concerts ou à des conférences, où l'on voit des films et des spectacles et où l'on s'instruit, petits et grands,

dans des ateliers « éducatifs ». On peut aussi, bien sûr, voir des expositions.

Le musée montréalais offre des similitudes avec le Musée des beaux-arts du Canada, à Ottawa, dont Safdie est également l'architecte (on lui doit aussi le Musée de la civilisation à Québec). On y trouve, en quelque sorte, un musée dans le musée, c'est-à-dire que les salles d'exposition sont entou-



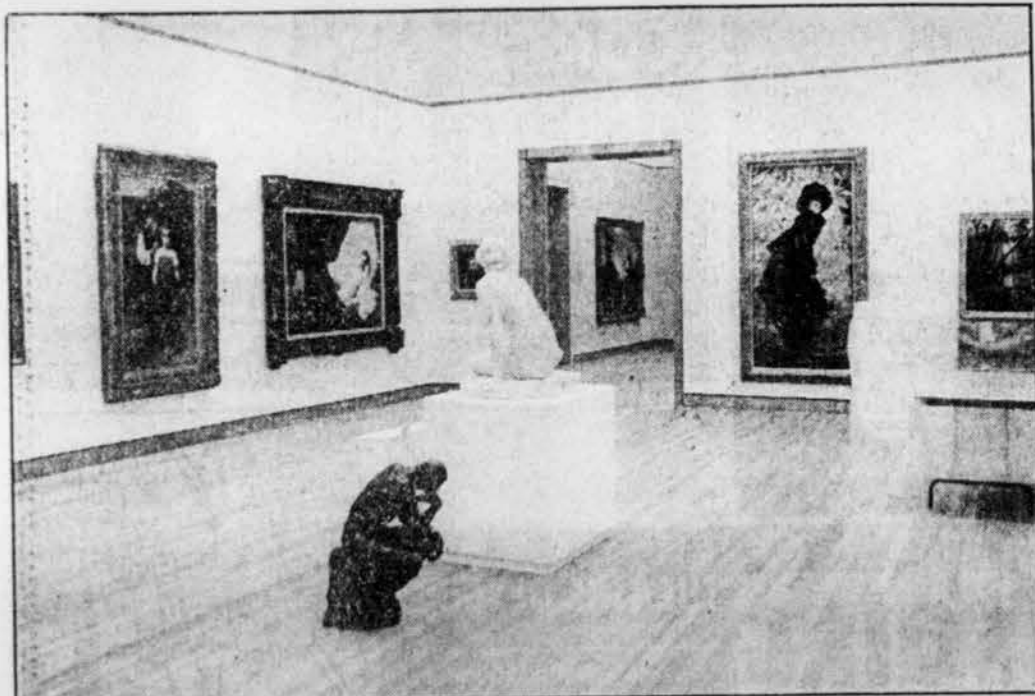


PHOTO JEAN-YVES LETOURNEAU, La Presse

Une salle d'art européen.

→ rées d'espaces publics qui occupent une bonne partie du volume de l'édifice.

À Montréal, ces espaces qui s'ouvrent sur les étages supérieurs ou inférieurs selon l'endroit où l'on se trouve dans la gigantesque verrière, ont quelque chose de vertigineux. Ils donnent littéralement le vertige. Tous les garde-fous sont en verre, offrant des vues plongeantes sur le vide, même ceux du grand escalier aux marches d'une hauteur non conventionnelle.

Où que l'on soit dans ces espaces publics, on a vue sur le dessous, le dessus, les côtés au loin, et même dehors, par différentes ouvertures qui vont de la verrière

à des fenêtres rondes dans les tours, en passant par des fenêtres plus conventionnelles. La salle de réception qui borde les galeries d'exposition temporaire est tellement vitrée que l'on voit, à l'est, aussi bien les derrières des maisons de la rue Crescent, que les chambres des derniers étages des maisons de l'autre côté de la même rue, que le fleuve Saint-Laurent, au sud, jusqu'aux Appalaches.

Les multiples points de vue sur la ville, sur le vieux musée, l'église Erskine et la montagne au nord, ou sur le fleuve au sud, deviennent finalement des objets d'une exposition permanente consacrée à Montréal. Et ils permettent également aux visiteurs

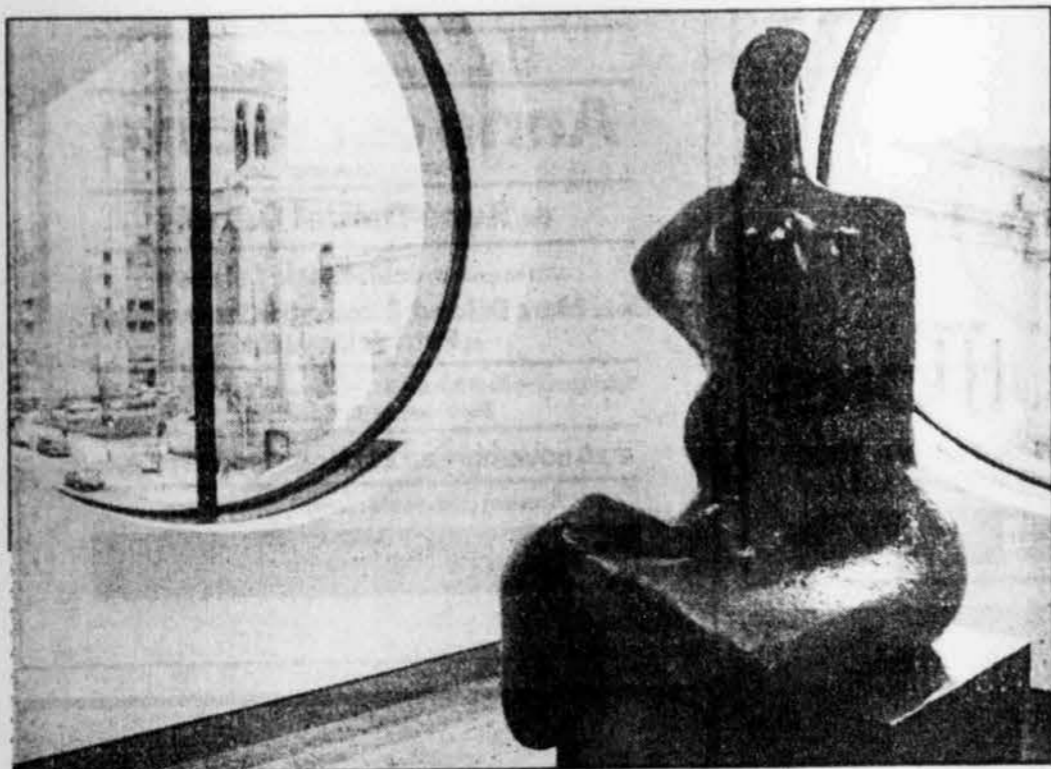
de s'orienter aisément dans ce musée à la configuration complexe qui a dû respecter de nombreuses contraintes. Il a fallu, par exemple, conserver la façade du New Sherbrooke et les petites maisons victorienne de la rue Crescent.

Les sept salles d'exposition temporaire en enfilade sont, elles, magnifiques, avec leur toit en voûte et leur éclairage naturel qui vient du ciel. C'est là que l'on présente la rétrospective Riopelle. A vrai dire, toutes les salles qui occupent des derniers étages (le nouveau pavillon n'a pas la même hauteur partout) sont des endroits particulièrement agréables. Dans ce contexte, les vieilles peintures européennes avec lesquelles les habitués sont devenus familiers, prennent une allure nouvelle et peuvent maintenant être accompagnées de meubles ou d'objets d'époque.

Signe d'un changement, peut-être, dans le mode de présentation des œuvres: une galerie où sont rassemblés des toiles, des sculptures et des objets décoratifs portant tous des motifs d'animaux. Ce sera la préférée des enfants après les ateliers éducatifs (sous-sol) qui ont tout à fait l'allure d'une petite école alternative avec les jeux à construire, les appareils à pitonner et même les salles d'exposition particulièrement didactiques qui ne serviront d'ailleurs pas qu'aux enfants.

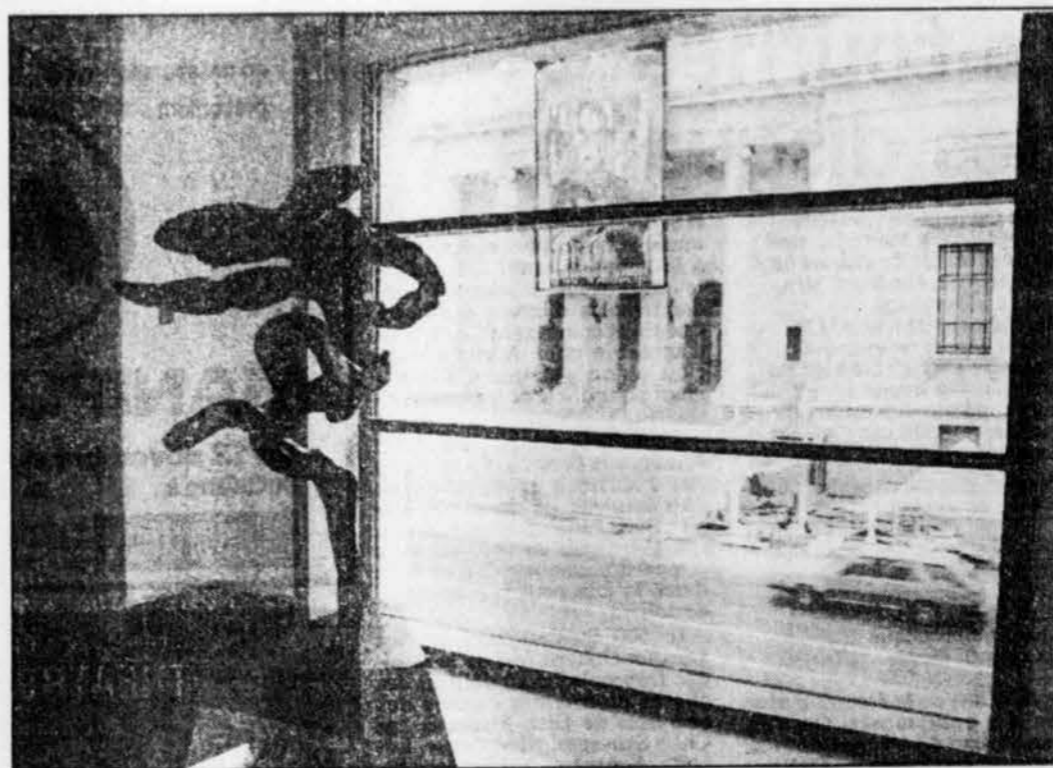
Il y a de petites galeries pour les petits objets et d'immenses salles, par exemple, pour le gigantisme des artistes contemporains qui logent eux, au sous-sol. Mais le sous-sol n'a rien de lugubre puisqu'il est ouvert, lui aussi, sur le reste du musée grâce à la verrière, et qu'il mène aux galeries faisant la liaison entre l'ancien et le nouveau musée. Chemin faisant d'un musée à l'autre, sous la rue Sherbrooke, on traverse d'autres galeries consacrées, celles-là, à l'art des vieilles civilisations. Coût du passage entre les deux musées qui vient s'ajouter aux 67 millions: 14 millions. Le projet global est évalué par le MBA à 92,5 millions en comptant en plus le Fonds d'acquisition.

Le nouveau pavillon, qui compte également une boutique, une cafeteria, un restaurant, des réserves et des bureaux d'administration, deviendra de toute évidence le principal bâtiment du MBA. Qu'advient-il de l'ancien? Il sera consacré à l'art canadien depuis les débuts jusqu'aux années soixante. Sa réouverture devrait avoir lieu dans une quinzaine de jours.



Un Henry Moore, dans la tour d'où l'on a trois points de vue sur la ville.

PHOTOS JEAN YVES LETOURNEAU, La Presse



Little Nijinsky Hare de Flannagan, devant une fenêtre donnant sur le vieux musée.

L'effet Riopelle

JOCELYNE LEPAGE

«**C'**est lui! C'est Riopelle! Oh! mon Dieu!» s'exclame une dame aux cheveux blancs avec une telle émotion qu'on la dirait sur le point de s'évanouir. Mais elle choisit plutôt de suivre l'homme, comme bien d'autres qui s'agglutinent autour de lui, quand la rumeur se répand à la vitesse de l'éclair, dans le nouveau Pavillon Jean-Noël Desmarais, qu'il est là. Le peintre canadien le plus célèbre était lundi soir au Musée des beaux-arts de Montréal, venu jeter un coup d'oeil sur la rétrospective qui lui est consacrée.

La vénération dont cet homme fait l'objet a quelque chose de cardinaliste. Brisant le cercle des intimes qui font rempart autour de lui, des femmes l'embrassent en lui disant merci, d'autres, comme la comédienne Gisèle Dufour, le prennent par la main pour l'attirer à l'écart et se faire expliquer un détail sur une toile, des hommes lui demandent son autographe. Et Riopelle se laisse embrasser, toucher, docilement. Il répond doucement aux questions. Et il signe des autographes d'une main tremblante. Il fait même quelques pas de danse avant de quitter le musée, sur l'air que lui jouent deux musiciens installés dans l'atrium.

C'était, lundi, la journée des amis du Musée, c'est-à-dire la journée réservée aux abonnés qui ont, comme ça, le privilège de voir les expositions avant le grand public. Les

amis ne savent pas que Jean-Paul Riopelle doit passer ce jour-là. Les employés le savent, eux, mais après trois heures d'attente dans l'atrium du nouveau pavillon, ils n'y croient plus. L'attendu devient l'inespéré.

«Il est comme ça, Riopelle, disent-ils, en passant le temps. On ne sait jamais avec lui. Il est à Montréal, c'est sûr, des amis français sont allés le chercher ce matin en avion à Montmagny où il est maintenant installé. Mais viendra-t-il aujourd'hui, demain, pas du tout? Il est libre, Riopelle, terriblement libre, comme les artistes ne le sont plus aujourd'hui.

Il a horreur des mondanités, il n'aime pas les prétentieux, surtout s'ils sont journalistes. Il ne nous doit rien, d'ailleurs, ni aux Québécois, ni aux Canadiens. Et il n'a plus l'énergie qu'il avait, la maladie (l'ostéoporose) le mine. Il ne peut plus chasser et ne va presque plus en Europe. Mais il a toujours là-bas son bateau, et sa collection de voitures.»

Quand il arrive enfin au Musée avec un groupe d'amis, c'est en quelque sorte la fête. Courbé, marchant péniblement, Jean-Paul Riopelle, 69 ans, fait le tour de son exposition en blaguant. «Ce tableau-là, vous l'avez mis à l'envers», dit-il à Pierre Thériage, le directeur du Musée. Devant un petit Ozias Leduc qui ouvre l'exposition aux côtés d'un petit Borduas, représentant les deux peintres qui l'ont le plus influencé ici, il fait comme si c'était de lui, «première période», dit-il. Il s'inquiète de l'absence de l'un de ses tableaux, *La Bolduc*, mal en point, précise-t-il, à la Place des arts. Il touche ses sculptures, jamais exposées, appréciant le nettoyage que le Musée leur a fait subir. Devant un tableau de jeunesse intitulé *Saint-Fabien*, il vérifie si l'on a retrouvé les photos qu'il a faites, dans le temps, de la Gaspésie, et qu'il vendait comme cartes postales (non, elles n'ont pas encore été retrouvées).

Quand on lui demande pourquoi une porte pour Maurice Richard, le Rocket, il dit qu'il n'y avait plus de toile alors chez lui, et qu'il a pris ce qui était là. «Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée», rappelle-t-il sentencieusement, sans préciser quel lien peut avoir ce proverbe avec le hockey. Et quand on lui dit que ses oeuvres les plus récentes semblent être celles d'un jeune homme, il répond: «Plus on vieillit, plus on tombe en enfance».

Mais si Jean-Paul Riopelle est un homme célèbre, et adulte, sa rétrospective, qui rassemble 130 pièces dont la plupart sont monumentales, nous fait découvrir à quel point on connaît bien mal, au Québec, l'oeuvre de Riopelle. La grande rétrospective, organisée à l'occasion de l'ouverture du nouveau pavillon du Musée des beaux-arts, devrait corriger ça. Elle est ouverte au public à compter du 26 novembre. □



Courbé, marchant péniblement, Jean-Paul Riopelle, 69 ans, a fait le tour de son exposition en blaguant avec le directeur du Musée, Pierre Théberge.

PHOTO DENIS COURVILLE, La Presse

L'exposition *Jean-Paul Riopelle*, qui réunit 130 oeuvres du plus célèbre des peintres canadiens de la deuxième moitié de ce siècle, inaugure les nouvelles salles d'expositions temporaires du pavillon Jean-Noël Desmarais. Ce nouveau pavillon du Musée des beaux-arts de Montréal, qui sera officiellement inauguré demain, ouvrira par ailleurs ses portes au public à compter du mardi 26 novembre prochain.

Paul Villeneuve

Situé au 1380, rue Sherbrooke ouest, en face du Musée actuel, inauguré en 1912, le nouveau pavillon *sud*, dont la construction a débuté en août 1989, est l'oeuvre de l'architecte Moshe Safdie, à qui l'on doit notamment *Habitat 67*.

Construit au coût de 95 M\$, le bâtiment, qui communique avec le pavillon nord du Musée par des galeries sous la rue Sherbrooke, intègre la façade de l'immeuble d'habitation New Sherbrooke, qui date de 1905.

Le pavillon Jean-Noël Desmarais, qui permettra désormais au Musée d'exposer un plus grand nombre d'oeuvres de sa collection permanente, loge aussi la cafétéria et la salle à manger, le Salon des Amis du Musée, la boutique cadeaux et la librairie, les bureaux du personnel, les salles de conférence, les ateliers

et la galerie de vente et location.

Hier soir, lors du vernissage de l'exposition *Jean-Paul Riopelle* (que l'artiste a visité lundi soir), on a également dévoilé des oeuvres de Betty Goodwin (en collaboration avec Peter Lancken) et de Guy Pellerin, réalisées dans le cadre de la politique d'intégration des arts à l'architecture et l'environnement.

Rencontré, hier avant-midi, au pavillon Jean-Noël Desmarais, le peintre Marcel Barbeau, qui fut près de Riopelle à

Musée des beaux-arts

L'exposition

Riopelle inaugure

le nouveau pavillon

l'époque des Automatistes, a déclaré au *Journal de Montréal* qu'il y avait déjà longtemps qu'on n'avait pas présenté un ensemble aussi important des oeuvres de Riopelle (de 1939 jusqu'à 1990). « C'est très très bien », a apprécié l'artiste, qui dit par ailleurs préférer l'architecture et l'aménagement du nouveau pavillon à ceux de la Galerie Nationale.

Les oeuvres exposées

ont été choisies par Riopelle, en collaboration avec M. Jean-Louis Prat, directeur de la Fondation Maeght à Saint-Paul de Vence et conservateur de l'exposition. Elles proviennent de musées américains et européens ainsi que de collections privées.

En conférence de presse, M. Prat a déclaré, hier, que le nouveau pavillon du Musée des beaux-arts présente toutes les qualités (lumière,

hauteur, etc) qui réjouissent un conservateur qui doit y accrocher des oeuvres.

M. Prat se réjouit d'autant plus que l'exposition Riopelle met l'accent sur une nouvelle lecture chronologique de l'oeuvre de l'artiste.

« Riopelle est un artiste très connu, mais dont l'oeuvre est par contre méconnu, aussi bien ici qu'en France », a-t-il précisé.

Le MBA, le défi de l'architecte Moshe Safdie

Pour la nouvelle aile,
« il s'agissait de créer
l'unité dans la diversité »

Odile Tremblay

POUR UN ARCHITECTE, il y a des concepts plus faciles à réaliser que d'autres. Tenez ! le Musée de la civilisation à Québec, par exemple ou le Musée des beaux-arts à Ottawa. Moshe Safdie les a jadis dessinés à grands coups de crayon. Il avait alors plein espace pour créer d'immenses façades par où s'engouffrait la lumière. Le Musée des beaux-arts de Montréal ne lui en offrait pas tant.

Parce que cette fois, en guise de décor, il héritait d'un petit recoin de fortune entre deux bâtiments de style incertain. En face : le pavillon central en marbre blanc datant de 1912. Tout autour : des églises gothiques, quelques gracieuses et dentelées maisons victoriennees, des immeubles modernes semés ça et là. Bref, le grand *melting pot* de Montréal, ville, comme on sait, au look un peu chargé, disparate, pour ne pas dire bâtard. Angle Bishop et Sherbrooke, en plein centre-ville, le bal d'influences est particulièrement *swingé*. Alors lorsque Moshe Safdie imagina une nouvelle aile au Musée des beaux-arts de Montréal décidément trop à l'étroit, il fut un peu perplexé. « Créer l'unité dans la diversité, tel était, explique-t-il, mon défi ».

Mission accomplie. Le superbe pavillon sud du Musée des beaux Arts a été inauguré hier dans les fastes, les plumes et les ors de l'exposition Rio-

pelle. Un portail de 12 mètres de haut, 10 000 pieds carrés d'exposition, sept étages, une immense verrière, sept salles de voûte dans le passage reliant le tout au pavillon central, une vue impayable sur Montréal : le projet a pris quatre années à se concrétiser, pour la modique somme de 95 millions de dollars. Il viendra doubler les aires d'exposition du MBA.

Moshe Safdie n'est pas, loin s'en faut, un inconnu à Montréal. L'année de l'Expo, c'est lui qui construisait pour sa thèse de fins d'étude à McGill le fameux *Habitat 67* qui renouvelait de vertigineuse manière le genre du complexe résidentiel pré-fabrique.

Ce fils d'Israël est arrivé au Québec à l'âge de 15 ans. L'architecte a travaillé quelque temps à la maison Van Ginkel avant de s'envoler à Philadelphie pour y amorcer une brillante carrière internationale. Tous méridiens confondus, on lui doit notamment le centre culturel Skirball à Los Angeles, le Hebrew Union College Campus à Jérusalem, le Ardmore Habitat à Singapour, le quartier de Robina en Australie, sans parler des musées d'Ottawa et de Qué-

bec. En ce moment, Mashe Safdie édifie en Israël, entre Jérusalem et Tel-Aviv, rien de moins qu'une ville entière, Modi'in. Aujourd'hui, ses bureaux ont pignon sur rue à Montréal, Boston, Toronto et Jérusalem. Aire de travail : le globe entier.

On me l'avait décrit avec un ego gros comme ça et pas trop jojo avec la presse. Mais, pour faire mentir rumeurs et réputations, l'architecte se révèle bien entendu tout le contraire : courtois, gentil et rieur. Il faut dire que son aile de musée le remplit d'aise. « Les contraintes font les meilleurs bâtiments », décrète-t-il, fier de son oeuvre.

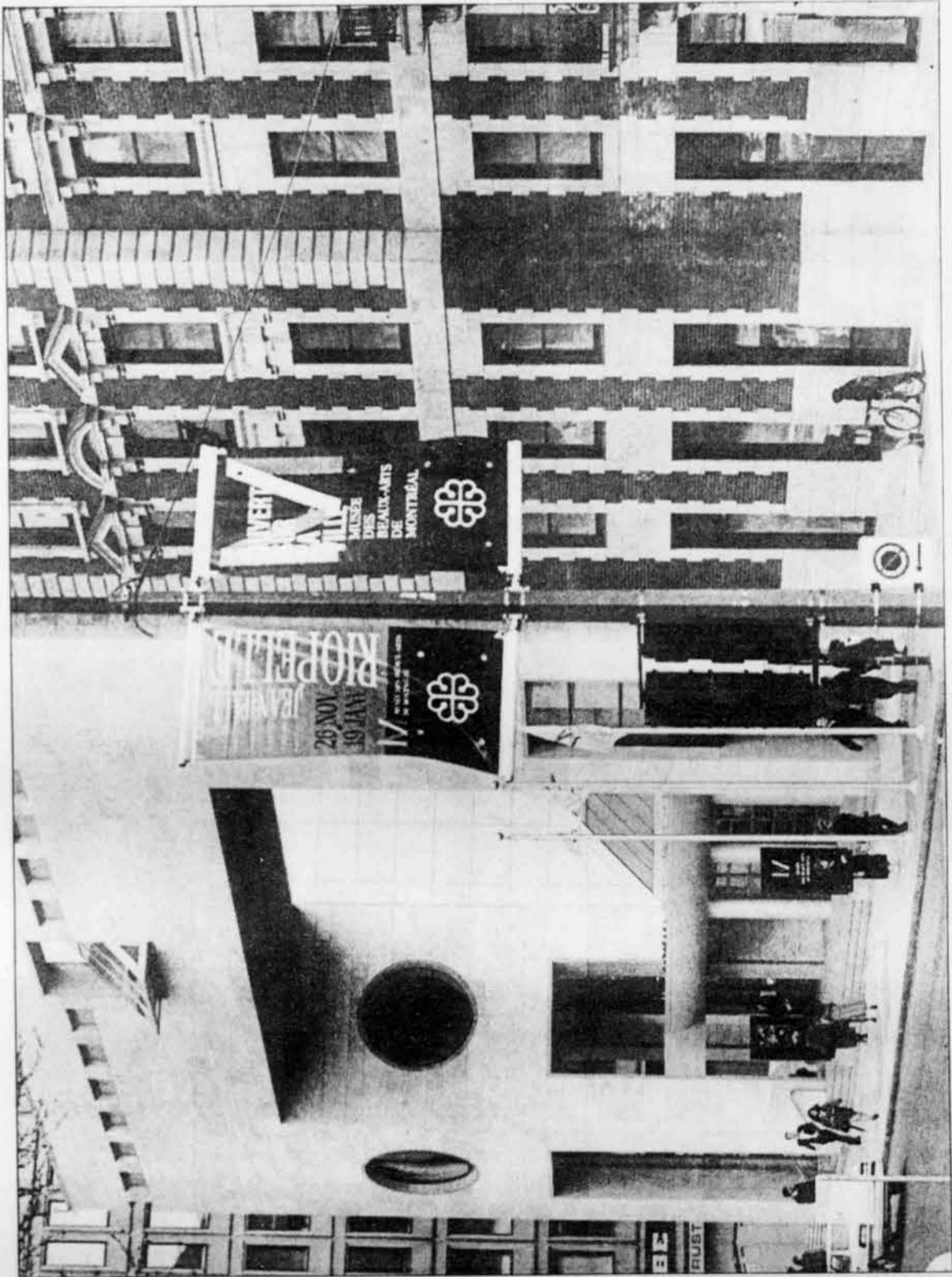
« Flashback ». Le Musée des beaux-arts de Montréal naît en 1912 des plans de architectes Edward et William Maxwell qui se « lâchent lousse » dans la magnificence : façade de marbre blanc, portes en chêne massif, fenêtres ornées de bronze, colonnes ioniques surplombant un escalier monumental. En 1939 et 1976, le musée s'agrandit. Il lui pousse des ailes. Trop étroites cependant. Dans le temple de la rue Sherbrooke, seules 3 % des collections permanentes peuvent être exposées. On a soif de nouvelles surfaces. En 1987, la direction du musée, après étude d'une quarantaine de soumissions, confie à Moshe Safdie le soin de concevoir un nouveau bâtiment face au pavillon central. Il esquissera douze essais de plans avant de se fixer. « Avec sa situation en plein coeur du centre-ville de Montréal, c'est le plus urbain des musées que j'ai jamais construits, m'assure-t-il. On y voit la ville et ses toits de partout ».

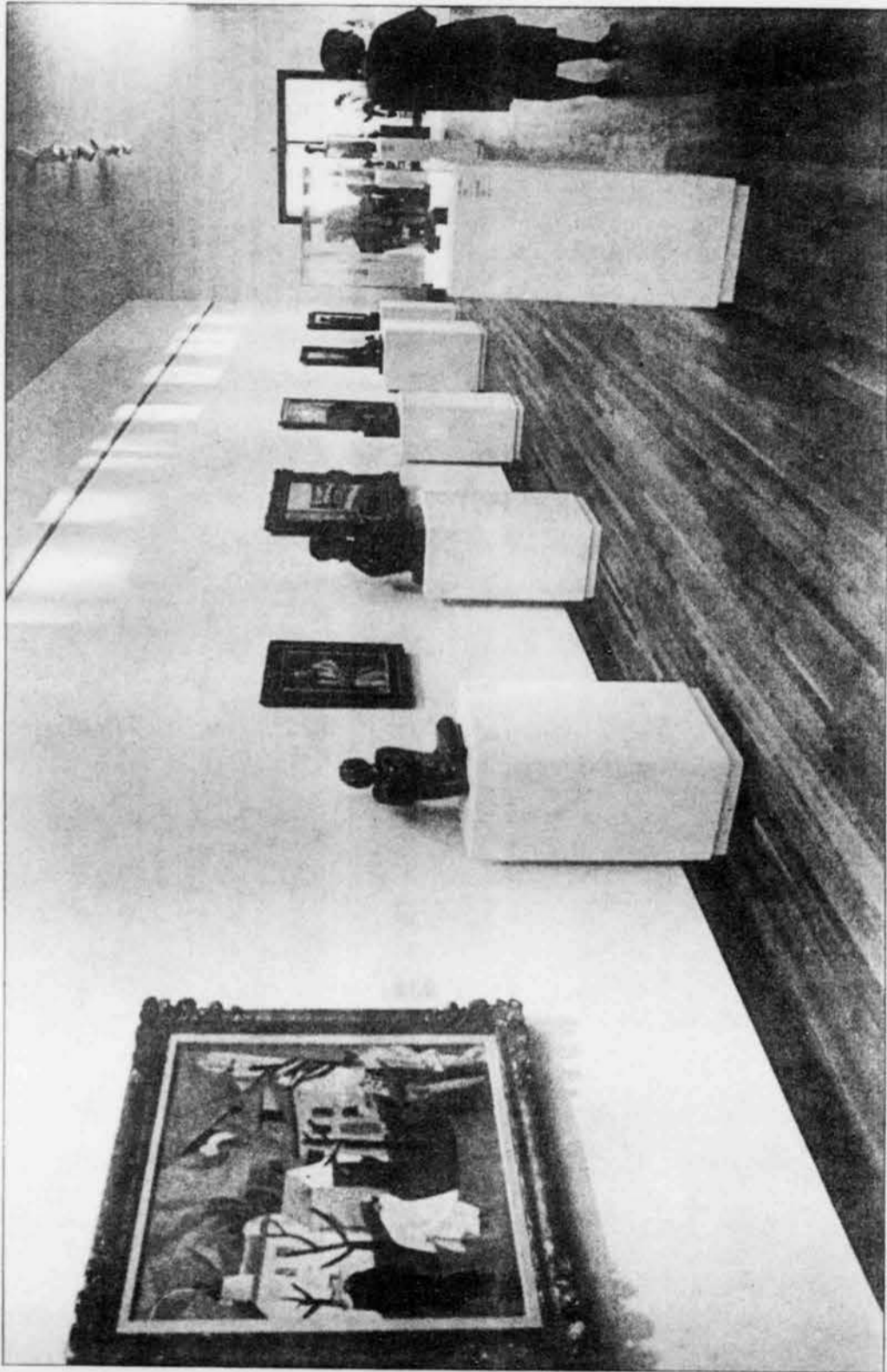
« Les musées ont changé de vocation au fil des âges. Autrefois, ils étaient destinés à une certaine élite. Donc, les architectes les créaient imposants avec des façades aveugles et des escaliers massifs. Aujourd'hui, toutes les couches de la société y ont accès. Les salles doivent désormais être versatiles, adaptées à des cours, des films, des expositions, les bâtiments accueillants, ouverts, transparents ». Sauf que voilà : moderne ou pas, la nouvelle aile se devait d'établir un lien avec le pavillon central et la vieille conciergerie de briques de la rue Sherbrooke que le musée entendait préserver malgré l'avis de l'architecte. « J'ai dû multiplier les matériaux de la façade en guise de rappels de style. Marbre blanc, granite, brique, calcaire, béton, aluminium, verre. J'ai aussi divisé l'échelle pour l'adapter aux maisons en corniches de la rue Crescent ». Résultat : un musée disposé sur sept étages, mais une immense arche doublée d'une verrière qui l'inonde de lumière. Le visiteur aurait pu se sentir désorienté et claustrophobe à travers le dédale des différents paliers. Il n'en est rien, car chaque étage donne vue sur les autres niveaux tandis qu'à travers la verrière, omniprésente, la silhouette du mont Royal joue les éclairateurs, comme une étoile polaire.

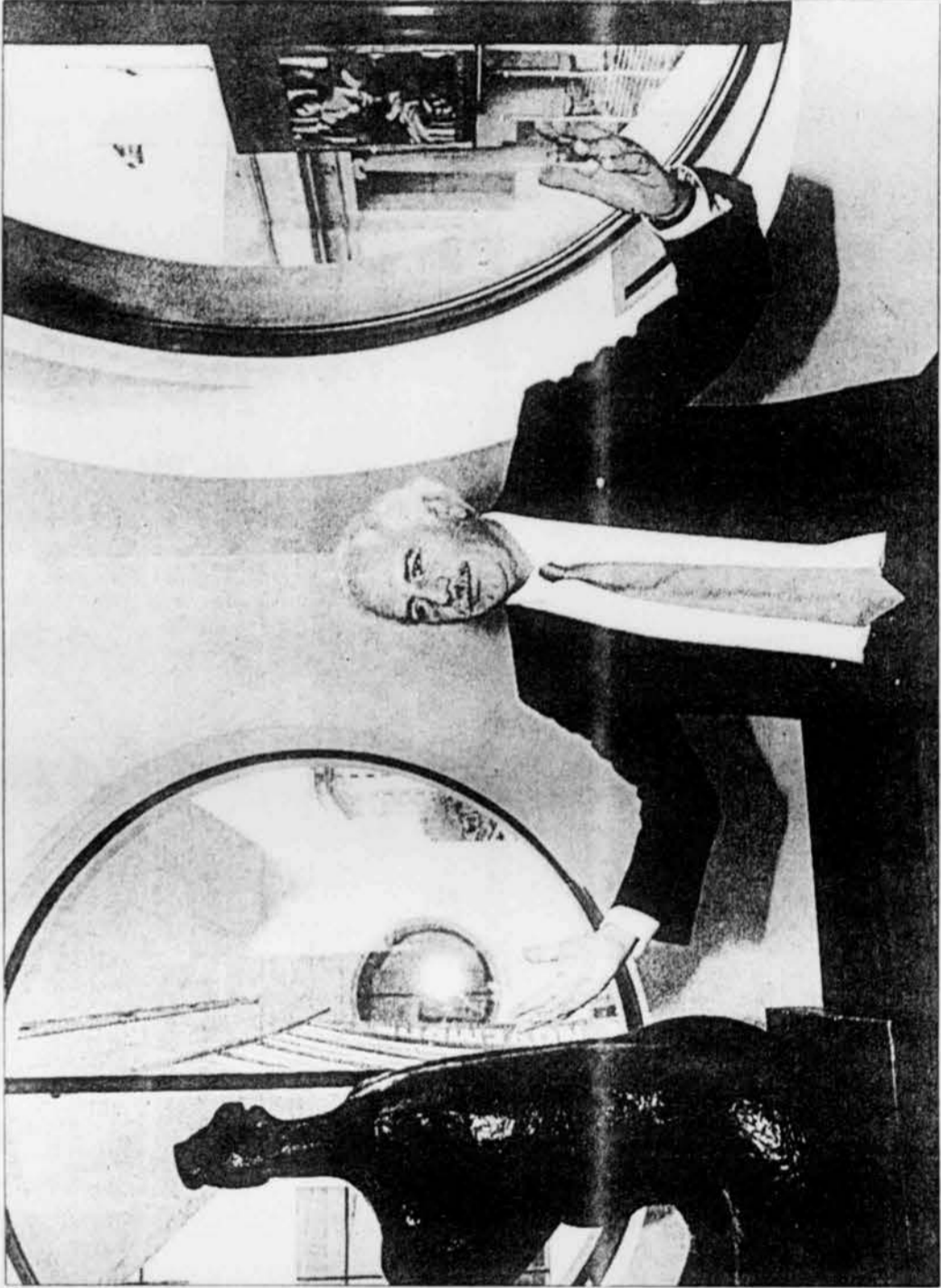
« Les salles d'exposition doivent être adaptées à leur vocation. Dans les tunnels du sous-sol destinés aux pièces d'art contemporain, j'ai créé des grandes galeries, hautes et dénudées, mais à l'étage supérieur les collections permanentes héritent de salles plus intimes, petites, dotées de verrières. Dans un musée, le plus grand défi d'un architecte est de concevoir des salles à l'intention d'un art du futur encore inexistant. Il faut alors se projeter 20, 30 ans plus tard en créant des espaces flexibles, adaptables à l'incréé. » Moshe Safdie n'est pourtant pas grand amateur d'art contemporain dont les audaces le laissent souvent sceptique. « Il y a bien du bluff là-dedans », trouve celui qui a offert tant de cadres à ces oeuvres hermétiques.

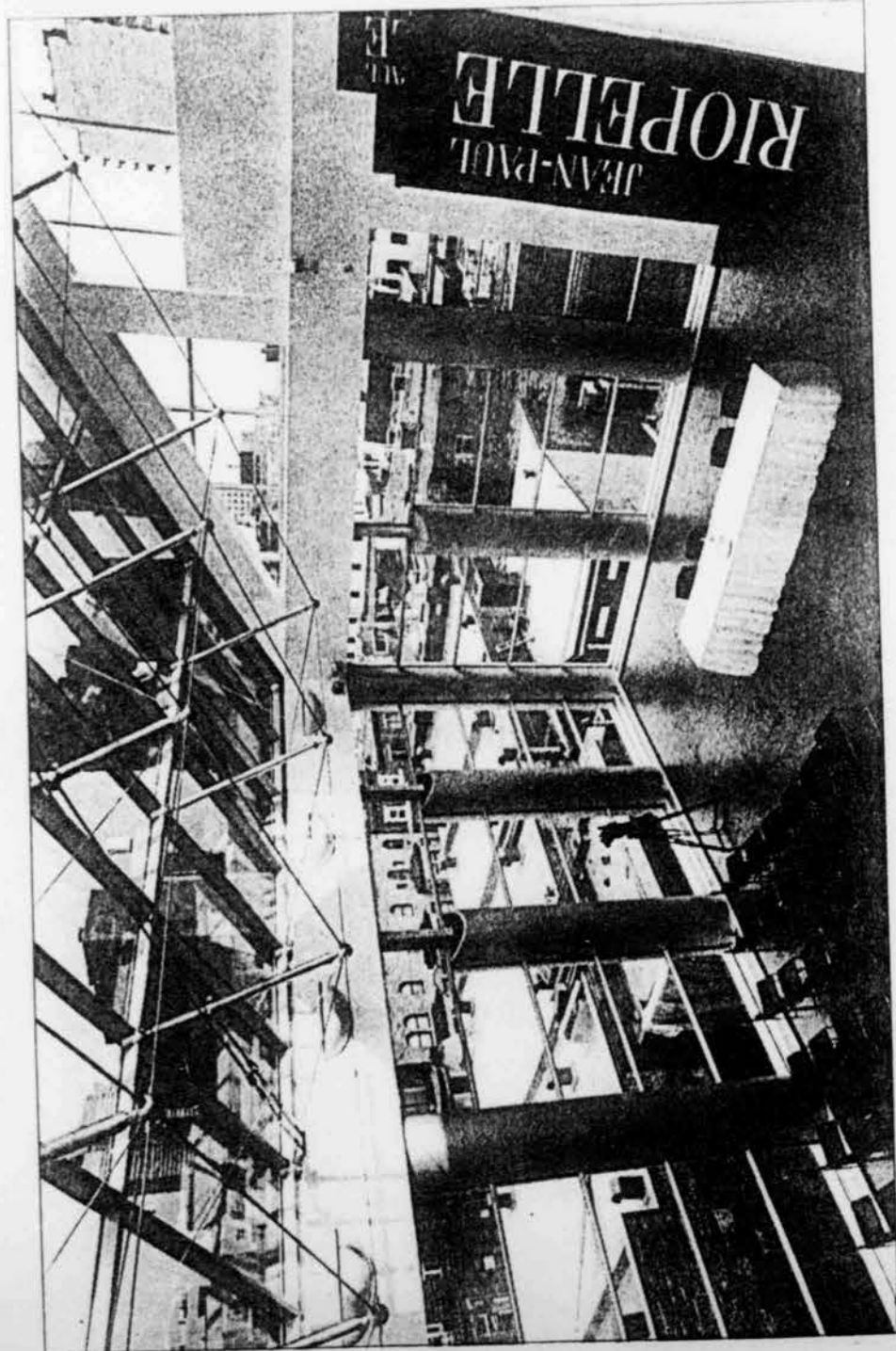
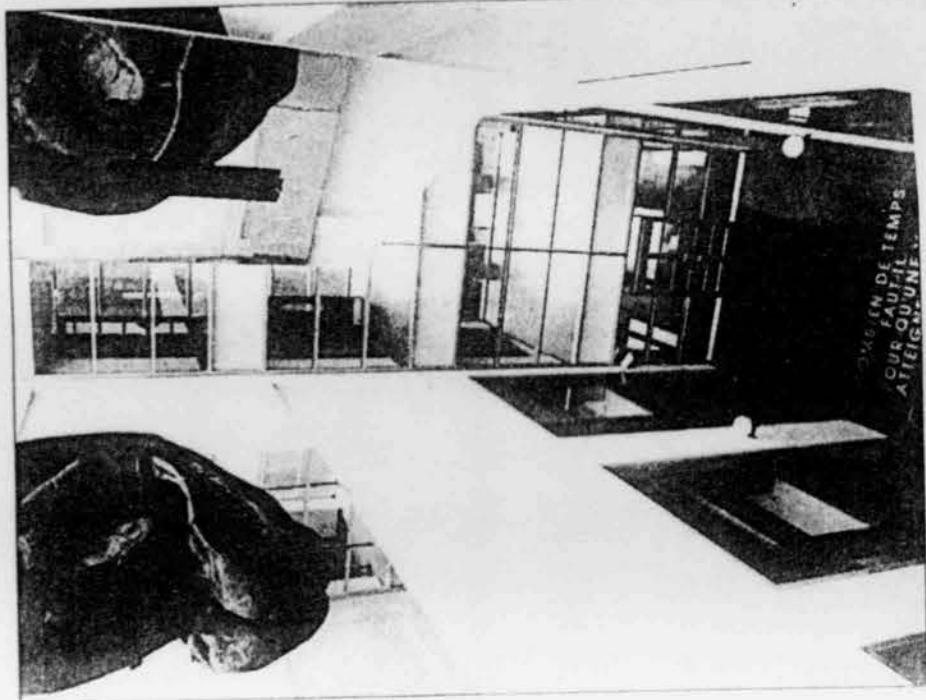
Depuis les jours glorieux d'Expo 67, Moshe Safdie a vu Montréal changer de visage, avec plus ou moins de bonheur au demeurant. À la métropole, l'architecte souhaite un plan d'aménagement à long terme la mettant à l'abri du développement sauvage dont elle est l'objet. « Disons-le : les bâtiments commerciaux construits ici au cours des dix dernières années sont plutôt ratés en général. Mais Montréal vibre au rythme de la plus excitante vie urbaine qui soit. L'esprit de la ville est plus fort que ses bâtiments », estime-t-il, philosophe.











Riopelle et le nouveau MBA

COUP DOUBLE pour le Musée des beaux-arts de Montréal qui inaugurera, le 26 novembre prochain, les salles du nouveau pavillon Jean-Noël Desmarais conçu et réalisé par Moshe Safdie (une réussite totale d'ailleurs), en accueillant l'exposition de l'artiste canadien le plus connu à l'étranger, Jean-Paul Riopelle. Cette rétrospective qui réunit 130 oeuvres provenant de collections privées et de nombreux musées nord-américains et européens, confronte des oeuvres d'hier et d'aujourd'hui de 1939 à 1990, sous les auspices du conservateur invité et directeur de la Fondation Maeght à Saint-Paul-de-Vence (France), Jean-Louis Prat. Il faut se laisser enivrer par la clarté de ce lien ouvert sur la ville et se promener à travers la peinture de Riopelle, une peinture généreuse, débordante de vitalité, enracinée dans des espaces lumineux qui, tout en faisant corps avec la nature, célèbre les fiançailles de



PHOTO JACQUES NADEAU

L'exposition de Jean-Paul Riopelle dans la nouvelle aile du Musée des beaux-arts.

l'homme et de son environnement. Une démarche d'une étonnante continuité scandée, entre autres, par des

kaléidoscopes de touches de lumière éclatante, des séries en noir et blanc d'un pays aux humeurs climatiques

contrastées et des envolées d'oiseaux sauvages dans le firmament.

— Marie Michèle Cron

Fine-arts museum's glittering new pavilion officially opens

Architect Moshe Safdie's \$95-million building on Sherbrooke St. wows invited guests

ANN DUNCAN
GAZETTE ART CRITIC

With speeches, music by Haydn and Côtés du Rhone wine, the new pavilion of the Montreal Museum of Fine Arts was officially opened yesterday.

The \$95-million project on the south side of Sherbrooke St. W., opposite the stately old museum building, took almost a decade to complete. It has been mired in numerous controversies and cost \$35 million more than originally anticipated.

But it seemed most of the 2,000 dignitaries, art-lovers, patrons and politicians who attended the affair, including federal Communications Minister Perrin Beatty and Quebec Cultural Affairs Minister Liza Frulla-Hébert, were wowed by the glittering pavilion, designed by architect Moshe Safdie.

"This is a magnificent building," art dealer Mark London said in an interview. "I didn't expect such wide expanses and such open spaces."

"It is just so deceptive from the outside."

That comment was echoed by other guests.

However, the hero of the day was Bernard Lamarre, former chief of the once-mighty Lavalin Group.

Lamarre, who was museum president between 1982 and this fall — he resigned after his engineering empire collapsed — has long been acknowledged as the driving force behind the expansion.

He was clearly moved when yesterday's crowd accorded him a long standing ovation.

"Yeah, I wasn't expecting that," he said during an interview. "I'm the one getting the ovation but it really should have been given to (museum director)

Pierre Thérberge and everyone else who was involved in the project."

Asked whether he was surprised that the project, which doubles the museum's exhibition space, ever was completed, Lamarre heaved a huge sigh of relief. "Actually, I'm amazed. . . . It was more than a pregnancy because it lasted nine years."

The new building — which features a soaring glass-and-aluminum foyer, greatly expanded facilities for education, a book store, gift shop, storage and workshops — is officially called the Jean-Noël Desmarais pavilion, after the father of Power Corp. chairman Paul Desmarais.

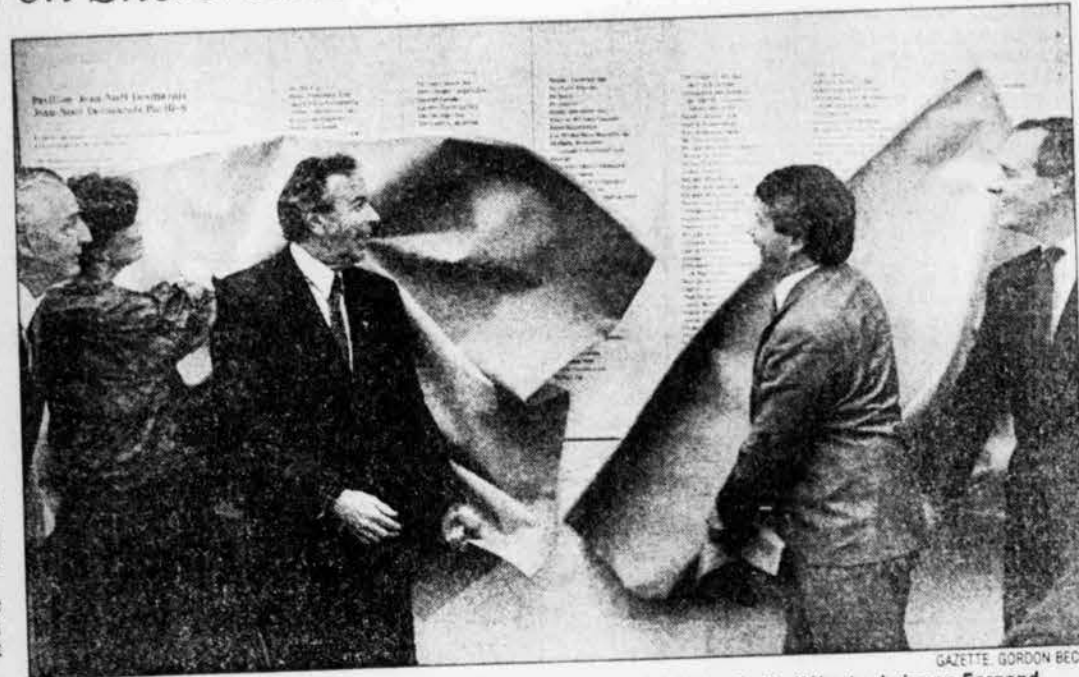
The Desmarais family gave a substantial amount of money toward the building but museum officials have repeatedly declined to say exactly how much.

However, the donation and the pavilion's name signal a new era for the museum, which was founded, run and firmly controlled by anglophones for most of its 131-year history.

"This pavilion is a living symbol of what we can achieve when join forces and work together," Paul Desmarais said in his bilingual speech. "He (his father) firmly believed that the future of the country lay in unity and respect of the arts."

The project also received \$34 million from Quebec City, \$36 million from Ottawa and \$27 million from the private sector. The extra money will be used to set up a badly needed acquisitions fund.

While the official opening was yesterday, the public will wait until Tuesday for its first glimpse of the building, its permanent collection and a blockbuster show, a retrospective of the work of Jean-Paul Riopelle.



Guests of honor (from left) Paul Desmarais, Cultural Affairs Minister Liza-Frulla Hébert, chairman Fernand Lalonde, Mayor Jean Doré and federal Communications Minister Perrin Beatty unveil a plaque listing major donors to the fine-arts museum's new pavilion.

GAZETTE: GORDON BECK

Philanthropist key to art acquisitions

ANN DUNCAN
GAZETTE ART CRITIC

Little Orphan Annie had Big Daddy Warbucks to guide and support her. Eliza Doolittle had Professor Henry Higgins to do the same.

Since 1974, the Montreal Museum of Fine Arts has had local real-estate developer Michal Hornstein, who has donated millions of dollars in art and cash.

For the museum's new pavilion, Hornstein has once again given such a significant amount that one of the rooms has been named after Hornstein and his wife, Renata.

Both he and museum officials shy away from attaching figures to the gifts, but sources estimate the donations total at least \$10 million. "When it comes to us, it's big figures, it's substantial. But you don't have to say how much," says Hornstein, a trim, energetic 72-year-old.

Still, no other single donor has given as much to the museum as Hornstein, Montreal Museum of Fine Arts director Pierre Théberge says. "He's been like a good uncle to the museum, a guardian angel."

Old masters

Among the gifts, which came mainly from Hornstein's personal collection, are: the 1746 painting *L'Agonie au Jardin*, by Spanish master Francisco Goya; the 1591 painting *Deer Drinking at a Pool*, by Cornelius Vroom of Holland; a still-life, circa 1630, by Pieter van Roestraten, also of Holland; and an 18th-century oil by Antonio and Francesco Guardi, *Tancred Baptizing the Dying Clorinda*. Hornstein has also given a Rembrandt, a Jacob de Wit and 328 separate drawings by Ferdinand Hodler.

Virtually all of his gifts of art are of European old masters, Hornstein's abiding passion.

(While both the Hornsteins share this passion, Renata Hornstein declines to have a public role when it comes to their gift-giving activities. "I prefer to stay in the background. I'm just a very private person.")

The Hornsteins trace their love of old masters — they have a particular preference for 17th-century Dutch painting — back to World War II. Both are eastern European Jews — he was Polish, she was Czechoslovakian — and they lost many members of their families in the Holocaust.

Hornstein says he was on a cattle car headed for Auschwitz when a Russian soldier helped save his life by unlocking the door. Of the dozens of people in the car who tried to flee — the Gestapo was riding on top — only a handful made it to safety.

Managed to hide

The Hornsteins managed to hide out for the rest of the war, and in 1946 they moved to Rome. It was there that they began to cultivate in earnest their love of art — immersing themselves in Rome's museums, ruins and history, and even buying their first paintings.

"After witnessing so much horror, you feel like being surrounded only by beauty," says Renata Hornstein. "But I've always been interested in the better things in life, such as art and music."

Hornstein describes his parents as modest people who were not interested in the arts. He had little

understanding of or interest in the visual arts until he met Renata. "My wife gets the credit; she pushed me toward art."

Hornstein, who seems like the type of man who doesn't readily admit his failures, says the first few paintings he bought were duds.

He made his first major purchase in 1949 when he bought a painting by Jacopo Bassano, a 17th-century Italian artist. "It just was not up to standard. . . . You have to know about art, and I hadn't asked advice. But when your eye gets trained, you can tell right away when a painting has quality."

Despite mistakes like that one, Hornstein was bitten by the art-collecting bug. And the more he looked at art, discussed it with his wife — she does most of the research into the background of artists and paintings — and bought, the more his passion was fuelled.

The Hornsteins continued buying when they moved to Canada in 1951 in search of a more peaceful country in which to raise a family. "There was talk in those days about a third world war," Hornstein says.

Eventually the couple had two children, Norbert and Sari. Both are now adults, scholars and very much into art.

At times, Hornstein would trade up, selling off the weaker paintings in his collection. Quality has always been a key factor in his decision to buy a work or not. "For me, it's not the name of the artist that counts, it's the quality of the painting. I buy what I like, but I try to get the best quality I can get."

With that rule of thumb, Hornstein has been able to build up one of Canada's most important private collections of old masters. (For security reasons, no details of the collection can be made public.)

you, in a powerful sense, a feeling of what's inside, but it does so in a transparent, inviting way."

Still, the debate will rage for a long time about the appropriateness of such a bold entrance, sitting next to — and overwhelming — the far less ostentatious New Sherbrooke façade that Safdie and Théberge wanted to tear down. (A public outcry and the ensuing public hearings prevented that.)

And more than a few taxpayers will probably be miffed to see such a grandiose entrance devoid of art.

After all, museum officials argued for years that they needed this new pavilion so that they could show off more of their permanent collection — now roughly 20 per cent as opposed to about 3 per cent, they say.

But now, in the midst of austeri-

ty, restraint and recession, Safdie and the museum opted for creating a palatial space stripped of all art. (Théberge argues that the entrance is all about architecture as an art form, but Montreal has a whole museum dedicated to that: the Canadian Centre for Architecture.)

But once past the disputed entrance, most people are bound to be seduced by the warmth, intelligence and sophistication of the pavilion's interior, just as they have been with Safdie's National Gallery in Ottawa and his Musée de la Civilisation in Quebec City. Both draw hundreds of thousands of visitors a year, far more than officials at either institution had originally predicted.

Don't miss "Focus on Computers" a feature every Wednesday in the Business section.

Museum quality

Montreal has been short of happy events lately. But yesterday there was a super one: the opening of the Museum of Fine Arts's new Jean-Noël Desmarais wing on Sherbrooke St.

This building has been a source of controversy since it was first designed, and the outside does still look dreadful: a resentful marriage of Moshe Safdie's white marble building blocks and the brick 19th-century apartment building that heritage authorities insisted had to be maintained.

But inside — ah, inside. Once one is indoors, Mr. Safdie's pompous, wedge-shaped, glass-roofed entry space loses importance, and the visitor can concentrate on what museums are all about: the display of artistic works. The galleries are marvellous, with welcome amounts of natural light, and Montrealers can now see more of their museum's collection than was ever possible before. And the museum begins its new life fittingly, with a splendid exhibition of the work of Quebec's greatest living artist, Jean-Paul Riopelle.

It is a feast for the eyes and for the mind, for which Montrealers can give grateful thanks.

Phillips Square was first site of the museum

The birth of Canada's first fine-arts museum actually began with a death more than a century ago.

Benaiah Gibb, the bachelor son of a British tailor who had made his fortune supplying uniforms to officers garrisoned in Canada, was one of the most avid art collectors in the Montreal of the mid-1800s.

He also was a former vice-president of the Art Association of Montreal, a group of artists (Cornelius Krieghoff was one) and mostly anglophone businessmen who had been staging exhibitions in borrowed spaces around the city since 1860.

When Gibb died in the late 1870s, he willed to the Association a plot of land on Phillips Square, his complete collection of 90 oil paintings and bronzes, and \$8,000 cash.

The bequest had a condition, however. Construction of a permanent gallery had to begin within three years of his death.

The deadline galvanized local arts patrons. A fund drive launched in 1877 raised another \$8,000. A further \$10,000 was borrowed.

The Association's new, limestone gallery facing Phillips Square opened on May 26, 1879, with a gala attended by more than 600 people.

The first show, which had the catchy title Oil and Water Color Paintings, featured Gibb's collection and works lent by local collectors. Admission was 25 cents.

Too expensive, many complained, saying it confirmed the elitist bias of the local arts community.

The administrators eventually relented and offered "free" days, which quickly became the busiest.

Donations poured in, including 20 paintings from William and Agnes Learmont in 1909.

Squeezed for space, the Association announced plans for an ambitious new museum, with nine galleries, an auditorium and a concert hall (later cut for budget reasons).

The chosen site was at Sherbrooke St. and du Musée Ave. (known then as Ontario Ave.), acquired for a modest \$70,000.

Local architects Edward and William Maxwell won a three-firm competition with their white marble, neo-classical design and work began immediately on the \$300,000 structure with the stone stairs, imposing columns and tall oak doors.

The official opening was a major social occasion of 1912, with 2,000 guests flocking to the site by both carriage and car.

The Duke of Connaught, Queen Victoria's third son, was the guest of honor. He called the museum "a dignified and handsome building."

— Paul Delean

Why did the MUSEUM cross the road?

One of two major art heists at museum has gone unsolved

In 1972, at least three hooded thieves made off with jewelry, paintings worth almost \$2 million

PAUL DELEAN
THE GAZETTE

Art theft is the dread of collectors everywhere, and the Montreal Museum of Fine Arts has not been spared.

Though it now boasts an elaborate, computerized, 24-hour security system, the museum was victimized in a big way on at least two occasions in its history.

One episode ended with the recovery of most of the missing items, the other remains one of the most ambitious and baffling heists ever pulled off in this city.

Cut from their frames

The first incident dates from April 18, 1933. During an exhibition of works by Canadian artists, 16 paintings worth an estimated \$30,000 were cut from their frames and removed.

The thief clearly was not a connoisseur. He missed an old master valued at \$1.5 million from the William Van Horne collection on display in an adjacent room.

A ransom note demanding \$10,000 for the return of the paintings was sent to a private gallery in Montreal. Authorities tried an ad in the Montreal Star to smoke out the culprit, but it went unanswered.

Three months later, half of one of the paintings was mailed to La Presse, the other half to the Star. An accompanying note said if the owners didn't pay up 25 per cent of the paintings' value as ransom, they'd get them back "in jigsaw form."

That's where things stood when police got an unexpected break in the case. A chronic burglar named Paul Thouin was apprehended breaking into a railway freight car and, under police questioning, confessed to the art theft.

He even led police to the paintings, which had been wrapped in tarpaulin and newspaper and buried a metre below the ground in a wooded area in the suburbs.

The prospect of another jail term was apparently too much for Thouin. That same night, he died in his cell after ingesting strychnine which he'd concealed in his shoe.

The second burglary, which made headlines around the world, occurred in the early hours of Sept.

4, 1972, when at least three hooded thieves made off with museum-owned jewelry and paintings worth almost \$2 million after overpowering three guards.

Entering through a skylight and down a rope, the thieves stole 39 pieces of jewelry and 18 paintings, including a Rembrandt worth \$1 million called Landscape With Cottages and works by Daumier, Delacroix, Gainsborough, Millet and Rubens.

It could have been worse, however: they'd stacked a second pile of 18 paintings, worth even more than those taken, near a back door.

But when one of the burglars inadvertently tripped that door's alarm while taking out the first load, just before 2 a.m., the gang cleared out with what they could, leaving the second pile behind. It included works by El Greco, Picasso and Tintoretto, and a second Rembrandt. Until the alarm sounded, 30 minutes after the break-in, the heist had gone smoothly.

The skylight through which the burglars entered was usually hooked into the security system, but not this time because a layer of plastic had neutralized the ultrasound alarm. The plastic had been unfurled by a construction crew working on the building.

The intruders surprised the first guard while he was taking a tea break in the museum kitchen. One intruder then fired a round from a sawed-off shotgun into the roof of the museum seconds later, but two other guards in the building apparently didn't identify the noise or danger. When they went upstairs to investigate, they were overpowered, bound and gagged.

The alarm that sounded didn't bring help immediately. It wasn't connected to the police station. The thieves were long gone by the time a guard broke free and called police, who arrived around 3 a.m.

Anonymous phone call

Negotiations with the thieves began a few days after the break-in, following an anonymous phone call to museum director David Carter.

The caller told him to send someone to a telephone booth near McGill University. Carter sent Donald Youngson, the museum's security manager. Youngson answered a call in the booth and was told to pick up a cigarette package on the ground nearby. Inside, he found an Indian pendant, one of the missing jewelry pieces.

There were further communications, by phone and mail, including a letter received Oct. 26 containing a snapshot showing all the stolen paintings together. The thieves first demanded 25 per cent of the value as ransom but later lowered their figure to \$250,000.

In telephone calls with the thieves, Carter pressed for further evidence that they still had the goods, and suggested they produce one of the paintings to show they were genuine. He subsequently was directed to a locker at Central Station, where Youngson reclaimed a small, 350-year-old painting by Flemish artist Jan Brueghel worth an estimated \$25,000.

In the weeks following the robbery, police worked closely with museum officials on secret plans for recovering the artworks and apprehending the culprits. Phone lines were tapped many times, but the burglars were careful never to let the calls they made run long enough to be traced.

Carter finally arranged a rendezvous, scheduled to take place in Longueuil. He told the caller an insurance official (actually a police officer) would be bringing a specified amount of cash to exchange for one of the paintings.

The encounter never took place. After a Longueuil police cruiser pulled up near the scene, the thieves stayed clear. Carter got an angry call the next day, and was told the conspirators "saw the trap."

He heard nothing more for several months.

But in June of 1973, a member of the museum board of directors notified a local insurance executive that he'd just received a further communication from someone claiming to know about the paintings. The tip had promise, the in-

insurance man concluded after speaking to the anonymous caller, but he said he'd put up no money prior to recovery.

But the museum wasn't so firm. A special committee authorized a payment of \$10,000 from the insurance money for the information. It asked the insurance adjuster, André DeQuoy, if he'd deliver it.

DeQuoy said he would.

He set out one afternoon at 2 p.m. with the money in an envelope. He went first to a designated phone booth downtown, then was sent to others at Blue Bonnets racetrack, on St. Laurent Blvd. and near the Henri Bourassa Métro station.

It was there that the caller told DeQuoy he'd spotted the police tail, and that he'd be notifying police headquarters to get rid of the unmarked "protection."

Thirty minutes later, DeQuoy got another call at the same booth from his mystery source saying police had been called off. He was instructed to return to his office.

Once there, he was called again and the phone-booth marathon re-

sumed. It went on until about 4 a.m., with DeQuoy going to and from 11 telephone booths across the island.

He was finally told to leave the money at the foot of a sign in a vacant lot on St. Martin Blvd. DeQuoy followed instructions and returned to the phone booth near the Henri Bourassa Métro station awaiting the call that would lead him to the paintings. He also called police, filling them in on his activi-

ties of the past several hours.

This time, however, the public phone didn't ring. DeQuoy returned to his office, where a call came through at 8 a.m. He was told the artworks were at a motel in Laval. Police were called and combed the building. Nothing was found.

Nineteen years after their disappearance, the paintings are still listed as "missing" on the international files of Interpol.

Les verrières du MBA éblouissent la galerie

Marie Laurier

Il. EST beau le jour, il est splendide la nuit, avec ses verrières qui se laissent inonder de soleil et de lumière, naturelle ou artificielle.

Et la rue Sherbrooke n'est plus la même depuis l'inauguration, hier, du nouveau pavillon Jean-Noël Desmarais du Musée des beaux-arts qui a nécessité quatre années de planification, de construction et de rénovation, sans compter de multiples embarras de circulation. Et 95 millions \$.

Mais le résultat en vaut la peine : ce projet, piloté par Bernard Lamarre et conçu par l'architecte Moshe Safdie, constitue pour Montréal un véritable monument à la culture. Les deux hommes ont eu droit hier à une ovation debout de la part des mille invités qui ont écouté les éloges que chacun des orateurs n'a pas manqué de faire à leur endroit, avant de se précipiter vers les petits fours.

Il y avait Pierre Théberge, directeur du musée, la ministre des Affaires culturelles Liza Frulla-Hébert, le maire Jean Doré, le ministre fédéral des Communications Perrin Beatty, le président du musée Fernand Lalonde et Paul Desmarais, fils et héritier du mécène Jean-Noël Desmarais, lui-même président de Power Corporation qui poursuit la tradition paternelle. Chacune de ces personnalités a rendu hommage, selon son style personnel, à tous ceux et celles qui ont réalisé ce miracle de doter la métropole d'un des plus beaux musées du Canada.

Et nous en avons bien besoin, puisque l'institution fondée en 1830 et par conséquent vieille de 130 ans dans sa charte, nichée en 1912 dans un bâtiment situé du côté ouest de la rue Sherbrooke et que les Montréalais connaissent bien, se trouvait fort à l'étroit, ne pouvant accueillir qu'une infime partie des 25 000 œuvres de sa collection.

Mais actuellement pour la fête inaugurale, le nouveau pavillon ac-

cueille les 130 toiles de la rétrospective du plus célèbre peintre québécois, Jean-Paul Riopelle, et personne ne pourra louper l'occasion de les admirer : après les flons-flons du bal inaugural de samedi prochain pour le gratin, le grand public sera admis gratuitement pendant 36 heures d'affilée, le samedi et le dimanche 30 novembre et 1er décembre. Le musée sera ouvert exceptionnellement même pendant la nuit !

C'est un coup de maître de la part de l'architecte d'avoir réussi à ériger ce bâtiment de sept étages en plein centre-ville au milieu d'un maelström de styles architecturaux disparates. Mais il a réussi à les harmoniser et à créer une perspective d'ensemble où la luminosité est reine et maîtresse. D'immenses fenêtres circulaires et un belvédère donnent des vues spectaculaires sur Montréal, facilement accessibles par un impressionnant escalier de demimarches que l'on gravit sans essoufflement, comme si on marchait sur un coussin d'air.

Mais il faut avoir des yeux tout le tour de la tête, regarder en bas et en haut et de côté pour se repaître de tout ce que ce musée offre de nouveautés et de beautés, y compris le très élégant costume des hôtes des grandes occasions signé Jean-Claude Poitras.

Dans l'ancienne ruelle reliant la rue Crescent à Bishop, parallèlement à la rue Sherbrooke, l'on peut découvrir le triptyque de Betty Goodwin, une des deux œuvres qui seront exposées en permanence au musée, dans le cadre de la politique d'intégration des arts à l'architec-

ture et à l'environnement, et qu'une légende inscrite dans le granit du sol explique ainsi : « Chaque question possède une force que la réponse ne contient plus. » L'autre création est une murale de Guy Pellerin qui représente 22 personnages inspirés de la collection permanente du musée.

Le nouveau pavillon est relié à l'ancien par un réseau de galeries souterraines et ce dernier sera réservé aux collections d'art ancien. Les visiteurs qui ne sauraient attendre les journées portes ouvertes gratuites ont accès au musée à compter du 26 novembre.

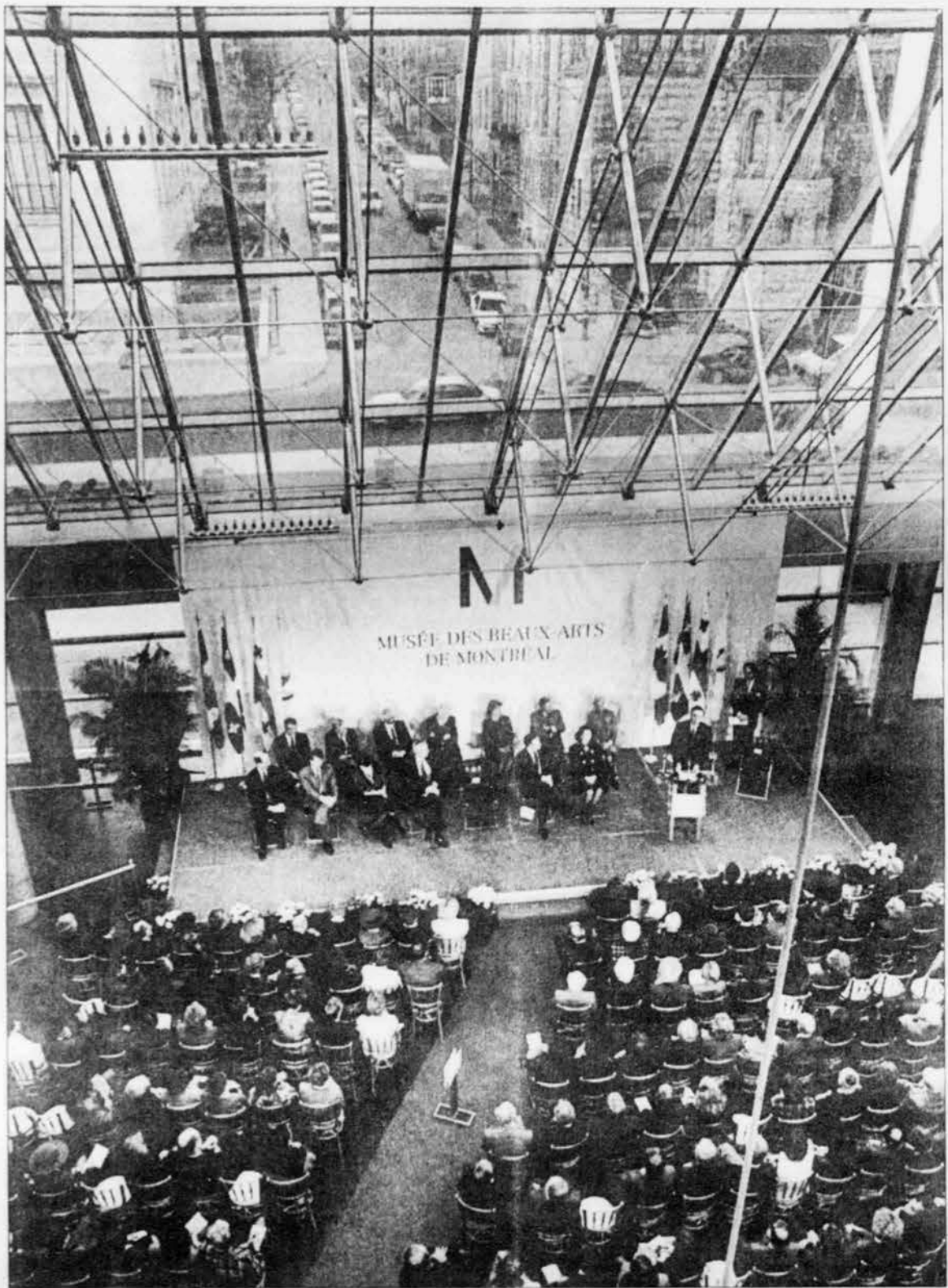


PHOTO JACQUES NADEAU

En plein centre-ville, rue Sherbrooke ouest, l'immense verrière du nouveau pavillon Jean-Noël Desmarais du Musée des beaux-arts ouvre une vue spectaculaire sur Montréal.

Why did the MUSEUM cross the road?

Entrance may not be welcoming but pavilion's interior is pleasant surprise

A note of caution: try to reserve judgment about the Montreal Museum of Fine Arts' new pavilion, because it looks and feels far better inside than it does outside.

Even the pavilion's much-criticized entrance — that sloping, post-modernist football field of glass-and-aluminum — is welcoming and user-friendly on the inside.

While architect Moshe Safdie seemed to be brash, jarring and even macho with his design for the pavilion's entrance, the interior of the building is calm, refined and deferential toward the art.

At no time do Safdie's galleries overwhelm or detract from the art. Instead, this master builder of Canadian cultural institutions has created a series of subtle, sensitive spaces — there are different types of galleries for different kinds and periods of art — which serve to focus a viewer's attention on the art.

The contemporary galleries in the basement are large and box-like with high ceilings and crisp, minimal detailing, appropriate for showing this kind of art. Safdie has also created handsome vistas which allow viewers in one gallery to catch glimpses of the art in the next.

The subterranean galleries — under Sherbrooke St., connecting the old pavilion with the new — have low vaulted ceilings, making them seem like modern-day crypts or catacombs.

Top floor

These galleries will, appropriately enough, house the museum's antiquity collection, as well as Islamic and Asian art, also from the permanent collection.

"Every aspect of the permanent collection will be shown," says Pierre Théberge, director of the museum. "And this hasn't happened since the 1960s."

On the top floor, there's a series of restrained, classically styled galleries designed for the temporary blockbuster exhibitions. These, too, have vaulted ceilings and are much



ANN DUNCAN

ART

like Safdie's design for permanent-collection galleries at his widely praised National Gallery of Canada.

Slightly flatter

But the Montreal Museum of Fine Arts' galleries are taller, with the vaults being slightly flatter than those at the National Gallery.

And tucked away throughout Safdie's MMFA pavilion — named after Jean-Noël Desmarais, father of Paul Desmarais, Power Corp.'s chairman and CEO who donated generously to the project — are several small galleries full of surprises.

The architect's personal favorite is a tiny, square-shaped gallery dominated by three large, circular windows which overlook the corner of Sherbrooke and Crescent Sts. In this gallery, the museum has wisely chosen to install a large, magnificent Henry Moore sculpture.

During a recent tour of the pavilion, Safdie explained that he deliberately sought variety in the gallery spaces.

"I wanted to play up the differences between the various galleries as each has a reason because of the collection but also in terms of the building," Safdie said.

He said he also created diversity in his galleries to help visitors stave off museum fatigue. Studies have shown that vertically stacked museums are a lot more tiring than horizontal ones, he said.

And with this museum's L-shaped



GAZETTE, NANCY ACKERMAN

Gallery features circular windows and Henry Moore sculpture.

pavilion being seven levels tall, counting the basement level, visitors need all the help they can get to keep their energy level up.

In all, there's a total of 22,874 square metres of new space in the project — including 5,790 square metres of galleries, which almost doubles the museum's exhibition space — a cafeteria, a large area for workshops and classes, a restaurant, a members' lounge, offices, acres of badly needed storage space, a bookstore and a humon-

gous street-level gift shop. The museum's gift shop has proved to be a money-maker in the past and, with all levels of government looking to put a tight cap on expenditures, the museum has wisely chosen to try to generate as much of its own revenue as possible.

The pièce de résistance in this pavilion is Safdie's use of light.

Almost everywhere you look, Safdie has managed to open up the museum, bringing in the maximum allowable light while still protecting

the art. "Wherever I could, I brought in light," he says.

In his upper galleries, where the museum's historical permanent collection is housed, Safdie installed skylights which make the rooms glow and the artwork radiate. "It's the most even lighting I have ever achieved," he says.

Between the edge of what is left of the disputed New Sherbrooke — Safdie says the building was so derelict there was no way he could save anything but the façades on two sides — there is a six-storey light well. This not only brings natural light into the bowels of the museum, but acts like a kind of vertical corridor, instantly connecting all public levels of the building.

This could be a very confusing, intimidating building, Safdie says. "So I felt that I had to create some devices so that people would understand the building at a glance."

Even the white Vermont marble used to surround his glass entrance was chosen, in part, to help reflect light into the building.

And hovering at rooftop level to-

ward the back of the building is a 385-square metre, glassed-in sculpture court which is designed for a multitude of purposes. It will be used for concerts or talks and rented out for private receptions. It will also accommodate visitors lining up for blockbuster exhibitions in the adjacent galleries.

But this sculpture court, as with other vistas this pavilion provides, offers a whole new way of looking at Montreal, especially during our long, dreary winters.

"What surprises me most," Théberge says, "is the number of vistas on the city that Mr. Safdie has created and how open the building is. We are used to museums being fortress-like, but this is anything but a fortress — and the openness will help break down barriers between the people and the museum."

Safdie says that philosophy of openness — *glass-not*, if you will — is what prompted him to design such a large glass entrance. "It gives

But his collection is of such calibre that museums around the world continuously ask permission to borrow works. And the Hornsteins almost always comply with such requests. The bulk of their collection is on the road most of the time.

Hornstein feels so strongly about making his collection accessible to the public that he lobbies other private collectors to follow his example. "I always encourage them to lend their works to institutions, especially those that have no power to buy or borrow," he says.

But Hornstein does not restrict his support of museums to loans and gifts. He has been on the board of the Montreal Museum of Fine Arts since 1971, most recently as vice-president. He also served on the committee overseeing the building of the museum's new \$95-million pavilion.

"His work there was invaluable due to all his experience as a builder," Théberge says.

Hornstein has been in the construction business since a year after arriving in Montreal. A man who exudes an intense determination about everything he does and says, Hornstein explains that he got into construction because he could live off his wits and his acumen. He says he rejected the needle trade — he sold scarves during his first year in Canada — because he didn't understand it.

Full days

With his brother Abraham, Hornstein founded Federal Construction Inc., of which he is president. He still puts in full days despite being well past the customary age for retirement.

A man who takes pride in getting things done, whether it is in a museum or at the office, Hornstein is still cooking up major business deals. Among his various real-estate developments are housing and office projects in N.D.G., Snowdon, Rivière des Prairies, Côte St. Luc and near the Olympic Village.

Hornstein, for all these activities, has not limited his support to the Montreal Museum of Fine Arts. He also has been a board member of the Saidye Bronfman Centre, the Jewish General Hospital Foundation, the Board of Associate Governors at the Université de Montréal, the Allied Jewish Community Services and the honorary council of the Montreal Symphony Orchestra, all non-paying positions.

He and his wife also have donated substantial amounts of money to hospitals and cultural institutions.

"I have to give back to the community that was so good to me, to the city that was so good to me, and to the country that was so good to me," he says.

Hornstein has no time for fussy, complicated, elaborate theories. Everything he says is distilled to its essence. He has a gusto for getting to the heart of a matter, and he takes that gusto to every aspect of his life, from his style of conversation to his appreciation of fine — but not overly fancy — foods.

Hornstein was named to the Order of Canada a decade ago for his work for public institutions, in particular for his work at the Montreal Museum of Fine Arts. He proudly sports the tiny, distinctive Order of Canada pin in his lapel. "This was a really big thing in my life," he says of the honor. "I'm very, very proud that I got it."

Extremely proud

He is also extremely proud of his work at the National Gallery of Canada. As chairman of the gallery's acquisitions committee, Hornstein was responsible for spearheading the effort to buy Guido Reni's sumptuous painting of Jupiter and Europa for \$3.46 million. The purchase of this 17th-century masterpiece was unveiled in August and since then there has not been a single howl of protest, even though the painting was the most expensive ever bought by a public institution in Canada and fiscal restraint is the order of the day.

"What was not clear to me was how the (Reni's) price was going to go down, given the times and our experiences when everything was



Michal Hornstein Pivotal in helping museum expand collection.

focused on money," says Helen Murphy, an associate director of the gallery, referring to the furious controversy over the gallery's purchase of Barnett Newman's *Voice of Fire* for \$1.76 million.

Not even a single feminist has objected to the Reni's subject matter, Murphy notes. This Baroque painting (circa 1635) shows a somewhat sardonic and wistful-looking Europa being carried off by Jupiter, king of the Roman gods, who had changed himself into a bull. Seduced or raped, Europa went on to bear Jupiter three sons.

But instead of raising any eyebrows, the Reni purchase has been heralded across the board as shrewd. And much of the credit goes to Hornstein who, through tough negotiations, knocked the original price down from \$5 million U.S. — all major international art purchases are cited in American dollars — to the final figure of \$3 million U.S.

Time and effort

"He was a very canny negotiator," Murphy says. "He used a kind of brinkmanship, and it worked."

So why does Hornstein spend so much time, effort and money on helping our major art institutions?

Because after all is said and done, art is what gives shape, focus and meaning to existence, he replies. "Culture is life: it brings you to a different world."

But in this country, we have long spent more money on the bricks and mortar of our museums than on what we are going to hang inside, he says. "We in Canada have nice museums, nice buildings, but not enough first-rate art to fill the walls."

"And a museum without enough money for acquisitions is not a museum. So donations become extremely important."

That's why Hornstein is known as the MMFA's guardian angel.

His hope now is that other collectors will understand and follow suit.

For art-lovers, pavilion's a welcome addition

To double its exhibition and educational space, that's why the museum crossed the road.

The new south pavilion of the Montreal Museum of Fine Arts opens to the public next Tuesday.

This week and next are packed full of opening ceremonies — glittering celebrations by Montreal's artistic and social elite, followed by special showings for construction workers, employees and their families . . .

But starting Tuesday *everybody* can get in — by paying the admission fee, which ranges up to \$10. (But for 36 straight hours starting at 10 a.m. on Saturday, Nov. 30, admission will be free.)

The whole project, museum officials now say, will cost some \$95 million, including construction costs, land, architect's fees, planned renovations to the old building, etc.

The size of a related art-acquisition fund will be decided soon.

Some of the money — nobody will say how much — came from the pockets of Paul Desmarais, chairman of Power Corp. Ltd., and his family. Not by coincidence, the new building is called the Jean-Noël Desmarais pavilion, in honor of the tycoon's father.

The new pavilion, designed by internationally renowned architect Moshe Safdie (a former Montrealer) is linked by a gallery-lined tunnel under Sherbrooke St. to the old Museum of Fine Arts building, which was built in 1912 and expanded in the 1970s.

Planning for the new pavilion began about a decade ago, and much of the time was spent in controversy. Museum officials and Safdie wanted to tear down the New Sherbrooke Apartments, but preserva-

tionist pressures led to a compromise in which the apartment façade was retained. Arguments and lawsuits over other aspects of the expansion took years to resolve.

So how is the finished product? Galleries in the new pavilion were designed to be open, airy, and accessible. Montreal artist Betty Goodwin, whose installation can be seen in the "cultural corridor" of the new pavilion, spoke for many in the arts community when she told *Gazette* art critic Ann Duncan that the new building is "exciting . . . it's like having a whole new museum."

The new project includes a two-storey bookstore, an enormous gift shop, new quarters for the museum's art-rental service, a larger public cafeteria, a posh little restaurant, a luxurious "members' lounge;" two underground levels of storage and workroom space; and,

upstairs, a glassed-in courtyard at rooftop level, which the museum will make available for rental to companies or individuals.

For the opening of the new pavilion, MMFA director Pierre Théberge and his officials chose a retrospective of the work of Jean-Paul Riopelle, widely regarded as Quebec's greatest living artist. Now elderly, ailing and elusive, Riopelle skipped a special preview of the show on Tuesday — thousands of people from the art community attended — but showed up unannounced on Monday.

Yesterday, some 2,000 of Montreal's elite attended the official opening, where they listened to speeches, sipped Côte du Rhône, and gave a prolonged ovation to industrialist Bernard Lamarre, widely viewed as the driving force behind the expansion project.

Inauguration du Pavillon Jean-Noël Desmarais

BRUNO DOSTIE

À travers les deux semaines de festivités qui soulignent l'ouverture du nouveau Pavillon Jean-Noël Desmarais du Musée des beaux-arts de Montréal conçu par l'architecte Moshe Safdie, et dont le clou sera un week-end « portes ouvertes » pour le grand public en fin de semaine prochaine — y compris la nuit du 30 au 1^{er} décembre —, la journée d'hier était celle des discours officiels.

Présentés par le comédien Albert Milaire, les dignitaires représentants les gouvernements, la Ville, les mécènes et le Musée ont donc pris la parole sous l'immense verrière inclinée qui recouvre le grand hall d'accueil de la rue Sherbrooke, pour vanter une réalisation qui, comme l'aura rappelé la ministre des Affaires culturelles, n'aura dépassé ni ses échanciers, ni son budget de 95 millions de dollars.

Mais avant même qu'ils n'ouvrent la bouche, à la simple mention du nom de celui qui est aujourd'hui président honoraire du Musée, tous, dignitaires autant que le millier d'invités massés dans les galeries surplombant le hall, se sont spontanément levés pour applaudir Bernard Lamarre sans qui, comme tous l'ont ensuite répété dans leurs discours, ce nouveau pavillon n'existerait pas.

Et tous, aussi bien la ministre québécoise de la Culture Mme Liza Frulla-Hébert que le ministre fédéral des Communications M. Perrin Beatty, le maire de Montréal M. Jean Doré que le responsable de la collecte de dons privés M. Paul Desmarais, le directeur du Musée M. Pierre Théberge que le président de son conseil d'administration M. Fernand Lalonde, ont tenu à rendre ensuite un hommage personnel à celui que l'effondrement de Lavalin accable à l'heure de la réalisation de ce qui aura été l'un de ses grands rêves.

L'architecte, l'âme et le mécène...

C'est une heure de gloire qu'il partageait pourtant avec au moins trois autres personnes qui ont aussi obtenu leur part des félicitations hier: l'architecte responsable Moshe Safdie, le directeur du Musée et responsable de son rayonnement international et de ses grands succès populaires, Pierre Théberge qui en est l'âme, et le plus important des donateurs du monde de l'entreprise et de la finance qui ont fourni 27 des 95 millions qui ont été consacrés au nouveau pavillon qui porte d'ailleurs le nom de son père, Paul Desmarais, président de Power Corporation.

De Moshe Safdie, le ministre Beatty a dit qu'il avait su donner aux Beaux-Arts,

un musée qui était aussi une oeuvre d'art, et le maire a rappelé qu'il était parvenu à ce niveau d'excellence tout en préservant le patrimoine montréalais et en intégrant parfaitement son oeuvre à son environnement immédiat des rues Sherbrooke, Crescent et Bishop.

De Pierre Théberge, dont on a rappelé les grandes réussites qu'ont été des expositions aussi acclamées que les Picasso, les de Vinci et Les Années Vingt, on a vanté les efforts soutenus qu'il a faits pour rejoindre et intéresser le grand public, en présentant ce nouveau pavillon comme un outil de plus dans la réalisation des objectifs qu'il s'est fixés, et que le nouveau président Fernand Lalonde a dit endosser sans autres restrictions que celles des moyens financiers dont le Musée dispose.

Et de son principal mécène justement, Paul Desmarais et sa femme Jacqueline qui siège au conseil d'administration, M. Fernand Lalonde a souligné le rôle moteur que leur famille a joué dans l'expansion du Musée, et indiqué qu'à sa connaissance, les 27 millions que M. Desmarais s'était employé à recueillir auprès du secteur privé, constituaient la somme la plus importante jamais recueillie de cette façon à Montréal.

Une Arche d'Alliance entre les communautés

C'était donc pour sa famille, une célé-

bration à caractère à la fois intime et public, comme l'a dit le président de Power Corporation, puisque le nouveau pavillon du Musée des beaux-arts porte le nom de son père, Jean-Noël.

S'adressant aux anglophones présents, dont les prédécesseurs ont contribué comme eux à l'essor du Musée depuis sa fondation en 1860, M. Desmarais a dit y voir un symbole de ce que les deux communautés linguistiques peuvent accomplir lorsqu'elles unissent leurs forces, « une véritable Arche d'Alliance entre toutes les communautés qui habitent et aiment notre ville ».

Puis il a rendu un hommage à son père, dont ce pavillon perpétuera la mémoire, et dont il a dit qu'il lui avait inculqué les valeurs qui permettent justement un de ces dénouements « dont bénéficient les communautés humaines fortes et dynamiques ».

Jean-Noël Desmarais, peu connu des Montréalais, est né à Masson, au Québec, le 3 mai 1897, et mort à Sudbury en Ontario, où il a vécu la plus longue partie de sa vie, le 2 octobre 1983. C'était un juriste, pratiquant le droit immobilier. En 1960, il était nommé premier vice-président du conseil d'administration de l'université Laurentienne, qu'il avait aidé à fonder par la fusion des trois collè-

ges catholique, anglican et presbytérien de la ville.

Après un phare pour la francophonie hors Québec

C'était un homme de haute culture, rappelait encore hier M. Paul Desmarais. Sa passion pour les livres et son amour pour l'histoire en ont fait un des plus ardens défenseurs de la langue française dans le nord de l'Ontario. Et l'université dont il a été l'un des fondateurs, est devenue un phare pour la francophonie hors Québec.

« Mon père disait, a conclu M. Desmarais, que le devoir le plus noble de l'homme était de transmettre à ceux qui le suivent un monde intact dans la beauté et dans l'intégrité, et en même temps un monde amélioré par la pierre que chacun doit apporter à l'édifice commun. C'est ce que nous faisons aujourd'hui ».

Après la cérémonie d'inauguration, les dignitaires et les invités ont visité ce nouveau Pavillon Jean-Noël Desmarais, dont les salles accueillent la première rétrospective complète de l'oeuvre de Jean-Paul Riopelle.

L'exposition, qui réunit 130 oeuvres réalisées entre 1939 et aujourd'hui, se poursuit jusqu'au 19 janvier. Le public y aura accès à compter de mardi.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL



M. Paul Desmarais a rendu hier un témoignage à son père Jean-Noël, dont le nouveau pavillon du Musée des beaux-arts de Montréal perpétuera le nom. On reconnaît parmi les dignitaires présents à la cérémonie d'inauguration officielle (de g. à d.), l'architecte Moshe Safdie; le président du conseil du Musée, M. Fernand Lalonde; son président honoraire M. Bernard Lamarre; le ministre fédéral des Communications M. Perrin Beatty; l'épouse de l'ex-titulaire du porte-feuille Mme Cécile Martin-Masse; Mme Jacqueline Desmarais qui siège au conseil du Musée; et Mme Diane Desmarais, qui est la présidente du syndicat des employés de l'institution.

PHOTO ROBERT NADON, La Presse

JEAN-V. DUFRESNE



Au Musée

Pas celui des arts contemporains, qui bloque toute la vue des passants sur la Place des Arts, et dont l'architecture est laide comme le diable.

Non. Hier, je suis allé au Musée des beaux-arts de Montréal, rue Sherbrooke, le plus ancien musée du Canada.

On y inaugurerait le nouveau pavillon « Jean-Noël-Desmarais », du nom du défunt père de Paul Desmarais qui, lui, est le père de *Power Corporation*.

En cette ère de déprime mont-réalaïse, c'est un événement notable, comme un souffle d'espoir et un gage d'avenir. Et voilà qui convient aux fêtes hésitantes du 350^e anniversaire de la ville.

Mais c'est peut-être un avertissement, aussi, à ceux que leurs vapeurs ultra-nationalistes étourdissent jusqu'à réclamer la compétence absolue du Québec en matière de culture.

Voyez-vous, ce pavillon a coûté 95 millions de dollars, dont le tiers a été financé par les contribuables de toutes les provinces canadiennes, y compris les plus fauchées comme Terre-Neuve et les Territoires du Nord-Ouest.

Un autre tiers vient du gouvernement du Québec, et ça se comprend quand on prétend faire de la culture le fer de lance de la distinction québécoise.

Enfin, et surtout, chose jamais vue en matière de culture au Québec, quelque 27 millions de dollars ont été recueillis chez les donateurs privés, dont une somme substantielle émanant, justement, de M. Desmarais, qui est au moins aussi Ontarien que Québécois, et qui a bien le droit.

Voilà le portrait. Notre ministre des Affaires culturelles du Québec, ou ce qui en tient lieu, M^{me} Liza Frulla-Hébert, aux dernières nouvelles en tous cas, est bien d'accord avec nos mécènes privés, même si M. Desmarais, étant originaire de

Sudbury, ne peut être génétiquement pure laine.

Mais elle refuse au gouvernement d'Ottawa le droit de contribuer lui aussi au développement culturel du Québec, y compris, si elle est logique avec elle-même, à l'amélioration de la plasticine, pour le cas où cette petite pâte synthétique pourrait donner envie aux enfants de nos maternelles d'entreprendre un jour une carrière de sculpteur, laquelle devrait quelque chose à un autre ministère que le sien, ou à d'autres accapareurs de culture que ceux de la gang à Roland Arpin, ci-devant courtier attitré de notre patrimoine culturel.

Je suppose qu'ayant récupéré tous ces pouvoirs, elle fera adopter ensuite une autre loi pour obliger tous les mécènes privés du Québec à ne financer exclusivement que la culture québécoise. Et alors, on pourrait l'appeler Madame Frulla-Malraux-Hébert, ce qui serait pour elle le comble du frisson esthétique.

Heureusement, malgré un discours d'une longueur insignifiante, et en français seulement — alors que le Musée des beaux-arts, malgré le concours de Québec et d'Ottawa, est essentiellement un legs historique de la communauté anglophone de Montréal —, heureusement, dis-je, M^{me} Frulla-Malraux-Hébert a eu la délicatesse, ou l'inconsistance idéologique, de ne faire aucune allusion à ses visions de ceinture fléchée lorsqu'elle fut invitée hier à prendre la parole.

Quant à l'animateur, M. Albert Millaire, comédien recyclé depuis quelques mois en vendeur de lunettes à deux pour le prix d'un, il a mérité un hommage à sa voix, dont Liza est amoureuse, nous a-t-elle révélé, depuis qu'elle l'entendit dans *Laurenzaccio* d'Alfred de Musset.

Heureusement pour lui, Millaire n'a pas débuté dans Shakespeare.

Jean-Paul Riopelle: la force de la nature

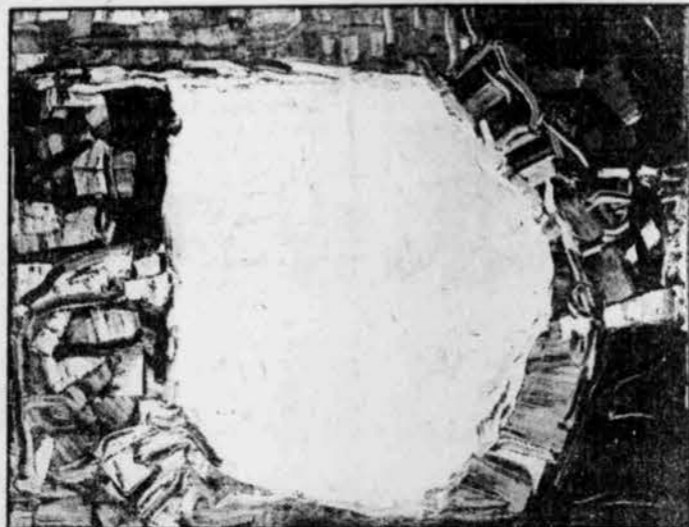


JOCELYNE
LEPAGE

■ Jean-Paul Riopelle est ce que l'on appelle une force de la nature, c'est-à-dire un homme entier, plein de vitalité (encore, malgré la maladie), un résistant, capable d'accomplir des exploits. Mais dans son cas à lui, cette expression courante, qui peut tout autant s'appliquer à un bûcheron ou à un banquier, prend un sens unique. Non seulement Riopelle est-il une « force de la nature », mais la force de la nature semble bien être le sujet privilégié de sa peinture. Et sa manière de faire, à coups rageurs de spatule comme la bourrasque s'abattant sur un champ, ou d'aérosol comme la tempête de neige en janvier, a l'air d'être copiée sur la nature elle-même avec laquelle l'artiste a toujours eu des rapports privilégiés.

C'est en tout cas l'impression qui se dégage de la rétrospective présentée du 26 novembre au 19 janvier au Pavillon Jean-Noël Desmarais du Musée des beaux-arts de Montréal. L'exposition, qui rassemble 130 pièces de 1939 à 1990 — des peintures et sculptures surtout, dont plusieurs monumentales — occupe les magnifiques salles d'exposition temporaire du nouveau pavillon. Des salles hautes, au plafond voûté laissant passer la lumière naturelle qui jette un éclairage tout à fait approprié sur les paysages abstraits de Riopelle.

L'exposition propose un par-



Composition, 1963, huile sur toile, Paris, Galerie Jean Fournier.

cours chronologique depuis les premiers essais du peintre parmi lesquels trône un hibou réalisé à l'âge de 16 ans (qui reviendra plus tard) jusqu'à ses « oies sauvages » des dernières années exécutées à l'aérosol, en passant par la période automatiste, les célèbres « mosaïques » des années cinquante, les noirs et blancs des *Icebergs* (années soixante-dix) et les sculptures, dont une série représente un bestiaire bien particulier.

« Riopelle a été convaincu très jeune de sa grandeur comme peintre, et il a maintenu cette conviction », disait Jean-Louis Prat à *La Presse*, lundi soir dernier, en visitant l'exposition en compagnie du peintre, exposition dont il est d'ailleurs le principal conservateur. C'est un sentiment

que partageront probablement les visiteurs quand ils auront fait le tour de la rétrospective.

Car si Riopelle est célèbre, il est aussi victime de sa célébrité. On connaît bien mal ses œuvres ici, sauf celles des années cinquante qui sont reproduites dans les journaux et revues, quand elles atteignent des cotes records pour un Canadien, ou encore, les autres toiles des mêmes années que l'on peut voir dans les collections permanentes des différents musées canadiens. On le connaît bien mal, Riopelle, parce que les rétrospectives, déjà rares en terre montréalaise, ne sont pas des événements que l'on peut reproduire à tous les deux ans et que la galerie qui le représente se trouve à Paris. La dernière exposition importante du peintre, au Québec, remonte à 1981, et elle avait été prêtée par le Musée national d'art moderne de Paris. De Riopelle, on connaît également les gravures d'oies sauvages qui ornent souvent les bureaux des médecins, des dentistes et d'autres

hommes et femmes de profession. Mais c'est tout.

La fête et la mort

Aussi est-ce avec ébahissement que l'on découvre les peintures sur bois des dernières années que bien des jeunes loups lui envieront. D'autant plus que la nature sauvage, bêtes comprises, est revenue à la mode avec les mouvements écologiques, que les autochtones retrouvent leur fierté et revalorisent leur ancien mode de vie, et qu'il est question de cela, de manière détournée, chez Riopelle, dans sa vie et dans son travail.

Ces peintures sur panneaux en bois faites à l'aérosol, où le motif des oies est inlassablement repris, et où brillent parfois des ors, des argents, ont d'abord une apparence de fête. Mais quand l'on découvre que ces oies ont beaucoup plus l'air de tomber que de voler, qu'elles sont en quelque sorte prises dans un filet (tracé lui aussi avec un pochoir), que des chaînes évoquent parfois l'horizon et que les pochoirs utilisés sont des oies empaillées et non des formes découpées dans du carton, on se dit qu'il y est peut-être aussi question de mort. Ou de pièges encore, comme disait autrefois André Breton à propos de son ami Riopelle, « le trappeur supérieur... avec ses pièges pour les pièges... ».

Si quelques motifs figuratifs font leur apparition assez tard dans la peinture de Riopelle, la nature est depuis toujours ou presque sa principale source d'inspiration. (La peinture aussi, dans son histoire et ses techniques.) Les *Icebergs*, par exemple, une série de grands tableaux abstraits en noir, gris et blanc, ont été exécutés après un séjour du peintre à la Terre de Baffin, là où le jour est pendant des mois noir comme la nuit. Les mêmes tableaux évoquent aussi bien des vues aériennes que des détails de

l'infiniment petit, ce qui est également le cas des « mosaïques ». Riopelle disait lundi soir qu'il fallait se laisser guider par les titres pour entrer dans ses tableaux. Les quatre huiles réunies sous le titre de *Quatuor en blanc au Soleil de minuit* sont certainement un clin d'œil à Claude Monet.

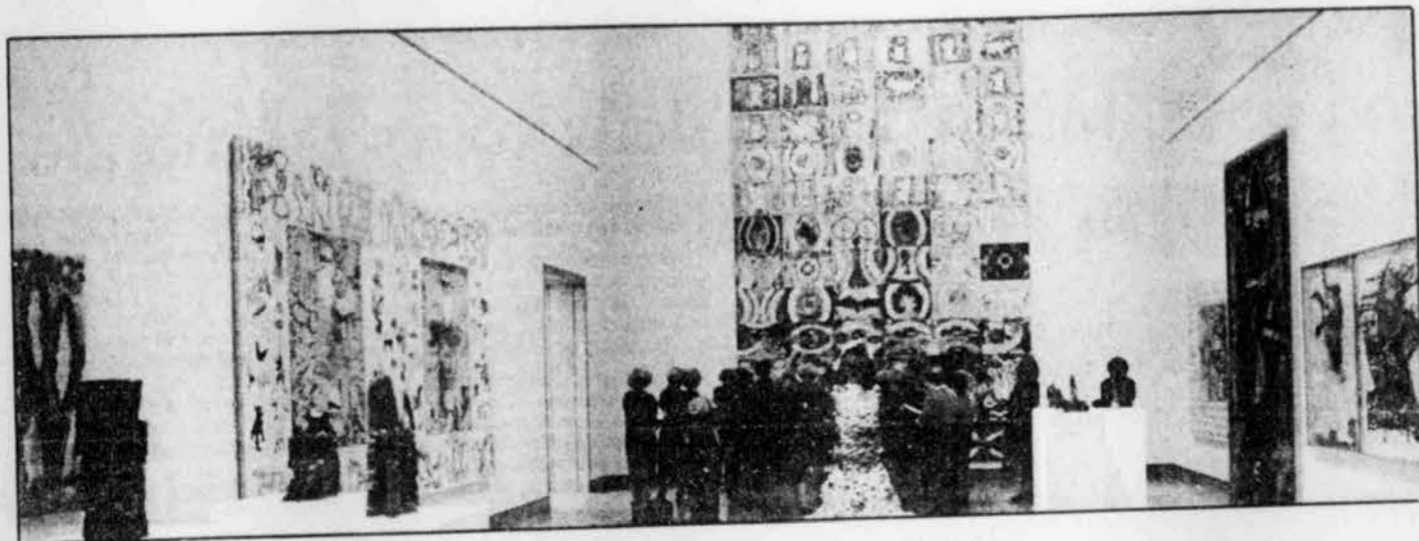
Au sortir de l'exposition Riopelle dont le parcours est parsemé de sculptures représentant ou évoquant des hiboux, un coq, un chien, un ours, etc., la salle d'art inuit juste à côté des salles temporaires, et dans laquelle on retrouve également des hiboux et d'autres animaux, semble dialoguer avec Riopelle, un peintre décidément nordique. Et l'autre salle encore, que l'on a appelée *Le jardin des délices*, rassemble différentes œuvres de la collection permanente du Musée, aussi bien anciennes que récentes, sculptures, peintures qu'objets décoratifs, où l'animal sert de motif. Inutile de préciser que cette coïncidence on ne peut plus appropriée est voulue par le Musée.

Entrée: adultes, 10 \$; étudiants et gens âgés, 5 \$; enfants de 12 ans et moins, 2 \$; famille, 20 \$. Du 26 novembre au 19 janvier. Soulignons cependant qu'à l'occasion de son ouverture, le nouveau Pavillon Jean-Noël Desmarais sera gratuitement ouvert au public, 36 heures de suite sans interruption, même pendant la nuit, du 30 novembre, 10 h 00, au 1er décembre, 22 h 00. Y compris pour l'exposition Riopelle.



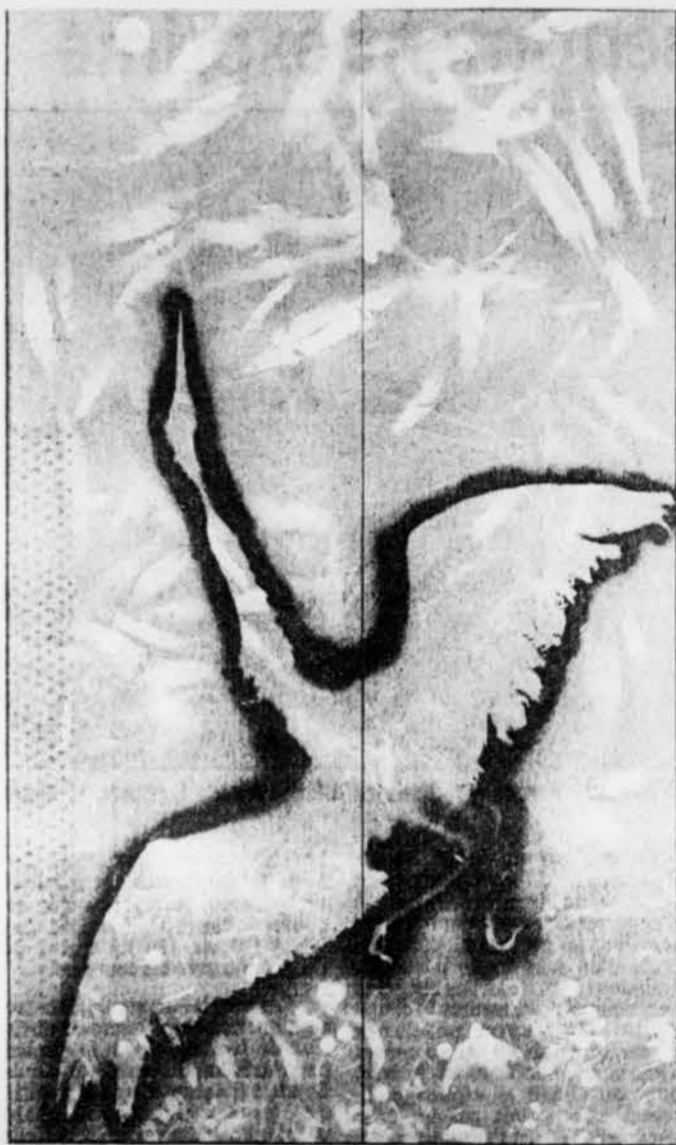
PHOTO DENIS COURVILLE, *La Presse*

Le parcours de l'exposition Riopelle est parsemé de sculptures représentant ou évoquant des hiboux, un coq, un chien, un ours, etc. L'artiste a toujours eu des rapports privilégiés avec la nature.



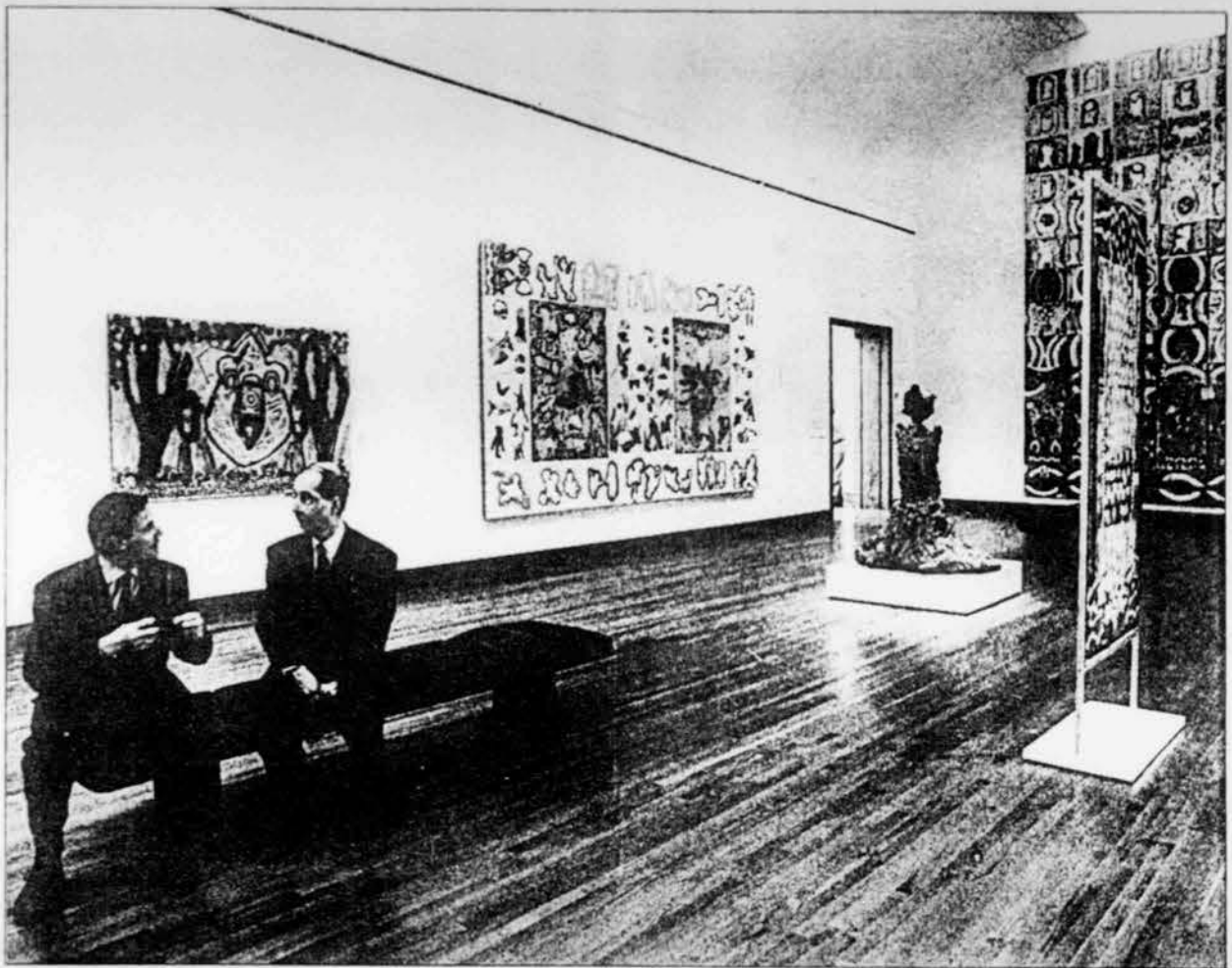
La rétrospective Jean-Paul Riopelle, présentée du 26 novembre au 19 janvier au Pavillon Jean-Noël Desmarais du Musée des beaux-arts de Montréal, rassemble 130 pièces de 1939 à 1990 — des peintures et sculptures surtout, dont plusieurs monumentales. L'exposition occupe les magnifiques salles d'exposition temporaire du nouveau pavillon.

PHOTO JEAN-YVES LETOURNEAU, *La Presse*



Manitou, 1990, technique mixte sur bois, collection de l'artiste.

LE NOUVEAU MUSÉE



Jean-Louis Prat, conservateur de l'exposition Riopelle et Pierre Théberge, directeur du Musée des beaux-arts.

PHOTO JACQUES NADEAU

Riopelle, les rythmes de la nature

Marie-Michèle Cron

LORSQUE Jean-Louis Prat parle de Jean-Paul Riopelle, de l'homme et de son oeuvre, il y a des moments de silence qui s'installent parfois dans la conversation, des instants très courts où l'émotion vient se nicher là dans ces espaces blancs, subitement, sans crier gare. « Ce qui m'avait frappé tout de suite chez lui, c'était ce côté solide, cette exubérance, cette générosité qu'il insufflait dans ses tableaux dit-il. Pour moi, c'était le peintre de la modernité car cela ne ressemblait pas à la nature, mais c'était la nature et c'était aussi quelque chose qui était ailleurs. Puis, je l'ai rencontré et j'ai trouvé une sorte de personnage planté comme un arbre dans la terre, parlant peu au début, scrutant beaucoup, avec son oeil extraordinaire qui voit tout, dans l'attente de quelque chose qui va arriver comme à la chasse. Riopelle réconcilie l'homme à la nature dans une période où tout le monde a vécu en désaccord avec elle ». Cela fait 25 ans maintenant que le conservateur de cette vaste exposition qui inaugure le nouveau pavillon du Musée des beaux-arts de Montréal, fréquente cet artiste canadien de réputation internationale qui vit comme il peint, qui peint comme il respire, loin des bruits de la foule et des mondantés, le regard rivé vers le ciel où sont passées les dernières oies sauvages.

Pourtant, Jean-Louis Prat était destiné à devenir pharmacien. Mais la vie en aura décidé autrement. Après des études en art à Paris et quatre années à voir s'envoler, en tant que commissaire priseur, les objets au gré des ventes et des désirs, il se spécialise en peinture moderne et rencontre le couple Aimé et Marguerite Maeght (Aimé Maeght était le principal marchand et éditeur d'art au monde dans les années 50) qui lui proposera de diriger la Fondation Maeght à Saint-Paul-de-Vence, une fondation privée qui possède la se-

conde collection d'art moderne en France après le Centre Georges-Pompidou. Et depuis 22 ans maintenant qu'il tient les rennes de ce lieu niché dans les jardins créés par Calder et Giacometti entre autres, il a eu la chance et l'opportunité de connaître intimement Chagall, Tapiès ou Miro. Et Riopelle aussi.

« Ce qu'il y a de merveilleux avec ces gens là, c'est qu'ils ne parlent pas de ce qu'ils font, ils sont exactement ce qu'ils font explique Jean-Louis Prat. Ce sont des gens exceptionnels qui ont des mondes différents, qui ne prétendent jamais détenir la vérité, ni les uns ni les autres, qui doutent de

leur travail. Ils sont alors sur la corde raide, ils prennent des risques et c'est ce qui fait leur force. Car il y a aussi des tableaux qui peuvent être ratés, cela existe chez Chagall, Riopelle, Picasso, et ils le savent d'ailleurs. En fait, ce qui compte le plus pour eux est d'avancer, de se renouveler continuellement ». Riopelle n'y échappe pas, lui, qui ressemble à sa peinture comme une goutte d'eau, une peinture impétueuse, débordante d'énergie, de vie aussi, comme ces chênes qui ne vieillissent jamais. En fait, sa démarche que l'on croit marquée de ruptures est d'une étonnante continuité. Pendant 20 ans, de 1950 à 1970, l'artiste appliquera à même la toile, ses tubes de couleurs,

y faisant glisser des kaléidoscopes de touches de lumières éclatantes, puis il se tournera vers la peinture acrylique dans des séries consacrées aux figures de jeu de ficelles tel que pratiqué par les Inuits. En 1977, de retour d'un voyage à la terre de Baffin, enfermé dans son atelier des Laurentides, il élaborera et retracera les espaces ouatés en noir et blanc d'un pays contrasté qui lutte sans cesse avec ses humeurs climatiques. Trop vite qualifié d'abstrait par ses pairs, Riopelle a toujours été inextricablement lié à la nature. Des fiançailles entre l'homme et son environnement qu'il célébrera encore dans les oeuvres plus récentes où grouille un bestiaire volubile et cha-

toyant.

« Je voulais que le coeur de cette exposition qui réunit des oeuvres de collections privées et de nombreux musées nord-américains et européens et que Jean-Paul Riopelle, en toute confiance, m'a laissées choisir, soit en noir et en blanc commente Jean-Louis Prat. On retrouve ici d'un seul coup des images figuratives, l'espace créé par le ciel, un glacier, un iceberg, un paysage de jour ou de nuit que l'on reconnaît instinctivement. Il y a chez Riopelle l'intelligence préservée par l'instinct, cet instinct qui prime sur le reste et c'est là où il s'en sort. Riopelle vit avec les rythmes de la nature, il a la pudeur des animaux ».

Les oeuvres dans une oeuvre

Jean Dumont

SI LE MUSÉE des beaux-arts de Montréal n'avait pas inauguré les espaces flambant neufs de son nouveau Pavillon Jean-Noël Desmarais avec la fascinante rétrospective Jean-Paul Riopelle, qui attire les visiteurs comme un aimant, vers les cinq salles en voûte du 3ème étage, dès qu'il ont franchi le monumental portail d'entrée, ceux-ci prendraient certainement, avec infiniment de plaisir, le temps de découvrir cette oeuvre d'un autre type qu'est la magnifique architecture de Moshe Safdie.

Aussi évidente et tranquille qu'elle paraisse au premier abord, une telle architecture ne se décrit pas. Il faut la marcher, la parcourir en tous sens, faire l'expérience de ses plans, de ses niveaux, de ses continuités et de ses ruptures, et de son extraordinaire lumière. L'errance ne se raconte pas. La hauteur des plafonds, les superficies d'exposition, ne disent rien des trouvailles heureuses de l'oeil, pas plus que le marbre blanc du Vermont de la façade ne dit encore le passage du temps. Plus que dans l'usage des obliques, et plus que dans les rappels de la tradition qui ponctuent cette architecture actuelle, c'est peut-être, au-delà du rêve du concepteur, dans les deux immenses verrières qui signent l'identité de ce pavillon, et dans le nombre et la dimension de ses ouvertures sur l'extérieur, que se révèle une époque qui pourrait bien avoir enfin décidé d'inventer de nouvelles relations entre l'art et la ville.

Il me faudra sans doute de nombreuses visites et beaucoup plus de temps pour découvrir les raisons du curieux sentiment de bien-être que j'ai senti poindre chez moi lors de mon parcours, et qui semble naître de l'espace intérieur lui-même, de la répartition des niveaux et des plans et de l'insolite de leurs nombreuses ruptures. L'impression est physique.

Cette architecture du vide, faite de verre et de trouées, de plongées et de contre-plongées, où le regard va loin et se perd en maints endroits, au-delà des murs, dans la ville et la montagne proche, cette architecture résolument actuelle vous habille pourtant aussi chaudement que le faisait la maison de l'enfance. Comme elle, elle sait ménager les surprises, multiplier sans en avoir l'air, dans un plan qui est pourtant un modèle de clarté, les recoins et les détours prometteurs d'explorations dans fin.

Il me faudra par contre du temps, sans doute, pour apprendre le rythme particulier des accès aux différents niveaux. Ni plans inclinés, ni escaliers, ou un peu des deux, ils obligent le corps à réviser ses automatismes ou à en apprendre d'autres, et je ne sais pas encore s'il me sont confortables. À moins qu'il faille, tout simplement, apprendre à vivre plus lentement...

Trouvaille heureuse. La découverte, à partir de l'immense jardin couvert du 3ème étage, de l'oeuvre de Betty Goodwin, l'un des deux pro-

jets d'intégration des arts à l'architecture (je n'ai pas encore vu le second, réalisé par Guy Pellerin, pour la salle à manger du Musée). Après s'être arrêté sur la monumentale oreille de bronze et sur le symbole de porte-voix qui lui fait face, le regard plonge, trois étages plus bas, le long des parois de verre, jusqu'au sol de granit noir du « Passage culturel » dans lequel sont incrustées des lettres d'acier inoxydable qui font résonner deux phrases inoubliables. L'une, de Carolyn Forché, murmure : « Combien de temps faut-il pour qu'une voix atteigne l'autre? », la seconde, d'Elie Wiesel, constate : « Chaque question possède une force que la réponse ne contient plus ». On pourrait retenir aussi ces mots de l'artiste elle-même, à propos du défi que posait ce projet, dont elle dit qu'il a « représenté la réconciliation de l'espace et des idées », mots qui pourraient également s'appliquer à l'ensemble de la remarquable architecture à laquelle l'oeuvre s'intègre.

Puisqu'il s'agit d'art et d'idées, et que nombre d'entre nous commenceront leur visite par les quatre sal-

les en voûte réservées aux expositions didactiques, il est bon de signaler que, trente années après sa création, le Services éducatif et culturel du Musée s'affirme aujourd'hui en un « Carrefour » accueillant, prêt à satisfaire tous les esprits curieux. Les deux notions sur lesquelles s'appuie le programme de ce service, dirigé par Hélène Lamarche, sont l'une, la nécessité d'initier le public à une appréciation toujours plus éclairée de l'art et de l'activité artistique, l'autre, de le faire avec des moyens agréables, qui respectent le plus possible l'autonomie du visiteur.

Dans cette optique, l'exposition interactive *Spectre de couleurs* permet au visiteurs, au moyen de questions et de réponses et du maniement de quelques appareils simples, de s'initier, à son rythme, au mystère des primaires et des complémentaires. « Un connaisseur à découvrir », une exposition qui a tourné pendant deux ans dans tout le Canada, est conçue sous forme de jeu de société, et permet, quelque soit son intérêt et son niveau, de faire l'apprentissage de l'appréciation des oeuvres. *Points de*

vue est un programme destiné aux jeunes des écoles, et permet d'exposer au Musée quelques uns des grands courants de l'art moderne, tels que vus, compris et vécus par les adolescents du Québec. Enfin, *Pourquoi créer une oeuvre d'art* est une exposition-association qui veut faire prendre conscience aux visiteurs des intentions de l'artiste au moment de la création d'une oeuvre.

J'aurais bien, quant à moi, aimé rajouter quelques bonnes raisons de créer une oeuvre aux neuf qui sont explicitées dans l'exposition, mais il y a tellement de définitions de l'art que la liste n'en est certainement ni exhaustive, ni finale.

Les musées de verre sont toujours ouverts à un plus large éventail de la population que les musées aveugles, ceux-ci étant fréquentés souvent par une minorité qui y jouit de sa propre importance autant que de celle des oeuvres exposées. Montréal vient de se doter là, non seulement d'un atout majeur pour le développement culturel de sa population, mais encore d'une architecture qui fait honneur au paysage de la ville.

Compromises show in design of museum building

Galleries are great, but other areas could be better

This is the first part of a two-part article on the expansion of the Montreal Museum of Fine Arts. This week Pieter Sijpkens critiques the museum addition. Next week Susan Bronson examines the lengthy process that produced the building.

PIETER SIJPKENS
SPECIAL TO THE GAZETTE

This week the Museum of Fine Arts celebrates the opening of Moshe Safdie's Jean Noël Desmarais Pavilion, the five-storey addition to the museum, comprised of a grand entrance hall, galleries, office space, a restaurant, cafeteria, bookstore and museum shop.

After nearly a decade of planning and work, part of the museum's mandate in expanding has been fulfilled; it has more than doubled its gallery space, adding 53,635 square feet to the original 45,000 square-foot building designed by William Maxwell in 1912. Montreal's art museum has joined the major leagues. Not only can a considerably larger part of the permanent collection be shown, but the museum can now accommodate almost any travelling exhibition.

Few building projects in Montreal have been the subject of so much passionate architectural debate. Designing such a building is essentially the result of making a long string of decisions. Good designs are strings of good decisions; less successful designs result from stumbles along the way. The design of this building shows elements of both kinds of decision-making, reflecting architectural compromises typical of the kind made since the advent of the MCM era. If the Olympic Stadium is the signature building of the autocratic Drapeau administration, the new museum pavilion bears the imprint of early MCM attempts to please all interest groups.

It is common practice in the education of architects to ask students to design two alternative schemes accommodating identical requirements. More often than not, the student will slave on one design, and, at the last minute, almost grudgingly, whip up another design "for the teacher."

A bit of this phenomenon is evident in the museum addition. While the architect and the museum administration clearly favored starting with a completely vacant site on the south side of Sherbrooke — exemplified by the brash new façade Safdie proposed at the time — growing public pressure, which favored retaining heritage buildings, forced the inclusion of the New Sherbrooke Apartments in the alternate design that was eventually built.

Despite the compromise, this option has resulted in a building that in many ways is similar to the original concept. One of the main reasons people pushed for the retention of the New Sherbrooke was the observation that a completely new façade across the street from the old building would relegate the venerable museum with its much loved entrance to a secondary place.

Approaching the building complex from the east, it is evident at a glance that the retention of the New Sherbrooke façade did little to tone down the overpowering presence of what is essentially half the façade of the first design. The new entrance is clad in white marble which will, after a bit of weathering, proba-

bly match the softer tone of the marble used on the old museum.

Featuring a beautifully detailed sloping glass roof, the ensemble encloses a spacious lobby. While obviously able to handle the large crowds that blockbuster exhibitions attract, the glass roof precludes the use of the "air rights" over the entrance for gallery space. Is this a sage use of downtown land, or is the glass roof related to that other building type that handles big crowds: the shopping centre?

Still looking from the street, the new pavilion must break records in the variety of cladding materials used: limestone and granite on Crescent St., and brick framed by concrete on the Bishop St. elevation.

The Bishop St. elevation is the most attractive one. The galleries on the top floor have a scale similar to the rowhouses on the street; the peaked skyline is appropriate for the gallery skylights behind, while at the same time fitting in with the street rhythm. A similar attempt at modulation of the façade on Crescent St. with rowhouse-wide vertical bands of different shaded stone seems contrived. The bizarre, beak-like protrusions in glass seem oddly aggressive and out of place.

An unfortunate aspect of the Sherbrooke St. elevation is observed by walking down du Musée Ave.: the new entrance is a few jarring feet off the street axis.

We can rejoice, however, that the galleries in the new pavilion are beautiful. They are exquisitely illuminated by carefully controlled skylights where possible. Moshe Safdie's experience in museum design pays off gloriously here. And for many people, galleries are what museums are all about.

Following the galleries proper, the quality of circulation paths in a museum is next on many priority lists. In that respect, the new pavilion shows mixed results. The connection between the great south entrance hall

and the various floors is obviously of key importance, and amazingly, here the architect really goofed.

The ramp-like structure which zig-zags up the west side of the hall is neither a ramp nor is it a stair; in this spot where people are supposed to waft, they will wobble. Only the sloping ramp of New York's Guggenheim Museum can match this feature in discomfort.

One aspect of the building that will be enjoyed by all is the wonderful views of Montreal offered from its windows. The large round openings in the new façade give the most unexpected views of Sherbrooke, du Musée and the mountain, while the glass-roofed winter garden provides a generous vista of Montreal "below the hill," as far as the South Shore.

As generously conceived as this element is, the much-debated link to the old building beneath Sherbrooke St. is disappointing. In a city with dozens of underground passages, it is amazing how haphazardly the tunnel has been handled. The biggest problem with underground connections is the sense of disorientation and claustrophobia they produce. The best way to offset this is by providing daylight on both ends of the passage and a path that is as clear as possible. At the museum, we have a narrow corridor, featuring two sets of steps, in parallel with a ramp virtually impossible to access. The passage starts from the circulation space in the new pavilion and ends abruptly in a light shaft capped by a glass pyramid, just in front of the Maxwell building. An elevator must be taken to get to the basement floor of the old museum.

There is not a single underground connection in Montreal that relies on an elevator as a key link in its circulation pattern, and for good reason: the elevator disrupts the passage, and discourages frequent and casual use of the link.

The galleries off the passage are interesting, but

their minimal lighting makes for gloom where cheeriness would have been more appropriate.

Another attractive feature of the museum addition is the public "galleria," a glass-covered passage at street level where the old lane used to cut behind the New and the Old Sherbrooke Apartments. Connecting the front part of the south pavilion to the wing along Bishop St., this galleria has many precedents in European architecture, going back to the beginning of the last century. The museum's galleria will serve mainly as a special entrance for groups, and it may in the future accommodate commercial tenants.

The European gallerias generally exhibit a web-like lightness of construction, much admired by people unfamiliar with the possibilities of construction in glass and steel. The museum galleria is not as transparent as it could have been, and the columns that support the roof canopy seem unnecessarily heavy. In hindsight, the galleria could have been made more prominent. This, and a more easily negotiable underground connection between the old and new parts of the museum, might have solved the problem of having two competing entrances on Sherbrooke St.

Whatever the criticisms, this much has been gained with the museum addition: a dilapidated New Sherbrooke has been refurbished, and an ugly parking lot has been replaced by a noteworthy building. That in itself is worth celebrating.

■ Pieter Sijpkens is a professor of architecture at McGill University.

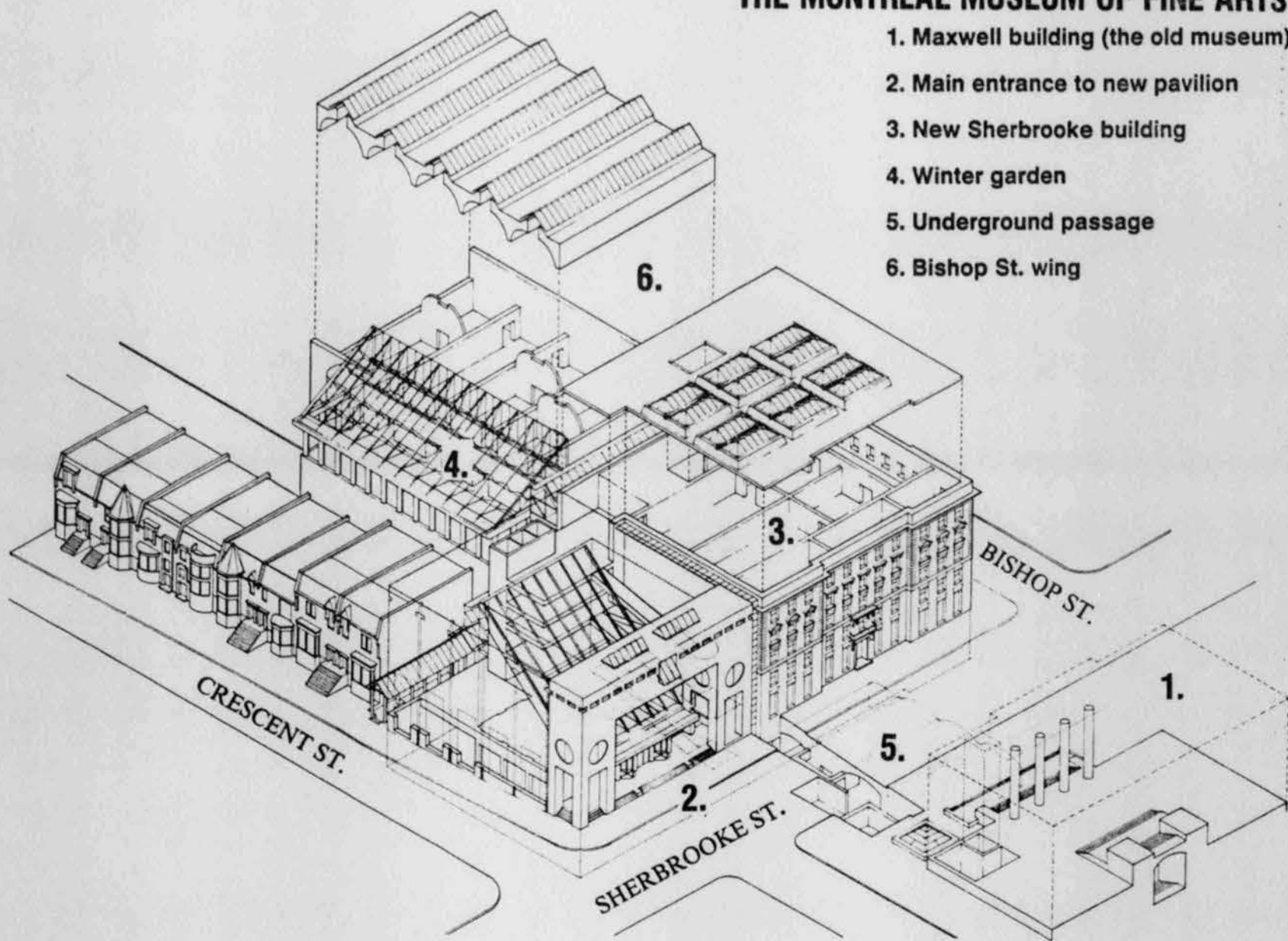
■ ■ ■
The exhibit "The Scale of Structure, the Structure of Scale" begins Nov. 25 at the McGill School of Architecture exhibition gallery and continues until Jan. 8. The exhibition is open weekdays from 9 a.m. to 5 p.m.



New wing designed by Moshe Safdie.

THE MONTREAL MUSEUM OF FINE ARTS

1. Maxwell building (the old museum)
2. Main entrance to new pavilion
3. New Sherbrooke building
4. Winter garden
5. Underground passage
6. Bishop St. wing





ANN DUNCAN

ART

Museum addition a fitting home

Whether you love or hate the exterior of the new pavilion of the Montreal Museum of Fine Arts (few people are indifferent to it), one thing is certain — the building's interior is nothing short of stunning.

And it does exactly what an art museum should do: it makes the contemplation of art a memorable, pleasurable experience.

Gone are the days when going to the Montreal Museum of Fine Arts tended to be a stodgy, somewhat stuffy outing, done more for reasons of personal edification and enlightenment rather than for the sake of fun.

A lot of people used to put museum-going in the same sort of category as swallowing cod liver oil — you took it because it was good for you, not because you wanted to. But I doubt if many Montrealers will do that any longer.

Now, thanks to architect Moshe Safdie and his new pavilion, we have a museum that is a sheer delight to be in, a building that more than does justice to the MMFA's collection. (Total cost of the project was about \$95 million, including renovations to museum-owned buildings on Crescent St., plus a badly needed acquisitions fund to be spelled out later.)

Just as he did with his design for the National Gallery of Canada, Safdie has instilled a magnificent sense of occasion into this museum. He has made his public spaces exuberant and celebratory while letting his galleries play — and rightly so — a definite second-fiddle to the art.

At a news conference this week Safdie said he wanted to create a museum that would be extroverted, open, inviting and appeal to a broad-based public.

By all accounts, he has done just that.

Safdie's exterior has already been attacked by a steady stream of conservationists, fellow architects and critics, including myself.

But a number of artists who attended the opening of the Jean-Paul Riopelle retrospective on the upper floors of the new pavilion Tuesday complained about empty walls in Safdie's public spaces, namely the huge, glass-and-steel foyer and his elevated glass court.

'Empty walls make me cry'

"As an artist, I look at all these empty walls and want to cry," said one Montrealer.

Others complained about the tiny half-steps in the staircase that weave from the basement to the top of this seven-level museum. For many people, they are handsome to look at but awkward to negotiate, even though Safdie insists that they were heavily tested and that the majority of people consulted liked them.

And still other early visitors have criticized the lack of natural lighting in both the public cafeteria and the posh, strangely small dining room.

But these criticisms — except, perhaps, for the complaints about the pavilion's exterior — are relatively minor considering all that this building does offer.

First, there is now oodles of space to show off all aspects of the museum's diverse collection.

In the old building, now closed for the dismantling of the museum's just-ended 1920s blockbuster, there was space to display only about 300 objects from the permanent collection at any one time, said museum director Pierre Théberge.

Currently, 3,000 works are displayed besides the Riopelle retrospective which is the pavilion's opening blockbuster, Théberge said. Parts of the collection that have not been seen in decades can now be viewed.

There is a whole room, for example, devoted solely to glass objects. There's another room that is filled with miniature portraits. And there are two little galleries with silver objects.

In the crypt-like galleries that are buried under Sherbrooke St., there are fascinating sculptures from Africa, handsome historic artifacts from Islamic countries, and porcelain from China.

Luscious Jack Bush painting

Instead of having just a single, smallish gallery devoted to works of contemporary art from the permanent collection, the MMFA now has a whole floor. As a result, we can see for the first time a number of works from this collection that the museum has never previously been able to show. Yolande Racine, the museum's curator of this period, said. These include a luscious painting by Jack Bush, a fairly recent installation by Roland Poulin, a greased cone by Royden Rabinowitch, and an energetic abstract by Charles Gagnon.

But all this extra space points out the collection's weaknesses as well as its strengths. For years, the museum — as with virtually all other major art institutions in this country — has been hampered by a minuscule acquisitions budget.

That is about to change as the museum has managed to raise \$11 million to establish a new acquisitions' budget as part of the expansion project.

But perhaps more importantly, I think that potential donors who have shrugged off our museum in the past will now begin to give it more serious consideration. Just as Safdie's National Gallery has prompted a string of important donations to that institution, I predict that his new pavilion will do the same for the MMFA.

Since the new National Gallery opened three years ago, that museum has received an unprecedented number of gifts, most notably 84 works by James Wilson Morrice by Toronto collector G. Blair Laing. The value of that single gift? A whopping \$15 million.

But a number of major Quebec collectors are worried about the political future of this province. They simply don't want to give their art to our museum if Quebec ends up separating.

But that is another kettle of fish.



New pavilion of the Montreal Museum of Fine Arts

Riopelle retrospective

a natural

Walls of new pavilion showcase work by Quebec's greatest living artist

HENRY LEHMANN
SPECIAL TO THE GAZETTE

The brand-new façade of the Montreal Museum of Fine Arts, with its two unblinking portals and its gaping atrium, looks like Babylon warmed over by Fellini.

But deep inside, past the showy fortress-façade, the story is happily much different.

Filled — but not crammed — with a major retrospective of work by artist Jean-Paul Riopelle, the subtly ceremonial rooms of the museum's fourth floor look absolutely splendid.

It's appropriate that the work of Riopelle — Quebec's greatest and most famous living artist — was chosen to inaugurate the museum's new building, which officially opened yesterday. Included are 110 paintings, as well as a handful of drawings and sculptures carefully culled from the artist's long and prolific career.

It almost seems as if the beautiful halls and the 68-year-old Quebec master's art were made for each other. It's a marriage made in heaven.

Fascinating show

The current blockbuster, organized by Jean-Louis Prat of the Fondation Maeght in St. Paul de Vence, is a fascinating, shimmering show replete with masterpieces, a show that makes a good case for Riopelle's inclusion in art history as a world-class painter, if not as an all-time great.

But it also is a show that includes too much of his mediocre, later work.

After Riopelle's good years, which ended in the 1970s, there came the bad, with accounts from various gallery owners of an artist in serious decline. Mediocre works seem to confirm the hard living and the artistic decline.

But let there be no mistake, when Riopelle is good, he is very good.

The dazzling Compositions of 1952 — the '50s were Riopelle's best decade — are paintings that improve with time.

In these large abstract oils, patterns of red, orange and blue are tautly tied to swaying vectors of white, and glow like warm coals in the night.

One of the primary concerns of art in this century — a concern that fuelled the work of Jackson Pollock, Riopelle's contemporary south of the border — has been pure space, that mysterious but ever-present co-efficient of time and of the self.

And it is Riopelle's obsession with these mysteries, tempered with faint trace-elements of surrealism, that put him far ahead of most other Quebec or Canadian artists of his period.

The feel of wind and rain

However, pursuing essences did not mean becoming puritanical.

In fact, the beauty of the best works is the almost Gothic tension between void and sensuality — the sheer feel of thick, luscious pigment.

Riopelle's best works reconcile the earthy *art brut* style of French master Jean Dubuffet with the eloquent, just-so smoothness of that other French painter, Nicholas de Staël.

The current show logically starts at the beginning of the artist's almost legendary career, with a nice sampling of his earliest works, promising landscapes

and nature pictures done when he was in his teens.

This love of nature — the feel of wind and rain — would never entirely leave him.

But by the mid-'40s, as seen in a daring series of watercolor and ink studies, some of which are in the show, that link seemed reed-thin. It seemed that only the wind remained, but it blew in exceedingly interesting and beautiful ways.

Working in excited tandem with other young experimental Montreal artists, like Mousseau and Marcel Barbeau, Riopelle shed recognizable reality and dashed off lovely abstract experiments, whirlwinds of line and incident suspended in an indefinite open space.

This was part of the beginning of Automatism, the revolutionary non-figurative style that took the Quebec art scene by storm and was certified by the Refus Global, that artistic declaration of independence signed in 1948 by Riopelle and his cohorts, which since has assumed almost sacred status.

But by the end of the '40s, Riopelle was spending most of his time in Paris, where he met major international art figures like André Breton, Alexander Calder, Alberto Giacometti and Samuel Beckett.

By the mid-'50s, Riopelle gained art-world fame, which quickly spread on both sides of the Atlantic.

Unlike van Gogh, Riopelle early on tasted sweet success without compromising his art.

The '50s were good years for Riopelle. Earlier compositions had tended to be powerful, experimental "basket works" of sputtering pigment subtly intensifying toward the centre of the painting, but the new compositions produced in the '50s became over-all faceted fields of color adroitly applied with Riopelle's beloved palette knife.

And now the artist's total focus was on surface, the way it stretched or shifted in direction, as if stirred up by a powerful breeze.

But with the feverish intensity of a true *bricoleur*, the aging artist kept changing, shifting, experimenting. He tried collage and spray paint, at times producing works such as the flamboyant but curiously inert bird images of the '80s.

Sad to say, these works tend to exchange decorativeness for decorum, bringing to mind the controlled graffiti of the late New York artist Keith Haring. But in the case of the birds, it's now Keith Haring by Alfred Sung.

Dramatically displayed on the end wall of a giant, chapel-like room is one of the artist's more ambitious recent works, a stupendous — and stupefying — multi-panel creation titled *Bestiaire*.

Long gone are the beautifully crafted mosaics of color, still instructively in view in the distance through one of the museum's wonderfully designed interior vistas.

Each panel of *Bestiaire*, so aesthetically far from earlier work done in Paris, contains a nightmarish image — sometimes a stylized animal face, sometimes something not quite formed or recognizable.

Whimsical surges

The images, contrived emblematic orgies created with whimsical surges of spray paint, are at turns pretty and scary, glitzy and glowering, but never convincingly connected with the implied wellsprings of the mythic subconscious.

Indeed, the show should have ended somewhere in the late '70s before Riopelle the man mutates into Riopelle the myth.

Perhaps the best way of looking at this retrospective is as two shows, one incredibly lovely, the other not.

When museums choose artists for major retrospectives they tend to validate those artists' high status.

But in cases like this, involving a retrospective of a great artist, whose work went from very good to — in the end — very bad, museums are put in an almost impossible position. Maybe the museum should have shown only a few of the later works.

Trivial works

Unfortunately, by showing Riopelle's later, lesser works, the Montreal Museum of Fine Arts is unintentionally granting importance — economic and artistic — to works that are somewhat trivial. (Riopelle's best work now commands prices up to \$2 million.)

Validating bad works helps neither the general public, looking to the museum for guidance and possibly contemplating buying a small work in a commercial gallery, nor the artist, who is given an inflated sense of the quality of his later output.

Still, we must take the good where we can find it, and there's a vast amount of it in this massive show.

■ *The Jean-Paul Riopelle retrospective at the Montreal Museum of Fine Arts opens to the public Tuesday, Nov. 26, and continues through Jan. 19. The museum is closed Mondays. Regular museum hours are: 11 a.m. to 6 p.m. Sundays and Tuesday through Friday, 11 a.m. to 9 p.m. Saturday. Admission is \$10, \$5 for students. Admission will be free Saturday, Nov. 30, and Sunday, Dec. 1.*

Using small bits of color resembling oozy mosaic tiles ("tesserae"), the artist spent the next couple of years tightening and loosening his surfaces, swelling these tesserae until they became molecular forms, shrinking them till they became filigree. The result was that some paintings, like *Pavane* (1954), have a cold dignity; others, like the delightful *Vent Traversier* (1952), are almost jolly.

Though occasionally taking brave detours into worlds of ickiness, as in the awkward, muddy painting *Landing* (1958), the trend for Riopelle in the '50s was toward epic decorum, as in the sublime but almost too-perfect abstract *La Rue Cold Dog* (1957).

In this painting, which embodies the inimitable and eternal Parisian "will to elegance," the now-familiar composed mosaics of color dovetail with the kind of wide creamy white glaciers that politely invaded many of Riopelle's canvasses of the time.

Naive tinkerer

But Riopelle was by no means pure Parisian. For somewhere under the glistening layer of sophistication lurked the heart of the Quebec *bricoleur* — a naive tinkerer.

And in the 1970s, with the world-renowned artist spending more time in Quebec — in 1974, he built himself a studio at Ste. Marguerite du Lac Masson — the will to tinker began taking over.

The artist, who also was rediscovering his love of the natural world, began experimenting with sculpture. In bronzes like *Hibou-pelle*, a totemic effigy of the artist's favorite bird — the owl — Riopelle shifted the primary focus of his art toward real things.

In the late '70s, in a monumental series of semi-abstract landscapes titled the *Iceberg Series*, the artist plunged almost libidinally into real life, creating vast, slushy expanses of white, cut through with trenches of black paint.



Riopelle oil on canvas from 1956, when master painter was doing his best work.



Works by hard-living, 68-year-old Jean-Paul Riopelle (left), Quebec's most famous living artist, and the halls of the Montreal Museum of Fine Arts' new pavilion seem to be made for each other. Oil on canvas from 1947-48 (above) is part of museum's retrospective.

Pavillon Jean-Noël Desmarais

Dans la foulée des déboires accumulés à la ville de Montréal pour l'organisation des célébrations de son 350e anniversaire, voici enfin une réalisation de prestige qui fera l'orgueil des Montréalais pour des générations à venir.



Le patrimoine culturel de la ville ne sera plus le même, depuis qu'il s'est enrichi du Pavillon Jean-Noël Desmarais du Musée des beaux-arts.

Ce pavillon somptueux, résultat de quatre années de planification, de construction et de rénovation, aura coûté 95 millions de dollars. Si les deux-tiers du projet ont été subventionnés par les contribuables canadiens et québécois, l'importante contribution du mécénat doit être soulignée. Sous la responsabilité du financier Paul Desmarais, philanthrope à ses heures, la levée de fonds publics aura comblé le tiers du budget.

Il est à parier que sans la détermination et le sens aigu de l'organisation des donateurs privés, cette réussite inusitée n'aurait pu être réalisée sans ennuis majeurs. Fait rarissime dans l'aboutissement d'un projet d'une telle envergure, les échéanciers et le budget ont été respectés.

Ce projet, conçu par l'architecte Moshe Safdie, en fait certainement l'un des plus beaux musées au Canada. Les sceptiques sont confondus: le bâtiment, situé en plein centre-ville, s'harmonise parfaitement au maelström de styles architecturaux disparates avoisinants.

Souhaitons que ce lieu de rassemblement et de rencontres ne réunisse pas qu'une certaine élite, mais suscite chez le grand public de la curiosité et contribue à raffermir son éveil aux multiples facettes de l'art.

Une consolation de plus pour Bernard Lamarre, ex-monsieur Lavalin, l'idéateur et l'âme de cet agrandissement muséal majestueux.

Claudette TOUGAS

R 3211.5
(13400)



EXPOSITION

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★



**MBA: entrée libre même
pour les oiseaux de nuit**

A partir de demain matin, 10 h, jusqu'à dimanche soir 22 h, le Musée des beaux-arts de Montréal ouvre toutes grandes et gratuitement les portes de son nouveau pavillon, le Pavillon Jean-Noël Desmarais, pendant 36 heures d'affilée, y compris la nuit. Le Musée souligne ainsi sa volonté d'être ouvert, au sens figuré, au plus grand public possible. Peut-être espère-t-il également atteindre deux clientèles qui le boudent: les adolescents, oiseaux de nuit, et les personnes âgées, plutôt matinales. «L'essayer, c'est l'adopter», dit le slogan commercial. Il ne serait pas étonnant que les Montréalais, se sentant très à l'aise dans le nouveau pavillon, l'adoptent pour la vie. C'est en tout cas ce que souhaite le Musée des beaux-arts.

JOCELYNE LEPAGE

How the museum ended up with worst of two designs

(This is the second of two articles evaluating the addition to the Montreal Museum of Fine Arts.)

SUSAN BRONSON
SPECIAL TO THE GAZETTE

Although there has been enthusiastic response to the inside of the Montreal Museum of Fine Arts' new Paul-Noël Desmarais Pavilion, the exterior of this important public building, particularly on Sherbrooke St., is disappointing to many Montrealers and bewildering to visitors.

Looking at it from the stairway of the 1912 museum building across Sherbrooke St., one is reminded of a forced marriage between an aging matron (the 1905 New Sherbrooke apartment building) which, despite a facelift and replacement of internal parts, is not quite at home in her union with the self-assured young stud beside her (the New Safdie), who is determined to assert his own identity. An odd couple, indeed.

How did this uncomfortable relationship come to be?

The expansion project of the Montreal Museum of Fine Arts involved what promised in 1987 to be the most exemplary public consultation process that Montrealers had ever witnessed. Now that the museum addition is complete, it seems worthwhile to evaluate the effectiveness of this process: did the final design benefit from the hearings, which were not only costly for its sponsors (the city and the museum), but consumed much unpaid time and energy on the part of the hundreds of concerned citizens who participated in them? And does it, in fact, represent, as Mayor Jean Doré is reported to have claimed, "the will of the people?"

Since the proposal to double the institution's floor area was a project of major public interest largely funded with taxpayers' money, it seemed like the ideal opportunity for the Doré administration to fulfil its promise to listen to what the public had to say about development in the city.

Three-fold mandate

In April 1987, the city of Montreal appointed, with the museum's approval, an advisory committee consisting of three key members: Luc Ouimet, head of the city's Bureau d'Audiences Publiques sur l'Environnement, who acted as president, and urbanist Jeanne Wolfe and architect Adrien Sheppard, both professors at McGill University. The committee's mandate was threefold:

- To oversee the preparation and distribution of an information document on the project.

- To preside over the two stages of public hearings (an information session in May 1987 and the presentation of briefs in June 1987).

- To prepare a report in July 1987 synthesizing the opinions and concerns expressed during the hearings and to outline recommendations based on the analysis of views presented, other available documentation and the expertise of the committee members.

Unlike the recent public hearings on Canadian unity, the consultation process for the expansion project of the Montreal's museum got off to an impressively well-organized and democratic start. The information document was comprehensive and thorough: it summarized the pertinent background on the project and presented two design options prepared by Moshe Safdie, who had been engaged as the project's principal architect in 1985. Technical reports outlining the architectural program and legal requirements were made available for consultation at the Bibliothèque Municipale. To complement these documents, the museum had a small exhibit of drawings and models showing the two design options.

Option A involved the demolition of the New Sherbrooke except for its two principal façades, which were attached to a new interior

partly occupied by art galleries. On Sherbrooke St., a glass entrance separated the 1905 façade from its eastern extension, which was rendered in a manner that continued the rhythm and scale of the earlier building's articulation. From outside, this scheme was undistinguished; although it was somewhat lacking in architectural inspiration, it was respectful in its relationship to the museum across the street and its context. Inside, the inevitable consequences of keeping the existing façade and changing the floor levels behind it resulted in compromised circulation (a no-no in museum design), awkward ceiling and sill heights and unacceptable galleries.

Option B involved the total demolition of the New Sherbrooke. The new construction that replaced it, abstract and monumental in its expression, occupied the entire Sherbrooke St. frontage. Its grandiose glass entrance was conveniently centred on the 1912 building across the street, allowing it the advantage of logical internal circula-

tion and a clear organizational relationship with the original museum. But the Sherbrooke St. façade was so aggressive that it threatened to overwhelm its dignified predecessor.

Public participation in the consultation process was impressive, but not surprising considering the issues involved. The information session was attended by more than 150 people on each of three consecutive evenings. The second stage of the hearings drew 110 people, 71 of whom presented briefs.

Confronted with a choice between the mundane and the monumental, few people spoke up in favor of either design. Instead, much of the debate focused on two issues: whether the New Sherbrooke building (not just parts of its skin) should be incorporated into the project and the architectural relationship — in terms of image, circulation and use — between the existing museum and its extension.

The museum and its architect made no bones about expressing their preference for Option B, which reflected what they considered to be a prestigious image for a world-class museum. But several people questioned whether such a monumental gesture was appropriate for Montreal's museum, with its — let's face it — somewhat less

than world-class collection, and whether, in fact, it was fitting for the new pavilion to overpower its 1912 ancestor.

At least the retention of the New Sherbrooke implied a certain restraint in this respect (or so it was thought at the time). And many pointed out that the façadism approach to the preservation of the 1905 building could hardly be justified in the absence of serious studies of the integration of the building as a whole.

In July 1987, the committee submitted its one-inch thick report. In addition to a comprehensive summary of the opinions presented at the hearings, it contained 42 carefully considered recommendations addressing every aspect of the project.

Advised keeping building

With regard to the New Sherbrooke, the report proposed that its principal façades should be preserved, as proposed in Option A. But it also noted that it should be possible to renovate the building to accommodate museum functions that were compatible with its structure (such as offices and selected museum services and collections). The report also suggested that this approach should not compromise the quality of the expansion project.

As for the existing museum complex on the north side of Sherbrooke, the committee suggested that the 1912 building should maintain its identity as a principal part of the expanded museum. It was further recommended that existing galleries in the old building should not be transformed into offices since these could be accommodated in the New Sherbrooke.

Following the submission of the report to city council, the architects went back to their drawing boards. In April 1988, the museum exhibited preliminary drawings and a model of the final design, as approved by the city; this design was subsequently developed into construction drawings and stands today in all its splendor.

No further consultation of the committee or the public took place.

The design that was built not only ignores most of the recommendations noted above, but incorporates the least favored and most feared aspects of both original schemes. While the principal façades of the New Sherbrooke were cosmetically "enhanced," as proposed in Option A, the building that justified their existence was scrapped and replaced by a new structure that is clearly compromised in its interior organization. The Sherbrooke St. frontage is completed by a half-size reduction of the monumental marble façade of Option B, with its grandiose glass entrance facing, but unfortunately a few feet off axis with Avenue du Musée.

Ironically, the as-built design represents a compromise combination of the new building that people disliked and the old building that the museum wanted to demolish. So much for the effectiveness of the public consultation process.

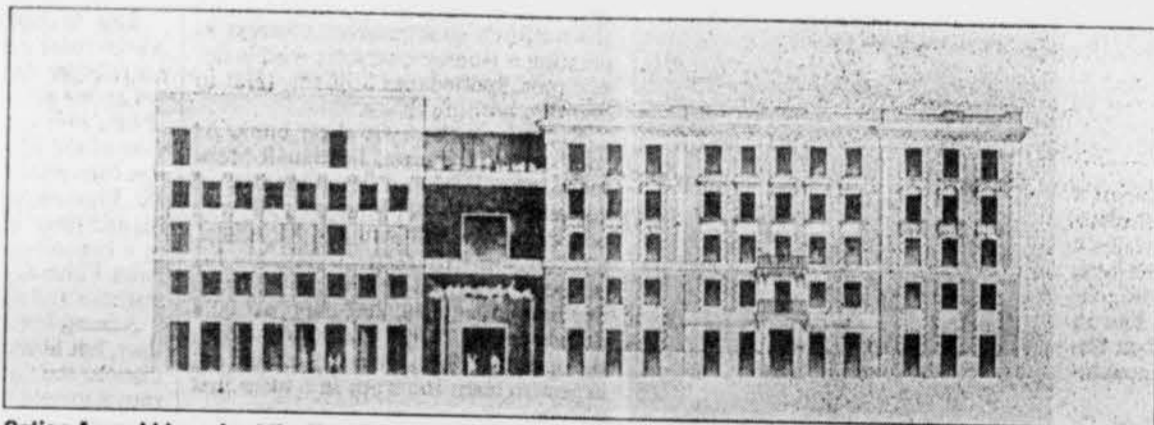
Optimists contend that if nothing else, the decision to retain the New Sherbrooke façades toned down the monumentality of the marble building beside it, which could have been doubly overpowering. Others, however, feel that the boldness of the Safdie façade presents such a strong contrast to the New Sherbrooke that it makes the Italian Renaissance features of the apartment building look ridiculous.

If it was not possible to spare the integrity of the New Sherbrooke (a possibility that unfortunately was never pursued), then would it not have been better off demolished and replaced by a new, high-quality, carefully designed museum that was respectful of its relationship to its 1912 ancestor?

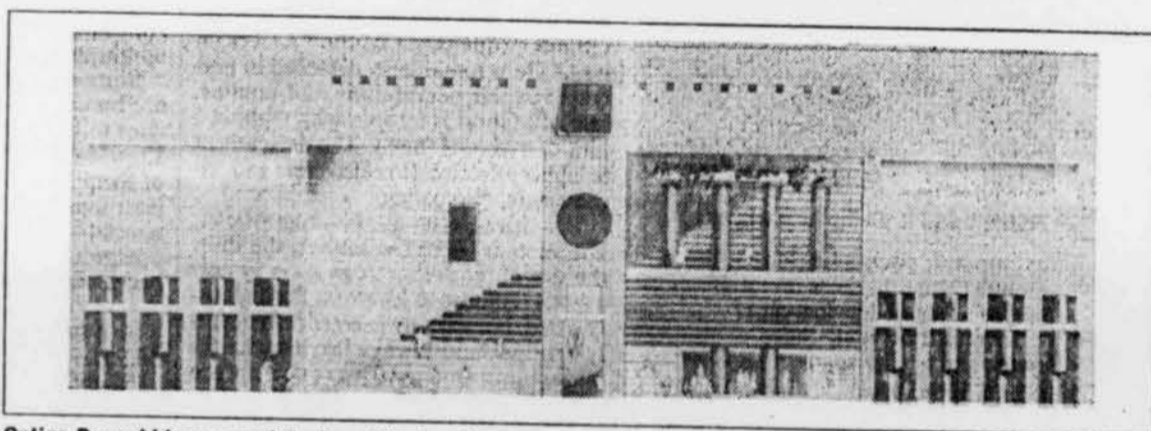
But maybe time, that old cure-all, will soften the impact of what today seems like yet another missed opportunity to create a public building that Montrealers could be proud of. Perhaps the New Safdie and the New Sherbrooke will, with age, grow to look quite comfortable together and within their surroundings. And perhaps the old museum building will be allowed to maintain a vital role in the newly expanded complex.

■ Susan Bronson is a Montreal architect.

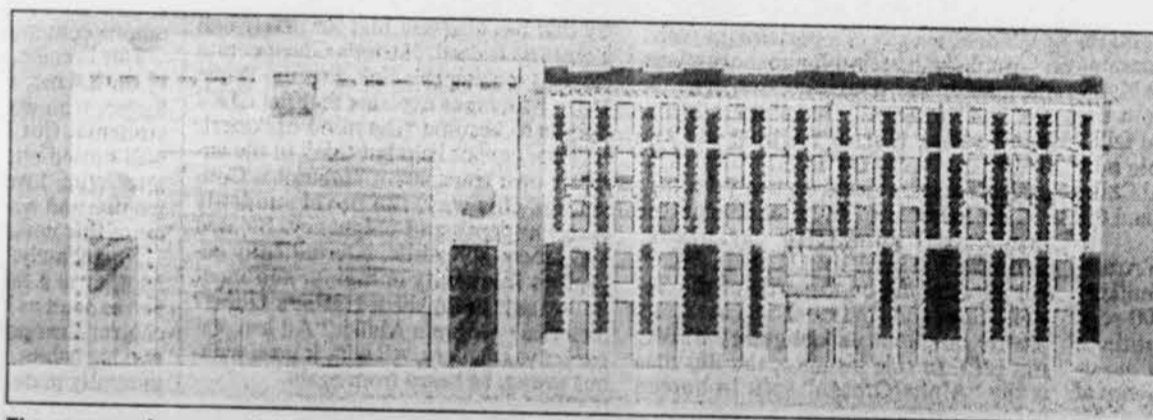
R 5217.2
(1900)



Option A would have kept the New Sherbrooke façade and created a new building in similar spirit.



Option B would have razed the New Sherbrooke for a completely new building.



The compromise was a building that took elements from both designs, and the effect is unsettling.



R 3213.5
(0048)

Riopelle au Musée des beaux-arts

*Depuis hier matin et
cela sans interruption
jusqu'à 22h ce soir, le
Musée des beaux-arts de
Montréal ouvre ses portes
gratuitement aux
visiteurs qui veulent
découvrir le nouveau
pavillon Jean-Noël
Desmarais et admirer
l'exposition Jean-Paul
Riopelle. Toute la nuit, un
orchestre et des
amuseurs publics
veillaient à ce que les
amateurs d'art ne
s'assoupissent pas dans
leur contemplation.*

PHOTO BERNARD BRAULT, La Presse

REVIEW
(over)

Museum visitors sore over ups and downs

PAUL WELLS
THE GAZETTE

A one-man band was raising a ruckus on the sidewalk outside, a violinist and guitarist were duelling in the foyer, and in Montreal's newest, grandest museum building, hundreds of people were staring at their feet.

It's about those stairs.
"My knees were killing me after just one flight," Bruno Guenette said as he paused on the second floor of the Montreal Museum of Fine Arts's spanking-new Jean-Noël Desmarais Pavilion.

"The steps are too small to do one at a time, and too wide to skip over."

It was a common complaint, but pretty much the *only* complaint people came up with during a free-admission open house that began yesterday and continues until 10 p.m. tonight.

Architect Moshe Safdie's bright, airy pavilion, the centrepiece of a \$95-million expansion, has seven floors, and the stairways between floors are a lot longer than they are tall.

Which made for a lot of odd walking.

"Small step, double step," one man suggested, advocating a sort of wobbling limp that felt a lot better than it looked.

Between pedestrian adventures, visitors had a chance to see more of the museum's permanent collection — 3,000 pieces — than they ever did in the museum's original cramped quarters on the other side of Sherbrooke St.

For Guenette, visiting from Ottawa, the pavilion offered a chance for comparisons to Safdie's National Gallery.

"The museum in Ottawa feels very massive," he said. "This place is more intimate. And there's an interesting range of collections you have here."

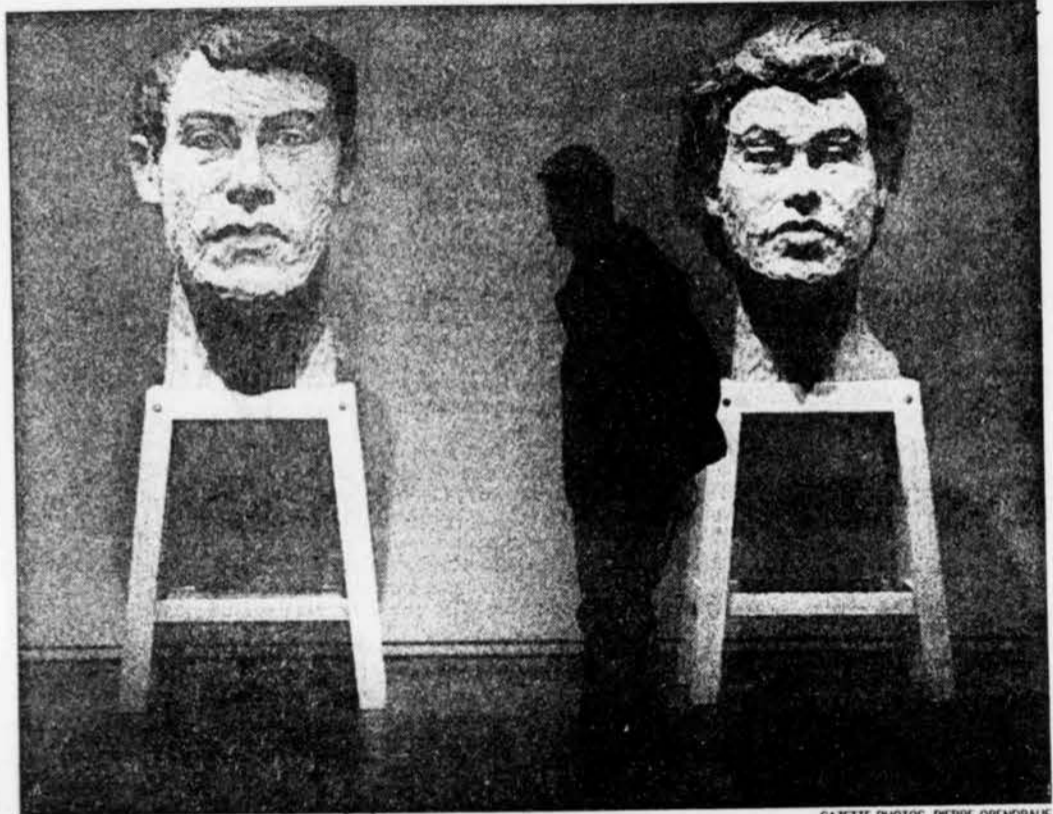
An interesting collection of activities, too, for the pavilion's public debut after a week of invitation-only events, first for celebrities, then for the workers who built the place.

The band in the foyer changed every couple of hours — and the schedule even called for a '40s-style big band.

Permit-bearing cabbies were offered free coffee and croissants.

And all sorts of folks prowled the exhibits, looking for clues to an art quiz whose winners would be eligible for trips to Martinique, Czechoslovakia or Holland.

Others just came to discover a diverse collection the museum has always owned but has never been able



GAZETTE PHOTOS, PIERRE OBENDRAUF

A visitor stops to stare at two of the busts on display in the museum expansion during the open house.

to show off.

Sometimes art-watcher etiquette fell by the wayside.

"It's pretty big, isn't it?" a father said to his son as he playfully knocked on a life-sized bronze nude by sculptor Henry Moore.

Most of the visitors, though, were content just to stand back and peer.

Bessie Mertler was looking at Summer Owl, a stonecut by Inuit artist Kananginak Pootoogook. She paused to say how much she liked the place.

"I think it's wonderful. We should be very proud of it. Why not? It's our tax dollars."

As for the building's stark marble facade, which has sent art critics in every corner of the land into convulsions, Mertler took the long view.

"It's startling. We're not used to it. Do you think we're too inhibited? I think your eyes will get used to it eventually. I mean, who knows, maybe people didn't like the old (museum) building when it was built (in 1912)."

Mertler, who is 78, even liked the stairs.

"I think it's very easy to walk. It's not bad because I've walked all the way up to the third floor." □



The awkward steps grabbed people's attention — more than the art.

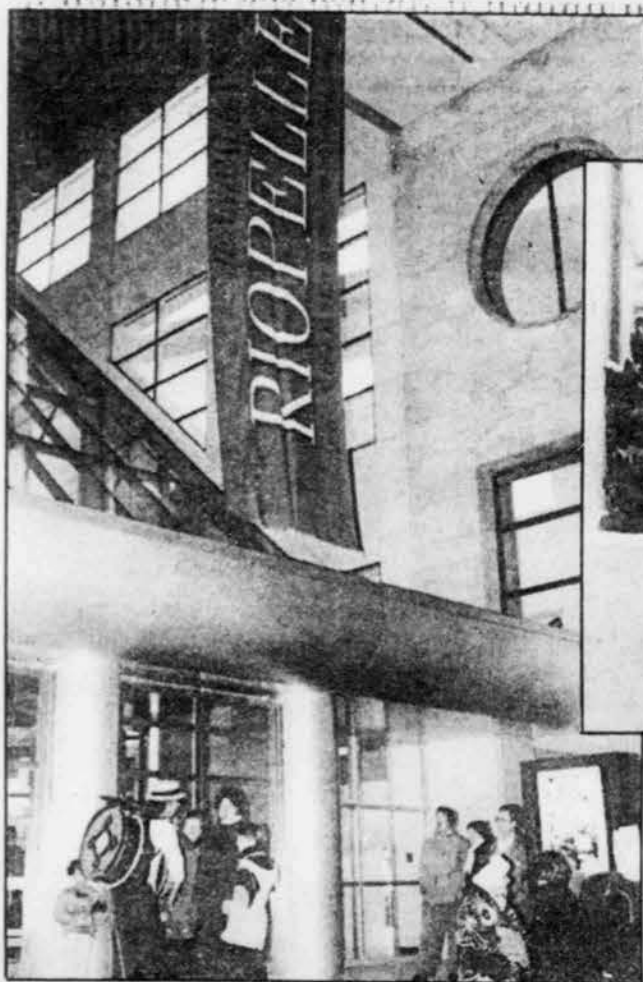


Photo Pierre VIDICAIRE
Un homme-orchestre souhaitait la bienvenue en chantant à l'extérieur du nouveau pavillon Jean-Noël Desmarais.



Photo Pierre VIDICAIRE
Une vieille dame scrute avec attention une oeuvre de bronze de Jean-Paul Riopelle.

Le public a pu prendre possession des lieux

'Le Musée des beaux-arts, comme une station de métro

Des enfants qui courent, des couples enlacés, des troubadours avec des orgues de Barbarie, et partout un va-et-vient incessant. La nouvelle aile du Musée des beaux-arts ressemblait à s'y méprendre hier à une station de métro.

Yves Chartrand

Si les Amis du Musée ont inauguré récemment la nouvelle construction avec des petits fours et du vin mousseux, le

grand public, lui, a pris possession des lieux en l'envahissant. Littéralement.

En début de soirée, a fait savoir Danielle Cloutier, relationniste, quelque 9 000 personnes s'étaient déjà présentées

pour cette journée *Portes ouvertes* qui se poursuivra jusqu'à 22 h aujourd'hui, incluant toute la nuit dernière.

« On s'attend à accueillir un peu de tout cette nuit », a laissé tomber laconiquement Serge Bellemarre, préposé à la sécurité qui se tapait 16 heures consécutives. « Les autorités ont pris les mesures de sécurité appropriées. »

Le monde « ordinaire » se trouvait là hier autant pour découvrir la nouvelle enceinte de 250 000 pieds carrés que pour admirer les oeuvres du peintre québécois Jean-Paul Riopelle.

Le pavillon Jean-Noël Desmarais — du nom du père du financier montrealais Paul Desmarais — aura coûté 95 millions de dollars aux trésors publics, c'est-à-dire aux contribuables.

Conçu par l'architecte Moshe Safdie, à qui l'on doit entre autres Habitat 67, le Musée des beaux-arts d'Ottawa et le Musée de la civilisation de Québec, le nouveau pavillon s'étale sur quatre étages ouverts sur la ville et la lumière par d'énormes verrières.

L'architecte a eu à composer avec une contrainte de taille pour la façade principale lorsqu'on lui a demandé de préserver les devantures d'anciennes constructions de briques connues

sous le nom de « New Sherbrooke ».

Si l'ensemble est indéniablement réussi, elle comporte des cocasse-ries. Par exemple, ces marches d'à peine quatre pouces de hauteur qui obligent les visiteurs à se mouvoir plutôt drôlement pour les gravir.

Il y a aussi ce corridor qui a remplacé une ancienne ruelle reliant les rues Bishop et Crescent, où se trouve accrochée une immense oreille de cuivre, oeuvre de l'artiste montréalaise Betty Goodwin, qui a voulu ainsi illustrer les diffi-

cultés de communi-

cation du monde contemporain. Avec cet ajout, le Musée des beaux-arts de Montréal pourra maintenant exposer 20 pour cent de sa collection permanente de 1 890 pièces, comparativement à quatre pour cent auparavant.

Du côté de l'exposition Riopelle, les gens regardaient, ébahis, les oies blanches de l'artiste célèbre de l'île-aux-Coudres.

Un visiteur plus observateur a même découvert dans l'une des toiles un bouchon de bière incrusté dans la peinture !

2009
10092

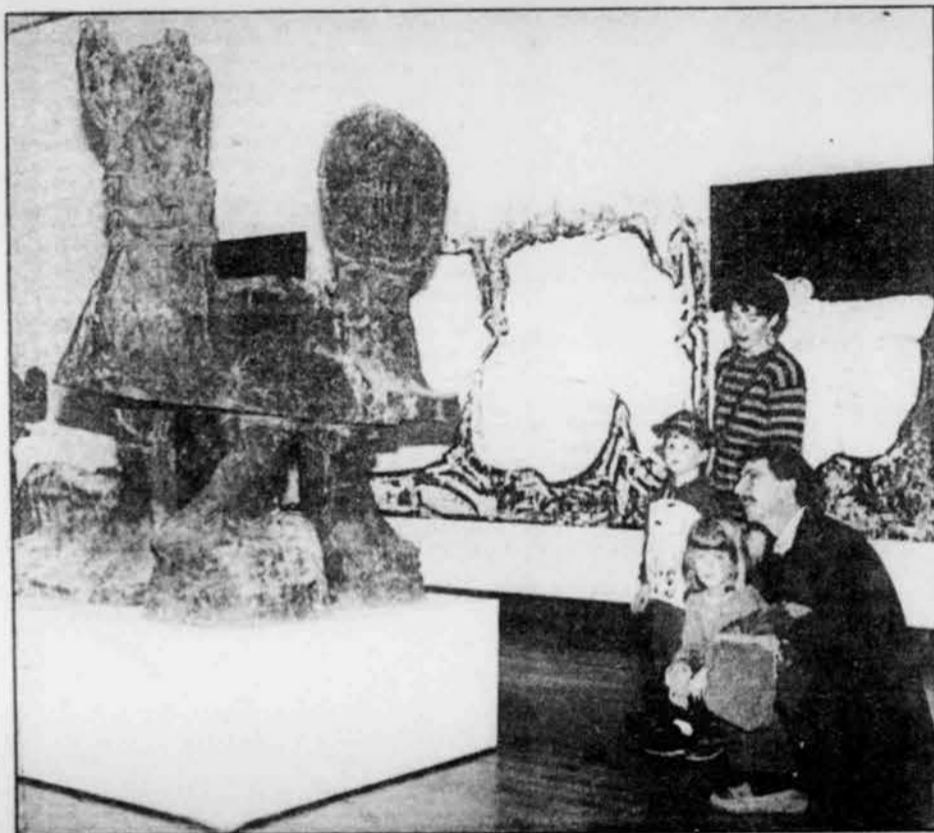


Photo Pierre VIDICAIRE

Charles et Jeannette Tekenos, de Hudson, ont profité de cette journée Portes ouvertes pour amener leurs enfants Jessica et Keven.

Le Musée des Beaux-Arts a attiré 38 500 personnes

Caroline Montpetit

LES PORTES tournaient, la musique jouait, et le public déferlait toujours hier, à la nuit tombante, au nouveau pavillon du Musée des Beaux-Arts, dans le cadre de la journée portes ouvertes donnant accès à une rétrospective du peintre Jean-Paul Riopelle.

Dans une grande première à Montréal, le pavillon avait ouvert ses portes 36 heures d'affilée, permettant aux citoyens d'admirer l'exposition ainsi que le pavillon qui l'abrite, au terme d'une soirée de danse, ou de retour du travail, au petit matin, ou en plein après-midi.

Trêve d'élitisme ou de conformisme, le personnel du Musée tenait ainsi à prouver que son nouveau pavillon s'ouvrait sur le monde.

« C'est l'idée de ce pavillon de montrer une ouverture sur la ville, par les verrières, par son architecture. Nous voulons aussi inciter les entreprises ou les hommes d'affaires à tenir ici leurs bals ou leurs réunions », précisait hier Suzanne Leblanc, responsable des relations publiques du Musée.

Dans les couloirs et les salles aux verrières ouvertes sur la ville, aux balustrades donnant sur le hall d'entrée, autour des musiciens de l'Orchestre Baroque de Montréal, un public de tout âge s'entassait et se pres-

sait hier, récupérant dans la foule un peu de la magie des fresques du grand peintre, de l'originalité de ce pavillon nouvellement construit, et de cet après-midi frisquet de décembre.

Le tout accompagné de concerts donnés par l'Orchestre Baroque de Montréal, ainsi que par celui de Paul Beaugard, dans le hall du musée, ou dans les salles adjacentes.

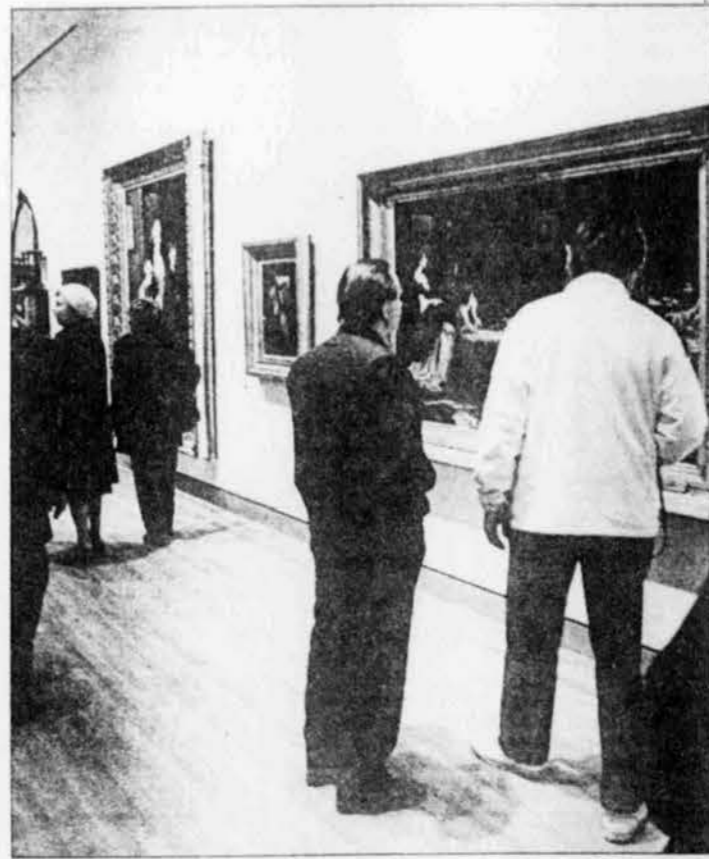
L'événement a fait son effet. En fin d'après-midi dimanche, c'est 38 500 personnes qui s'étaient déplacées en deux jours pour visiter l'exposition Riopelle.

À l'aube hier matin, des clients en tuxedos et en robes du soir, échappés du Ritz Carlton, côtoyaient des groupes d'adolescents venus des discothèques, pour danser sur les notes de Benny Goodman, Cole Porter, et même Michel Fugain, dans le hall du musée.

L'organisation de la journée était à la hauteur de l'oeuvre présentée.

Dans les salles destinées à l'exposition se succèdent les périodes de grandes mosaïques, les paysages arctiques, les bestiaires bariolés du peintre.

À partir de février, le Musée des Beaux-Arts accueillera aussi une grande exposition prêtée par le musée Guggenheim, de New-York, comptant des oeuvres de Picasso, Chagall, Modigliani, etc.



PHOTOS PATRICK VILLENEUVE

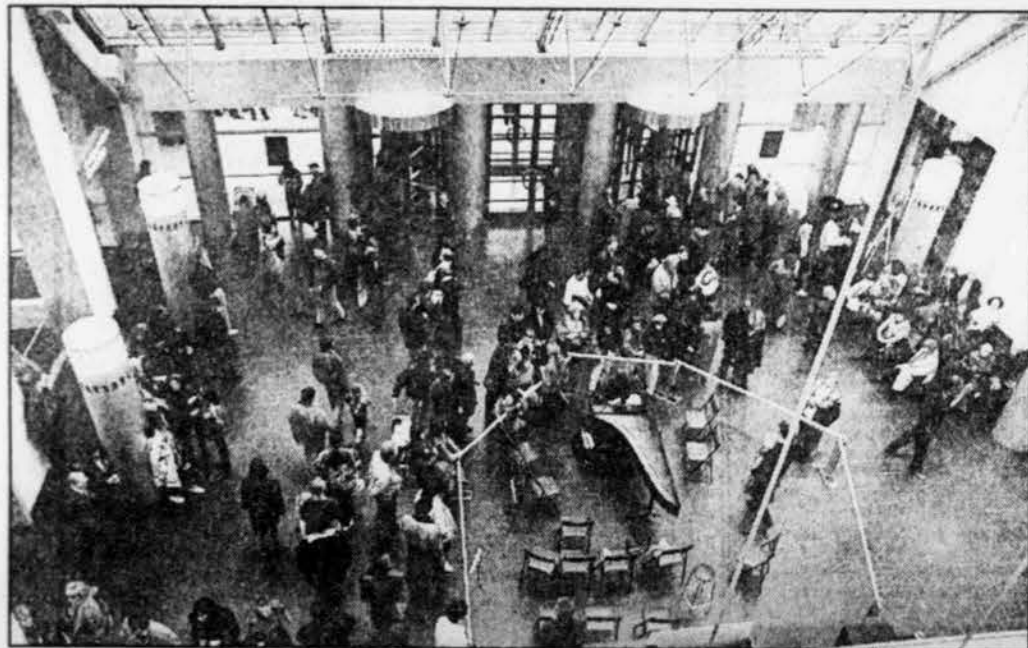
La Journée portes ouvertes du nouveau pavillon du Musée des Beaux-Arts de Montréal, a attiré au cours du week-end 38 500 personnes venues voir l'exposition Jean-Paul Riopelle, ainsi que l'exposition permanente. Le nouveau pavillon du Musée de la rue Sherbrooke, tout en verrières et en jeux de lumières, ouvrait ses portes au public pour la première fois hier.

40 000 visiteurs pour Riopelle et le Musée



PHOTO PAUL-HENRI TALBOT, La Presse

Il fallait être patient au cours du week-end pour visiter le Musée des beaux-arts de Montréal, qui a été pris d'assaut par plus de 40 000 visiteurs.



RAYMOND GERVAIS

■ Plus de 40 000 personnes ont profité des 36 heures portes ouvertes du Musée des beaux-arts, au cours du week-end. Pour un bon nombre d'entre eux, il s'agissait d'une première visite.

Inauguré officiellement le 26 novembre dernier, le nouveau pavillon Jean-Noël Desmarais présente l'exposition « Jean-Paul Riopelle », qui réunit 130 œuvres du grand peintre québécois. Le public peut y découvrir l'évolution de l'artiste de 1939 à nos jours.

Les œuvres proviennent de nombreux musées nord-américains et européens ainsi que de collections privées.

Mme Claire Lafrance, de Joliette, en était, quant à elle, à sa première visite au Musée des beaux-arts. Elle s'est cependant promis de revenir lorsque ce sera plus calme, pour admirer à loisir les œuvres de Riopelle. « Je ne connais pas grand-chose à la peinture, mais ce que j'ai vu, m'a plu », a déclaré la dame.

Selon Mme Suzanne Leblanc, du service des relations publiques du Musée, les visiteurs entraînent à la fréquence de 1 200 personnes à l'heure en début d'après-midi hier.

Peu avant minuit samedi, la direction du Musée a même dû fermer les portes durant quelques minutes, à cause de la trop grande affluence. Même aux petites heures de la nuit, il y a eu des visiteurs qui se sont présentés.

Toujours selon Mme Leblanc, les visiteurs viennent au Musée aussi bien pour y admirer les œuvres que l'architecture de la bâtisse, notamment la nouvelle verrière, qui ouvre de nouvelles fenêtres sur la ville.

Tout au long des deux journées portes ouvertes, plusieurs orchestres se sont relayés dans le hall d'entrée pour le plus grand plaisir des visiteurs.

Museum pays tribute to brothers who left mark on city

SUSAN BRONSON
SPECIAL TO THE GAZETTE

This Friday, after two weeks of celebration inaugurating the new pavilion of the Montreal Museum of Fine Arts, an exhibition opens honoring the 80-year-old museum building across the street and its creators, architects Edward and W.S. Maxwell.

This exciting and timely exhibition features an impressive selection of works by the Maxwell brothers, offering a wealth of insight into the architectural preoccupations of a pre-eminent Montreal-based practice that was active between 1892 and 1924. It is also a testimony to the timeless qualities that distinguish the best architecture of any period.

Who were the Maxwells, and why is their work important?

Edward (1867-1923) and William Sutherland (1874-1952) Maxwell belonged to the generations of architects who owe their training to apprenticeship rather than formal education. (McGill's Department of Architecture was not established until 1896.) Since their father was a prominent Montreal lumber merchant, they were exposed to building from an early age, and both brothers obtained their architectural experience by working in offices of prominent architects.

Edward, who was seven years older than his brother, returned to Montreal in 1892 after three years in the Boston office of Shepley, Rutan and Coolidge (the firm that succeeded that of renowned American architect H.H. Richardson). Although he was sent to his home city to supervise the construction of one of the firm's projects, the Board of Trade Building, it wasn't long before he was offered prestigious commissions and opened an office in his own name. During the 1890s, he launched a prolific practice by building handsome city and country residences for wealthy Montreal businessmen.

Studied in Paris

After working for Edward as a draftsman in the early 1890s, William joined the Boston firm of Winslow & Wetherell. In 1899, he topped off his architectural education in Paris at the Atelier Pascal, which was associated with the Ecole des Beaux-Arts.

Between 1902, when the Edward and W.S. Maxwell partnership was formed, and 1923, the year of Edward's death, the two brothers worked together on the design and production of an extensive repertoire of fine buildings in Montreal and across the country. Their commissions included city and country houses, office buildings, banks, railway stations and hotels, churches, hospitals and government buildings, as well as landscape and urban design projects.

According to the show's curators, the success of the Maxwell practice can be attributed in part to the different but complementary personalities of the two brothers. Edward was outgoing and sociable, quite comfortable among the important businessmen who constituted his clientele; William, on the other hand, was more reserved and at home among his friends and colleagues at the Arts Club, a group of artists and craftsmen with whom the firm collaborated in numerous projects.

The architectural tastes and talents of the two brothers were as complementary as their characters. Most of Edward's early work, such as the H.V. Meredith House at Pine Ave. and Peel St. (now owned by McGill and recently renovated following a fire), suggest his preference for picturesque, asymmetrical compositions. His brother's design approach, influenced by his Beaux-Arts training, was more rigorous, as exemplified in the carefully proportioned symmetry of the J.K.L. Ross House at Dr. Penfield Ave. and Peel St. (currently occupied by McGill's Law Faculty).

Despite the wide range of building types and stylistic expressions represented in their work, the Maxwells consistently applied the highest standards to the design of each and every detail, from the exterior masonry and roof work to the interior fittings and furnishings.

This commendable quality is made evident from the study of the buildings themselves, as well as the numerous drawings and other documents relating to their design and execution in the Maxwell Archive that belongs to McGill's Canadian Architecture Collection. Over a period of many years, this material has been sorted out and pieced together by an organization known as the Maxwell Project, a group of

scholars who have made it their mission to promote a wider awareness and appreciation of the Maxwells' work.

While each of the members of the Maxwell Project contributed to the impressive exhibition catalogue, four of them were responsible for researching and curating the show: Susan Wagg, architectural historian and independent curator; Ellen James, associate professor of art and architectural history at Concordia University; Rosalind Peppal, curator of Canadian Decorative Arts at the MMFA; and France Gagnon Pratte, architectural historian and president of the Conseil des Monuments et Sites du Québec. Their goal was to present the all-encompassing scope and high quality of the Maxwells' work by focusing on a small number of carefully selected but representative projects.

Variety of images

The design and execution of these works is represented by an impressive array of images: wonderful free-hand sketches, masterfully rendered watercolor perspectives, skilfully drafted and meticulously detailed ink drawings on linen, informative construction photographs and memorable photographic views showing the interiors and exteriors

of the completed buildings and monuments.

These archival documents are accompanied by a number of carefully composed contemporary photographs. William's drawing showing the stonework details for the dormer of the London Lancashire & Life Assurance Company on St. Jacques St., for example, is accompanied by a present-day photo that attests to the sophistication of the dormer's built form within its actual setting. And the elevation drawing of the J.K.L. Ross House is displayed beside a photographic image that captures the rigorous austerity of its formal composition.

But the exhibition is not limited to two-dimensional images. It comes alive through the incorporation of actual fittings and furnishings that were custom-designed for some of the buildings.

For example, a mahogany door leaf from the Hosmer House at the corner of Drummond St. and Dr. Penfield Ave. (now occupied by McGill's School of Physical and Occupational Therapy) is shown next to an elevation drawing of the room in which it was located, demonstrating the high standards of craftsmanship that resulted from

the firm's carefully drafted designs. And a decorated pine piano that was specially made for the home of L.J. Forget on Sherbrooke St. (now the Macdonald Stewart Foundation) is displayed beside the sketch that was used by the sculptor George Hill for its fabrication. Hill, we learn, was one of the small group of local artists and craftsmen who collaborated with the Maxwells on several commissions. He was also responsible for the bronze figures of the heroic monument to George-Etienne Cartier on Park Ave., which is featured in the exhibition as an example of the firm's landscape and urban design work.

Maquette of Square Mile

It was probably Hill who sculpted the magnificent stone entrance of their Royal Bank at Greene Ave. and Ste. Catherine St. (now an antique store), a convincingly rendered full-size model of which is prominently displayed at the top of the museum's main stairway.

In addition to such testimonies to the artistic aspects and craftsmanship of the Maxwells' work, the exhibition includes a maquette of the Square Mile that shows the extent

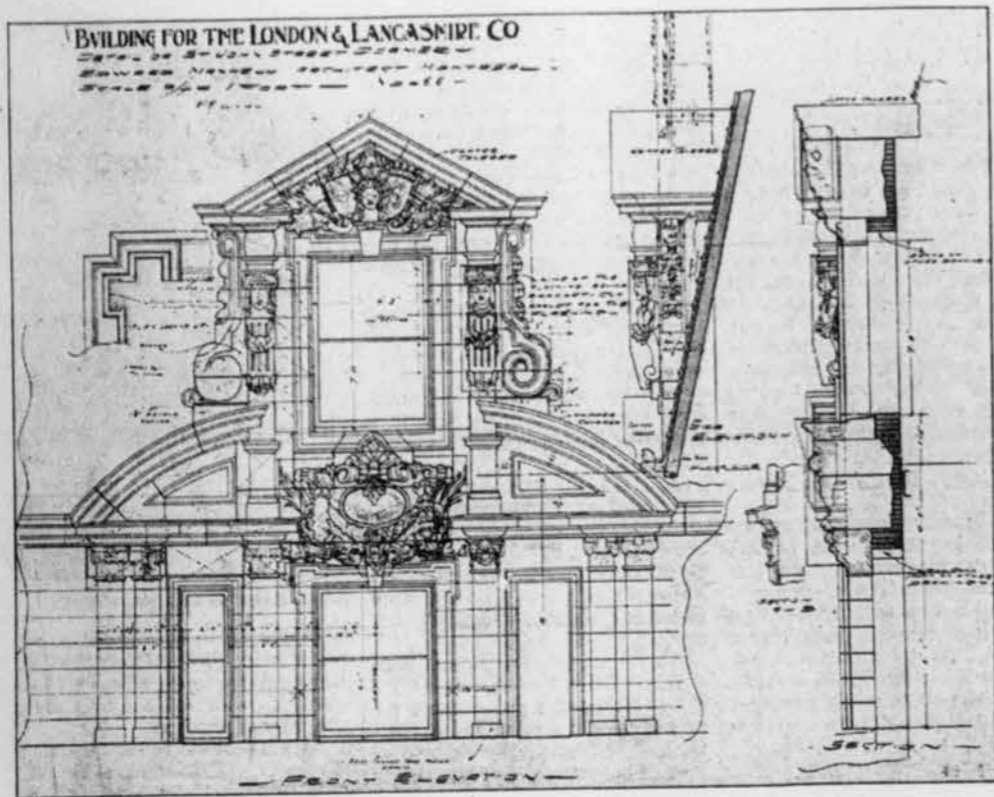
of their contributions to its architectural landscape. Prominently located in the midst of the comparatively small private residences that bear their signature is the 1912 building of the Museum of Fine Arts, an important Montreal landmark that might never have graced Sherbrooke St. had it not been for the patrons who built these homes.

In fact, this dignified Beaux-Arts masterpiece constitutes one of the most eloquent testimonies to the mastery of Edward and W.S. Maxwell. While its upper galleries provide the ideal stage set for this temporary exhibition, the entire building is a permanent theatre for celebrating the art of architecture that distinguishes their work, and makes it as relevant today as it was in 1912.

■ *Susan Bronson is a Montreal architect.*



The Architecture of Edward & W.S. Maxwell begins Dec. 13 and continues to March 22, 1992. The MMFA is open Tuesday, Wednesday, Thursday and Sunday, 11 a.m.-6 p.m., Saturday, 11 a.m.-9 p.m. Admission prices vary.



The Maxwell brothers' drawing for the London & Lancashire Life building on St. Jacques St. and a photographic view of the same part of the façade.

Art museum's wide, shallow stairways called dangerous

PAUL WELLS
THE GAZETTE

Those shallow stairways in the new pavilion of the Montreal Museum of Fine Arts aren't just awkward — they're dangerous, a Montreal architect warns.

The stairs, unusually wide and shallow, have been a debating point among museum-goers since the Jean-Noël Desmarais pavilion opened last month. But architect Michael Fish said the stairs could be disastrous if people use them in an emergency.

"It is only a matter of time until serious injury results" from somebody tripping on the stairs, he wrote in a letter to Mayor Jean Doré, a copy of which

Fish sent to *The Gazette*.

"How could they build a stair like that?" he said yesterday in an interview. "It's just callous."

Architect Moishe Safdie, in a telephone interview from his Boston office, dismissed concerns about the stairs' safety as "ridiculous."

Fish said the steps — about 8 centimetres tall and 35 cm wide — contravene city building regulations, which say steps in exit stairs must be 12.7 to 19.7 centimetres tall.

The National Building Code, used as a reference by the Quebec labor department in granting building permits, provides for similar heights — 12.5 to 23 cm — and says steps' height and width

multiplied by each other must produce a number between 450 and 485. The corresponding figure for the museum steps is 280.

But the museum had no trouble obtaining building permits because those numbers are for exit stairs — the ones used in an emergency — and the big strange ramp-stairs aren't designated as exit stairs, architect Jozef Zorko said.

The building is adequately equipped with acceptable exit stairs, said Zorko, a McGill University professor who helped execute Safdie's design.

In an emergency, Zorko admitted, "more likely than not, people's first step would be to go to the (wide, central) stair, if that's the way they came up."

But security guards in the museum have been trained to block the ornamental stair in an emergency and direct people to the proper exits, he said.

Safdie wasn't convinced that would work. "If there's a fire, people use any form of exit — including this one," he said, referring to the shallow stair.

"But if somebody in an emergency used them, I'm sure they won't have a problem."

Safdie said he couldn't simply put ramps between the museum's seven floors, because they would be too steep in the available space. Ordinary staircases in the seven-story building would have been "overwhelming, especially for older people," he said.

Night owls keep museum's new wing hopping till dawn

It was 12:30 a.m. and I was standing out in the cold in an hour-long lineup that snaked down two city blocks.

What had brought so many of us out at an hour when most Canadians were snug in their beds? A late-night jazz concert? An all-night movie?

No. We were waiting to see the Riopelle retrospective at the Montreal Museum of Fine Arts.

It was last Saturday's opening of the new wing of the museum: an extraordinary all-night "happening" that didn't get much coverage — probably because most reporters were asleep.

In a daring move, the doors of the new museum were left open all night, creating a 24-hour art gallery that Montreal night owls kept busy till dawn.

When I got inside at 1 a.m., thousands of people were swaying to the sound of a big band and touring the galleries tapping their feet.

"Ah, look at the brush strokes!" said one man in a green suit at 2:30 a.m., pointing at an oil painting. "It's sort of like Renoir, don't you think?"

"No! no!" cried his companion. "Renoir was pointillism, but this is more realistic!"

Both were dancing as they spoke.

The night was a testament to the stamina of local night owls who seem to have an appetite for culture at any time of the night. There were women in gowns and some people dressed as clowns, pharmacists and factory workers, politicians and punks.

One character sported a long beard, a multicolored robe and a leather World War I bomber pilot's cap.

"It's a perfect night for a bike ride," he announced



JOSH FREED

THE PAGE TWO COLUMN

at 3 a.m. "I think I'll take a tour around the island and come back at 6 a.m. for breakfast."

He did.

All that was missing was the Great Antonio pulling the art gallery down Sherbrooke St. by a chain.

The night was also a testament to museum organizers who challenged what museums are usually about.

Art galleries can be staid and stuffy places where people move about silently and solemnly — pushing themselves on toward artistic enlightenment.

You can practically hear the guards saying: "Shhh. Don't disturb the paintings."

But Saturday night there was no silence and few rules as crowds mobbed every room from 16th-century oil paintings to contemporary art. The Riopelle retrospective was so crowded at 2 a.m. you'd have thought

they were on fire sale at \$9.99 each.

"As a student he was my idol," said one enraptured man. "To see all his work here — in the middle of the night, with so many people — it's like I've died and gone to heaven."

It was a tempting night for an art thief, too: a good chance to grab a Matisse for the dining room, because security guards were overwhelmed by the crowds. One reporter saw a man pick up a small sculpture to examine it — but fortunately he put it back.

Many people were obviously at the gallery for the first time, like a middle-aged fellow in suspenders circling a strange object called "Greased cone" as if it were a spacecraft.

Then there was the young man who told me he's avoided museums for years: "I never go to them. My back hurts, my eyes glaze and I get bored. I feel like I'm out shopping with my mother. . . . I'm always looking for a chair."

"But tonight I got sucked into the Riopelles and I can't stop thinking about them. The explosion of color, the passion, the energy."

"I came here to dance and I've ended up an art freak."

The new building has been attacked by critics for its "show-and-yell" architecture and its mammoth entrance. But like most people there Saturday night I loved the place: a spacious, user-friendly space that celebrates art and offers some beautiful vistas on our city.

My only real complaint are the gallery's stairs: strange half-steps that had anyone more than 3 feet tall

hobbling around like an injured mountain goat.

According to museum spokesmen, architect Moïshe Safdie created the unusual staircase because "people rush too much in life and he wanted them to "slow down." Why didn't he just put flypaper on the steps? Or speed bumps?

Over-all, the night was so successful it got me thinking about other possibilities. Like a lot of people, I never seem to have enough hours in the day — but my late nights are often free.

So much of the city is closed from 5 p.m. on: what would happen if we opened it up for the whole night? Insomnia city.

How about "Midnight Mozart" concerts outside Place des Arts?

Dusk-to-dawn tennis tournaments at city parks? A beach blanket bingo party at the new municipal beach? Or an all-night horror film festival at the new insectarium?

Montreal police claim they want better relations with minority groups. Why not show it — with a "Midnight Multicultural Festival" at downtown's Station 25. They could even serve doughnuts.

When I left the building at 3:15 a.m., a new crowd was arriving: hordes of "swinging singles" from Crescent St. obviously out to see some etchings. I'm told they stayed till 7 a.m., when groups from senior-citizens' homes began to arrive en masse.

Insomnia city was finally going to sleep, but the city was already awake.

S. P. 123 21
(00/12)



arts visuels

Rétrospective 91



Paul Villeneuve

1991: L'ANNÉE DES MUSÉES

En 1991, le Musée des beaux-arts de Montréal a inauguré son nouveau pavillon, le Musée d'art contemporain a présenté sa dernière exposition à la Cité du Havre et le Musée du Québec s'est agrandi.

Ce qui signifie que ces trois institutions pourront désormais profiter d'installations plus adéquates, qui leur permettront notamment de présenter une partie plus substantielle de leur collection permanente au public.

Au cours de l'année 1991, le Musée des beaux-arts de Montréal, qui la termine donc en nouveauté et beauté avec l'exposition Jean-Paul Riopelle (jusqu'au 19 janvier 1992), a présenté plusieurs grandes expositions qui ont été bien reçues par les amateurs d'art et le grand public en général.

L'année a débuté avec la rétrospective de l'œuvre gravée du célèbre peintre américain Jasper Johns. Représentant trente années de réalisations dans le domaine de la gravure, l'exposition regroupait 235 œuvres.

Au printemps dernier, le Musée présentait l'exposition Pierre Cardin, qui donnait un aperçu des quarante années de créations du grand couturier français.

Du 20 juin au 10 novembre 91, le Musée a fait revivre *Les années 20 - l'âge des métropoles* à travers une exposition multidisciplinaire qui comprenait près de 650 œuvres.

Le Musée d'art contemporain de Montréal, qui présente, jusqu'au 19 janvier prochain, l'exposition John Baldessari (sa 507^e depuis son ouverture en 1965 et sa dernière à la Cité du Ha-

vre), s'apprête effectivement à emménager sur le site de la Place des Arts et à accueillir le public dans son nouvel édifice, dès mai prochain.

En 1991, le Musée d'art contemporain a également présenté des expositions dignes d'intérêt.

Parmi celles-là, mentionnons *Le corps vacant*, présentée du 4 août au 27 octobre 91, dans le cadre des manifestations entourant *Le Mois de la photo à Montréal*. Cette exposition rassemblait les œuvres de neuf artistes canadiens et étrangers qui favorisent l'autoreprésentation.

Réalisée par The Museum of Contemporary Art de Los Angeles, l'exposition John Baldessari, qui a débuté le 10 novembre dernier, comprend, dans sa version montréalaise, 80 œuvres réalisées entre 1967 et la fin des années 80. Baldessari a joué un rôle important dans le développement de l'art conceptuel.

Jusqu'au 5 janvier prochain, le Musée du Québec, qui a doublé sa

surface d'exposition grâce à des travaux réalisés à un coût de 23 millions, présente l'exposition *La Peinture au Québec, 1820-1850: nouveaux regards, nouvelles perspectives*, qui sera d'ailleurs présentée au Musée des beaux-arts de Montréal, du 30 octobre 1992 au 3 janvier 1993.

Cette exposition, qui s'intéresse à une période marquante de l'histoire de la peinture au Québec, comprend plus de 200 œuvres réalisées par quelque 80 artistes de cette période.

L'année 91 aura donc été marquante dans l'histoire de nos trois grands musées, dont les expositions sauront sûrement, en cette dernière décennie du siècle, susciter l'intérêt d'un public sans cesse grandissant.



Manitou (1990) de Jean-Paul Riopelle. Technique mixte sur bois. Collection de l'artiste. L'exposition Jean-Paul Riopelle se poursuit, au nouveau pavillon du Musée des beaux-arts de Montréal, jusqu'au 19 janvier prochain.

Museum gives art-lovers something to ponder

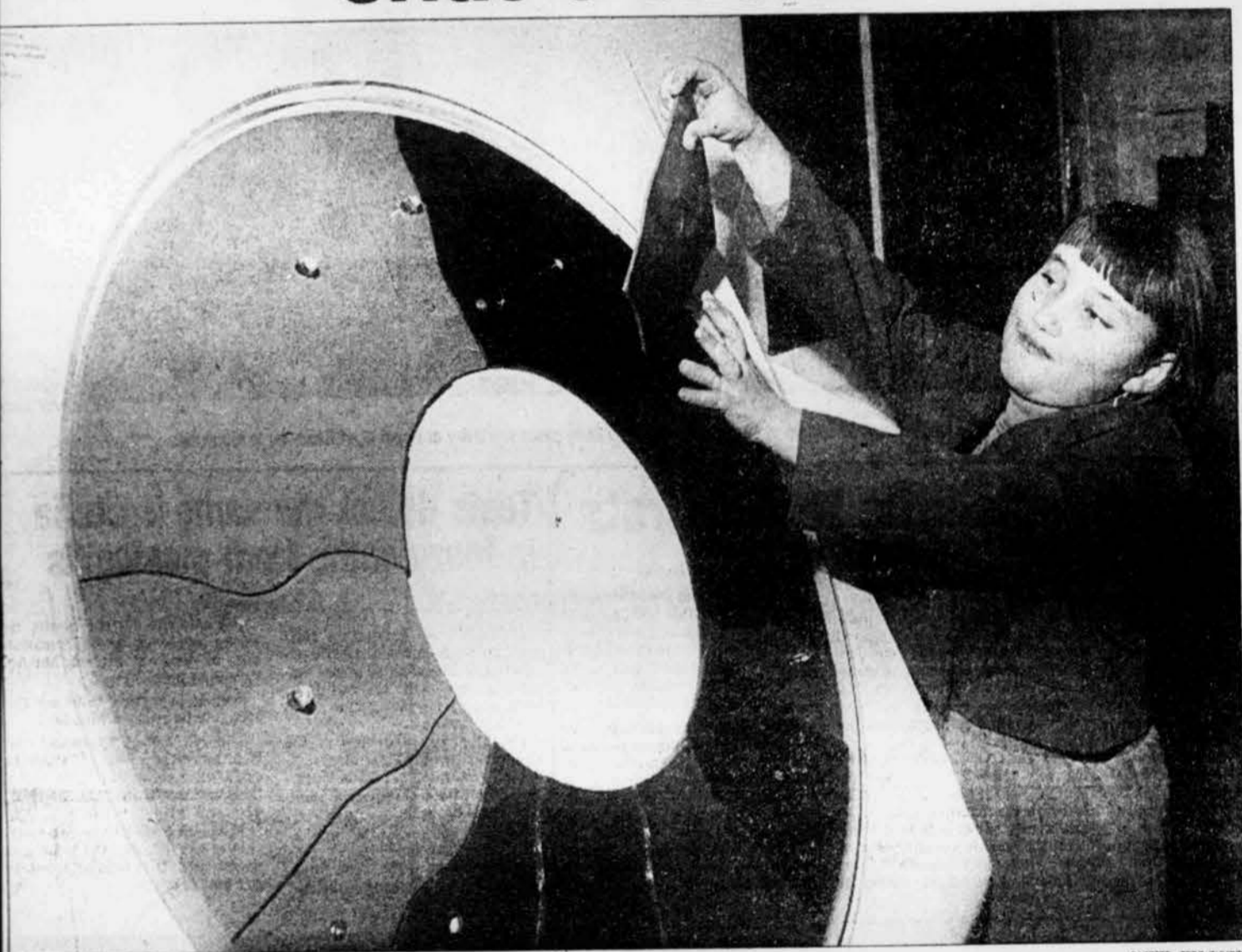


GAZETTE PHOTOS, JOHN KENNEY

A tour of the Montreal Museum of Fine Arts is a time for contemplation — and there's no better inspiration than *The Thinker*, by French sculptor Auguste Rodin. (Left) A bronze casting of the classic sculpture perches in the background while Wieslaw Myslek of Poland peers at another museum exhibit yesterday. (Above) Vanessa Pandos and Michael Bero, both of Toronto, take a few moments to scrutinize the work.

S. P. 22 9
(0048)

CENTREPIECE Critic's choice



GAZETTE, TEDD CHURCH

Anielia Marx, 9, plays with color wheel at Montreal Museum of Fine Arts' new pavilion. The New York visitor said the activities area is as much fun as an IMAX movie.

Art museum's new activities area is a big hit with its young visitors

ANN DUNCAN
GAZETTE ART CRITIC

The new pavilion of the Montreal Museum of Fine Arts has at least one unqualified hit on its hands — its efforts to make art more accessible to people.

Previously the museum had only one room for activities aimed at increasing understanding of art; now there are four rooms — for games, quizzes, hands-on art-related activities and special educational exhibitions, as well as a large, fully equipped studio.

And so far, the public loves it. "This is my kind of museum," Micah Effron, 8, of West Hartford, Conn., exclaimed Tuesday as he played with a wooden puzzle showing how different tones of color can radically alter a picture. "This is the only art museum where I can touch things without getting yelled at."

"This is really fun," said Etienne Plamondon of Candiac, as he headed for a room with a quiz and contest called Why Create Works of Art? "I'm going to tell my friends about it."

"This rates right up there with IMAX movie I saw here," said Anielia Marx, 9, of New York City, as she pressed a button that made discs of two or more distinct colors twirl around at high speeds until the colors blended into one.

"This is way more fun than just looking at pictures," Caitlin Monahan, 8, of Bayonne, N.J., said as she put together a puzzle illustrating primary, secondary and tertiary colors. "This is definitely not boring."

Her father, Donald, agreed that neither the Museum of Modern Art nor the Metropolitan Museum of Art — major New York galleries — has anything like the activities in the new Jean-Noël Desmarais Pavilion. "And they certainly

owe it to themselves to come up and take a look at this."

And 13-year-old Ayano Yuki, from Japan, here visiting her cousins, said she's never seen anything like the educational rooms in her homeland. "This is really amazing, very rare."

The whole idea behind the displays, games, exhibitions and various hands-on activities is to help give people of all ages a few clues and tools to better understand art, said H el ene Lamarche, the imaginative and dynamic head of the museum's educational services.

"Some people find art overwhelming or threatening, especially contemporary art," Lamarche said.

But if you break down those barriers and help people feel more comfortable with art, then they are bound to want to look at more, she said.

"I call it the Hygrade-sausage syndrome. You know the ad that says you

eat it because you like it and you like it because you eat it."

So with that goal in mind, Lamarche and her team have come up with a whole range of activities to help make museum-going more user-friendly and less intimidating.

These include Sunday afternoon workshops geared to the whole family, printmaking and drawing for seniors, slide shows, lectures, guided tours of exhibitions, a five-day, mid-term day camp for kids and adolescents and a board game where you try to put together an art collection from the real works of art hanging on surrounding walls.

For a complete list of activities, pick up a free brochure at the museum.

What does Lamarche think of her new, greatly expanded facilities?

"Oh my God," she said. "It's like a dream come true. It's like having Christmas every day of the year."



ANN DUNCAN

ART

All dressed up and little to show

Museums running on empty

The year just ended was a pivotal one for the visual arts in Quebec.

While several commercial galleries folded under the combined strains of the recession and GST and the mighty Lavalin engineering giant collapsed under a monstrous debt load, taking its massive corporate collection with it, ambitious expansion projects were completed at both the Musée du Québec and the Montreal Museum of Fine Arts.

In 1992, two more major expansion projects at key Quebec museums are to be wrapped up. The Musée d'Art Contemporain de Montréal, Canada's only museum dedicated solely to the art of our times, is to move this spring from its bleak, out-of-the-way quarters in the Cité du Havre, to its downtown site, next to Place des Arts.

And the much-renovated McCord Museum of Canadian History is set to re-open with a large new addition.

But with all this money being poured into the bricks and mortar of Quebec museums, the prospects for such institutions are still far from rosy.

Can't fulfil mandates

Almost all of our important museums complain that they don't have enough money to adequately fulfil their mandates and do justice to these spanking new spaces.

Musée d'Art Contemporain director Marcel Brisebois has gone so far as to say he won't be able to open the museum's new building in the spring as scheduled unless the province gives him an extra \$3 million to cover the costs of the move, the opening and running a much larger building.



Théberge
More money

When news of Brisebois's plight hit the newspapers, Quebec's Cultural Affairs Department officials promised to look seriously and urgently at the problem. But that was way back in September, and Brisebois still has not had a definite ruling on his request. So he's left walking a precarious budgetary tight-rope.

At the same time, MMFA director Pierre Théberge has said he needs more money to do an adequate job with his new building, which opened in November and has more than doubled the museum's space.

Even Bernard Lamarre, the brains and ego behind the rise and fall of Lavalin, said recently that he resigned as a president of the museum's board because he no longer commanded the political clout to do an adequate job of lobbying Quebec City for extra money for his beloved museum.

These three men realize that now is no time to go begging for extra funds from Quebec's near-empty coffers. What with such urgent problems as the recession, as well as the swelling ranks of the homeless, the poor and the unemployed, any extra expenditure on museums would appear to many voters to be frivolous, even callous.

Culture makes economic sense

But when all is said and done, the amount of extra money that these institutions say they need to operate properly and to make full use of their new space is not that big a bite out of the provincial tax pie. All it would take is the political will and imagination to find it.

And what is the point of building or expanding these institutions if we are not going to make sure they can do an adequate job of collecting and showing works deemed important to our cultural heritage?

Besides, for years now, numerous studies have shown that spending on culture makes good economic sense. For every public dollar invested in culture, up to \$5 is returned to the public coffers by way of extra business taxes, income taxes, new jobs and expanded tourism, these studies conclude.

But Canadians always seem far more ready to spend money on such concrete basics for our museums as bricks and mortar only to turn around and scrimp on doling out money for the actual running of these institutions.

Politicians dragging their heels

Still, Quebec Liberals have made quite a fuss in recent years about how important culture is to this province and how it is necessary to make sure that Quebec has complete control over cultural matters.

If that is the case, then why are Quebec politicians dragging their heels over Brisebois's and Théberge's separate requests?

In my book, you just can't have it both ways. You either care enough about culture and our major cultural institutions to make sure that they can function fully and properly, or you don't. To be indelicate, Quebec should either put up or shut up.

Nineteen ninety-one was, indeed, a pivotal year for Quebec's museums. But, in many respects, 1992 will be that much more telling, that much more crucial.



Montreal Museum of Fine Arts grew; so did its costs.

S-F1285
(0068)

Admission too high

I recently went to the Montreal Museum of Fine Arts for the first time in many years and was appalled that the admission was \$10. This fee is about twice as high as that of art museums in other parts of Canada and the United States.

Fine museums such as the Metropolitan Museum of Art in New York City and the Boston Museum of Fine Arts charge far less and the Detroit Insitute of Arts only recently began charging admission. The National Gallery and the Corcoran Museum, both in Washington, D.C., charge no admission.

If these other museums can charge a lower admission, it probably reflects their more vigorous fund-raising programs as well as their desire to reach all of the public.

When Van Gogh, Monet, Degas, Picasso and Diego Rivera presented their vision of the world through their art, they intended to communicate it to all. Their vision was not meant to be limited to the tourist, the fashionably dressed, university students on a Sunday date or winners of the lottery.

And although there are works of native people inside, I have never noticed native people lining up to get in.

ROBERT W. BATES
Jersey City, N.J.

5 1138
(0442)

Riopelle sans catalogue

MONSIEUR Fernand Lalonde, le vendredi 3 janvier dernier, je prenais connaissance de l'exposition consacrée par le Musée des beaux-arts de Montréal au peintre Jean-Paul Riopelle. Si les oeuvres exposées m'ont enthousiasmé et souvent bouleversé par l'extraordinaire énergie et continuelle remise en question dont elles témoignaient, j'ai par contre été très déçu par la pauvreté du matériel d'information mis en place, celui-ci se confinant en quelques panneaux d'explications plutôt sommaires.

Exception notable : le catalogue de l'exposition édité par le Musée des beaux-arts de Montréal est tout à fait à la hauteur des attentes que l'on peut nourrir à l'endroit de cette institution. J'ai cependant vite déchanté en apprenant qu'il m'était impossible d'obtenir une version francophone de cet ouvrage, la demande ayant été telle que, depuis deux semaines, les stocks étaient épuisés.

Si j'étais étonné de savoir que dès la moitié de la durée prévue de l'exposition, le Musée ne pouvait plus offrir à ses visiteurs francophones un catalogue de l'exposition, j'ai été profondément choqué d'apprendre par le service des relations publiques du Musée, ce 7 janvier courant, qu'il n'était pas de l'intention de la direction du Musée de procéder à une réimpression de l'ouvrage.

S'il fait partie des responsabilités d'un musée d'offrir non seulement des expositions significatives mais aussi de permettre au public d'avoir accès à toutes les ressources indispensables à une meilleure compréhension de celles-ci, cette responsabilité devient un véritable devoir moral lorsque les artistes en cause originent ou oeuvrent dans le pays de l'institution muséale qui les présente au public.

La décision de ne pas procéder à une réédition du catalogue de l'exposition Riopelle devant une demande si manifestement enthousiaste de la part du public francophone défie le bon sens et laisse singulièrement songeur sur l'estime de son public, l'adminis-

tration et le sens des responsabilités du Musée des beaux-arts de Montréal, d'autant qu'à n'en pas douter, l'ouvrage en cause — épuisé également en librairie — aurait facilement pu être vendu à un prix plus élevé qui aurait couvert les frais de la réimpression.

À cause de considérations logistiques, il est souvent difficile de prolonger la durée d'une exposition malgré l'engouement du public. La poursuite de la diffusion des expositions par le biais d'ouvrages qui, malgré les limites de ce support, mettent néanmoins en perspectives la production des artistes visuels, se pose cependant différemment.

Pierre MacDuff

Montréal, 7 janvier 1992

Le refus têtu de l'immobilité

Marie-Michèle Cron
et Jean Dumont

LES ARTS VISUELS, quand ils sont une véritable manière de vivre et de penser, plutôt que le simple embellissement de l'existence, n'ont pas grand chose à gagner, au niveau des amateurs que nous sommes, à des hiérarchies médiatiques et apocalyptiques ou à des hiérarchies laudatives et oubliées. Leur intérêt tient plus à leur refus têtu de l'immobilité qu'à leur connaissance du but à atteindre; leur dynamisme s'apprécie mieux à la multiplicité de leurs déplacements divers, qu'à l'ampleur de certains d'entre eux. Le milieu de l'art est une atmosphère, une érance plus qu'une trajectoire...

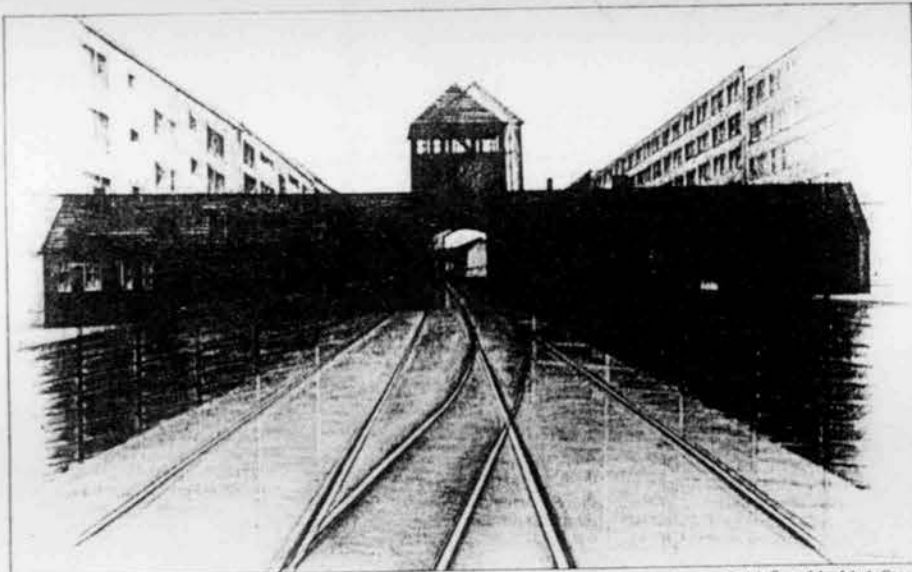
Disons que, pour l'année qui vient de se terminer, si la vie ne manqua pas, et malgré le nombre des événements réussis et des succès mérités, l'atmosphère dans les arts visuels fut plutôt frileuse. La frilosité d'une existence qui se sait fragile. Les controverses qui firent rage dans les médias, les dernières semaines de 91, ne furent que la confirmation désolante du bien fondé de cette incertitude. Quand les plumes d'oie sont trempées dans le fiel, cela ne tache pas que le papier qu'elles grattent et les doigts de ceux qui giboulent, mais ne manque pas de maculer aussi l'esprit de ceux qui tentent d'y comprendre quelque chose...

Nous ne pouvions donc mieux faire, Marie-Michèle Cron et moi-même, que reprendre avec vous la tournée que chacun de nous a fait respectivement, en 1991, de ces institutions, musées, événements et galeries, que d'aucuns accusent, aujourd'hui, de détournement d'art. Ne soyez pas surpris de l'éventail de nos choix: c'est parce que la vie nous intéresse! Voici ce que Marie-Michèle Cron pense de son année.

Avec l'exposition *Le souffle vital: dix sculpteurs japonais contemporains*, le Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa nous aura emporté — comme Edith Piaf enlevée par la foudre — aux quatre coins du cosmos, là où les forces organiques se conjuguent avec l'art contemporain et la philosophie orientale. Resultat: des œuvres magistrales qui nous proposaient respect et humilité devant une nature explosive. Devant le Musée (qui ne manque pas d'idées audacieuses), les barbares de Kawamata qui paralyseraient les imbécilles japonais, auront encore fait parler, une fois, sans succès, la parole. Sans revenir aux débats qui les entouraient, l'allure *Votes of Praise* de Barnett Newman, et cette année, la robe de viande controversée de Jana Sterbak ont fait couler beaucoup d'encre. N'a-t-on pas qualifié tout récemment *Vanitas: robe de chair pour album anorexique d'art avarié* à défaut de parler de rack à viande devant la carapace d'acier *Sisyphus II* récemment exposée par cette jeune artiste monténaise chez René Blouin? Conclusion: ici comme ailleurs, les commentaires insipides se suivent et se ressemblent étrangement.

Le Musée des beaux-arts de Montréal marque un grand coup dans sa programmation en laissant battre son cœur au rythme des *Années vingt: l'âge des métropoles* où plus de 700 œuvres (j'avoue un faible pour les eaux fortes et les peintures d'Otto Dix et George Grosz) envahissent toutes les salles et jalonnent une décente étourdissante dans laquelle baignent Paris, Berlin et New York. La magie défile au quart de tour. Le genre d'exposition que l'on n'oublie pas de sitôt. Puis, pour inaugurer son nouveau Pavillon Jean-Noël Desmarais, le Musée rend hommage à un grand artiste, Jean-Paul Riopelle. On avait oublié à quel point l'émotion pouvait sourdre de cette peinture vivante qui tangue entre la terre et les racines du ciel. Une ode immortelle à la nature.

Le Centre Canadien d'Architecture (CCA), quant à lui, n'a pas arrêté de nous surprendre avec ses *Dessins d'architecture de l'avant-garde russe 1917-1935* et *publications de l'avant-garde soviétique* qui épousent les courants idéologiques passionnants d'un pays bouleversé par les enjeux socio-économiques que l'on sait et avec les *Paraboles et au-*



Collection de la Banque d'oeuvres d'art du Conseil des Arts du Canada

Better if they think they are going to farm (No 2), de Melvin Charney.



LES ANNÉES 20

tres allégories: l'oeuvre de Melvin Charney 1975-1990 qui se termine en fin de semaine. Ne ratez pas la vision panoramique et cruciale que cet artiste et architecte porte sur la ville et son histoire.

En septembre dernier, galeries, centre d'artistes et maisons de la culture ont répondu à l'invitation lancée par la deuxième édition du *Mois de la photo à Montréal* organisée par le collectif Vox Populi sur le modèle des biennales de Paris ou de Barcelone. Une initiative de bon augure qui part sur les chapeaux de roues mais j'avoue qu'après mes péripéties à travers la ville et mes éternels questionnements sur le réel et la réalité que j'ai tendance à confondre, après avoir ingurgité nombre d'images banales ou superbes, j'étais contente de revoir de la peinture ou de la sculpture. Peut-être faudrait-il, à l'avenir, réviser ses objectifs, réduire le temps et les lieux d'exposition afin de découvrir ces fractions de bonheur avec des yeux toujours neufs? Pourtant, rendons à César ce qui est à César: les jeunes photographes se seront bien débrouillés (Stephen Ballard, Sophie Jodoin, Anne Marchessou); Graziela Hurbide

aura enchanté mes yeux avec ses portraits troublants de femmes de Juchitán et aura permis à ceux et celles qui ne la connaissent pas, de découvrir la grande dame de la photographie mexicaine. Mais le fait saillant du *Mois de la Photo* restera, à mon avis, l'exposition *Le corps vivant* qui se tenait au Musée d'art contemporain de Montréal. Ici, le corps humain était manipulé, trafiqué, déguisé, abîmé, ennoblé par le regard et l'objectif de neuf artistes de la scène canadienne et étrangère. Une découverte: Brian Pütz (à quand un solo de cet artiste chez nous?).

Un autre événement artistique qui fut peu couvert par les médias mais qui attirera beaucoup de monde: l'entrée Libre à l'Art Contemporain (ELAAC 91). Une foire réussie marquée par la mini-rétrospective de Marcel Saint-Pierre à qui on remettrait le Prix AGACM, les *Coups de cœur* de Michel Goulet, l'exposition *Parallèle* qui réunissait les oeuvres du montréalais John A. Schweizer et celles, étonnantes, en cre et en bois de l'américain Johannes Girardot, la participation de quatre galeries montréalaises prestigieuses. Une déception: les galeries new-yor-

kaises invitées cette année qui proposaient, tous styles et genres confondus, un bric-à-brac formel et chromatique à l'exception de la galerie Stephen Haller.

Cette saison, Brenda Wallace aura mené son bateau à bon port en nous présentant le travail d'artistes peu connus du circuit habituel: je pense entre autres à l'artiste torontois Regan Morris dont les toiles se décomposent en chairs rugueuses pour nous parler de la précarité de nos vies. À noter aussi chez Circa *À force de terre* qui interrogeait l'interaction entre l'homme, l'animal et la terre. Six artistes dépeignent les espèces en danger: le chaman Domingo Cisneros rassemble alors carcasse de cheval, tête et patte d'ours pour her et guérir l'esprit et le corps et Conie avec quelques chutes de tissu en dam rappelle la découpe émouvante de peaux de phoques. Ce même Cize qui aura une année bien remplie en exposant à la galerie Graff et en révolutionnant nos sens au Centre Sayde Bronfman avec ses *Espaces interrompus* dans une rétrospective intelligente où les objets prennent des allures carnélesques. Chantal Boudanger nous a offert quant à elle, ses photographies luxurieuses de Anne-Marie Zepetelli, ses antérieurs anatomiques de Théo Grand-Corvean, le théâtre d'ombres et de lumière impressionnant de Louis Viger, le bandeau d'Arlequin de Sylvie Bourchard. Un retour sur l'intime et le privé.

Michel Tétrault Art Contemporain fait de son *Coup d'éclat* annuel, la rampe de lancement de jeunes artistes peu intégrés dans le réseau montréalais: cette fois-ci, dans une exposition inégale, seul Benoît Bourdeau nous aura attiré dans sa machine à rêve insuée. À suivre. Les éclats épiés qui illuminent la surface des toiles de Pierre Blanchette, les personnages discrètement énigmatiques de François Vincent, les oeuvres de Louis-Pierre Bougie auront laissé des traces dans leur sillage. L'union fait la force. La Société du 5 avril qui regroupe les galeries Dare-Dare, Skol, Dazibao et la Centrale a délaissé ses locaux du Boulevard Saint-Laurent pour s'installer sur la rue Sherbrooke et se rapprocher par la même occasion du nouveau Musée d'art contemporain et de l'édifice Belgo. Coups de foudre pour les oeuvres sulfureuses de Ricardo Estanislao Zulueta à Dazibao, la chambre nuptiale de Kartz Ucci à la Centrale, l'installation de Michèle Tremblay-Gillon à Dare-Dare et les paysages aux effets dévastateurs de Kevin Somnar à Skol. Optica et Oboro n'ont pas déserté la Main. Ni perdu la main avec *La présence empirique* et le projet intercontinental du duo Gilbert Boyer-Alain Fleischer (Optica), l'installation vidéo de Christian Langlois qui nous proposait avec *Le sale à manger* une truculente et conviviale idée de l'art et de ceux et celles qui la savourent (Oboro). Qui a dit qu'il n'y a rien à se mettre sous la dent en arts visuels?

Museum attendance surges despite stiff admission fee

Visitors continue to flood into the new \$95-million pavilion of the Montreal Museum of Fine Arts, despite the museum's stiff admission charges.

Since the building, known as the Jean-Noël Desmarais Pavilion, was officially opened Nov. 21, a total of 91,465 people have visited it, Suzanne LeBlanc, the MMFA's newest public-relations officer, said this week.

But about half of those visitors — 46,407 in all — went during the museum's phenomenally successful free, round-the-clock weekend Nov. 30 to Dec. 1, LeBlanc said.

"We were astounded by those numbers," she said. "We had expected only 20,000 people."

Of the visitors, 78,245 have taken in the museum's opening blockbuster, a retrospective of Quebec artist Jean-Paul Riopelle.

Tickets for that exhibition cost a whopping \$10 per adult, making them the steepest admission charge for any art museum in the country. But those tickets also allow you access to the rest of the museum. (Tickets for the permanent collection alone cost a far more reasonable \$5 per adult.)

Still, a few people have complained about the prices, LeBlanc said. And despite an MMFA brochure saying the museum will be open for free on Wednesday evenings, no such policy has been adopted.

But museum officials are trying to work something out, she said.

Attendance figures for that one free weekend, however, would seem to indicate that the recession-strapped public would clearly respond favorably to any breaks it could get from our museum's stiff admission charges.



ANN DUNCAN

ART

L'exposition Maxwell sied bien au Musée des Beaux-Arts



JEAN-PIERRE
BONHOMME

Le nouveau Musée des Beaux-Arts de Montréal est en quelque sorte devenu bicéphale, bipolaire.

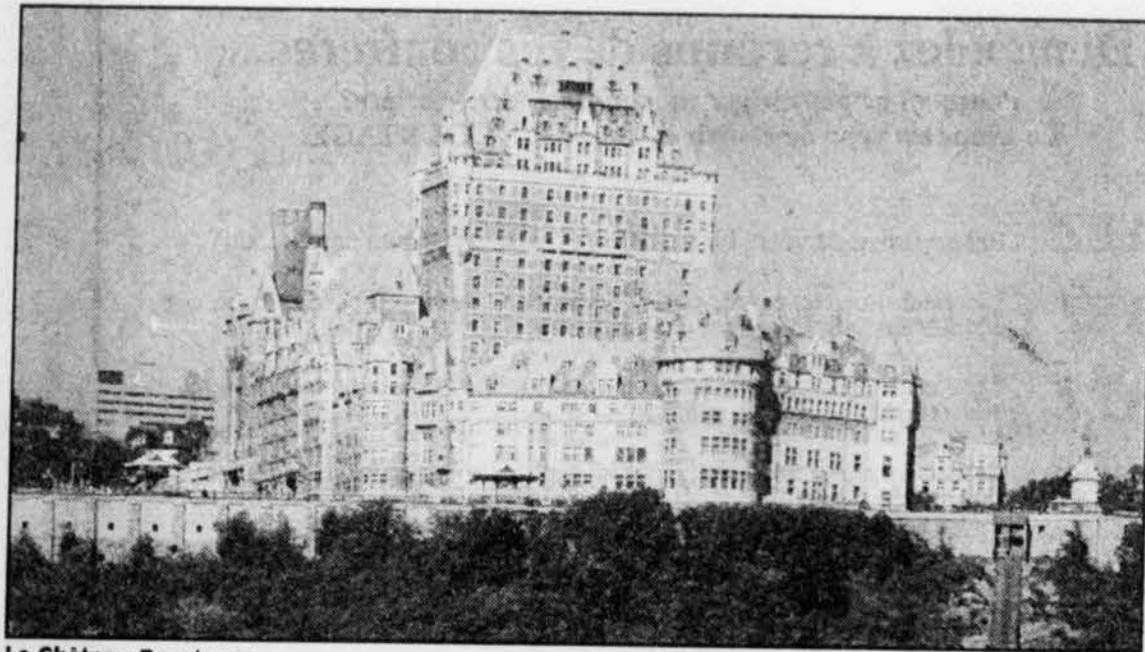
Oeuvre de l'architecte Moshe Safdie, la nouvelle aile à grande arche, qui vient d'ouvrir, paraît devoir devenir un nouveau musée d'art contemporain. La grande exposition des tableaux de Riopelle et celle de plusieurs autres oeuvres, dans cette partie nouvelle, au sud, semblent le montrer. Quand le musée d'art contemporain de la Place des Arts ouvrira ses portes, dans quelques mois, le Québec sera on ne peut plus gâté en fait de modernisme.

La grande exposition de Riopelle, toutefois, fait passer sous silence une autre exposition, beaucoup moins contemporaine celle-là, mais pas très ancienne non plus: celle qui rappelle les grandes oeuvres des deux frères Edward et William Maxwell et qui se tient dans le vieil immeuble du côté nord de la rue Sherbrooke.

Il faut dire que cette exposition sied parfaitement à la vocation naturelle du Musée des Beaux-Arts: celle de la tradition classique comme on la percevait chez les vieux collectionneurs du Square Mile. Le pavillon dans lequel les travaux des frères Maxwell sont exposés existe effectivement depuis 80 ans — ce qui est «vieux» en termes montréalais, mais pas très ancien en termes historiques — a justement été dessiné par ces fameux frères Maxwell.

Edward et William étaient devenus les favoris de la très puissante élite marchande du Square Mile, notamment celle du groupe financier de la Banque de Montréal et des Chemins de fer Canadian Pacific. L'alliance des frères Maxwell avec les puissances commerçantes était si solide qu'on leur a confié la construction des trois plus grands «private clubs» de la ville: le Mount Royal, le Saint James et le Forest and Stream. Signalons que l'actuel Musée des Beaux-Arts était lui aussi un «private club»: le musée d'aujourd'hui était alors destiné à abriter les collections de l'Art Association of Montreal. Il n'a véritablement été ouvert au public que du vivant de l'auteur de ces lignes.

Les entreprises de ces architectes



Le Château Frontenac

ont été considérables. La formation qu'ils avaient reçue à Boston, chez des architectes dont certains avaient été formés aux solides traditions de l'École des Beaux-Arts de Paris, leur a permis de donner la monumentalité qu'il fallait aux immeubles des puissants. Plusieurs grands manoirs du Square Mile sont dus

aux Maxwell. Mais ce sont eux, aussi, qui ont dessiné l'immeuble du Board of Trade, d'une partie de la gare Windsor, du Parlement de la Saskatchewan, et... de la tour et de l'aile Saint-Louis du Château Frontenac: le Château de la capitale n'était rien d'autre qu'un hôtel du Canadian Pacific.

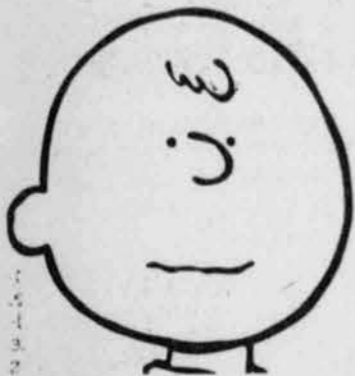
L'exposition sur l'architecture des Maxwell ne peut donc mieux célébrer le 80^e anniversaire de cette institution maintenant devenue publique. Cette architecture brille par sa richesse — celle des matériaux et des volumes — et sa volonté d'exprimer la puissance.

Tout Montréalais soucieux de

connaître la récente histoire de sa ville doit voir cette exposition de l'aile néo-classique du musée. Il y découvrira une architecture désireuse d'exprimer la nostalgie des richards pour la vie de château et pour la force unificatrice des chemins de fer.

Cette oeuvre, bien que réalisée en notre siècle, n'est pourtant pas vraiment contemporaine: son esprit est ancien. Les commerçants écossais voulaient reproduire ici l'image qu'ils se faisaient des réussites européennes. Les frères Maxwell ont merveilleusement bien répondu à cet objectif; leur goût pour la décoration classique à l'anglo-saxonne, récupérée pour célébrer l'argent, est remarquable. Il a marqué cette époque faste, représentative d'une élite fabuleusement riche qui est maintenant désintégrée.

Signalons enfin que les visiteurs ont avantage à déambuler dans les salles du vieil immeuble Maxwell. Leurs formes et leurs volumes sont plus adaptés à la fonction musée; le visiteur s'y retrouve mieux. La nouvelle aile, par contre, décontenance, dérouté le visiteur. Elle semble avoir été composée pour montrer... Montréal plutôt que les oeuvres des artistes.



Charlie Brown

de ses bandes dessinées relève de l'énigme du sphinx. « Je me contente de dessiner ce qui m'apparaît drôle. Aux autres d'y trouver des messages si ça les amuse », résume-t-il en un beau laconisme. Pour les déclarations choc, on repassera. Mais Dieu merci, des observateurs imaginatifs ont bien voulu trouver dans les *Peanuts* ce que leur créateur peut-être n'y avait pas mis. Le PDG de l'empire Snoopy est loin d'avoir, comme qui dirait, le profil de l'emploi.

Et pourtant... Chaque jour, 200 millions de lecteurs de 2200 journaux dans 67 pays lisent en 24 langues (dont le Serbo-Croate, le Tagalog, le Tlingit) les aventures des amis de Snoopy. Ceux-ci ont fait l'objet de 40 émissions spéciales télé, de quatre longs métrages, de 22 spectacles sur glace, d'une foule d'albums (300 millions de livres vendus), d'un million de produits à l'effigie des personnages, allant de la carte postale à la nappe en papier, le tout contrôlé par Charles M. Schulz lui-même. Telle-ment populaires, Charlie et Snoopy, que la NASA en a fait ses mascottes en surnommant ainsi les deux modules d'Apollo 10. Certains considèrent la fortune du père de Snoopy comme la 7^e, voire la 5^e plus importante des États-Unis. Ses *Peanuts* lui



PHOTO INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Charles M. Schulz

rapportent la modique somme de 60 à 100 millions US chaque année, dont 80% proviennent des produits dérivés. Chiffre d'affaire : un milliard.

Étrange phénomène que cette bande dessinée dont la planète a fait son miel. Née en 1950 avec les baby boomers, elle est venue jeter à la face de l'Amérique triomphante son contrepoids de défaites, de coeurs brisés, de parties perdues. Celle-ci fut trop contente, semble-t-il, d'y mirer ses faiblesses. Si bien que le cabinet de consultation de la méchante Lucy, la couverture doudou du petit Linus, le piano de Schroeder sur lequel le virtuose rejoue sans fin la Sonate Pathétique sont entrés par la grande porte dans l'inconscient collectif. Umberto Eco, l'auteur du *Nom de la rose* et premier traducteur italien des *Peanuts* ne qualifie-t-il pas Schulz de poète de la condition humaine du XX^e siècle ?

Mais comment expliquer un tel engouement ? « On a beau rêver comme Charlie Brown d'être un champion, tout le monde a fait l'expérience de l'échec au cours de sa vie », m'explique Charles M. Schulz. Plus souvent que de la victoire, finalement. C'est pourquoi à son avis, les anti-héros ont la cote. D'autant plus que les vrais comiques (un autre Charlie, Chaplin celui-là, nous l'a prouvé) sont des perdants. Quand ses lecteurs le supplient de faire gagner quelque chose au moins une fois à son Charlie Brown, il répond : « Le bonheur est un état merveilleux, mais hélas ! pas drôle du tout. Allez faire de la bonne bande dessinée avec ça ? ».

le succès n'a pas changé Charles M. Schulz qui conserve au milieu du tourbillon de ses milliards un train de vie presque de notaire. « Je me suis aperçu que la chose importante

demeurait la création quotidienne de mes *Peanuts* », m'explique-t-il. Surnommé l'homme horloge, il se lève bon an mal an à sept heures du matin, peut pondre au rythme de son inspiration trois, quatre bandes dessinées par jour, (une seule pour l'édition pleine page du dimanche). « Je pense à ça tout le temps, me dit-il. Mon inspiration, je la puise partout : En écoutant la radio du matin, en lisant les journaux, en parlant avec mes amis, en interrogeant mes expériences personnelles. Tous mes personnages sont un peu moi-même », dit-il. Les amours malheureuses de Charlie furent jadis inspirées par une jeune fille qui repoussa la demande en mariage de Schulz. Des fois, il fouille à même sa propre chair.

Le père de Charles M. Schulz, tout comme celui de Charlie Brown, était barbier. Mordu de bande dessinée, il en causait le soir avec son fils qui finit par épouser le dada de papa. « Il faut dire que j'étais un très mauvais élève, confesse-t-il. Je ne me suis jamais rendu au Collège ». Plus tard, Charles M. Schulz devait apprendre la technique de son métier par correspondance avant de s'engager trois ans à l'armée. Sa carrière, il l'a commencée en produisant des bandes dessinées pour *Timeless topix*, revue comique un peu catho. En 47, dans un journal du Minnesota, paraît sous sa plume *Li'l folks*, l'ancêtre des *Peanuts* qui prendra son nom définitif trois ans plus tard, quand la bande sera vendue à un groupe de journaux. C'est la gloire instantanée. Quelques petites modifications ont lieu au long des ans, (Snoopy notamment en 58 se met à marcher sur ses pattes arrière). Et Charles M. Schulz lui, se retrouve, stupéfait, à la tête d'un empire.

À l'encontre de bien des gros dessinateurs de bd, Charles M. Schulz a toujours travaillé en solo, sans assistant ni héritier désigné. « J'en ai discuté avec mes cinq enfants et on a établi un contrat, m'explique-t-il. Quand je prendrai ma retraite, ce sera la fin des *Peanuts* ». Aucune date n'est fixée pour l'instant. Snoopy sera-t-il un jour quinquagénaire ? On peut rêver...

Museum's soul is concealed in its basement

Expansion means more works can go on public display

HENRY LEHMANN
SPECIAL TO THE GAZETTE

For most people, "doing" a museum — art or other — means seeing most of the displays. But, in fact, the public displays are only the tip of the iceberg.

In an institution like the Montreal Museum of Fine Arts, the vast majority of the holdings are "on ice" in the basement work areas.

In fact, a principal argument made by the museum for expansion is the need to publicly show more works, given the limited amount of public display area and the large size of the constantly growing collection.

The permanent collection is the soul of any museum. And, with the opening of the new display areas of our Montreal Museum of Fine Arts, we're about to see more of that soul.

According to the museum, before the expansion a mere 3 per cent of the total permanent collection could be shown. With the expansion, more than 20 per cent will emerge from the museum's climate-controlled crypts and into general view.

Climate-controlled storage

But the storage areas, a cavernous series of bunker-like rooms in the back of the museum and off-limits to the general public, are located in the back near the loading area of the museum buildings north of Sherbrooke St. W. They were put up in 1976. And the last time I toured these inner sanctums, they contained some mighty interesting things — and some duds.

The climate-controlled cement rooms are divided into departments ranging from racks of 20th-century paintings to antique furniture. And in an area designated for old masters, there are some amazing treasures, such as the fabulous but little-seen portrait of a man by 16th-century Italian Mannerist Jacopo Tintoretto.

In the European section there are important works by modern greats, ranging from Henri Matisse and Alberto Giacometti to Lyonel Feininger. In the Canadian section there were several rooms full of delightful paintings by James William Morrice, the aristocratic Montreal Impressionist of the early 20th century.

Sequestered in storage areas are other things, such as a beautiful collection of Roman glass, a dazzling array of pre-Columbian artifacts, the Lucille Pillow Collection of English China, a fortune in



Conservators Karen Colby (left) and Sylvie Lalonde examine artworks in Montreal Museum of Fine Arts basement.

old Roman coins and aching acres of antique furniture.

Storage, especially when involving unconventional modern works, can require a great deal of ingenuity; for example, the huge hard-to-store works on paper by noted Montreal artist Betty Goodwin. In the end, these were placed on carefully designed rolls.

Also down in these giant museum closets are a few problem-works, which should never see the light of day. Clinkers included inauthentic — though not fake — paintings by the 19th-century Romantic John Constable and by the 17th-century Spanish master Diego Rodriguez Velasquez. And there were a number of huge religious panels by the Quebec City artist Plamondon that really should be dusted off and given to charity.

Actually, these very clean storage rooms are in constant flux, especially now when the museum is arranging new public displays. In normal

times, however, many of the works are rotated, so that over time the public gets to see as much as possible. For example, much of the vast collection of Canadian works has been rotated about every three months.

Good and bad

And works keep coming in. The museum, with its small yearly acquisition budget — about \$350,000 the last time I checked — continues to make purchases, further swelling the workroom holdings. Also, there are bequests, such as the important Stern collection, donated by the late owner of Montreal's Dominion Gallery.

But sometimes bequests can be a burden, with a museum committee having to sift through potential bequests, deciding what to accept and what not to. Private collections often contain both good and bad, eventually clogging up storage areas or demanding too much display

space. And there's no question but that the Museum, before the current expansion, was filling up at a frightening rate.

However, getting rid of lesser works already in the museum collection is a touchy issue, one it has not altogether resolved. De-accession — the selling off of parts of a collection — can be touchy because it discourages new donors hoping to give beloved possessions a final home. Indeed, in the work areas of the museum, de-accession is a word rarely heard and, if referred to at all, it is as "the dirty D-word."

So with the impending opening of all the new public display space in the museum, it will be a time for happy surprises, with major artworks long sequestered in the basement now seeing the light of day. And hopefully it will be a time for serious thought on the part of the museum as to what direction it really wants future collecting to take.

EXPOSITION

Paysages, paysages

Il y a des gens qui disent ne pouvoir supporter l'hiver « en peinture » pour exprimer à quel point ils détestent se les geler au coin d'une rue en attendant l'autobus. Ça ne les empêche nullement d'aimer les paysages blancs peints sur toiles comme on peut en voir non seulement au Musée des beaux-arts de Montréal, mais également au Vieux-Palais à Saint-Jérôme.

À Saint-Jérôme, c'est sous le thème des Laurentides que l'on a rassemblé, jusqu'au 23 février, des paysages laurentiens peints par des artistes canadiens, de 1899 à nos jours. Soixante-

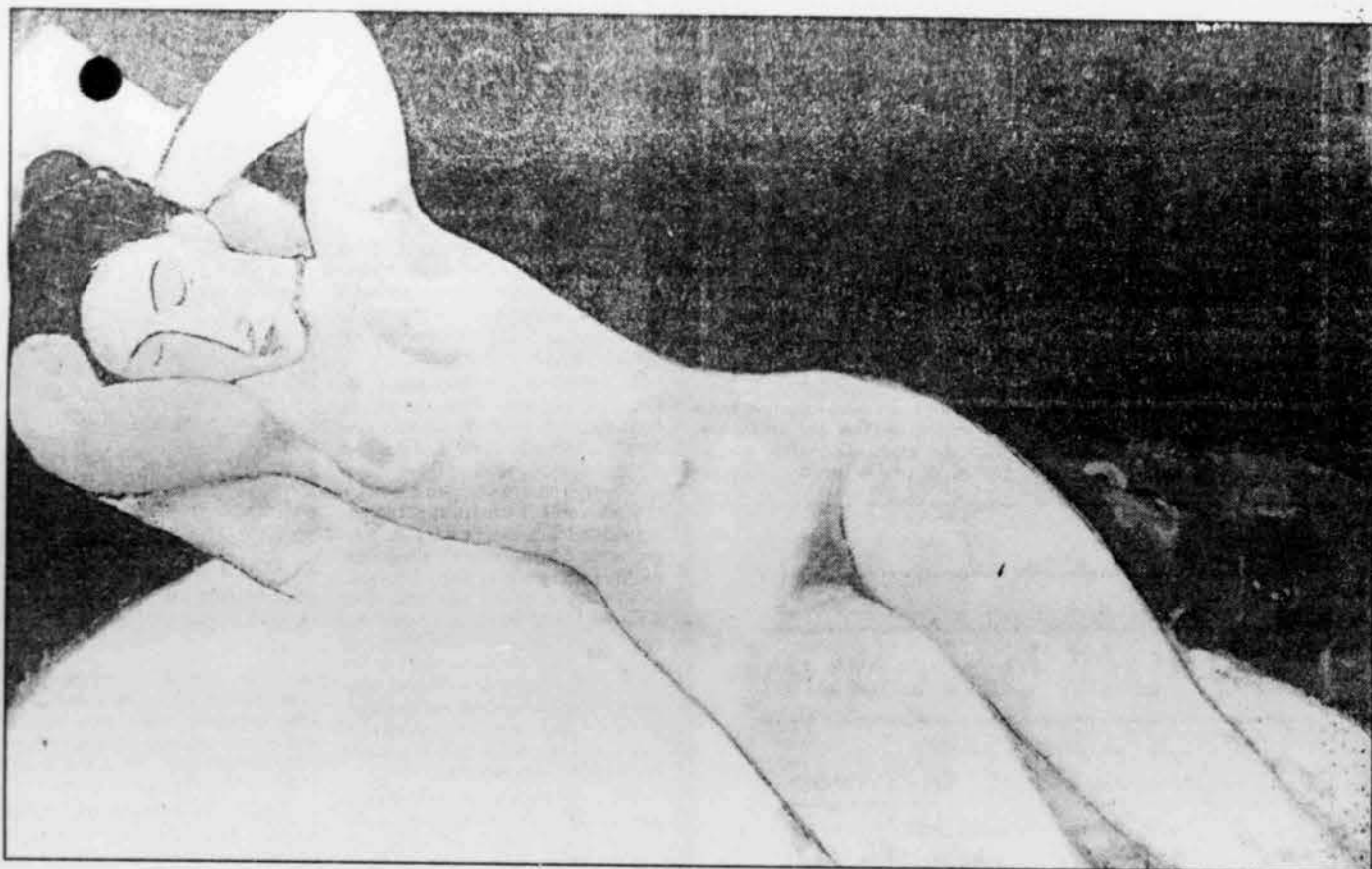
dix tableaux qui vont de Maurice Cullen à René Derouin, en passant par Lyman, Fortin, De Tonnancour et Kittie Bruneau.

Au Musée des beaux-arts de Montréal, dans le pavillon nord, c'est la Rencontre internationale des villes d'hiver à Montréal à la mi-janvier qui sert de prétexte pour sortir des réserves des paysages de l'hiver québécois réalisés entre 1850 et 1950 par les Coburn, Cullen, Morrice, Krieghoff, Ozias Leduc et autres. Jusqu'au 22 mars.

JOCELYNE LEPAGE



Tournées politiques (1939) de Paul Caron. (Détail)



Nu, 1917, Amedeo Modigliani.

Les chefs-d'oeuvre du Guggenheim au MBA De Manet à Pollock en passant par Picasso



JOCELYNE
LEPAGE

■ L'exposition, au Musée des beaux-arts de Montréal, d'une centaine d'oeuvres majeures appartenant au Guggenheim Museum de New York, a un effet pervers. En nous montrant les belles choses des autres, elle nous rappelle à quel point notre musée à nous est dépourvu de grandes collections.

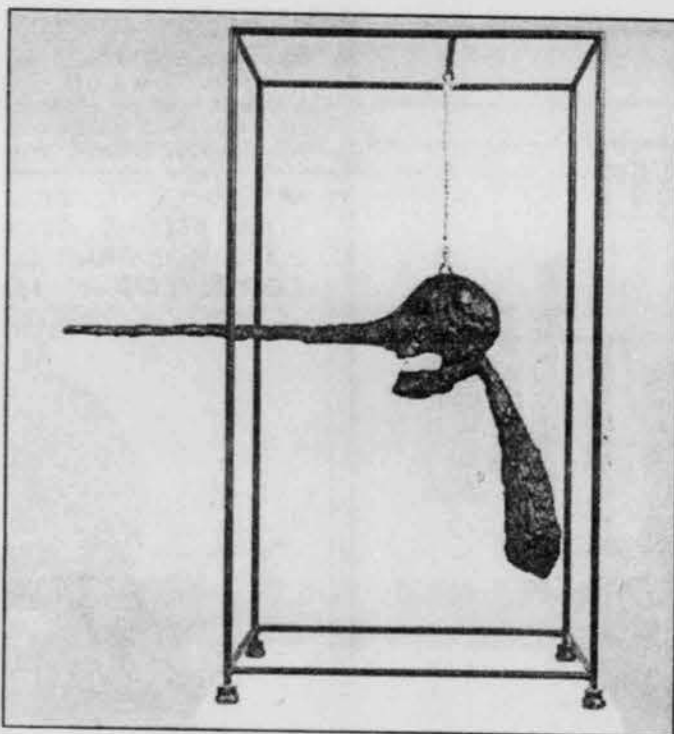
Il faut dire que Montréal n'est pas bien riche, non plus, en grands collectionneurs. Et quand collectionneurs il y a, comme ceux du début du siècle que la construction du chemin de fer canadien a rendus riches à nos dépens, ils ne font pas nécessairement leurs dons au musée montréalais, ayant le coeur bien partagé entre Ottawa, Toronto, New York et Londres. C'est en tout cas ce que l'on pouvait déduire d'une exposition sur les collectionneurs montréalais présentée au MBA en 1989.

Mais l'histoire du Musée Solomon R. Guggenheim, une belle «histoire de gens riches et célèbres» comme les aiment les intellectuels et autres gens de culture, est tout autre, et très new-yorkaise.

Mais d'abord l'exposition.

Une histoire de collections

L'exposition du Guggenheim est ainsi faite qu'elle constitue un survol des courants artistiques qui ont marqué la première moitié du siècle — depuis Manet et Renoir jusqu'à Jackson Pollock — en même temps qu'une histoire des collections qui ont amené à la création du musée, en 1937, et assuré son évolution par la suite. Le



Le Nez, 1947, Alberto Giacometti.

Musée Solomon R. Guggenheim possède aujourd'hui l'une des plus importantes collections d'art moderne au monde.

On trouve donc dans les salles de notre musée les grands représentants de plusieurs «ismes» qui ont marqué le début du siècle et qui dérangent tellement les antimodernistes: le postimpressionnisme (Van Gogh, Gauguin, Modigliani, Matisse, Cézanne), le cubisme (Picasso, Braque et Juan Gris), l'expressionnisme allemand (Franz Marc, Kirchner, Kokoschka...), le post-cubisme (Delaunay, Léger, Chagall...), le surréalisme (Miro, Dali, Ernst, Giacometti...), l'abstraction

(Klee, Kandinsky, Mondrian, Van Doesburg, Moholy-Nagy, Calder...).

Les oeuvres, en grande majorité des peintures et bien souvent des pièces importantes, mais aussi quelques sculptures, sont regroupées par collection. Il y a donc la collection Tannhauser qui comprend les précurseurs du modernisme et la collection Solomon R. Guggenheim. Il y a aussi un espace réservé à Kandinsky, l'inspirateur du Musée à qui M. Guggenheim a acheté 150 oeuvres. C'est à Karl Nierendorf, par ailleurs, que le Musée new-yorkais doit ses expressionnistes allemands, et à Peggy Guggenheim, la nièce de

Solomon, plusieurs surréalistes et abstraits.

De l'Europe à l'Amérique

Évidemment, comme toute bonne exposition d'art moderne qui se respecte, *Chefs-d'oeuvre du Musée Guggenheim* rappelle, avec l'unique Américain du show placé à la fin du parcours, Jackson Pollock, que le flambeau de l'avant-garde est passé de l'Europe à l'Amérique (New York) dans la deuxième moitié du siècle. Et c'est grâce à un autre collectionneur privé, le comte Giuseppe Panza di Biumo, que le musée new-yorkais a pu acquérir à prix fort raisonnable, semble-t-il, un ensemble important d'art minimal américain des années soixante.

Fermé depuis près de deux ans pour cause de restauration et d'agrandissement, le Musée Guggenheim — monument en spirale conçu par l'architecte Frank Lloyd Wright en 1949 et réalisé en 1959, l'année même de sa mort — a choisi de rester dans la mémoire des touristes en allant chez eux présenter un choix des pièces maîtresses de ses collections. Avant d'aboutir à Montréal, l'exposition est passée par Venise, Madrid, Tokyo et Sydney.

Par ailleurs, le Musée des beaux-arts de Montréal s'est ravi et ne demandera pas 22\$ à un adulte qui veut voir le même jour l'exposition Snoopy et celle du Guggenheim. Il a réduit les billets pour les deux expos (plus tout le musée d'un bord et l'autre de la rue Sherbrooke) à 16\$.

Entrée pour l'exposition Guggenheim et le reste du Musée moins Snoopy: adultes, 12\$; étudiants et personnes âgées, 5\$; enfants de 12 ans et moins, 2\$; famille (un adulte, trois jeunes de moins de 16 ans) ou deux adultes, deux enfants: 20\$. Jusqu'au 26 avril.

Masterpieces come to Montreal

Guggenheim show offers wide range of great works

If you rummaged around in the permanent collections of the National Gallery of Canada, the Art Gallery of Ontario and the Montreal Museum of Fine Arts, you would be hard-pressed to come up with even half the sorts of artworks that have come to the Montreal Museum of Fine Arts for an extraordinary exhibition.

Oh, make that one-third.

Included in the exhibition, which opened this week, are one van Gogh, three Brancusi, two cubist Braques, one Pollock and an astonishing total of 15 Kandinskys.

As well, there are two Cézannes, two Matisse, two Manets, one Renoir, five Légers, six Delaunays — that's Robert Delaunay, not his wife, Sonia — two Modiglianis, five Calder and five Franz Marcs.

In its permanent collection, the MMFA has no van Goghs, no Brancusi, no cubist Braques and only one Kandinsky, museum director Pierre Théberge said during an interview. And that Kandinsky is a small watercolor.

Canada does, however, have two Pollocks in public collections, both at the National Gallery, Théberge said.

This humbling checklist of dismal comparisons could go on and on.

Single source

The point is that this spectacular exhibition has a total of 96 paintings and sculptures the likes of which we in Canada rarely have a chance to see.

And all of these works of art came from a single source: New York's renowned Solomon R. Guggenheim Museum, which has been closed for the past couple of years for renovations and an ambitious expansion program.

Instead of leaving its treasures hidden away in storage during this period, the Guggenheim staff decided — and wisely — to send the heart and soul of its collection abroad.

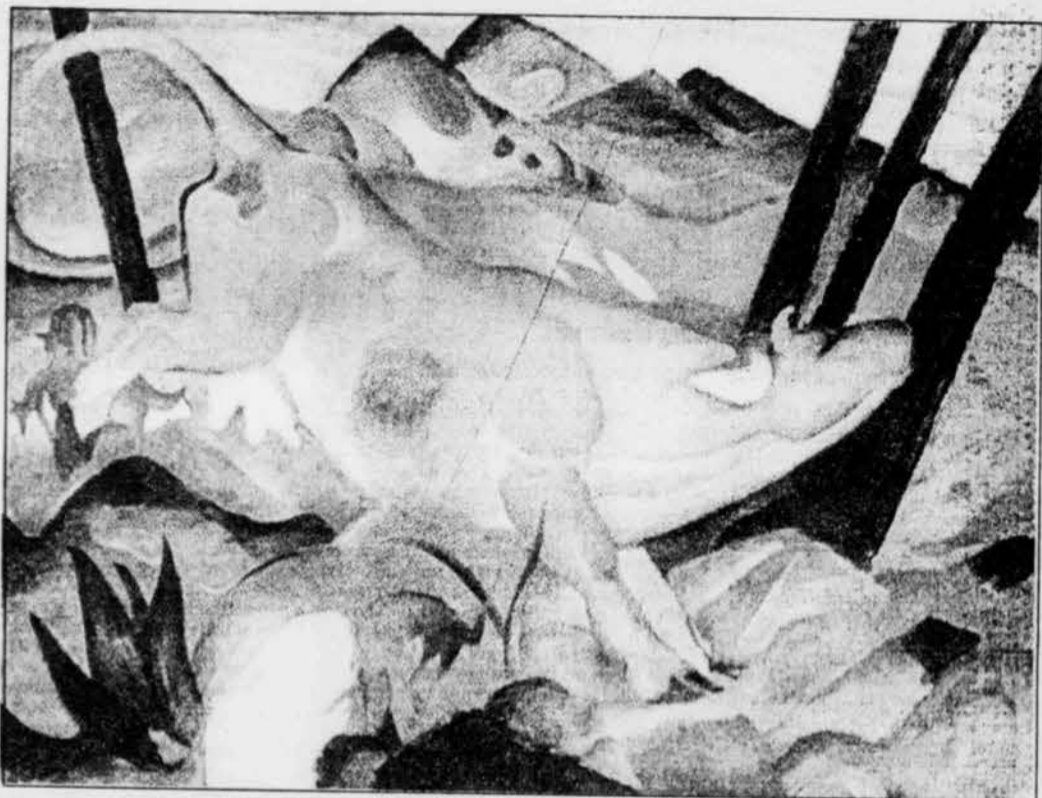
Never before has such a comprehensive selection of Guggenheim holdings travelled as a group, said Lisa Dennison, the Guggenheim's curator of collections.

At first the exhibition, simply called Masterpieces From the Guggenheim, was sent to Venice, Madrid and Tokyo.

But as construction lagged behind schedule — the building is now set to re-open in early June — the exhibition went on to Sydney, Australia, Dennison said in an interview.

As there was still time for one more stop for the exhibition after that, the Guggenheim people next turned to Canada. At first they phoned the National Gallery, but that institution could not juggle its schedule to make room for the show, Dennison said.

Next on the Guggenheim list was our museum, and the call came only about six weeks ago!



Yellow Cow, a 1911 work by Franz Marc: collection would rarely leave the Guggenheim Museum, except for its renovations.



ANN DUNCAN

ART

"We knew about the new building, and we wanted to have something close to home," Dennison said. "And we appreciated Mr. Théberge's quick response."

So without the museum's new pavilion, coupled with a rapid juggling of the museum's exhibition schedule — a solo show by Russian artist Natalya Nesterova has been pushed back a few months — Montreal would never have had the Guggenheim treasures.

To top it off, Théberge lobbied hard and successfully for inclusion of works from the collection of the late Justin K. Thannhauser, who donated much of his art to the Guggenheim in 1978.

Conditions of the bequest stipulate that the Thannhauser collection not travel outside the U.S., Dennison said. An exception was made for Venice, and now for Montreal.

"We had to convince the executor (of the Thannhauser estate, Max Ludwig) that Montreal is not really that far from New York," Dennison explained with a laugh.

So, thanks to persuasive methods, the Guggenheim show here includes a Renoir, two Manets, the van Gogh, a Cézanne still life, two Gauguins and three Picassos.

But what makes this exhibition so exceptional is not just the names, but the superb quality of most of the works. Here are several landmark works, the sort you are used to seeing only in art-history textbooks.

One of the three Thannhauser Picassos, for instance, is his famous painting of a gaunt, lean and weary woman ironing. Here is Modigliani's often-reproduced oil of a sleeping nude woman, her hands tucked behind her head. Here, too, are two Eiffel Tower paintings by Delaunay, three non-objective paintings by Piet Mondrian that are almost as well known as his Broadway Boogie Woogie, and Brancusi's renowned wooden sculpture of Adam and Eve.

Didier Prioul, the MMFA curator who helped Dennison hang the exhibi-



Woman Holding Vase, by Fernand Léger (detail): masterpieces by the dozen.

tion, said that Brancusi originally made the sculpture in two separate parts. He joined them together only in 1921, five years after he first worked on the piece.

For once, our museum isn't guilty of hyperbole when calling this exhibition "masterpieces."

The problem with the Guggenheim exhibition is the entrance price. I know I go on and on about the MMFA's sky-high prices, but this exhibition will cost an adult \$12, seniors and students \$5, and even children under 13 will have to pay \$2.

If patrons want to see the Snoopy exhibition on the same floor during the same visit, they will have to pay again. And the museum actually had the gall to put out a press release boasting that it would be charging adults only \$16 for one ticket to see both Snoopy and the

Guggenheim — "a 25-per-cent saving on the regular ticket price of \$22." (One wonders about their arithmetic.)

Kids, seniors and students, in fact, will have to pay a straight double-price if they want to see both shows.

If you can't afford to see both, do yourself a favor: skip Snoopy and see the Guggenheim exhibition. You won't regret it.

■ *Masterpieces From the Guggenheim Museum will continue at the museum's new Jean-Noël Desmarais Pavilion, 1380 Sherbrooke St. W., until April 26. Hours: Tues.-Sun. from 11 a.m. to 6 p.m. except that Wednesday and Saturday closing is at 9 p.m.*

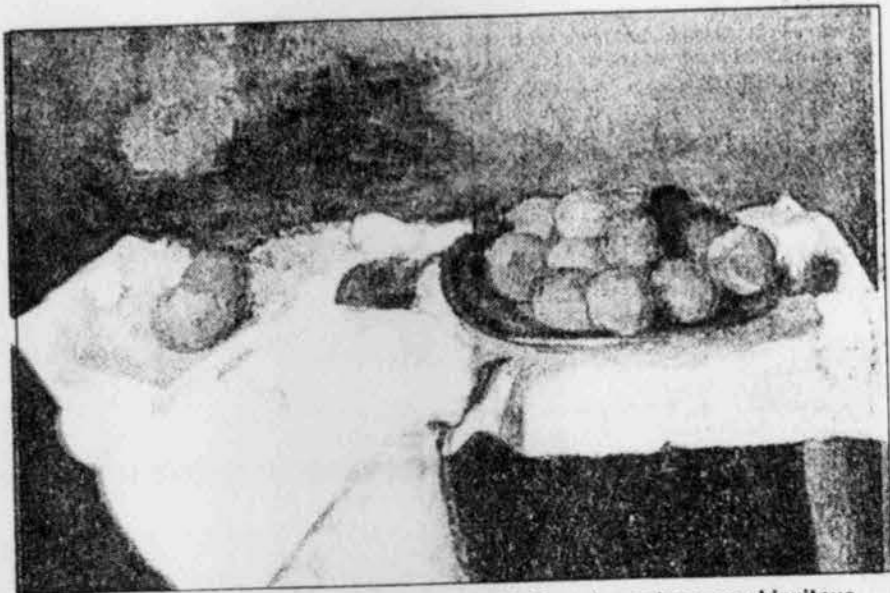
There are guided tours Wednesdays at 1 p.m. This show's handsome color catalogue, including text by Italian novelist Umberto Eco, is on sale for \$49.95.



Didier Prioul Helped hang exhibition



Dominant Curve (1936) is one of 15 works by Kandinsky in the Guggenheim show.



Cézanne's Still Life, Plate With Peaches (detail): French masters are ubiquitous.

5 P 23 5
2

Le grand Michel-Ange au Musée des Beaux-Arts

Impressionnant! Plus de 162 oeuvres de Michel-Ange feront les frais d'une exposition d'envergure sur cet étonnant génie, sculpteur et peintre, comme chacun sait.

Le professeur Pietro C. Marani a sélectionné les oeuvres pour le Musée des beaux-arts de Montréal, qui multiplie les bons coups depuis quelques années. En 87, on y avait exposé les oeuvres de Léonard de Vinci. L'exposition, divisée en quatre parties: *Les maîtres et les sources; le sculpteur; la sculpture devint peinture et l'architecture comme sculpture monumentale*, comportera des volets didactiques. Malheureusement, on ne verra pas la *Piétafrdu Vatican, non plus que le Moïse, figé à Rome, ou la Madone de Bruges, qui demeurera à Bruges la romantique. Tout de même, ces éloquents peintures seront présentée symboliquement sous la forme d'hologrammes, tandis qu'un ensemble traitera de la restauration de la Chapelle Sixtine, avec maquettes et photographies qui détailleront les étapes du travail.*

Pierre Théberge, directeur du Mu-

sée des Beaux-arts de Montréal, a orchestré l'exposition, avec le concours de maintes institutions et de nombreux organismes canadiens. Les oeuvres, exposées du 12 juin au 13 septembre, proviennent d'une cinquantaine d'institutions muséales, dont la Royal Library de Windsor, le Louvre de Paris, le Metropolitan Museum of Arts de New-York, le Rijkmuseum d'Amsterdam, la Casa Buonarroti et le Musée des Offices, de Florence.

Le génie du sculpteur dans l'oeuvre de Michel-Ange, du titre de l'expo, sera présentée dans le pavillon Jean-Noël Desmarais du Musée. Cette exposition s'inscrit dans le cadre du 350e anniversaire de la fondation de Ville-Marie, devenue Montréal, par Paul de Chomedey de Maisonneuve.



Michel-Ange

Le directeur du Musée des beaux-arts de Montréal, M. Pierre Théberge, s'entretient avec M. Didier Prioul, Conservateur de l'art européen d'avant les Impressionnistes au musée. En toile de fond, une «étude» que Michel-Ange a faite pour sa Bataille de Cascina.

Une des grandes expositions du Musée des beaux-arts

BRUNO DOSTIE

L'hôte le plus célèbre des Fêtes du 350^e anniversaire de la fondation de Montréal s'appelle Michelangelo Buonarroti, né près de Florence en 1475, et mort à Rome près de 90 ans plus tard, en 1564.

Des 161 oeuvres que le Musée des beaux-arts a rassemblées autour du thème *le génie du sculpteur dans l'oeuvre de Michel-Ange*, 44 sont de la main du maître lui-même, et les autres — dessins et gravures, peintures et sculptures allant du Quattrocento à la Renaissance tardive — sont d'artistes qui l'ont formé, ou qu'il a influencés, tels Pollaiuolo, Verrocchio, Léonard de Vinci, Jean de Bologne ou Giovan Ambrogio al comme son musée.»

Vrai si l'on pense au statut hors du commun de l'artiste à qui l'on doit les fresques de la Chapelle Sixtine et des sculptures aussi fameuses que la *Pietà*, le *Moïse*, le *David* et le *Tombeau des Médicis*. Et vrai si l'on pense à la rareté des précédents.

Son oeuvre, en effet, ne voyage guère.

Sans parler de leur valeur inestimable pour le patrimoine mondial, on n'a qu'à penser à la nature même de la plupart des pièces qui la constituent pour en comprendre la raison. Les sculptures sont pour la plupart monumentales; les fresques font corps avec les murailles qui les supportent; les dessins et les maquettes de cire ou de terre, ont la fragilité de leurs matériaux.

Ainsi la *Pietà*, dernière de ses grandes oeuvres à quitter son emplacement historique pour un saut à New York en 1964, n'est-elle pas sortie de Saint-Pierre de Rome depuis. Et à part des expositions au Louvre et à Washington il y a quelques années, on ne se souvient pas de grandes expositions Michel-Ange à s'être tenues hors de l'Italie depuis longtemps.

«En fait, de dire hier le directeur du musée, au moins la moitié des oeuvres qui seront réunies à Montréal cet été ne sont jamais venues en Amérique.»

Une présence par hologramme interposé

Et cinq hologrammes conçus spécialement pour l'exposition de Montréal permettront de se faire une idée en trois dimensions des absentes. Il s'agit de la célèbre *Pietà* de Saint-Pierre de Rome (réalisée entre 1497 et 1498), de la *Madone* de l'église Notre-Dame de Bruges (1506), du *Christ avec la Croix* de Santa sopra Minerva à Rome (1521), du *Moïse* du tombeau de Jules II de l'église San Pietro in Vincoli de Rome également, et datée de 1535.

Un dernier hologramme enfin, dans cette exposition qui n'oublie pas le sculpteur, reproduira la maquette originale de la façade de l'église San Lorenzo, qui a été réalisée sous la direction de Michel-Ange en 1518. Ces pièces bidimensionnelles, d'une largeur d'un mètre assez exceptionnelle pour des hologrammes, en recréeront la profondeur. Ce sont des Canadiens de Los Angeles appartenant aux firmes Images in Time, du Space Museum de Pasadena, et Applied Holographics, d'Oxnard, qui les ont réalisés.

L'exposition, conçue par l'expert italien Pietro C. Marani qui avait déjà contribué à l'exposition de Vinci de 1987, «propose des éléments de réflexion sur les méthodes de travail de Michel-Ange, et montre les enchaînements, les analogies et les reprises qui caractérisent son parcours». Les oeuvres de ses maîtres et de ses contemporains, montrent également d'où il est parti, et l'effet qu'il a produit sur son siècle.

Son originalité est de démontrer comment, à travers ses dessins, ses maquettes, ses peintures et ses fresques, ou ses réalisations

d'architecte, Michel-Ange était d'abord et avant tout un sculpteur. Privilégiant le volume. C'est ce thème que l'on retrouvera développé à travers quatre grandes sections: 1) les maîtres et les sources, 2) le sculpteur, 3) la sculpture devient peinture, et 4) l'architecture comme sculpture monumentale.

Un regard sur la Sixtine

Une cinquième section sera tout spécialement consacrée aux fresques de la Chapelle Sixtine, dont la restauration en cours. Les scènes de la *Genèse* de la v... ant maintenant retrouvé leur éclat... on est en train de faire le *Jugement Dernier*, dont la restauration complète doit être terminée en 1994.

Un catalogue imposant de quelque 450 pages, contenant la reproduction des 161 oeuvres exposées, et une douzaine d'articles des plus grands experts internationaux, a été réalisé pour cette exposition unique. Il se vendra entre 75 et 80 dollars. Le tarif régulier pour l'admission sera de 10\$. Une baisse de deux dollars par rapport à l'exposition Guggenheim en cours dont personne ne se plaindra.

Le Génie du sculpteur dans l'oeuvre de Michel-Ange a lieu du 12 juin au 13 septembre. L'exposition occupera tout le troisième étage du nouveau pavillon Jean-Noël-Desmarais. Son coût est de 3,5 millions. Sa préparation a pris trois ans et demi. Et sans les portes que le succès de l'exposition *Léonard de Vinci, ingénieur et architecte* en 1987, a ouvertes au musée de Montréal, elle n'aurait pas eu lieu.

Les voitures Lexus et le transporteur aérien Delta sont les deux principaux commanditaires privés, en plus des trois paliers de gouvernement, et de la Corporation des Fêtes du 350^e anniversaire de la fondation de Montréal, puisque cette prestigieuse manifestation s'inscrit dans l'ensemble des célébrations.

Michel-Ange au MBA

Marie Laurier

AMPLEUR et diversité, affirmait hier le conservateur Didier Prioul pour qualifier cette exposition portant sur le génie de Michel-Ange qui aura lieu cet été au Musée des beaux-arts de Montréal.

En effet, à en juger par les quelques spécimens qui étaient montrés sur vidéo à la presse, le directeur général du musée Pierre Théberge vient encore une fois de réaliser un coup de maître en faisant venir jusqu'à nous une cohorte de spécialistes de l'art européen. Avec cette originalité de nous présenter en hologrammes des oeuvres qui ne voyagent jamais: la *Pieta* de Saint-Pierre de Rome, le *Moïse* du tombeau de Jules II dans l'église San Pietro in Vincoli, de Rome, la *Madone de l'église Notre-Dame de Bruges*, le *Christ en Croix de l'église Santa Maria sopra Minerva* à Rome. À ces sculptures s'ajoute la maquette en bois du projet de la façade de l'église San Lorenzo de Florence, réalisée sous la direction de Michel-Ange en 1518.

Quant au célèbre *David*, il sera de l'exposition sous forme de dessins, d'esquisses et de diverses reproductions qui en ont été faites.

Cette exposition comprendra quelque 160 chefs-d'oeuvre dont la moitié en primeur sur le continent nord-américain illustrant les diverses facettes de l'esprit universel de Michel-Ange, peintre, sculpteur, architecte. Elle a été conçue exclusivement par M. Pietro C. Marani, inspecteur auprès de la surintendance des Biens historiques et artistique de

Milan, historien de l'art et conservateur à la Pinacothèque de Brera.

Fruit d'une collaboration internationale, l'exposition aura lieu du 12 juin au 13 septembre sous le thème *Le génie créateur dans l'oeuvre de Michel-Ange* et les oeuvres ont été prêtées par une cinquantaine de musées, d'institutions et de collectionneurs venant de tous les coins du monde.

Le conservateur Didier Prioul s'est soigneusement employé hier à démontrer les quatre parties ou sous-thèmes de l'exposition — les maîtres et les sources, le sculpteur, la sculpture devenue peinture, l'architecture comme sculpture monumentale — qui forment un aperçu de l'art de Michel-Ange fondé sur le principe d'un tout harmonieux et profondément cohérent.

Pour atteindre cet objectif, il était essentiel d'établir des rapprochements, des analogies et des comparaisons avec les réalisations d'autres artistes de la Renaissance, mais c'est évidemment Michel-Ange qui reste le centre d'intérêt de cette pédagogie. Selon le concepteur Marani, cette exposition « propose des éléments de réflexion sur les méthodes de travail de Michel-Ange et montre les enchaînements, les analogies et les reprises qui caractérisent son parcours artistique ». On pourra donc admirer 74 dessins, 40 gravures, 41 sculptures, six peintures et oeuvres d'arts décoratifs: bronzes, marbres, terre cuite, cire, bois et onyx.

La première partie, le maître et les sources, réunit des dessins et des sculptures et donne à contempler une gemme, *Léda* qui a fait partie de



Le Moïse de Michel-Ange

la collection de Laurent le Magnifique. Une autre gemme ayant appartenu aux Médicis est à l'origine de diverses pièces de l'exposition qui permettent de saisir la genèse d'une oeuvre aussi connue que le *David*.

Michel-Ange, sculpteur, constitue le coeur de l'exposition et présente les principaux projets de l'artiste par le biais de dessins et de croquis autographes. Elle comporte également des bronzes, dessins, gravures du *Cupidon*, du *Bacchus*, de la *Pieta* du Vatican, entre autres, et regroupe des moulages de certaines sculptures qui permettent de donner la mesure réelle de l'oeuvre.

Et puis la sculpture devint peinture, ce que démontre Michel-Ange au coeur d'une polémique qui battait son plein à Florence sur la supériorité de la sculpture sur la peinture ou vice versa, ce que l'on ne saurait contester en voyant le Jugement dernier de la Chapelle Sixtine.

Enfin, la quatrième partie porte sur les oeuvres mêmes de Michel-Ange. On y trouvera notamment un dessin de la *Porta Pia*, une gravure du projet pur Saint-pierre de Rome et un dessin relatif à San Giovanni dei Fiorentini, des études pour l'escalier monumental de la bibliothèque Laurentienne et, surtout, par divers projets de fortifications relevant de l'architecture militaire.

L'exposition au coût de 3,5 millions \$ présentée au pavillon Jean-Noël-Desmarais du Musée des beaux-arts et sera accompagnée d'un catalogue et d'une affiche. Les divers organismes de la communauté italienne du Canada et de Montréal y participent de très près à tous égards.

Michelangelo show's hype misleading

Genius of the Sculptor is big, but title doesn't mention holograms, works by other artists

The big, \$3.5-million summer-time exhibition this year at the Montreal Museum of Fine Arts is called *The Genius of the Sculptor in Michelangelo's Work*.

But only 44 of the 161 works in this exhibition are by the great Renaissance master.

The others, as the media learned this week at a news conference fuelled by Italian wine and food, were created by artists who influenced Michelangelo or who were influenced by him.

These include Leonardo da Vinci, Domenico Ghirlandaio, Andrea Verrocchio, Adriano Fiorentino and Bertoldo di Giovanni, usually considered Michelangelo's master.

"I'm sure it will be one of the most important exhibitions ever held in Montreal," museum director Pierre Théberge said.

Fifty-one lenders

But isn't the title of the exhibition — which will run from June 12 until Sept. 13 — a tad misleading when fewer than one-third of the works in the show were actually done by Michelangelo? Ditto for the news releases, which tended to gloss over that fact.

"No, (it isn't misleading) at all," Théberge said during an interview. "To have 44 works by Michelangelo in one spot at one time is a real tour de force."

True enough. There are 51 lenders in all, including the Musée du Louvre, the National Gallery of Art in Washington, the Vatican's Biblioteca Apostolica, the Uffizi in Florence and Queen Elizabeth.

Much of the credit for this achievement has to be given to the show's chief curator, Pietro Marani, a Renaissance scholar, who is supervisor of historical and artistic property for Milan.

A central thrust of the show, Théberge said, is to place Michelangelo in a context, to show where he came from — artistically speaking — and to illustrate his effect on other artists.

But the title, *The Genius of the Sculptor in Michelangelo's Work*, would also seem to suggest that the show will include many of his sculptures. Wrong again. The show will have only a total of three Michelangelo sculptures.

In fact, none of Michelangelo's most famous sculptures, such as the Piet  , his David or his Moses, will be in Montreal in the marble. They are too precious to travel, Théberge said. The Piet   was maimed by hammer-wielding attacker in 1972, while another man smashed David's toes in Florence last September.

So to represent some of Michelangelo's most renowned work, the museum has opted for an unusual — and perhaps ground-breaking — solution, which is bound to raise a few eyebrows among museological purists — holograms.

The Piet  , Moses, the Bruges Madonna, Christ with the Cross and a wooden



Michelangelo's masterpiece Moses (left, circa 1513-15) won't be in Montreal exhibition in the marble, but as a hologram. River God (right) will be among the 44 Michelangelo works that will be on view at Montreal Museum of Fine Arts.



ANN DUNCAN

ART

model of the façade of San Lorenzo will be seen in Montreal as specially commissioned, metre-high holograms.

Théberge said the museum chose this option "out of despair."

"You know you couldn't get the Piet  . You couldn't get Moses. So what's the next best thing?"

He ruled out photographs as a possible solution, saying they just wouldn't convey the depth, volume, force and energy of the originals. But holograms can do that sort of job far better, he said.

"Of course, they will never replace the originals."

Théberge said he isn't he afraid of being accused of resorting to glitzy gim-

micky. "I would be worried if we tried to integrate them (the holograms) directly into the show."

But the museum will be careful to set the holograms apart from the rest of the exhibition, in their own separate room.

"If it's done in a didactic context, I think it may help people realize something about (the art)," Théberge said. "It's like films on art or any means of reproduction, and this pushes it forward. . . . I think you have to make a distinction between an original work of art and a reproduction."

Scale models

Another didactic section will explain the highly controversial restoration of Michelangelo's frescoes on the ceiling of the Sistine Chapel and will include scale models and photographs.

So where exactly does the title of this Michelangelo show come from?

The main idea behind the exhibition is that Michelangelo was a sculptor at heart, said Didier Prioul, the show's coordinator and the museum's curator of European painting (before 1850). Michelangelo's other work — painting, drawing and architecture — was influenced profoundly by his attitudes to-

ward sculpture, Prioul added.

There is no doubt, judging from the slides shown at the news conference, that the exhibition will be a rare treat for Montreal.

But why can't museum officials have enough confidence in their abilities to put on an exceptional show without having to resort to hype?

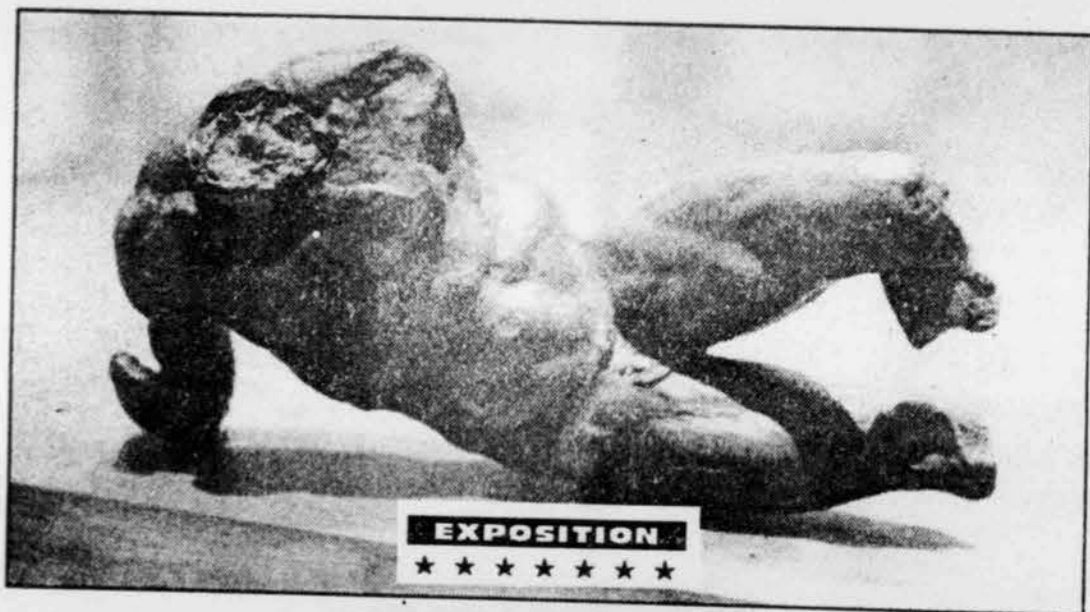
Then again, these are the people who decided to pitch the Salvador Dali exhibition by having a gigantic red plastic lobster crawling up the front of the museum.

■ ■ ■
The Genius of the Sculptor in Michelangelo's Work exhibition will be at the Montreal Museum of Fine Arts from June 12 until Sept. 3. For information, 285-1600.

The Masterpieces From the Guggenheim Museum exhibition, now at the museum, has been extended until May 10 because of popular demand.

The show, which includes 96 paintings and sculptures by modern greats such as Picasso, Matisse, Kandinsky and Giacometti, was to end April 26.

To date, more than 70,000 people have visited the exhibition.



Michel-Ange

Une confrontation unique avec le génie

Bien sûr le *David*, le *Moïse*, la *Pietà* ne sont pas là. Et l'on déplace encore moins les fresques de la Sixtine sans déplacer la chapelle avec, la coupole de Saint-Pierre, sans le cœur du Vatican.

Mais avec ses 161 pièces originales puisées à 51 collections européennes et américaines, dont 44 sont de la main même du maître, l'exposition *Le Génie du sculpteur dans l'oeuvre de Michel-Ange* qui ouvre ses portes aujourd'hui est unique. Et pour être de plus petites dimensions que ses oeuvres les plus célèbres, celles qu'elle rassemble n'en constituent pas moins quelques-unes des reliques les plus précieuses de l'histoire de l'humanité, qu'on n'approche pas sans une immense émotion.

Les Montréalais peuvent d'ailleurs se compter d'autant plus privilégiés de les accueillir, que cette exposition qui a été montée expressément pour le Musée des beaux-arts, ne voyagera pas. Et qu'elle constitue l'une des rares expositions relativement complète sur l'oeuvre de Michel-Ange à s'être jamais tenue où que ce soit dans le monde.

Et en mettant constamment son oeuvre en relation avec celles de ses maîtres, de ses contemporains et de ses disciples et imitateurs, c'est au survol d'un siècle charnière pour l'art comme pour la société, que cette ambitieuse exposition convie le visiteur. Et en réexaminant l'ensemble de l'oeuvre de Michel-Ange sous l'angle du sculpteur, dont l'approche se retrouve dans ses dessins, ses fresques et ses travaux d'architecte, c'est à une relecture aussi originale qu'éclairante qu'elle invite le profane comme le spécialiste.

Tandis qu'un autre volet de l'exposition, avec des hologrammes des oeuvres plus célèbres, et une étude photographique très détaillée des fresques de la Sixtine et de leur rénovation, fournit quand même l'élément spectaculaire qui pourrait manquer dans les autres salles.

Une confrontation unique avec le génie. Au Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 13 septembre. Fermé le lundi. De 11h à 18h du mardi au dimanche. Jusqu'à 21h le mercredi et le samedi.

BRUNO DOSTIE

Michel-Ange au MBA

L'ITALIE s'associe de nouveau à la floraison des événements culturels de cet été. Dès aujourd'hui et jusqu'au 13 septembre, le Musée des beaux-arts de Montréal ouvre ses portes sur une importante exposition consacrée au *Génie du sculpteur dans l'oeuvre de Michel-Ange*.

Cette importante présentation favorisée par le directeur Pierre Théberge s'inscrit dans la foulée des fêtes du 350^e anniversaire de notre ville et a été conçue spécialement pour le MBA par l'historien d'art Pietro C. Marani. Ce dernier a dirigé les préparatifs, l'accrochage et l'installation des 160 oeuvres venant de 51 collections d'Europe et d'Amérique. Il précise qu'elles soulignent « l'inventivité créatrice du divin Michel-Ange et rend surtout hommage à l'esprit universel de l'artiste qui a brillamment résumé la pensée humaniste de la Renaissance ».

Il ne s'agit pas ici d'une exposition conventionnelle — certaines oeuvres comme le célèbre David ne peut voyager mais on nous en fait une description détaillée sous forme de

dessins et d'esquisses et d'autres comme la Pietà et le Moïse sous forme d'hologrammes — mais bien d'une approche pédagogique et artistique de la technique de Michel-Ange qui a donné au monde des chefs-d'oeuvre de peintures, de sculptures, de dessins et de gravures.

On se souviendra de l'exposition sur Léonard de Vinci en 1987 qui avait attiré au musée de très nombreux visiteurs en dépit de son caractère didactique. C'est ce même esprit qui préside à l'exposition Michel-Ange et elle est divisée en quatre parties: *Les maîtres et les sources*, soit ceux qui ont influencé Michel-Ange, *Le sculpteur*, *Le peintre* et *L'Architecte*.

Un catalogue qui tient autant du livre d'art et d'un ouvrage de référence contient 528 pages comprenant 365 illustrations dont 136 en couleurs est disponible au prix de 100 \$. Toutes les oeuvres de l'exposition y sont reproduites et commentées. La page couverture présente un dessin au fusain de l'artiste intitulé *Étude de nu*

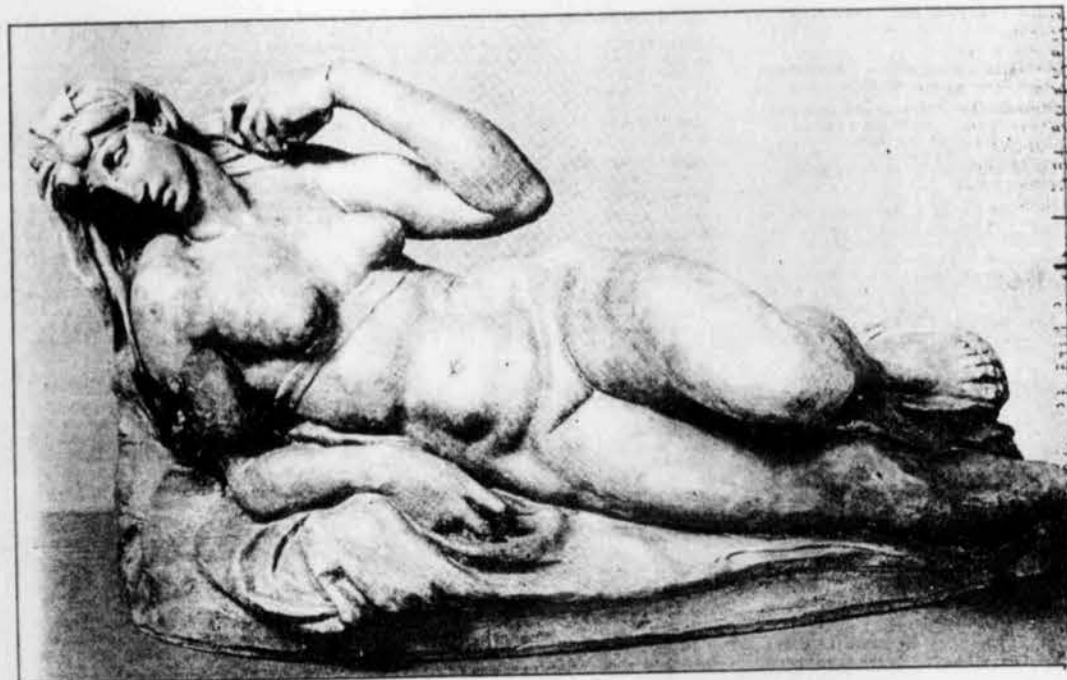
vu de dos pour la bataille de Cascina.

Le commissaire général Pietro C. Marani, conservateur à la Pinacothèque du palais Brera de Milan donnera une conférence demain à 14 h à l'auditorium Maxwell-Cummings et à 20 h: entrée gratuite. Et samedi soir à 20 h il y aura un concert donné par le Studio de musique ancienne de Montréal sous le thème *Cent ans de musique italienne* à la Verrière du pavillon Jean-Noël Desmarais: accès gratuit au concert avec le billet d'entrée à l'exposition.

Et puisque l'exposition *ROME: 1000 ans de civilisation* est fermée pour le week-end au Palais de la civilisation en raison du Grand Prix Molson qui se tient sur l'Île Notre-Dame, l'exposition Michel-Ange devient un *must* pour les amateurs et amoureux de l'Italie, de son art ... et des Italiens.

L'exposition ouvre de 11 h à 18 h du mardi au dimanche, jusqu'à 21 h le mercredi et le samedi. Relâche le lundi.

— M.L.



L'aurore, de Michel-Ange.

Bal Masqué gala draws 230 to museum

About 230 guests dined under a "Sistine Chapel" reproduced via the wizardry of the slide projector at a Bal Masqué organized by the Junior Associates of the Montreal Museum of Fine Arts in the museum's Jean-Noël Desmarais Pavilion on Friday night.

The black-tie gala was held in conjunction with the just-opened exhibition *The Genius of the Sculptor in Michelangelo's Work*.

Flashes of lightning could be seen through the floor-to-ceiling windows in the Glass Court, where several massive ersatz stone columns, borrowed from a movie set, added to the ambience.

"The decor is really quite ingenious considering that the museum does not permit anything to be nailed, hinged, attached or hung from anywhere," noted organizing committee president Robert J. Veziina.

Guests included Jay Moulton and his fiancée, Louise Kierans, Jennifer Roman, Sarah Ivory, Sophie Champagne, Patrick Gillespie, Brian Price, Danielle Lalumière, Tanis Gravenor and newlyweds Graham Covington and Nathalie Bélanger-Covington.

The sit-down dinner was catered by the Ritz-Carlton Hotel's former chef, Christian Lévêque, who owns the Champs Elysées restaurant on Sherbrooke St. W.

Also at the ball were former governor-general Jeanne Sauvé's son, Jean-François Sauvé, and his wife, Diane, Fannie Charron, Norman and Diane Hébert, Patricia Heward, Tim Price, Brian Mitchell, Vasco Cecon, Jean Stevens, Carlotta Stoker, Annie Le Blanc, Guy Cloutier, Caroline Charton, and brothers Maurizio and Dario Favretto.

Other guests included Nicola Reford, Tim Rankin, Claire Casgrain, Christopher and Andrea Kaufmann, William Tetley, Philippe Mack,



**TOMMY
SCHNURMACHER**

Josée Francoeur, Salvatore di Roberto, Ron Kogan, Elizabeth Lapointe, Vicky Stethem, Rohanna Mehta, Ingrid Vanden Hecke and Mark Lalonde, who recently returned from scuba-diving in Mexico and going on safari in Kenya and Tanzania.

Captains of business and industry at the ball included Michel Brunet of the Laurentian Bank and Mario Bertrand, head honcho at Télé-Métropole.

Also present were Hélène Couture, Nanon de Gaspé Beaubien, Suzanne Fortier, Sarah Scott, Karen Ettingin, Louise Beer and her sister, Elizabeth Beer, Jennifer Briscoe, Adèle Hébert, Lena Caralopoulos, and former Montrealer Paul Denolo, who came in from Toronto.

As you can see from the small number of married couples on the guest list, the ball was a decidedly "singles" affair.

By the way, there's nothing to stop you from renting the museum for your own private affair if you are so inclined.

Smaller areas rent for \$1,500 while the main entrance hall would go for \$3,400. Plus security costs which run to \$25 an hour with a four-hour minimum per guard; and we are talking dozens and dozens of guards.

Renting the entire Jean-Noël

Desmarais Pavilion could easily run to \$10,000. Add another \$3,000 and you can also rent two areas in the older section of the museum across the street.

For that amount, though, the museum will throw in the underground passage linking the two wings.

The rental prices apply strictly to the space. Caterers, tables, chairs—they're all extra. If you want your guests to be able to walk through the actual exhibition areas to see the art on display, that's also extra because more security staff are needed.

Congratulations to the Queen Elizabeth Hotel, which won the Montreal Board of Trade's first Environmental Awards, recently handed out at a gala at the Bonaventure Hotel.

The Queen E's Caroline Des Rosiers accepted the Grand Prize of the Environment as well as the top prize for large companies from André Bérard, chairman of the board and CEO of the National Bank of Canada, which sponsored the awards.

The Queen E created an ecology committee whose work has been so effective that by the end of this year the hotel will have reduced its solid waste by half.

Prime Minister Brian Mulroney, attending the Cystic Fibrosis Ball at the Queen E, stopped by to extend congratulations before his departure for the Earth Summit in Rio.

Speaking of the Queen E, that was quite the power-lunch group at the Beaver Club the other day.

Roger Cuisinier (yes, that's his real name) is on loan from the famed Café de Paris in Monte Carlo and among the notables sampling his cuisine were U.S. consul-general Susan Wood, Jeannine Guillevin-Wood, McGill University chancellor Gretta Chambers, cosmetics

queen Lise Watier, Caroline Labelle, who heads Labelle Fourrures, Quebec media star Danielle Ouimet, Danielle Medina, president of Medina Inc., Jocelyne Pelchat, of Pelchat, Morin and Associates, and Huguette Duclos, president of Assurances Duclos Lemieux.

Israeli ambassador Itzhak Shelef, Liberal MP David Berger, and Israeli consul-general Itzhak Levanon and his wife, Edna, were among the guests at the recent dinner at the Bonaventure Hotel where the Women's Division of State of Israel Bonds presented the Golda Meir Award to Doris Weiser.

Prof. Irwin Cotler was the chairman of the event. The guest speaker was Malcolm Hoenlein, executive director of the Conference of Presidents of major Jewish organizations in the U.S.

Guests included the honoree's husband, Reginald Weiser, and their daughters, Wendy and Sheri, who attend Yale and Brown universities respectively.

Also there were the honoree's mother, Dr. Selma Chasin, Jonathan and Susan Wener, Edward and Roni Blanshay, Sidney and Fernanda Ivanier, Charles and Clara Balinsky, Edward and Heleena Wiltzer, Mitch and Shirley Garfinkle, Arthur Diamond, Judge Donald Seal and his wife, Barbara, and Sol and Mona Polachek.

Also present were Victor and Natalie Melnikoff, Mayer and Marta Lawee, Stephen and Bunnie Berke, Marjorie Bronfman, Bill and Lillian Mauer, Michael Crelinsten, John and Sarah Alper, Marvin and Joyce Tanner, Robert and Rhoda Vineberg, Nat and Dale Boidman, Paul and Lily Ivanier, Marvin Rosenbloom, Eugene Riesman and Sara Reitman, Seymour and Lita Alper, and Leonard and Mona Wolman.

Michel-Ange: les affaires sont les affaires!

Paule des Rivières

NOUS SOMMES habitués aux énormes banderoles de Bell Canada au Festival Juste pour rire et nous imaginons automatiquement une Labatt bleue bien froide dès qu'il est question du Festival de Jazz. Mais nous ne croyions pas que le Musée des beaux-arts allait doubler la mise en présentant, dans son hall d'entrée, la luxueuse Lexus de Toyota, étape obligatoire pour le visiteur impatient de découvrir les trésors de l'exposition Michel-Ange cette semaine.

Lexus de Toyota est le principal commanditaire de l'exposition qui vient d'ouvrir au Musée de la rue Sherbrooke. Il a « donné » 100 000 \$ à l'institution de la rue Sherbrooke, en échange d'une visibilité à laquelle le Musée s'est empressé d'acquiescer. Après tout, les affaires sont les affaires et l'époque du mécénat discret est bel et bien révolu.

D'où la voiture — qui se vend 63 000 \$ chez le concessionnaire — dans le hall du nouveau pavillon du Musée, en montre jusqu'à dimanche, et qui reviendra en septembre, avant la clôture de l'événement.

« Nous n'avons pas eu à tordre le bras du Musée. Nous leur avons demandé si nous pouvions exposer la voiture et ils ont dit oui », souligne Robert Tanner, de Lexus, à Toronto. Lexus n'a pas hésité à dépenser 5000 \$ pour démonter et reposer les portes d'entrée de l'institution, pour y faire entrer ce qu'elle appelle fièrement son « oeuvre d'art ».

Au Musée, l'on note d'abord que la voiture est « assez discrète » car elle est blanche et noire plutôt que rouge écarlate. L'on ajoute que personne n'est choqué de voir la tente Ultramar au Cirque du Soleil et que la surprise vient de ce que le Musée n'est

pas aussi populaire.

« Mais n'est-ce pas là une preuve que l'on devient plus démocratique », demande la directrice des relations publiques du Musée, Mme Danièle Sauvage. Chez Lexus à Toronto, l'on estime que la clientèle du Musée en est une qui, justement, est susceptible d'être tentée par la Lexus. Et de pouvoir se la payer. Démocratie d'un côté, aisance de l'autre.

Ce n'est pas la première fois qu'un commanditaire fait sentir sa présence au Musée des beaux-arts. Ainsi, il y a quelques années, Perrier avait installé sa bouteille gonflable sur la façade de l'institution. Après avoir été sur le côté de l'édifice, à l'extérieur, pourquoi pas à l'intérieur, au centre ?

Pourtant, il n'en fut pas toujours ainsi. Lorsque le Musée a présenté Picasso, en 1985, six commanditaires ont envoyé 100 000 \$ chacun, sans exiger aucune visibilité. C'était encore l'époque où le Musée donnait des reçus (pour fins d'impôts) aux commanditaires. Aujourd'hui, les sommes « données » proviennent des budgets de marketing et s'inscrivent dans une savante stratégie. « Je vous donne 100 000 \$ et vous inscrivez mon nom partout, en gros comme ça, avec mes produits en montre bien en évidence ». Le mécénat a vécu.

Les compagnies qui désirent investir dans des événements artistiques ont le dessus du pavé car les institutions culturelles tirent le diable par la queue. Mais le Musée des beaux-arts est particulièrement vulnérable parce qu'il a sollicité beaucoup d'entreprises récemment.

« D'une certaine manière, explique Mme Sauvage, nous nous sommes tirés dans le pied avec notre campagne d'immobilisations ».

Pour construire son nouveau pa-

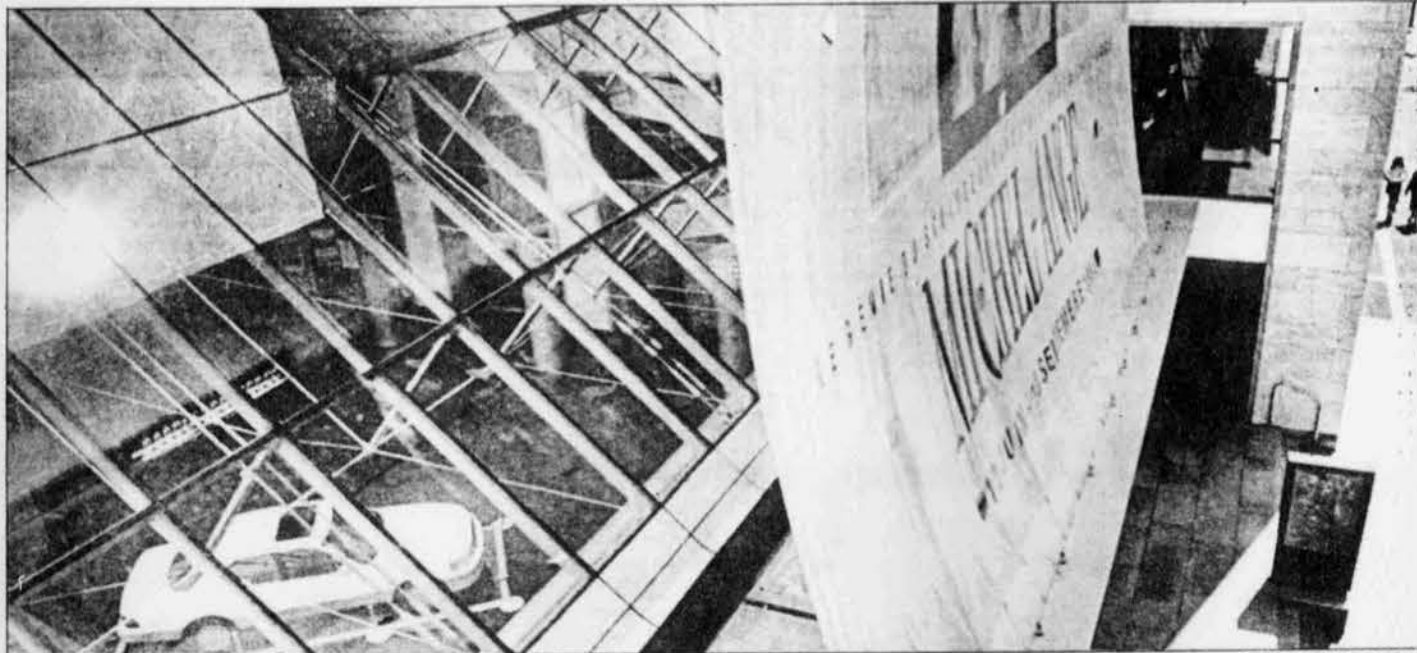


PHOTO JACQUES NADEAU

Par Michel-Ange interposé, voilà que le phénomène de la commandite en arrive à propulser une auto parmi les rangs des oeuvres d'art à l'intérieur même des murs du MBA...

villon, le Musée a recueilli 27 millions \$, faisant appel à toutes les entreprises qui lui ont accordé son soutien au fil des ans, qui le connaissent et l'encouragent depuis longtemps, et qui n'exigent pas toutes de damer le pion à Picasso ou Michel-Ange. Mais voilà, ces dons s'échelonnent sur cinq ans et le Musée ne peut frapper à leur porte immédiatement, sans risquer de se faire répondre : « J'ai déjà donné, merci ». Il a dû se tourner vers d'autres associés, possible-

ment plus gourmands.

Lexus a « donné » 100 000 \$ directement mais sa participation est beaucoup plus importante. Elle a acheté plusieurs catalogues, qui se vendent 100 \$ chacun. Elle organisera prochainement une campagne publicitaire insistant sur son association avec le Musée. La semaine dernière, avant l'ouverture du Musée, la division de luxe de Toyota a organisé une réception au Musée, pour les détenteurs de Lexus ainsi que les ache-

teurs potentiels.

Ceux qui se sont rendus au Musée en fin de semaine dernière se sont d'abord demandé si la voiture faisait l'objet d'un tirage au sort. Leur présomption n'était pas déplacée : à Toronto, Mercedes Benz a laissé un de ses modèles à 107 000 \$ dans le hall du O'Keefe Center de Toronto de novembre à mars, à la suite d'une entente avec le Ballet national du Canada. Au printemps, un chanceux a gagné la voiture. Un chanceux qui a

déboursé, en sus de son billet pour assister au ballet, 100 \$ pour avoir droit au tirage. Mercedes voulait d'ailleurs s'associer au Musée mais « Toyota a été plus rapide que nous ».

La division Lexus de Toyota gère son budget de publicité indépendamment de la maison-mère. Pendant que Toyota soutient les sports, notamment les Jeux de Barcelone, Lexus réserve ses faveurs aux arts. Au premier le Forum, au second le Musée des beaux-arts.

Solutions imaginatives pour rentabiliser le MBA

DEPUIS qu'il a inauguré son nouveau pavillon, le Musée des beaux-arts de Montréal fait des affaires d'or en louant ses locaux à divers organismes, heureux de bénéficier, le temps d'un cinq à sept, d'un unique point de vue sur Montréal.

Depuis le début du mois de juin, il ne s'est pas écoulé un soir sans que le Musée ne loue son « passage culturel » (espace vitré entre Bishop et Crescent), sa verrière ou son salon à des amis et à quelque groupe ou association.

Certains se réunissent le temps d'un cocktail, d'autres s'attardent et prennent le diner rue Sherbrooke, avec le chef du musée ou avec leurs propres cuisiniers.

La compagnie Cosmair Canada, distributeur des produits L'Oréal et Lancôme, a reçu plus tôt ce mois-ci 400 convives, auxquels elle a offert cinq repas préparés par cinq chefs de différents pays. Cosmair a versé 7000 \$ au Musée. Mais généralement, les locataires d'un soir s'en tirent

pour un peu moins, pour des prix allant de 1000 \$ à 7000 \$, selon que les invités sont nombreux ou pas, qu'ils désirent ou non visiter l'exposition en cours, que des gardiens doivent travailler ou non. Lundi soir, c'était au tour des circonscriptions de l'ouest de Montréal du Parti libéral du Québec de se réunir au Musée.

L'institution ouvre ses portes à tous ceux qui sont intéressés. « Nous avons là une bonne source de revenus, souligne Mme Danièle Sauvage, directrice des relations publiques au Musée. Nous pouvons ainsi attirer une clientèle qui ne viendrait pas nécessairement d'elle-même ».

Après l'Association internationale des journalistes de la presse féminine, ce sera au tour de la Boston First Bank (qui reçoit ses clients de Montréal chaque année au Musée) et de l'Association des diplômés des Hautes études commerciales de passer un moment au Musée, dans les jours qui viennent.

— PdR

Montréal risque de perdre un chef-d'oeuvre

Stéphane Baillargeon

LE MUSÉE des beaux-arts de Montréal est en train de perdre un chef-d'oeuvre de la peinture du XXe siècle parce que le ministère fédéral des Communications lui refuse une subvention de 765 000 dollars.

Le tableau du peintre allemand



Portrait de l'avocat Dr Hugo Simons, du peintre Otto Dix

de l'avocat Dr Hugo Simons (1925), ne sera plus protégée par un embargo de la Commission canadienne d'examen des exportations de biens culturels, et pourra donc être vendue à l'étranger. Un collectionneur européen en a déjà offert 1,4 million \$, via un courtier de New York.

Les membres de la Commission avaient pourtant recommandé à l'unanimité l'octroi de la subvention au musée. Perrin Beatty, le ministre des Communications, a justifié son refus hier matin en invoquant «plusieurs mesures budgétaires visant à réduire le déficit fédéral».

Le directeur du Musée des beaux-arts, Pierre Théberge, a accueilli la nouvelle comme une catastrophe. «Je suis extrêmement déçu, a-t-il commenté. La vente à l'étranger de cette oeuvre majeure, si elle se réa-

lise, va entraîner une perte énorme pour le patrimoine artistique canadien.»

La subvention devait servir à payer 85% du prix demandé (900 000 \$) par les propriétaires du tableau, les trois enfants du Dr Simons, le sujet du tableau.

Toute la famille Simons, déchue de sa nationalité allemande et persécutée par les Nazis, était venue se réfugier à Montréal en 1939, avec ce tableau comme seule richesse. Les trois enfants Simons vivent toujours à Montréal.

Ce prix de 900 000 \$ représente une somme trois fois plus importante que le total du budget d'acquisition annuel du MBA. Mais il demeure une aubaine si l'on considère que l'oeuvre a été évaluée à 1,65 million \$ l'an dernier, une évaluation d'ailleurs jugée raisonnable par la Fondation Dix elle-même.

«Pour nous, baisser le prix, c'était une façon de remercier le Canada de nous avoir accueillis», déclarait hier Jan Simons, un des trois enfants du docteur en droit, qui est professeur de chant à l'Université McGill. Il s'est dit lui aussi très déçu par la décision ministérielle.

Pour l'instant, et au moins jusqu'à cette date fatidique du 16 janvier, l'oeuvre est accrochée à un des murs du MBA, à qui la famille l'a prêtée, il y a quelques mois.

Il s'agit d'une détrempe mêlée d'huile sur bois, jamais restaurée et parfaitement conservée, dans son cadre original de la main même de Dix. Simons y apparaît assis, vu à mi-corps, vêtu de brun sur fond rouge.

Le geste insolite de ses mains rappelle la manière traditionnelle, qui remonte au Moyen-Âge, de représenter quelqu'un en train d'exposer un raisonnement savant: docteurs de la Loi ou de l'Eglise et plus tard, avocats.

Hugo Simons pratiquait le droit civil et le droit criminel à Dusseldorf. Au début des années 1920, il avait servi Dix dans une poursuite opposant le peintre à un père de famille, qui avait refusé de lui payer un portrait de sa fille, prétextant que le tableau n'était pas ressemblant. L'avocat gagna sa cause et créa un précédent célèbre dans la jurisprudence



Une oeuvre évaluée à 1,65 million \$.

des cas de liberté d'expression artistique.

Son propre portrait fut commandé à Dix à la suite de ce jugement. Le modèle est représenté dans sa vérité physique et psychologique, contrairement à d'autres portraits plus caricaturaux qui ont fait d'Otto Dix (1891-1969) le maître du courant allemand de la (I) Neue Sachlichkeit (I) (Nouvelle objectivité).

Fervent anti-nazi, le Dr Simons s'est réfugié en Hollande dès 1933, d'où il a d'ailleurs aidé des Juifs à fuir l'Allemagne. Il était lui-même d'origine juive. Hugo Simons n'a jamais pu pratiquer le droit au Canada et il a vécu une vie plutôt difficile, par exemple en vendant des réfrigérateurs, avant de décéder, en 1958.

Le centième anniversaire de la naissance de Dix a servi de prétexte à l'organisation d'une importante rétrospective à Stuttgart, Berlin et Londres, où le (I)Portrait de l'avocat Dr Hugo Simons (I), était d'ailleurs en évidence.

La controverse canadienne, qui doit connaître son ultime dénouement dans les jours qui suivent, a été enclenchée par cette exposition qui a

pour ainsi dire révélé au monde cette oeuvre que les spécialistes croyaient à jamais perdue.

Les offres d'achat n'ont pas tardé. Le 24 mars 1992, Serge Sabarsky, un courtier de New York, agissant pour un client européen, a offert 1,4 million \$ américains.

Une semaine après le dépôt de cette offre, tout en amorçant des négociations avec le MBA, la famille Simons a déposé une demande de licence d'exportation de biens culturels auprès des douanes canadiennes, une procédure obligatoire pour les objets d'art présents au pays depuis au moins 35 ans.

Contrairement aux apparences, cette procédure devait faciliter les démarches de financement du musée montréalais, en mettant en branle un laborieux processus gouvernemental d'évaluation et de protection du patrimoine.

Ironie du sort, l'experte appelée à se prononcer sur la valeur de l'oeuvre était une conservatrice du MBA qui avait visité la rétrospective Dix à Stuttgart. Elle a indiqué sur le formulaire gouvernemental qu'il fallait «conservé cette oeuvre à tout prix comme faisant partie du patrimoine national». Un douanier a entériné la décision le 29 juin.

Après quoi, le 16 juillet, la Commission d'examen s'est servie d'une disposition de la Loi de 1977 sur l'importation et l'exportation de biens culturels pour imposer un délai de six mois avant d'autoriser la sortie de l'oeuvre de Dix du pays.

Ce délai a permis à tous les musées canadiens d'importance d'entreprendre des démarches pour l'achat de l'oeuvre. Le MBA est le seul à avoir fait la demande de subvention qui vient donc d'être refusée. Le ministère des Communications avait déjà dépensé 1,2 des 1,7 million \$ de son fonds spécial d'acquisition avant de décréter ses coupures budgétaires.

Pierre Théberge, directeur du MBA, a tenu à souligner que la «per-

te» de ce tableau va diminuer le pouvoir de négociation du MBA auprès des grandes institutions internationales. «On ne peut pas toujours demander aux autres de nous prêter des oeuvres pour des expositions importantes, sans avoir rien à leur offrir en échange dans notre collection.»

Pour le MBA, il s'agirait même d'une deuxième «perte» d'importance en quelques années. Au début 1988, le musée n'a pas non plus obtenu d'argent d'Ottawa pour l'achat du Portrait d'Eugenia Primavesi peint par Gustav Klimt en 1914. Le musée demandait au fédéral 2,8 millions \$ des 3,5 millions \$ réclamés par Mme Primavesi, fille du modèle.

Flora MacDonald, ministre des Communications de l'époque, ne s'était même pas donné la peine de répondre à la requête. Quelques mois après le délai de retenue fixé par la Commission des biens culturels, l'oeuvre atteignait 3,8 millions \$ dans une vente aux enchères de Sotheby's à New York. Elle vient d'être revendue pour une quinzaine de millions \$ à un collectionneur japonais.

M. Théberge a aussi soutenu que le Québec est le parent pauvre du programme de subventions spéciales de la Commission des biens culturels. Le MBA n'a reçu qu'environ 700 000 \$ de subventions spéciales pour l'achat d'oeuvres depuis 1980.

Marie-Diane Faucher, adjointe au ministre Beatty, souligne cependant que le MBA avait reçu de son ministère 33 millions \$ en subventions de toute sorte depuis 1987.

«On comprend la déception du MBA et l'importance de la toile, mais tout le monde doit faire sa part, a-t-elle dit. N'oubliez pas que le plus important musée de l'Ontario (L'Art Gallery of Ontario) a récemment fermé ses portes par manque de fonds.»

Hier matin, Jan Simons ne savait pas encore ce que lui, son frère et sa soeur allaient décider, même s'ils «souhaitent de tout coeur conserver l'oeuvre au Canada».

Serge Sabarsky, rejoint à New York, a déclaré que l'intérêt pour cette oeuvre n'avait pas fléchi et qu'il allait maintenant relancer le dossier. Des rumeurs veulent que la Tate Gallery soit aussi intéressée. Pierre Théberge a croisé un des conservateurs de cet important musée londonien dans les couloirs de son musée il y a quelques semaines...

Keep Dix painting in Montreal

There are not enough top-quality paintings in Montreal — indeed, in all of Canada — for it to be a small matter when one of them is about to be sold to another country. Montrealers should mount a drive to keep the painting Portrait of Dr. Hugo Simons by Otto Dix.

That does not, however, mean that governments should have to cough up all the money — \$756,000 is needed to complete the \$900,000 price set by the Simons family, which owns the painting. There is no reason why ordinary citizens should not also rally to this cause.

The Simons family is not being greedy; quite the contrary. A European collector has reportedly offered \$1.4 million. But the family is willing to take less in gratitude to Canada, the country to which they fled as German Jewish refugees in 1939, with this painting as their only treasure.

Otto Dix was an important German artist in the first half of this century, a painter of withering social commentary, a founder and the pre-eminent artist of the New Objectivity movement. His work was banned by the Nazis as degenerate, and he himself was imprisoned.

Before that, in 1920, he had been defended in court by the lawyer Hugo Simons, in a case considered a precedent in matters of artistic free expression. (A client wanted to withhold payment because he thought Dix's portrait of his

daughter did not resemble the girl; Simons won the case.) So the portrait of Simons, painted not long after the case, is not only a great work of art but also of historical interest.

A federal expert has said this painting should be kept in Canada at all costs, as a part of the national heritage. But governments are short of money, and the Montreal Museum of Fine Arts does not have the budget for a purchase of this size. And time is short; a legal delay period will end on Saturday, and export will be permitted.

What to do? This work of art should not be allowed to go without a fight. Instead of just whining at government doors in Ottawa, why does the Museum not mount a crash fund-raising drive? That has managed, in other cities, to raise money to save precious works of art, and the family might be willing to wait a little longer if the prospect of a Canadian purchase revived.

The Museum could ask Montrealers to make donations, even small ones. It could hold raffles and celebrity auctions, enlist famous artists in the cause, twist the arms of well-heeled patrons. This could, with a little imagination, quickly become *the* artistic cause of the year. As for the governments, Ottawa and Quebec City surely could be persuaded between them to match, dollar-for-dollar, what Montrealers themselves give.

This is an important painting. It is here now. It should stay here.